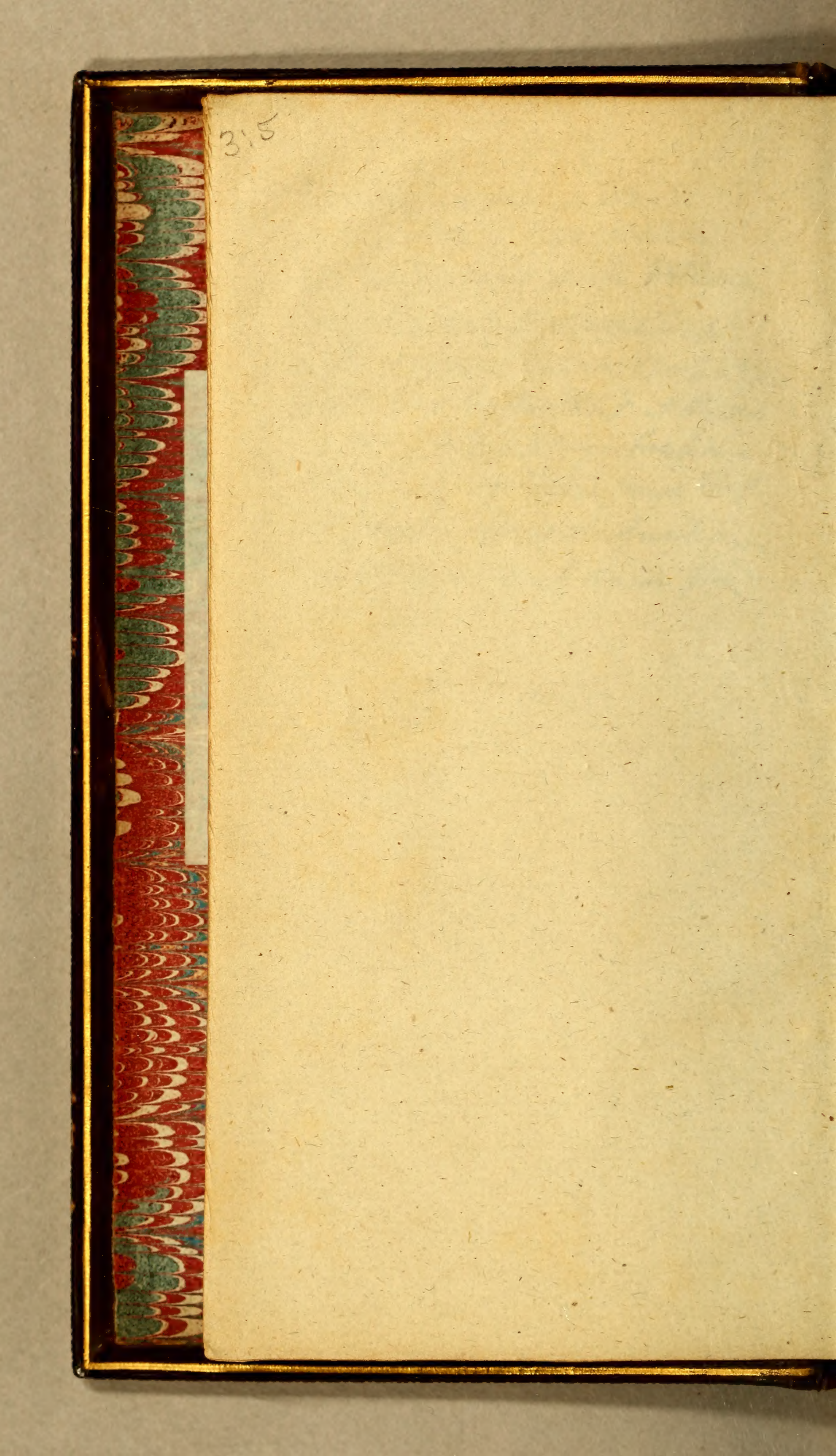
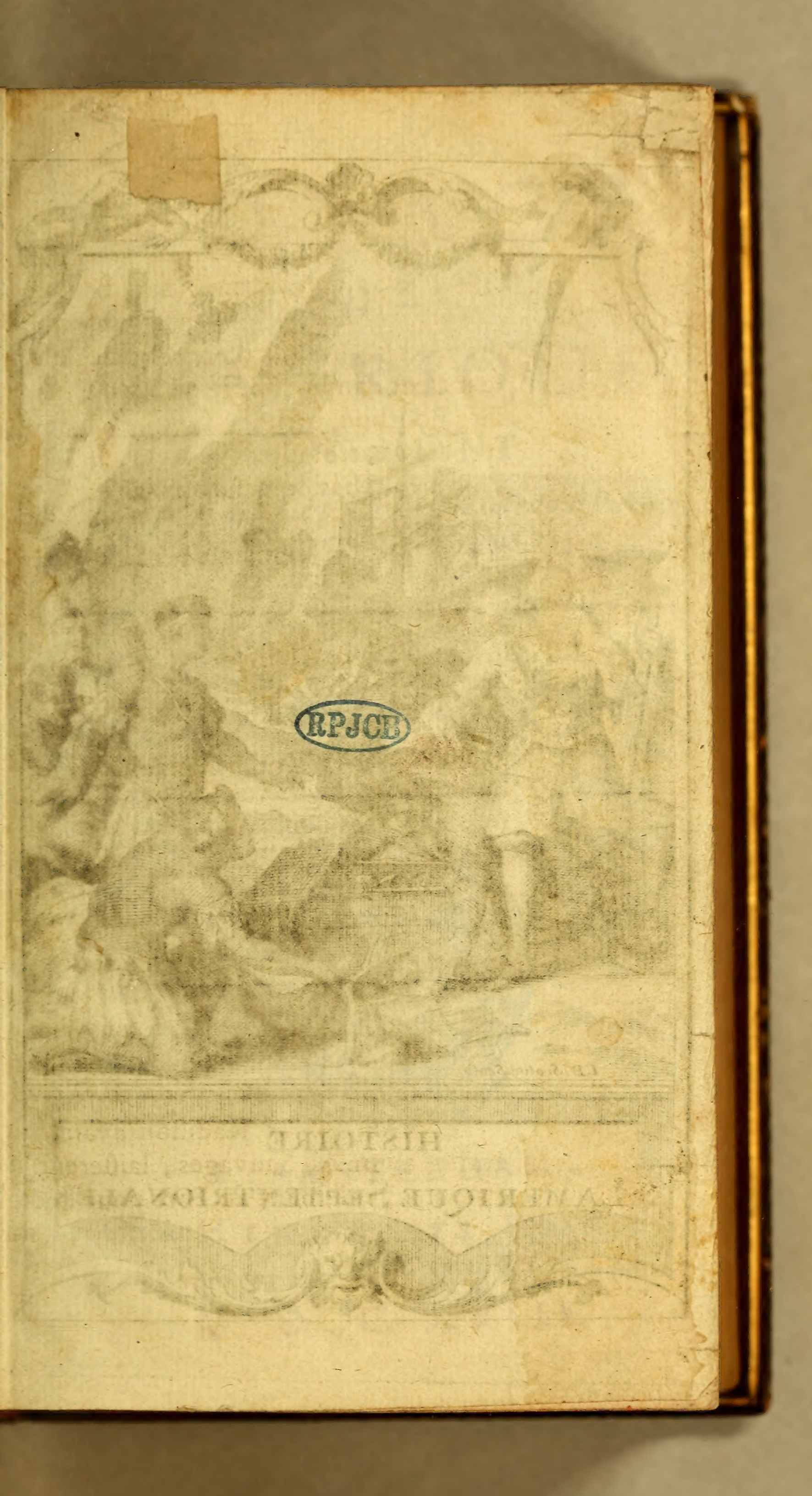


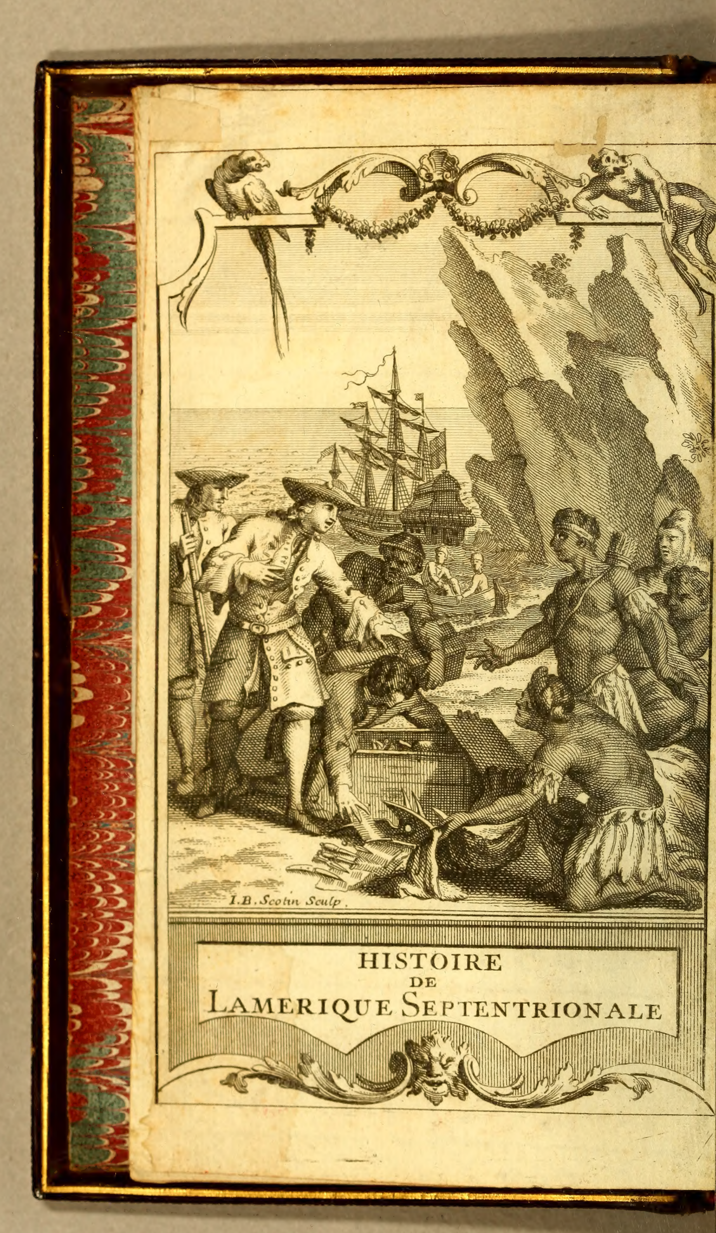

A19b
GAUDEO
John Carter Brown



This work is a second issue of the Paris, 1722, edition of Bacqueville de la Potherie, Histoire de L'Amerique Septentrionale. Sabin No. 2692 does not note that it bears a new title page lacking name of author, and that it lacks also dedication, avertissement and privilege.


315




I.B. Scotin Sculp.
HISTOIRE
DE
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

VOYAGE
DE
L'AMERIQUE,

CONTENANT

Ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Amerique Septentrionale depuis 1534. jusqu'à present.

Divisé en quatre Tomes,

Enrichi de Figures.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DES BORDES.

M. DCC. XXIII.

le [illegible] de la Potherie



HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE I.

PARTANCE DE LA ROCHELLE.

Circonstances particulieres pendant la Traverse, description de Plaisance dans l'isle de Terre-Neuve, & de son Commerce.

MONSIEUR,

Si vous ne m'aviez permis de vous faire la relation d'une partie de mon Voyage de l'Amerique Septentrio-

nale, je n'aurois eû garde de prendre cette liberté. En effet, que pourrois-je vous dire que vous ne sachiez beaucoup mieux que moi, qui ne m'étant trouvé que rarement dans des tempêtes, viens ici vous en faire un recit qui paroît assez inutile pour vous, Monsieur, qui en avez essuyé de si rudes, & dans des occasions tout autrement considerables, & qui les avez affrontées avec tant d'intrepidité & surmontées avec tant d'habileté & de sagesse. Je vous avoüe que plus je fais reflexion à la liberté que vous m'avez donnée, plus je trouve qu'il y a de l'indiscretion à m'en servir, mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous me l'avez permis. C'est pourquoi je commencerai cette Relation, en vous disant que les vaisseaux du Roi, le Pelican, le Palmier, le Weesph, le Profond, & le Violent, étoient à Chef de Baye aux rades de la Rochelle, prêts à faire voile lors que je reçûs un ordre de Sa Majesté pour m'embarquer Commissaire à la suite de cette Escadre.

Je réglai toutes mes affaires en moins de deux ou trois jours, & m'embarquai sur le Pelican : Comme je n'avois point été à l'armement je voulus faire la revuë generale, & prendre connoissance de l'Escadre avant la Partance. Je la fis donc le

jour de Pâques, qui étoit le ſept Avril mil ſix cens quatre-vingt dix-ſept, & nous fimes voile le lendemain à quatre heures du matin, d'un vent d'Eſt.

Serigni Lieutenant de Vaiſſeau, qui montoit le Palmier, ſe trouva le Commandant en l'abſence de Monſieur d'Iberville ſon frere, Capitaine de Fregate, que nous devions prendre à Plaiſance pour l'entrepriſe des Forts Anglois de la Baye d'Hudſon, qui eſt au Nord du Canada.

Le Marquis de Château-Morand, Capitaine de Vaiſſeau, Neveu de Monſieur le Maréchal de Tourville, qui s'en alloit aux Iſles de l'Amerique, avec pluſieurs Vaiſſeaux Marchands, nous convoya juſqu'au onziéme du même mois, vingt à vingt-cinq lieuës par de-là le Cap de Finis-Terre, où nous nous ſeparâmes les uns des autres.

Les vents d'Eſt nous furent tout-à-fait favorables pendant neuf jours, & s'ils euſſent continué nous fuſſions arrivez en peu de jours à Plaiſance, mais ils changerent le vingt & un avec une brume fort épaiſſe & un froid auſſi rude que dans le mois de Janvier, & commencerent à être fort contraires avec des broüillards extrémement épais, en ſorte que la Mer devint

tout-à-fait rude, & preſque impratiquable.

Il n'y eut que la mouſqueterie & le canon, que l'on tiroit de temps en temps l'eſpace de vingt & un jour, qui nous empêcherent de nous ſeparer : nous pouvions alors dire avec un juſte ſujet, que du Printemps nous étions rentrez dans le plus rude Hiver, & nous avions tout lieu de craindre un triſte naufrage, tant il eſt difficile de naviger ſur les Mers, ſans ſe trouver expoſez à de rudes coups de vents ; c'eſt ce que nous éprouvâmes bien-tôt : car le vingt-cinq du même mois le Weeſph que montoit Chatrier, Enſeigne de vaiſſeau, démâta de ſes deux huniers, & le lendemain le Pelican donna chaſſe d'un vent Sud-Sud-Oüeſt, ſur les quatre heures du ſoir, à une corvette Angloiſe, de quatorze canons, & déja nous nous propoſions à en faire le butin, mais la joye qui commençoit à naître parmi notre équipage, qui ne s'en voyoit qu'à une petite portée, fut bien tôt ralentie par un orage affreux & plein de nége, qui s'éleva tout d'un coup.

En effet, cette triſte conſtellation n'eût pas ſi-tôt paru, que tous les vents ſe mirent de la partie, & ſe déchaînant horri-

blement l'on eut vû dans le moment des gens tout troublez, lors qu'on entendit un bruit ſourd & confus, qu'excitoient les Manœuvres.

Le Ciel s'obſcurcit de telle ſorte, que nous ne pouvions nous reconnoître, & nous nous prenions les uns pour les autres.

Il ſembloit que cette vaſte étenduë de Mer, formoit une montagne eſcarpée, d'une hauteur prodigieuſe, ſur laquelle nous étions.

Puis venant tout d'un coup à s'écrouler, formoit des abîmes dans leſquels nous paroiſſions être engloutis.

Mais ils en furent raportez plus vîte qu'ils n'étoient montez. En vain nous efforcions-nous de ſortir de ces affreux abîmes, lorſque l'impetuoſité d'un autre flot nous élevoit juſques dans les nuës, où nous paroiſſions comme ſuſpendus & immobiles.

Tantôt la Mer paroiſſoit comme une vaſte & profonde Valée, entre deux montagnes eſcarpées, au pied deſquelles nous appercevions les flots entr'ouverts.

Le moment d'aprés les concavitez ſe rempliſſoient, & la Mer demeurant neanmoins toûjours agitée, on voyoit les va-

gues s'enfoncer avec fureur dans le ſable, preſque juſqu'au centre de la terre.

Cette cruelle tempête dura deux jours entiers, pendant leſquels nous eſſuyâmes tout ce qu'on peut s'imaginer de fatigues, & nous nous vîmes pluſieurs fois à la veille de notre perte : Mais enfin il ne nous en couta que notre grand hunier, & ce fut un eſpece de miracle pour nous d'en être quitte à ſi bon marché. Ce fut auſſi un grand bonheur pour la corvette Angloiſe à qui nous avions donné chaſſe, car aprés l'avoir perdûë de vuë, nous l'aperçûmes enſuite au vent une demie-heure aprés dématée de tous ſes mâts, ayant chaſſé à ſec.

Notre Eſcadre ſe trouva pour lors diſperſée juſqu'au vingt-ſept, que nous trouvâmes le Profond, & le vingt-huit ſur le ſoir, le Palmier vint nous ranger dans un aſſez pitoyable état.

Serigni nous dit que la nuit du Vendredi vingt-ſixiéme au Samedi, le Palmier & le Weeſph s'étoient abordez : le premier avoit eû tout ſon éperon emporté, & ſa bouteille & ſon ancre de bas-bord rompuës. Il n'avoit n'y mât de Hune, n'y Perroquets, n'y hune de Beaupré, point de Vergue de Civadiere, le Beaupré étant

tout dégarni ; rien n'étoit plus affligeant que ce ſpectacle, joint à celui de l'équipage qui étoit dans une extrême conſternation. En effet, le choc que s'étoient fait reciproquement les deux vaiſſeaux dans une grande obſcurité, avoit été ſi violent que dans le temps que le Weeſph rouloit, les canons de la ſeconde baterie, le frapoient entre la quille & la ligne de flottaiſon, & ſon Beaupré donnant debout au corps dans le mât d'Artimon, le caſſa en deux. Le coup fut d'autant plus favorable au Weeſph, qu'il l'empêcha de ſombrer ſous voiles. Dans le moment celui-ci n'ayant plus paru, les Officiers du Palmier crûrent pour lors qu'il étoit coulé bas.

Quand nous n'aperçûmes plus le Weeſph revenir avec le Palmier, nous demandâmes à Serigni s'il ne l'avoit point vû, & il nous fit comprendre qu'il croyoit l'avoir vû perir.

Comme il ne parut plus, nous ne ſavions qu'en penſer, & flottans entre l'eſperance & la crainte, nous nous imaginions tantôt qu'il avoit relâché aux Acores, & tantôt qu'il s'étoit perdu dans la tempête.

Dans cette incertitude nous continuâmes le reſte de notre voyage, avec les trois autres.

La bonne conduite de Serigni étoit extrêmement utile dans cette conjoncture, où en vingt six jours à peine vîmes nous six fois le Soleil. Pendant ce temps-là les maladies survenoient de jour à autre dans notre bord. Le scorbut commença à s'y insinuër & y regner generalement.

Notre malheur ne se termina pas à cela, car les vents vinrent tout à fait contraires.

Les Pilotes ne savoient plus où ils étoient, il n'y avoit pas moyen de prendre hauteur ; ensorte que nous étions tous au desespoir.

Toute notre consolation étoit de voir quelquefois grande abondance d'oiseaux, qui nous servoient comme de présages pour nous faire conjecturer que nous n'étions pas loin du grand Banc : cependant nous ne pouvions y arriver.

Nous nous trouvâmes à la fin banquez le septiéme Mai, sur les quatre heures aprés midi.

Les Pilotes trouverent quarante-cinq brasses d'eau, fond de gravaille, noirâtre un peu pourri & plat, nous carguâmes nos voiles, pour avoir le plaisir de pêcher de la Moruë. Nous en prîmes une grande quantité qui servit de rafraîchissement à

nos équipages, la plûpart des volailles & des moutons qui avoient été embarquez pour cet effet, étans morts de froid ou des coups de Mer qui passoient continuellement sur le pont, ou de maladie, comme nous avons dit ci dessus.

Le Violent même que montoit Bigot enseigne de Vaisseau, se trouva entre deux eaux pendant un temps assez considerable, jusques là que des coups de Mer briserent des épontilles en son fond de cale.

Nous apareillâmes deux heures aprés d'un vent d'Est quart Nord-Est, qui ne dura guere, car les vents changerent encore.

Pendant ce temps-là neanmoins nous arrivâmes sur le Boulevard ; mais les brumes augmenterent toûjours.

Aprés treize jours de tempête nous connûmes terre sur les quatre heures du soir, à quatre lieuës au Nord Oüest quart-Oüest.

Les sentimens des Pilotes de l'Escadre furent partagez, l'on crût que ce pouvoit être le Cap de Saint Laurent de l'isle de Terre-Neuve: c'est pourquoi nous revirâmes de bord pour éviter cette Côte, & portâmes vers le Sud. Nous reconnûmes encore terre le seize, sur les dix heures du matin ; mais les brumes empêcherent

de nous en trop approcher, de crainte de quelque naufrage. Les sentimens furent derechef partagez. Nous fimes venir le Pilote du Profond, qui nous dit que c'étoit le Chapeau-rouge de l'isle de Terre-Neuve, dont nous n'étions éloignez que de six lieuës tout au plus.

Nous nous retirâmes la nuit, & le dix-septiéme le temps s'étant éclairci, nous vîmes du vent de Sud Oüest quart de Sud, le Cap de Sainte-Marie. C'est la premiere Terre que l'on reconnoît ordinairement pour entrer dans la Baye de Plaisance. Il est au quarante sixiéme degré, vingt min. de lat. Nord, à quatorze lieuës de Plaisance.

Nous entrâmes dans cette Baye, laissant le Cap sur les sept heures du soir, au Sud-Sud Est, environ trois lieuës & demie, aprés avoir cargué nos basses voiles, & les huniers. Le calme nous prit sur la minuit.

Le vent fraîchissant le dix huit, nous fimes trois bordées, aprés lesquelles nous moüillâmes sur les dix heures du matin à la pointe verte, qui est habitée des François, à une lieuë de Plaisance; & aprés beaucoup de fatigues & de mauvais temps que nous eûmes dans notre route, nous entrâmes enfin le même jour dans le Port, le Weesph y arriva trois jours aprés, aussi en

en peine d'apprendre des nouvelles du Palmier, que le Palmier l'étoit d'apprendre des siennes.

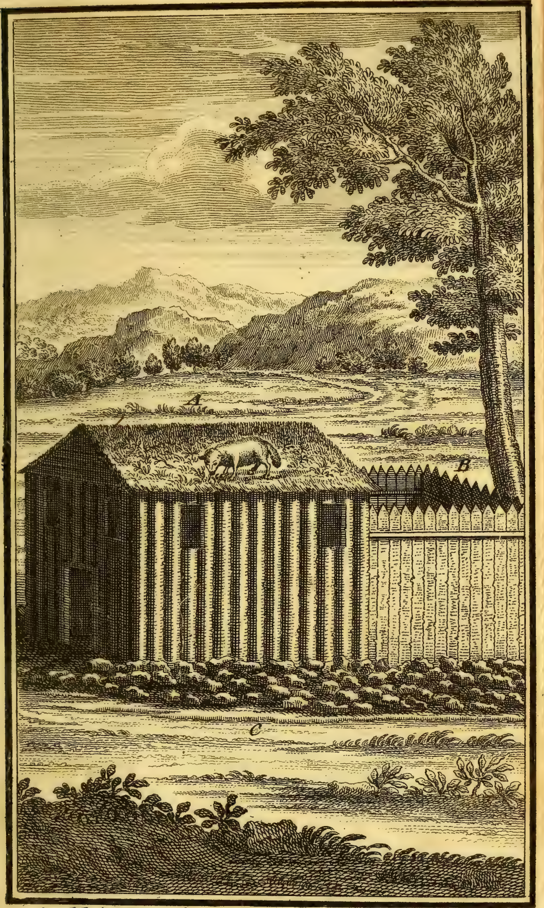
Le radoub qu'il falut faire de ces deux vaisseaux, fut cause que nous ne pûmes aller à l'Acadie, selon les ordres que nous avions reçûës. Nous n'eûmes que le temps de nous disposer pour la Baye d'Hudson, qui étoit le seul sujet de notre voyage.

Nous trouvâmes heureusement Monsieur d'Iberville, qui deux jours aprés notre arrivée devoit continuër l'entiere destruction de la Colonie Angloise, qui est établie dans l'Isle de Terre-Neuve : mais avant de vous en raporter les circonstances, il est à propos de tracer ici la description de Plaisance, dont le Port est l'un des plus beaux qui se puisse voir, tant par sa situation naturelle que par raport aux differens ouvrages dont il est fortifié : il est d'une si grande étenduë qu'il y peut moüiller plus de cent cinquante vaisseaux de Guerre tels qu'ils puissent être.

Son entrée est un Goulet, où il n'y a que le passage d'un navire. Le Pilote qui voudra y entrer tiendra le milieu le plus qu'il pourra, (ce qui n'est pas fort facile, à cause d'un grand Courant & des remonts de marée) & l'on porte une Aussiere sur la grande Grave, pour ne point ranger

le Fort, qui eſt tout bordé de Rochers.

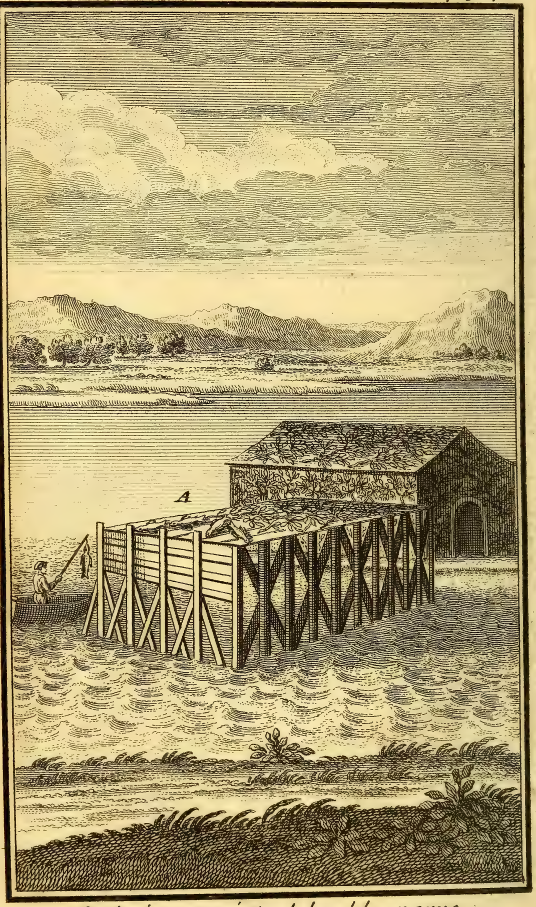
Plaiſance eſt dans un païs plat, diviſé en deux parties par ce Goulet, dont l'une eſt la grande Grave & l'autre le quartier du Fort, qui eſt au pied d'une montagne d'environ cent trente toiſes de hauteur, ſur laquelle eſt une Redoute bien fortifiée, la nature ayant rendu le païs haut inhabitable, n'i produiſant que de la mouſſe & de petits ſapins, parce que l'on n'y trouve pas un demi pied de terre, a voulu former un païs plat de trois quarts de lieuë de long, que l'on apelle la grande Grave; elle eſt entre deux montagnes qui ſont à pic. Celle du Sud Sud-Oüeſt en eſt ſeparée par un petit courant d'eau qui venant du Goulet forme un Lac nommé la petite Baye, où il y a grande abondance de Saumons. Le long de ce courant ſont des échafaux qui ſont des cabanes où l'on ſale les Moruës; le toit & les murailles de ces échafaux ſont des feüillages de ſapins, auſſi-bien que les maiſons des habitans qui forment une ruë; ces maiſons ſont couvertes de mouſſe, les moutons paiſſent le plus ſouvent des herbes deſſus. La grande Grave eſt une étenduë de galets, ſur leſquels l'on met ſecher la moruë. On apelle galet de grandes pierres plates qui ſont en cet endroit.



A. Maison sur laquelle un Mouton paits. B. Cour de la Maison. C. galets ou pierre.


RPJCB

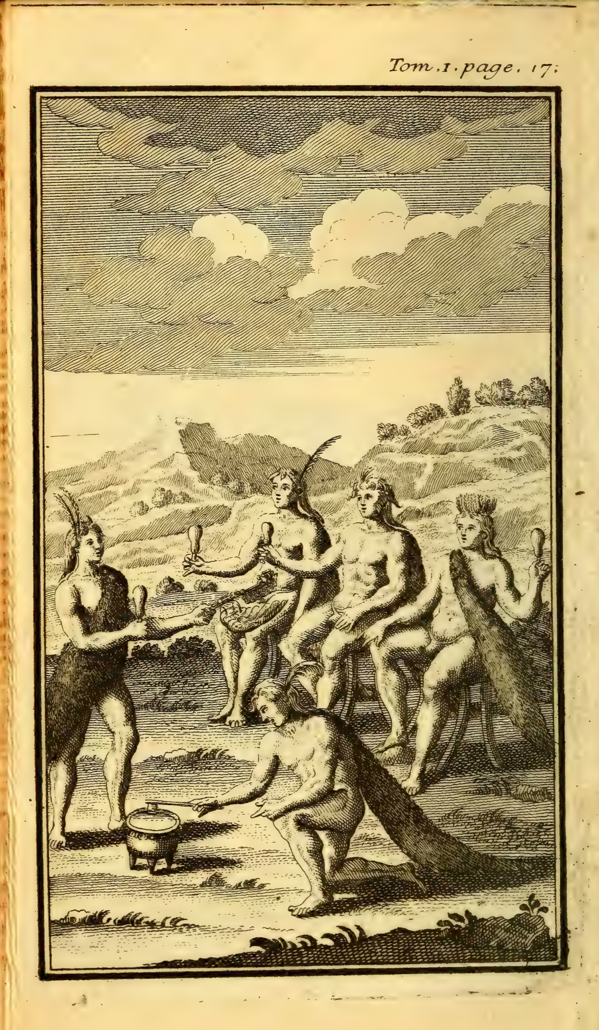




A. Endroit ou on jette dabord la morue.


RPJCB

Tom. 1. page. 17.



Comme la moruë fait toute la richesse de Terre-Neuve, vous voulez bien Monsieur que je vous dise de quelle maniere elle se prépare, les soins & les peines qu'il y faut aporter sont grandes, je ne réïtere point ce que c'est qu'un échafaut, n'y comme il est bâti, il s'agit de savoir que c'est l'endroit où l'on habile les moruës. L'on y trouve un Piqueur, un Décoleur, un Trancheur, & un Saleur, qui y travaillent.

On peut dire avec raison de ces maisons qu'elles sont toutes la richesse des habitans de ce païs, & qu'elles ressemblent parfaitement à celle à qui Virgile donne le titre de Royaume. *Pauperis & tugurii congestum cespite culmen.*

Pour connoître les fonctions des personnes qui y sont employées, il faut savoir que le Piqueur ouvre la moruë.

Le Décoleur arrache les entrailles, le foye, & coupe la tête.

Le Trancheur lui ôte l'arête, & la fait glisser dans un Esquipot, qui est un petit reservoir qui va en pente.

Le Saleur la reçoit dans une brouëte, qu'il conduit en un endroit où il fait la Saline de la maniere que je le vai raporter.

Il étale une couche de moruë de neuf ou dix pieds de long, sur laquelle il jette du sel, & successivement d'autres couches

l'une ſur l'autre, de l'épaiſſeur de trois pieds, elles demeurent en cet état cinq à ſix jours afin que le ſel puiſſe s'imbiber, au bout deſquels deux hommes les portent à la mer dans un lavoir, qu'ils frottent & lavent avec un goupillon pour en ôter le ſel. On les met enſuite en pâte, c'eſt-à-dire en maſſe. Elles y reſtent deux jours, & aprés la ſaint Jean un ſeulement, à cauſe de la chaleur. On les étend aprés ſur la Grave, le dos ſur le galet, & on les retourne le ſoir, où elles demeurent juſques au lendemain à neuf heures du matin, & ſi le temps eſt beau on les retourne encore; enſuite on les retire de là pour les mettre en mouton, c'eſt-à-dire cinq ou ſix les unes ſur les autres, la queuë dans la tête, & la tête dans la queuë. Aprés-quoi s'il fait beau temps on les étale comme je viens de dire, & ſur le ſoir du même jour on les met encore en mouton pendant trois jours & trois nuits. On les met enſuite en pile, qui eſt faite à peu prés comme un pâlier de baſſe court, qui contient quelquefois trois cens quintaux. On les retire de cette pile pour les mettre de rechef ſur la Grave, & l'aprés-dînée on les remet en pile l'eſpace d'un mois pour les faire ſuer, ſans plus les éventer, c'eſt-à-dire ſans les étaler ſur la Grave, & on en charge aprés les vaiſſeaux.

Il y a beaucoup de gibier dans toute l'Isle : on y trouve du Caribou, de l'Orignac, du Castor, & des Renards ; les Perdris y sont fort délicates. Lors que l'on va un peu loin à la chasse l'on porte une Boussole, car l'on court risque trés souvent de ne plus trouver le lieu de sa demeure. Les Fraises y sont en si grande quantité qu'il y en à autant que d'herbe dans les bois ; au reste il y a beaucoup de desagremens dans cette Colonie.

Deux Barques longues, de quatre pieces de canon, avec trente hommes d'équipage chacune, peuvent desoler & ruïner les Graves de la Baye, enlever ou couler bas toutes leurs Biscayennes lors qu'elles reviennent de la Pêche. Les Habitans ne joüissent d'aucune douceur de la vie ; ils n'ont point de Jardinages parce que toute la terre n'est remplie que de galets ; sur lesquels ils font secher leurs Moruës dans les endroits où les pierres ne se trouvent point. La terre est une Mousse, où rien ne peut produire. Le bled n'y vient point, n'y ayant aucun fruit de France que des Fraises, ce qui dégoute la plûpart des Habitans, & fait qu'ils aimeroient mieux le Cap Breton, car je leur ay souvent entendu dire que si l'on connoissoit à la Cour le merite de l'Isle du Cap Breton, & si

l'on vouloit le peupler, il n'y a point d'Habitans à Plaisance qui ne quitta volontiers cette Ville, si on leur permettoit, pour s'aller établir dans l'Isle du Cap Breton. En éfet, c'est une trés-belle Isle, à la côte de l'Acadie, vis-à-vis la pointe du Sud de l'Isle de Terre-Neuve, qui forme l'entrée du Golphe de saint Laurent. La terre y est admirable. Ce ne sont que Plaines, que Préries, que Forêts remplies de Chênes, d'Erables, de Cedres, de Noyers, & des plus beaux Sapins du monde, & des plus propres pour la Mâture. L'on pourroit y construire des Moulins à scier pour faire des Planches de Sapins, de Noyers, & de bordages de Navires, qui seroient d'un grand Commerce pour la France.

L'on y feroit une seconde Normandie si l'on vouloit y planter des Pepins de Pommes, le Calvile sur tout y seroit d'un goût exquis comme celui de l'Acadie. Le Chanvre y vient naturellement, & l'on y en trouve des campagnes toutes remplies. Le Bled y seroit plus beau qu'à Quebec : le Houblon y viendroit aussi.

La chasse aux Outardes, aux Oyes sauvages, aux Perdris de France, aux Gelinotes de bois, aux Tourterelles, aux Canards, aux Pluviers, aux Sarcelles, aux Beccassines, & à toute sorte de Gibier

de riviere y régne de toutes parts. Je ne parle point de la Pelleterie du Canada, qui n'y manque point.

L'on n'auroit pas si loin à aller pour faire la Pêche de la Moruë comme à Plaisance, & l'on n'y courroit point le même risque, d'autant qu'elle s'y fait presque terre à terre tout le long de l'Isle.

Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis trés parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

II. LETTRE

Destruction presqu'entiere de la Colonie Angloise en l'Isle de Terre-Neuve, en 1696, & 1697.

MONSIEUR,

Vous m'avez toûjours aimé dés ma tendre jeunesse, & je vous ai toûjours honoré. La parfaite amitié est comme un lien sacré qui attache si étroitement le cœur de deux amis, que rien au monde n'est capable de le rompre. Pour moi qui vous ai consacré le mien, je veux encor vous renouveller en cette occasion ce que j'ai de plus cher par l'attachement inviolable que j'ai à vos interêts. Recevez je vous prie une description de l'Isle de Terre-Neuve que je vous envoye.

Il s'est fait pendant cette Guerre des actions si heroïques, que jamais Monarchie n'a soutenu la gloire de son Prince avec tant d'éclat que celle de la France. La réputation des armes du Roi s'étant répanduë jusques aux endroits de la terre les

plus éloignez, les Canadiens ont voulu faire voir de leur côté qu'ils n'étoient pas moins passionnez à soûtenir les interêts de Sa Majesté que les autres sujets. Et animez de cette noble ambition, ils ont donné en plusieurs ocasions des marques assurées de leur fidelité. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse un recit de quelques actions particulieres où je les ai vûs occupez pour le service du Roi dans le temps que j'arrivé à Plaisance. Vous y trouverez une maniere de faire la guerre tout-à-fait differente de celle de l'Europe. Le climat & la situation du païs y contribuë beaucoup. Et quoi qu'elle tienne un peu du caractere des Sauvages avec qui ils sont toûjours en guerre, ils ne laissent pas de venir glorieusement à bout de leurs entreprises.

Les Anglois ont cette maxime, lors qu'ils s'établissent dans les Colonies, de mettre en usage tout ce qui peut contribuer aux commoditez de la vie, autant que le climat des païs où ils se trouvent le peut permettre. Le grand nombre de Havres qu'ils occupoient en l'Isle de Terre-Neuve, faisoit voir que c'en étoit une des meilleures d'Angleterre. Monsieur d'Iberville connoissant la richesse de cette Isle, crût qu'il étoit du service du Roi d'en arrêter le cours, & qu'en détruisant tous les endroits

qu'ils habitoient, le Commerce en seroit interrompu. Il prit la liberté de representer à Monsieur de Pontchartrain qu'il étoit dangereux d'avoir de si puissans voisins aux environs de Plaisance, & s'offrit d'en faire l'entreprise.

Sa Majesté lui accorda de prendre pour cet éfet des Canadiens, & lui commanda de se joindre l'Eté de 1696. avec Mr. du Brouillan Gouverneur de Plaisance.

Les Vaisseaux le Pelican, le Comte de Toulouse, le Phelipeaux, le Vendôme, l'Harcour, & deux Brulots, montez par des Maloüins, devoient faire les attaques par mer.

Monsieur d'Iberville étant occupé à faire des expeditions dans l'Acadie sur les Anglois ne pût arriver assez à temps; ce qui obligea ce Gouverneur de faire voile avec ces Vaisseaux.

Il prit plusieurs petits Havres, dans lesquels il se trouva plusieurs bâtimens chargez de Moruës; mais il survint entre lui & les Maloüins une mes-intelligence qui empêcha la prise de saint Jean, qui étoit la Place la plus considerable de toute l'Isle. Il fut obligé de s'en retourner à Plaisance, où il trouva Mr. d'Iberville qui étoit arrivé de l'Acadie, prêt à partir pour le joindre, ne l'ayant pû faire plûtôt, parce que

que tous ſes Canadiens n'étoient pas encore arrivez du Canada.

Monſieur d'Iberville s'étant chargé de l'entiere deſtruction de ces Havres par Terre, ne le croiant pas ſi facile par Mer, ſe diſpoſa de partir pour en faire la tentative, mais Mr. du Brouillan voulant avoir part à une entrepriſe qui ne pouvoit être que fort glorieuſe, à laquelle il n'avoit pû réuſſir avec quinze à ſeize cens hommes, lui arrêta ſes Canadiens. Ceux-ci déclarerent ouvertement qu'ils ne vouloient point lui obeïr, voulant s'en retourner en Canada, & qu'ils ſe retireroient dans les bois plûtôt que de l'accompagner. Ils ſe plaignirent qu'en partant de Quebec on ne leur avoit point dit qu'ils dûſſent le reconnoître pour leur Commandant, & ils ſavoient même qu'ils étoient aux frais de Mr. d'Iberville, dont ils avoient reçû de l'argent.

Monſieur du Brouillan ſachant que Mr. d'Iberville avoit ordre de faire la Guerre ſeul en Hiver, (ce qu'il avoit toûjours regardé comme impoſſible) lui fit cependant parler Demuid, Capitaine d'une Compagnie d'Infanterie en Canada, qui étoit venu conduire le détachement des Canadiens, qui lui dit que Mr. du Brouillan vouloit ſeulement ſe trouver à la priſe de

ſaint Jean, avec de ſes Habitans, ſans entrer dans aucune prétention ſur les avantages qu'il en pourroit tirer. Lors qu'un Commandant poſſede le cœur de ceux qui ſont ſous ſon obeïſſance, il lui eſt aiſé de les manier, & de leur inſpirer ſes ſentimens autant qu'il le juge à propos. Je trouve que la conduite de Mr. d'Iberville fut tout à fait judicieuſe dans une conjoncture auſſi embaraſſante que celle où il ſe trouvoit. Il ſavoit d'un côté la conſequence qu'il y avoit de commencer par le Nord de l'Iſle; & d'ailleurs il étoit perſuadé que les Anglois ſe ſeroient fortifiez de nouveau, dans l'aprehenſion où ils pourroient être que les François ne revinſſent encore. Enfin aprés avoir calmé les eſprits irritez des Canadiens, qui ne ſont pas ſi maniables, il ſe détermina d'aller à ſaint Jean.

Monſieur du Brouillan s'embarqua ſur le Profond, & fit voile pour Rognouge, lieu du rendez-vous. Monſieur d'Iberville aprehendant quelques coups de vent aſſez frequens dans cette ſaiſon, qui le jettant au large auroit pû l'obliger d'aller en France avec ſix vingt hommes qui étoient à ſes frais & dépens, prit le chemin de terre.

La réputation qu'il s'étoit acquiſe parmi differens peuples Sauvages, obligea

Pierre-Jeanbeovilh, Chef de Guerre des Abenaquis, de quitter ſa nation pour être témoin oculaire de ce qu'on diſoit de lui. Ce Chef voulut ſavoir ſi Mr. d'Iberville faiſoit mieux la guerre aux Anglois, que lui ne la leur faiſoit, & aux Iroquois ſes ennemis. C'eſt un homme d'une trés-belle taille, de trente-huit à quarante ans. Il a dans les traits de ſon viſage un air tout à fait martial. Ses actions & ſes manieres font connoître qu'il a les ſentimens d'une belle ame. Il eſt d'un ſi grand ſang froid qu'on ne l'a jamais vû rire. Il a enlevé ſeul en ſa vie plus de quarante chevelures.

Il n'étoit point naturel de faire une campagne de cinq ou ſix mois ſans avoir quelque Eccleſiaſtique. Monſieur l'Abbé Baudoüin, qui avoit été autrefois Mouſquetaire, éleve de Mr. l'Abbé Tronſon, & preſentement Miſſionnaire dans l'Acadie, voulant donner des preuves de ſon zéle, accompagna Mr. d'Iberville.

Ils partirent tous de Plaiſance le jour de la Touſſaints de l'année 1696. pour aller au fond du Port, qui a prés de deux lieuës de profondeur. Ils monterent le lendemain dans les bois environ une demie lieuë, & le troiſiéme jour marcherent dans un païs mouillé, couvert de mouſſes, où ils enfonçoient, caſſant avec les jambes les glaces,

Cette marche dura neuf jours, dans des bois si épais qu'à peine pouvoit-on passer, étans obligez de traverser des Rivieres, des Lacs jusques à la ceinture, dans un temps où le froid étoit fort rude. Ils arriverent le dix du même mois à Forillon, où Mr. d'Iberville se rendit le premier avec dix hommes qu'il détacha des autres. Les vivres commençoient à leur manquer depuis deux jours : Ils trouverent fort à propos une douzaine de Chevaux qui leur servirent de nourriture, dans l'attente où ils étoient des vivres qui étoient embarquées dans le Profond. Monsieur du Brouillan étant arrivé le premier à Rognouge, détacha Rancogne Officier de sa Garnison, avec quelques Soldats qui prirent un Anglois, lequel s'étant échapé en donna avis à saint Jean. Le Gouverneur de cette Place ne manqua pas d'envoyer au plûtôt un détachement considerable à la découverte. On rencontra l'Officier François; on en vint aux mains, & il fut obligé de succomber sous le grand nombre. On lui tua un homme, on en blessa un autre, & on lui fit quatre prisonniers. Cet Officier s'en revint à Forillon avec trois hommes demi-morts de faim & de froid.

Pendant que Mr. d'Iberville alloit en Canot joindre Mr. du Brouillan, il envoya

de Plene à Cabreüil, avec douze hommes, joindre deux Anglois qui avoient été découverts. Celui-ci enleva quantité de vivres, & emmena douze prisonniers, qui déclarerent qu'il y avoit cent hommes le long de la côte, jusques à Bayeboulle, qui commençoient à faire des habitations. Monsieur du Brouillan ayant renvoyé le Profond en France avec quelques prisonniers, arriva à Forillon avec cent hommes. Ce fut-là où ils prirent les expediens les plus seurs & les plus convenables.

Il falut pour cet éfet faire plusieurs découvertes : c'étoit l'unique moyen de connoître la force des ennemis, & d'aprendre en même temps s'il ne leur venoit point d'Angleterre quelques vaisseaux de guerre: Mr. d'Iberville étant à la tête de cent vingt-quatre Canadiens, parmi lesquels se trouverent plusieurs Gentilshommes, quatre Officiers, & le Chef de Guerre des Abenaquis, qui le suivoit toûjours dans tous ses mouvemens, se mit en chaloupe pour Bayeboulle, qui est à six lieuës de Forillon. Ils prirent en arrivant un Vaisseau Marchand d'environ cent tonneaux, dont l'équipage s'enfuit dans les bois avec les habitans du lieu.

Vingt Canadiens partirent pour saint Jean. Dix autres courant les bois enleve-

rent cinq hommes, parmi lesquels se trouva le Capitaine de ce Vaisseau qui étoit parti d'Angleterre avec deux Vaisseaux de guerre de cinquante & soixante & douze pieces de canon, qu'il avoit quitté sur le Grand-Banc, & qu'il croyoit devoir être arrivez à saint Jean. Deschaufours se détacha avec six Canadiens pour Ouitslisbaye : Six autres firent trois prisonniers & une femme. Quatre Matelots se jetterent du coté des François : Deux Canadiens du Parti qui étoit allé à saint Jean, revinrent. Le reste observoit le Petit-Havre, qui est à cinq lieuës de Bayeboulle, avec un prisonnier, qui leur aprit qu'il n'i avoit à saint Jean que trois Navires Marchands, mais ils n'oserent s'écarter de peur que les traces de leurs Raquetes ne les fissent découvrir.

Ces découvertes étant faites l'on va droit à saint Jean. Monsieur d'Iberville ayant choisi Montigni, Lieutenant d'une Compagnie d'Infanterie en Canada, pour son Lieutenant, partit le premier avec sept Canadiens pour se rendre maître des hauteurs d'où l'on pouvoit découvrir Mr. du Brouillan qui conduisoit son détachement: & comme il étoit impossible d'avoir des chevaux & des chariots pour porter les bagages dans des chemins impraticables,

chaque Canadien étoit chargé de ſes munitions. Trois heures aprés cette marche, Mr. d'Iberville ayant rencontré ceux qui revenoient de la découverte de S. Jean, arrêta trente Anglois du Petit-Havre, qui avoient découvert les notres. Il les attaqua, & paſſant une Riviere trés rapide jusqu'à la ceinture ſe rendit maître de ce lieu, où il trouva de la reſiſtance par les retranchemens que les Anglois y avoient faits. Les ennemis y perdirent trente-ſix hommes, & il y eut quelques priſonniers. Le reſte gagna ſaint Jean. Les néges augmenterent beaucoup, & comme il s'agiſſoit de vaincre ou de mourir, l'on marcha le 28. Novembre en ordre de bataille.

Montigni marchant cinq cens pas devant la Troupe faiſoit l'Avant-garde avec trente Canadiens Meſſieurs du Brouillan & d'Iberville ſuivoient avec le Corps. Les habitans de ce Gouverneur étoient à la tête, avec ordre cependant de laiſſer paſſer les Canadiens en cas d'attaque. Aprés deux lieuës & demie de marche, l'Avant-garde découvrit à la portée du piſtolet les ennemis, qui étoient au nombre de quatre-vingt, poſtez d'une maniere ſi avantageuſe dans un bois brûlé, qu'ils étoient à couvert derriere des rochers. Montigni ſe voyant découvert anima ſes gens, qui don-

nerent tête baiſſée deſſus. Monſieur l'Abbé Baudoüin exhorta en peu de paroles les Canadiens ; & leur ayant donné l'Abſolution Generale, chacun jetta les hardes dont il étoit chargé. Monſieur du Brouillan les attaque à la tête, Mr. d'Iberville ſe jette ſur la gauche, où il les prend en flanc à l'abri des rochers. Le Combat s'opiniâtre une demie heure. On en tuë pluſieurs ; les autres plient. Celui-ci l'épée à la main, avec le Chef des Abenaquis, donne deſſus; les autres ſe battent en retraite. Ils ſe refugient à ſaint Jean ; il les y force. Ils ſe jettent dans deux Forts, il les leur fait abandonner, s'en rend maître & fait trente priſonniers avec quelques familles. Le reſte ſe ſauve dans un grand Fort, & dans une Quaiche qui étoit dans le Havre.

Sur ces entrefaites Mr. de Brouillan arriva avec la Troupe. Demuid ſe mit avec ſoixante hommes dans le Fort le plus proche du grand, qui en étoit éloigné d'une portée de canon, & le gros ſe campa dans la Ville.

Ce Fort étoit paliſſadé, revêtu d'une terraſſe de trois pieds de haut. La Quaiche profita d'un vent favorable. Les ennemis y mirent leurs meilleurs éfets, & y embarquerent prés de cent hommes. Ils perdirent dans cette pourſuite cinquante

hommes. Le Trompette de Mr. du Brouillan y fut tué. Trois de ses gens & deux Canadiens y furent legerement blessez.

L'esperance qu'avoient les Anglois que les deux Vaisseaux de Guerre arriveroient incessamment, étoit un obstacle pour que l'on se rendit si-tôt maître du grand Fort, dans lequel deux cens hommes s'étoient jettez fort précipitamment, selon le raport de quelques-uns qui avoient pris notre parti.

Il étoit à propos de se faire un chemin découvert pour reconnoître le Fort. Demuid & Montigni, avec soixante Canadiens, brûlerent pour cet éfet les maisons voisines. Ce Fort est sur la côte du Nord-Oüest, à mi-côte, commandé par deux hauteurs, toutes deux distantes à une portée de fusil. Il est de figure quarée, flanqué de quatre Bastions, entouré d'une palissade de huit pieces de canon de quatre livres de balle, avec un Chemin couvert, mais pour lors plein de néges, un Pont-levis, une Terrasse élevée, & épaisse de trois pieds. Il y avoit au milieu une petite Tour, éloignée d'une demie portée de fusil d'un Ruiseau, sur laquelle étoient quatre pieces de canon de quatre livres de balle, & une cave au dessous qui servoit de Magasin à poudre.

Pendant que les Canadiens mettoient le feu à toutes ces maisons, Mr. d'Iberville s'étoit avancé avec une trentaine proche le Fort pour les soûtenir, & Mr. du Brouillan resta au poste avancé avec les siens. Il se fit plusieurs escarmouches dans le temps qu'on alloit reconnoître le Fort. Les ennemis n'y eurent qu'un homme tué.

Ceux-ci ne demanderent qu'à temporiser, & comme ils étoient resolus de se défendre, l'on envoya chercher à Bayeboulle un Mortier, des Bombes & de la poudre qu'on y avoit laissé.

L'on peut dire qu'une Place est à moitié renduë lors qu'un Gouverneur parlemente. Il sortit le trente Decembre un homme avec Pavillon blanc pour parler d'accommodement. L'on convint de part & d'autre d'une entrevûë. Le Gouverneur Anglois se fiant à la probité des François y vint lui même, avec quatre des principaux Bourgeois, qui aprehendant que l'on ne vit le mauvais état où ils étoient réduits, ne voulut permettre que aucun des notres entrât dans son Fort. Ils insisterent à ne se rendre que le lendemain. Ils se flâtoient que le vent changeroit, & que les deux Vaisseaux de Guerre qu'ils avoient vûs l'obvoyer deux jours auparavant à deux lieuës au large, entre-

roit dans le Port. Belle esperance pour des personnes accablées, mais vaine & inutile dans une conjoncture où l'on se voit pressé de si prés, car on lui refusa ce delai. L'aprehension où ils étoient d'être pris d'assaut les fit balancer. Ils s'étoient persuadez que les Canadiens ressembloient aux Iroquois, nation impitoyable à leurs ennemis. Ils s'attendoient qu'on leur enleveroit la chevelure. Maxime de guerre usitée chez la pluspart des Sauvages du Nord, qui ayant pris leurs ennemis leur enlevent la peau qui couvre le crâne, & c'est le Trophée le plus authentique de leur valeur. Trophée, dis je, qui sert de monument à la gloire d'un Sauvage, qui passeroit pour un homme de peu de courage si venant de la guerre il n'en raportoit plusieurs avec lui: Il falut donc capituler le même jour.

Enfin ils conclurent

Que la Place seroit renduë à deux heures aprés midi.

Que la Garnison & les Habitans sortiroient du Fort, sans armes.

Qu'ils auroient la vie sauve, & ne leur seroit faite aucune insulte n'i à leurs Femmes & leurs Filles.

Qu'il ne leur seroit ôté aucun habillement qu'ils porteroient sur eux.

Qu'il seroit fourni deux bâtimens pour les transporter en Angleterre.

Qu'il leur seroit donné des vivres pour deux mois du jour de leur embarquement.

Lhermite, Major de Plaisance, porta la Capitulation à la Garnison & aux Habitans, qui la signerent, & la raporta au Gouverneur Anglois, qui étoit resté au Camp, qui la ratifia. L'évacuation de la Place se fit sur le champ. Il en sortit cent soixante hommes, sans compter les femmes & les enfans. Demuid eut ordre d'i rester avec soixante hommes de garnison.

Comme Mr. d'Iberville devoit continuër la guerre le reste de l'Hiver, il ne pût se défaire de ses Canadiens. L'on ne voulut point exposer à l'invasion des Anglois un endroit que l'on n'avoit harcelé qu'avec peine & beaucoup de fatigues, qui a la suite du temps leur auroit pû servir de retraite. L'on fut contraint de démolir le Fort & de brûler toutes les habitations, à la reserve de quelques maisons qui furent conservées pour les malades, qu'il fut impossible de transporter au travers des bois.

Saint Jean est un trés-beau Havre, dans lequel il y peut tenir plus de deux cens Vaisseaux. Son entrée est large d'une petite portée de fusil, entre deux montagnes trés-

trés hautes, avec une batterie de huit canons en cet endroit. Les habitans étoient au nombre de cinquante-huit, trés bien établis ſur la côte du Nord, le long du Havre, dans l'eſpace d'une demie lieuë.

Il y avoit trois Forts, l'un du côté du bois à l'Oüeſt, un autre au milieu qui avoit pour Gouverneur un habitant qui l'abandonna à l'arrivée des François, & le troiſiéme étoit celui où les François s'attacherent.

Ce dernier défendoit l'entrée du Havre (quoique de loin) ſur lequel il commandoit entierement, & ſur une bonne partie des maiſons ſituées aux environs, dans leſquelles étoient les meilleurs éfets, que l'on fut contraint de brûler la veille de la Capitulation.

La terreur s'étant répanduë parmi les Anglois les obligea d'abandonner pluſieurs endroits, & de ſe refugier à Carbonniere. Leurs eſpions alloient & venoient pour aprendre la cataſtrophe de ſaint Jean.

Montigni eut ordre de Mr. d'Iberville de paſſer à travers les bois avec douze hommes pour ſe ſaiſir de Portugalcove, à ſix lieuës de ſaint Jean, en la Baye de la Conception. Il enleva une Chaloupe qui venoit de Carbonniere pour aprendre les nouvelles de ſaint Jean. Deux de ſon parti

raporterent qu'il avoit fait trente prisonniers, que la Quaiche sortie de saint Jean y étoit arrivée, & qu'il y avoit un Vaisseau Marchand.

Tous ces détachemens firent insensiblement cent prisonniers. Kividi se trouva trop proche de S. Jean pour qu'on le laissa si tranquille. Neuf habitans bien établis suivirent le même sort que leurs voisins.

L'expedition de saint Jean étant faite, Mr. du Brouillan se disposa de partir pour Plaisance. Il s'étoit trouvé hors d'état de continuër d'autres entreprises, & il faloit être d'une complexion vigoureuse pour resister plus long-temps aux fatigues que l'on souffre dans ce climat. Comme il étoit obligé d'éfectuer la Capitulation, il donna un Brulot à deux cens cinquante Anglois pour s'en retourner en Angleterre, & le Vaisseau qui avoit été pris à Bayeboulle dans lequel quatre vingt autres devoient passer en France. Celui-ci se perdit à la côte d'Espagne, où les Espagnols firent une assez mauvaise reception aux François, qui furent dépoüillez.

Monsieur d'Iberville prit de son côté tous les moyens pour se rendre maître des autres Havres. Il est de la politique d'un Commandant de ménager le peu de monde qu'il a lors qu'il se trouve obligé de

faire plusieurs expeditions ; mais il n'est pas naturel que cent hommes dûssent triompher de mille. Les Canadiens s'étoient fait cependant une Loi d'en venir à bout : Et comme je veux déveloper toutes les attaques & les décentes qu'ils firent chez les Anglois, je les conduirai, Monsieur, insensiblement selon les differens mouvemens où ils se trouverent engagez. Il faut qu'un Canadien soit convaincu de la valeur de son Capitaine pour qu'il lui obeïsse. Il est vrai que tous les Officiers de Mr. d'Iberville ne respiroient que la gloire. Ils savoient parfaitement bien leur devoir, ainsi il pouvoit se fier à leur bonne conduite.

Aprés qu'un parti qui avoit été détruire à Portugalcove une batterie de huit pieces de canon qui étoient à l'entrée de son Havre, situation qui ne peut être forcée par mer, que la Periere fut de retour du Cap S. François & de Toscove, où il fit treize prisonniers, que l'on eut brûlé environ quatre-vingt Chaloupes, & que l'on se fut rendu maître de trente-cinq lieuës de païs dans la Baye de la Conception, Mr. d'Iberville partit le treize Janvier 1697. avec tout son monde.

L'on eut le temps de faire des Raquettes pour le voyage, sans quoi il étoit im-

poſſible de marcher. Elles ont à peu prés la figure de celles de Jeu de Paume, mais beaucoup plus grandes. Il y a deux petits bâtons en travers, un trou au milieu qui s'apelle l'œillet, large du bout de la plante des pieds, qui ſe trouvant à la rencontre d'un de ces bâtons donnent le mouvement pour marcher. Il y a à l'entour de l'œillet deux courroyes qui attache le ſoulier, qui eſt un eſcarpin, fait de peaux d'Orignac ou de Caribou, ſouple comme un gan. Par le moyen de ces Raquettes l'on peut tracer des précipices pleins de néges les plus inacceſſibles.

Il étoit à propos de frayer les chemins. Montigni ſe rendit pour cet éfet à Portugalcove, où les autres ſe rendirent enſuite. Ils y ſejournerent deux jours à cauſe de la quantité prodigieuſe de néges qui tomboient. L'on remarqua qu'il n'i avoit rien d'aprochant en Canada de cette abondance.

Montigni repart derechef avec trente hommes des plus vigoureux: l'on précipite la marche & on le joint en un jour, ce qu'il ne pût faire qu'en deux. L'on continuë ſon chemin, les verglats briſerent les Raquetes. Les uns tombent à faux, les autres ſont preſque enſevelis dans la nége, Montigni tombe lui-même dans une

Riviere, y laisse son fusil & son épée pour n'i pas perdre la vie. Enfin l'Avant-garde arrive au fond de la Baye, qui est à vingt-cinq lieuës par terre de saint Jean, où elle prend douze Anglois, & dans l'attente de Mr. d'Iberville qui conduisoit la troupe: Montigni alla par mer en canot au Havremen, où il en prit encore autant qui arrivoient de Carbonniere. Cette marche ne tendoit qu'à ce lieu-ci. C'étoit la retraite d'un grand nombre d'Anglois, qui par un petit trajet alloient & venoient à l'Isle voisine qui porte le même nom.

Le chemin étoit trop long par terre pour se rendre à Carbonniere; il eut fallu faire trente lieuës pendant que l'on y pouvoit aller par mer en deux ou trois heures.

Le radoub des Chaloupes se fit à Havremen pour la *Partance:* l'on en équipa trois, & un Esquif, dans lesquelles cent vingt-quatre Canadiens s'embarquerent. Aprés avoir cinglé trois lieuës au large vent devant, l'on aperçût quatre Chaloupes, qui se doutant que les François venoient à l'Isle de Carbonniere, revirerent de bord, & porterent l'alarme par tout. C'eût été une temerité de chasser plus loin. On laissa en passant Brige, habitation assez bien établie, où il y avoit environ soixante hommes, pour donner dans Por-

tegrave, que l'on prit. L'on y trouva cent dix hommes, la plufpart bien armez, fans compter les femmes & les enfans. Cet endroit eft fort beau. Le grand nombre de beſteaux qu'il y avoit fervit de rafraîchiffemens à des gens qui fçûrent bien en profiter. Ceux de Brige paroiſſoient être trop tranquilles. Comme ils ne venoient point au fecours de leurs voifins, Mr. d'Iberville les envoya fommer, avec ordre aux trois principaux de le venir trouver à Carbonniere avec toutes leurs armes à feu. C'eût été un trop grand embarras de fe charger de tant de prifonniers: la deftruction de leur habitation fuffifoit.

Montigni fut détaché à la pointe du jour avec cinquante hommes, dans trois Chaloupes, pour fe faifir de Moufquith, qui eft entre le Havre-de-Grace & Carbonniere, & le refte s'embarqua pour l'Ifle de Carbonniere en cinq autres, fur les neuf heures du matin. Il falut ranger la côte de cette Ifle. Les Anglois crûrent que les François venoient y faire décente: ils tirerent plufieurs coups de canon, & paroiſſoient environ deux cens hommes logez dans des baraques. L'on ne fit que doubler l'Ifle pour fe rendre à Carbonniere, où Montigni avoit tué, fait plufieurs prifonniers, & avoit pourfuivi les autres à travers les

bois, qui s'étoient jettez dans Nieuperlican, à six lieuës de Carbonniere. Ce Havre avoit vingt-deux habitans les mieux bâtis de Terre-Neuve: l'on y trouva des gens de cent mille francs de bien, qui avoient tout fait transporter ailleurs. Le Commerce y étoit considerable.

L'Isle de Carbonniere tenoit fort à cœur à Mr. d'Iberville; il savoit de quelle importance il étoit de s'en rendre maître, & il connoissoit en même temps qu'outre l'assiete du lieu la saison étoit un grand obstacle à une pareille entreprise. C'est un Rocher à pic, escarpé de tout côté, qui commande la mer. Il n'i avoit qu'un petit débarquement à la pointe de l'Oüest, à portée de pistolet d'un retranchement de Chaloupes, où il y avoit quatre canons de six livres: il faloit un calme pour y aborder, & encore c'étoit tout ce que pouvoit faire deux Chaloupes: on les somma de se rendre, & ils le refuserent. Quand on se trouve un peu à l'abri de l'insulte de son ennemi, & que l'on se void dans une situation assez forte pour disputer le terrein, il n'est pas naturel de plier si-tôt. Les meilleurs éfets de la colonie Angloise y avoient été transportez; ils avoient donc dequoi passer le reste de l'Hiver, dans l'esperance qu'on leur envoyeroit du secours d'Angleterre.

Le temps devint rude plus que jamais. Mr. d'Iberville envoya sur le minuit deux Chaloupes : l'on raporta que le *Ressac* étoit toûjours gros à l'Isle, & que l'on n'i pouvoit débarquer. La mer calma un peu le lendemain trente Janvier. Quatre-vingt hommes s'embarquerent du côté de l'Est & du Nord. Une Sentinelle demande d'une voix tremblante, qui vive ? Montigni sans s'émouvoir fait doubler la rame, les autres le soûtiennent : ils veulent mettre pied à terre, le verglats & le *Ressac* les en empêchent. Le Sentinelle tire dessus sans blesser personne, & ceux du Corps-de-Garde arriverent sur ces entrefaites, postez sur une hauteur capable d'arrêter mille hommes.

Une retraite faite à propos est plus avantageuse à un Commandant que de sacrifier mal à propos l'élite de ses troupes, lors qu'il doit les ménager pour d'autres endroits dont il veut se rendre maître insensiblement.

Le Havre-de-Grace qui étoit un lieu aussi considerable pour le commerce que Carbonniere, étoit trop suspect. L'on y mit le feu. C'étoit le premier établissement de la Colonie Angloise. Il y mourut il y a trois ans un habitant âgé de quatre-vingt-trois ans, né dans le lieu, ce qui fait

connoître qu'ils habitent cette Isle depuis long-temps.

Pendant que Boisbriant Enseigne d'une Compagnie de Canada, faisoit plusieurs prisonniers, & que de Plene fit main basse à Saumoncove sur vingt hommes, entr'autres sur le second Gouverneur de saint Jean, dont j'ai déja parlé, la Perade sous-Lieutenant fut détaché pour tenir en bride ceux de Portugalcove & de Brige, qui avoient une trop grande relation avec l'Isle de Carbonniere. Le manque de paroles qu'ils eurent dans la suite du temps, leur attira Montigni & Boisbriant, avec quarante-cinq Canadiens, qui mirent le feu chez eux : il ne faloit plus se fier à leur bonne foi. On en ramena les habitans, qui la plûpart avoient encore des armes.

Le vent de Sud-Oüest étant favorable pour aller à Bayever, à dix lieuës du Nord de Carbonniere, entre les Bayes de la Trinité & de la Conception. Mr d'Iberville s'embarqua le 3. Février avec 50. hommes dans trois chaloupes. Ils partirent la nuit, & arriverent à la pointe du jour à trois lieuës en deçà. Ils la passerent fort desagreablement. Un Canadien eût même un doigt du pied gelé. Les meilleurs coureurs donnerent dans un bois où ils prirent deux Anglois qui s'en alloient au Vieux Perli-

can,& sept autres qui en revenoient. Comme ils déclarerent que l'on n'avoit point de connoissance de la marche des François, & qu'il y avoit plusieurs Chaloupes prêtes à partir pour l'Isle de Carbonniere, Mr. d'Iberville y alla attaquer quatre-vingt hommes, qui se rendirent à discretion. On les garda à vûë, à la reserve de deux qui allerent à Bayever de sa part, pour assurer les habitans qu'ils auroient le même quartier. Deux des principaux, sous la bonne foi de leurs Compatriotes, vinrent se rendre caution, mais trente à quarante des plus alertes se sauverent dans les bois & en Chaloupes. Monsieur d'Iberville y arrivant le sixiéme Février trouva les habitans fort soûmis. Il y prit une Chaloupe de six hommes qui arrivoient de l'Isle, que l'on avoit envoyé sçavoir s'il pourroient s'i rendre avec leurs biens. Boisbriant se contenta d'emmener les principaux à Carbonniere. Le reste des Canadiens attendoient Mr. d'Iberville au Vieux Perlican où il retourna. C'est un lieu trés considerable, où il y avoit dix-neuf habitans, plusieurs Magasins de moruës, & beaucoup de besteaux. On y laissa la plûpart des habitans, à la reserve de quelques-uns, fort contens tous de leur sort, mais qui oublierent facilement les

graces qui leur avoient été acordées. Celicove qui étoit à deux lieuës, servit d'asile une nuit : l'on y trouva une trés grande quantité de besteaux, sans habitans, qui avoient tout abandonné.

A mesure que l'on se rendoit maître de tous ces Havres l'on y arboroit le Pavillon François. Nieux Perlican qui étoit à deux lieuës par delà fut aussi entierement abandonné. Les habitans se crurent plus en sureté en gagnant le Havrecontent, qui avoit donné asile à ceux ci. L'on y trouva un petit Fort, qui étoit une Maison fortifiée à l'épreuve du mousquet, avec des Meurtrieres haut & bas, Ils se trouverent bloquez. Que pouvoient faire des gens qui se voyant dans des allarmes continuelles n'entendoient parler de moment à autre que des Canadiens, qui n'aimoient gueres à leur faire grace ? Ils savoient cependant que Mr. d'Iberville agissoit genereusement avec eux Cette confiance les obligea de lui envoyer un Irlandois qui commandoit en Chef, pour le prier de leur acorder la vie sauve. Trente hommes sortirent avec leurs femmes & leurs enfans de cette retraite, qui étoit munie de quantité de vivres. On y laissa Deschaufours Gentilhomme de l'Acadie, avec dix hommes pour y commander.

Comme nous avions beaucoup de prisonniers, nous étions bien aise de faire un échange. Nous voulions avoir aussi trois Irlandois qui avoient pris parti avec eux, que ceux de l'Isle de Carbonniere avoient enlevez. Une Chaloupe fut détachée pour cet éfet. Ils refuserent cette proposition. On y envoya une seconde fois. Ils demanderent un Anglois pour un François, & trois pour un Irlandois. On le leur accorda. L'on choisit pour l'échange un endroit hors de la portée du canon de l'Isle & de terre. Montigni s'i rendit avec cinq François, & le nombre d'Anglois qu'ils avoient demandez, entr'autres le frere du Commandant de l'Isle, qui auroit mieux aimé rester chez les François que de risquer derechef sa vie. Un Esquif de six hommes partit en même temps de l'Isle sans mener nos gens. Montigni leur demanda le sujet de cet oubli? Ils proposerent que le frere de leur Commandant allât jusques à l'Isle, qui rameneroit les François : on le leur refusa, & ils s'en retournerent. Le Commandant, le Lieutenant, & le Major, revinrent sans aucun François. Montigni eût tous les sujets du monde de se plaindre de leur procedé. Un de ces Officiers déchargea son sabre sur lui, il en para le coup, & toute la peine qu'il eût dans cette

cette rencontre fut de les faire passer bon gré mal gré dans son Canot, & d'emmener le leur. Ils donnerent d'assez mauvaises raisons à Mr. d'Iberville, lui representant qu'ils n'étoient pas les maîtres chez eux, & que s'il vouloit les renvoyer cela leur donneroit occasion de faire l'échange avec plus d'autorité. Ils étoient en trop bonnes mains pour meriter que l'on eût derechef tant de créance en leur probité. On leur permit seulement d'envoyer de leur part des prisonniers, qu'on y retint encore presque tous, menaçant de faire feu sur les François qui y retourneroient. Deux Sauvages eurent beaucoup de soin de la conduite de ces trois Officiers, jusques au Havrecontent.

Quelque temps aprés ils proposerent de faire rendre l'Isle, & d'obliger ceux qui y étoient de reconnoître le Roi, pourvû qu'il leur fut permis de faire la pêche de la moruë pendant l'Eté. Montigni s'étant chargé d'eux en laissa partir un pour cet éfet, ayant obligé les deux autres de payer dix mille francs s'il ne revenoit point. Son voyage fut sans succez. Ils offrirent tous trois dix mille livres pour avoir leur liberté, ce qui leur fut refusé. Pendant que Mr. d'Iberville fit un tour à Plaisance pour y apprendre des nouvelles de France, Monti-

gni & la Periere eurent ordre de rassembler à Bayeboulle deux cens des meilleurs prisonniers. Boisbriant de son côté qui étoit au Havrecontent, avec un détachement, devoit observer les mouvemens que l'on feroit vers Carbonniere. Monsieur d'Iberville revint par mer de Plaisance avec Mr. l'Abbé Baudoüin, au fond de la Baye de Cromwel. Il y rencontra la Periere, avec cinq Chaloupes & soixante prisonniers. Il étoit venu aux mains avec quantité de gens qui étoient décendus de l'Isle. Le choc fut un peu rude. Il en tua onze dans cette occasion, & prit trois femmes.

Le vieux Perlican, pour qui l'on avoit eu tous les égards possibles, avoit repris les armes pendant ce temps contre sa parole. Ses habitans qui donnoient des avis secrets à l'Isle de Carbonniere sur tous les mouvemens des François, suivirent un sort tel qu'ils se l'étoient attirez par leur indiscretion. Monsieur d'Iberville y arriva la nuit du treize Mars, où il aprit qu'il y avoit un bâtiment de soixante tonneaux chargé de vivres, nouvellement arrivé d'Angleterre, dans lequel onze habitans s'étoient mis pour le défendre contre les François en cas d'attaque. Pendant que quatre chaloupes le serroient de prés, il y en eut qui donnerent avis à ceux de Ba-


RPJCD


Canadiens en Raquette allant en guerre sur la nege

yever de l'arivée des François. Il s'y trouva un petit bâtiment où plusieurs s'embarquerent, qui ne respiroient qu'une occasion aussi favorable pour passer à l'Isle. On se rendit à la fin maître du bâtiment du vieux Perlican, dans lequel se trouverent 18. hommes bien armez, avec trois pieces de canon. L'on mit le feu à toutes les habitations, & à celles de Bayever, & l'on fit soixante prisonniers que l'on y trouva.

Monsieur d'Iberville se disposoit à achever de ruïner tout ce que les Anglois avoient de Havres en ce païs-là. Il ne leur restoit plus que Bonneviste qui eut suivi le sort des autres, mais notre arrivée interrompit ses desseins, & sauva par hasard cette derniere Place aux Anglois. Nous le trouvâmes à Plaisance, d'où il devoit partir pour cette derniere expedition. Mais, comme celle de la Baye de Hudson étoit tout autrement importante, & que c'étoit le sujet de notre voyage; il envoya retirer ses Canadiens pour s'embarquer sur notre Escadre.

C'est une chose admirable, Monsieur, que cent vingt-cinq Canadiens, tels que vous les voyez, se soient rendus maîtres d'une si grande étenduë de païs dans la saison la plus cruelle que l'on puisse s'imaginer. Le froid, la pluye, la nége, la faim

& la soif devoient être autant d'obstacles. Ils firent cependant plus de sept cens prisonniers, & tuerent en differentes occasions plus de deux cens hommes, n'en ayant eu des leurs que deux blessez.

Les habitans de cette Colonie vivoient sans aucune religion, & il leur auroit été difficile de dire celle qu'ils professoient. Le Sexe y étoit entierement corrompu.

Vous verrez ici, Monsieur, un dénombrement des habitans de chaque Havre qu'ils possedoient, des Pêcheurs, des chaloupes qu'ils y avoient, & de la quantité de moruës qu'ils y pêchoient. Les Anglois ont avoüé eux-mêmes que le Commerce montoit à dix-sept millions tous les ans. Il leur faudra plusieurs années avant qu'ils reviennent à leur premier état. Je suis avec passion,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

	Hommes.	*Habitans.*	*Chaloupes.*	*Quintaux de moruës.*
Rognouge.	120	7	8	4000
Fremouze.	40	7	8	4000
Aigueforte.	25	4	5	2500
Forillon.	108	22	16	8000
Caplimbaye.	12	2	2	1000
Cabreüil.	5	1	1	1000
Brigue.	15	3	3	1500
Totheave.	30	3	5	2500
Ouitſliſbaye.	15	2	3	1500
Bayeboulle.	120	13	20	10000
Le petit Havre.	80	14	16	8000
Saint Jean.	300	59	125	62500
Kividi.	40	9	9	4500
	790	149	221	110500

Baye de la Conception & de la Trinité.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Torbaye.	18	3	4	2400

Baye de la Conception au Nord-Oüest.

Portugalcove.	25	3	3	2100
Havremen.	12	1	2	1000
Baye quinſcove.	11	2	2	1000
Brige.	70	11	12	6000
Portegrave.	116	14	20	10000
Hailinſcove.	18	3	3	1500
Bairobert.	10	3	3	1500
Briancove.	30	4	6	3000
Havre de grace.	100	14	15	7500
Mouſquith.	35	3	5	2500
Carbonniere.	220	22	50	22500
Croqueſcove.	30	4	5	2500
Kelinſcove.	12	3	4	2000
Bayever.	85	14	16	11000

Baye de la Trinité au Sud.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Le Vieux Perlican.	130	19	27	13500
L'ance arbre.	30	4	5	3000
Celicove.	40	4	7	4700
Nieuperlican.	60	9	11	6600
Havrecontent.	20	4	4	2400

Au Nord.

Arcisse.	12	1	2	1000
La Trinité.	24	2	4	2000
	316	43	60	32800

Total des Quintaux de moruës 188800.

III. LETTRE.

Description du détroit de la Baye de Hudson.
Evenemens considerables.
Nouvelle découverte.
Nouvelle alliance avec les Esquimaux du Cap de Digue, au 62. degré 45. minutes latitude Nord.
Combat du Profond dans les glaces, contre les Anglois.

MONSIEUR,

Encore que je sache que c'est un crime contre le bien public d'interrompre par de longs discours les occupations importantes d'une personne destinée à soûtenir seule les embaras & les fatigues inseparables des grands emplois J'ose croire neanmoins que vous ne blâmerez pas la liberté que je prends de vous faire le détail du Détroit de la Baye de Hudson, de vous entretenir de l'Alliance que nous avons faite avec une Nation qui jusqu'ici nous étoit peu connuë, & de vous faire part de la Relation du combat du Vaisseau du Roi parmi

Tom. 1. pag. 56.

CARTE
de la Baye et Detroit
D'HUDSON

Pays Inconnus

Pays Inhabitable

Cap Bleu

Milles Isles

Cap aux Vaches Marines

I. Natingan

I. Salbro

I. Phelipeaux ou Mansfeld

I. Digues

DETROIT D'HUDSON

J. du Cap Charles

Cap Haut

I. Sauvage

I. la Sale

Pais des Esquimaux

BAYE D HUD SON

I. du point du jour

I. de la Trinité

R. Monsipi ou Danoure

R. Bourbon

F. Bourbon

R. S. Therese

F. de Rieux d'anne

R. Maricour

Cap Henriette Marie

I. Plen

I. Agamesque

I. Tirelis

I. Charleston

I. Petit Bois

R. Quichi de chouan ou S. Anne

F. de Kichi chouanne

R. Monsipi ou S. Anne

Fort de Kapert

R. Nemisco

R. aux Iroquois

Coste de Laborador

GOLFE DE St. LAURENT

294 302 308 325 322 328

63 58 53 48


RPJCB

les glaces contre les Anglois. Je sçai Mr. que les grands Hommes ne se délassent d'un travail d'esprit que par un autre, & que toûjours occupez des fonctions de leur Ministere, ils ne se divertissent qu'en quittant une occupation importante pour une occupation moins grande & moins serieuse. C'est ce que tout le monde sait que vous faites depuis si long-temps que vous portez seul le poids de deux Intendances considerables ; & que quand elles vous laissent quelque loisir, vous croyez ne le pouvoir mieux employer qu'à vous entretenir des Sciences & des belles Lettres : & il semble que votre esprit prenne de nouvelles forces dans ces changemens d'entretien. Je me flâte, Monsieur, que celui que je vais vous faire d'une partie de mon Voyage, n'est pas tout-à-fait indigne de vous occuper quelques momens.

Nous fîmes voile le huitiéme Juillet d'un vent de Sud Sud Oüest de Plaisance. Nous l'obvoyâmes toute la journée dans la Baye, & aprés avoir doublé le Cap de Sainte Marie, nous rangeâmes cette côte d'un vent de Nord-Oüest, sur laquelle il paroissoit d'agreables pâturages. Nous aprochâmes à une lieuë du Cap de Trepas, qui fait l'opposite de Sainte Marie. Nous vîmes à la même distance au Nord-Est

quart-d'Eſt celui de Penne. Sur les quatre heures du matin le Cap de Raze nous parut à ſix lieuës au Nord-Oüeſt quart-d'Oüeſt, & ſur les huit heures celui de ſaint François nous reſtoit au Nord Nord-Oüeſt.

Plus nous élevions vers le Pôle, plus les jours croiſſoient, mais les chaleurs diminuoient, & le froid faiſoit inſenſiblement impreſſion.

Nous aperçûmes le dix-ſept, à trois lieuës, au vent, une Montagne flotante de glaces de trois cens pieds de hauteur, qui avoit la figure d'un pain de ſucre. Nous pouvions être au 53. deg. 56. minut. Je ne doute pas, Monſieur, que cela ne paroiſſe bien ſurprenant, mais la ſuite du Voyage fera connoître bien d'autres veritez auſſi ſurprenantes.

Rien n'eſt plus fâcheux que de ſe trouver dans une tempête, mais c'eſt quelque choſe de bien plus fort lors qu'elles arrivent dans ces quartiers. Nous eſſuiâmes le vingt-quatre un coup de vent au 60. deg. 9. min. de Nord Nord-Oüeſt, qui dura huit heures. Toutes nos manœuvres étoient couvertes de verglats, & nos équipages ſouffrirent beaucoup. Le Palmier eut ſon Beaupré rompu. Ce n'étoit cependant qu'un commencement des peines &

des fatigues que nous devions avoir dans la ſuite de la plus rude navigation. Nous connumes le vingt cinq du courant que nous aprochions de la Zone Froide, & nous ne vîmes ce jour-là qu'objets affreux, car faiſant la route du Nord Nord-Oüeſt, nous commençâmes à donner ſur les huit heures du matin dans un Banc de glaces.

La premiere terre de ce climat que nous connumes le lendemain ſur les huit heures du ſoir fut l'Iſle de *Reſolution*. Elle eſt au 62. deg. 33. à 34. de variation Nord-Oüeſt. Elle fait l'embouchure du détroit de la Baye de Hudſon, avec les Iſles *Boutonnes*, qui ſont au 61. deg. 10. minut. Elles ſont Nord & Sud, diſtantes les unes des autres d'environ 14. à 15. lieuës.

L'Iſle de *Reſolution* peut avoir huit lieuës de longueur Eſt & Oüeſt. Quand on eſt du coté de l'Oüeſt, elle paroît avoir la figure d'un Croiſſant. Il y a deux petites Iſles à deux lieuës de diſtance du coté du bout de l'Eſt. Elle eſt éloignée de la Terre-Ferme du Nord d'environ ſix à ſept lieuës.

Comme nous fîmes la découverte de deux autres Iſles voiſines inconnuës aux François, parce que l'on a crû autrefois que ce n'étoit qu'une Iſle, au lieu que nous en avons connu deux autres. Nous apellâmes l'une l'Iſle la *Sale*, & l'on voulut

bien apeller l'autre *Lapotherie*, qui sont Sud & Sud Sud-Oüest.

La *Sale*, qui a environ trois lieuës de tour, éloignée de trois de la *Resolution*, forme une embouchure pour entrer dans le détroit.

Lapotherie est à trois lieuës de la *Resolution*, dans l'Est de la *Sale*. Elle a environ quatre lieuës de tour.

Les vents depuis le Sud-Oüest jusques à l'Oüest qui nous étoient contraires, & les marées qui portoient beaucoup au Nord nous ayant jettez parmi ces Isles, nous éloignerent de la veritable embouchure de ce détroit. Le passage entre la *Resolution* & la *Sale* s'étant trouvé bouché par un Banc de glaces, nous fumes contraints de l'obvoyer deux jours pour en tenter quelqu'autre. La Mer étoit pour lors comme un Etang. Elle faisoit cependant un bruit qui causoit un bouillonnement. Je voulus aprofondir la cause d'un éfet si admirable : & considerant la scituation de toutes ces côtes, je n'aperçûs aucun Rocher (car elles me paroissoient fort saines) & il faut que le Navigateur sache que les bords de ces Isles, & generalement de tout le Détroit, sont à pique d'une élevation prodigieuse. Je voulus en penetrer davantage l'origine. Enfin aprés plusieurs reflexions,

xions, voyant que nous n'étions qu'à une demie lieuë de la *Sale*, je m'embarquai dans un Esquif le vingt-huit pour y connoître le terrain. Cette découverte me donna occasion de savoir d'où pouvoit naître la grandeur & la grosseur prodigieuse de tant de glaces, qui sont veritablement des Isles flotantes que l'on trouve dans tous ces climats.

Comme j'étois au pied de cette Isle je vis une longue étenduë de glaces de 12. à 15. pieds d'épaisseur, attachées dans le Roc, qui étoient soûtenuës en l'air, & j'aperçûs quantité de Torrens qui aboutissoient à la Mer. Il est certain que quelque courant & quelques marées qui puissent être dans tous ces païs, le froid y est si violent qu'il arrête generalement le cours de la mer. La nége qui tombe en si grande abondance presque toute l'année, forme plusieurs petites montagnes à la faveur du vent, & s'endurcit insensiblement. Le dégel venant de temps à autre fait couler des néges fonduës de ces torrens. Le froid qui revient si subitement en arrête ensuite l'impetuosité, & successivement il s'éleve des hauteurs prodigieuses de glaces, qui sont des spectacles affreux, & il arrive que toutes ces Avalasses d'eau qui tombent de ces précipices, entraînent des

terres & des rochers, ce qui me fut confirmé dans la suite en voyant une des plus grosses montagnes de glaces au Nord de l'Isle de la *Resolution*, sur laquelle il y avoit quantité de terre & de rochers.

J'arrivai à la *Sale*, où il me falut grimper pour monter en haut; je n'i trouvai pas un pouce de terre. J'aperçûs quantité de ces précipices qui tendent à la mer, dans lesquels il y avoit beaucoup de néges, & je trouvai tout au haut un Etang d'eau douce d'environ trois cens pas de circuit.

Un Philosophe auroit eû matiere de faire de beaux raisonnemens sur le boüillonnement qui s'excite sur la mer entre ces Isles. Je croirois, Monsieur, que l'embouchure du détroit, fermé par les Bancs de glaces ordinaires, qui ont quelquefois plus de quarante pieds d'épaisseur, arrête le cours du Flot qui vient de l'Ocean avec impetuosité pour y entrer: Et comme les bords de ces terres qui sont à pique sont extraordinairement élevez, il ne se peut que ces hauts précipices n'ayent une pareille suite jusques au fond de la mer, car l'on y trouve jusques à cent quarante brasses. Ainsi la mer trouvant de la resistance entre ces creux cachez où il faut qu'il y ait aussi beaucoup de Nitre qui se trouvant émû par tous ces remouls de marées, ex-

cite ce boüillonnement, qui n'est proprement qu'une fermentation, & le Nitre y est en si grande abondance, que je le ramassois tous les matins sur les plaques de plomb de nos canons, & même dans le moment que l'on seignoit nos malades, l'ouverture de la veine en étoit toute bordée.

Un Pilote experimenté doit connoître le fort & le foible de tous les parages où il se trouve, & il est quelquefois fort à plaindre lors qu'une nouvelle experience doit lui aprendre l'endroit où il est. Ceux de notre Escadre savoient leur métier, mais ils n'étoient jamais venus dans ces climats. Nous demeurâmes en Pane la nuit sous l'Isle la *Sale*, & nous fîmes voile à la pointe du jour le trente Juillet pour passer entr'elle & la terre ferme. Cet espace qui a environ deux lieuës de largeur, fut nommé Détroit d'Iberville. Nous sommes les premiers François qui ayons faits cette découverte. Nous entrâmes dans ce petit passage d'un vent de Sud Oüest, qui vint aprés sur les huit heures du matin au Sud Sud Est, lequel nous porta dans le Détroit, & à une demie lieuë en dedans sur une distance de la terre-ferme du Nord, notre Vaisseau rangea une Roche à une portée de pistolet, qui étoit cachée à fleur

d'eau, qu'un Remoul de marée nous fit apercevoir. La mer étoit tout à fait unie. Elle le fut toûjours jusques au débouquement. Cette serenité vient de tous les Bancs de glaces qui servent d'abri contre les vents; sans cela il n'i auroit point de vaisseau qui ne fut brisé, pour peu que la mer s'élevât, & il y a assez d'autres dangers à essuyer. Nous aperçûmes en entrant des montagnes de néges extrémement élevées sur la terre, qui avoient plus de huit lieuës de longueur, & nous donnâmes dans un Banc de glaces qui avoit une étenduë de toutes parts, autant que la vûë pouvoit porter. Le Pelican frayant toûjours ce chemin le premier, lorsque d'un vent d'Oüest-Nord-Oüest, nous commençâmes pour la seconde fois à donner dans des Bancs de glaces.

Les differentes bordées que nous étions obligez de faire pour éviter les abordages, donnoient occasion de faire autant de mouvement dans le maniement des manœuvres, & quelque adresse qu'eussent nos Pilotes il étoit impossible de les éviter.

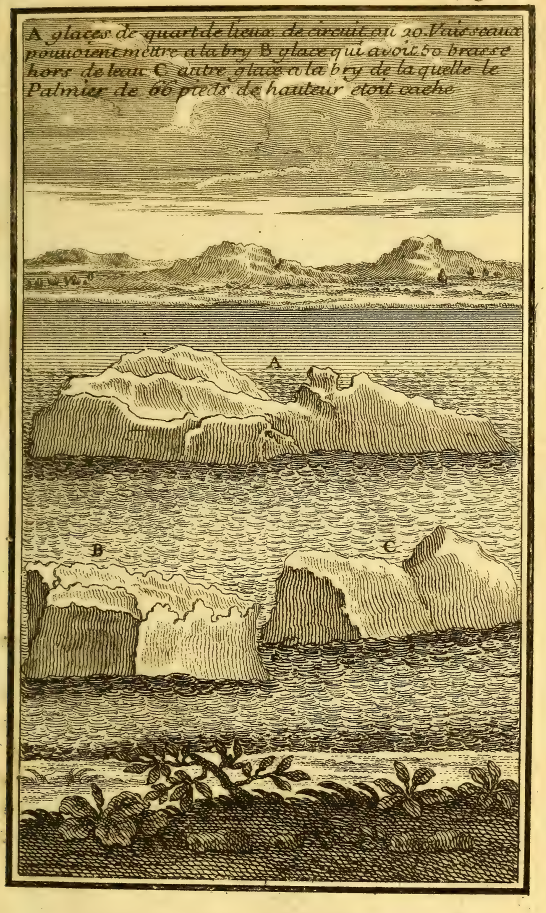
Rien n'étoit donc de plus affreux que de se voir dans cette vaste étenduë, où à peine pouvions-nous discerner l'eau d'avec autant de Rochers de glaces, contre lesquels nos Vaisseaux heurtoient à tout mo-

ment. Aprés les avoir doublez pendant trois heures nous aperçûmes un Eclairci, c'eſt-à-dire un eſpace d'eau où il n'i avoit point de glaces. Nous donnâmes dedans, & mîmes en Pane bord ſur bord, juſques à trois heures du matin. Cet Eclairci dura peu. Plus nous avancions, plus il ſe preſentoit encore devant nos yeux de ces prodigieuſes étenduës. Le Pelican qui étoit toûjours à la tête (les trois autres nous ſuivant de file) faiſoit de ſon côté tous ſes éforts pour adoucir nos amertumes. Il fit bon gré mal gré des ouvertures à travers, mais ceux-ci n'ayant pû nous ſuivre ſe trouverent renfermez. Ils nous firent ſignal à une lieuë que les glaces n'ayant plus de courant, leurs éforts devenoient vains & inutils. Il étoit, Monſieur, aſſez touchant de nous voir hors d'état de pouvoir leur donner aucun ſecours. Ils grapinerent ſur le champ. Nous le fîmes auſſi en nous mettant à côté d'une glace de quatre à cinq cens pas de longueur, ſur laquelle nous envoyâmes des Matelots porter des Grapins pour tenir en arrêt notre Vaiſſeau. Il n'i avoit pour lors point de nuit, aiant le plaiſir de voir coucher & lever le Soleil preſque en même temps, & on liſoit facilement à minuit.

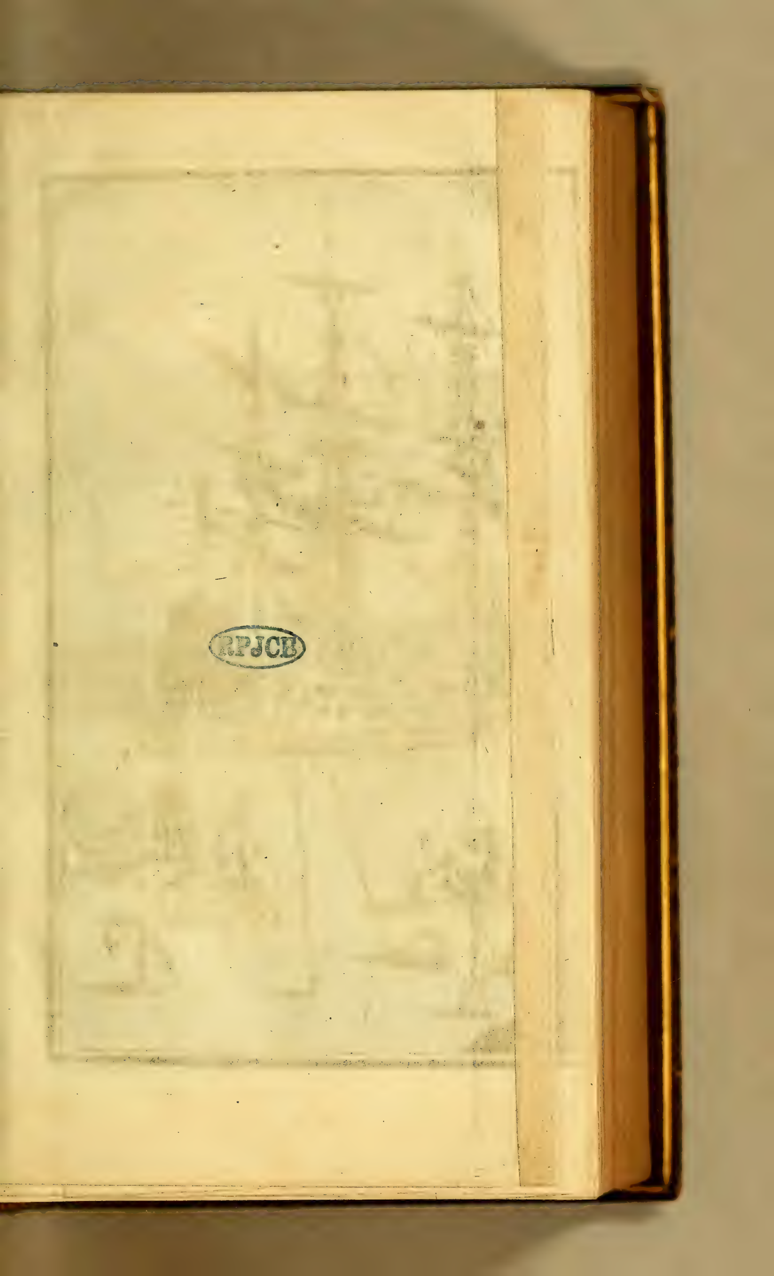
Les courans ſont fort rapides dans les

commencemens de ce détroit. Ils nous porterent d'un vent de Nord Nord-Eſt vers l'Iſle du *Poli* & de la *Salamande*, qui ſont Eſt & Oüeſt, prenant un quart du Nord-Oüeſt, que nous aperçûmes fort facilement de ſix grandes lieuës en dedans, & à deux de la côte du Sud, au 62. d. 7. m. 37. d. de variation Nord-Oüeſt, portant leurs noms de deux Vaiſſeaux François qui les rangerent en 1694. Nous ne pûmes faire dans la ſuite des routes aſſurées. Les vents devinrent variables, & toutes ces groſſes glaces que nous apercevions à tout moment nous en faiſoient faire autant de differentes.

Les courants & les vents du Sud-Oüeſt aſſemblerent une infinité d'Iſles flotantes à la côte du Nord. Tous ces objets pleins d'horreur tenoient l'eſpace de trois lieuës de largeur, ſur quatre à cinq de longueur. Il ſembloit que ç'eût été une des plus grandes Villes du monde qu'un tremblement de terre eut miſe ſans deſſus deſſous. Je m'entretenois quelquefois avec un Pilote qui avoit été aux 80. degrez Nord; il m'avoüa que rien n'aprochoit de ces horreurs. Il s'étoit trouvé à la verité parmi des glaces à la pêche de la Baleine, avec cette difference qu'elles étoient ordinairement toutes unies à la ſurface de l'eau.


A glaces de quart de lieux de circuit ou 20 Vaisseaux
pouvoient mettre a la bry B glace qui avoit 50 brasse
hors de leau C autre glace a la bry de laquelle le
Palmier de 66 pieds de hauteur etoit cache
A
B
C


RPJCH




Vaisseau grapinez fait alliance avec les Eskimeaux sur les glaces A. Matelots qui font la Laissiue B. font de Leau douce
C. Calumet de paix presenté aux Eskimeaux, D. loup Marin E. Matelots qui jouent pour Sechaufer.
A
B
C
D
E

Les vents de Sud nous porterent vers le Cap Haut, qui eſt au 62. deg. 30. min. C'eſt une pointe de terre ferme du Sud, fort élevée, que l'on découvre de 15. lieuës à l'Oüeſt des Iſles du *Poli* & de la *Salamande*. Nous laiſſames ce Cap à huit heures du ſoir le deux Août à l'Eſt de l'Iſle du Cap Charles ; & le bout du Oüeſt de cette Iſle eſt environ à ſix lieuës de terre qui eſt au 63. deg. 8. m. 37. d. 30. m. de variation Nord Oüeſt, qui peut avoir dix ou douze lieuës de tour, à cent lieuës dans le détroit.

Il étoit de la derniere conſequence de ne pas trop nous éloigner les uns des autres. Notre Vaiſſeau apareilla le quatre Août ſur les cinq heures du ſoir, pour tâcher de joindre le Palmier qui étoit le plus proche, les autres étant à une lieuë & demie de nous. Nous ne pûmes aborder la glace où il étoit que le lendemain à ſept heures du matin, ayant laiſſé le Cap de *Digue* au Sud Sud-Oüeſt, à ſix lieuës de nous, & l'Iſle de *Natingan* qui eſt à l'Oüeſt de *Salſbré* nous reſtoit au Nord Nord-Oüeſt. Pendant que nous y étions grapinez nous y fimes quarante bariques d'eau douce, trés-bonne à boire. Ce n'eſt pas, Monſieur, une choſe ſurprenante, parce que les pluyes tombant ſur les glaces y

font comme une espece de Citerne, & venans à fondre les néges, ces eaux fonduës ne se sentent point de l'acreté & de la salure de celle de la mer. Il faut cependant, pour leur ôter la crudité, mettre de l'eau de vie dans les futailles : sans cela il seroit dangereux de les boire pures, & l'on coureroit risque d'avoir des tranchées violentes.

Il survient quelquefois tout à coup de si grands débordemens de glaces, que dans le moment que l'on croit être bien *grapiné*, tout s'ouvre. Comme nous étions dans l'attente de quelque moment favorable pour pousser notre route, la glace sur laquelle nous étions se rompit malheureusement par les grands courants. Notre Vaisseau fut entraîné sans pouvoir se gouverner, & aborda poupe en poupe le Palmier sur les quatre heures du matin. Cette saillie fut suivie d'un incident bien plus cruel, car notre Brigantin l'Esquimau de trente tonneaux, qui nous avoit toûjours suivi entre les glaces, fut écrasé proche de ce dernier : & à peine les douze hommes de son équipage purent se sauver. La perte de ce petit Bâtiment nous coûta cher dans la suite. Surcroît d'embarras, car à peine eûmes nous apareillez une heure aprés d'un vent de Sud Sud-Oüest, ayant

trouvé à la ſonde ſoixante braſſes d'eau, que parmi tout ce cahos & cet enchaînement, les courants nous entr'aînerent, quoique *grapinez*, en moins d'une demie heure, à une portée de fuſil boucanier, de trois Roches, qui étoient à une demie lieuë de Natingan; & le moindre petit vent qui nous eut affalé à la côte nous eut fait perdre ſans reſource. Quel eſpoir à des gens *dégradez* ſur une Iſle ſterile, où il n'i avoit pas un pouce de terre. Il nous falut *regrapiner* au plûtot ſur une autre glace, mais le Palmier chaſſa toûjours à terre. Le *Zuzan* nous reporta derechef le lendemain ſur Natingan, quoique *grapinez*, & nous nous trouvâmes engagez entre des glaces échouées ſur des Rochers. Nous fûmes extrémement embaraſſez, car pour éviter d'être jettez tout à fait à la côte, d'où nous n'étions qu'à une petite portée de canon, à quatorze braſſes, nous forçames les glaces d'un vent d'Eſt Sud-Eſt. Il y a deux bâtures d'une lieuë de longueur, & l'on trouve le long de cette côte pluſieurs petites Iſles bordées de Rochers, couverts à Marée baſſe, ſur leſquels des glaces s'échoüent qui ne le paroiſſent pas être, ce qui trompe beaucoup. Les vents varierent enſuite. Les courants nous raporterent ſur *Salſbré*, qui eſt une autre Iſle

à trois lieuës à l'Est Sud-Est de Natingan. La mer y baisse sept heures & en monte six. Les courants paroissent Sud Est, Nord-Oüest : & ces deux Isles sont Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest.

Nous *grapinâmes* encore le sept sur une même glace, pendant que le Weesph & le Profond demeurerent engagez le long de *Natingan*. Le Palmier eut le temps de radouber à côté d'une glace son Gouvernail & la Gorgere de son Eperon qui avoient été rompuës, & il n'i avoit point de vaisseau qui n'eut des pieces emportées.

Les courants nous portoient & raportoient, avec un petit vent qui nous soûtenoit contre ceux du *Zuzan*, qui sont beaucoup plus rapides que le *Flot :* & au lieu de nous faire débouquer pour entrer dans la Baye, ils nous faisoient rentrer dans le Détroit.

Il n'est pas surprenant, Monsieur, qu'un Vaisseau fasse dans un Voyage de long cours plusieurs fausses routes. Les vents contraires en sont la cause, mais tous les differens mouvemens que nous faisions n'eussent pas fait impression dans le temps que nos Vaisseaux étoient toûjours grapinez, si nous n'eussions découvert de moment à autre les terres du côté du Nord & du Sud.

Les éfets que la nature produit dans ces climats ſont, Monſieur, dignes d'admiration. Il s'éleve tout à coup la nuit dans le temps le plus ſerein des nuages plus blancs que l'albâtre, & quoiqu'il ne faſſe pour lors aucun ſouffle de vent, ils volent avec tant d'agileté qu'ils prennent dans le moment toutes ſortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumiere ſi belle & ſi éclatante qui les fait joüer, pour ainſi dire, avec reſſort que tout s'agite. Ils s'étendent comme des Cometes, enſuite ſe ramaſſent, & s'évanoüiſſent à l'inſtant. Il ſemble même que ce ſoit une gloire celeſte. Plus les nuits ſont obſcures plus l'éfet en eſt admirable, & ſans exageration l'on peut lire aiſément à la faveur de ces Phenomenes.

Tantôt le Cap de *Digue* qui fait l'extremité du Détroit avec *Salſbré* & *Natingan*, nous reſtoit à quatre à cinq lieuës à l'Oüeſt Sud-Oüeſt, & tantôt le bout de l'Eſt de celle-ci nous reſtoit au Nord Eſt-quart de Nord, enſuite nous étions jettez ſur le travers des Iſles *Turbes*, que les Anglois apellent *Iſles Vertes*. Elles ſont à l'Eſt du Cap de *Digue*, à dix ſept lieuës en dedans au *62*. d. *55*. m. & 40. d. 8. min. de variation Nord Oüeſt. Nous aperçûmes à cinq ou ſix lieuës delà une grande

pointe qui nous restoit au Sud du Compas, & dans l'Oüest de cette pointe environ à une lieuë & demie est le *Havre François*.

Les courants nous faisoient dériver de deux lieuës de cette côte du Sud. Nous découvrîmes un grand païs au Sud, quart du Sud Est du Compas. Comme il faisoit de la brume nous ne pûmes connoître si c'étoit le *Cap Charles*; du moins nous vîmes une grande Baye, dans laquelle il y en avoit quantité d'autres petites. Nous en reconnumes encore une autre au Sud Sud Est, & aprés nous être éloignez de la premiere, le *Cap-Charles* nous parut alors fort clair: c'est une pointe de la côte du Sud, extrémement élevée, à 22. lieues de *Salsbré*: il fait avec celui de *Digue* Est & Oüest, éloigné de 30 à 32. lieuës l'un de l'autre. Le vent de Nord-Est qui est tout à fait favorable pour débouquer, nous obligea de *dégrapiner*. Nous l'obvoyames parmi les glaces depuis quatre heures du matin jusques à trois aprés midi. Les abordages de toutes ces glaces faisoient rudement craquer notre Vaisseau, & nous chassames à trois lieuës proche de terre. Nous connumes le quinze, jour de l'Assomption, par un Cap fort élevé, que nous avions encore beaucoup dérivé, ne nous trouvant qu'à une lieuë de terre, pendant que nos trois

Vais-

Vaiſſeaux ſe trouverent prêts à échoüer à la côte.

Lorſque nous nous voyons toûjours jettez d'une terre à l'autre ſans pouvoir débouquer de ce détroit, il me ſembloit, Monſieur, que je ſuivois la mauvaiſe deſtinée d'Enée, aprés l'Incendie de *Troyes*. Nous nous trouvions dans un accablement à peu prés comme ces Dames Troyennes, qui embarquées ſur la Flotte de ce Prince ſouffroient tant de peines & de fatigues, ſans pouvoir ſe rendre au païs Latin.

Heu? tot vada feſſis
Et tantum ſupereſſe maris, vox omnibus una
Urbem orant.

Aprés avoir été entr'aînez l'eſpace de dix jours le long de la côte, nous nous trouvâmes tout proche le Cap de *Digue*.

Cum freta cum terras omnes, tot inhoſpita ſaxa,
Syderaque emenſi ferimur.

Le Cap de Digue eſt un endroit trop remarquable pour ne vous en pas donner une idée. Il fait l'extrémité du détroit avec les Iſles de *Salſbré* & *Natingan*, qui en ſont éloignées de douze à treize lieuës. Il eſt au 62. d. 45. min. & s'apelle Owelſingan par les Anglois. Il y a trois petites Iſles à l'Oüeſt de ce Cap, que l'on apelle *Iſles Digue*, environ d'une ou deux lieuës

de tour chacune, dont la premiere n'en est éloignée que d'une. Ce Cap en prend le nombre. L'on compte des Isles *Boutonnes* qui font l'embouchure de ce Détroit jusques à ce Cap 135. lieuës de long, Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest. Toute cette côte est extrémement haute, coupée par des criqs qui sont des vallons escarpez, lesquels forment au pied de la mer de petites ances. Elle court Est & Oüest pendant vingt lieuës, & les autres terres plus à l'Est courent le Sud Est quart de Sud; mais elle baisse en doublant vers le Sud, quoique ce que nous ayons vû ait plus de 130. toises à pic. Je remarquai que pendant le *Flot* la Marée étoit beaucoup plus forte qu'au *Zuzan*, car nous fîmes au premier plus de trois lieuës & demie, au lieu que nous n'en fîmes qu'une à celui-ci. Les Marées retardent donc beaucoup plus qu'en tous les autres endroits que nous ayons connus jusques à une heure & demie en vingt-quatre heures, car le dix-huit que nous nous trouvâmes dans ce parage, la marée commença à nous dériver vers l'Est à deux heures aprés midi, qui étoit le deuxiéme de la Lune, & le dix-neuf elle ne commença qu'à nous dériver à quatre heures aprés le *Zuzan*. Je croirois que la quantité prodigieuse de Bayes

& de Rivieres qui ſont dans le Nord & le Sud de ce détroit venant à ſe dégorger, concourent au mouvement précipité du Flux; au lieu que ce paſſage de douze à treize lieuës entre *Digue*, & *Salſbré*, *Natingan*, s'étant trouvé bouché par les glaces, arrêtoit le courant de la grande Baye qui retardoit le Flux.

Il y avoit trop long-temps que nous reſpirions aprés les Eſquimaux. C'eſt une Nation trés cruelle, avec qui perſonne juſques là n'avoit jamais eu de commerce. Cependant nous en aperçûmes ſur les glaces le dix-neuf, qui de fort loin nous faiſoient de grands cris, ſautans avec des habits de Peaux de Caribous & d'autres animaux qu'ils nous montroient.

L'occaſion étoit trop favorable pour la laiſſer paſſer. Martigni ayant pris toutes ſes ſuretez pour n'être point leur victime, s'embarqua dans un Eſquif avec quatre à cinq hommes bien armez. En abordant la glace où ils étoient il les trouva au nombre de neuf, avec leur canot qu'ils avoient mis deſſus. Il preſenta en arrivant le Calumet à deux qui s'étoient avancez, pendant que les autres ſe tenoïent au bout.

Lorſque les Sauvages de l'Amerique Septentrionale veulent faire quelque traité de Paix, ils ont cette maxime qu'ils ne

font jamais de convention qu'ils n'ayent vûs auparavant des presages qui puissent les assurer & les confirmer dans l'union que l'on veut faire avec eux. Cette ceremonie s'observe differemment, car lors que les Sauvages qui tirent vers le Sud veulent annoncer la Paix, ils mettent en terre un bâton, ou un pieu, ou envoyent des colliers.

Le Calumet est donc quelque chose de fort misterieux parmi les Sauvages du Nord : il est le simbole de la paix. C'est une espece de grande Pipe à fumer, comme vous voyez, Monsieur, faite de Marbre rouge, noir ou blanc. La tête en est bien polie, & a la figure d'un marteau d'armes. Il y a un tuyau orné de poils de Porcépic, & de petits fils de peaux de plusieurs couleurs.

Martigni leur presenta donc à cet abord une Pipe en façon de Calumet, & une Boëte à tabac, fuma un petit moment, & leur donna à fumer. Les sept autres qui se tenoient toûjours à l'écart, voyant la bonne foi avec laquelle l'on agissoit avec eux, vinrent à lui avec des acclamations de joye, faisant des cris d'un ton de voix fort clair, sautans & se frotans l'estomac, qui étoient les marques les plus convaincantes d'amitié & du bon Commerce qu'ils

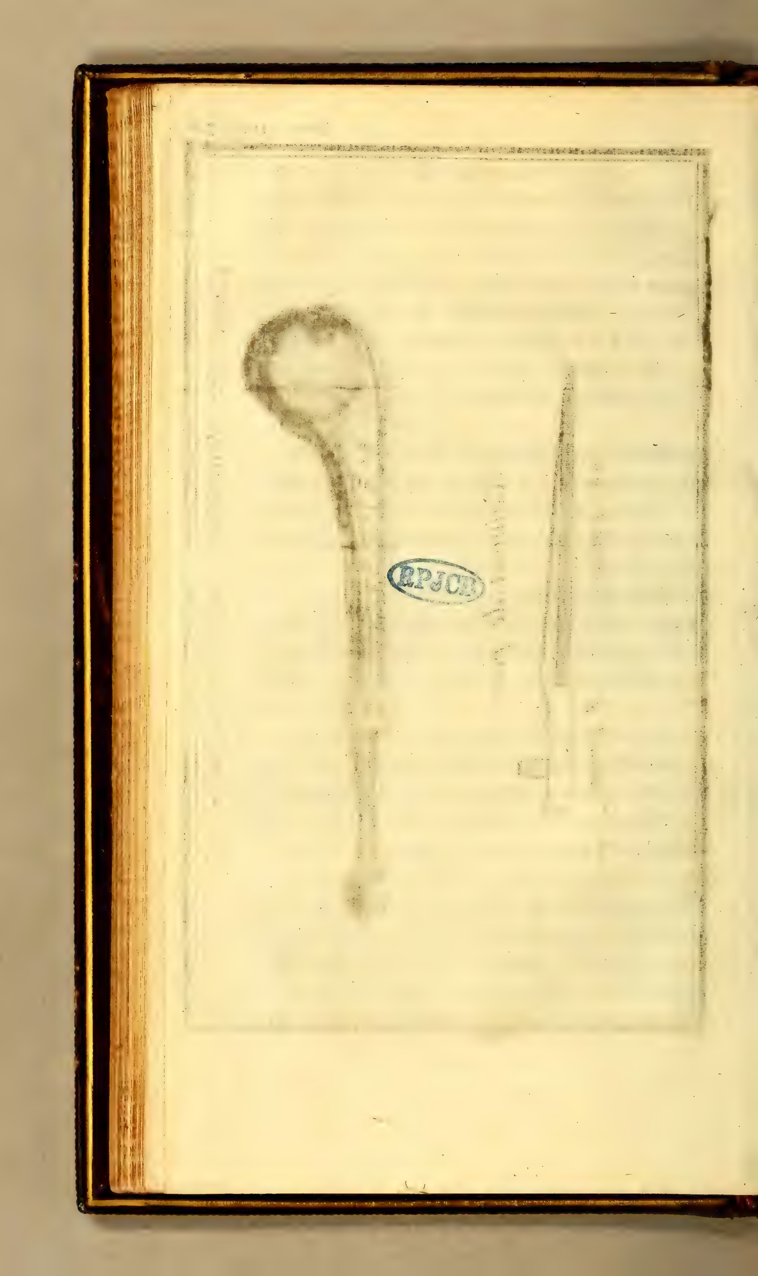
Tom. 1. pag. 76.

Casse tête dont il est parlé au Tom 2. page. 157.

Calumet de paix.

20. pouces.

8. pouces.



vouloient avoir avec nous. Il leur donna un couteau, & ils lui firent present d'un habit de peaux. Ils firent comprendre qu'ils avoient dequoi faire la traite : Mais, comme nous étions bien aise de les avoir dans notre vaisseau, il leur donna à entendre qu'il n'avoit rien, les priant de venir avec lui. Quelques instances & quelque acueil qu'on leur fit, ils ne voulurent jamais s'i fier. Martigni se coucha sur la glace, leur montrant par là qu'il se donnoit pour ôtage, à condition qu'ils nous envoyassent un des leurs. Ils voulurent en avoir deux pour un, & Grandville Garde de la Marine resta aussi pour ôtage.

L'Esquimau étant tout au haut de l'échelle de notre vaisseau, aperçût un homme habillé de noir, dont il eut une si grande frayeur qu'il balança s'il se jetteroit en bas. Celui-ci s'en étant aperçû lui montra un couteau, ce qui le détermina d'entrer. Se voyant parmi cette foule d'équipage il ne parut point déconcerté, sautant, faisant toûjours ses cris dans l'admiration d'une Machine qui lui paroissoit si surprenante : Et lors qu'il vit du feu allumé dans la cuisine il fit un cri éfroyable, ne pouvant s'imaginer qu'un pareil élement se trouvant renfermé ne causa une incendie. Mais autant que nous l'avons pû conjecturer, il

faut que ces gens là se chauffent rarement, car il n'i avoit pas un pouce de terre dans le détroit, n'i le moindre arbrisseau ; ou s'ils le font ils brûlent de la graisse de Loups Marins & de Vaches Marines. L'on servit à l'Esquinau un pâté : il faisoit tous ses éforts pour en témoigner sa reconnoissance. Je ne croi pas qu'il y ait de Nation qui parle plus vîte. Il avoit l'accent Basque ne desserrant point les dents, & articulant neanmoins fort distinctement. On lui presenta un petit morceau de pain, qu'il glissa adroitement sous son menton, entre son habit & sa chair, affectant de manger. Nous ne fîmes pas semblant de nous en apercevoir, & nous vîmes bien qu'il avoit peur d'être empoisonné. Nous mangeâmes d'un autre morceau qu'on lui donna, qu'il mangea aprés. Nous oubliâmes de boire dans un verre de vin, qu'il coula encore sous son menton. Il falut en boire, & gouter auparavant tout ce qu'on lui vouloit donner. Le son d'une fourchette d'argent lui plût si fort, qu'il la cacha fort subtilement entre une piece de pâté & un morceau de pain. Je m'embarquai avec lui, & lorsque nous fumes arrivez sur la glace où étoient ses camarades, ils vinrent tous m'entourer, crians, sautans. Je leur fis plusieurs liberalitez,

& bon gré mal gré ils vouloient ſe mettre tout nuds pour me donner leurs habits, mais je voulus ſavoir dans la ſuite s'ils étoient fort ſenſibles au froid. Ces gens-là étoient de belle taille, ſe portant bien, paroiſſans vigoureux, bien nerveux, la peau du corps fort blanche, la jambe trés-belle, le viſage baſané & aride, ce qui provient du grand froid, les dents fort larges & fort mal propres, les cheveux noirs, avec un toupet au deſſus du front, ayant la barbe de trois doigts, ce qui eſt une choſe tout à fait ſinguliere, car generalement tous les Sauvages du Nord & des païs chauds, n'en ont point. Leur Juſte-au-corps eſt comme un *Domino* de Chanoine avec des manches, dont le bout leur vient à l'extremité du dos, fait de peaux d'animaux, comme d'Ours, de Loups Marins, de Caribous & de peaux de Godes, qui ſont des Oiſeaux de mer, couſu d'une delicateſſe achevée, (nos Couturieres n'en aprochent point) avec de petits nerfs d'animaux trés-fins. Leurs aiguilles ſont apparemment d'arrête de Poiſſons. Le haut de chauſſe eſt de même, avec des bandes de peaux d'Hermines & d'autres animaux : & pour chauſſure ils mettent d'abord un Chauſon de peaux, le poil en dedans, & une Botte de même, avec un ſecond Chauſ-

son & une autre Botte ; de maniere qu'ils ont les jambes presque aussi grosses que le corps : cela ne les empêche pas d'être bien alerte. Ils se servent de Fléches, dont les bouts sont armez de dents de Vaches Marines, au bout desquelles il y avoit du fer. Il faut qu'il s'i soit perdu quelques vaisseaux Anglois à leur côte.

La reception que nous leur avions faite les engagea d'envoyer deux autres à notre bord avec des ôtages : ils furent reçûs aussi agreablement que le premier. Ils se dépoüillerent nuds comme la main, & je remarquai que s'étans vûs en cet état ils eurent de la pudeur. On leur donna des haut-de-chausse, & ils ne firent aucun mouvement pour témoigner qu'ils avoient froid. Ils avoient pourtant trois lieuës à se rendre aux Isles *Digue*, & il y en eut un en s'en allant qui me donna un morceau de Gode toute cruë, que je voulus bien manger devant lui. Il fit un cri de joye, & succça en même temps un cœur de bœuf tout seignant, que nous lui avions donné. Leurs Canots sont de peaux de Loups Marins, passées & bien huilées, de douze à quatorze pieds de long, quelqcefois de vingt, large de deux au milieu, tirans trois à quatre pouces d'eau, tout couverts sur la surface, à la reserve d'un trou au mi-

Esquimeau en canot de .12. pieds A. la soude B. la rame C. endroit ou il attache son gibie.

autre canot A trou dans lequélle lesquimeau seplace

12 pieds

Datd pour prendre des Loup marin A. trou dans le quel on passe La Corde B. trou pour mettre la fleche

Bouts de fleche desquimeaux

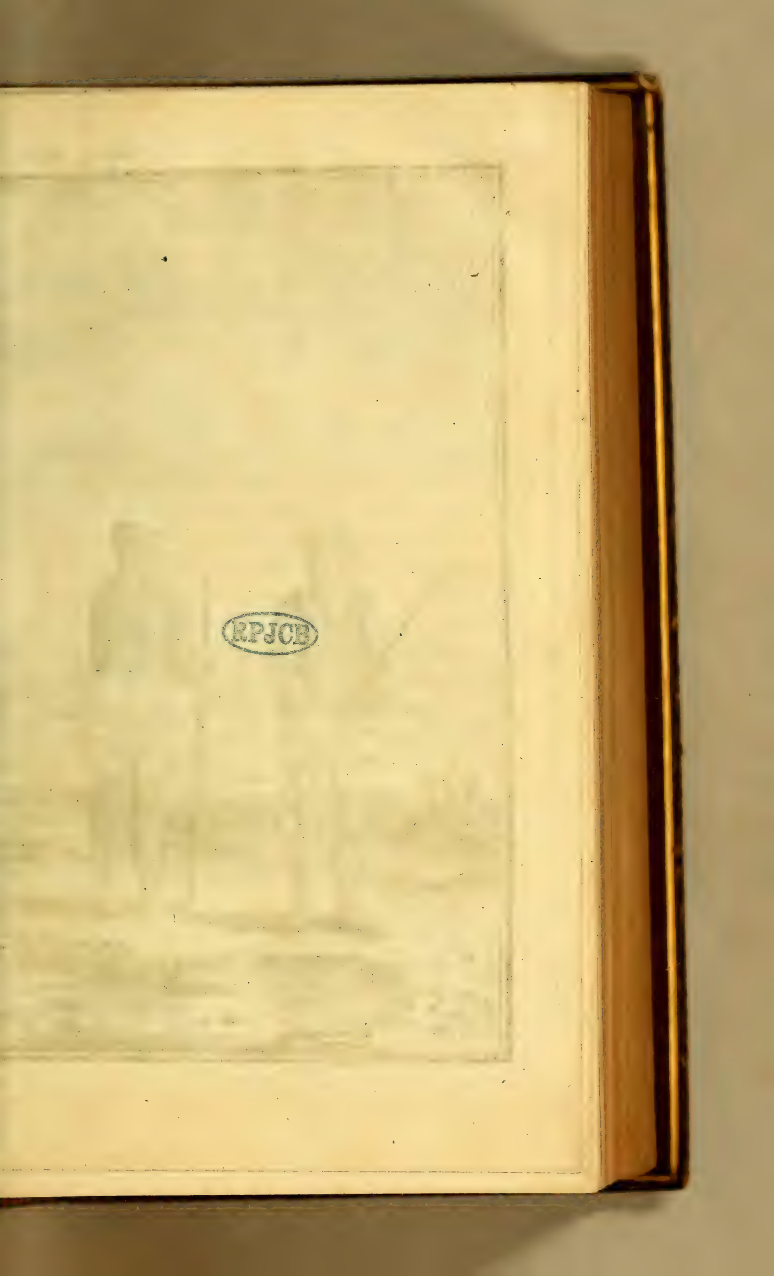
de dents de Vaches marines dans leurs proportions

Canot de corce de Bouleau

Le de dans dun canot de corce

20 pieds




RPJCB

Tom. 1. page. 8

lieu dans lequel ils ſe mettent, qui eſt relevé tout au tour d'un bord de cinq à ſix pouces, autour duquel ils mettent une peau qui eſt comme une bourſe, avec autant de juſteſſe, que quelque orage qu'il faſſe il n'i entre jamais d'eau, & pour nager ils ſe ſervent d'un aviron de quatre pieds qu'ils tiennent par le milieu; & donnant le mouvement à droit & à gauche pour voguer, ils vont ſi vîte avec cela qu'il n'i a point de mers qu'ils n'affrontent, n'i de chaloupes qui puiſſent les joindre. Lors qu'ils trouvent leur chemin bouché de glaces ils portent leur Canot ſur les épaules juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé de l'eau. Quand ils s'en retournerent chez eux ils promirent de nous aporter des Canots, & en s'en allant c'étoient des cris de joye qu'ils faiſoient retentir ſur la mer, tant que l'on pouvoit les apercevoir.

Il en vint deux autres l'aprés-dînée, d'un propos déliberé, ſur une glace où nous étions à la chaſſe, qui traiterent auſſi leurs habits pour des Couteaux, des Ciſeaux, des Aiguilles, des Grelots, des Deniers, des Cartes de jeu, de méchant Papier de Muſique, & generalement tout ce qu'on leur donnoit leur étoit précieux. Comme ces gens-là n'ont point de commerce avec qui que ce ſoit, ils n'aporte-

rent aucune peau : cependant il faut qu'il y ait les plus belles Pelleteries du monde dans ce climat. Il y a quantité d'Ours blancs. Nous fumes deux ou trois fois à la Chasse sur plusieurs qui s'étoient trouvez *dégradez* à plus de quatre lieuës. Ils sont bien dangereux, s'élançans de glace en glace, & viennent même affronter les Canots en mettant leurs pattes dessus pour les faire virer : aussi nous portions des Haches-d'armes.

L'arrivée de ces deux Esquimaux me donnerent lieu de faire plusieurs reflexions. Il y en avoit un de vingt-deux à vingt-trois ans, fort bien fait. Il avoit une Phisionomie tout à fait heureuse, & un air d'innocence paroissoit peint sur son visage.

Il y a une trés-grande quantité de Godes dans tous ces quartiers : Elles nous furent d'un grand secours dans tous les pressans besoins où nous étions de rafraichissemens, car le froid fit mourir toutes nos volailles dans le détroit. Pendant que nous étions grapinez entre le Cap de *Digue* & *Salsbré*, il y en avoit un mouvement continuel qui venoient ranger notre vaisseau. Elles partoient le matin de ce Cap pour Salsbré, où elles pêchoient de petits poissons qu'elles raportoient le soir à leurs petits sur les glaces. Nous en tuâmes une

quantité surprenante. Ces oiseaux sont gros comme des Canards : ils ont le ventre blanc, le dos & les aîles noires, & le bec de Corbeau. Ils ne peuvent marcher, ayant les pieds en dehors, & ils font leurs petits sur les glaces.

Quoique nous nous trouvassions à l'entrée de la Baye, il nous fut impossible d'i entrer. Toutes les glaces qui étoient dans cette vaste étenduë se dégorgeoient dans ce détroit. Les mouvemens continuels que les courants leur faisoient faire, nous obligeoient aussi d'en suivre le caprice. Nous fûmes entraînez au bout des Isles *Digue.* Je remarquai qu'en étant à cinq à six lieuës le vingt & un d'Août vers l'Oüest, les courants portoient au large vers l'Est; & au contraire lors que nous raprochions de terre ils portoient à l'Oüest. Et, comme j'ai dit, le *Flot* a beaucoup plus de force le long de la terre que le *Zuzan*; au contraire, lorsque nous étions à six lieuës au large, le Zuzan avoit beaucoup plus de force que l'autre.

Dans le temps que nous crumes debouquer, les courants firent rentrer notre vaisseau à plus de huit lieuës dans le détroit, par un grand circuit qu'ils nous firent faire, étant toûjours attachez sur les glaces, & nous nous trouvâmes à la

place des autres qui furent portez le long de terre, à l'endroit où nous étions.

Dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, & volvimur undis.

Enfin il s'éleva des brumes que le vend d'Est Sud Est dissipa. Nous *dégrapinames* à quatre heures du matin le vingt-cinq Août, & forçames de voile au travers des glaces, parce que comme nous étions tout de l'arriere des trois autres vaisseaux qui étoient au bout du détroit, nous voulions les joindre; mais à mesure que nous avancions la brume s'élevoit, & les courants les entr'ainerent à plus de cinq lieuës en dedans, où ils resterent seuls, pendant que nous trouvâmes à la fin la Baye dégagée de toutes les glaces.

Ils furent obligez de *grapiner* à une lieuë du Cap de *Digue*. Les brumes commençans à se dissiper, le Profond aperçut trois vaisseaux. Du Guai qui le montoit crut d'abord que c'étoit les trois de notre Escadre. Ceux-ci arriverent insensiblement sur lui à cause des courants. Il fut surpris de voir tout à coup une pareille métamorphose, car c'étoient trois Anglois de 56, 36, & 32 pieces de canon. Il dégrapina dans le moment, & donna à tout hasard dans un Banc de glaces plûtot que

de

de succomber : il avoit même toutes nos munitions de guerre & de bouche pour l'expedition du Fort de Nelson. Les Anglois lui donnerent chasse. Serign & Chastrier voulurent venir à son secours, mais les glaces le resserrerent. Le Profond se trouva aussi renfermé avec le Dering & l'Hudsonsbaye. Le Combat commença donc le vingt-six Août sur les neuf heures du matin. Duguai les attaqua, les autres le criblerent de coups, lui ayant haché toutes ses manœuvres, parce qu'il ne pût se battre que de deux pieces de canon qui avoient été mises dans l'arriere de la sainte Barbe. Saint Aubin Pilote du Roi, Jourdain & Vivien, qui faisoient tous trois fonctions d'Officiers, se distinguerent d'une maniere particuliere.

L'Hamshier de 56. pieces ne pût les joindre que le soir ; & aprés dix heures de Combat qui se donna par intervalle, ils lui envoyerent tous trois leurs bordées & le laisserent dans cet état, croyant qu'il dût couler à fond. Il y eut quatre hommes tuez dans le Profond. Il ne se peut que les Anglois n'en ayent eû des leurs, puisque l'on trouva des bras d'homme sur une glace. Pour ce qui est de nous, nous ne nous trouvâmes point dans cette occasion qui étoit tout à fait glorieuse, & l'on

peut dire que c'est le premier Combat qui se soit jamais donné dans les glaces.

Les courants firent donc débouquer seul le Pelican dans la Baye, & les Matelots avoient lieu pour lors d'être contens de ne se voir plus enchaînez par les glaces. Il s'éleva une petite fraîche qui nous fut d'un grand secours.

Jubet ocius omnes
Attolli mâlos, intendi brachia velis.

Monsieur d'Iberville fit hisser aussi-tôt les Huniers. L'équipage se trouva prompt à lui obeïr. C'étoit à qui se mettroit le premier à son devoir. Les uns amuroient la grande Voile, les autres bordoient la grande Ecoute & l'Attimon. Les uns brassoient les Huniers, & les autres la Civadiere.

Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros
Nunc dextros solvere sinus : una ardua Torquent,
Cornua, detorquentque.

La premiere terre que l'on trouve, Monsieur, dans la Baye, pour faire la veritable route du Fort de Nelson est l'Isle *Phelipeaux*, dite Mansfeld par les Anglois, qui est en prenant au bout du Nord, au 62. d. 56. m. à 29. lieuës du Cap de *Digue*, faisant l'Oüest quart Sud-Oüest. C'est une terre plate qui peut avoir vingt-

neuf lieuës de long sur neuf à dix de large. Il y a quantité de Vaches Marines dans ces quartiers, dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Elles ont cette proprieté qu'elles ne jaunissent jamais.

Le vent *fraîchit* de plus en plus, & nous porta vers le *Cap-Nord*, qui est au 63. d. 55. min. C'est une terre des plus hautes que nous ayons vûs, que l'on peut découvrir de quinze à vingt lieuës. Il est au Nord Oüest quart-d'Oüest, corrigé du Cap de *Digue*, éloigné l'un de l'autre de trente-sept lieuës, & de cinquante-cinq de Natingan. C'est l'endroit où nous ayons le plus élevé dans le Nord. Je ne croi pas que l'on peut aller plus loin dans l'Amerique Septentrionale, à moins que de vouloir s'exposer à chercher un des bouts du monde, ou d'entrer dans le Oüest du détroit de *David*, qui a communication à ce que l'on prétend au Japon.

L'on peut dire, Monsieur, que ces Mers-ci ont quelque chose de bien affreux. Si Horace en avoit eu connoissance il auroit donné à son ami Valguis une idée bien differente de celle de la Mer Caspienne. Elle passoit de son temps pour la plus dangereuse. En éfet, Pomponius Mela dit qu'elle est toute farouche, cruelle, sans Ports, exposée de tous côtez aux tempê-

tes, plus remplie de monstres que toutes les autres, & par cette même raison moins navigable que les autres. *Mare Caspium omne atrox, sævum, sine portubus, procellis undique expositum, ac belluis magis, quam cætera refertum, & ideo minus navigabile.*

Vous voulez bien me permettre, Monsieur, de finir ici cette longue Lettre, & de vous demander pardon de vous avoir détourné de beaucoup d'occupations plus importantes. Le temps vous est trop cher pour n'être pas fâché de vous l'avoir fait perdre à une qui n'aura peut-être manqué de vous ennuyer. Je suis avec passion,

MONSIEUR,

Votre trés-humble, &c.

IV. LETTRE.

Combat du Pelican contre l'Hamshier de 56. le Dering de 36. & l'Hudsonsbaye de 32. pieces de Canons.
Victoire remportée sur ces trois Vaisseaux.
Naufrage du Pelican par la tempête.
Bombardement & prise du Fort de Nelson.

MON COUSIN,

Il y a peu de personnes qui ne se fassent un merite de faire l'éloge de sa Patrie. J'aurois eu assez de matiere à décrire les mouvemens des guerres des Caraïbes, qui se sont faits dans la Guadaloupe notre patrie, dont mon Cousin votre Pere a été le Seigneur & le Gouverneur, si la destinée ne m'en eut éloigné pendant plusieurs années. Nos Compatriotes ont eu du moins la satisfaction de suivre ses traces qui leur ont servi de guides. Vous voulez bien que je vous fasse part de plusieurs évenemens fort tragiques qui sont arrivez dans mon Voyage, mais qui n'en ont été que plus glorieux aux armes du Roi.

Nous ne ſommes point nez pour nous-mêmes, & rien n'eſt plus glorieux que de mourir pour ſa patrie. Quiconque aime ſon Prince ne doit reſpirer que ſa gloire, & l'on eſt trop heureux de pouvoir ſacrifier ſa vie pour ſon ſervice.

La conjoncture dans laquelle je me ſuis trouvé avec quelques Officiers, où l'honneur des armes de Sa Majeſté paroiſſoit intereſſée, nous a donné occaſion d'avoir ces mêmes ſentimens. Si d'un côté le haſard nous a conſervé, nous avons du moins fait paroître de l'autre que nous étions prêts d'immoler ce que nous avions de plus cher. La gloire du Roi nous engagea donc à la ſoûtenir dans une occaſion où il s'agiſſoit de vaincre ou de mourir. Le premier nous réüſſit, mais notre bonheur fut preſque auſſi tôt traverſé par le plus cruel élement de la nature. Et quoi qu'il nous ait fait ſuccomber en nous obligeant de nous ſauver l'épée à la main au milieu de ſes flots, il ne diminua en rien de notre fermeté, puiſque nous fîmes voir dans la ſuite que tout étoit poſſible quand il s'agiſſoit du ſervice de Sa Majeſté. Voici comme la choſe s'eſt paſſée.

Nous arrivâmes le troiſiéme Septembre 1697. à la vûë du Fort de Nelſon, dit Bourbon, d'où les Anglois tirerent

quelques coups de canon, qui étoient aparemment les ſignaux de reconnoiſſance pour les Vaiſſeaux qu'ils attendoient d'Angleterre. Nous mouillâmes à trois lieuës & demie au Sud-Oüeſt quart-d'Oüeſt de ce Fort, à la pleine mer d'un fond de ſable vaſart, étant ſurpris de n'i pas trouver le Palmier, le Weeſph, & le Profond, qui naturellement devoient avoir debouqué devant nous, parce qu'ils étoient au bout de ce Cap, & que nous étions en dedans engagez dans les glaces.

Nous aperçûmes le cinq, à la pointe du jour, trois Vaiſſeaux ſous le vent, que nous crûmes les nôtres. Aprés avoir levé l'ancre ſur les ſept heures du matin nous chaſſames ſur eux, & leur fîmes les ſignaux de reconnoiſſance, auſquels ils ne répondirent point, ce qui nous fit juger qu'ils étoient Anglois. Il eſt vrai que l'un étoit l'Hamshier de 56. canons, 250. hommes d'équipage, le Dering de 36. & l'Hudſonſbaye de 32.

La partie n'étoit pas égale. Nous leur fîmes cependant connoître dans la ſuite que les armes du Roi s'immortaliſoient avec autant d'éclat & de gloire dans les Mers Glaciales que dans les autres endroits les plus écartez de la terre. Comme il étoit de la prudence de ſe tenir toûjours

en état de n'être point la victime de ses ennemis, nous nous trouvâmes tous disposez à soûtenir le Combat. Nos forces étoient tout à fait médiocres, car nous avions à la découverte une Chaloupe de vingt-deux hommes, avec Martigni & de Villeneuve Enseigne de Vaisseau, qui étoient allez à terre pour aprendre quelques nouvelles des Sauvages sur l'arrivée des Anglois dans leur Fort, & sur la quantité de monde qui étoient en garnison. Nous avions quarante Scorbutiques hors d'état d'agir, & vingt-sept Matelots qui avoient passé sur le Profond en partant de Plaisance, sans compter quelques morts que nous eûmes dans notre traversée, de sorte que nous n'avions que cent cinquante combatans de deux cens cinquante que nous étions en partant de France, & quarante quatre pieces montées, en ayant donné deux autres à ce Vaisseau,

Chacun se trouva dans son poste. La Sale Enseigne de Vaisseau, & Grandville Garde de la Marine, commandoient la batterie d'en bas. Bienville, frere de Mr. d'Iberville & le Chevalier de Ligondez Garde de la Marine celle d'enhaut. Mr. d'Iberville me pria de commander le Château d'Avant, & de soûtenir l'abordage à la tête d'un détachement de Canadiens qu'il me donna.

Les ennemis se mirent en ligne. L'Hamshier étoit à la tête, le Dering le suivoit, & l'Hudsonsbaye de l'arriere, tous trois fort proche les uns des autres. Le Combat commença donc à neuf heures & demie du matin. Nous fumes droit sur l'Hamshier, qui croyant que nous voulions l'aborder laissa tomber sa grande Voile, & éventa son petit Hunier. Aprés ce refus nous fumes sur le Dering, & lui coupames les Itaques de sa grande Voile: & l'Hudsonsbaye venant de l'avant nous lui envoyames le reste de notre bordée. L'Hamshier revirant de bord au vent, fit une décharge de mousqueterie sur le Château d'avant, & envoya une bordée à mitraille qui donna deux coups de canon à l'eau, un autre à la Civadiere, coupa les bras & la fausse Drisse du petit Hunier, un Galauban du petit Mats de Hune, & le faux Etai de Mizaine. Le Combat s'opiniâtra avec un feu continuel que ces trois Vaisseaux faisoient sur nous, qui s'attachoient à nous démâter. Ils desagréerent une trés grande partie de maneuvres, dont le recit seroit trop long. L'Hamshier voyant qu'il ne pouvoit nous engager entre une *Basse* & ses deux Vaisseaux, & que tous les éforts qu'ils avoient faits pendant trois heures & demie étoient

inutils, se détermina pour nous couler bas, & pour cét éfet prenant son air pour nous gagner le vent (ce qu'il ne pût faire) nous le prolongeâmes vergue à vergue. Comme nous étions si proche l'un de l'autre, je fis faire une décharge de mousqueterie sur son Château d'avant, où il parut beaucoup de monde qui nous crioit de sauter à bord. Ils nous envoyerent aussi tôt la leur avec une bordée de canon à mitraille, qui hacherent presque toutes nos maneuvres & blesserent bien du monde. A mesure qu'ils prolongeoient notre Vaisseau nous tirâmes nos batteries, mais nos canons étoient pointez si à propos qu'ils firent un éfet admirable, car nous ne fûmes pas plutôt separez l'un de l'autre, que l'Hamshier sombra dans le moment sous voile. Le Dering qui nous tenoit de prés nous envoya sa bordée, mais ce fut une cruelle catastrophe pour eux, car l'Hudsonsbaye emmena pavillon, & le Dering prit la fuite. Nous eûmes quatorze hommes blessez à la batterie d'en bas de la derniere bordée de l'Hamshier, entr'autre le Chevalier de Ligondez, de deux éclats qui y étoit décendu, lequel fit paroître toute la valeur & la fermeté que l'on pouvoit souhaiter. Les autres Officiers firent aussi parfaitement leur de-

voir. Nous eûmes ſept coups de canon à l'eau qui entroient à gros boüillon, ſans pluſieurs qui paſſerent de bord en bord.

Si tout autre que moi avoit commandé ce poſte, je dirois de lui ce que la modeſtie m'empêche de dire. Toute la Marine de Rochefort a avoüé que ce Combat a été un des plus rudes de cette guerre. Nous étions ſi accablez de leur mouſqueterie & de leurs bordées à mitraille qu'ils nous tiroient à portée de piſtolet & à demi portée de fuſil, que notre Mât de Mizaine étoit *farci* de tout côté de balles de mouſquets de la hauteur de dix à douze pieds; & ſi je n'avois diſpoſé mon monde, ſur tout dans le moment que je voyois mettre le feu aux canons, il ne ſe ſeroit pas ſauvé quatre perſonnes ſur le Château-d'avant. J'en fus quitte à bon marché d'avoir eu à la derniere bordée mon juſte-au-corps tout haché, & mon tapabord percé d'une balle. La Carboniere Canadien, qui étoit auprés de moi, eut le coude caſſé, ſaint Martin la main fracaſſée, & pour éviter un plus long détail de tous mes bleſſez, je fus celui qui fut le plus heureux en fait de bleſſures.

Je croi que je n'aurois pas été faché de me montrer devant Mr. de Pont-Chartrain avec une écharpe au bras. Cela frape à la

verité, mais si ces marques sensibles décident de la valeur d'un Officier, je me suis trouvé aussi sain & d'un aussi grand sens froid aprés le Combat, que lors que Mr. d'Iberville nous fit mettre en lice, hors que l'on m'auroit pris pour un veritable Maure, tant j'étois barbouillé de poudre au visage. Je croi que les Anglois me prirent à l'abordage pour quelque Prince de Guinée, car j'entendis une voix qui dit: *à ce beau visage de Guinée.*

Nous donnâmes chasse au Dering, & nous l'eussions pris si trois jours auparavant nous n'avions eû notre grande Vergue cassée en deux par le milieu d'un coup de vent. Notre prise qui étoit à une lieuë de nous auroit pû gagner l'entrée de la Riviere de Penechiouetchiou, dite sainte Therese, qui est celle du Fort de Nelson. Nous revirâmes de bord, & aprés l'avoir amariné nous chassâmes vers l'Hamshiere dans le dessein de sauver son équipage. Nous le trouvâmes échoué sur la *Basse*, où il avoit voulu nous engager, & le temps devint si rude aprés le Combat, qu'il nous fut impossible de mettre le Canot à la mer. Nous n'avions point de Chaloupe, parce qu'elle ne pût revenir de la découverte. Nous moüillames assez prés, avec l'amertume de ne pouvoir donner la

conjon-

secours que nous étions obligez dans une conjoncture aussi embarassante, & aussi fâcheuse qu'étoit celle-là. L'Hudsonsbaye ne pût même le faire. Celui-ci avoit des éfets pour la traite du Fort de Nelson qui auroient pû produire la valeur de cinquante mille écus en Castors, & le Dering étoit destiné pour le Fort de Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

J'apris des prisonniers qu'il y avoit cent hommes embarquez sur l'Hamshier, & le Dering pour la garnison de ces Forts, & qu'un Brûlot avoit été écrasé par les glaces dans le détroit. Nous envoyâmes le six, à bord de l'Hudsonsbaye un mortier & des bombes dans l'esperance de le faire entrer dans la riviere sainte Therese.

Le vent d'Est Nord-Est qui régnoit alors se fortifia de plus en plus. La mer devint affreuse, nous chassant toûjours à la côte jusques au lendemain matin entre neuf à dix heures que notre gouvernail donna deux coups de talon. Le Flot commença à monter, foible esperance pour des personnes dont la destinée devint si cruelle. Nous fûmes contraints de couper à midi un cable pour appareiller, & chassâmes jusques à quatre heures du soir. Le grand froid qu'il faisoit, la nége, & le verglats qui avoient couvert toutes nos maneu-

vres étoient de cruels obstacles. Comme nous ne pûmes élever la côte ; nous mouillâmes à neuf brasses d'eau. Nos ancres tinrent jusques à huit heures du soir, & en ce temps la grande rompit. Je ne sçaurois vous exprimer, Monsieur, la desolation où se trouva l'équipage. Les uns languissoient de maladies. Les plus vigoureux étoient aux abois. Il étoit nuit, & l'horreur des tenebres ne faisoient qu'augmenter celle de la mort. Le cahos & le desordre se mêlerent bien vîte parmi des gens accablez ; & quand la terreur se fut répanduë, nous ne pûmes plus les rassûrer, & dans cet état déplorable je me souvins plus d'une fois de ce qu'Horace a dit avec tant de raison, quoiqu'il ne se fût jamais trouvé dans une si fâcheuse conjoncture.

Illi robur, & æs triplex,
Circa pectus erat, qui fragilem,
Truci commisit pelago ratem,
Primus, nec timuit præcipitem africum,
Decertantem aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem nôti.

Le Vaisseau étant apointé debout au vent, l'ancre de touée & un Greslin rompirent. Celle d'affourche ne pouvant tenir, nous fûmes contraints d'en couper le cable. Une vague fit sauter nôtre galerie,

& brisa une table & ses bancs qui étoient dans la grand'-chambre. Nous perdimes notre gouvernail sur les dix heures du soir, & nous nous crûmes entierement perdus. A mesure que la marée montoit, notre Vaisseau qui étoit entraîné par son cours, talonnoit insensiblement. Tous ces differens mouvemens faisoient dresser les cheveux aux plus insensibles. Enfin il creva par le milieu de la Quille sur le minuit, & emplit d'eau par dessus l'entre-deux ponts. Nous passâmes la nuit en ce pitoyable état, & nous vîmes à la pointe du jour la terre à deux lieuës.

Dans quelque cruelle situation où nous étions, nous conservâmes toujours quelqu'esperance de ne pas perdre la vie. Mr. d'Iberville qui eut toute la prudence que l'on peut avoir dans une pareille catastrophe, songea à sauver son équipage. Il me pria de m'embarquer dans le canot pour tenter l'endroit où nous pourrions le faire avec quelque sureté.

Il ne s'agissoit pas seulement de conserver la vie; il falloit encore soûtenir la gloire que l'on s'étoit acquise deux jours auparavant; & perir pour perir il valoit mieux sacrifier sa vie aux pieds d'un bastion du Fort de Nelson, que de languir dans un bois où il y avoit déja un pied de

néges. Je m'embarquai donc le huit Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, dans le canot avec des Canadiens : & aprés nous être jettez à la mer jusques aux épaules avec notre mousquet, une corne à poudre sur la tête, & des balles, je le lui renvoyai, pendant qu'il faisoit faire des *Rats d'eau* & des *Cayeux* pour sauver les malades. Martigni arriva aussi avec un esquif. Nous nous tirâmes le mieux que nous pûmes de l'eau qui étoit extrêmement froide.

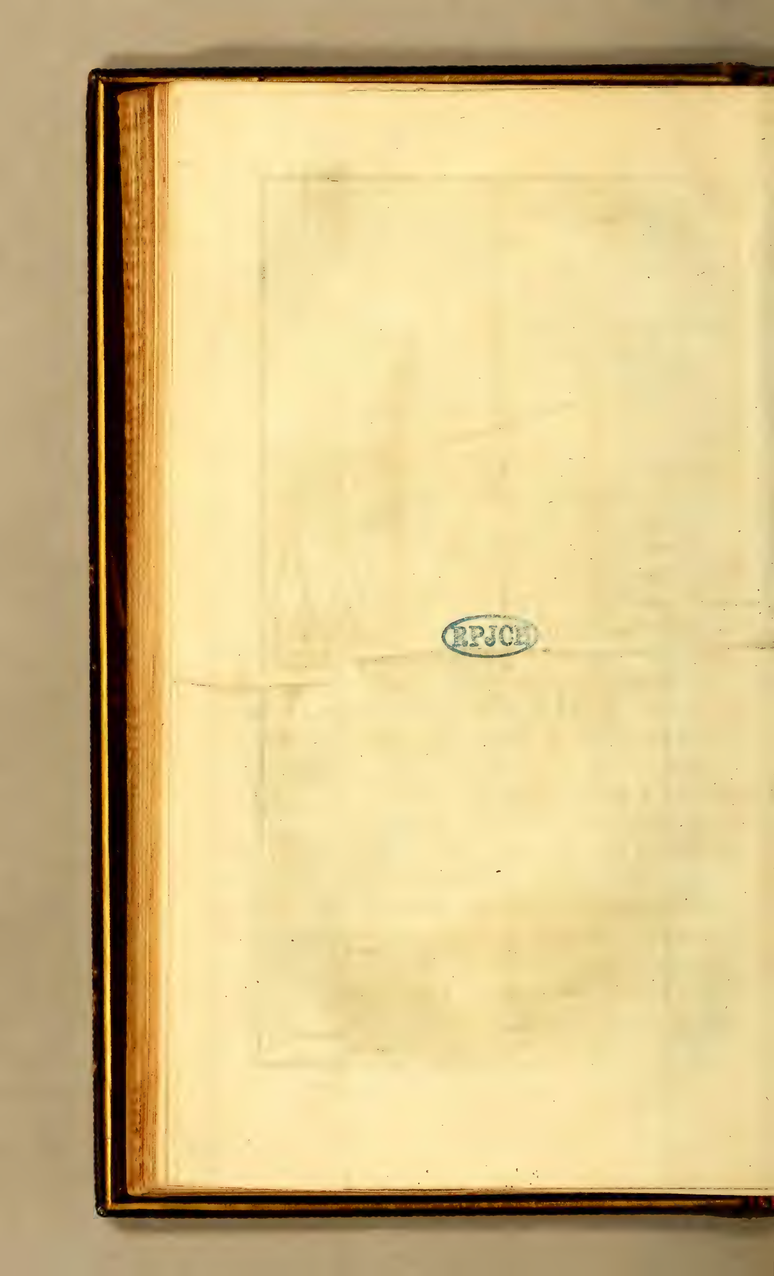
Quelque vigueur & quelque presence d'esprit que j'eusse, la nature pâtissoit en moi d'une maniere sensible : & comme je me trouvai extrémement accablé, je souhaitai trouver un endroit pour me reposer. Il me prit une faim cruelle, avec un desespoir qui m'obligea de manger de l'herbe qui flottoit sur la mer. Je souhaitai, Monsieur, plus d'une fois ce repos dont parle le même Poëte, que souhaitent ceux qui sont surpris d'une affreuse tempête.

Otium divos rogat in patenti,
Prensus Ægeo, simul atra nubis,
Condidit lunam, neque certa fulgent,
Sydera nautis.

Aprés avoir traversé la mer plus d'une lieuë, nous trouvâmes un Banc de néges épais de plus de deux pieds, sous lequel



A. Le Pelican perit a 2. lieux de terre, B. Cayeux pour sauver les malades, C. Banc de nege, D. Camp. de grace,


RPJCB

étoit de la vase. Ce trajet fut bien rude qui coûta la vie à dix-huit soldats qui moururent de froid en se sauvant, & j'aurois succombé sans le secours de quelques Canadiens qui me trouverent couché sur la nége. Mr. Fiche-Maurice de Kieri, de la maison du Milord Kieri en Irlande, qui étoit notre Aumônier, soulagea avec beaucoup de charité plusieurs de nos gens qui n'avoient pas la force de se traîner. Il ne les abandonna pas qu'ils ne fussent arrivez dans un bois.

Nous avions lieu d'aprehender que les Anglois n'eussent fait des embuscades, car ils virent nôtre Vaisseau peri, & ils pouvoient être témoins oculaires de nôtre décente sur leur terre, puisque nous n'étions qu'à deux lieuës du Fort.

Nous campâmes dans un bois & fîmes de grands feux, qui nous furent d'un grand secours, car nous étions tous sans autre habit qu'un casaquin assez leger, & tout dégoutant de nôtre naufrage.

Nous décampâmes le lendemain du Camp de Grace (tel fut son nom) & passâmes par un marais d'où les chevaux n'auroient pû se tirer. Cette marche dura plus d'une lieuë & demie, & fîmes un second Camp à un endroit que l'on apelle le *Postau*. Je passerai sous silence que

l'Hudsonsbaye eut le même sort que nous ; s'étant perdu à huit lieuës plus Sud.

Sur ces entrefaites le Palmier, le Weesph & le Profond arriverent à l'embouchure de la riviere de sainte Therese. Le premier avoit perdu son gouvernail dans la riviere de *Manotcousibi*, dite Danoise, qui est à quarante lieuës plus Oüest que celle-ci, ayant gouverné pendant quarante lieuës avec des avirons & des bout hors. Ils furent bien-heureux de ne s'être point trouvez moüillez avec nous, car leur destinée auroit été aussi fatale que la notre.

Nous décampâmes derechef le onze, devant le jour, & fimes un troisiéme campement à la portée du canon du Fort, dans un bois tailli, qui fut nommé Camp de Bourbon. M'étant trouvé au poste avancé je fis faire du feu, car le temps étoit rude. La fumée nous attira plusieurs coups de canon au travers des arbres. Je fis faire du feu davantage, afin que les Anglois croyans que nous voulions y faire des retranchemens, nous pussions faciliter à nos gens de défiler plus aisément le long de la riviere. La grande obscurité qu'il faisoit pour lors fut cause que le Fort nous paroissoit plus éloigné. Nous commençâmes peu de temps aprés les escarmouches à la faveur de plusieurs petits

ruiſſeaux & de quelques troncs d'arbres brûlez. Il ſe fit de part & d'autre un grand feu. Les fauconeaux, & les canons à mitraille eurent dequoi s'exercer.

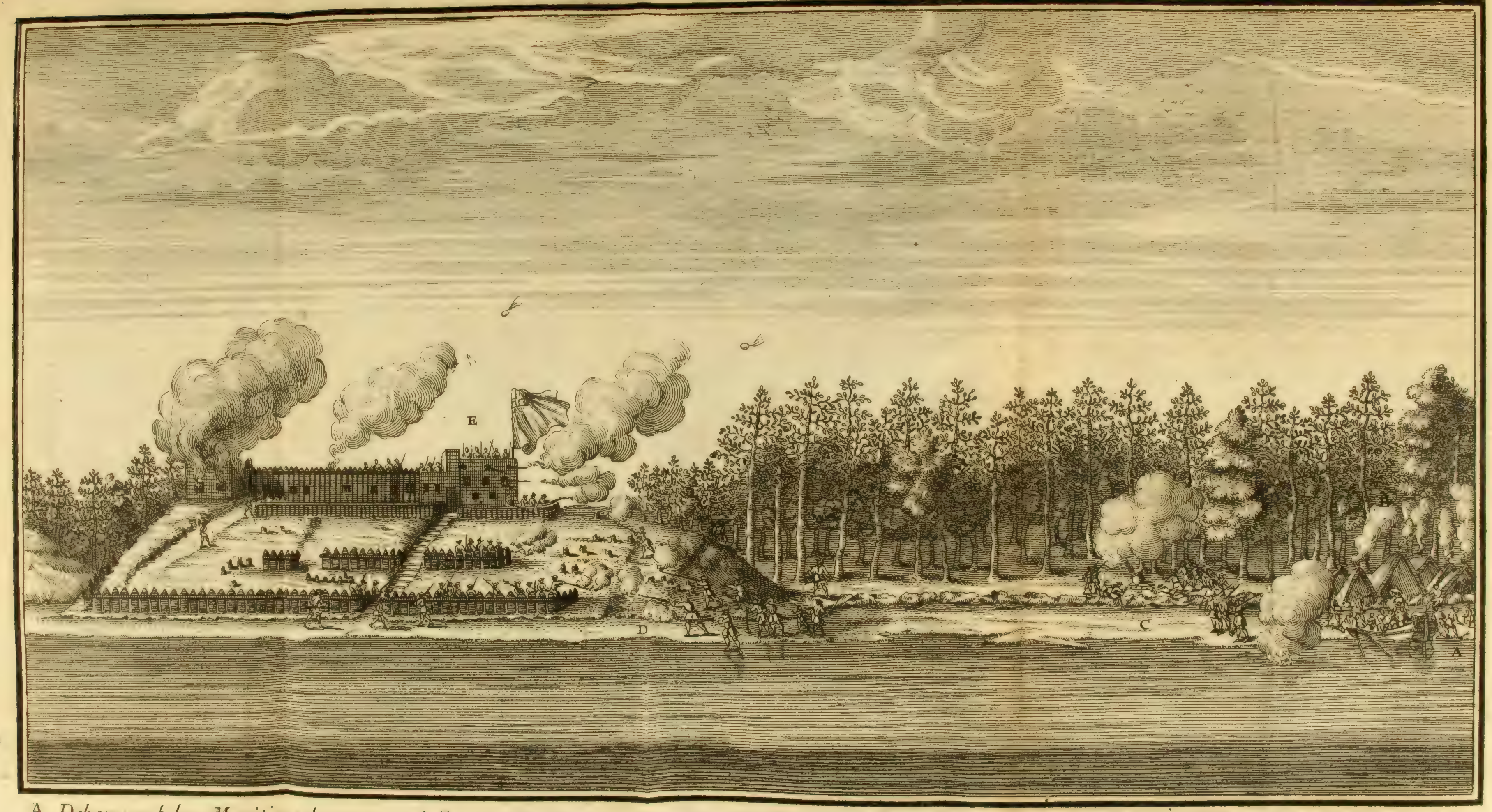
Monſieur d'Iberville alla reconnoître la Place ſur les onze heures du matin. Nous ne pûmes le faire ſi à propos, qu'ils ne nous tiraſſent quelques coups de mouſquets, & l'euſſent fait à mitraille, ſi nous n'avions défilé par de petits ſentiers. Nous ne laiſſâmes pas de reſter à couvert preſqu'au pied du Fort. Il envoya querir Martigni, & lui donna ordre d'aller reclamer deux Iroquois & deux François, qu'il ſçavoit être dans cette Place, qui n'avoient pû s'y rendre l'année derniere, avant que les Anglois l'euſſent priſe ſur les Canadiens. Lorſque Martigni fut arrivé aux portes du Fort avec pavillon blanc, qu'il fit porter avec lui. Le Gouverneur lui fit bander les yeux, & le fit conduire dans la Place. Il tint conſeil de guerre. La déciſion fut qu'il étoit impoſſible de les rendre dans une pareille conjoncture. Une partie de l'Hudſonſbaye s'y étoit jettée aprés le naufrage, ce qui augmentoit leurs forces. Le Capitaine Semithſemd qui commandoit ce Vaiſſeau avoit aſſez d'autorité pour pouvoir donner à la Garniſon telles impreſſions qu'il vouloit. Il crût que Mr.

d'Iberville avoit été tué dans le combat. Il ſçavoit qu'aprés la priſe de ſon Vaiſſeau nous envoyâmes quinze perſonnes pour l'amariner, perſuadé que preſque tout notre équipage avoit été tué dans le combat; il s'imaginoit que nous ne tenions ce Fort que comme des gens deſeſperez. Il eſt vrai que, ſans la poudre que nous ſauvâmes dans le naufrage qui nous fit vivre de quelque gibier, nous euſſions été contraints de brouter de l'herbe juſques à l'arrivée de nos autres Vaiſſeaux.

On dreſſa l'aprés-dîné dans le bois à deux cens pas du Fort la batterie pour un mortier, ſans que les ennemis s'aperçuſſent de nos mouvemens. Comme la plate-forme étoit preſque finie, ils entendirent le bruit de deux ou trois coups de maſſe que l'on donna ſur des clouds, ce qui nous attira bruſquement trois coups de canons dont l'on penſa tuer Mr. d'Iberville, & les deux autres me rangerent de ſi prés que nous trouvâmes le boulet à quatre pas de moi. Ce travail étant fini, nous revinmes au camp. Ils nous tirerent du canon dans notre retraite, étant obligez de paſſer le long de la riviere où ils nous découvroient facilement.

Nous fûmes occupez le reſte de la journée à débarquer nos munitions de guerre





A *Debarquem.t des Munitions de guerre et de Bouche*. B. *Camp de Bourbon*. C. *Mortié caché dans le Bois* D *Escarmouches*. E. *Fort de Nelson*.

& de bouche. Le Weesph envoia le mortier dans une chaloupe que commandoit le Chevalier Montalamber de Serre, garde de la Marine. C'est un Gentilhomme qui s'attache extrémement à son métier. Il a l'honneur d'apartenir à Monsieur le Marquis de Vilete. On mit ce mortier à terre, & quelque temps aprés sur sa batterie. Les ennemis tirerent beaucoup pendant ce débarquement dans le camp & sur les chaloupes.

L'on coupa chemin la nuit du onze au douze aux Anglois, qui alloient & venoient querir les Matelots de l'Hudsons-baye qui arrivoient de moment à autre. Le Commis de la compagnie de Londres fut tué, & le douze il se fit encore une escarmouche qui dura deux heures.

Nous commençâmes à bombarder le Fort sur les dix heures du matin. Comme nous vîmes que la troisiéme bombe étoit tombée au pied, Serigni fut sommer le Gouverneur de se rendre. Celui-ci témoigna qu'il ne vouloit point se faire couper le col, aimant mieux souffrir l'incendie de sa Place que de la rendre. Il avoüoit qu'il étoit hors d'état de recevoir aucun secours d'Angleterre, & que, s'il se trouvoit forcé de Capituler, ce seroit un éfet de sa mauvaise destinée. Nous sçûmes

aprés, qu'il animoit extrémement sa garnison, promettant de lui faire donner une augmentation de solde. Nous leur tirâmes encore quelques bombes.

Nous recommençâmes entre une heure & deux. Ils nous firent un feu continuel de canons & de deux mortiers. Ils avoient de trés-habiles canoniers. Il n'y avoit que le bruit de nos bombes qui pouvoient leur faire conjecturer l'endroit où nous étions, parce que le bois tailli où étoit notre batterie leur ôtoit la juste connoissance de sa situation. Cela n'empêcha pas que deux coups de canon ne donnassent dans le parapet, & qu'un autre ne nous couvrit de terre. Nos escarmouches se redoubloient avec toute l'ardeur possible, & ils blesserent à mort St. Martin un Canadien. Nos bombes parurent avoir fait quelques effets par les *Sassakués* * que nos Canadiens faisoient retentir, car pendant que nous les bombardions, ceux-ci les harceloient dans les escarmouches. Serigni les alla sommer derechef sur les quatre heures, & dit au Gouverneur que ce seroit la derniere fois qu'il le feroit. La resolution étant prise de leur donner un assaut general, & quand il voudroit pour

* Cris de Guerre & de Réjoüissance à la façon des Sauvages du Canada.

lors faire des propositions, on ne les recevroit pas, l'assurant même, que, quoique la saison ne permit pas à nos Vaisseaux de demeurer en ce climat plus de dix à douze jours, il lui resteroit des forces plus que suffisantes pour le prendre l'Hyver. Je vous avouë, Monsieur, que s'il fut arrivé quelques accidens à nos Vaisseaux que nous avions quittez dans le détroit, qui les eussent empêchez d'arriver au Fort, nous n'avions pas d'autre parti à prendre. Le desespoir où nous eussions été de vivre comme des bêtes dans les bois, nous eut obligé de pousser les choses à l'extrêmité. Nous avions résolu de le forcer la nuit. Nous eussions pour cet éfet environné le Fort, & à force de haches-d'armes nous eussions sapé leurs Palissades & leurs Bastions, & ils pouvoient s'attendre que les forçant l'épée à la main, il n'y auroit point eu de salut pour eux.

Una salus victis nullam sperare salutem.

Le Gouverneur lui témoigna qu'il n'étoit pas tout-à-fait le maître, & qu'il lui donneroit réponse au Soleil couché. Nous ne laissames pas de dresser la batterie de *Phelypeaux* en deçà du Sud Sud-Oüest, qui auroit fait un furieux desordre, si sur les six heures du soir, le Gouverneur n'eut envoié Mr. Morison aporter une

Capitulation dans laquelle il demandoit tout le Castor qui apartenoit à la Compagnie de Londres. Je voulus servir d'Interpréte, mais je vis bien que je perdois mon Latin avec ce Ministre qui à peine pouvoit décliner *Musa*. Je n'en fus pas surpris dans la suite, puis qu'il y avoit peu de Ministres Ecossois qui le sçûssent. Cette proposition étoit trop avantageuse à des gens qui étoient à notre discretion, & le ménagement que nous étions bien aise d'avoir pour eux étoit plûtôt l'effet de la generosité naturelle aux François. On leur refusa donc cette demande. Ce Ministre s'en retourna avec Caumont qui faisoit fonction de Major. Il avoit ordre de sçavoir de Mr. Baylei Gouverneur du Fort, s'il vouloit accepter les conditions qu'on lui prescrivoit, & en cas qu'il eut été dans ces sentimens, qu'il nous envoia trois ôtages. Ils tinrent conseil de guerre, & le Gouverneur envoia sur les huit heures du soir Mr. Henri Kelsei le * Député Gouverneur, avec une lettre par laquelle il demandoit deux mortiers de fonte & quatre pieces de canon de cinq livres de même métail, qu'ils avoient aportez l'année derniere d'Angleterre. Nous ne voulumes point les leur accorder. Enfin le

* Lieutenant de Roi.

le lendemain treize, le Gouverneur nous envoya trois ôtages nous dire qu'il rendroit la Place, nous priant d'en laiſſer faire l'évacuation à une heure aprés midi.

Les ordres que Mr. Bégon m'avoit donné en partant de Rochefort, d'agir de concert avec Mr. d'Iberville, ſi l'on faiſoit quelque entrepriſe par terre, m'obligerent, Monſieur, de me rendre d'abord dans ce Fort. Le Gouverneur à la tête de ſa garniſon, & d'une partie de l'équipage de l'Hudſonſbaye ſortit une heure aprés, tambour battant, balles en bouche, méches allumées, enſeigne déploiée (qu'ils avoient abbatuë bien vîte à la troiſiéme bombe que nous leur tirâmes, s'étant aperçus qu'elle nous ſervoit de but) & armes & bagages. Boiſbriant enſeigne de Compagnie en Canada, ſe trouva à leur rencontre à la tête des Canadiens.

Je remarquai que, quoique le Fort étoit petit, preſque toutes nos bombes étoient tombées à ſes pieds, & que de vingt-deux que nous leur tirâmes, il y en étoit tombé quatre, deux dans le Baſtion du Sud Sud-Oüeſt qui l'avoient fait ſauter avec la forge, la troiſiéme emporta une galerie qui entouroit un corps de logis, & la quatriéme tomba dans la plate-forme qui bleſſa pluſieurs perſonnes.

Ce Fort est au 57. d. 30. m. lat. Nord. C'est la derniere place de l'Amerique Septentrionale. Il a la figure d'un trapeze, flanqué de trois bastions & demi. L'un est au Nord, le second à l'Est Sud-Est, le troisiéme au Sud Sud-Oüest. Celui du Nord, & le demi-bastion, sont revêtus d'un chemin couvert. Il y avoit dans le bastion du Nord un fauconeau, quatre pieces de quatre livres de balle, qui nous avoient beaucoup incommodez. Dans celui de l'Est Sud-Est étoient deux de quatre, au dessous une plateforme dans laquelle il y avoit un mortier de fonte & deux canons de huit. Dans celui du Sud Sud-Oüest qui fut ruïné par deux bombes, il y avoit un fauconeau & une piece de quatre. Entre celui-ci & celui de l'Est Sud-Est, il y a une courtine qui bat la riviere, en laquelle il y avoit dix pieces de huit, y comprises les quatre de fonte, & au milieu de la Place, étoit un mortier de fonte, & une plateforme à l'entour d'un corps de logis sur laquelle il y avoit six pieces d'une livre, & au demi-bastion trois canons de quatre, & un fauconeau. En un mot il y avoit dans ce Fort deux mortiers de fonte & 34. canons, sans parler de sept autres petites pieces d'une livre qui étoient à droit & à gauche, & plusieurs pierriers.

La situation du païs paroît assez agrea-

ble, tout couvert de bois taillis, & beaucoup marécageux; d'ailleurs la terre eſt ingrate. Le froid commence dés le mois de Juin, mais il ne quitte pas pour cela. Il n'i a point de milieu entre le froid & le chaud dans ce temps-là, où les chaleurs ſont exceſſives, où le froid y eſt perçant. Les vents de Nord qui viennent de la mer diſſipent cette chaleur, & quiconque a bien ſué de chaud le matin eſt glacé le ſoir. Il y pleut rarement. L'air y eſt pur & net preſque tout l'Hiver. Il y nége même peu à proportion, neuf pieds tout au plus. Je vous avouë Mr. que le merite d'un homme Apoſtolique eſt grand lorſqu'il s'attache aux Miſſions dans ces quartiers-là, J'ai entendu parler du Pere Gabriel Marais Jeſuite, qui vint en 94. dans le Poli. Le zele qu'il avoit à travailler au ſalut des Matelots de ſon équipage pendant l'hivernement étoit grand; mais celui qui l'animoit à prêcher le vrai Dieu aux Sauvages de ces lieux, étoit quelque choſe de bien plus fort. Que de peines & de fatigues n'a-t'il point ſouffert. Traverſer des ruiſſeaux & de petites rivieres à mi-corps dans des ſaiſons rigoureuſes, c'étoit un de ſes moindres embarras. Les marais pleins de fange & de bouë étoient ſes chemins les plus praticables. Il importe peu en quel état l'on eſt lorſqu'il

s'agit de la gloire de Dieu. Ces conjonctures-là touchent même sensiblement les Sauvages, puisqu'ils connoissent que l'on ne va chez eux que par un esprit de desinteressement, & la maniere avec laquelle cet homme de Dieu venoit dans leurs cabanes étoit un éfet de sa charité. Ils l'écoutoient & ils l'aimoient. Il se faisoit donc une joye de tout sacrifier pour leur insinuer la connoissance du vrai Dieu. Ses leçons faisoient impression sur leur esprit, & aprés avoir un peu goûté ce qu'il leur enseignoit ils le conjuroient de les venir voir. C'est beaucoup à un Idolâtre lors qu'il ouvre les yeux pour déveloper les tenebres de l'ignorance. Et comme ce saint homme s'apercevoit qu'ils avoient quelque disposition pour se faire Chrétiens, il mettoit tout en usage pour leur enseigner les premiers élemens de la Foi. On le voyoit souvent harcelé de fatigues & de miseres. Il passoit dans des néges, il enfonçoit dans des glaces qui se rompoient sous ses pieds, d'où à peine pouvoit-il se tirer, & malgré tous ces froids insuportables qui la plûpart du temps cavent les jouës, font tomber le nez & les oreilles de ceux qui demeurent trop long-temps à l'air, il regardoit tous ces obstacles comme des attraits qui lui faisoient prendre plus à cœur les

interêts de la maiſon du Seigneur, & ce ne ſeroit pas ſans raiſon qu'on lui attribueroit ces paroles du Prophête Iſaïe. *Factus eſt in corde meo quaſi ignis æſtuans in viſceribus meis.* Quoique ce païs ſoit ſi froid, la Providence divine n'a pas laiſſé que d'i remedier pour la ſubſiſtance des peuples de ces quartiers. Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes. La chaſſe y eſt abondante. Il y a des perdrix en ſi grande quantité, qu'il paſſeroit pour fabuleux, ſi j'avançois que l'on en peut tuer des quinze à vingt mil dans un an. Elles ſont toutes blanches preſque toute l'année, groſſes comme des gelinotes, beaucoup plus delicates qu'en Europe. Elles ont les pieds patûs, & dans le mois d'Août elles ont une partie des ailes griſes avec pluſieurs taches rouges.

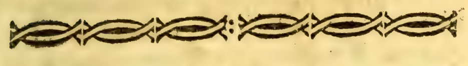
Les Outardes & les Oyes ſauvages y abondent ſi fort au Printemps & en Automne, que tous les bords de la riviere de ſainte Thereſe en ſont tous remplis. L'Outarde eſt un trés-bon manger qui reſſemble aſſez à l'Oye, mais beaucoup plus groſſe & d'un autre goût. Le Caribou ſe trouve preſque toute l'année, principalement au Printemps & en Automne, en bandes de ſept à huit cens. La viande en eſt plus délicate que celle du Cerf. Lors qu'un chaſſeur en tuë quelqu'un ſur la place; les autres

s'arrêtent tout-à-coup ſans s'émouvoir du bruit de l'arme à feu; mais lors que le Caribou n'eſt que bleſſé, il court avec une grande vîteſſe, & tous les autres le ſuivent.

Il y a beaucoup de pelleteries fines comme des marthes fort noires, des renards de même, des loûtres, des ours, des loups dont le poil eſt fort fin & principalement du Caſtor qui eſt le plus beau de tout le Canada. Je fis embarquer dans l'Albermale celui qui ſe trouva dans le Fort. Comme nos Pilotes ne connoiſſoient pas bien la riviere; ce bâtiment échoua ſur une petite roche qui le fit ouvrir. Ce fut un cahos trés-grand parmi nos gens & les Anglois qui s'y étoient embarquez. Cette barque emplit d'eau. On voulut l'alleger en jettant beaucoup de caiſſes & de paquets. Il faiſoit une nuit trés-obſcure. Les uns ſe jettoient à l'eau; d'autres voulant ſe ſauver à terre, reſtoient dans la vaſe. Voici Monſieur, les circonſtances les plus particulieres qui nous ſont arrivez en moins de vingt jours que nous avons été dans ces quartiers, qui n'ont pas laiſſé de nous ocuper. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.



V. LETTRE.

Mœurs des Sauvages, qui viennent faire la traite au Fort de Nelson.

MONSIEUR,

J'ai connu peu d'hommes de guerre aimer plus la lecture que vous l'aimez. Vous avez sçû ménager la lire & le fer en même-temps toute votre vie. Les longs services que vous avez rendu au Roi vous donnent un relief dans le monde d'un des plus anciens & fidels serviteurs qu'ait Sa Majesté, & l'estime que vous avez pour les personnes qui n'aiment pas tout à fait l'oisiveté, aprés ce qu'ils ont accordé au Prince par leur devoir, doit leur faire plaisir, quand ils sont assez heureux lors que vous vous entretenez avec eux de matieres sçavantes, ou de ce qui vient d'au delà les mers. J'en ai bien passé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir en Flandres. Il faut donc vous rendre compte aujourd'hui, Monsieur, de quelques particularitez de mes voyages.

Le plaiſir de voyager donne beaucoup d'ouverture à l'eſprit. Le changement des païs diverſifie agreablement toutes ſes idées. Ce mélange d'objets réveille en lui ſes ſentimens, & lors qu'un homme eſt aſſez heureux pour ſe trouver dans des climats où les peuples ont de la delicateſſe, il doit en étudier les bonnes manieres, Cet aſſaiſonnement qu'il doit faire de tout ce qu'il trouve de meilleur, doit en même tems lui inſpirer les ſentimens d'une belle ame, & lors qu'il a fait un diſcernement judicieux du bon & du mauvais de ce qu'il voit, il doit être regardé comme un homme élevé au deſſus du commun. La vertu ſur tout doit être ſon partage; car que lui ſert de connoître les bonnes mœurs des uns, s'il ne s'aplique à les imiter. Il voyageroit ſeulement par une vaine curioſité qui ne laiſſe en lui que beaucoup d'idées vagues de tout ce qu'il a vû.

Pour nous, Monſieur, qui allons & venons ſur mer, nous ne goûtons point ces plaiſirs. Le Ciel & la mer qui ſe preſentent continuellement à nos yeux, ne laiſſent à notre imagination qu'un dégoût, mais des lors que nous arrivons en des païs éloignez, il ſemble que nous reſpirions un air qui nous donne un peu plus de ſatisfaction.

Comme je n'ai rien trouvé d'agreable dans ce voyage, & que tout ce que j'y ai vû ne sont qu'objets tristes & affligeans, je me suis du moins consolé par les serieuses reflexions que j'ai faites sur tout ce qui s'est rencontré de particulier. Les mœurs des nations differentes qui viennent faire la traite au fort de Nelson, m'ont un peu occupé, & j'ai été sensiblement touché de l'état malheureux où se trouvent ces peuples. Ce sont des hommes comme nous qui ne manquent pas de bon sens, & qui sont capables de recevoir plus facilement que bien d'autres, les impressions de la veritable Religion.

Le climat de ces païs qui est naturellement fort froid les rend steriles & infructueux, ce qui oblige la plûpart de tous ces Sauvages à être errans pour trouver dequoi vivre. Il y en a cependant quelques-uns qui ont des Villages. Leurs tentes sont faites de branches d'arbres couverte de peaux de Caribous, avec une ouverture en haut pour laisser passer la fumée. Ils étendent des robes de Castors sur des feuillages de sapin qui leur servent de lit. Ils habitent à peu prés comme l'on faisoit dans le Siecle d'or.

Sylvestrem montana thôrum cum sterneret uxor

Frondibus, & culmo vicinarumque ferarum;
Pellibus.

Le pere de famille pourvoit aux besoins & aux necessitez de la vie. Il se leve dès la pointe du jour & se met en campagne pour la chasse. Lors qu'il trouve un endroit propre pour cabanner, il y laisse un grand nombre de feuillages, qui est une preuve qu'il veut que sa famille y sejourne. Pour lors la femme suit les traces du mari à la faveur de la nége qui est presque toute l'année sur terre, & donne tous ses soins pour le recevoir à son retour.
Sacrum vetustis extruit lignis focûm,
Lassi sub adventum viri.

Ce genre de vie paroît tout-à-fait penible & laborieux. Ils s'en font cependant une habitude, & auroient de la peine d'en mener une autre plus douce & plus tranquille. Le mari ou le chasseur étant de retour, la femme connoît dans le moment s'il a tué quelque bête, car le Sauvage parle peu naturellement, & lors qu'il le fait, ce sont autant d'expressions décisives. L'air serieux qu'il affecte en entrant dans sa cabane, lui donne à connoître qu'il y a du gibier. Elle sort, & le trouvant aux environs, l'aporte; ou s'il n'a pû tout aporter, il lui dit quelque temps aprés l'endroit où il est, & elle est

obligée de l'aller chercher, dût-ce être à deux lieuës ; mais lors qu'il n'a rien tué, il fait quelquefois un soûpir, ce qui est une mauvaise augure.

Ce chasseur ne peut qu'il ne soit fort fatigué au retour de la chasse. Sa femme le déchausse, & on lui donne une robe de castor en façon de robe de chambre. Lors qu'il se trouve un peu délassé, il se met à fumer, & fait le recit de sa chasse à sa famille. S'il a des enfans un peu grands ce sont autant de leçons qu'ils aprennent insensiblement, parce que ces gens-là font consister tout le bonheur de la vie en la destruction de quelques bêtes fauves. Leurs conversations sont le reste de la journée fort succintes, & la passent à faire bonne chere, s'ils ont dequoi.

Ils n'ont nulle délicatesse dans leur manger. J'ai vécu quelques jours à leur maniere. Ils prennent un morceau d'orignac, de castor, ou d'autres animaux qu'ils passent dans une broche de bois qu'ils fichent en terre devant le feu. Lors qu'il est rôti d'un côté, ils le retournent de l'autre, s'ils ont des outardes ou d'autre gibier, ils les suspendent avec une petite corde attachée à un petit pieux, & lui donnent un mouvement pour les faire cuire de tout côté. Ils font boüillir la viande avec de la nége

quand les rivieres & les lacs sont glacez ; en boivent la graisse avec autant d'appetit que si nous prenions le meilleur consommé, & lors qu'ils veulent se desalterer, ils remettent de la nége dans le boüillon. Il ne faut donc point chercher de délicatesse chez eux. Ils ne vivent que pour ne pas se laisser mourir, & ne donnant rien qu'à la seule necessité de la nature, ils trouvent qu'un homme peut aisement se passer de peu.

Bene est, cui Deus obtulit,
Parca, quod satis est manu.

Quand le gibier est abondant dans l'endroit qu'ils ont connu, ils y sejournent. S'il n'i en a point, ils changent de cabanes. Il arrive, que la famine les surprend souvent, & qu'ils patissent beaucoup. La nature y suplée quelquefois, parce que ces gens-là sont fort sobres. J'en ai vû un exemple en deux Iroquois que nous avons passé en France. Ils furent quatre jours sans manger, parce qu'on leur dit mal à propos que le biscuit manquoit, croyans être obligez par cette abstinence d'entrer dans la peine commune où pouvoit être notre équipage.

Cette vie errante & libertine éloigne naturellement l'esprit du Sauvage de la connoissance de Dieu. L'on ne sçait à la verité

verité s'ils le connoissent, & les tenebres de l'ignorance offusquent trop leur entendement pour en déveloper la verité.

Ils ne sont point insensibles au bonheur & aux disgraces qui leur arrivent. Ils semblent avoir quelque principe du Manicheïsme. Ils reconnoissent comme ces anciens heretiques un bon & un mauvais esprit. Ils apellent le premier le *Quichemanitou*. C'est le Dieu de prosperité. C'est celui dont ils s'imaginent recevoir tous les secours de la vie, qui préside dans tous les effets heureux de la nature. Le *Matchimanitou* au contraire est le Dieu fatal. Ils l'adorent plus par crainte que par amour, & ils ne ressemblent pas mal aux anciens Romains qui avoient élevé un Temple à la Fiévre, non pas pour le bien qu'ils en recevoient, mais de peur du mal qu'elle leur pouvoit faire. Ces deux Esprits selon la croyance de la plûpart, sont le Soleil & la Lune. Il y a de l'aparence qu'ils reconnoissent le premier pour le Souverain maître de l'Univers : aussi quand ils se trouvent dans quelques afflictions publiques, ils lui font des sacrifices.

Les Chefs des familles s'assemblent dés la pointe du jour chez quelqu'un des principaux pour *faire fumer*, & *fumer* eux même le Soleil. Le Chef allume le calu-

met, le presente par trois fois au Soleil levant, & pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du Soleil, jusques à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui fait l'aveu le plus soûmis, le plus respectueux, & le plus touchant qui se puisse faire, le supliant d'être favorable dans leurs entreprises, & lui recommande toutes les familles; ensuite le Chef fume un petit moment, & donne le calumet aux autres qui tour à tour *fument le Soleil* jusques à la consommation du tabac, & à son défaut ils se servent de *Sagacomi*, qui est une herbe assez agreable à la bouche.

Les *Oüenebigonhelinis* qui habitent les côtes de la mer se trouvans dans quelque tempête ont cette croyance que l'esprit de la Lune se met au fond de la mer, qui excite l'orage, & pour l'apaiser, ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le canot, jettans tout à la mer, même le tabac, estimans que c'est le plus grand holocauste qu'ils lui puissent immoler. * Sacrifice même semblable à celui que fit Enée, lors qu'il prit congé d'Aceste pour faire voile ensuite vers le païs Latin.

Stans procul in prora, pateram tenet, extaque salsos,
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.

* Virgile, l. 5. v. 775.

Un Sauvage de cette nation qui vint nous voir le 6. Septembre aprés le combat que nous avions soûtenu contre les Anglois le jour auparavant, se trouva dans une conjoncture tout-à-fait fâcheuse, & s'il avoit pû prévoir la suite de son arrivée à notre bord qui lui fut aussi funeste qu'à nous, il se seroit bien donné de garde de nous rendre visite. Je lui vis faire des sacrifices dans le temps d'une tempête qui nous fit faire naufrage. Il chantoit, & larmoyoit d'un ton de voix languissant. Il souffloit de temps en temps dans l'oreille de sa femme, parce que, disoit-il, je veux chasser le mauvais esprit qui nous environne.

Faire fumer le Soleil ne se pratique guere que dans des occasions de grande consequence, & pour ce qui regarde leur culte ordinaire, ils s'adressent à leur *Manitou*, qui est proprement leur Dieu tutelaire. Ce *Manitou* est quelquefois un ongle de castor, le bout de la corne d'un pied de Caribou, une petite peau d'hermine. J'en vis une attachée derriere le dos d'un Esquimau lorsque nous étions dans le détroit qu'il ne voulut jamais me donner, quoiqu'il me traita generalement tous les habits dont il étoit vétu, un morceau de dents de vache marine, de nageoire de

loup marin, & la plûpart reçoivent des Jongleurs ce *Manitou* qu'ils portent toûjours avec eux.

Le démon paroît s'être emparé de l'esprit de ces infortunez qui voulant sçavoir l'évenement de quelques affaires, s'adressent à leurs Jongleurs, qui sont, si je peux me servir de ce terme, des Sorciers. La Jonglerie se fait differemment. Elle se fait de cette maniere parmi la plûpart des Sauvages qui viennent faire la traite. Le Jongleur fait une cabane en rond, faite de perches extrémement enfoncées dans la terre, entourée de peaux de Caribou ou d'autres animaux, avec une ouverture en haut assez large pour passer un homme. Le Jongleur qui s'y renferme tout seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations & des imprécations, à peu prés comme la Sibille dont parle Virgile, qui poussée de l'esprit d'Apollon rendoit ses Oracles avec cette même fureur,

At Phœbi nondum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum si pectore possit,
Excussisse Deum: tanto magis ille fatigat,
Os rabidum? fera corda domans, fingitque
premendo. Vir. l. 6. v. 77.

Il fait au *Matchimanitou* les demandes qu'il souhaite. Celui-ci voulant donner réponse, l'on entend tout à coup un bruit

ſourd comme une roche qui tombe, & toutes ces perches ſont agitées avec une violence ſi ſurprenante, que l'on croiroit que tout eſt renverſé. Le Jongleur reçoit ainſi l'oracle : & cette confiance qu'ils ont aux veritez qu'il prononce ſouvent, ſont autant d'obſtacles à tout ce que l'on peut leur reprocher ſur la fauſſe erreur où ils ſont : auſſi ſe donnent-ils de garde, qu'aucun François n'entre dans l'endroit où ſe fait la *Jonglerie*.

La plus grande conſolation que puiſſe avoir un Pere de famille eſt d'avoir beaucoup de filles. Elles ſont le ſoûtien de la maiſon, au lieu qu'un Pere qui n'a que des garçons ſe voit à la veille d'en être un jour abandonné, lors qu'ils deviennent grands. La chaſſe étant la ſeule reſſource de la plûpart des Sauvages qui ne peuvent cultiver la terre qui eſt ſi ſterile dans tous ces païs, fait donc toute leur richeſſe.

Quoi que les Filles faſſent tout le bonheur du Pere & de la Mere, elles n'en ſont quelquefois pas plus heureuſes. Ils ne leur donnent point la permiſſion de conſulter leur inclination, & ſi le cœur d'une Fille ſe trouve malheureuſement engagé par un amour reciproque avec celui de ſon amant, & qu'il n'ait pas la réputation d'être bon chaſſeur, il faut qu'elle en faſſe un ſacrifice.

Lors qu'un jeune Sauvage se veut marier, il témoigne à son Pere qu'il a de l'estime pour une telle. Celui-ci la va demauder en mariage, Si cela convient aux parens, le Sauvage rend visite à sa maîtresse l'espace de cinq à six jours. Il couche dans la même cabane, en presence du Pere & de la Mere, où tout se passe avec bien-seance. La Fille pleure sa virginité, & ne trouvant point quelquefois à son gré son prétendu mari, verse beaucoup de larmes. Ses parens tâchent de la consoler, lui representant que son Amant est un grand Chasseur, ou qu'il est d'une grande Famille; c'est-à-dire qu'il a beaucoup de parens, ce qui est encore une conjoncture des plus fortes pour faire une alliance; parce que si la misere les attaquoit, ils auroient recours dans leurs besoins aux parens de leur Gendre.

La ceremonie du Mariage se fait avec peu de formalité. Les parens se trouvent de part & d'autre, & le jeune Sauvage dit à sa maîtresse qu'il la prend pour sa femme. Celui-ci est obligé de demeurer avec le Beaupere, qui est le maître absolu de la chasse, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Il demeure ordinairement le reste de la vie avec lui, à moins qu'il n'en reçoive quelque chagrin; mais la politique du Pere de

famille est de ménager l'esprit de son Gendre. Si la jeune mariée devient à la suite du temps sterile , son mari ne fait point difficulté de la quiter, sans qu'il en arrive d'autres inconveniens , & d'en prendre une autre. La Poligamie est permise parmi ces Nations, où elle ne passe pas pour un *cas pendable.*

Les Sauvagesses sont d'un temperamment si robuste , que si par hasard elles se trouvent obligées de faire leur couche dans le transport de leurs cabanes , elles se reposent une heure ou deux, & envelopent l'enfant dans une peau de castor , & continuënt leur voyage. Il faut qu'elles se trouvent extrémement accablées pour rester un jour ou deux en chemin. J'en vis une au Fort de Nelson qui portoit son fils derriere le dos dans son berceau. C'étoit une petite planche de bois de sapin fort minse , assez grande & assez large pour le contenir. Il étoit emmaillotté dans du castor, sans beguin , nonobstant que le froid étoit tout à fait rude. Il étoit parfaitement beau , & avoit un air de santé admirable.

La premiere fois qu'une Fille commence à se sentir malade d'une maladie ordinaire à son sexe , elle se retire dans une cabane l'espace de trente jours. Elle se

matache pendant ce temps de charbon, ou de pierre noire. Une femme ou sa mere lui aporte à manger, & la laisse ensuite toute seule, s'occupant à quelques petits ouvrages particuliers pour se desennuyer. Si elle se trouve en marche auprés d'un Lac ou d'un Ruisseau glacé, où elle auroit envie de boire, elle fait un trou pour y puiser de l'eau, & met aux environs quelques marques, qui font assez connoître ce qui en est à ceux qui voudroient y boire, & les passans se donnent bien de garde de boire au même endroit, qui selon leur maxime est réputé soüillé & impur. Si cette incommodité arrivoit à une femme, elle garderoit la retraite jusqu'à ce que son infirmité fut passée, & lors qu'elle revient dans la cabane de la famille, elle éteint tous les feux qu'elle y trouve par une éfusion d'eau, & le rallume de nouveau.

Lorsque le Pere & la Mere meurent, les Enfans ou les plus proches brûlent le cadavre. Ils envelopent les ossemens dans de l'écorce d'arbres qu'ils mettent en terre, & lui dressent un mausolée entouré de perches ausquelles ils attachent du tabac pour *faire fumer* l'esprit qui aura soin d'eux en l'autre monde, avec des arcs & des fléches pour continuër la chasse, si c'est un chasseur.

Si un jeune enfant meurt, le Pere ou la Mere coupe une partie de ses cheveux dont ils font un petit paquet avec tout ce qu'ils ont de plus beau & de plus précieux. Ils en font une maniere de poupée qu'ils apellent le *Tchipaye*, & le mettent en un endroit le plus aparent de la cabane. La Mere porte le deüil de cet enfant qui consiste en pleurs & en larmes fort ameres, qu'elle verse le soir auprés du feu l'espace de vingt jours, & lorsque leurs amis les viennent voir, elle leur fait le recit de ses douleurs. Le mari donne aussi tôt à fumer à ceux-ci, qui pour le consoler dans leurs afflictions leur font des presens. Ce mari ne manque point de faire des festins, où ils sont obligez par droit & par bienseance de tout manger, & ce Pere par un esprit de reconnoissance de la part qu'ils prennent à sa douleur ne mange point, se contentant de fumer, ou s'il avoit faim il prendroit plutôt d'autre viande que celle qu'il sert à ses amis.

Rien n'est plus sensible à un jeune Sauvage que l'esperance qu'il a de pouvoir devenir un jour grand chasseur. Lors qu'il se trouve assez fort pour y aller, il s'y dispose par un jeûne de trois jours sans boire ni manger, se *matachant* le visage de noir. C'est un sacrifice qu'il croit être obligé de

faire au Grand Esprit, & pour le rendre encore plus autentique, il adopte dans chaque espece de bêtes fauves un morceau qu'il lui consacre comme la langue & le mufle. Ce morceau s'apelle l'*Oüetchitagan*, c'est à dire morceau reservé, & il est si précieux à ce Sauvage, que, quelque grande que puisse être la famine, & quelque disgrace qu'il arrive, personne de la famille n'ose y toucher que le chasseur même, & les Etrangers qui le viennent voir. Ils ont cette fausse croyance qu'ils mouroient, s'ils en mangeoient. Martigni qui a vécu quinze mois parmi la plûpart de toutes les nations de ces païs, voulut un jour manger de *l'Oüetchitagan* d'un orignac. Des Sauvagesses se jetterent sur lui, le priant avec la derniere instance de ne le point faire; mais, comme il trouvoit, que ce morceau étoit assez délicat, il passa outre & n'en mourut point. Elles lui dirent qu'étant François, elles ne s'étonnerent point qu'il n'en fut pas mort. Quoique ces Sauvages donnent tout à leur inclination naturelle, ils ne laissent pas d'être fort sobres quand ils le jugent à propos. Lors qu'ils se trouvent dans la disette, ils promettent au grand esprit que la premiere bête qu'ils tuëront, ils n'en mangeront point qu'ils n'en ayent fait

part à quelqu'un des plus considerables de la nation, & il arrive qu'ils garderont quelquefois cette bête deux mois, jusques à ce qu'ils ayent trouvé une personne de remarque, s'étant seulement reservé les pieds & les endroits les moins bons: si pendant ce temps, la bête venoit à se gâter, ils la brûlent pour en faire un Sacrifice. D'autres qui ne veulent rien offrir au grand esprit se mettant seuls auprés du feu, prennent leur pipe, & la presentent trois fois à leur *Maniton*, disent des chants lugubres, font des lamentations, & lui recommandent leurs familles.

La droiture est le partage de ces nations. S'il y en a de particulieres qui ayent guerre les unes contre les autres, il faut qu'il y ait eu de grands sujets de divorce, ce qui provient la plûpart du temps pour les droits de chasse.

Ces Peuples donnent rarement des Batailles en pleine campagne. Ils partent d'un sang froid de chez eux, se cachent dans des endroits où ils jugent que leurs ennemis doivent passer. Lors qu'ils tombent entre leurs mains ils leur enlevent la chevelure. Ils arrachent la peau qui couvre le crane, & ils mettent autant de marques sur eux qu'ils ont enlevé de chevelures. Je vis trois *Oüenebigonchelinis* qui

avoient des plumes d'Outardes attachées à leur bonet proche l'oreille, qui étoient les Trophées des victoires qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis.

Ils ignorent la Fourberie, & le Mensonge est en horreur chez eux. Celui que l'on reconnoît tel est repris publiquement. Ainsi la Verité, la Droiture & la Valeur, sont leurs trois qualitez les plus essentielles. Il s'ensuit qu'un Sauvage qui a reconnu la maison d'un Castor, peut s'assurer qu'un autre ne lui fera point l'injustice d'en faire la poursuite. Ils mettent aux environs de sa maison quelques marques qui donnent lieu de croire qu'elle est déja reconnuë. Mais si par hasard un Sauvage qui passeroit par là se trouvoit fort pressé de la faim, il lui est permis de tuër le Castor, à condition d'en laisser la peau & la queuë, qui est le morceau le plus délicat.

Je ne saurois vous parler, Monsieur, de cet animal, qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'avouë en même temps que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement, & je ne sçai ce qu'en penseroient les Cartesiens s'ils avoient vû l'adresse avec laquelle il bâtit sa maison, elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un Pere

de



Figure dun Castor.



de famille, & le genie d'un habile Architecte : auſſi les Sauvages diſent que c'eſt un eſprit & non pas un animal. Il juge de la longueur de l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la précaution poſſible.

Les Caſtors s'aſſemblent pluſieurs enſemble, ordinairement neuf, & connoiſſent la bonté de leur établiſſement par raport à la quantité d'eau qu'ils trouvent, & ils ont aſſez de penetration d'eſprit, ſi je peux me ſervir de ces termes, pour arrêter cours d'un propos déliberé à de petits torrens, dans l'aprehenſion où ils pourroient être qu'ils ne tariſſent, ou qu'en ſe débordant leurs maiſons ne fuſſent renverſées.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Caſtor qui commande & décide de tout : c'eſt lui qui eſt le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents eſt prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui eſt un ſignal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail d'un Charpentier & l'aplication d'un Maſſon y ſont obſervez avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font les *fondations* avec une force qu'un *mouton* ne pourroit faire entrer la piece de bois avec plus de ſolidité, & les autres prenant du limon avec leur queuë, en façon

de truelle, en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du temps.

Leurs maisons sont faites de bois, de joncs, & de bouë. Elles ont environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse. Il y a plusieurs paneaux pour humecter la queuë, car ces animaux sont amphibies. Cette chambre est toûjours d'une grande propreté. Lorsque les eaux grossissent, ils montent à proportion à leur apartement. Leurs provisions qui sont des écorces de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau, tout autour de lui, quelquefois au dernier étage. Quand ils bâtissent sur les rivieres, elles font un demi cercle afin de rompre le fil de l'eau, & lorsqu'ils le font dans les lacs, elles sont en rond, & elles n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivieres, les lacs, & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivieres, examinent à peu prés la quantité de sorties qu'ils ont; car c'est un éfet de la subtilité du Castor. Ils coupent la glace,

afin que l'eau ait ſon cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de paſſer outre, & laiſſent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves au lieu de chanvre.

Quand les Caſtors ne paſſent point par là, ils jugent qu'ils ont des trous ſous terre, & pour les connoître ils frapent en certains endroits de la glace qui puiſſent rendre un ſon clair, auſſi-tôt ils y font un creux, & connoiſſent au mouvement de l'eau que le Caſtor fait agiter par ſa reſpiration qu'il n'en eſt pas éloigné : à peu prés comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang. Le Sauvage dreſſe des pieux aux environs de cette embouchure un peu au large pour lui faciliter le paſſage, & y met deux petites bucheres de bois qu'il faut de neceſſité que ce petit mouvement d'eau faſſe agiter : & lorſque le Caſtor y arrive, le Sauvage le prend par la pate de derriere ou par la queuë, & l'enleve ſur la glace où il lui caſſe la tête.

Si les Sauvages veulent les prendre dans les lacs, ils entourent des filets un peu au long leurs maiſons ordinaires, & vont raſer celle de la campagne qui eſt environ à quatre cens pas, car ceux qui habitent les lacs en ont, celles-ci ne ſont point rem-

plies de provisions comme les autres. Elles ne leur servent pour ainsi dire, que pour s'égaier, & prendre le bain avec plus de tranquilité. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pouri pour les offusquer lorsqu'ils voudroient s'enfuïr par ce passage. Cette destruction étant faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent les uns se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déja tendus, & les autres croyant trouver un plus grand asile, s'en fuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans le ruisseau, ils détruisent leurs chaussées pour les dessecher. Le Castor croyant que la violence de l'eau rompt sa digue, veut y donner secours; pour lors les Sauvages les tuent à coups de dards & de fléches.

L'usage du Castor est considerable en Europe, principalement chez les Etrangers. Je trouve huit especes qui se reçoivent au Bureau de la Forme.

La premiere est le Castor gras d'Hiver, c'est-à-dire Castor tué pendant le cours de l'Hiver, qui a été mis en robes & porté un nombre de temps suffisant par les Sauva-

ges pour l'engraiſſer. C'eſt la meilleure qualité, & elle ſe payoit cinq livres cinq ſols la livre.

Le gras d'Eté eſt celui qui ſe tuë pendant l'Eté, que l'on met auſſi en robes, & que l'on engraiſſe à force de porter comme le précedent, il valoit deux livres quinze ſols la livre.

Le ſec d'Hiver & le bardeau ſont de même nature, & valoient également trois livres dix ſols; mais la difference en eſt que le bardeau eſt bien d'un plus gros cuir que le ſec d'Hiver, par conſequent coute moins & ne raporte pas tant de profit au Chapelier, parce qu'il a moins de duvet.

Le ſec d'Eté valoit une livre quinze ſols la livre; mais il a été rejetté des Receptes, ne valant à proprement parler aucune choſe.

Le veûle eſt du Caſtor qui aprés avoir été mis en robe quelque temps par les Sauvages eſt à demi engraiſſé. Ainſi il n'a pas la même qualité que le gras d'Hiver, c'eſt-à dire qu'il ne lie pas ſi bien. Il valoit quatre livres dix ſols.

Le Moſcovite eſt Caſtor ſec, d'un cuir fin & couvert tout par tout d'une grande ſoye. Celui-là s'envoye en Moſcovie où les peuples de ces quartiers l'acheptent pour faire des Tapiſſeries & autres ouvrages à leur

usage. Pour cet effet ils le peignent avec certaines grattes qu'ils ont, & en ôtent tout le duvet, & ne reste sur la peau que cette grande soye. Cela est considerable chez eux. Il valoit au Bureau quatre livres dix sols.

Les rognures & les mitaines sont des morceaux que l'on ôte des robes grasses pour les tailler à sa commodité, & les mitaines sont effectivement des mitaines que les Sauvages font pour se garantir du froid, qui s'engraissent à force d'être portées. On les prenoit sur le pied d'une livre quinze sols la livre.

C'est trop abuser de vos bontez, & vous me permettrez de vous assurer que je suis avec passion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VI. LETTRE.

L'origine des établissemens du Nord du Canada, dite Baye d'Hudson, avec les differens mouvemens qui se sont passez entre les François & les Anglois.

MONSIEUR,

J'ai pour vous les mêmes sentimens que j'ai, & que j'aurai toûjours pour Monsieur le Marquis de Pomereuil * vôtre parent. La reception que vous m'avez faite à la Cour a été si gracieuse, que je me croi obligé de répondre à toutes vos honnêtetez par un trait d'Histoire qui regarde l'établissement du Nord du Canada. Vous y remarquerez, Monsieur, plusieurs évenemens singuliers. Penetrer dans un païs si éloigné par tant de peines, de fatigues, & d'embarras : y briller avec autant d'éclat, vous avoûrez, Monsieur, que quand il s'agit de la gloire du Roi,

* Messieurs de Livri & de Pomereuil sont Cousins Germains.

l'on franchit avec ardeur quelques obstacles qui puissent s'y oposer.

Ce seroit, Monsieur, une trés-grande discussion, si je voulois aprofondir l'origine de l'établissement du Canada. Il me faudroit pour cet effet recevoir à quantité de relations & aux avenuës du Conseil souverain de Quebec.

Mais pour éviter cet enchaînement de traits d'Histoire, je me contenterai de vous dire, Monsieur, que Jacques Cartier Pilote de saint Malo, visita en 1534. toutes les côtes de ce vaste païs, & que six ans aprés il hiverna avec Roberval Gentilhomme de Picardie, à dix lieuës au dessus de Quebec, qui est encore connuë sous son nom. Et pour ne pas entrer dans tous les mouvemens que l'on fit en 1524. par le Commandement & aux dépens de François I. le long de la Caroline, la Virginie & la Floride, que les Anglois usurperent pendant les troubles qui étoient alors en France, s'étant emparez dans la suite de la côte de l'Acadie.

Pour ne pas entrer, dis je, dans ces circonstances qui regardent le Sud du Canada; je veux m'attacher uniquement à en découvrir le Nord.

Alphonse natif de Xaintonge voulut pousser sa découverte plus loin que Car-

tier. Il courut en 1545. la côte du Nord ; mais Jean Bourdon penetra encore plus loin ; car côtoyant en 1656 avec un bâtiment de 30 tonneaux toute la côte de Laborador, il entra dans un détroit, & arriva au fond de la Baye, aprés avoir fait un circuit de sept à huit cens lieuës par mer, qui n'est cependant qu'à 130. de Quebec par terre, qui fut nommée dans la suite Baye d'Hudson par les Anglois. Jean Bourdon lia donc commerce avec les Sauvages de ce quartier. Ceux-ci sçachant qu'il y avoit une Nation étrangere dans leur voisinage, envoierent en 1661. par les terres à Quebec des Députez aux François pour faire un commerce, & demanderent un Missionnaire au Vicomte d'Argenson qui en étoit pour lors Gouverneur. Il leur envoia le Pere Dablon Jesuite, avec Mr. de la Valliere Gentilhomme de Normandie, accompagné de Denis Guyon, Desprez Couture, & François Pelletier, qui s'y rendirent par terre. Des Sauvages de la riviere de Saguenée, qui se perd à 40. lieuës de Quebec, dans le fleuve saint Laurent leur servoient de guides ; mais la reflexion qu'ils firent en chemin faisant sur l'entreprise des François leur parut préjudiciable. Aprés les serieuses reflexions qu'ils firent sur ce sujet,

ils dirent que ne sçachant pas bien les chemins ils n'osoient se hasarder davantage à les conduire. Ils furent contraints de s'en revenir.

Les Sauvages de la Baye renvoierent à Quebec en 1663. & prierent Mr. d'Avaugour qui en étoit Gouverneur, de leur donner encore des François. Il y renvoya la Couture avec cinq hommes, lequel en vertu de l'ordre de son General, s'y transporta par les terres, & étant arrivé à la Baye il en prit possession. Il prit hauteur pour cet éfet à un endroit où il planta une Croix. Il mit en terre au pied d'un gros arbre les armes du Roi, gravées sur du cuivre, envelopées entre deux plaques de plomb, & de l'écorce par dessus.

Desgrozeliers & Radisson habitans de Canada se formerent des idées assez chimeriques sur la possession de quelques endroits de cette Baye; mais voyant qu'ils n'étoient pas en état de soûtenir une dépense si considerable, ils passerent à Baston, & de là à Londres où ils firent des propositions d'établissement.

Les Anglois les écoutant volontiers sans se mettre en peine des mécontentemens qu'ils avoient eûs à Quebec, y arriverent avec eux à la riviere qui prend son nom du lac de Nemisco, qui est au

fond de la Baye qu'ils apellerent Rupert, du nom du Prince Robert. Ce premier projet les engagea de s'établir ensuite à Monsipi & à Kichichoüanne.

L'on n'eut point de connoissance à Quebec de l'entreprise & du succés des Desgrozeliers & de Radisson. Les Anglois demeurerent les maîtres de ces quartiers pendant quelque temps, jusques à ce que l'on en eût avis à la Cour de France. Mr. Colbert qui s'attachoit beaucoup à l'augmentation des Colonies écrivit à Mr. du Chêneau Intendant du Canada, une lettre datée du 15. Mai 1678. par laquelle il lui mandoit, qu'il étoit avantageux au service du Roi d'aller vers la Baye d'Hudson pour en pouvoir contester la proprieté aux Anglois qui prétendoient s'en mettre en possession.

Desgrozeliers & Radisson s'étant repentis dans la suite des fausses démarches que ils avoient faites revinrent en France, & ayant obtenu leur pardon de Sa Majesté repasserent en Canada.

La Colonie commençant à devenir un peu considerable, il se forma une compagnie pour la Baye. Desgrozeliers & Radisson eurent le commandement de deux petits bâtimens pour ces païs. Ils arriverent à la riviere de Penechioüetchiou dite

ſainte Thereſe qui eſt au 57. d. 30. m. lat. Nord, où ils bâtirent un petit Fort. Il arriva trois jours aprés une barque de Baſton, montée de dix hommes que les François reçûrent comme amis, leſquels ſe mirent dans la riviere de Poaoüirinagaou dite Bourbon, qui eſt à ſept lieuës de l'autre, & quatre autres jours aprés l'on vit paroître au bas de Bourbon un vaiſſeau de Londres de quatre-vingt hommes. Ceux de Baſton qui étoient venus en *Interlops* dans la Baye ſur ceux de la même nation, aprehendant d'être pris ſe mirent ſous la protection des notres.

Les Anglois du vaiſſeau de Londres prétendoient faire décente à terre, & y prendre poſſeſſion de quelqu'endroit. Ceux du Fort s'y oppoſerent, & ſur ces conteſtes les glaces heurterent ſi rudement l'Anglois qu'elles couperent ſes cables, l'emporterent au large, & fit naufrage avec quatorze hommes. Une partie de l'équipage s'étant ſauvé à terre dans des chaloupes implora le ſecours des François. L'on eut pitié d'eux. On leur donna même une grande barque & des vivres, & ils firent voile vers le fond de la Baye.

Deſgrozeliers & Radiſſon ayant fait la traite avec les Sauvages, laiſſerent huit hommes ſeulement au Fort pour la continuër

nuër jusques à l'année suivante. Ils emmenerent l'Interlop Anglois à Quebec que Mr. de la Barre Gouverneur renvoya sans le confisquer. Desgrozeliers & Radisson ne furent pas contens de leurs associez. Le chagrin les prit, & ils vinrent à Paris. Milord Preston Ambassadeur d'Angleterre, sçût qu'ils y étoient. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les atirer encore à Londres. Il promit à Godet l'un de ses domestiques de le faire nommer Secretaire perpetuel de l'Ambassade, pourvû qu'il engagea Radisson dans son parti; & pour y réüssir plus facilement Godet promit de lui donner sa fille en mariage, qu'il épousa.

L'ambition commençant à s'emparer de son cœur, il voulut profiter de la bonne opinion que l'on concevoit de son merite. Aprés tous les agrémens qu'il eut en Angleterre, & la possession du Fort de Nelson, dit Bourbon, qu'on lui accorda, il les assûra qu'il les en rendroit maîtres. Il n'eût pas de peine à y réüssir, puisqu'il avoit laissé Chouard son neveu, fils de Desgrozeliers.

La retraite de ces deux perfides obligea les associez de prendre d'autres mesures. Elle voulut continuër son commerce, & elle y envoia l'année suivante deux petits

bâtimens. Mr. de la Martiniere qui les commandoit fut bien surpris en arrivant d'une pareille métamorphose ; & voyant que les Anglois s'en étoient rendus maîtres, il fut contraint d'entrer dans la riviere de Matscisipi, dite la Gargousse, qui est tout vis à-vis le Fort de Bourbon. Il y hiverna dix mois, & aprés avoir fait une traite fort mediocre avec les Sauvages il fit voile pour Quebec le 16. Juillet. Il proposa à douze de ses gens de rester avec lui à trois lieuës audessus des Anglois, dans une Isle ou le Gardeur avoit hiverné. Elle étoit fortifiée d'elle même, escarpée, & accessible que par un petit endroit, d'où l'on pouvoit empêcher sans peine l'abord des canots, & il y avoit un marais impraticable à l'entour. La chasse y eut été abondante, & le bois pour se chaufer n'y manquoit pas. Mr. de la Martiniere eut beau representer toutes ces raisons, personne ne voulut y consentir dans l'apprehension où ils étoient de manquer de vivres, & que l'année suivante on ne vint point leur donner du secours, ce qui arriva effectivement. Tant d'obstacles l'obligerent de mettre le feu à son Fort & de s'en retourner à Quebec. Il prit dans sa traversée une Quaiche Angloise à la côte de Laborador, qui venoit à la Baye, & il eut pris

encore un autre bâtiment, s'il ne s'étoit trouvé foible d'équipage qui avoit le Scorbut.

La nouvelle de l'usurpation du Fort de Bourbon ne laissa pas de toucher sensiblement la Compagnie. La perte qu'elle faisoit montoit à trois cens mil livres, & elle voulut en avoir encore raison.

Les associez aiant remontré trés-humblement à Sa Majesté l'injustice que les Anglois leur faisoient, obtinrent en propre la pleine joüissance de la riviere sainte Therese par un Arrêt du Conseil du vingt May 1685.

Le Chevalier de Troyes Capitaine d'Infanterie à Quebec vint donc par terre l'année suivante avec sainte Helene, d'Iberville & Maricour, trois freres Canadiens suivis de plusieurs autres, dans le dessein de faire la conquête des forts de Monsipi, Rupert, & Kichichouanne. Le Pere Silvie Jesuite, Missionnaire d'un merite consommé, voulut bien y venir.

Ils partirent de Montreal au mois de Mars 1686, traînerent & porterent sur le dos leurs canots avec leurs vivres une bonne partie du chemin dans le bois, où ils trouverent les rivieres qui avoient chariées. Cette marche dura jusques au vingt Juin, acompagnée de beaucoup de fati-

gues, & il falloit être Canadien pour suporter les incommoditez d'une si longue traverse.

Ils arriverent au nombre de quatre-vingt-deux vers Monsipi qui est au fond de la Baye, au 51. d. 17. min. latitude Nord. Lorsque ce Capitaine s'en vit proche, il prit toutes les précautions d'un habile homme : mais pour vous donner une idée juste de la maniere avec laquelle il fit les attaques de ce Fort, je croi Monsieur qu'il faut auparavant vous en décrire le plan.

Il étoit de figure quarée, à trente pas du bord d'une riviere, sur une petite hauteur relevé de grosses palissades de dix sept à dix-huit pieds, flanqué de quatre bastions revêtus en dedans de Madriers, avec une terrasse d'un pied d'épaisseur.

Il y avoit dans chaque bastion qui regardoit la riviere, trois pieces de canon de six à sept livres de bale, & deux dans les deux autres qui regardoient un desert de vingt arpens. Une grande porte au milieu de la courtine, épaisse d'un demi-pied, garnie de gros clous, de pentures & de barres de fer par derriere, faisoit face à la riviere, & une autre du côté du desert. L'on voioit au milieu de la Place une redoute bâtie de piece sur piece de trente

pieds de long du côté de la riviere ſur vingt huit de large, haut de trente pieds à trois étages avec un parapet tout autour ſur lequel il y avoit à chaque face quatre embraſures, & ſur le haut de la redoute, trois pieces de deux livres & une petite de huit de fonte.

Le Chevalier de Troyes ayant examiné les dehors fit en même temps un détachement pour garder tous les canots. L'on en emmena deux qui étoient chargez de Madriers, piques, pioches, pelles, gabions, & d'un belier.

Sainte Helene & d'Iberville furent nommez pour l'ataque des deux flancs qui défendoient la courtine du bois La Liberté Sergent devoit faire une fauſſe attaque, & placer trois hommes à chaque flanc, qui défend la courtine de main droite, avec ordre que l'un des trois couperoit la paliſſade, & que les deux autres tireroient dans les embraſures au moment qu'ils apercevroient remuër le canon.

Le Chevalier de Troyes qui s'étoit réſervé la principale attaque, fit trois détachemens commandez chacun par un Sergent. Deux devoient ſe jetter à chaque flanc, & le troiſiéme avoit ordre d'enfoncer la porte avec le belier. Tous ces détachemens étant donc reglez par ſa ſage

conduite. Sainte Helene & d'Iberville arriverent à un bastion où ils firent lier deux pieces de canon par la volée, & attacherent le bout de la corde à une fourche pour empêcher qu'ils ne se maniassent, & en cas que les assiegez eussent voulu y mettre le feu, ils y avoient fait acommoder de gros cordages, de maniere que l'effort des coups de canon auroit arraché la moitié d'une palissade. L'on se servit de ce stratagême dans tous les endroits où il paroissoit du canon. Sainte Helene & d'Iberville suivis de cinq ou six autres se trouvtan les plus alertes, escaladerent la palissade, ouvrirent la porte du bois qui n'étoit point fermée à clef, & gagnerent la porte de la redoute pour la briser. Nos gens tirerent malheureusement sur eux du côté de la riviere par de petites ouvertures, en blesserent un, croyans qu'ils étoient Anglois. Le belier arriva sur ces entrefaites devant la grande porte, lequel fit son effet. Le chevalier de Troyes se jetta aussi-tôt dans le corps de la Place, & fit faire feu dans toutes les embrasures & les meurtrieres de la redoute. Cette saillie fut accompagnée, Monsieur, de tous les cris de guerre à l'Iroquoise. L'on proposa bon quartier aux assiegez, mais il parut un Anglois qui répondit avec assez de temerité qu'ils vou-

loient ſe batre, & dans le moment qu'il pointa une piece de canon ; ſainte Helene lui caſſa la tête d'un coup de fuſil. L'on aprocha le belier auprés de la porte de la redoute qui la démonta. D'Iberville l'épée à la main, & ſon fuſil de l'autre ſe jetta dedans ; mais, comme elle tenoit encore à une penture, un Anglois qui s'étoit trouvé derriere la referma. D'Iberville qui ne voyoit ni ciel ni terre ſe trouva aſſez embaraſſé. Il entendit du monde qui décendoit d'un eſcalier , il tira deſſus. On le ſecourut à la hâte, car le belier ayant fait un dernier effort, nos gens entrerent en foule l'épée à la main, & trouverent les Anglois nuds en chemiſes qui ne s'étoient point aperçûs des premiers mouvemens que l'on avoit fait auparavant que d'attaquer leur Fort.

Cette premiere expedition étant faite, le chevalier de Troyes réſolut de paſſer outre. Il étoit en ſuſpens, s'il iroit à Rupert, ou à Kichichouanne. Il avoit apris qu'un bâtiment étoit parti la veille de ſon arrivée à Monſipi pour Rupert, qui auroit augmenté leur force. Il faloit faire quarante lieuës le long de la mer pour s'y rendre. Les chemins en étoient trés-difficiles ; au lieu qu'il n'y en avoit que trente pour Kichichoüanne. Il ſçavoit que

l'on ne faisoit point de garde au premier ; & que dans l'autre elle s'y observoit fort regulierement ; mais l'attaque de l'un lui paroissoit plus difficile, parce que ce vaisseau ne manqueroit pas de moüiller à bout touchant du Fort ; ainsi, qu'il seroit obligé de le couler à fond pour se faciliter quelques ouvertures favorables. Toutes ces circonstances ne laisserent pas de l'embarasser. Il se détermina à la fin d'aller à Rupert. L'on construisit une chaloupe pour embarquer deux petites pieces de canons. Les préparatifs étant donc faits, ils partirent le vingt-cinq Juin au nombre de soixante & arriverent devant Rupert le premier Juillet. Sainte Helene eut ordre de faire la découverte de sa situation. Il raporta que le Fort étoit un quaré long, flanqué de quatre bastions, n'y ayant point de canon, qu'il y avoit une redoute dedans qui n'étoit pas tout-à-fait au milieu de la Place, de pareille construction que celle de Monsipi, à la réserve qu'elle étoit couverte d'un toit plat sans parapet, qu'il y avoit une échelle contre le toit pour du feu, que la redoute avoit quatre petits bastions élevez de terre de la hauteur d'homme, n'étant soûtenus d'aucun pillier, mais seulement de pieces de bois qui sortoient hors de la redoute, & qu'il paroissoit au-

dessus huit pieces de canon. Cette découverte ne laissa pas d'être faite à propos.

L'on fit des affuts aux canons. L'on prépara toutes les grenades. L'on fit faire des Madriers pour attacher le Mineur. Quatorze hommes d'élite soûtenus par d'Iberville avoient pour partage le vaisseau. Un Sergent avec un détachement devoit se tenir en embuscade pour faire feu sur ceux qui paroîtroient sur le pont, & sainte Helene avec ses gens devoit faire enfoncer la porte du Fort avec le belier. L'on étoit prés d'un côté pour faire agir le canon, & de l'autre un Grenadier devoit monter à une échelle. Ils arriverent en bon ordre la nuit du trois au pied du Fort, où le chevalier de Troyes fit faire alte. D'Iberville & Maricour rangerent dans le moment le vaisseau à petites rames. Ils trouverent un Anglois envelopé dans sa couverture dessus le pont qui en s'éveillant voulut se mettre sur la défensive, & on ne lui en donna gueres le temps. D'Iberville frappa du pied pour réveiller les autres, comme c'est l'usage dans les vaisseaux. Lorsqu'il faut qu'un équipage se leve quand il arrive quelque chose d'extraordinaire. L'un qui vouloit passer la tête au dessus de l'échelle pour voir dequoi il étoit question, reçut un coup de sabre par

le milieu de la tête ; un autre qui avoit monté de l'avant perit de même. L'on força la chambre à coups de haches, & l'on fit main basse par tout. On leur donna quartier, principalement à Brigueur Gouverneur de Monsipi qui venoit relever celui de Kichichouanne, & qui avoit de plus la qualité de general de la Baye d'Hudson.

Pour ce qui est du Chevalier de Troyes, son belier enfonça sans peine la porte du Fort dans lequel ils entrerent tous l'épée à la main. Le Grenadier gagna aussi-tôt le haut de la redoute. Il jetta force Grenades dans le tuyau de la cheminée d'un poële qui prenoit du haut en bas au milieu de la redoute. Tout creva. Il n'y eut pas moien de se tenir dans cet endroit. Une femme qui entendoit faire des trous au dessus du plancher de sa chambre crût être plus en sureté dans un autre. Un éclat de grenade la frapa en se sauvant. Tous les Canadiens faisoient un feu continuel dans toutes les embrasures & les meurtrieres. C'étoit un desordre effroyable dans cette place. Dans le temps qu'on y dressa au milieu une baterie pour détruire la redoute, le belier fit ce qu'il pût pour renverser la porte. Le canon supléa à son defaut ; mais ce qui étoit encore de plus embarassant pour les

assiegez, c'est que le Mineur avoit tout disposé & n'attendoit plus que l'ordre pour faire sauter la redoute. Les Anglois voyant qu'il n'y avoit plus moyen de resister, demanderent heureusement quartier. On mit tous les prisonniers dans un Yacq qui étoit échoüé un peu loin du Fort. L'on fit sauter ensuite la redoute, & couper la palissade, parce qu'il eut fallu trop de monde pour la garde de ce lieu. Sainte Helene & d'Iberville y resterent. Le Chevalier de Troyes ayant donné ordre que l'on radouba le Yacq, se mit en canots avec une partie de son monde pour retourner à Monsipi. Il y trouva la prise qui étoit arrivée devant lui. Il fit mettre les prisonniers de Rupert de l'autre bord de la riviere de Monsipi avec des vivres, des filets pour pêcher, deux fusils, de la poudre & du plomb : défense à eux sous peine de la vie de passer outre ; & que, si par hasard ils avoient quelque chose d'importance à communiquer aux François, ils pouvoient venir de marée basse sur une bature de sable avec deux hommes seulement, qui mettroient un mouchoir au bout d'un bâton pour signal. Le Chevalier de Troyes voyant que tout lui avoit réüssi jusques-là voulut terminer ses attaques par le Fort de Kichichouanne. Il pria le

pere Silvie de vouloir l'y accompagner, lequel étoit resté à Monsipi, lorsqu'il alla à Rupert.

Les chemins n'étoient gueres praticables pour s'y rendre. Personne ne savoit au juste sa situation. Toute cette côte est un Platin peu navigable. On étoit contraint de doubler des pointes de bature à trois lieuës au large. Lors que la marée étoit basse il faloit porter tout son bagage & ses canots à une lieuë au loin. Quand elle étoit haute l'on se trouvoit engagé dans des glaces. Parmi toutes ces difficultez l'on ne pouvoit encore trouver cet endroit. Des Sauvages qui s'étoient flatez de le bien connoître ne savoient où ils en étoient. Ils avoient cependant sujet de bien conduire la Troupe, car les mécontentemens qu'ils avoient eûs des Anglois leur inspiroient trop de ressentiment pour en demeurer-là. L'on entendit dans ce contre-temps sept à huit coups de canon. C'en fut assez pour pouvoir tenter d'y arriver, & l'on jugea bien qu'il y avoit quelque réjoüissance.

On arriva, Monsieur, à un endroit où il y avoit une maniere d'Estrapade à deux lieuës du Fort, au haut de laquelle étoit un siege pour poser un Sentinelle, où les Anglois venoient de temps en temps à la décou-

découverte de leurs vaiſſeaux. Saint Helene alla encore reconnoître l'aſſiete de la Place. D'Iberville arriva ſur ces entrefaites avec ſa barque à l'embouchure de la riviere, avec tous les Pavillons de la Compagnie d'Angleterre, ayant eû bien de la peine de ſe tirer des glaces.

Le Fort étant reconnu le Chevalier de Troyes ſe rendit proche. Comme il ne trouvoit point de poſtes avantageux pour dreſſer ſes batteries, il crût qu'en envoyant ſommer de prime abord le Gouverneur, qu'il ſavoit n'être pas homme de guerre, cela pourroit l'ébranler, qui d'ailleurs n'ignoroit point la reddition de Monſipi & de Rupert. Il prit prétexte outre cela qu'ayant arrêté il y avoit du temps trois François qu'il avoit même fort maltraitez, il vouloit les ravoir, faute dequoi il ſe rendroit maître de ſa Place Ce Gouverneur reçût fort civilement ceux qui avoient été envoyez le ſommer, ne parlant n'y de la rendre, n'y de ſe battre. Le Chevalier de Troyes jugea bien qu'il y avoit de la foibleſſe en ſon fait.

Il falut cependant travailler de force à faire une batterie. Le Fort étoit à quarante pas du bord de l'eau, dans un terrain marécageux, entouré d'un foſſé ruïné, ſeparé de la batterie des Canadiens par un

ruisseau d'une portée de fusil. Il y avoit un grand corps de logis de piece sur piece, qui servoit de cloture à une Courtine de cinquante pieds, laquelle faisoit face à la riviere où demeuroit la garnison, celle qui regardoit le bois étoit de même maniere, & les deux autres étoient de 42. pieds. Les quatre Bastions étoient aussi de piece sur piece de dix-huit pieds de haut, dont les flancs étoient de quatre & huit pouces, les faces étant de vingt-deux & demie. Ils avoient une plate forme par dessus, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon à chaque bastion, & vingt-cinq dans les flancs mises par étage. Il y en avoit deux autres au milieu de la Place, vis-à-vis les portes.

Le bâtiment entra heureusement dans la riviere. L'on débarqua le vingt trois Juillet dix pieces de canon pendant la nuit. On les pointa ensuite sur la chambre du Gouverneur. L'on fit feu dans le temps qu'il paroissoit fort tranquille avec sa famille. L'éfet du canon ne laissa pas de mettre tout sans dessus dessous, sans qu'il y eut neanmoins personne blessé. L'endroit n'étoit donc pas tenable, le reste du Fort le fut encore moins dans la suite. La baterie étoit cachée dans un bois sur une hauteur qui commandoit, & le canon en

fut si bien servi qu'en moins de cinq quarts d'heures l'on tira plus de cent quarante volées, qui criblerent tout le Fort. Les Canadiens voyant que tout alloit bien se mirent à crier vive le Roi. L'on entendit en même temps du Fort des voix sombres qui en firent autant. Il est vrai que les Assiegez s'étoient tous renfermez dans une cave, & l'on aprit dans la suite que personne n'ayant voulu se risquer d'amener le Pavillon, ils avoient fait unanimement ce signal pour faire connoître qu'ils vouloient se rendre.

Les boulets manquerent, mais l'on s'étoit pourvû en partant de Monsipi d'un moule pour en faire de plomb. Je vous avoüe, Monsieur, qu'il paroît extraordinaire que l'on attaque des Forts avec des boulets de canon de ce métail. Quand ils sont de pieces de bois raportées, & de terrasses palissadées, ils peuvent faire cependant leur même éfet.

Le Chevalier de Troyes se trouvoit assez embarassé. Dans le temps qu'il reflechissoit sur les moyens de faire un dernier éfort, on lui vint dire que l'on battoit la chamade, & qu'il paroissoit un homme avec Pavillon blanc, qui s'embarquoit dans une chaloupe.

Ce présage heureux donna de la joye

dans le Camp. Il y avoit déja du temps qu'on y languissoit. Le grand froid & la famine avoit accablé tout le monde. L'on étoit même réduit à ne manger plus que du persil de Macedoine, que l'on trouvoit sur les bords de la mer. Le Ministre de ce Fort fit un long compliment au Chevalier de Troyes, d'une voix peu rassurée. Celui-ci lui demanda assez brusquement qui l'amenoit? Monsieur le Gouverneur souhaiteroit, Monsieur, vous parler. Si votre Gouverneur, lui répondit-il, veut me parler, il y peut venir avec assurance. Le Chevalier de Troyes aprehendant neanmoins qu'ils ne crussent qu'il étoit homme sans aveu, voulut bien accepter la proposition que le Ministre lui fit de se rendre à une certaine distance. Le Gouverneur y vint avec du vin d'Espagne: & aprés avoir bû à la santé des deux Rois, il pria le Chevalier de Troyes de lui dire ce qu'il souhaitoit? L'autre lui répondit, que puisque il n'avoit pas voulu lui rendre ses trois François, il vouloit avoir sa Place. Le Gouverneur lui dit qu'il la lui donneroit volontiers, mais qu'il lui demandoit quelque grace. Ce fut, Monsieur, la Capitulation que voici.

Articles accordées entre Mr. le Chevalier de Troyes, commandant le détachement du parti du Nord; & le Sieur Henri-Sergent, Gouverneur pour la Compagnie Angloise de la Baye de Hudson, le 16. Juillet 1686.

PREMIEREMENT.

IL a été accordé que le Fort seroit rendu avec tout ce qui apartient à ladite Compagnie, dont on doit prendre une facture pour notre satisfaction particuliere, & pour celle des deux parties en general.

Il a été acordé que tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, joüiront de ce qui leur apartient en propre.

Que ledit Henri-Sergent Gouverneur, joüira & possedera tout ce qui lui apartient en propre, & que son Ministre, ses trois Domestiques & sa Servante, resteront avec lui & l'attendront.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes renvoyera les Domestiques de la Compagnie à l'Isle de Charles-Eston, pour y attendre les Navires qui doivent venir d'Angleterre pour les y passer. Et en cas que lesdits Navires n'arrivent point, le Sieur

Chevalier de Troyes les assistera d'un vaisseau tel qu'il pourra, pour les renvoyer en Angleterre.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes donnera audit Henri-Sergent Gouverneur, ou à son Commis, les vivres qu'il croira lui être necessaires pour lui & pour son monde, pour le reconduire en Angleterre, si les bâtimens n'arrivent pas à bon port, & pendant ce temps là leur donnera des vivres pour attendre leurs vaisseaux.

Que les Magazins seront fermez & scellez, & les clefs seront delivrez au Lieutenant dudit Sieur Chevalier de Troyes, afin que rien ne soit détourné pour en prendre une facture, suivant le premier Article.

Que le Gouverneur & tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, sortiront hors du Fort, & se rendront audit Sieur Chevalier de Troyes, & tous seront sans armes, excepté le Gouverneur & son Fils, qui auront l'épée au côté.

Ces Articles furent signez de part & d'autre. Sainte Helene & d'Iberville entrerent aussi-tôt dans le Fort. Celui ci emmena le Gouverneur & sa suite à l'Isle de Charles Eston, & le reste des Anglois se rendirent à Monsipi. Cette Isle est au

51. d. dans l'Oüeſt Nord-Oüeſt de Kichichouanne à 25. lieuës. Les Anglois y tenoient un Magaſin. C'étoit leur premier abord devant que d'arriver à ce lieu-ci, où l'on tranſportoit les Caſtors dans une barque qui étoit deſtinée pour cet effet.

La conduite du Chevalier de Troyes fut tout-à-fait judicieuſe dans toutes ſes entrepriſes. Les bons conſeils du Pere Silvie lui ſervirent beaucoup pendant le ſejour qu'il fit dans ces quartiers. Aprés qu'il eut mis bon ordre par tout il partit le dix Août 1686. pour Montreal.

D'Iberville envoia les Anglois par mer en France, & ſix mois aprés vint par terre à Montreal ayant laiſſé ſon frere Maricour pour commander dans ces endroits. Il revint en 1690. avec la ſainte Anne & les armes de la Compagnie, dans le deſſein de prendre le Fort de Nelſon. Il mouilla le vingt-quatre Septembre proche la riviere ſainte Thereſe. Il mit pied à terre avec dix hommes pour faire quelques priſonniers, & ſçavoir en quel état ſe trouvoit le Fort. Il aperçût un Sentinelle à un endroit que l'on apelle le *Poſtau*, qui eſt à une demie lieuë de l'embouchure, lequel porta l'alarme. Les Anglois détacherent auſſi-tôt un bâtiment de trente ſix pieces. D'Iberville ſe rembarqua aſſez précipi-

tamment dans sa chaloupe & fut poursuivi de deux autres qui firent feu sur lui. Il gagna son bord & apareilla. Le Juzant vint sur ces entrefaites qui fit échouër l'Anglois sur des roches. D'Iberville fit exprés fausse route pour leur faire croire qu'il s'en retournoit la nuit en France, & revirant de bord il gagna la riviere de Koüachaoüg dite des saintes Huiles, parce qu'il s'y en perdit une boëte où il trouva le saint François commandé par Maricour. Ils se rendirent maîtres du Fort de Nieusavanne qui étoit à trente lieuës du Fort de Nelson. Les Anglois voyant qu'ils ne pouvoient le conserver, y mirent le feu, & se refugierent dans celui-ci, n'ayant pû bruler leurs Castors. D'Iberville transporta tous ces effets à Kichichouanne dans la Sainte Anne, les Armes de la Compagnie & le St. François. Il y hiverna avec le premier, envoya le troisiéme à Monsipi pour y porter des vivres & des éfets pour la traite, avec quarante hommes de renfort. Le commerce le plus commun du fond de la Baye consiste en menuës Pelleteries, qui sont des Martes les plus noires de tout le Nord.

Aprés que ce Vaisseau eut été quelque temps à Monsipi, il alla hiverner à Rupert, & les armes de la Compagnie moüil-

la à Charles Eston. D'Iberville ayant pris la Pelleterie de saint François, qui étoit arrivé à Kichichouanne repassa à Quebec, devant lequel il y avoit une Escadre Angloise. Longueuil son frere lui donna avis aux Isles aux Coudres de leur arrivée, ce qui l'obligea de faire voile pour France avec tout son Castor. Les Anglois voulurent, Monsieur, avoir leur revange en 1693. Ils vinrent devant Kichichouanne avec trois vaisseaux. Ils ne trouverent point de resistance, parce que la garnison Canadienne étant dépourvûë de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche gagna le Canada par terre, à la réserve de trois seulement qui tinrent tête à cent Anglois dont ils en tuërent trois, & voyant qu'il falloit succomber ils aimerent mieux s'enfuir la nuit dans les bois que d'être à leur discretion, & passerent à Quebec. La sainte Anne arriva, Monsieur, quatre jours aprés cette expedition. Le Capitaine mit du monde à terre pour sçavoir en quel état se trouvoient les Canadiens. Les Anglois détacherent un vaisseau pour le prendre, mais celui ci gagnant le vent obligea les Anglois de rentrer dans la riviere, & s'en retourna en Canada.

D'abord que Kichichouanne fut pris, Rupert & Monsipi suivirent le même sort;

mais en 1694. Sa Majesté prêta à la Compagnie de Quebec, le Poli & la Salamande. D'Iberville qui en étoit le Commandant vint à Quebec, où il prit cent vingt Canadiens pour faire l'expedition du Fort de Nelson. Il partit le huit Août, & arriva heureusement le vingt-quatre Septembre, devant que la riviere commença à prendre. Il forma le Siege qui dura huit jours, & aprés l'avoir bombardé il s'en rendit le maître, le 12. Octobre.

Il y trouva cinquante pieces de canon, cinquante-six hommes de Garnison sans Pelleteries, parce que les vaisseaux d'Angleterre ne faisoient que de partir.

Il y demeura quinze mois & repassa en France avec sa traite, aprés y avoir laissé la Forêt pour Gouverneur, avec la Plaque chef de Guerre chez les Iroquois, qui a eû l'honneur d'être connu du Roi.

Les Anglois revinrent, Monsieur, en 1696. avec quatre vaisseaux de guerre & une galiote à bombe, devant le Fort de Nelson. La Forêt disputa le terrain le mieux qu'il pût, lequel faute de vivres fit une capitulation fort honorable, s'étant reservé tout le Castor. Serigni Lieutenant de vaisseaux, frere de d'Iberville, arriva sur ces entrefaites avec le Dragon & le Hardi; mais ceux qui arrivent devant ce

Fort, ont, Monſieur, cet avantage qu'ils peuvent diſputer ſans peine l'entrée de la riviere comme je vous le ferai voir dans la ſuite. Les Anglois n'obſerverent point la capitulation, s'emparerent du Caſtor qu'ils tranſporterent en Angleterre, & emmenerent le Chef de guerre des Iroquois, qu'ils ont tenu priſonnier juſques à la paix. Enfin le Roi renvoia nôtre Eſcadre en 1697. pour l'expedition du Fort de Nelſon, ou ſes armes ont été pleines de gloire. Je n'ai pas été ſurpris, Monſieur, de la maniere avec laquelle les Canadiens ſe ſont diſtinguez dans ces quartiers.

Monſieur le Comte de Frontenac donna à ces jeunes Conquerans tant de preuves de ſon experience au fait de la Guerre, qu'ils avoient ſucé inſenſiblement cet air martial qu'il leur avoit inſpiré depuis tant d'années que le Roi les lui avoit confié. Ils ne pouvoient donc ſe démentir de ce qu'il leur avoit apris, & il lui étoit d'autant plus glorieux de voir que les armes du Roi ont penetré les climats les plus rudes de l'Univers ſous l'étenduë de ſon *Generalat*, que malgré tous les contretemps qui nous y ſont arrivez, il pouvoit dire avec juſtice qu'il falloit être Canadien, ou avoir le cœur d'un Canadien pour être venu à bout d'une telle entrepriſe.

Aprés que Jean Bourdon eût le premier connu la Baye du Nord du Canada, & qu'il eut fait son établissement, les Danois voulurent y venir en 1668. La premiere terre qu'ils y connurent fut la riviere de Manotcousibi au 59. deg. lat. Nord, qui prend sa source dans le païs des Atticmospicayes, & l'apellent encore la riviere Danoise, que les Anglois ont nommez Cherchel. Les disgraces qu'ils eurent dans ce païs par les miseres & les maladies pareilles à celles que nous avons eûës, firent mourir soixante hommes de soixante & quatre d'équipage qu'ils étoient sur deux vaisseaux, ayant été obligez de laisser le plus grand pour ramener le petit. Cette mortalité donna de trop mauvaises impressions au Roi de Dannemark pour y faciliter dans la suite une traite avec les Sauvages.

La premiere riviere que l'on trouve aprés la Danoise en tirant vers le Sud est celle de Poaoürinagou, dite Bourbon, découverte par Desgrozeliers. Cette riviere est trés-belle, large d'une lieuë à son embouchure habitée par les Mashkegonhyrinis, autrement Savanois, qui ont guerre avec les Hakouhirmious. A cinq lieuës en dedans l'on trouve deux petites Isles d'une lieuë de tour chacune, où il y a de grands arbres. Cette riviere n'est qu'à cinq lieuës par

par terre de Penechiouetchiou, dite ſainte Thereſe, & de ſept par mer. C'eſt à la vûë de ces deux rivieres où nous ſoûtinmes dans le Pelican la gloire des armes du Roi, par le premier combat qui ſe ſoit donné dans ces mers glaciales, contre l'Hamshier, l'Hudſonſbaye & le Dering, ayant coulé le premier à fond, pris le ſecond, & mis en fuite le troiſiéme, aprés un combat de quatre heures. Toute cette côte a environ cent lieuës de platin, & l'on ne trouve que neuf braſſes d'eau à ſix lieuës au large. Elle eſt tout-à-fait dangereuſe, lorſque les vents de la mer regnent, principalement ceux d'Eſt; Eſt-Sud-Eſt, Eſt-Nord-Eſt, d'où vient que les Vaiſſeaux qui viennent au Fort de Nelſon gagnent d'abord une Foſſe que l'on apelle le *trou.* Ce *trou* eſt un moüillage Eſt & Oüeſt, entre deux Bancs, à une lieuë de l'embouchûre de la riviere Sainte Thereſe. Il y a dix-huit pieds d'eau marée baſſe, & trente marée haute, larges de deux cens braſſes ſur ſix cens de long. Lors qu'un Vaiſſeau arrive, il doit ranger plûtôt la bature du Nord que celle du Sud.

A une lieuë dans cette riviere eſt ſur le bord de la rive à ſtribord le Fort de Nelſon. Cette riviere prend ſa ſource d'un grand Lac qui ſe nomme Michinipi, qui

est le veritable païs des Kricqs, d'où il y a communication aux Assiniboüels, quoi qu'extrêmement éloignez les uns des autres.

La riviere Mathisipi, dite Legané, du nom d'un François qui étoit avec Desgrozeliers, se dégorge à Babord vers l'embouchûre, & environ une lieuë au-dessus vis-à-vis du Fort est Matschisipi dite la Gargousse, aussi Canadien. Par le moyen de ces deux rivieres les Sauvages vont au Fort de Nieusavanne dont je vous ai, Monsieur, parlé, qui est sur le bord d'une grande riviere qu'ils apellent Koüachouc.

A douze lieuës au-dessus du Fort est la riviere Oüjuragatchousibi, & à deux lieuës plus haut que celle-ci est Apithsibi, dite riviere aux pierres à fléches, qui est le chemin par lequel les Sauvages vont à un grand lac qu'ils apellent Nameousaki, dite riviere à Eturgeon où sont les Nakoukouhirinous.

A vingt lieuës au dessus d'Apitsibi est Kichematoüami, dite grande Fourche de riviere, par où l'on va à Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

Je n'ai rien épargné comme vous voyez, Monsieur, à connoître à fond tout ce païs, qui est pour ainsi dire à l'extrémité de l'Amerique Septentrionale, du

moins le plus éloigné qui ſoit connu & pratiqué par les nations de l'Europe.

Il ne me reſte plus qu'à vous aſſurer que je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VII. LETTRE.

Détail des Peuples qui viennent faire la traite au Fort de Nelson.
Ceremonie que l'on fait pour ouvrir le Commerce des Pelleteries.

MONSIEUR,

Porter un grand nom, & se soûtenir par son merite personel doivent être deux choses inseparables. Aussi, se trouvent-elles en vous parfaitement réünies. L'on ne peut entendre parler dans le monde du nom de Duquêne, que l'on ne parle en même tems d'un des boucliers de la France, de la terreur, & du foudre des mers. Ruiter, ce Heros si recommandable dans la Hollande, redoutoit le grand Duquêne votre oncle, de glorieuse memoire, dont la valeur & l'intrepidité vous ont été un modéle dans toutes les nations d'éclat où vous vous êtes signalé. L'estime que Sa Majesté fait de votre merite en vous donnant le Gouvernement general des Isles de l'Amerique est une preuve convaincante

qu'il reconnoit tous vos travaux militaires. Il vous fait même ſucceder * à Mr. Phelipeaux qui étoit un general des plus conſommez dans le métier de la guerre. Nous avons perdu dans ce general un pere & un protecteur de l'Amerique : mais nous eſperons le retrouver en vous, & que vous aurez pour les Ameriquains les ſentimens qu'il avoit. Trop heureux en mon particulier de vous donner des marques de mon attachement pour votre perſonne, vous priant en même-tems de recevoir un détail d'une partie d'un voyage que j'ay fait en un païs bien opoſé à ma patrie.

Le païs circonvoiſin du Fort de Nelſon eſt extrémement plat. Il eſt rempli de forêts dont les arbres ſont fort petits à cauſe du grand froid. Il y a de grands marais peu praticables le long de la côte. J'eûs extrémement de peine à en paſſer un qui avoit une lieuë de long. Le Chevalier de Ligondez qui étoit beaucoup plus vigoureux que moi ſe trouva même aſſez embarraſſé. Un jeune Pilote de vingt ans qui nous avoit ſuivi nous devint fort à charge. Un Iroquois que nous avions lui fut d'un grand ſecours qui lui porta ſon fuſil. La nuit approchoit, & nous apprehendions de rencontrer quelques ours ou des loups,

P 3

* Ambaſſadeur en Savoye.

qui ſont fort carnaſſiers. Nous arrivâmes à la fin au bord de la mer.

Les peuples les plus voiſins de ce Fort ſont les *Oüenebigonhelinis*, c'eſt-à-dire, gens des bords de la mer. Ils vivent de chaſſe & de pêche. Les Loups marins y abondent, & ils ſont beaucoup plus gros qu'en Canada. Ils en font fondre la chair, dont ils font des huiles qu'ils traitent au Fort. Elle eſt plus claire & meilleure que celle de noix.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant de voir la quantité prodigieuſe d'Outardes, & d'Oyes ſauvages le long du rivage. Ces peuples commercent le duvet de ce gibier qu'ils ramaſſent à leur ponte, & la garniſon Angloiſe ou Françoiſe n'a point d'autre but. Tel Lit vaudroit en France trois à quatre cens francs. Les perdrix blanches y ſont admirables, & il n'y en a point d'autres. Elles ont les pieds patûs, les yeux bordez d'un plumage de couleur de feu, & elles ſont groſſes comme de petits chapons.

L'on trouve dans ces quartiers des Renards blancs, & des Martes Zebelines plus belles qu'en Moſcovie.

Les *Monſounis*, gens de marais, habitent un païs plus haut que les *Oüenebigonhelinis*, qui eſt fort rempli de marais. Comme il y a quantité de ruiſſeaux, & de

petites rivieres qui ſe perdent inſenſiblement dans de grands Fleuves, ces peuples tuent beaucoup de Caſtors ; car ces animaux qui ſont amphibies cherchent ordinairement les rivieres pour y faire leurs maiſons. L'on y en trouve de trés noirs ; qualité aſſez rare, car les Caſtors ſont ordinairement de couleur un peu roux. Ces peuples vouloient empêcher les autres nations plus éloignées d'aporter leurs Pelleteries au Fort, mais les Anglois les obligerent de leur donner le paſſage libre ſur leur terre, s'ils vouloient eux-mêmes commercer avec la nation Angloiſe.

Les *Savanois*, gens de Savanes, ſont plus loin en montant vers le Sud Ce ne ſont que ſavanes, prairies, & de beaux côteaux dans ce païs-là. L'Orignac, le Chevreuil, le Squenoton, & le Caribou y ont dequoi courir.

Le Squenoton reſſemble au Chevreuil ; il eſt plus haut, la jambe plus fine, & la tête plus longue & plus pointuë.

Le Caribou a la tête ſemblable à un Veau. Il en a la chair & le goût.

Les *Chriſtinaux* ou *Kricqs*, c'eſt-à-dire Sauvages, qui habitent les Lacs, demeurent à cent ſoixante lieuës. Ils ont l'uſage des calumets de Paix. C'eſt une nation nombreuſe dont le païs eſt vaſte. Ils

s'étendent juſques au Lac ſuperieur. Ils vont quelquefois en traite au ſaut de Ste Marie & de Michilimakinak. Ce ſont gens fort vifs, toûjours en action, danſant ou chantant. Ils ſont avec cela guerriers, & ils ont aſſez les manieres des Gaſcons.

Les *Migichihilinious*. C'eſt-à-dire, Sauvages, qui ont des yeux d'Aigles, demeurent à deux cens lieuës.

Les *Aſſiniboëls* habitent dans l'Oüeſt & le Nord. Ils ne ſont réputez qu'une même nation, à cauſe du grand raport qu'ils ont en leur langue. Ce mot veut dire hommes de roche. Ils ſe ſervent auſſi de Calumets, & demeurent à deux cens cinquante lieuës. Ils ont de grands traits marquez ſur le corps. Ils ſont poſez & paroiſſent avoir beaucoup de flegme. Ils aprochent aſſez du caractere des Flamands.

Les *Oskquiſaquamais* ne vivent ordinairement que de poiſſons. Ils tuent peu de Caſtors. Les robes qu'ils en portent ſont cependant les meilleures, & le Caſtor en eſt plus gras. Cette bonté vient de leur malpropreté, s'eſſuyant leurs mains graſſes à leurs robes de Caſtor.

Les *Michinipicpoets*, c'eſt-à-dire hommes de pierre du grand Lac, demeurent à trois cens lieuës. Cette nation habite Nord & Sud.

Les *Netaoüatſcmipoets*, c'eſt-à-dire hommes de pointe, demeurent à quatre cens lieuës.

Les *Attimoſpiquaies.* Ce mot ſignifie côte de chiens. L'on n'a pas encore eû un commerce ouvert avec eux, parce qu'ils n'oſent paſſer ſur les terres des *Maskegonehirinis*, avec qui ils ſont en guerre. Il y a chez eux des bœufs d'une grandeur prodigieuſe, dont les teſticules ſentent le muſc, & le poil eſt auſſi fin que celui de Caſtor, dont on peut faire même des chapeaux. Leurs cornes font un circuit à la tête comme celles des beliers. L'on aprend de ces gens là qu'il y a un détroit, au bout duquel eſt une mer glaciale qui a communication à celle du Sud.

Ceux d'entre ces nations qui viennent de loin pour faire la traite avec les François s'y diſpoſent au mois de Mai. Lorſque les lacs & les rivieres commencent à charier, ils s'aſſemblent quelquefois douze à quinze cens ſur le bord d'un Lac, qui eſt un rendez-vous où ils prennent pour cet effet tous les expediens neceſſaires pour leur voyage.

Les Chefs repreſentent les beſoins de la nation, engagent les jeunes chaſſeurs de prendre les interêts publics, les conjurans de ſe charger des Caſtors au nom

des familles. Quand ils ont jetté les yeux sur un certain nombre, ce sont des festins que chaque famille leur fait. Pour lors la nation se donne mutuellement toutes les marques d'estime que l'on peut souhaiter. C'est un renouvellement d'alliance qui se fait. La joye, le plaisir, & la bonne chere regnent alors & pendant ce temps l'on construit des canots pour le départ. Ils sont faits d'écorce de bouleau, & ces arbres sont d'une grosseur plus considerable que ceux que nous avons en France. Les fondemens sont des varangues ou petites pieces de bois blanc de la largeur de quatre doigts, qui en font le gabari. Ils attachent au haut des bâtons d'un pouce de large, qui soûtiennent l'ouverture des deux côtez. Ces petits bâtimens font une diligence surprenante. L'on peut faire en un jour plus de trente lieuës sur les rivieres. On s'en sert aussi pour la mer. Leur grandeur n'est pas reglée. On les porte facilement sur le dos. Ils sont fort volages à l'eau. Lorsque l'on veut ramer il faut se tenir debout, à genoux, ou assis dans le fond, parce qu'il n'y a point de sieges.

Lors que les Sauvages sont prêts de décendre, l'on choisit outre ces chasseurs quelques chefs qui viennent lier commerce de la part de la Nation. Je ne saurois

faire un juste dénombrement de la quantité de Sauvages qui décendent, parce qu'il y a des années qu'ils sont occupez à la guerre, ce qui les détourne de la chasse. Il peut y arriver ordinairement mille hommes, quelques femmes & environ six cens canots. Ils ont, Monsieur, cette politique qu'ils ne prennent point leur poste en arrivant, que quelqu'un ne leur ait limité auparavant un endroit. Et lorsqu'ils sont à une certaine distance du Fort, ils se laissent aller insensiblement au courant, afin que l'on ait le temps de les apercevoir, & ils font ensuite des cabanes sur le bord de la riviere.

Le Chef d'une Nation entre au Fort avec un ou deux de ses Sauvages les plus qualifiez. Celui qui commande dans cette place leur fait d'abord present d'une pipe & du tabac. Ce Chef lui fait un compliment fort succint, le priant d'avoir quelque consideration pour sa Nation. Le Commandant l'assure qu'il en sera satisfait. Le Chef ayant fumé fort de sang froid sans prendre congé de qui que ce soit. L'on ne s'en formalise même pas. Il assemble ses gens, leur fait le recit de l'acueil qui lui a été fait, & rentrant ensuite au Fort fait present au Commandant de quelques Pelleteries, le priant derechef

d'avoir en memoire sa Nation ; c'est, Monsieur, leur expression ordinaire, & de ne point traiter ses marchandises aussi cher qu'aux autres nations, car c'est à qui aura bon marché. Le Commandant le rassure de sa bienveillance, lui fait encore present de pipes & de tabac pour faire fumer tous ses députez. La traite se fait aprés hors du Fort par une fenêtre grillée, car l'on ne souffre point que le commun des Sauvages y entre. Lors qu'elle est faite avec le Chef d'une Nation, on lui fait un festin hors du Fort. L'on aporte une grande chaudiere sur l'herbe dans laquelle il y a des pois, des prunaux, & de la melasse. Lorsque les Sauvages sont assemblez, une personne de la part du Commandant les voyant dans cette situation, les prie de continuër toûjours la même alliance, presente le calumet au Chef, & fait fumer tous les autres. Aprés que ce repas est fait, on les prie de faire une danse ; ce qu'ils font avec plaisir. Le Chef commençant le prêmier, dit un air sur le champ sur l'agreable acueil qui lui a été fait. On lui donne à son départ du tabac pour faire fumer ceux des autres nations qu'il rencontrera, & les engager de venir faire la traite, en cas qu'elles ne soient point encore venuës. Le tabac est le pre-

sent

ſent le plus conſiderable dont on puiſſe les régaler. Tel a été l'uſage pratiqué par les François, qui ont été maîtres du Fort de Nelſon, auparavant que Sa Majeſté y ait envoyé nôtre Eſcadre. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VIII. LETTRE.

Retour en France.
Description d'une Maladie qui régne à la Baye d'Hudson.

MONSIEUR,

Qu'un Monarque comme notre Roi nous est précieux. Que la prolongation de ses jours doit nous être à cœur. La France vous a des obligations infinies de l'attachement continnel, & des soins que vous prenez de sa conservation. J'en rendrai bon compte à mon retour dans notre Ameriqne, dont le trajet ne se peut faire qu'avec beaucoup de risques, car les perils, les hasards, mon naufrage, & d'autres disgraces qui m'ont suivi dans le Voyage que j'ai fait à la Baye d'Hudson, ne s'effaçent pas aisement. En effet, la Mer est un élement si terrible, qu'elle n'a égard à qui que ce soit. Elle n'épargne pas plus l'honnête-homme que le scelerat, le pauvre que le riche, le lâche que le brave, & quand on se trouve comme moi réchapé

de sa colere, l'on compte cela comme un bonheur infini.

Nous partîmes du Fort de Nelson le 24. Septembre 1697. qui est le tems que les rivieres & la mer se glacent ordinairement, ou qu'il survient des vents trés-cruëls. Nous n'avions pû le faire plûtôt à cause du temps considerable que nous fûmes engagez dans les glaces du détroit, ce qui nous empêcha d'arriver de bonne heure devant le Fort de Nelson.

Nous apareillâmes d'un vent de Sud Sud-Oüest, à une heure aprés midi. Le Profond, sur lequel avoit passé notre équipage, du Pelican qui s'étoit perdu, une partie de l'Hudsonsbaye, & de la garnison de ce Fort, échoüa une heure aprés à onze pieds d'eau sur les Bancs, du côté du Nord. Comme il nous restoit encore prés d'une heure de *Flot*, nous nous élevâmes, & nous fimes route d'un vent de Sud-Sud-Oüest, sans cela nous aurions été obligez de faire passer une partie de nos trois cens hommes sur le Weesph, qui ne se trouva pas dans le même malheur que nous, & renvoier l'autre au Fort. Il est certain que nous y aurions mis la famine, & dans le Weesph, parce que celui-ci n'avoit tout au plus que ce qui lui falloit de vivres pour son équipage, & l'autre unique-

ment pour la garnison que nous y avions laissée.

Les vents furent le lendemain fort rudes. Le froid augmentoit, parce que nous élevions vers le Pole. Les jours devenoient trés-courts. Le Soleil ne paroissoit plus, par consequent point de hauteur. Tempête manifeste. Nous faisions route sans sçavoir où nous étions, il nous falloit cependant donner dans le détroit. C'étoit une pierre d'achopement pour pouvoir y entrer, puisque nous étions renfermez dans une Baye dont le bout du Nord est inconnu. Nous étions errans dans un climat plein d'écueils.

Le mouvement continuel de toutes les maneuvres accabloit nos Matelots. La misere dans laquelle nous nous trouvions tous faute de linge & d'habits, à cause de notre naufrage, causa tout-à coup le Scorbut, & je n'oserois vous dire, Monsieur, que nous étions tous rongez de vermine, jusques-là que de nos Scorbutiques qui étoient devenus paralitiques en moururent. Quand les Matelots décendoient des hunes ils tomboient roides de froid sur le pont, & il n'y avoit que les fomentations qui pouvoient les faire un peu revenir.

Les uns se faisoient à la côte du Nord; les autres vers l'Isle *Phelypeaux*. Quand

nous nous en vîmes à 35. à 40. brasses, fond de sable dans le Nord-Oüest, nous connûmes qu'en étant à deux ou trois lieuës il y avoit grand risque, car c'est peu de chemin quand on se voit forcé d'un coup de vent, qui dure deux fois vingt-quatre heures.

Comme nous courions pour lors à l'Est, nous nous trouvâmes heureusement dans le détroit, ayant aperçû sur les dix heures & demie du soir l'Isle de Salsbré au vent à nous, qui paroissoit toute blanche, parce qu'elle étoit couverte de néges. Elle demeuroit au Nord Est du compas environ trois lieuës. Les vents de Nord quart de Nord-Est exciterent encore de gros temps. Nous portâmes à l'Est avec les deux pacfis le long de cette côte, & le 2. Octobre nous vîmes à la pointe du jour celle du Nord du Cap-Charles par son travers, qui nous paroissoit du côté du Oüest Nord Oüest, toute hachée en petites Isles, & les terres qui couroient à l'Est Sud Est du côté des Isles Bonaventure, paroissoient hautes, fort unies, aussi couvertes de néges. Nous connûmes ces Isles à deux lieuës & demie de nous, sur les neuf heures du matin. Elles sont à la côte du Nord, au 63 six m. par estime, 43. d. de variation Nord-Oüest, à 55,

56. lieuës de l'Isle de Salsbré. Elles sont à l'entrée d'un grand enfoncement dont on ne voit pas le bout. Elles portent le nom d'un Canadien, Capitaine de Fregate legere qui monta un vaisseau il y a quelques années pour la compagnie du Canada.

Nous ne trouvâmes plus de Bancs de glaces dans le détroit. Il y avoit encore des Isles flotantes extrêmement hautes, échouées à une lieuë ou deux des terres qui n'avoient pû suivre le courant. Les glaces qui sont dans la Baye & dans le détroit tiennent plus de quatre cens lieuës. Elles vont se dégorger dans la mer quand elles commencent à se détacher. Les débris en sont si grands que cinq à six mille hommes pourroient se mettre en ordre de bataille fort aisément. Elles se détachent ordinairement au mois de Juillet, & elles vont quelquefois sept cens lieuës au large, avant d'être tout-à-fait fonduës. On en trouve assez souvent sur les açores du grand Banc, & qui y sont encore si hautes que des Corsaires avides & affamez les ayant prises pour des Vaisseaux leur ont donné chasse; mais ils ne sont pas peu surpris, quand prêts de venir à l'abordage, ils voyent fondre tout d'un coup à leurs yeux leurs vaisseaux imaginaires, & évanoüir par là leurs fausses esperances. La

mer étoit donc libre. Il faiſoit un froid ſi perçant, que nôtre équipage en fut entierement acablé. Preſque tous nos Matelots devinrent Scorbutiques, & il nous en reſtoit ſi peu en état d'agir que nous nous trouvâmes contraints de nous ſervir de nos priſonniers Anglois.

Nous vîmes le 5. Octobre à midi les Iſles Sauvages qui nous reſtoient au Nord Eſt. Elles ſont à la côte du Nord, loin d'une à deux lieuës de la Terre Ferme, qui font un grand enfoncement, dont l'embouchure peut avoir quatre à cinq lieuës.

Nous aperçûmes le fix le Cap-Dragon, à cinq lieuës. Il eſt au ſoixante-deux deg. 10. m. 38. de variation Nord Oüeſt, & nous connûmes ſur les huit heures du matin à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt le Cap d'Amanquamanca qui eſt à la côte du Sud, & le neuf faiſant la route du Sud Eſt quart de Sud, les Iſles *Boutonnes* nous parurent au nombre de huit. Elles paroiſſent beaucoup plus hautes que celles de la *Reſolution*. On les peut voir de treize à quatorze lieuës. Elles ſont à deux lieuës de la Terre-Ferme, entre laquelle il y a un bon paſſage dont le Cap s'apelle Fleuri. Elles font l'embouchure du détroit avec la *Reſolution* dont les courans portoient au Nord.

Nous commençâmes donc à nous trou-

ver hors des dangers, exemts de toutes ces inquietudes qui nous avoient fait apprehender de perir à tout moment.

O ſocii (neque enim ignari ſumus ante malorum)
O paſſi graviora, dabit Deus his quoque finem.

La derniere terre que nous laiſſâmes fut un endroit du païs de Laborador, que nous aperçûmes à 25. lieuës, qui paroiſſoit encore d'une hauteur prodigieuſe, & l'on peut dire que cette vaſte côte qui commence depuis le Cap de *Bel-Iſle* qui eſt au 59. d. 8. m. juſques aux Iſles *Boutonnes,* ce qui fait 202. lieuës en droite ligne, eſt la terre la plus haute qui ſoit au monde, que l'on découvre quelquefois de 40. lieuës en mer. Tous ces objets pleins d'horreur s'évanoüirent enfin à nôtre vûë.

Jam ſatis terris nivis atque diræ,
Grandinis miſit pater.

Nous n'avions plus qu'à prier le Ciel de nous être favorable dans le reſte de nôtre traverſée & de nous écrier

Ventorumque regat pater,
Obſtrictis aliis, præter Japiga,

Je ne doute pas, Monſieur, que ſi vous m'aviez vû dans cet état vous ne m'euſſiez fait le même ſouhait que faiſoit Horace à ſon ami Virgile, lors qu'il

partit d'Italie pour Athenes. Il eſt vrai que ce vent d'Yapix étoit un vent d'Oüeſt Nord-Oüeſt, qui étoit largue pour arriver en France, & à meſure que nous faiſions route, il ſembloit que nous approchions de la Zone torride. Comme les vents forcerent; nous nous trouvâmes tout à-coup en un autre climat. Ce changement ſi ſubit cauſa tant de mortalitez dans nos vaiſſeaux que l'on jettoit des cinq ou ſix Matelots par jour à la mer.

C'étoit une maladie qui avoit infecté nos Vaiſſeaux. Vous ne ſerez peut-être pas faché ſi je vous en donne une idée. Vous allez voir que je ſuis devenu grand Medecin dans ce voyage, & que je n'ai pas tout-à-fait oublié l'anatomie que j'ai apris pendant ma Philoſophie.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que le changement ſi ſubit où l'on ſe trouve en arrivant dans ce climat, lorſque l'on quitte la ſaiſon la plus douce & la plus agreable de l'année, cauſe tout à-coup une révolution dans le corps humain, qui contracte une maladie attachée à ces païs, que l'on apelle le Scorbut. Quoiqu'il attaque les perſonnes qui vont dans les païs chauds auſſi-bien que ceux qui vont à la Baye d'Hudſon, les ſymptomes qui en arrivent me paroiſſent tirer leur origine

d'une cauſe differente, puiſque les effets le ſont auſſi.

L'extrême froid & principalement la quantité prodigieuſe de Nitre qui régne dans le détroit, forment des ſels fixes qui arrêtent la circulation du ſang. Ces eſprits ſi mordicans cauſent des acides qui minent petit à petit la partie à laquelle ils s'attachent, & le Chile qui devient viſqueux, acide, ſalé & terreſtre, cauſe l'épaiciſement au Sang dont le mouvement circulaire ſe trouvant interrompu, produit en même-tems des douleurs que l'on reſſent aux extrêmitez inferieures, comme aux jambes, aux cuiſſes, & aux bras: l'on ſe ſent d'abord attaqué par ces endroits.

Ces obſtructions étant dans les veines qui portent le ſang de ſa circonference au cœur qui en eſt le centre, étant comme un obſtacle, procurent des tumeurs œdemateuſes.

Ces parties deviennent inſenſibles, noirâtres, & lors qu'on les touche il y reſte des creux tels que l'on feroit dans une pâte molle. Et comme les exoſtoſes qui ſe rencontrent dans la partie du tibia ne ſont produites que par les acides qui cauſent des douleurs entre les os & le perioſte qui eſt une membrane cinereuſe, laquelle ne peut être émûë ſans recevoir une ex-

trême douleur, il ne faut pas s'étonner ſi les malades font de grands cris, quand on les touche.

C'étoit, Monſieur, une choſe digne de compaſſion de voir des gens tout paralitiques qui ne pouvoient ſe remuër dans leurs branles, qui avoient cependant l'eſprit ſain & net.

Le peu d'exercice contribuë beaucoup à cette maladie ; car comme nous fûmes vingt-ſix jours grapinez ſur des glaces, l'inaction aſſoupiſſoit les ſens : Et, dés-lors que l'on ſe ſent les jambes peſantes il faut courir & aller deſſus pour diſſiper cet engourdiſſement.

Mais, comme la mer geloit tous les jours de deux pouces dans le plus fort de la canicule, d'abord que le Soleil ſe couchoit, il étoit difficile que les équipages ne ſe laiſſaſſent aller à une pareſſe qui étoit une diſpoſition prochaine à les rendre malades.

Les nouritures que l'on eſt contraint de prendre ſur mer n'y contribuent pas peu. Auſſi ; la quantité d'acides qui ſont dans les viandes ſalées qu'on leur donne, comme le bœuf & le lard, cauſe un gonflement aux gencives & une obſtruction dans les glandes ſalivales qui n'ont d'autre uſage qu'à filtrer la limphe d'avec le ſang &

de l'aporter dans la bouche par de petits conduits qui servent de premier dissolvant à la coction. Et, comme tous ces petits canaux se trouvent offusquez par l'abondance de ces sels qui sont si penetrans, il se répand pour lors dans toute la bouche une humeur épaisse, gluante & visqueuse. Le sang trouvant alors ses conduits bouchez, il se forme un amas de matiere pourie qui corrompt les gencives, déchausse les dents, & les fait toutes tomber.

Il y en a qui ont un flux de bouche, d'autres un flux dissenterique. Les premiers bavent. La matiere visqueuse qui sort de leur bouche cause la cangrene dans les glandes & aux gencives. Il faut pour lors qu'un Chirurgien leur donne de bons gargarismes détersifs qui puissent détacher cette matiere épaisse. Le jus de citron seroit d'un grand secours.

Ceux qui ont le flux dissenterique sont beaucoup plus en danger de la vie. Il se forme en ces personnes une humeur extrémement corrosive dans le mézentaire. Et comme les veines soûclavieres reçoivent le chile pour le porter au ventricule droit du cœur, qui concourt à la nutrition du corps par l'Aorte, dés lors que ce suc se trouve corrompu, il faut de necessiité qu'il arrive des fincopes & des défaillances de cœur,

cœur, parce que celui-ci ne poutant ſubſiſter que par la circulation d'un ſang pur, net & vif, toute autre matiere qui s'y formeroit ne peut qu'en détruire le cours ordinaire : d'où il ſurvient aux uns des Fiévres, des Sinoches ſimples, aux autres tierces, double tierces, même quelques accez de quarte. Et la cangrene ſe formant dans le meſentaire, aux inteſtins, arrête les Loix de la circulation du ſang. Les Polipes que j'apercevois à l'ouverture d'un Cadavre faiſoient le même effet. Ce ſont des morceaux de ſang caillé que produit cette grande corruption, qui s'attachent aux ventricules du cœur, leſquels venant à offuſquer ce mouvement réglé, cauſent des morts ſubites.

Le cerveau ne ſe trouvant plus humecté de ſes douces influences, reçoit des vapeurs qui lui cauſent des délires, des tranſports, & la mort enſuite. J'en ai vû pluſieurs qui paroiſſoient avoir la voix ferme, l'œil bon, la langue ſaine, ſans noirceur n'y excoriations, qui cependant mouroient en parlant.

Il faut donc ſe ſervir d'alimens qui puiſſent diſſoudre la maſſe du ſang, cnmme de Diſſolvents ſudorifiques & diaphoretiques, qui par leurs parties ſulphureuſes

& volatiles, entraînent par une insensible transpiration les Acides, consomment les cruditez de la masse, & puissent faire rallier ensemble les Fibres du sang par de bons alimens, leur donnant peu de viande salée, mais du Ris, des Pois, des Fayols, des Lavemens un peu déterssifs, de l'Opiat astringent où les cordiaux entrent; les changeant aussi de linge; ce qui est un grand soulagement dans ces occasions.

Cette Maladie ne fait qu'augmenter l'apetit. Les Malades ont des faims canines. Il faut que ce soit la force des Acides qui se trouvent dans les glandes de la troisiéme tunique du ventricule, qui l'irritent.

Je ne fus pas surpris, Monsieur, que nous trouvant tout à coup en un autre climat à nôtre retour, ce changement causa tant de mortalitez dans nos vaisseaux. Il se faisoit pour lors une fermentation dans la masse du sang, qui causoit une corruption cangreneuse. Le chaud voulant dilater ce que le froid avoit retréci; ce ne pouvoit donc être en ce moment qu'un combat. Et la nature se trouvant affoiblie par la dilatation des pores, causoit un débordement qui mettoit en desordre toute cette Machine.

La difference qu'il y a du Scorbut des païs chauds vient de la puanteur de l'eau

qui cause une corruption dans la bouche, & s'insinuë insensiblement dans les parties nobles. Et par un contraire du climat des païs froids, lorsque les vaisseaux retournent en France de ceux qui sont chauds, le changement de climat qui est froid en arrivant reserre les pores, lesquels étant bouchez arrêtent la circulation du sang déja corrompu, alors il se fait un cahos & un desordre qui suffoque un homme.

Enfin aprés tant de peines, de fatigues & de maux, nous arrivâmes à Belle-Isle le huitiéme Novembre. Nous allâmes mettre à l'Hôpital du Port-Loüis nos Scorbutiques, & nous partîmes de là pour Rochefort, où nous desarmâmes.

Hìc labor extremus, longarum hæc meta viarum.

Graces au Seigneur, je sors, Monsieur, du plus affreux païs du monde. Je ne croi pas que l'on m'y *ratrape*, moi sur tout qui suis né sous la Zone torride. Il est juste que chacun fasse son Noviciat.

L'entreprise que nous venons de faire ne peut être que fort glorieuse aux armes du Roi. Cette devise est bien juste: *Quæ non maria*. En effet, l'activité & l'ardeur avec laquelle notre Ministre envisage tout ce qui peut contribuër à la gloire du Roi, l'engagerent de faire partir cet-

te Escadre pour la pousser & l'étendre jusques au Pole Antartique. Tout a contribué à ses desseins, malgré tant de disgraces qui nous sont arrivées.

Au reste, quand la France ne garderoit point ce quartier-là, le Commerce de la Pelleterie du Canada n'y perdroit pas, au contraire il en vaudroit mieux. Cette abondance de Pelleterie de surcroit de la Baye d'Hudson, ne peut faire que du tort à celui-là, si dans la suite l'on conservoit ce Fort, sur tout dans un temps de Paix. Les Marchands du Canada seroient pour lors obligez de vendre aux Sauvages leurs marchandises à vil prix. L'on commence à se passer en France de beaucoup de Pelleteries, & on néglige même de porter des Palatines par une mode toute nouvelle que l'on a trouvée d'en faire de petits rubans.

D'ailleurs ce Voyage-là ne se fait qu'avec des peines extrêmes, des travaux & des fatigues presque insurmontables, & les vaisseaux ne retournent en France que tout rongez, mangez, froissez par les glaces, & presque tous les équipages y perissent du Scorbut. Comme Rochefort fut la fin de notre navigation, ce sera aussi celle de ma Lettre, vous assurant que l'on ne peut être avec plus de passion que je le suis,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

IX. LETTRE.

Description du Fleuve ſaint Laurent juſqu'à Quebec, Capitale de la nouvelle France.

De quelle maniere les François ont connu ce Continent, & le progrez que l'on y a fait pour la Foi.

MADAME,

Toutes vos manieres ſi gracieuſes, ce cœur ſi genereux que j'ai trouvé en vous pour tout ce qui me regardoit lors que j'ai employé votre crédit à la Cour, me fait des impreſſions ſi vives & ſi fortes ſur mon eſprit, que ma famille qui à l'honneur de vous apartenir avoit bien raiſon de me dire que je trouverois encor en vous, Madame, beaucoup plus que ce qu'ils m'en ont dit. Pour moi qui ai perdu depuis pluſieurs années le goût, la délicateſſe, & la politeſſe de la France, je ne ſçai plus la methode de m'énoncer avec graces ſur tous les remerciemens que je devrois vous faire.

Vous me permettrez, Madame, de vous dire que je suis devenu un veritable Iroquois. Souffrez donc que je vous introduise dans le nouveau monde par la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

De toutes les navigations de long cours, celle de la Nouvelle France, jusqu'à l'embouchure du Golphe de S. Laurent est la plus aisée, parce que les Pilotes qui reconnoissent d'abord le Grand-Banc ont occasion de tenter facilement son entrée qui est entre le Cap de Retz dans l'Isle de Terre-Neuve, & le Cap du Nord dans l'Isle du Cap-Breton, apellée aujourd'hui l'Isle Royale. Entre ces deux Isles l'on trouve l'Isle de S. Paul, éloignée du Cap de Retz de dix-huit lieuës, & de cinq du Cap de Nord, les vaisseaux passent entre ces deux Caps.

Le Golphe de S. Laurent a pour barriere du côté de l'Orient la grande Isle de Terre-neuve, qui est presqu'aussi grande que l'Angleterre, de sorte qu'il peut avoir cent lieuës de large.

Les Eskimaux habitent le côté du Nord, qui est la terre de Laborador, laquelle a plus de cinq cens lieuës de côte jusques au Cap Digue, au 62. d. 45. m. à l'entrée de la Baye d'Hudson. Ces côtes sont les plus élevées de tout l'U-

nivers. On les aperçoit dans un beau tems de quarante lieuës. Ces peuples ſont tout-à-fait cruels, avec leſquels il n'eſt pas poſſible d'avoir aucun commerce. Ils mangent la viande & le poiſſon crûs.

Le côté du Sud habité par les Abenaguis eſt un beau païs. Il y croît du bled; mais comme je ne veux pas m'arrêter, Madame, à décrire les quartiers les plus agreables par les rivieres, les grandes prairies, les beaux arbres, l'abondance d'outardes, d'oyes, de canards, ſarcelles, pluviers, becaſſines, tourtres, liévres, perdrix, gelinotes de bois, & d'autres ſortes de Gibiers que l'on ne voit point en Europe, comme canards branchus qui perchent ſur les arbres, ſans parler auſſi des poiſſons & de la pêche de la Moruë. Je vous dirai ſeulement, Madame, que les Vaiſſeaux qui veulent entrer dans le fleuve viennent ordinairement reconnoître l'Iſle Percée, qui eſt à l'extrémité de ce vaſte païs.

Cette Iſle eſt un rocher proche le Cap de Gaſpée, qui peut avoir trois cens ſoixante pieds de haut, eſcarpée à pied droit des deux côtez, & vingt-quatre de baſſe mer. On va de Terre-Ferme à pied ſec tout autour. Elle peut avoir de long environ quatre cens pas. Elle étoit autrefois

plus longue, allant jusques au Cap Mont-joli, qui est à une portée de fusil ; mais la mer l'a sapée par le pied & en a fait tomber une partie. Il y a un trou en forme d'arcade par lequel une chaloupe Biscayenne peut passer à la voile. Lors que je rangeai cette Isle, je m'imaginois que c'étoit l'antre dont parle Virgile, ou Protée se retiroit quand il gardoit les troupeaux & les bœufs marins de Neptune.

Il y a, dit ce Poëte, une grande grote dans un roc, où les vents repoussent plusieurs vagues qui se brisent en tournoyant. Les Navires qui sont en danger s'y mettent quelquefois à l'abri, & Protée se cache dedans au fond de cet antre.

L'Isle percée est un endroit trés considerable pour la pêche de la Moruë qui y est trés-abondante. Les Vaisseaux y moüillent tout proche à quatre cables, & y mettent des flottes pour les suporter de crainte des Roches qui sont au fond. Les Pêcheurs font le long de la côte de la Terre-Ferme leur échafaux dans lequel ils *habillent* les Moruës. Il y avoit aux environs un Convent de Recolets qui a été brûlé par les Anglois dans ces dernieres guerres.

On n'a pas plûtôt quitté cette Isle, que peu de tems aprés on aperçoit le Cap des Roziers, qui fait le commencement du

fleuve ſaint Laurent qui eſt le plus beau de toute l'Amerique.

Si Virgile l'eût connu il l'eut apellé ſans doute le Roi des fleuves, & n'eut pas tant exageré le Po par le titre qu'il lui doit de *Fluviorum Rex Eridanus.* Il a vingt-cinq lieuës de large à ſon embouchure & court du Sud Oüeſt au Nord Eſt.

Les monts Nôtre-Dame ſur le ſommet deſquels il y a toûjours de la nége dans la plus grande chaleur de l'année, ſe découvrent de loin du côté du Sud. Cet aſpect donna tant de frayeur aux Eſpagnols qui ont découvert les premiers le Canada, qu'ils lui donnerent en même-temps le nom de Capo-Dinada, qui veut dire Cap de rien, & ils conçûrent une ſi mauvaiſe idée de ce vaſte païs, qu'ils ne daignerent pas pouſſer plus loin leur découverte.

Jacques Cartier l'un des plus habiles Pilotes de ſon tems, fut plus heureux que Jean Verrazans, Florentin de nation, qui par ordre de François I. découvrit en 1524. toutes les côtes de la mer qui ſont depuis la Floride juſques à l'embouchure du fleuve ſaint Laurent. Cartier voulant ſignaler ſon courage par la découverte de quelque nouvelle terre, partit de Saint-Malo le 20. Avril 1534. Il reconnut les côtes & les terres qui ſont au Nord & Sud

de l'embouchure de ce fleuve. Le recit avantageux qu'il en fit à son retour la même année, obligea François I. de l'y renvoyer pour penetrer le plus qu'il pourroit dans ce païs inconnu. Il eut l'avantage d'entrer le premier dans le fleuve, donnant des noms qui subsistent encore aujourd'hui aux Isles, aux Caps, aux moüillages, & aux terres les plus considerables jusques à Montreal, qui est à cent quatrevingt lieuës de l'embouchure du fleuve.

Le froid excessif, la saison de l'Hyver extraordinairement rigoureuse, & le Scorbut, l'avoient entierement desolé. Toutes les mesures qu'il avoit prises pour jetter les premiers fondemens d'une Colonie furent ainsi rompuës, ce qui fut cause que la Cour negligea pendant quelques années ce glorieux dessein.

Toutes les démarches que l'on fit dans la suite du temps pour ne pas laisser infructueux ce que Cartier avoit si bien commencé, me meneroient insensiblement à un trés-grand détail. En un mot Mr. Champlain Geographe du Roi & un de ses Capitaines de Vaisseaux, qui fut soûtenu du credit & des biens de Mr. de Monts Gentilhomme ordinaire d'Henri IV. termina glorieusement ce que plusieurs autres avoient tenté. Il jetta donc

les premiers fondemens dans l'endroit qui devoit être, comme il est aujourd'hui la Capitale de la Nouvelle France, où il bâtit en 1603. une maison qui lui servit de Magasin & de Fort pour se défendre contre les insultes des Sauvages.

Il n'y a point de navigation plus dangereuse que celle du Fleuve, & quelque experience que puissent avoir les Pilotes qui le frequentent, ils ont encore assez de peine à se tirer d'affaire. Les bâtures de Manikoüagan qui sont à la côte du Nord sont à craindre. J'y fis naufrage en 1698. Nous vîmes dans un tems de brume le feu de quatre coups de canon que l'on tira fort précipitamment des Vaisseaux du Roi, que nous avions joints trois jours auparavant. Notre Capitaine jugea bien qu'ils avoient peur d'échouër, & se croyant proche la côte du Sud il *revira de bord*. A peine cette manœuvre fut faite que nous échouâmes dans le moment à toute voile sur le minuit. Je ne sçaurois vous exprimer, Madame, l'effroi où se trouva l'équipage, & une douzaine de Marchands qui venoient trafiquer. Il est vrai que les personnes qui ne sont pas accoûtumez à ces sortes de contretems, patissent beaucoup. Ce fut un cahos & un desordre si subit, que ne vo-

yant ni le Ciel ni la mer, on n'entendoit que des cris & des gemissemens. Un peu de presence d'esprit & de fermeté est d'un grand secours dans ces tristes momens. J'avois fait naufrage trois fois cette même année. Je m'en tirai plus heureusement qu'à la Baye d'Hudson. Je sçavois donc la conduite qu'il faloit tenir dans ces occasions. Je rassurai tous ces esprits effrayez, & nous mîmes la chaloupe à la mer avec bien de la peine. Nous n'étions échoüez que sur une pointe de sable mouvant, & la mer qui avoit été fort rude toute la nuit se calma. Nous demeurâmes dans cet état cinq à six heures, éloigné d'une grande lieuë de terre, toute bordée en cet endroit de chaînes de rochers, contre lesquels la mer se brise. Enfin nous nous retirâmes de là sans autre mal.

On voit dans le fleuve une trés-grande quantité de Baleines. Les Basques y avoient une pêche sedentaire il y a quelques années, & s'ils ne s'étoient pas amusé à enlever secretement toutes les pelleteries de Tadoussac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs frustrez dans la suite.

Il est difficile d'arriver à Quebec de prime abord, à moins d'avoir un bon Nord Est. Les Vaisseaux moüillent ordinairement à Tadoussac qui est à quatre-

vingt lieuës de l'embouchure du fleuve ſaint Laurent. La riviere du Saguenai vient s'y décharger. Les bords en ſont tous remplis d'arbres. On n'y trouve point de fond quelques lieuës en remontant, & lorſqu'un Vaiſſeau eſt contraint d'y relâcher, on l'amare aux arbres quand il ne peut aborder dans quelques petites ances.

Lorſque la marée eſt haute à l'embouchure de cette riviere, elle l'eſt à la même heure à Chikoutimi, qui eſt à vingt-cinq lieuës dans la profondeur. Cette marée irreguliere en aparence ſembleroit extraordinaire, ſi l'on n'en connoiſſoit pas la cauſe qui eſt tout-à fait naturelle. Elle monte ſix heures à Tadouſſac. Quand le demi-flot eſt à ſon entrée deux heures aprés qu'elle a commencé à monter, elle ne fait alors que commencer à Chikoutimi, où elle en eſt quatre à monter : ainſi la rapidité du courant de la riviere refoulant la marée ne lui donne que le tems de monter inſenſiblement pendant deux heures & demie, pour ſe trouver en équilibre de Chikoutimi avec l'entrée de la riviere, de ſorte que, quand la marée eſt haute à Tadouſſac, elle l'eſt en même-temps à Chikoutimi. Cette grande rapidité vient de ce que la riviere ſe trouve retraiſie par la chûte d'une montagne qui a été ren-

versée par un tremblement de terre, laquelle forme une Peninsule que l'on appelle Chikoutimi; & comme il y a déja un rapide au-dessus qui contribuë d'ailleurs à la grande violence du courant, il ne faut pas s'étonner si la marée a tant de peine à monter. Tadoussac est trés-considerable par la traite de la plus belle Pelleterie du Canada, sur tout des Marthes. Il y a une compagnie de Marchands à Quebec qui payent tous les ans un certain prix aux Fermiers Generaux de la Compagnie du Canada pour avoir la permission de commercer seuls avec les Sauvages du Saguenai. Les *Montagnais* habitent ces quartiers. Ils regardoient autrefois les autres Nations avec mépris, s'estimant les vrais Gentilshommes du païs. Ils étoient superstitieux au dernier point, attachez à leurs Jongleries, & sans forme d'aucune Religion. Quand on leur demandoit qui avoit fait le Ciel & la terre? ils ne pouvoient dire qui en étoit l'Auteur. Si nous y avions été, nous en pourrions sçavoir quelque chose, répondoient-ils. Pour la terre c'est *Michaboche* qui l'a faite. Ils rendoient raison de sa creation avec un mélange de fable qui ressentoient quelque chose du Deluge. Ils croyoient qu'il y avoit certains esprits dans l'air qui ont la puissance de

prédire les choses, & lorsque l'on vouloit leur donner la connoissance du vrai Dieu, à qui nous devions demander tous nos besoins, ils répondoient qu'ils voudroient bien le connoître, pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de leur donner des Orignaux & des Castors. La conversion de ces peuples a été l'ouvrage du Ciel par les soins des zélez Missionnaires.

Dans la distribution des premieres Missions que le Pere Denis Jamai, premier Superieur des Recollets, établit dans la Nouvelle France, avec Mr. Champlain, le Pere Jean Dolbeau fut choisi pour annoncer l'Evangile à ces Peuples. Il bâtit dans ces quartiers un petit logement où il ménagea une Chapelle en maniere de Cabane, pour y assembler les Sauvages. Il acquit en trés-peu de tems l'intelligence & l'usage de la langue de ces Barbares.

Il soûtint de grands travaux par tous les soins qu'il se donna à chercher ces peuples & à les visiter dans les lieux où ils étoient quelquefois assemblez (car ils sont errans & vagabonds, n'ayant point de demeure fixe.) Il poussa même jusques aux Betsiamites, Papinanchois, & Eskimaux, arborant par tout le signe du salut, de sorte que beaucoup d'années aprés on

a trouvé des marques du zéle de ce premier Missionnaire.

Les Jesuites sont presentement en possession de cette Mission qui est à Chikoutimi. Le climat y est beaucoup plus rude qu'à Quebec, quoi qu'il n'y ait que quarante lieuës de distance en remontant le fleuve. Si le bled d'Inde, autrement bled de Turquie, & le bled de France pouvoient y venir en maturité, plusieurs nations s'y établiroient. On peut aller de là à la Baye d'Hudson, par des rivieres & des lacs, en faisant quelques portages qui sont des espaces de terre pour aller d'une riviere à l'autre. Cette communication n'est que de quatre-vingt lieuës par ce chemin, & il en faudroit faire sept à huit cens par mer, si l'on vouloit côtoyer le bas du fleuve, la terre de Laborador, traverser le détroit d'Hudson, qui a cent trente-six lieuës de long, montant jusques au soixante-trois degrez, & redécendant vers le cinquante & un au fond de la Baye, où est Kichichoüane, Port apartenant aux Anglois.

Ce fleuve est rempli de quantité de belles Isles remplies d'arbres, lesquelles sont assez dangereuses par les Bancs de sable. Le passage de l'Isle aux Coudres qui est à trente-cinq lieuës au-dessus de Ta-

doussac, est aisé à connoître, n'étant qu'à une petite demie-lieuë de Terre-Ferme. Les Pilotes tiennent le milieu à vûë, ou un peu plus prés de l'Isle que de la Grand' Terre. Il est fort difficile de suivre le Chenail qui est étroit en tournant, & extrêmement rapide. C'est un Goufre où il y a un grand fonds, de sorte qu'il faut avoir bonne marée & un vent forcé pour franchir ce passage, sans quoi un Vaisseau ne pouvant gouverner fait la piroüete par la vîtesse du courant, & est porté dans des rochers qui sont à fleur d'eau, & dans les *remoules* de la côte du Nord. Les tremblemens de terre ont causé de grands desordres dans cette Isle & dans la Terre-Ferme, par la chûte de grosses montagnes, qui sont tombées dans la mer. C'est sans doute ce qui a formé en partie ce Goufre.

Aprés que l'on a fait ce trajet, on range la Baye S. Paul qui apartient à Monsieur de Laval, premier Evêque de Quebec. Elle est considerable par les plus beaux mâts du Canada.

J'en ai visité les *Pinieres* qui sont inépuisables. Je remarque trois sortes de Sapins. Les uns ont la feüille de la longueur & largeur d'un fer d'aiguillete, en pointe rangée le long de la branche. Cette espe-

ce a auſſi la feüille tout au tour ; mais plus claire & éloignée, qui ne pique point.

On l'apelle Pruſſe. Son grain eſt beaucoup plus ſerré que les autres. La mâture de Norwegue a paſſé pour la meilleure, à cauſe de ſon grain qui eſt ſerré, ce qui vient de ce que ſes arbres qui croiſſent ſur des montagnes ont le pied ſec, de ſorte que les grands froids qu'il fait en ces quartiers reſſerrant le bois empêchent que la ſéve ne lui donne trop de nourriture pour en faire enfler le grain. Celle de l'Acadie n'eſt pas bonne depuis la Haive qui eſt au 44. d. juſques à l'entrée du fleuve ſaint Laurent, parce que le païs qui eſt temperé rend le grain bien plus gros.

Mais celle qui vient en la Nouvelle France, principalement à la Baye ſaint Paul, a toutes les qualitez neceſſaires pour être trés bonne. Les arbres croiſſent ſur le penchant des montagnes extrêmement élevées, dont les eaux coulent dans la mer & dans une petite riviere. Le climat eſt froid ; mais le Soleil deſſechant par ſa force l'humeur ſuperfluë de ces arbres, les tient plus ſerrez, & leur donne une liaiſon bien plus forte, qui les rend de meilleure qualité que celle qui eſt communiquée à ceux de la Norwegue par le froid.

Il y a encore une qualité de bois bien meilleure que ceux-ci, qui ſont les Pins rouges. Ils ne deviennent pas ſi gros que les autres, quoi que l'on y en trouve de trente pouces de diametre à douze pieds du gros bout, & ils ſont ſi ſouples qu'ils caſſent rarement dans les tempêtes. Monſieur de Laval y a un moulin à ſcie, où l'on fait quelquefois par an vingt milliers de planches. Il y a un village à deux lieuës au-deſſus à la petite riviere que l'on apelle les habitans de la Baye ſaint Paul. Ils ont cent cinquante terres en valeur, ſur leſquelles ils ont recueilli en *1699.* neuf cens minots de bled, cent minots de pois & quarante d'avoine. Ils ont la chaſſe & la pêche en abondance, ſur tout celle du Loup-marin.

La Nouvelle France ne commence point encor à cette Baye, quoiqu'elle ne ſoit qu'à quinze lieuës de Quebec, & à cent cinq de l'embouchure du fleuve, & qu'il y ait des Habitans en pluſieurs endroits, & une Paroiſſe à la Malbaye, qui eſt à ſix lieuës plus bas que la Baye.

Jacques Cartier place la terre ou Province du Canada à huit lieuës au-deſſus de ſaint Paul, à des Iſles qui ſont par le travers du Cap-Tourmente, d'où l'on découvre Nord & Sud de ce Cap les habita-

tions qui forment aujourd'hui la Colonie.

Ce promontoire eſt ſi haut, que l'on pourroit le voir de plus de vingt lieuës, s'il étoit ſur le bord de la pleine mer. Il fait une partie d'une chaîne de montagnes de cinq à ſix cens lieuës de long.

Parmi toutes les Iſles qui ſont vis-à-vis, l'Iſle aux Oyes eſt trés recommandable, par le meilleur beure du païs, & à cauſe des pâturages qui ſont ſur les rivages, & à cauſe des Outardes & des Oyes qui y viennent aux mois d'Avril & de Septembre en nombre infini.

Il ſe trouve un conflit au Cap-Tourmente de l'eau douce avec celle de la mer. La traverſe y eſt fort dangereuſe. Quelque connoiſſance qu'en puiſſent avoir les Pilotes, le plus ſûr eſt de la faire à la ſonde en montant, d'attendre vent & marée, & qu'elle ſoit haute en décendant de Quebec.

La premiere terre que l'on découvre au pied de ce Cap eſt la Seigneurie de Beaupré, qui apartient en proprieté à Monſieur de Laval.

Elle a cinq lieuës de long. Son domaine eſt de deux lieuës, qui conſiſte en prairies, bois, & a une lieuë de terres labourables. J'y ai vû un trés beau Château de pierre de taille, de cent cinquante pieds de long, qui a coûté ſoixante mil livres à

bâtir. La grange & les étables ſont de la même grandeur. Il paroît une muraille de ſix cens pieds de face ſur deux d'épaiſſeur, qui n'eſt pas encor finie, & tous ces bâtimens ſont eſtimez cinquante mil écus. Les pâturages y ſont admirables. On y compte deux cens cinquante bêtes à corne.

Cette Seigneurie a trois Paroiſſes, dans leſquelles il y a plus de mille habitans. Les terres ſont bonnes. Il y en a deux mil quatre cens ſoixante & deux en valeur. On y a recueilli en 1699. quatorze mil cinq cens quinze minots de bled, quoiqu'il y eût une famine par tout le Canada, ſans compter huit cens quatre-vingt un minots de pois, & trois mil deux cens ſoixante & dix d'avoine. Il y a onze cens quarante quatre bêtes à corne. Il ne m'a pas été facile de ſçavoir le revenu de cette terre, parce que le Seminaire à qui ce bien eſt annexé tire toutes ſes proviſions en eſpeces. Autant que j'en peux juger, elle vaudroit douze à quatorze mille livres de rente.

L'Iſle d'Orleans eſt entre cette côte & celle du Sud. Elle a ſix lieuës de long ſur deux de large. Elle a été érigée en Comté ſous le nom de ſaint Laurent en 1676. en faveur de Mr. Berthelot Commiſſaire general d'artillerie, des poudres & ſalpêtres

de France. Il y a haute, moyenne, & basse Justice. Les habitations qui sont tout autour sur les bords sont d'agreables points de vûës, avec les bois & les campagnes qui vont insensiblement en montant. Les terres y sont bonnes. Il y en a plus de quatre mille en valeur, sur lesquelles on a recueilli ces dernieres années prés de douze mille minots de bled.

Quebec est au bout de l'Isle d'Orleans, à deux lieües dans le Sud-Oüest. Il y a une riviere à une petite demie-lieüe de là, apellée Cabir-Coubat par les Sauvages, à raison des tours & détours qu'elle fait. Jacques Cartier lui donna le nom de Ste. Croix, parce qu'il y arriva un pareil jour. C'est le premier endroit où il ait hiverné. Elle s'apelle presentement saint Charles, en memoire de Mr. Charles Des Boües Grand-Vicaire de Pontoise, fondateur de la premiere Mission des Recolets de la Nouvelle France. Ils y bâtirent en 1620. un Convent sous le titre de Nôtre-Dame des Anges, dans une espece de petite Isle entourée de grands bois où de trés-belles eaux serpentent.

Monsieur l'Evêque a achepté cet emplacement de ces Religieux où il a mis des Hôpitalieres qui y ont soin de l'Hôpital general qu'on y a bâti avec une grande magnificence.

La Comté d'Orſainville eſt dans cette riviere. Sa Majeſté voulant gratifier Mr. Talon Intendant du païs, des ſervices qu'il lui avoit rendus, réünit en 1671. le Bourg Royal, le Bourg la Reine, & le Bourg Talon en la Baronie des Iſlets, qui fut érigée en 1675. en Comté d'Orſainville. Ses heritiers l'ont vendu à Mr. l'Evêque, qui l'a réüni à l'Hôpital general.

A deux lieües en remontant cette riviere eſt le village de la Nouvelle-Lorette, habité par des Hurons, qui ſont gouvernez par les Jeſuites.

L'Egliſe eſt bâtie ſur le modéle de celles d'Italie. Ils étoient il y a deux ans dans un autre endroit aſſez voiſin qu'ils ont quitté, parce que le terrain commençoit à être ingrat pour leur bled d'Inde.

Cette Nation eſt originaire d'un grand lac qui s'apelle Huron, à trois cens ſoixante lieües de Quebec. Elle étoit la plus fiere & la plus redoutable de tous ces quartiers; les Iroquois même l'aprehendoient. Ils l'ont cependant ſubjuguée & preſque détruite. Ils affecterent de faire alliance enſemble; mais les Hurons donnerent trop aveuglement dans toutes leurs proteſtations d'amitié. Les Iroquois trouverent le moyen de les ſurprendre dans la ſuite, & cauſerent chez eux un grand de-

fordre, contraignant les uns de s'enfuïr à Quebec, & les autres dans le Sud.

Tous leurs voisins apprirent avec effroi leur défaite, ne trouvant plus de seureté à cause des incursions que les Iroquois faisoient dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Quoiqu'ils se vissent dispersez ils ne laisserent pas de faire des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continüer la premiere alliance qu'ils avoient faites avec les François du temps de M. Champlain. Ils firent un établissement à l'Isle d'Orleans, où les Iroquois vinrent encore porter le fer & le feu à la veüe de Quebec, sans que le Gouverneur general pût leur donner du secours, apprehendant même qu'ils n'y fissent une décente. Les familles qui en rechaperent se mirent entierement sous la protection des François.

Il y en a de la même Nation qui demeurent à Michilimakinak parmi les Outaoüaks. Ils sont du nombre de nos alliez. Ils nous ont cependant fort embarrassé dans ces dernieres guerres contre les Iroquois & les Anglois. Ils souhaitoient l'alliance des Anglois pour pouvoir établir un commerce ouvert avec eux, se persuadant qu'ils en tireroient plus de profit de celui-ci, qu'avec les François, dont ils ont

ont toûjours trouvé les marchandises plus cheres, & ils étoient bien-aises en même tems d'avoir pour amis les Iroquois, afin de n'être pas inquietez dans leur chasse, & dans les mesures qu'ils vouloient prendre avec les Anglois. Le Baron qui a été un des plus politiques Chefs de cette Nation, nous a donné bien de la peine par toutes ses ruses & ses stratagêmes. Tantôt il étoit de nos amis, & tantôt il renversoit tous les projets des autres alliez qui ne respiroient que la destruction des Iroquois. On peut dire qu'ils sont extrêmement politiques, traîtres dans leurs mouvemens, & extrêmement orgueilleux. Ils ont beaucoup plus d'esprit que les autres Sauvages. Ils sont genereux, ils ont de la délicatesse dans leurs entretiens, ils parlent avec justesse, ils sont insinuants, & il est rare qu'ils soient la dupe de qui que ce soit. Le Christianisme a beaucoup corrigé de leurs defauts dans ceux de Lorette, qui vivent avec une grande subordination à leurs Missionnaires.

Ce Village est contigu à Charles-Bourg qui est vis à vis de Quebec, à l'Oüest Nord-Oüest, à deux lieües dans la profondeur des terres. Les Jesuites en sont Seigneurs. C'est un des grands Villages de la Nouvelle France.

Je ne vous parlerai point, Madame, de plusieurs Villages qui sont aux environs de Quebec, ni de la Seigneurie de Bauport qui est à la côte du Nord, separée de celle de Baupré par le saut de Montmorenci, qui est une trés-belle chute d'eau de plus de deux cens cinquante pieds de haut. Sa Nape qui est fort large tombe à pic dans un abîme & sur un gros rocher qui forme une pluye continuelle, on passe un *ance* de trois cens pas où il est renfermé, n'y ayant qu'un petit filet d'eau qui vient du bassin lors que la marée est basse.

Voilà une idée de ce qu'il y a de plus particulier jusques à Quebec. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre trés-humble, &c.

X. LETTRE.

Gouvernement de Quebec, ville Capitale de la Nouvelle-France.
Idée du Commerce.
Caractere des Canadiens, & la maniere dont ils font leur établissement par les Castors.

MADAME,

La vertu se trouve dans toute sorte d'états. Il y en a où elle s'acquiert sans peine. Chacun s'anime pour lors les uns & les autres par un feu de charité, qui est comme forcé de s'entretenir avec eux; mais la Cour est un sejour qui me paroît un peu plus épineux. Je vous avouë que depuis neuf mois que j'y suis j'ai trouvé en vous, Madame, des qualitez si éminentes, que je peux dire que vous avez réünies en votre personne, & toute la politesse du cœur & toutes les vertus les plus parfaites. Mon silence respectueux m'arrête sur cet article. Vous ne serez peut être pas fâchée, que je vous fasse voir, en vous parlant du

Gouvernement de Quebec, la Capitale de la Nouvelle-France, qu'il y a beaucoup de pieté dans ce nouveau monde. Vous serez peut-être surprise qu'un païs aussi froid que celui-là ait donné une émulation aussi grande à l'établissement de la Foi par l'aplication des Missionnaires & des Religieuses, qui n'ont rien épargné à donner des preuves de leur zéle pour la gloire de Dieu.

Nous n'avons point de connoissance de l'éthimologie de Quebec. Les Sauvages qui y habitoient, lorsque les François vinrent s'y établir, l'apelloient *Stadaka*, On tient que les Normands qui étoient avec Jacques Cartier à sa premiere découverte de la Nouvelle France, appercevant au bout de l'Isle d'Orleans, dans le Sud Oüest, un Cap fort élevé qui avançoit dans le fleuve s'écrierent *Quel bec*, & qu'à la suite du temps le nom de *Quebec* lui est resté. Je ne suis pas garand, Madame, de cette étimologie. Quoi qu'il en soit, ce lieu est devenu la Capitale de la Nouvelle France. Sa situation est trés-incommode par l'inégalité du terrain, mais la vûë est des plus belles qui se puisse voir, & la situation des plus commodes pour le Commerce. Il y a un grand Canal large d'une lieuë & demie, qui s'étend depuis

la côte de Bauport jusqu'à la pointe de Levi, qui est dans la Seigneurie de Lauson, qui tire son nom d'un Conseiller d'Etat, qui a été Gouverneur general du païs. La Ville a une bonne Rade & un bon Port.

Le Fleuve a quatre bras vis à vis de cette Ville. L'un va au Sud de l'Isle d'Orleans, qui a prés d'une lieuë de large; le second au Nord de cette Isle; qui décend au Cap-Tourmente: la riviere saint Charles fait le troisiéme, & le quatriéme vient de Montreal, à soixante lieuës au dessus de Quebec.

Ce fut-là où Monsieur Champlain fit d'abord alliance avec les Algonkins. L'union devint si étroite qu'il se trouva obligé de prendre leurs interêts contre les Iroquois, qui faisoient la guerre à toutes les nations de l'Amerique Septentrionale, & il y bâtit une maniere de Fort à mi-côte.

Les Algonkins qui étoient les maîtres de tous ces quartiers étoient fort nombreux; ils ont été insensiblement détruits par les Iroquois; nous en avons encor quelques familles qui sont errantes. Il y a une jalousie & une inimitié irreconciliable entre ces deux nations. Les Algonkins sont mieux faits que les Iroquois. Ils ont les traits du visage assez reguliers pour des Sauvages, un air doux, une phisionomie

revenante, & l'on remarque dans leur entretien une délicatesse que les autres Sauvages n'ont pas. La Langue Algonkine est une Mere-Langue de laquelle beaucoup d'autres dérivent, & qui se parle & s'entend dans une grande partie de l'Amerique Septentrionale.

Quebec est au 46. deg. 40. min. de latitude Nord : il est le Siege d'un Evêque immediat de Rome, le sejour du Gouverneur General, la résidence de l'Intendant, le Tribunal d'un Conseil souverain, & la retraite de plusieurs Communautez Religieuses ; il y a haute & basse Ville. Celle-ci est sur le bord du fleuve, au pied d'une Montagne de quatre-vingt toises de haut, & d'une Falaise de vingt-huit, nommée le Saut au Matelot, parce qu'il en tomba un du haut en bas. Les maisons y sont de pierre de taille bien bâties ; les Marchands y demeurent pour la facilité du Commerce. Elle est si bornée de ce côté-là qu'elle ne peut s'agrandir. Elle est défenduë par une Plate-forme dans le milieu qui bat à fleur d'eau, de sorte qu'il est difficile aux vaisseaux de passer sans être incommodez.

On y voit la Chapelle de Notre Dame des Victoires, qui fut bâtie en action de graces de la levée du siege des Anglois. Le General Phips y vint en 1690. avec


QUEBEC
A. Le Fort
B. les Recollets
C. La plate forme
D. Les Jesuittes
E. La Cathedralle
F. Le Seminaire
G. l'Hostel Dieu
H. Léveché
I. La Redoute
K. Le magasin apoudre


RPJCB

toutes les forces de la nouvelle Angleterre ; mais Monſieur le Comte de Frontenac, qui étoit pour lors Gouverneur General, défit ſes Troupes dans une décente que firent les Anglois à Bauport, & lui fit lever honteuſement le ſiege, avec perte de pluſieurs de ſes vaiſſeaux, & de plus de huit cens hommes d'équipage, dans le fleuve.

Il y a un chemin de la baſſe à la haute Ville, qui va inſenſiblement en tournant, les Charettes & les Caroſſes neanmoins ont bien de la peine à monter.

Le Palais Epiſcopal eſt ſur la côte. Monſieur de ſaint Vallier, ci-devant Aumônier du Roi en eſt l'Evêque. Nous en avons un autre qui eſt Monſieur de Laval premier Evêque de la Nouvelle France, il s'eſt démis de ſon Evêché il y a pluſieurs années aprés avoir beaucoup travaillé à l'établiſſement de la Foy. Il vit preſentement comme un ſimple Eccleſiaſtique dans ſon Seminaire.

Pour le Palais Epiſcopal c'eſt un grand Bâtiment de pierre de taille, dont le principal corps de logis avec la Chapelle qui doit faire le milieu regarde le Canal, il eſt acompagné d'une Aîle de ſoixante & douze pieds de longueur, avec un Pavillon au bout, formant un avant-corps du côté de

l'Eſt. Et dans l'Angle que fait le corps de logis avec cette Aîle, eſt un Pavillon de la même hauteur, couvert en forme d'Imperiale, dans lequel eſt le grand Eſcalier. Le Rez de Chauſſée de la principale court étant plus élevé que les autres courts & le Jardin, fait que dans cet Aîle le Refectoire, les Offices & les Cuiſſines ſont en partie ſous terre, toutes voûtées de brique, & ne prennent jour que du côté de l'Eſt.

La Chapelle eſt de ſoixante pieds de longueur, ſon Portail eſt de l'ordre compoſite, bâti de belle pierre de taille, qui eſt une eſpece de Marbre brute. Ses Dedans ſeront magnifiques par ſon retable d'Autel, dont les Ornemens font un racourci de celui du Val de Grace. Il y auroit peu de Palais Epiſcopaux en France qui puſſent l'égaler en beauté s'il étoit fini. Tous les Curez de la campagne qui ont des affaires particulieres à la Ville, y trouvent leur chambre, & mangent ordinairement avec Monſieur l'Evêque, qui ſe trouve preſque toûjours au Refectoire.

La Cathedrale eſt à la haute Ville. C'eſt un aſſez grand Vaiſſeau. Le Chapitre étoit compoſé dans ſon commencement de douze Chanoines & de quatre Chapelains.. Il eſt réduit preſentement à neuf, ſans Chapelains à cauſe du peu de revenu : la réü-

nion d'une Abbaye à ce Chapitre n'étant pas encore bien reglée. Il y a Doyen, grand Chantre, Theologal, grand Penitencier, & grand Archidiacre.

Le Seminaire eſt tout proche; Monſieur de Laval en eſt le Fondateur. Il eſt ſur la Plate-forme de la pointe qui donna le nom de Quebec. La face qui regarde le Canal, accompagnée de deux Pavillons, forme la plus belle veuë de la Ville. L'Aîle gauche où eſt renfermée la Chapelle a deux cens vingt pieds de long, & la largeur du bâtiment eſt de trente pieds en dehors.

La Chapelle avec la Sacriſtie a quarante pieds de long. La Sculpture que l'on eſtime dix mille écus en eſt trés-belle; elle a été faite par des Seminariſtes qui n'ont rien épargné pour mettre l'ouvrage dans ſa perfection. Le maître Autel eſt un ouvrage d'Architecture à la Corinthienne; les murailles ſont revétuës de Lambris & de Sculpture, dans leſquelles ſont pluſieurs grands Tableaux, les Ornemens qui les accompagnent ſe vont terminer ſous la corniche de la voûte qui eſt à pans, ſur leſquels ſont des compartimens en Lozange, accompagnez d'ornemens de ſculpture peints & dorez.

Cette Maiſon a coûté environ cinquante mille écus. Lorſque Mr. de Laval en

fit l'établissement en 1663. il lui reserva les Dixmes de toutes les Paroisses, à la charge de nourrir & d'entretenir tous les Curez tant dans les Cures que lorsqu'ils seroient apellez au Seminaire, ayant le droit de les retirer comme il le jugeroit à propos & d'en faire venir de France aux frais de la Communauté, les Curez étant pour lors amovibles & révocables ; Sa Majesté les a fixez depuis par les dixmes dont ils joüissent ; de sorte que confirmant la même année l'établissement de ce Seminaire, le Roi lui en accorda le treiziéme pour les faire subsister. Mais comme par la suite du temps les Curez ont eu bien de la peine à vivre de leurs dixmes, Sa Majesté leur donne huit mil francs tous les ans sur les fonds du Tresorier general de la marine, que Mr. l'Evêque leur distribuë selon leurs besoins.

Ainsi les Curez sont presentement fixes, ils joüissent du revenu de leurs dixmes, & ceux qui ont de la peine à subsister ont un supplément.

Monsieur de Laval prévoyant que la Nouvelle France ne pourroit peut-être pas fournir assez de sujets pour remplir toutes les Cures, réünit son Seminaire avec celui des Missions étrangeres de la ruë du Bac à Paris, ce que le Roi confirma en 1676.

Le champ du Seigneur eſt vaſte dans ce païs. Il y a dequoi s'occuper. Il n'eſt pas toûjours neceſſaire d'y enviſager le martyre.

De jeunes Eccleſiaſtiques remplis d'une ſainte ardeur n'ont point d'autre ambition en partant de France que d'être ſacrifiez par les Iroquois. Il faut être comme Samüel dans une parfaite reſignation à tout ce qu'il plaît au Seigneur, en ſe dépoüillant de ſes propres ſentimens, & ſe conformant en même-tems aux intentions d'un Evêque qui ſçait ce qui convient à un chacun.

Il y a trente-deux Eccleſiaſtiques attachez à cette maiſon, ſept Miſſionnaires dans le Miſſiſipi, quatre dans l'Acadie, huit freres & autant de Donnez, qui ſont des perſonnes attachées pour toute leur vie à une Communauté, où ils font les fonctions de Domeſtiques.

Le revenu fixe n'eſt que de treize cens livres de rente. Mr. de Laval y a attaché la Seigneurie de Baupré, ce qu'un Arrêt du Conſeil d'Etat confirma en accordant au Seminaire dans ce temps les dixmes de toutes les Cures. Les penſions de quelques Eccleſiaſtiques, & le revenu des Chanoines qui vivent en commun contribuent auſſi à la ſubſiſtance. Ils ont quatre-

vingt Pensionnaires qui vont au College des Jesuites. Leurs habits sont uniformes, ayant un capot bleu à la Canadienne, sur lequel il y a un passe-poil blanc, d'étofe.

Les caves sont d'une grande beauté. On diroit en hiver que ce seroit un jardin où toutes les legumes sont par ordre comme dans un potager.

Permettez moi, Madame, que je fasse ici une petite disgression qui vous donnera une idée de la vertu & du zéle Apostolique de ces Ecclesiastiques qui ont porté l'Evangile à plus de six cens lieuës d'ici.

Nous aprîmes avec plaisir, il y a un an, le progrés que fit Mr. de Montigni Grand-Vicaire de Monsieur l'Evêque de Quebec dans le Missisipi, par tous les soins qu'il se donna à y publier l'Evangile. Il a visité insensiblement ce fleuve en trés-peu de temps, jusques à l'embouchure où il a trouvé le Fort de Maurepas. Nous ne voyons point de François aprés Monsieur de la Sale qui ait fait cette découverte si heureusement, au travers de tant de nations qui y sont établies. Tout y est en guerre. Quelques nations commencent cependant à vivre en bonne intelligence par son entremise.

Ces peuples comprennent assez que la paix

paix est un moyen pour vivre plus heureux, & que pour acquerir cette tranquilité il faut quelquefois calmer les justes ressentimens que l'on peut avoir contre son ennemi pour qu'il donne une satisfaction qui ôte tout ombrage.

Depuis qu'ils ont apris qu'il y a un nouvel établissement François au bas du fleuve d'où ils peuvent tirer plusieurs avantages, ils ne respirent que les occasions d'y pouvoir aller; mais les Natchets qui ont guerre avec quantité de nations du haut du fleuve, sont un grand obstacle pour en permettre le commerce.

La passion qu'ils ont d'être instruits des Misteres de notre Religion a dissipé leurs partis contre les Tonicas, les Taensas, & plusieurs autres nations, dans l'esperance qu'ils ont que ce Missionnaire doit passer une partie de l'année chez eux. Il se chargea d'assurer ces peuples de leur part, qu'ils vouloient vivre d'orénavant dans une parfaite union.

Cette Nation est la plus nombreuse du fleuve.

Elle habite des côteaux qui ne sont jamais inondez.

Le Missisipi a cela d'incommode, qu'il se déborde fort loin dans les terres.

Les Natchets executerent leur parole

trois jours aprés qu'il fut arrivé chez les Taensas, ausquels ils envoyerent des Députez que l'on reçût avec tout l'acueil possible. On les conduisit avec ceremonie vis-à-vis la porte du Temple où le Grand Chef & les principaux de la Nation les reçûrent. Ils presenterent au Temple six robes de Rats musquez bien travaillées.

Un ancien qui étoit comme le Grand Prêtre, harangua à l'entrée sur une petite hauteur, adressant la parole à l'Esprit, & exhortant les deux Nations à oublier le passé & à vivre dans une paix inviolable.

Quoique les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, vivent sans culte & sans aucune forme de Religion, ceux-ci ont des mœurs & des maximes qui les distinguent des autres. Ils ont des Temples dans lesquels ils entretiennent un feu perpetuel qui est consacré à l'Esprit. Ils en reconnoissent plusieurs; mais ils adorent particulierement celui qui préside à la nature.

Les Etrangers ne leur font point de presens un peu considerables qu'ils ne les portent en même temps au Temple, avec beaucoup de respect, comme un hommage qu'ils rendent à l'Esprit.

On les reçoit pour lors avec des ceremonies, se tournant du côté du Temple, levant les mains au Ciel, se les mettant sur

la tête, & regardant les quatre coins du monde. Lors qu'ils viennent chez eux pour y traiter d'affaire ils vont au Temple où tout ce qu'ils offrent est distribué à la Nation devant la porte. Il n'y a que ceux qui en ont le soin qui osent y entrer, ayant cette opinion ridicule, que si quelqu'autre y entroit, il mouroit. On y voit des figures d'hommes & d'animaux en relief assez mal travaillées, & plusieurs caisses d'os des Chefs les plus considerables.

Ils croyent que l'on se trouve aprés la mort dans un païs fort éloigné, ils mettent pour cet éfet dans le Tombeau du défunt tout ce qu'il avoit de plus précieux. Les parens & les amis y contribuent aussi par un petit nombre de corbeilles pleines de farine, afin qu'elle lui puisse servir dans son voyage.

Les Natchets & les Taensas ont une Loi bien cruelle. Lorsque le Grand Chef meurt, plusieurs se font un principe de Religion de mourir avec lui; mais lorsque le nombre n'est pas suffisant, on porte un present à une famille qui se fait un honneur d'y envoyer quelques-uns qui ne font aucune difficulté de sacrifier leur vie.

Il y a trois à quatre ans que trente Natchets souffrirent la mort pour acompagner leur Chef.

On leur casse la tête à coups de haches, aprés qu'ils ont fait brûler une certaine racine dont nous ne connoissons pas encore la proprieté, ou bien ils permettent qu'on les étrangle.

Quoique ce Chef ne soit pas tout-à-fait absolu, on a cependant pour lui une grande veneration. Les femmes & les enfans n'osent entrer dans sa cabane, les anciens & les plus considerables ayant seuls ce privilege.

On n'aproche de son lit que de loin, & personne ne prend la liberté de passer entre ce Chef & un flambeau de canne qu'on y allume tous les soirs.

Le Village où il demeure s'assemble au temps des semences & de la recolte pour travailler sur ses terres. On commence d'abord par une danse generale, chacun contribuant ensuite à un festin solemnel, aprés lequel c'est à qui lui rendra ses services.

J'ai peur, Madame, de m'engager dans un trop grand détail des mœurs de ces peuples, qui m'éloigneroit insensiblement de mon sujet.

Revenons à Quebec. Je vous dirai, Madame, que le Château est sur le bord d'une grande côte, escarpée de trente toises. Il est irregulier dans sa fortification,

ayant deux Baſtions du côté de la Ville, ſans aucun foſſé. La maiſon du Gouverneur general eſt de cent vingt pieds de long, au devant de laquelle eſt une terraſſe de quatre-vingt pieds qui a la vûë ſur la baſſe Ville & ſur le canal. Ce bâtiment eſt fort agreable tant pour ſes dedans que pour ſes dehors, à cauſe des Pavillons qui forment des avants & arriere-corps. Il eſt à deux étages, il y manque encore un Pavillon de trente-trois pieds de long.

Il y a une batterie de vingt-deux embraſures à côté de cette maiſon, partie dans l'enceinte & partie au dehors, qui commande la baſſe Ville & le fleuve. A quatre cens pas au deſſus eſt le Cap au diamant de quatre-vingt toiſes de haut, ſur lequel eſt une Redoute qui commande le Fort, la haute Ville & toute la campagne.

Ce Cap eſt rempli de Diamans dans ſes rochers. Il y en a d'aſſez beaux, & s'ils avoient la fermeté du vrai Diamant on s'y tromperoit aiſément. Au deſſous du Cap, en tirant au Nord-Oüeſt à l'extrémité de la haute Ville, eſt un Cavalier revêtu de pierre, ſur lequel on peut mettre pluſieurs pieces de canon, qui commandent la campagne, dans le milieu duquel eſt un moulin : On a fait un nouveau Baſtion qui met la Ville à l'abri de l'inſulte des ennemis.

Le Gouverneur general à douze mille francs d'apointement, trois mille en qualité de Gouverneur particulier, & autant pour le fret de ses provisions qu'il fait venir de France.

Il a huit mille sept cens quarante-huit livres pour sa compagnie des gardes, composée d'un Capitaine, d'un Lieutenant, d'un Cornette, & de dix sept Carabins.

La garnison du Château que les Fermiers du Canada entretiennent est composée de deux Sergents & de vingt-cinq Soldats. Ils ont trois mille sept cens soixante & dix livres, & quatre cens quatre-vingt livres pour leur bois & leurs souliers.

On compte onze Gouverneurs generaux, depuis l'établissement de la Colonie, parmi lesquels Mr. le Comte de Frontenac a gouverné l'espace de vingt ans. Il étoit l'amour & les délices de la Nouvelle France, la terreur des Iroquois & le pere des Nations Sauvages aliées des François. Il déclara la guerre à la Nouvelle Angleterre de la part du Roi en 1689. Il soutint le siege de Quebec en 1690. contre toutes les forces des Anglois. Corlard petite Ville de la Nouvelle York fut emportée d'emblée par ses ordres, dans laquelle on épargna une quarantaine d'Iroquois. Cette Nation ne reconnût point ce

bienfait. Elle se joignit dans la suite aux Anglois ; mais il leur fit connoître que les ayant voulu considerer comme ses amis, il pouvoit, quand il voudroit, leur faire ressentir la force de ses armes. En effet, le fort des Aniés, une des cinq nations Iroquoises, fut pris d'assaut en 1693. dans lequel on prit trois cens de leurs Guerriers.

Il alla en 1694. attaquer en personne à l'âge de 74. ans les Onnontagués qui sont de la même Nation, où il porta le fer & le feu ; & quelques résolus qu'ils fussent de se défendre jusques à la mort, ayant envoyé tous leurs vieillards & les femmes dans la profondeur des bois, ils furent contraints d'abandonner leur Fort plûtôt que de hasarder une défense incertaine, leurs campagnes de bled d'Inde furent brulées : ce qui leur causa une grande famine. Les Onneyoüts eurent en même-temps un pareil sort. Il les a obligez de le reconnoître pour leur Pere dans toutes les Ambassades où ils sont venus lui demander la Paix; mais dans le temps qu'il alloit la conclure il mourut. La nouvelle de sa mort se répandit aussi-tôt chez eux. Il fut sensiblement regreté. Tout ce que je peux vous en dire, Madame, est que la Nouvelle France a fait en lui une trés grande perte. On reconnut quelques jours avant

ſa mort où l'on eſtime les choſes quand elles ſont prêtes de finir, & où l'on commence à les mieux voir lors qu'on les va perdre, combien le Canada avoit d'amour & de tendreſſe pour lui. Ce n'étoit que larmes. On n'entendoit de toutes parts que des loüanges que l'on donnoit à ſa vertu & à ſes belles actions; de ſorte qu'il pouvoit déja joüir de ſa réputation & de ſa gloire, & goûter comme par avance les favorables jugemens qu'on devoit faire de lui aprés ſa mort. L'Etat Eccleſiaſtique l'honoroit pour ſa pieté, & la nobleſſe l'eſtimoit pour ſa valeur. Le Marchand le reſpectoit pour ſon équité, & le peuple l'aimoit pour ſa bonté.

Le Convent des Recolets eſt tout vis-à-vis le Château. Leur Egliſe eſt belle. Elle eſt entourée en dedans d'une boiſſûre de noyer de huit à dix pieds de haut. Le tableau du Maître-hôtel eſt un Chriſt que l'on décend de la Croix fait par le fameux frere Luc qui y demeuroit pour lors. La maiſon eſt bien bâtie. Le cloître eſt trés-beau, tout vitré avec les armes de pluſieurs particuliers. Il y manque encor quelque corps de logis. La Nouvelle France leur a obligation de l'établiſſement de la Foi. Leurs premiers Miſſionnaires ſe ſont rendus recommandables par tous les

travaux Apoſtoliques auſquels ils ſe sont occupez. Que de peines & de miſeres n'ont-ils pas ſouffert parmi cinquante Nations barbares qu'ils ont conduits inſenſiblement à la connoiſſance du vrai Dieu. A meſure que l'Eſprit du Seigneur ſe répandoit dans les cœurs de ces peuples, ils les voyoient venir en foule ſe jetter à leurs pieds pour être inſtruits des veritez qu'ils avoient ignorées juſques alors. Leurs Capitaines en tête venoient demander le Baptême, & le recevoient avec leurs Enfans. Cette ferveur augmentant de jour en jour paroiſſoit comme effacer celle de nos François. Des Villages entiers s'atachoient avec aplication à toutes les regles & aux exercices de pieté que ces zelez Miſſionnaires leur preſcrivoient. On voyoit en certains endroits des Chefs prépoſez aux prieres, aux conferences, & aux affaires de notre Religion.

Il ſe trouvoit même des Neophites qui déclamoient contre les vices & les dereglemens par des diſcours pleins de zele.

On s'eſt accoûtumé d'abord à leurs manieres barbares, & par ce moyen on les a humaniſez inſenſiblement. Le grand deſintereſſement qu'ils remarquoient dans les Miſſionaires leur faiſoit connoître que ils n'enviſageoient que leur bien & leur

falut. Ce feul endroit les toucha vivement parce qu'ils faifoient un jufte difcernement de leur vertu, par l'empreffement qu'ils remarquoient dans les François qui ne s'embaraffoient que du commerce de leurs Pelleteries. A mefure qu'ils dévelopoient les nuages où ils étoient enfevelis, ils trouvoient qu'ils n'étoient pas de veritables hommes : Et aprés avoir connu dans la fuite des années le veritable caractere des François ; ils ont tâché de les imiter dans toutes leurs manieres.

Nous ne voyons pas prefentement que les Recolets ayent des Miffions chez les Sauvages. Ils s'occupent au-dedans du païs où ils font les fonctions de Curez dans les Paroiffes de la campagne.

Les Jefuites qui vinrent en 1665. partagerent avec eux les travaux Apoftoliques. La moiffon devint pour lors plus grande. Ils trouverent beaucoup de difficultez à paffer en Canada, par tous les obftacles que leur fit Monfieur de Caën directeur de la Compagnie qui étoit de la Religion.

Mais Mr. de Ventadour à qui Mr. de Montmorenci fon oncle avoit cedé le titre de Viceroi de ce païs, obtint l'agrément de Loüis XIII. en leur faveur, & la Compagnie qui vit bien qu'on la contraindroit d'y donner les mains, confentit de bonne

grace en leur établissement, étant obligez neanmoins d'entretenir toûjours le même nombre de Recolets.

Les Peres Lallemand, Macé & Brebeuf furent choisis par le Pere Noirot Provincial de Paris pour être les Coadjuteurs spirituels, & les freres Buret & Charton pour les Coadjuteurs temporels. Mr. de Caën qui vint en Canada leur suscita beaucoup de traverses.

Les Peres Recolets les reçûrent chez eux pendant deux ans, où ils n'avoient qu'un même esprit, & ne faisoient qu'un même corps, jusques à ce que leurs affaires de France pûssent être reglées. Ils travaillerent de concert dans les commencemens. Le Pere Joseph de la Roche-d'Allion Recolet, de la maison du Dulude & le Pere Brebeuf, furent destinez pour la Mission des Hurons qui est à trois cens lieuës au-dessus de Quebec.

L'Evangile commençoit à fleurir, & la Colonie augmentoit, mais le nombre d'Huguenots qui y étoient pour lors auroit fait un grand tort à la Religion, si le Pere Joseph le Caron Recolet, n'eut fait tous ses efforts en France pour faire mettre un Catholique à la place du Directeur de la Compagnie, qui obligeoit les Catholiques d'assister à leurs prieres,

La tranquilité devint un peu plus grande dans le centre du païs, lorsque Mr. de Caën fut rapellé. L'acroissement de la Foi n'étoit plus si travaillé par des gens qui ont coûtume de tourner en ridicule les Ministres de nos saints Misteres, mais lorsque les Jesuites arriverent en la Nouvelle France, ils devinrent une pierre d'achopement aux Religionnaires. Il étoit du bien de la Colonie que ces Peres fussent sedentaires, afin d'avoir lieu, à mesure qu'elle augmenteroit, de fournir des sujets aux Missions éloignées, & de contribuër à l'éducation des familles.

Je trouve, Madame, que leur conduite fut tout-à-fait judicieuse, lors qu'ils freterent un petit bâtiment dans lequel ils firent embarquer vingt ouvriers de métier pour faire un établissement solide. Les Peres Noirot & de la Nouë, vinrent en même temps prendre part aux travaux de leurs premiers Missionnaires. La maison qu'ils ont presentement est à la haute Ville. Le College a été fondé par le Pere Gamache qui fit present de vingt mil écus. L'Eglise est fort propre. Le platfond est en compartimens de plusieurs quadres, remplis de plusieurs figures & ornemens qui font une belle symetrie. Le jardin est grand, accompagné d'un petit bois de

haute

haute futaye, où il y a une trés-belle avenuë.

Ils enseignent les Humanitez, la Philosophie, & la Theologie; ils ont porté l'Evangile à plus de huit cens lieuës de Quebec. Ils ont sçû dompter la ferocité des Iroquois; les Peres Lallemant, Brebeuf, & de la Noüe ont versé leur sang les premiers chez ces Infidelles: Les deux premiers furent brûlez & rôtis à petit feu, & souffrirent tout ce que la rage & la fureur pouvoient inspirer, & l'on fit mourir celui-ci de froid. Je ne parle point de plusieurs autres de cette Societé, qui étant venus dans la suite en Canada s'estimerent trés heureux de suivre les mêmes traces de ces premiers Apôtres.

Quelques traverses qu'ils ayent rencontrées dans cette penible & dangereuse Mission, ils ont cependant trouvé le secret de soûmettre une partie de cette feroce Nation, sous le joug du Seigneur par la belle Mission qu'ils ont formée au Saut saint Loüis, proche l'Isle de Montreal, où ils ont assemblé plus de mille Iroquois qui composent un beau Village. Ils sont presentement plus de cinquante Religieux dans toute la Nouvelle France. On compte treize Missions éloignées, & ils ont penetré jusques au bas du Missisipi, à

plus de six cens lieuës de Quebec.

Quoique la derniere Guerre que nous ayons eû avec les Iroquois pendant douze ans, ait interrompu le cours des projets qu'ils avoient formé pour le parfait établissement du Christianisme, chez ces Sauvages, ils n'ont pas laissé de demander dans les dernieres Ambassades un de ces Religieux, pour être le mediateur de la Paix. Le Pere Bruyas fut en 1700. à Onnontagué, où il renversa tout ce que vouloit faire le Deputé du Comte de Bellomont, Gouverneur general de la Nouvelle Angleterre, contre l'alliance que les cinq Nations negocioient avec nous, & il ramena une partie de nos Esclaves.

Si les Religieux qui se sont établis dans la Nouvelle France n'ont envisagé que le bien public & la gloire de Dieu, les Hôpitalieres qui vinrent en 1639. travaillerent aussi de leur côté à tout ce qui pouvoit contribuër au soulagement des peuples, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

Dans quelle admiration n'étoient-ils pas de voir d'un côté des hommes qui se sacrifioient uniquement pour leur salut, & de l'autre des filles dont la charité leur faisoit abandonner leur Patrie & traverser les Mers pour venir prendre soin de leur

ſanté. Les travaux Apoſtoliques de ces Religieux les faiſoient quelquefois rentrer en eux-mêmes, ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pû être juſques alors dans l'ignorance du vrai Dieu, eux qui ſe croyoient les veritables hommes, & les veilles & les fatigues de ces ſaintes Religieuſes dans un païs ſi opoſé aux douceurs de la vie, les touchoient ſenſiblement.

Ces premieres Filles n'étoient pas venuës ſeulement pour y exercer le droit d'hoſpitalité, & pour le ſoulagement des malades ; mais auſſi pour inſtruire les femmes & les filles Sauvages. Il eſt vrai que l'on s'imaginoit en France qu'il n'y avoit qu'à *cabaner* dans les bois auprés des Sauvages. C'étoit à la verité l'intention de leur Illuſtre Fondatrice.

Elles le firent en effet. Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, ſoûtenuë du credit de Mr. le Cardinal de Richelieu ſon oncle, voulant contribuër au bonheur & à la felicité de ce nouveau monde, tira de la maiſon de Dieppe trois Hôpitalieres Profeſſes de Cœur, avec l'agréement de Mr. l'Archevêque de Roüen. Elle leur fit un fond de ſoixante mil francs ſur les caroſſes d'Orleans. La compagnie leur accorda une conceſſion de terre en 1637, en

commença à bâtir en 1638. une petite maiſon à ſainte Marie, un peu au deſſus de Quebec, & on jetta dans la même année les fondemens de leur maiſon dans cette Capitale. Elles arriverent en 1639. avec des proviſions pour deux ans. La petite verole qui ſe mit la même année parmi les Sauvages, leur donna bien de l'occupation. Les maladies ayant ceſſé les Sauvages s'établirent à une lieuë au-deſſus de Quebec, ſur le bord du Fleuve. Les Hôpitalieres, qui n'étoient venuës que pour eux ſe trouverent obligées de ne les pas abandonner. Elles y firent un petit établiſſement en 1640. afin d'en être plus à portée; & en cas qu'il ne pût ſubſiſter, elles réſolurent d'en faire une metairie. Le feu prit malheureuſement la même année chez les Jeſuites, qui brûla la maiſon & l'Egliſe. Ces Dames leur cederent leur maiſon de Quebec, parce que les Jeſuites faiſant les fonctions de Curez, les François auroient eu de la peine à ſe paſſer d'eux. Elles allerent à ſaint Michel en attendant qu'elles pûſſent accommoder leur maiſon de Silleri, & elles ſe trouverent enſuite au milieu des *Cabanes* des Sauvages.

Que des perſonnes qui ont mépriſé le monde, ont de conſolation, Madame,

quand elles ſe voyent dans une telle ſituation.

La vie molle & oiſive des gens du ſiecle, faiſoit ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit de ces Filles, qu'elles goûtoient avec beaucoup de plaiſir toutes les amertumes attachées à leur emploi & à leur maniere de vivre.

Abandonner une des bonnes Villes du Royaume, où elles avoient toutes les commoditez convenables à leur état, pour aller en Canada habiter les bois dans une petite maiſon couverte d'écorce d'arbres, expoſée à un froid extrême & y manquer de toutes choſes, c'étoit faire un grand ſacrifice.

Ces ſaintes Filles l'ont fait genereuſement.

Je ne vous parlerai point, Madame, des ſoins qu'elles prenoient des malades qu'elles avoient chez elles, & qui étoient dans les cabanes voiſines. Elles demeurerent quatre ans dans cette ſolitude ; mais les irruptions continuelles que les Iroquois faiſoient ſur les Algonkins les obligerent à la ſollicitation de ceux-ci de ſe retirer à Quebec, ne voulant pas ſouffrir qu'elles devinſſent leurs victimes ; de ſorte qu'elles revinrent à Quebec en 1645.

Elles s'y établirent avec le ſecours de

Madame d'Aiguillon. Elles donnerent asile l'espace de treize jours aux Urselines, dont la maison fut brûlée. Le Regiment de Carignan-Salieres qui arriva en 1665, donna lieu à l'Hôtel-Dieu de faire paroître son zéle avec d'autant plus d'empressement que les Sauvages commencerent à diminuër par les Guerres continuelles que les Iroquois avoient contre eux, & par les maladies qui en avoient beaucoup détruit; ce qui fit que les Hôpitalieres s'attacherent à la Colonie d'une maniere plus particuliere.

Ce Regiment ne laissa pas de leur être à charge, il y entra chez elles tout d'un coup deux cens malades qui avoient le Scorbut. Leur bâtiment étoit si petit, qu'on les mettoit dans le portail & aux greniers. Monsieur Talon qui étoit Intendant fort satisfait du zéle & des soins de ces Religieuses, écrivoit en leur faveur à la Cour qui leur accorda trois mil livres de rente. Les dépenses augmenterent cependant de plus en plus. Monsieur Talon toûjours porté d'inclination pour elles, entra tout-à-fait dans leurs interêts. Il leur prêta douze mille francs des deniers du Roi pour faire une grande sale qu'il prit le soin lui-même de faire bâtir. Voici ce que l'on mit sur la premiere pierre de ses fondemens.

C'EST

En l'an depuis l'Incarnation de M. DC. LXXII. *En memoire & à l'honneur du* SANG PRECIEUX *que Jesus-Christ versa pour nous.*

ET

Pour plaire à sa SAINTE MERE, *la Mere de Misericorde.*

QUE SOUS

Le Pontificat de Clement X. & le Régne de l'Invincible & du Pacifique Monarque Loüis XIV. Roi Trés-Chrétien.

Avec la joye & la Benediction de Messire François de Laval, premier Evêque du Canada.

Pendant la Superiorité de la Reverende Mere Renée de la Nativité, & la felicitation de ses Filles.

Au bruit des aplaudissemens de toute la Colonie.

Et par les soins infatiguables de Messire Jean Talon Intendant pour le Roi, des Finances, Justice & Police de la Nouvelle France.

Vû l'acroissement qu'il plaisoit à Dieu de donner au nombre des Malades, aussi-bien qu'à celui des Habitans, on a vû ajoûter ce nouveau logement à l'Hôtel-Dieu, par une continuation de Charitez de sa celebre Fondatrice la Mere des Canadiens.

Et l'ame de ce Nouveau Monde l'Illustre Marie de Vignerot Duchesse d'Aiguillon, & la trés-digne Niéce du Grand, du Pieux, & l'Incomparable Ministre d'immortelle memoire l'Eminentissime Cardinal Armand Duc de Richelieu, ausquels soit honneur & salut éternel.

Monsieur Talon voyant que les Hôpitalieres n'étoient pas en état de rembourser une somme si considerable, trouva le moyen de leur procurer encore trois autres mille livres de rente, dont il en retenoit une partie pour faire le remboursement des douze mille francs.

Les mille écus que Madame d'Aiguillon leur faisoit tenir tous les ans, étoient destinez pour la subsistance de la Communauté, & pour l'entretien des Sauvages. Elles s'épargnoient tellement sur leur necessaire, que quand elles avoient une femme Sauvage elles nourrissoient en même temps toute sa famille, ce quelles pratiquent encore aujourd'hui avec une grande charité, quoi qu'elles en soient fort incommodées.

Cette illustre Fondatrice qui connoissoit la rigueur du païs ne vouloit pas que ces Filles se negligeassent si fort; elle pria Monsieur l'Evêque de leur commander en vertu d'obeïssance de séparer les terres

qu'elles avoient pû acquerir, les meubles & la rente de France, afin que le bien des pauvres ne fut point confondu dans la ſuite avec celui des Religieuſes, & que l'on vit par là, la dépenſe que l'on feroit pour les Malades, & qu'ayant leur bien à part elles ne ſe privaſſent pas tout-à-fait elles-mêmes des ſecours neceſſaires à la vie.

La rente de mille écus n'eſt plus qu'à deux mille francs. Les Fermiers de la Nouvelle France leur payent depuis trois ans ce que Sa Majeſté leur avoit accordé. Elle leur fait encore la grace de leur donner mille franc ſur le Treſorier general de la Marine. Elles ont fait pluſieurs pertes ſur mer. La grande économie les ſoûtient. Le nombre des malades qui entrent chez elles eſt conſiderable. Il eſt ſurvenu depuis quelques années des maladies populaires, qui ont fait perir bien du monde. L'on y compte ordinairement tous les ans vingt & une mille journées de malades.

Elles ont preſentement un trés-beau Bâtiment de pierre de taille, accompagné de deux Pavillons, qui coûte environ quarante-ſix mille francs; & il en faudroit encore dix mille pour l'achever. Ces Religieuſes y ont travaillé elles-mêmes comme des Maneuvres, & les charois ont été faits par leurs domeſtiques. On a tiré la

pierre des fondemens, ce qui leur a épargné plus de dix mille francs.

Je vous viens de donner, Madame, une idée de l'Etat Ecclesiastique. Vous connoissez quel est le caractere des personnes qui se sont trouvez dans le premier établissement de leurs maisons, chaque Ordre s'est toûjours maintenu dans la pieté & dans la vertu. Les Communautez se sont augmentées à mesure que la Colonie s'est étenduë. Elles ont obtenu des concessions de terre : des Habitans s'y sont établis, & je trouve que l'Etat Ecclesiastique est le mieux partagé.

Le païs s'est policé insensiblement : les Gouverneurs generaux avoient trop d'occupations pour entrer dans le détail des affaires qui pouvoient naître. Sa Majesté créa un Conseil Souverain en 1663. pour pacifier les differens des particuliers, & prendre connoissance des interêts de la Colonie, qui devenoit fleurissante.

Le Palais est à la haute Ville, dans un fond au Nord-Oüest; il consiste dans environ quatre-vingt toises de bâtimens, qui semblent former une petite Ville. L'Intendant y a son apartement, & les Magasins du Roi y ont leur place.

La Chambre du Conseil est assez grande; il est composé du Gouverneur gene-

nal, de l'Evêque, de l'Intendant, de sept Conseillers, d'un Procureur general, & d'un Greffier en Chef. Le Gouverneur general en étoit autrefois le Chef. Son autorité étoit trop absoluë dans un païs où l'on ne peut avoir des nouvelles de la Cour qu'au bout de dix mois. Quand les Conseillers ne donnoient pas dans son sens, ou qu'ils s'éloignoient de son avis, il les changeoit ou les exiloit: mais la Cour qui est si sage & si judicieuse a extrémement borné son pouvoir. Il n'est que Conseiller Honoraire, il est au haut bout d'une table ronde. Monsieur l'Evêque à sa droite, qui est aussi Conseiller Honoraire, & Monsieur l'Intendant à sa gauche qui fait fonction de President, quoi qu'il n'en ait pas le titre.

Les Conseillers sont placez selon leur ancienneté; ils entrent tous en épée au Conseil. Aprés qu'un Conseiller a fait son raport sur une affaire Civile, le Procureur general donne ses Conclusions. Quand il s'agit du Criminel il les donne cachetées au Raporteur avant les opinions. L'Intendant recueille les voix commençant par le Raporteur, prend à droit ou à gauche les avis, jusques au Gouverneur general qui dit le sien, & l'Intendant de même, qui ensuite prononce l'Arrêt.

Le Conseil nommoit dans ses commencemens des Commissaires, pour prendre connoissance des matieres civiles. Il y a presentement une Prevôté depuis 1677. composée d'un Lieutenant general, d'un Lieutenant particulier, qui est aussi Lieutenant criminel, & d'un Procureur du Roi. Ils vont en épée à leur Assemblée. Le rabat & la robe noire seroient quelque chose de trop embarrassant pour des personnes qui peuvent se trouver tout d'un coup obligez de se batre contre les Iroquois.

En 1695. Mr. Deschambaux Procureur du Roi de la Jurisdiction de Montreal, commandoit un Bataillon.

Tous les Conseillers ont cent écus de gage. Le premier a cinq cens francs d'augmentation, & les deux qui le suivent ont encore chacun cinquante écus. Le Lieutenant general est payé sur les charges indispensables du païs, par les Fermiers d'Occident. Le Lieutenant particulier a du Roi quatre cens livres, & son Procureur cent écus. Ils rendent tous la Justice sans épices. Il n'y a point d'Avocats ni de Procureurs. Chacun plaide sa cause soi-même, s'il ne veut avoir recours à des Huissiers qui font l'un & l'autre du mieux qu'ils peuvent. Au reste je ne voi pas qu'il y ait grand Procez dans le païs,

du

du moins ils ne durent pas long tems. Il y en a trés-peu pour le commerce, car comme il consiste en Castors, que l'on met au Bureau de la Ferme, dont on tire des Lettres de Change payables en France, les démêlez qui surviennent entre les Habitans, ne sont pas de si grande consequence pour empêcher les Juges de s'appliquer d'ailleurs au Commerce, qui est permis à tout le monde. Les revenus des terres n'étant pas suffisisans pour entretenir leurs Familles. Le païs est trop rude pour y joüir de toutes rles commoditez de la vie.

Le Commerce de la Nouvelle France est en Pelleterie, qui consiste principalement en Castor. Je ne sçaurois vous parler de cet animal qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'avouë en même-tems que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement; & je ne sçai ce qu'en penseroient les Carthesiens s'ils avoient vû avec quelle adresse il bâtit sa maison.

Elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un pere de Famille, & le genie d'un habile Architecte. Aussi les Sauvages disent que c'est un esprit & non pas un animal. Il juge de la durée de

l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la précaution possible.

Les Castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement au nombre de neuf. Ils jugent de la bonté de leur établissement par la quantité d'eau qu'ils y trouvent, & ils ont assez de prévoyance pour arrêter le cours des petits torrens, de peur qu'ils ne tarissent pendant l'Eté, & ils y font des Ecluses pour empêcher ou détourner le débordement.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande & décide de tout; c'est lui qui est le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chûte. Le travail d'un Charpentier & l'aplication d'un Masson y sont observées avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font des fondations, & enfoncent les pieux avec autant de force qu'un Cap de mouton. Les autres prenans du limon avec leur queuë en façon de truelles en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du tems.

Leurs maisons sont faites de bois, de jonc & de bouë. Elevées environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont

trois ou quatre étages. Les planchers ſont faits de branches d'arbres, groſſes comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mouſſe.

Il y a pluſieurs ouvertures par leſquelles ils tiennent toûjours leur queuë dans l'eau, car ces animaux ſont amphibies.

Leur chambre eſt toûjours propre. Lorſque les eaux groſſiſſent ils montent à l'étage qui eſt au-deſſus de celui qui eſt innondé. Leurs proviſions qui ſont d'écorce de bois de tremble ſont la plus grande partie au fond de l'eau.

Quand ils bâtiſſent ſur les rivieres ils font leur bâtiment en demi-cercle, afin de rompre le fil de l'eau, & lors qu'ils bâtiſſent dans les lacs leurs cabanes ſont en rond, & n'ont aucune entrée ni ſortie par dehors.

Les Caſtors s'établiſſent ordinairement ſur les rivieres, les lacs & les ruiſſeaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivieres, examinent à peu prés les ſorties qu'ils ont de les bien cacher; car c'eſt un effet de la ſubtilité du Caſtor: Ils coupent la glace, afin que l'eau ait ſon cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de paſſer outre, & laiſſent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves.

Quand les Castors ne passent point par là, les Sauvages jugent qu'ils ont des trous sous terre ; & pour les connoître ils frapent en certains endroits de la glace qui puisse rendre un son clair, aussi-tôt ils y font un creux, & connoissent au mouvement de l'eau que le Castor fait agiter par sa respiration qu'il n'en est pas éloigné, à peu prés comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang : le Sauvage dresse des pieux aux environs de cette ouverture un peu au large pour lui faciliter le passage, & y mettre deux petites buchettes de bois qu'il faut de necessité que ce petit mouvement d'eau fasse agiter ; & lors que le Castor arrive le Sauvage le prend par la patte de derriere, ou par la queuë & l'enleve sur la glace, où il lui casse la tête.

Si les Sauvages veulent le prendre dans les lacs ; ils entourent de filets un peu au loin leurs maisons ordinaires, & vont raser celle de la campagne qui est environ à quatre cens pas, (car ceux qui habitent les lacs ont aussi une cabane hors du lac.) celles-ci ne sont point remplies de provisions comme les autres, elles ne leur servent, pour ainsi dire, que pour s'égayer & prendre le bain avec plus de liber-

té. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pouri pour les offusquer lors qu'ils veulent s'enfuïr par ce passage. Cette destruction faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déja tendus, & d'autres croyant trouver un asile plus assuré, s'enfuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans les ruisseaux, ils détruisent leurs chaussées pour les dessecher, le Castor croyant que la violence de l'eau rompt la digue, veut y apporter du remede, pour lors les Sauvages les tuënt à coups de dards & de fléches.

Les Sauvages ne comprenoient pas autrefois comment les François pouvoient venir de si loin chercher avec tant d'empressemens des peaux de Castors, dont les plus usées & les plus sales étoient les plus recherchées. On remarque six especes de ces peaux dont les prix sont differens.

La premiere est le Castor gras d'Hiver. Celui que les Sauvages tuënt dans ce tems a un duvet bien épais & de grands poils. Ils cousent sept à huit peaux ensemble si proprement, que les Ouvrieres de Fran-

ce ont de la peine à coudre des gans avec plus de délicatesse. Ils en font des robes qui leur traînent jusques aux talons. Elles leur servent d'habits. La sueur du corps & leurs mains sales de graisse d'ours qu'ils prennent à pleines mains pour la manger, lesquelles ils essuient à leurs robes, en font tomber les grands poils, & cotonnent insensiblement le duvet qui devient jaune. Cette qualité est la meilleure. Les Chapeliers en font de trés-bons chapeaux, & le Bureau en donne de la livre trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La seconde est le demi-gras d'Hiver. Les Sauvages se trouvant obligez de traiter de ces robes avec les François pour leurs pressans besoins, quoiqu'elles ne soient qu'à demi engraissées, & que le duvet ne commençant qu'à cotonner & le cuir à jaunir. Il faut cependant que la peau soit aussi souple que celle du gras, il coûte trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La troisiéme est le gras d'Eté. Ces animaux ont de grands poils pendant cette saison avec trés-peu de duvet. Les Sauvages en font des robes. Il ne vaut qu'une livre dix neuf sols.

La quatriéme est le veule. Les robes sont bien fournies; mais comme les Sau-

vages les ont portées trés peu de tems, à peine le duvet en eſt-il gras. Ils ont la précaution d'en bien aprêter le cuir. Le Bureau en donne autant que du gras d'Hiver.

La cinquiéme eſt le ſec d'Hiver. Celui-ci n'eſt point réduit en robes à cauſe des coups de fuſils & des dards qui ont fait des ouvertures dans la peau. Son cuir eſt fort gros, mal aprêté. Son prix eſt de quarante ſols.

La derniere eſt le Moſcovite. Les Sauvages les prennent en Hiver dans des attrapes à ras de terre. Lors qu'ils voyent que la peau eſt belle, bien grande, & que les poils ſont longs ils en aprêtent le cuir. On fait un grand commerce en Moſcovie de cette eſpece.

Leurs Pelletiers ont l'adreſſe d'en tirer le duvet, ſans emporter le poil, & ces peaux leur ſervent de fourures, même de tapiſſeries. Il vaut un écu la livre.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que l'on a fait toutes ces differences, afin d'obliger les Sauvages d'en traiter le plus qu'ils peuvent de la meilleure qualité.

Ceux qui ont du Caſtor le portent au Bureau de la Ferme, dont le Directeur donne des Lettres de Change payables en France. Il y en a eu en 1700. pour trois

cens trente mille quarante ſix livres. Le Canada tient preſentement la Ferme. Les Fermiers d'Occident & le païs eurent de grandes conteſtations en 1699. & 1700. ſur la diminution du prix des Caſtors. Il ſe tint à Quebec pluſieurs aſſemblées, où le Clergé, la Nobleſſe & le tiers Etat ſe trouverent, pour repreſenter à Monſieur le Comte de Pontchartrain le tort que cauſeroit cette diminution à la Nouvelle France. On a beaucoup enviſagé la Religion dans cette conjonćture par raport à tant de Nations ſauvages nos alliez, qui ſe ſoûtiennent dans la Foi par la liaiſon que nous avons avec eux, qui auroient pû faire commerce avec les Anglois, s'ils n'euſſent pas été contens de nous.

Le Sauvage eſt difficile à manier quand il s'agit de l'interêt. Monſieur le Comte de Pontchartrain a trouvé un milieu dans toutes ces diſcuſſions qui eſt de donner au Canada la forme. Les Canadiens ont établi pour cet effet des Direćteurs pour l'adminiſtration des affaires. On a obligé ceux qui commercent d'y avoir aćtion ſelon leurs facultez, & tous ceux qui veulent en être y ſont reçûs.

Il y a encore le commerce de peaux d'Orignaux qui étoit autrefois fort conſiderable. Il y en avoit beaucoup dans le gou-

vernement de Quebec ; mais tout eſt détruit, il faut aller bien avant dans les terres pour en trouver.

L'Orignac eſt de la grandeur du Mulet ; ſa tête lui reſſemble aſſez, il a le col plus long, les jambes fort ſeches, le pied fourchu & le poil gris blanc, ou roux & noir. Il porte ſur la tête un grand bois plat & fourchu en forme de main.

Il y en a qui peſent quelquefois juſques à cent cinquante livres. On tient que ſon pied gauche de derriere guerit du haut mal. Cet animal y eſt ſujet, & lors qu'il le ſent venir, il ſe gratte l'oreille de ce pied juſques à ce qu'il en ſorte du ſang. La chair de l'Orignac eſt plus délicate que celle du Cerf, & n'incommode jamais.

On les prend avec plus de facilité l'Hiver, principalement lors qu'il y a beaucoup de néges ſur terre.

Auſſi-tôt que le Chaſſeur a découvert dans les bois le *ravage* où il s'eſt attaché, (car il a cela de particulier qu'il demeure long tems où il trouve le jet du bois qui a pouſſé la même année) il tâche de le tuër par ſurpriſe ; mais, lorſque l'Orignac l'a éventé, le Chaſſeur le ſuit quelquefois cinq lieuës, la raquete aux pieds. Le verglats qui lui coupe les nerfs, l'accable ſi fort, qu'à la fin le Chaſſeur en vient à bout,

& qu'il le tuë de ſon fuſil, ou à coups de poignard, quand il eſt enfoncé dans la nége. Le mufle eſt le morceau le plus délicat, & la langue d'un trés-bon goût.

Son ennemi mortel eſt le Karkajou, qui eſt beaucoup plus gros qu'un chat. Il guête l'Orignac de deſſus un arbre, ou le ſuit à la courſe. Lors qu'il le peut joindre il ſaute ſur ſa croupe, & ſe va attacher à ſon col qu'il entoure de ſa queuë, il le mord & lui coupe la veine. Son ſang ſe perdant inſenſiblement il tombe en défaillance. L'Orignac a beau ſe frotter contre les arbres, le Karkajou ne quitte jamais priſe, à moins que l'Orignac ne ſe mette à l'eau.

La chaſſe que le Karkajou & les Renards font enſemble de cet animal eſt ſi plaiſante que je crois vous faire plaiſir de vous dire, Madame, de quelle maniere ils s'y prennent.

Les Renards qui ont le ſentiment meilleur que le Karkajou battent le bois à petit bruit pour trouver la piſte de l'Orignac. S'ils le voyent couché ou paiſſant, ils gagnent le large pour trouver l'endroit le plus commode à le faire paſſer du côté que s'eſt poſté le Karkajou.

Les Renards qui le mettent à vûë au milieu d'eux ſont comme deux Epreviers,

pendant qu'un troisiéme qui est derriere l'Orignac jappe tout doucement pour le faire aller du côté du Karkajou : S'il s'en écarte, les autres jappent à leur tour selon le mouvement qu'il fait pour l'engager de se détourner. Ils font ce manége jusques à ce qu'ils l'ayent fait tomber dans l'embuscade du Karkajou qui se jette sur lui.

Je ne vous parle point, Madame, de la menuë pelleterie qui consiste en Martes, Ours, loups de bois, loups cerviers, Renards noirs & argentez. Karkajous, Pécans, Pichious Islinois, dont le commerce va devenir considerable plus que jamais.

Il se pourroit faire d'autre commerce si l'on vouloit s'y apliquer. On y feroit du godron en quantité. Le charbon de terre, le transport des planches de chêne, de sapin, des bois de charpente : la pêche du Saumon, de la moruë & de l'anguille, avec des farines quand les années sont abondantes, auroient un grand cours aux Isles de l'Amerique.

On a fait en 1701. une tentative de la pêche du Marsoüin dans le fleuve à trente lieuës plus bas que Quebec, aux Isles de Kamouraska. Monsieur de Vitré Conseiller du Conseil Souverain de Quebec, sachant qu'une trés-grande quantité de ces

poiſſons qui ſont tous blancs, courent en Eté le harang dans ces quartiers, ſe perſuada que ſi l'on y tendoit des filets avec un arrangement particulier, il pourroit s'y en prendre. Il forma une Societé de deux Marchands pour en faire les frais. Monſieur le Comte de Pontchartrain qui ne ſouhaite que l'établiſſement & l'augmentation des Colonies, leur fit envoyer de Rochefort en 1701. des cordages pour en faire des filets. Mr. de Vitré dreſſa entre ces Iſles & la Terre Ferme du côté du Sud la longueur de plus d'une demie-lieuë de filets qui formoient differens cheneaux avec une ouverture aſſez grande pour y laiſſer entrer les Marſoüins. Ceux ci fort avide du harang n'y étoient pas plûtôt, que des Canoteurs tout prêts tiroient une corde qui bouchoit ce paſſage.

Les Marſoüins qui avoient un champ aſſez vaſte ne s'embaraſſoient pas pendant que la marée montoit, s'amuſant aux harangs quand il s'y en trouvoit ; mais lors qu'elle diminuoit à un certain point, on leur remarquoit un mouvement & une agitation qui leur faiſoit jetter des mugiſſemens. Plus la marée décendoit baſſe, plus ils paroiſſoient inquietez. Ils avoient beau aller de côté & d'autre, ils ne trouvoient rien qui les arrêta : mais dés lors
que

que la marée étoit ſur ſa fin, ils ſe ramaſſoient tous comme un troupeau de moutons, & échoüoient pêle-mêle l'un ſur l'autre. Monſieur de Vitré les envoyoit égorger, & les faiſoit traîner, porter, ou remorquer à la marée montante quand ils étoient trop gros. Tels peſoient trois milliers. Il en a fait des Huiles qui ſeront d'un trés bon uſage pour les Vaiſſeaux. On en fait des Fritures, & on a trouvé le ſecret de tanner les Peaux & de les paſſer en Maroquin. La Peau du Marſoüin eſt tendre comme du lard; elle a un limon d'un pouce d'épais que l'on gratte; elle devient comme un cuir tranſparent: les Taneurs les rendent minces ou épaiſſes ſelon l'aprêt qu'ils veulent y donner. On en peut faire des Hauts-de-chauſſes, des Veſtes trés déliées, & à l'épreuve du piſtolet, & on en pourra faire des Imperiales de Caroſſe, car il y en à de dix-huit pieds de long ſur neuf de large. Une petite Baleine dérangea cette Pêche qui promettoit beaucoup. Elle s'entortilla dans plus de quarante braſſes de filets qu'elle entraîna avec elle. On l'a trouva échoüée dans cet équipage à ſept lieuës de là. Elle étoit fort maigre.

On pourra tenter dans la ſuite la Pêche de la Baleine, qui eſt extrémement abon-

dante dans le fleuve : il y aura dequoi occuper toute la jeunesse du Canada, & j'estimerois ce commerce le plus considerable de toute l'Ameriquc Septentrionale. On le feroit sans beaucoup de peine & à peu de frais. Quand une chaloupe auroit pris sa Baleine elle l'emmeneroit à terre, où l'on en composeroit les huiles ; on épargneroit un bâtiment & un grand équipage à entretenir. Si les Basques qui avoient commencé cette Pêche dans le fleuve ne s'étoient pas amusez à enlever secretement toutes les Pelleteries de Tadousac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs privez comme ils le sont presentement.

Le commerce des Marchandises n'est pas exrrémement considerable ; il n'est bon qu'à de petits Marchands forains qui aportent ou font venir tous les ans des Marchandises de France pour sept à huit mille francs. Quiconque en aporteroit pour vingt mille francs il auroit de la peine à faire la vente la même année. Il y à cependant quelques Marchands particuliers qui ne laissent pas de faire un grand debit. On est beaucoup ménager car on cherche le solide. Le vin & l'eau de vie se debitent avec plus de facilité que tout autre chose.

Le temps où le commerce roule le plus à Quebec eſt aux mois d'Août, Septembre & Octobre, que les vaiſſeaux arrivent de France. Il ſe fait une Foire dans la baſſe Ville ; toutes les Boutiques & les Magaſins étalent leurs Marchandiſes. Ce ne ſont qu'empreſſemens de part & d'autre pour ſe défaire de ſes éfets, où pour avoir bon marché. On y voit ſur la fin d'Octobre les habitans des campagnes que l'on apelleroit Païſans en tout autre lieu que le Canada, qui viennent faire leurs empletes. Chacun tâche de régler ſes affaires avant la *Partance* des Vaiſſeaux, qui veulent profiter de la belle Saiſon pour éviter un coup de vent de Nord Eſt, qui vient quelques jours devant où aprés la Touſſaints. Lors qu'ils different leur départ juſqu'au mois de Novembre, ils courent riſque de rencontrer des glaces dans le fleuve.

La Rade qui ſe trouve tout à coup ſans vaiſſeaux à quelque choſe de triſte. Tout eſt mort, pour ainſi dire, & nous ſommes à peu prés comme les fourmis, ne ſongeant plus qu'à faire nos proviſions pour l'Hiver, qui eſt fort long. On à la précaution dés la fin de Septembre de ſaler des herbes pour le potage. On arrange les ſalades & les legumes dans les caves, qui ſont comme autant de petits Jardins pota-

gers. On se munit selon la portée de son ménage de viande de boucherie, de volailles & de gibier; qui étant gelées se conservent tout l'Hiver. La nége qui paroît sur terre dés le quinziéme Octobre vient à force dans le mois de Novembre. Il n'y à pour lors plus de commerce, & la plûspart des boutiques sont fermées. On est donc chez soi comme dans une taniere, jusques à ce qu'il y ait beaucoup de néges sur terre. Quand elle commence à s'endurcir on n'est plus si sedentaire : les carioles commençent à rouler. Une cariole est une espece de petit carosse coupé par le milieu, & posée au lieu de roües sur deux pieces de bois, dont les bouts sont recourbez pour glisser plus aisement sur la nége & sur les glaces. Ces sortes de Voitures sont trés commodes, on les embellit de Peintures & d'Armoiries : il seroit impossible d'aller autrement en carosse à cause de la quantité de nége.

Le temps de l'Avent se passe avec beaucoup de pieté. On se donne le premier jour de l'an des marques reciproques d'une amitié qui paroît si étroite, que c'est à qui se préviendra. C'est un mouvement si grand des gens de pied & des carioles pendant huit jours, qu'il semble que tout est en trouble. On passe la reste du temps

fort agreablement jusques au Carême. La joye & le plaisir y régnoient il y a quelques années : On ne laisse pas de donner des repas magnifiques ; il y en a qui se font avec ceremonie & beaucoup de circonspection, où l'on choisit les personnes selon leur condition. On prie un jour les femmes d'Officiers avec leurs Maris, les Conseillers un autre, & la Bourgeoisie y tient son rang. Les personnes du sexe de ce dernier Etat ont des manieres bien differentes de celles de nos Bourgeoises de Paris & de nos Provinciales. On parle ici parfaitement bien, sans mauvais accent. Quoi qu'il y ait un mélange de presque toutes les Provinces de France, on ne sauroit distinguer le parler d'aucune dans les Canadiennes. Elles ont de l'esprit, de la délicatesse, de la voix, & beaucoup de disposition à danser.

Comme elles sont sages naturellement elles ne s'amusent gueres à la bagatelle, mais quand elles entreprennent un Amant, il lui est difficile de n'en pas venir à l'himenée.

Le Carême est difficile à passer ; les mois de Février & de Mars étant la saison la plus rude de l'année : le froid est pour ors excessif, le temps neanmoins est beau & le Ciel trés pur ; l'Hiver à cela de par-

ticulier qu'il y a très peu de broüillards; ce qui fait que l'on s'y porte bien On se fait ici au froid comme à toutes choses, sans que l'on se charge trop de hardes, les hommes sont la pluspart du temps tout déboutonnez. Quand on ne void qu'un à deux pieds de nége sur terre on dit que l'Hiver est trés doux : il y en a ordinairement cinq à six, du moins dans les bois. Je ne vous parle point de certains endroits ou des tourbillons en assemblent une si grande quantité qu'on ne pourroit s'en tirer si l'on s'y engageoit : la chasse est alors plus abondante, on y prend plus de Martes, de Renards, & d'autres Pelleteries : il y nége au mois de Mai. Le fleuve devant Quebec est d'un grand quart de lieuë de large, gêle presque toutes les années malgré le flux & reflux, il ne charie qu'à la fin d'Avril.

La longue durée de la nége fait que l'on ne commence les semences du bled & des autres grains qu'au mois de Mai, cela n'empêche pas que l'on ne fasse la recolte en Août & Septembre. Cette abondance de nége est comme un fumier, qui engraisse & échauffe la terre.

Si l'Hiver est rude, l'Eté qui ne dure pour ainsi dire que Juin & Juillet, n'est pas moins insuportable ; les chaleurs y

ſont exceſſives, & je trouve qu'elles ſont beaucoup plus grandes qu'aux Iſles de l'Amerique : le froid vient donc tout à coup & le chaud de même. On ne s'aperçoit point du Printemps qui ramene inſenſiblement les beaux jours : le dégel vient ſans qu'on s'en aperçoive, & nous n'avons point de ces Deluges comme à Paris. J'y ai vû des gelées ſi fortes les premiers jours d'Août, qu'il ſeroit difficile d'en voir en France à la Touſſaints de plus cuiſantes : elles paſſent & la grande chaleur revient auſſi-tôt. Le tonnerre eſt frequent en Eté, le bruit en eſt ſourd, & il tombe preſque toutes les fois qu'on l'entend. J'ai remarqué que celui qui ſe forme aux Iſles fait un furieux fracas dans l'air, ſans beaucoup d'éfets, parce qu'il ſe dilate auſſi-tôt; mais celui de Canada ſe forme par un temps extrémement couvert, & qu'il n'y a pas un ſoufle de vent ſur terre, alors on ne ſait, pour ainſi dire, où donner de la tête pour reſpirer. C'eſt dans ces momens que les chaleurs ſont inſuportables : les rhûmes, qui ſont plutôt des enroüemens, ſont pour lors à craindre.

Il ne me reſte plus qu'à vous parler, Madame, du reſte du gouvernement de Quebec, en montant le fleuve. On trouve au Nord & Sud des Villages ſur le

bord : il s'étend jusques à l'Echaillon & aux Grondines, à quatorze lieuës au dessus de Quebec, & là commence le gouvernement des Trois-Rivieres. Dans l'espace de ces quatorze lieuës on trouve des deux côtez du fleuve plusieurs Paroisses & quantité de Villages, & des habitations en si grand nombre qu'elles touchent presque toutes les unes aux autres.

La riviere de Jacques Cartier est proche des Grondines, son entrée est remplie de Rochers à fleur d'eau. Je touché un jour à marée basse sur un qui étoit fort pointu. J'étois heureusement dans un canot de bois, & je courus grand risque de me noyer avec deux des plus belles Canadiennes qui se puissent voir. Comme Jacques Cartier tentoit dans ses premieres découvertes tous les plus beaux endroits du fleuve, il y fit malheureusement naufrage, & fut contraint d'y passer un Hiver bien rigoureux.

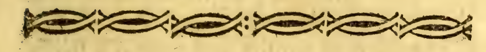
Le Platon sainte Croix est un peu plus haut du côté du Sud ; c'est une langue de terre qui est comme un fer à cheval, de seize arpens de superficie, au pied d'une petite montagne faite en amphitéâtre, sur le sommet de laquelle est un païs plat, où sont des campagnes de bled. Jacques Cartier jetta les yeux sur ce lieu pour en

faire une Ville. La pêche d'Anguilles que l'on y fait, & à Lobinieres, (terre du Lieutenant general, qui est au dessus) au mois de Septembre, est si considerable qu'il n'y a point d'endroits dans le païs où elle soit plus abondante. Elles décendent du lac Ontario, autrement Frontenac, qui est à plus de cent lieuës. Il y a aux environs de ce lac des marais pleins de vase de douze à quinze pieds de profondeur : les grandes eaux les en font sortir, & elles décendent vers les isles Toncata, qui en sont aussi toutes bordées ; elles se tiennent ensemble, & font des amas grosses comme des muids : les courans du lac les entraîne insensiblement dans des rapides, & lors qu'elles sont dans le fleuve elles se répandent de toutes parts, mais elles donnent particulierement au Platon sainte Croix & à Lobinieres. Un Habitant en prend quelquefois trois milliers à une marée ; elles sont beaucoup plus grosses qu'en France. C'est une mâne dans la Nouvelle France, & lors que l'on sait bien les aprêter elles sont délicieuses. On en envoye aux isles de l'Amerique. La Baronie de Portneuf-Becancour est tout vis-à-vis. Elle fut érigée en faveur de Mr de Becancour Chevalier de saint Michel, grand Voyer de la Nouvelle France.

Voila l'idée la plus exacte que je puisse vous donner de ce gouvernement. S'il y avoit d'autres particularitez dignes de votre attention, j'aurois fait en sorte qu'elles ne me fussent point échapées pour vous en faire part. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.



XI. LETTRE.

Le gouvernement des Trois-Rivieres concernant la destruction des Algonkins, peuples de l'Amerique Septentrionale, par les Iroquois.
Les interêts communs entre les Algonkins & les François.

MADEMOISELLE,

Lors que je pense aux obligations infinies que je vous ai, aux bienfaits, & à l'honneur que j'ai reçû sous vos auspices de la plus illustre Dame du monde, je ne peux assez vous en témoigner ma gratitude. Toute la Cour sçait, Mademoiselle, que vous n'avez point de plus grande passion que de procurer du bien lorsque vous pouvez en trouver l'occasion. Les pauvres, sur tout la Noblesse affligée a recours à vous. Les plus grands Seigneurs même se font honneur d'ambitionner & de ménager votre estime. Qui vous inspire tous ces sentimens si genereux. C'est la vertu qui est née avec vous,

que vous conservez au milieu de la plus auguste Cour de l'Univers. Vous êtes à la Cour, & il semble que vous n'y soyez pas, par ce receüillement que l'on voit en vous, Mademoiselle, & qui vous fait faire des reflexions que nous ne sommes point nez seulement pour nous-mêmes, & que nous devons nous faire un devoir de procurer aux autres le plus de bien que nous pouvons.

Permettez, Mademoiselle, que pour vous divertir, pendant quelques momens de vos serieuses occupations, j'aye l'honneur de vous entretenir, en suivant l'histoire que j'en ai commencé. J'en suis au Gouvernement des Trois-Rivieres & de ses dépendances. J'espere que ce que je vous en dirai ne vous sera pas desagreable, & qu'il vous inspirera le desir de procurer le bien de cette partie du Nouveau Monde.

Le commencement du Gouvernement des Trois-Rivieres donne une agreable idée des campagnes & des habitations qui sont sur les rivages des plus belles rivieres de la Nouvelle France. Batiskan & Champlain qui sont deux Paroisses de quatre lieuës de long, ont dans cet espace leurs maisons sur le bord de l'eau, dans un païs plat. L'aspect que forme la largeur du

du fleuve qui y eſt de plus d'une lieuë, offre un point de vûë d'une longueur admirable par l'élevation des Caps & des terres eſcarpées qui viennent du côté de Quebec. Les Jeſuites ſont Seigneurs de Batiſkan, & Champlain eſt conſiderable par des mines de fer dont on a reconnu autrefois la bonté. Mr. Colbert envoya il y a trente ans la Pipardiere pour en faire l'épreuve, il y fit travailler pendant deux ans ; mais le départ de Mr. Talon qui étoit Intendant du Canada, rompit cours à une tentative qui auroit pû avoir un heureux ſuccez, & être d'une grande utilité au Canada.

La ville des Trois-Rivieres qui eſt à cinq lieuës de Champlain tire ſon origine de trois canaux, dont l'un eſt plus large que la Seine au deſſus de Paris, & qui ſont formez par deux Iſles de quinze à ſeize cens arpens de long, chacune remplies de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites au deſſus dans l'embouchure d'une riviere nommée Maitabirotine, d'où décendent pluſieurs Nations qui y viennent faire la traite de leurs Pelleteries. Elle à communication par des ſauts & delais avec le Saguenai qui eſt à ſoixante & dix lieuës plus bas. Un eſpace de terre, autrement un portage, empêche

que ces deux rivieres ne se communiquent l'une dans l'autre. Ces Sauvages qui sont voisins de la Baye d'Hudson apportent les plus belles Pelleteries du Canada.

La ville des Trois-Rivieres est au 46. deg. quelques minutes. Il y a un Gouverneur & un Major seulement. Elle est entourée de pieux d'environ dix-huit pieds de haut. Comme elle est dans le centre du païs, on n'a pas tant lieu d'apprehender les incursions des Iroquois. La situation en est belle. Le sel est sabloneux, & on y recueille de bon bled. L'union entre les Bourgeois dépend du desinteressement du Gouverneur ; car, pourvû qu'ils ne soient pas traversez dans leur commerce de Pelleterie, il ne survient point de dissentions qui troublent le repos public. On y compte soixante feux. Les Recolets en sont Curez. On y voit hors de l'enceinte un beau Convent d'Ursulines. Je ne vous parle point de plusieurs Seigneuries qui sont Nord & Sud dans ce Gouvernement.

Les Algonkins se refugierent autrefois dans ces quartiers. Cette Nation ayant été subjuguée par les Iroquois, fut contrainte d'abandonner son païs, qui étoit à cent lieuës au dessus des Trois-Rivieres, dans celle des Outaoüaks. Les Algonkins qui

regardoient toutes les Nations avec beaucoup de mépris, principalement les Iroquois qu'ils traitoient de Païsans, ne vouloient point s'appliquer comme eux à la culture des terres. La chasse étoit leur unique occupation, pendant que ceux-ci leur fournissent du bled d'Inde & d'autres grains. Les Algonkins affectoient de regaler souvent les Iroquois de leur chasse, qui sans trop s'embarasser de leurs manieres fieres & tailleuses s'accommodoient assez de la bonne chere qu'ils leur faisoient. Ceux ci qui frequentoient rarement les forêts, n'étoient point faits à coure les Orignaux ni les Cerfs. Ils accepterent l'offre qu'on leur fit de s'aprocher des Algonkins, & ne firent ensemble qu'un même établissement. Les Iroquois leur donnoient tous leurs grains, & les Algonkins leur apportoient leur chasse. Il falloit cependant beaucoup de vivres pour faire subsister tout ce monde. Ceux-ci ayant détruit insensiblement toutes les bêtes qui étoient à leur portée, étoient contraints de chasser au loin. Ils commencerent à s'en lasser. Ils témoignerent aux Iroquois qu'il étoit à propos d'avoir de leur jeunesse pour les accompagner à la chasse, afin d'éviter un malheur commun, puisque les uns avoient de la peine à con-

tribuër de leur bled, & que les autres ne trouvoient des bêtes qu'avec bien des fatigues. Les Iroquois avouërent qu'il falloit prendre cet expedient, & conçûrent en même tems qu'ils auroient lieu par là de se rendre habiles à la chasse.

Les Algonkins formerent donc plusieurs bandes, où ils incorporerent des Iroquois. Tous ces partis se diviserent, afin de chasser plus facilement. Les Sauvages ont cette coûtume, de s'aproprier un terrain d'environ deux lieuës en quarré, qu'ils batent sans que d'autres osent y aller chasser. C'est une Loi qui est reçûë par toutes les Nations, à moins que de vouloir se faire une guerre irreconciliable. Un de ces partis composé de six Algonkins & de six Iroquois, s'écarta plus loin que les autres. Ceux-ci qui ne servoient pour ainsi dire, que de Chevaux de bas pour porter le butin, ne se rebutoient pas. Il arriva malheureusement que les Algonkins manquoient souvent leurs bêtes, ce qui les obligeoit de ne vivre que d'écorces de bois & de racines, que les Iroquois grattoient sous la nége. Cette extrêmité obligea les Algonkins de faire bande à part. Aprés s'être prescrit les uns aux autres le jour de leur retour, chacun laissa son bagage dans une cabane commune,

& prit ſon quartier. Les Iroquois qui commençoient à ſe bien ſervir de la fléche, avoient apris la maniere d'aprocher les bêtes. Les Algonkins ne furent pas dans la ſuite gueres plus heureux. Ils revinrent les premiers au *cabanage*, s'imaginant que les Iroquois trop écartez ſeroient ſans doute morts de faim. Comme ils s'entretenoient ſur les meſures qu'il y avoit à prendre pour les aller chercher, les ſix Iroquois arriverent chargez de viande d'Orignaux. Les Algonkins eurent de la peine à croire qu'ils euſſent été capables d'une ſi belle expedition, ſans avoir été ſecourus d'ailleurs par quelques-uns de leur Nation. Ils ne laiſſerent pas de leur faire bonne mine & de les en congratuler. La bienſeance voulut que les Iroquois leur offriſſent ce qu'il y avoit de meilleur. Le repas ſe fit avec beaucoup d'honnêteté de part & d'autre; mais les Algonkins jaloux de ce ſuccés les aſſaſſinerent la nuit pendant qu'ils dormoient & les cacherent dans la nége. Ils ſuivirent le lendemain les piſtes par leſquels les Iroquois étoient revenus, & trouverent les endroits où ils avoient chaſſé. Ils y rencontrerent un aſſez bon nombre de bêtes qu'ils firent ſecher & s'en revinrent chez eux.

Les Iroquois s'informerent de leurs

Camarades. Les Algonkins répondirent assez froidement que ces six les avoient quittez au premier départ, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Les Iroquois trop impatiens de ce qui pouvoit leur être arrivé, firent plusieurs détachemens dans les bois. On suivit les pistes de ces Chasseurs, & aprés avoir beaucoup marché on trouva les cadavres des six Iroquois que les animaux avoient déterrez. Ils examinerent les endroits du corps où ils avoient été frappez. C'en fut assez pour se plaindre de l'inhumanité des Algonkins. Ils firent beaucoup de reproches à leurs Chefs, qui se contenterent de blâmer les meurtriers & les obliger de satisfaire à ces morts par quelques petits presens, sans se mettre en peine du ressentiment des Iroquois, qu'ils regardoient comme gens incapables d'en pouvoir tirer vengeance.

Les Iroquois rongerent leur frein, & ne voulant plus se fier aux Algonkins, ils retournerent au Printems suivant dans leurs premieres terres qui étoient aux environs de Montreal, & le long du fleuve, en montant au lac Frontenac. Ils donnerent avis de cet assassinat à toute la Nation, qui conçût beaucoup d'indignation contre l'Algonkin. Celui-ci informé

des mouvemens ſecrets qu'ils faiſoient, réſolut d'entreprendre la guerre s'ils ne vouloient ſe ſoûmettre à ſes Loix. Les Iroquois quoique plus nombreux, les apprehendoient. Ils ſe retirerent adroitement au lac Frontenac, aprés avoir ſoûtenu aſſez foiblement pluſieurs attaques, qui les avoient cependant un peu aguerris, & comme ils commençoient à ſe connoître, ils ſe rendirent maîtres de ces lacs d'où ils chaſſerent les Chaoüanons, qui n'étoient accoûtumez qu'à tuër des Ours & des Cerfs.

L'Algonkin ayant pris goût à la Guerre, réſolut de détruire l'Iroquois. Il alla l'attaquer au milieu de ſes retraites. Les Iroquois furent contraints d'aſſembler toutes leurs forces pour lui reſiſter. Ils s'aguerrirent de plus en plus, & le grand nombre arrêtoit ſouvent les incurſions de l'Algonkin, qui les harceloit extrêmement dans tous les differens partis qu'ils faiſoient, pendant que les autres ne pouvoient gueres reſiſter & ſoûtenir qu'à force de monde.

Les premiers François qui s'établirent en Canada, trouverent à leur arrivée deux Nations en Guerre. Le bruit ſe répandit par tout le fleuve de ſaint Laurent, même juſques à la mer du Nord, qu'une

nouvelle Nation que l'on apelloit François, étoit venu d'un monde extrêmement éloigné. Toutes les Nations aborderent le fleuve pour leur demander du fer. Les Poissons-blancs qui habitoient fort avant Maitabirotine, ne balancerent pas de venir s'établir à son embouchure pour profiter de tous ces avantages, s'étant établi dans la suite à deux lieuës de la Ville au Cap de la Magdelaine, où les Jesuites firent une Mission.

D'autres Nations qui étoient aux environs de Tadoussac & les Montagnais du Saguenai, dont le païs étoit rempli de quantité de belles Pelleteries, furent cause que les François y bâtirent un Magasin pour en faire le commerce. Ces peuples qui parloient tous la langue Algonkine, avec quelque difference neanmoins de prononciation, étoient fort dociles, & l'on n'en recevoit que de l'honnêteté. Ils se joignirent aux François, & les Algonkins qui continuoient toûjours de faire la guerre aux Iroquois, ayant eû connoissance des François, furent à la fin contraints de quitter leur païs pour se mettre à couvert des partis des Iroquois qui étoient devenus aussi habiles qu'eux sur le fait de la guerre.

Les Algonkins qui avoient rallié les Na-

tions avec lesquelles ils avoient fait la Paix, allerent chercher les Iroquois dans leur païs. Ils nous attirerent une guerre contr'eux, parce que s'étant déclarez nos amis, nous nous trouvions obligez de leur fournir des armes pour soûtenir l'établissement de la nouvelle Colonie.

Ils n'eurent pas la conduite que l'on doit avoir dans des entreprises d'éclat, n'y ayant aucune subordination entr'eux. Cette mesintelligence causée par une fierté insuportable, rompoit toutes leurs mesures, les jeunes gens voulant être les maîtres comme les Chefs & les Anciens. Les Iroquois au contraire, sur tout les Onnontaguez, qui étoient plus piquez avoient ménagé l'esprit de leurs jeunes gens, & s'étoient insinuez adroitement dans celui de tous leurs alliez qui leur donnerent du secours. Les enfans de quantité de familles de Chaoüanons, qu'ils avoient enlevez, ayant oublié insensiblement leur patrie, augmenterent aussi leurs forces de beaucoup.

Cependant l'Iroquois redoutoit toûjours l'Algonkin. Nous ne fûmes pas exemts des manieres insolentes des Algonkins, car ils eurent la hardiesse d'attaquer le Château de Quebec, pour en faire sortir Courville leur Interprete qui

leur avoit vendu de l'eau de vie contre les ordres. Cette Nation qui étoit un amas de plusieurs autres, dont la langue étoit commune, faisoit plus de quinze cens hommes depuis Quebec jusques à Silleri, qui en est à une lieuë sur le bord du fleuve, sans comprendre celles qui étoient dans le Saguenai, aux Trois-Rivieres & dans sa profondeur. Enfin elle devint peu nombreuse & resta à Silleri, où les Jesuites avoient fait un Fort de pierre qui leur servoit d'asile.

Les vrais Algonkins & leurs plus grands Guerriers, se rassemblerent aux Trois-Rivieres & au Cap de la Madeleine, d'où ils envoyoient tous les ans des partis contre les Iroquois, sans beaucoup de succez, à cause de la desunion qui survenoit. Ils ne laisserent pas de nous attirer les Iroquois qui faisoient de grandes incursions dans la Colonie. Les Algonkins la soûtenoient avec assez de fermeté, ils étoient quelquefois contraints de se battre en retraite; car les Iroquois qui dressoient des embuscades, les y faisoient tomber par de trés petits partis qu'ils envoyoient à la découverte, que les Algonkins poursuivoient avec trop d'ardeur; mais lorsque ils se trouvoient en nombre égal, ils revenoient toûjours maîtres des Iroquois.

L'action heroïque du fameux Piſkaret chef Algonkin, ne laiſſera pas, Mademoiſelle, de vous donner une dée de la valeur de cette Nation.

Cinq Chefs n'ayant pû réüſſir avec un parti de ſept à huit cens hommes, ſe réſolurent d'aller tous ſeuls vanger la mort d'un des leurs que les Iroquois avoient brûlé. Ils firent un canot & ſe munirent de pluſieurs armes à feu. Piſkaret qui en étoit le Chef, partit des Trois-Rivieres, & alla camper dans les Iſles de Richelieu, dont je vous parlerai dans la ſuite; qui ſont à douze lieuës plus haut. Ils entrerent le lendemain dans la riviere de Jorel, où ils aperçûrent cinq canots d'Iroquois de dix hommes chacun qui décendoient. Les Iroquois crûrent que c'étoient des avant-coureurs de quelque parti conſiderable, & s'enfuïrent à force de rames.

Comme ils s'apercevoient de tems en tems qu'il n'en paroiſſoit pas d'autres, ils revinrent ſur leurs pas. Lorſqu'ils furent à la voix, les Iroquois firent leurs *Saſſakoués* qui ſont des cris de Guerre, & leur dirent de ſe rendre priſonniers. Piſkaret répondit qu'ils l'étoient veritablement, & qu'ils ne pouvoient plus ſurvivre au Chef qu'ils avoient brûlé. Mais ne voulant pas qu'on les accuſât de lâcheté, il les prioit de

venir au milieu du fleuve ; ce qu'ils firent tous dans le moment avec une vitesse surprenante. Pisкaret avoit eu la précaution de faire passer de gros fil d'archal de dix pouces de longueur dans des bales de plomb, arrêtées par les deux extrêmitez, & les avoit accommodez en peloton, afin que par le fil d'archal s'étendant au sortir du fusil fit un plus grand escar, ce qui ne manqua pas d'arriver : car autant de coups dans un canot étoient autant d'ouvertures qui le couloient à fonds, les canots de ces païs ne sont que d'écorce de bouleau extrêmement minces. Chacun de ses gens devoit tirer à fleur d'eau sur chaque canot des Iroquois, sans s'amuser à le faire sur eux.

Lorsqu'il falut se battre, Pisкaret fit un mouvement pour se trouver enveloppé. Les Iroquois à l'envi des uns & des autres s'écarterent avec trop de précipitation. Les Algonкins prêts à faire feu, chanterent leurs *chansons de mort*, feignans de se rendre ; mais ils firent tout à coup leur décharge par ordre qu'ils reïterent trois fois, reprenant d'autres armes. Les Iroquois culbuterent de leurs canots, qui coulerent bas, & les Algonкins leur casserent la tête, à la réserve de quelques Chefs qu'ils embarquerent, dont

dont le fort fut auffi fatal que celui de l'Algonkin qu'ils avoient brûlé.

Piskaret fit encor une autre expedition où il réüffit avec adreffe. Comme il connoiffoit parfaitement le quartier des Iroquois, il partit feul à la fonte des néges pour les furprendre. Il eut la précaution dans le chemin de mettre fes raquetes le devant derriere, afin que, fi l'on vint à découvrir fes traces, l'on crût qu'il fut allé chez lui. Il fuivit un côteau où la nége étoit fonduë, & fes traces ne marquoient que fur quelques petits Bancs qui ne l'étoient pas tout-à-fait. Quand il fe vit proche d'un village Iroquois, il fe mit le refte de la journée dans un arbre creux. Il en fortit la nuit & chercha un endroit à pouvoir fe retirer à mefure qu'il faifoit quelque expedition. Les Sauvages ont cette maxime de faire de grandes provifions de bois pour l'Hyver, qu'ils ne brûlent que dans le mauvais tems, où lors qu'ils font occupez dans leurs campagnes de bled d'Inde. Ces amas font comme des chantiers en quarré tout proche leurs cabanes. Piskaret en aperçût quatre l'un contre l'autre. Tout étant pour lors paifible dans le Village, il entra dans une cabane où il tua ceux qui dormoient, dont il enleva les chevelures.

Il se retira aussi-tôt dans son trou. Le Village fut en allarme le lendemain que l'on aperçût ce carnage. Les jeunes gens ne balancerent pas de courir aprés le Meurtrier. On découvrit les traces qui paroissoient d'un homme qui s'enfuïoit, ils s'animerent davantage à les suivre. Tantôt ils les perdoient, & tantôt ils les retrouvoient. Ils eurent beau courir, ces traces s'évanoüirent à la fin, parce que les Bancs de néges étoient fondus. Les Découvreurs s'en revinrent bien harassez de fatigues. Piskaret toûjours tranquille dans le centre de ses ennemis attendoit la nuit avec impatience, quand il vit à peu prés qu'il étoit temps d'agir : (les Sauvages ont cela de particulier que leur premier sommeil est fort dur) il entra dans une autre cabane où il en tua autant qu'il en trouva, & puis gagna son chantier. Tout fut en rumeur le lendemain plus que jamais. Ce ne fut que pleurs, que gemissemens, & une consternation generale. L'on courut encore aprés lui. On trouva bien les mêmes pistes ; mais comme le tems avoit été extrêmement doux, la terre étoit découverte. On visite les campagnes, on cherche dans les creux des rochers & dans les taillis, point de Meurtrier. Ils commencerent à soupçonner

Piskaret. Ils resolurent en même tems que deux hommes feroient sentinelle dans chaque cabane. Piskaret méditoit le jour de nouveaux stratagêmes, il accommodoit *ses chevelures* la nuit, & fit une troisiéme sortie. Il se glissa vers une cabane où il regarda par un petit trou s'il pourroit tenter quelque nouveau coup. Il s'apperçût qu'il y avoit des sentinelles éveillées, il alla à une autre où il trouva la même contenance. Quand il vit que l'on se tenoit sur ses gardes, il entr'ouvrit une porte où il y avoit un factionnaire assis qui sommeilloit la pipe à la bouche, dont il cassa la tête de sa hache d'armes, sans avoir le temps de lui enlever la chevelure & s'enfuit, parce que son camarade qui veilloit à un des bouts de la cabane, fit un cri. L'épouvante survint. Tout le monde s'éveilla ; mais Piskaret prit les devans. On ne manqua pas de mettre bien des gens en campagne pour l'attraper. Comme il prenoit les Cerfs & les Orignaux à la course, il ne s'embarassoit gueres de toutes leurs poursuites. Les cris qu'il leur faisoit de tems à autre pour leur donner à connoître qu'il n'étoit pas loin, les animoient davantage. Ils ne douterent point de le joindre au jour. Lors qu'il en appercevoit quelques-uns, il reïteroit ses cris,

& redoubloit le pas, son dessein étant de les amuser insensiblement jusques à la nuit. Les Iroquois n'ayant qu'un homme à poursuivre, donnerent le soin à cinq ou six des plus alertes de continuër. Piskaret voyant que la nuit aprochoit, précipita sa marche & se cacha entre chien & loup dans un arbre creux. Les Iroquois déja fatiguez commencerent à perdre esperance. Ils camperent la nuit assez proche de lui. Ils n'eurent pas le temps de se précautionner de vivres, ainsi ils n'eurent pas de peine à prendre du repos. Il attendit le moment qu'ils fussent accablez de sommeil; il se jetta si à propos sur eux, qu'il les tua tous & enleva leurs chevelures. Il fit plusieurs expeditions dans la suite contre eux, aussi-bien que d'autres Algonkins qui décendoient à la Colonie & enlevoient souvent par surprise des chevelures.

Les Iroquois qui étoient continuellement harcelez, nous vinrent demander la paix, & aussi aux Algonkins & aux Hurons, qui étoient nos alliez, lesquels ne faisoient qu'un corps. Ils demanderent des PP. Jesuites qui étoient bien-aises de profiter d'une occasion si favorable pour introduire l'Evangile parmi ces Nations. Mais ils consideroient ces Peres plutôt

comme des ôtages que nous leur avions donnez, que comme des personnes qui leur fussent utiles, & nous tenant par là dans une espece de contrainte de ne les pas inquieter, ils méditoient en même-temps les moyens de détruire plus facilement les Algonkins, lors qu'ils les trouveroient dans des partis de chasse.

On a vû, Mademoiselle, par experience que les Iroquois n'ont jamais fait de Paix avec quelque Nation, qu'ils n'ayent eû dessein de porter la Guerre ailleurs, & quand ils ont pû trouver les momens de fondre sur celle qui s'étoit crûë en sureté ils ne l'ont pas manquée. En effet ils détruisirent quelques années aprés cette Paix les Hurons qui n'étoient qu'à deux lieuës de Quebec, sans que l'on pût leur donner aucun secours, & s'ils avoient sçû le peu de force qui étoit dans cette Place, ils eussent passé tout au fil de l'épée.

Ils laisserent donc les François paisibles, qui d'ailleurs n'étoient pas trop en état de secourir leurs alliez. Ils firent courir le bruit qu'ils viendroient voir leur Pere *Onontio*, * pendant l'Hiver. Ces sortes de visites se font avec éclat. Ils assemblerent un gros de mille à douze cens hom-

* C'est le nom qu'ils donnent au Gouverneur du Canada.

mes. Ils prennent souvent le prétexte de venir faire la traite ; mais on se tient sur ses gardes. Les Iroquois suivirent donc le lac Champlain, couperent dans les terres & tomberent dans la profondeur de la riviere Nicolet, qui est à huit lieuës au dessus des Trois-Rivieres dans le Sud du lac saint Pierre. Six découvreurs marchoient trois lieuës devant eux, ils apperçûrent des traces d'hommes dont ils donnerent avis. Ils rencontrerent peu de temps aprés Piskaret qui retournoit de la chasse chargé de mufles & de langues d'Orignaux. Ils chanterent une chanson de Paix en l'abordant. Piskaret les prenant pour des Ambassadeurs, s'arrêta & chanta la sienne. Il les invita de venir à son Village, qui n'étoit qu'à deux ou trois lieuës plus loin. Il y en eut un qui resta exprés derriere, sous prétexte de vouloir se reposer. Piskaret qui les crût trop facilement, marchoit de bonne foi avec eux ; mais ce dernier revenant sur ses pas le jetta à la renverse d'un coup de son casse-tête dont il mourut. Piskaret leur avoit apris que les Algonkins s'étoient separez dans leur chasse en deux bandes, les uns au Nord dans * Oüabmaches & les autres dans Nicolet. Ils retournerent à leurs gens avec

* A trois lieuës au dessus des Trois-Rivieres.

la tête de Piſkaret. Les Iroquois ſe diviſerent en même-tems en deux partis. Ils ſurprirent les Algonkins & les taillerent en pieces. C'eſt ainſi que fut preſque détruite la plus fiere, la plus belliqueuſe, & la plus polie de toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale, par des gens qu'elle regardoit comme incapables de lui faire le moindre mal. Elle experimenta funeſtement pour elle qu'il ne faut jamais mépriſer ſon Ennemi, n'y s'y trop fier quand on eſt reconcilié avec lui.

Il ne reſta plus d'Algonkins que ceux qui compoſoient quelques Villages auprés de Quebec, dont la plûpart moururent à force de boire de l'Eau-de-vie. L'avidité des premiers commerçans François leur faiſoit paſſer toutes les bornes du Chriſtianiſme pour ſatisfaire à leur propre interêt. Les Caſtors étant pour lors extrêmement chers, les Sauvages les vendoient aux François pour de l'Eau-de-vie. Nous ne laiſſons pas d'avoir encore quelques Algonkins ou Attikamegues, qui ſortans des Poiſſons blancs, & de differens peuples, qui ſe ſont alliez les uns avec les autres, ſe diſent encore Algonkins. Il y a des Abenaguis parmi eux, des Nepiciriniens, & d'autres qui font un petit corps. Ils ſont preſentement errans & ſe tiennent où la chaſſe les meine.

Lorsque l'on quitte les Trois-Rivieres on trouve à deux lieuës au dessus le lac saint Pierre, long de sept lieuës, sur quatre de large. C'est le premier lac de ce beau fleuve & le plus petit. Nos canots en côtoyent les bords. Les Barques seules osent en prendre le large. Il s'y éleve de si grands vents, qu'il semble que c'est une mer, & nous y en avons vû y *sombrer* sous voile.

On fait dans le fond du Lac des pêches trés-considerables en Hiver. C'est l'endroit de toute la Colonie le plus abondant en poissons. On ouvre de grands trous dans la glace de distance en distance, sous laquelle on passe des filets de quarante à cinquante brasses de long. On y prend du Maskinongé, qui ressemble beaucoup au brochet; sa tête est beaucoup plus grosse & sa hure fait un retour qui le rend camus: il y en a qui pese cinquante à soixante livres. Les bars sont monstrueux. Le poisson doré est un des plus délicats. L'Achigan est d'un trés-bon goût. Ceux qui font la pêche sur la fin de l'Automne devant que le lac soit glacé, laissent geler leur poisson, dont ils en font un trés-grand commerce. Celui que nous mangeons en Hiver est quelquefois pris deux à trois mois devant. Il ne laisse pas d'être trés-bon.

Je ne sçaurois quitter le Gouvernement des Trois-Rivieres que je ne vous parle des isles de saint François qui en font les limites. Je ne vois point d'endroits dans tout le Canada où l'on puisse vivre avec plus d'agréement, si l'on n'y étoit point troublé dans le temps de la Guerre. Ces Isles sont cinq ou six à l'extrêmité du lac saint Pierre, du côté du Sud, dans un enfoncement. Une riviere qui décend de la Nouvelle York vient s'y perdre, qui forme quantité de canaux fort larges, tous bordez de beaux arbres. Si l'on y pouvoit goûter avec sûreté les plaisirs d'une vie champêtre, on trouveroit tout ce qui peut la rendre heureuse, & il n'y a point de si puissans Seigneurs en Europe qui ne voulussent avoir une pareille situation pour y faire leur demeure, un des plus agreables & des plus delicieux endroits du monde. Ces Isles sont d'une lieuë de long tout au plus, plates & remplies de bois de haute futaye. On y voit de grandes pinieres dont on a fait des mâts pour les Vaisseaux du Roi. Le chêne, l'Erable & le cedre s'y trouvent en quantité, le bled y est trés-bon, les prairies sont charmantes, & les pâturages en sont admirables. Le gibier y abonde en tout temps; celui qui est passager comme les

Oyes & les Outardes, qui n'y viennent qu'au Printems & en Automne, s'y trouve à profusion dans ces saisons, les canards branchus qui perchent y sont en tout temps; ces oiseaux ont sur la tête une aigrette mêlée de couleur de feu & de violet changeans, qui leur donne beaucoup d'agréemens. On fait de trés-beaux manchons de ces houpes. Si le lac est extrêmement poissonneux, tous ces canaux ne le sont pas moins.

Ce lieu est donc comme le centre de tout ce que l'on peut souhaiter de meilleur en Canada; mais que le repos de ceux qui y demeurent est traversé lors que nous avons la Guerre avec les Iroquois. Le Laboureur qui travaille à sa terre, quoiqu'armé de pied en cap, tremble à chaque pas que sa charuë avance du côté des bois par la crainte qu'il à d'être tué par ces Barbares, ou quand ses bœufs retournent pour faire un autre sillon, que l'on ne fonde tout-à-coup sur lui pour avoir la chevelure de sa tête, ou d'être mené prisonnier chez eux pour y être brûlé.

Les Habitans ont presentement moins lieu d'apprehender les incursions des Iroquois, puisque la Mission des Abenaguis est établie à une lieuë au dessus dans la riviere, & ce seroit une grande temerité à

un Iroquois de venir d'un propos déliberé ſe cacher dans un buiſſon pour y faire ſon coup, puis qu'à la premier allarme il ne manqueroit pas de gens alertes qui l'attraperoient.

Ces Abenaguis, qui ſont conduits par les Jeſuites, quitterent en 1700. le Saut de la Chaudiere, qui eſt à deux lieuës de Quebec, parce que le terrain devenoit ſterile pour leur bled d'Inde. D'ailleurs le voiſinage d'une Ville eſt ſouvent une pierre d'achopement à des ames que l'on veut maintenir dans un eſprit de pieté & de religion. Je ne ſuis pas ſurpris ſi l'on n'a pas eû de peine à les voir changer de demeure. Ils ſe ſont ſeparez en deux bandes: les uns ſont à quinze lieuës dans la profondeur du Saut de la Chaudiere pour être plus à portée des Abenaguis de l'Acadie, avec leſquels ils ont été bien-aiſe d'entretenir plus facilement un commerce d'amitié, & les autres parmi leſquels ſont des loups & des SOKOKIS, ont mieux aimé s'éloigner juſques à ſaint François, pour y profiter des commoditez de la vie. Les Iroquois n'aiment point à avoir affaire avec eux, ils les connoiſſent pour des gens intrepides dans le combat, & ils évitent autant qu'ils peuvent d'en venir enſemble aux priſes. Le P. Bigot en eſt le Miſſion-

naire, il est de la famille des Barons Bigots. La vie qu'il meine avec eux est tout-à-fait Apostolique, il s'est fait à leur maniere, sa cabane est d'écorce d'arbre, son lit est une peau d'ours étenduë sur la terre, sa vaisselle est composée de petits plats d'écorce de bouleau, où les Sauvages lui mettent de leur *sagamité*, qui est un composé de bled d'Inde boüilli, quand ils ont du gibier, ils lui en font part. Il s'accommode à leur genre de vie, & il s'est tout dévoüé à leur conversion. Cet exemple seul est capable de les entretenir dans cet esprit de Religion, que le Seigneur leur a donné par un éfet de sa misericorde. Je suis avec beaucoup de respect,

MADEMOISELLE,

Votre trés-humble, &c.

XII.


CARTE
du Gouvernement du
MONTREAL.
Saut du trou
Saut du Buisson
Rapides
Lac des 2 Montagne
R. des Outaoukaks
Chateau guai
Mision du
Saut S. Louis des Iroquois
Prairie de la Magdelaine
la Chine
R. S. Pierre
Montreal
S. Marie
Pointe tremblée
Isle Jesus
la Chesnaye
R. de la Somption
Repentigni
S. Sulpice
Longueil
Tremblay
Boucherville
Cap Varenne
Cap S. Michel
Vercheres
les corne
Contre Cœur
S. Ours
Cap Massacre
la Valterie
Riv. de Richelieu ou des Iroquois
Antaua dautrai
Soret
les Isles de Richelieu
R. Masquinorge
Baye des
R. S. François
Lac S. Pierre
R. des Loup
pointe au Sable
R. Nicolet
bout du Lac
Tonnancour
Pointe du Lac
R. Oüammachiche

XII. LETTRE.

Gouvernement de l'Isle de Montreal.
Détail de toutes les côtes de ce gouvernement.
Plusieurs actions passées entre les François & les Iroquois.
Etablissement des Iroquois Chrétiens à Montreal.

MADAME,

J'aurois bien besoin ici de la délicatesse de votre esprit & de votre politesse pour écrire juste. J'avouë ma temerité d'avoir entrepris de vous faire un détail du plus beau Gouvernement de la Nouvelle-France. Que diront les Dames de la Cour, quand elles verront que je vous mets à la tête d'une lettre qui ne parle que d'Iroquois. Les Muses du Parnasse avec qui vous avez beaucoup de liaison, vont encor bien plus se déchaîner contre moi que les premieres. Elles diront que je suis un impoli, un indiscret, un * Caraïbe ; car

* Les Caraïbes demeurent à la Dominique, distante de douze lieuës de la Quadaloupe, lieu de ma naissance & de ma demeure.

rien n'eſt plus haſardeux pour un homme comme moi, que de ſe montrer à des yeux à qui nul défaut, nulle imperfection n'échape. Mais étant ſous vos auſpices, Madame, j'eſpere qu'elles auront quelque indulgence pour un homme d'un Nouveau Monde.

La beauté du Gouvernement de Montreal ne conſiſte pas tant en ſon agreable ſituation qu'aux mouvemens militaires que l'on y fait, lorſque nous avons la Guerre avec les Iroquois. Je ne vous raporterai point d'abord pluſieurs circonſtances qui feroient connoître avec quelle intrepidité l'on a ſoûtenu les irruptions de cette Nation, qui eſt devenuë la plus cruelle & la plus redoutable de toute l'Amerique. Trouvez bon, Madame, que je vous conduiſe juſques à l'Iſle de Monreal. Je ne laiſſerai pas de vous entretenir de quelques actions particulieres qui ſe ſont faites ſur ſes côtes. Permettez-moi en même temps d'entrer dans des particularitez qui regardent generalement ce païs.

Les Iſles de Richelieu qui ſont au nombre de plus de cent, font le commencement de ce Gouvernement. Elles ſont à la tête du lac ſaint Pierre, en remontant le fleuve, toutes remplies d'arbres, en-

tr'autres de Noyers dont le fruit à plûtôt le goût de l'amande que celui de la noix. On en conserve en Hiver qui se mangent en cerneau. Il y a beaucoup de vignes, la chasse du Gibier y est considerable, sur tout celle des Rats musquez qui se fait au mois d'Avril. Ces animaux font leurs cabanes de terre sur le bord du fleuve, l'odeur du musc les fait reconnoître, ils sont beaucoup plus gros que les deux poings, ils ont la queuë plate qui leur donne la facilité de nager. La chair en est délicate; mais il faut leur faire jetter un boüillon auparavant que d'en manger. La peau a un duvet que les Chapeliers mêlent dans les chapeaux, leurs testicules sont veritablement du musc, tel Chasseur en tuëra à sa part sept à huit cens. Les Cerfs & les Chevreuils ont été détruits dans tous ces quartiers, ils étoient autrefois par bandes de deux à trois cens.

Lors que l'on a quitté cet Archipel qui sert de retraites aux Iroquois, on trouve du côté du Sud la Seigneurie de Sorel. Tous les habitans de ce gouvernement sont renfermez dans des Forts, palissadez de pieux, de douze à quinze pieds, pour être à l'abri des Iroquois; de sorte qu'il y a trés-peu de maisons à la campagne. Le Fort de Sorel est à l'embouchure

de la riviere de Richelieu, qui se décharge dans le fleuve saint Laurent. C'est par cette riviere que l'on apelle encore la riviere des Iroquois, où les premiers François accompagnez des Montagnais & des Algonkins les ont été chercher jusques dans leur païs pour leur livrer combat.

Monsieur Champlain qui a été le premier Gouverneur du Canada, voulant donner à ses alliez des preuves de son estime & de la valeur de la Nation Françoise, se mit à leur tête, il entra dans cette riviere & poussa jusques à un lac qui porte aujourd'hui son nom.

Mais avant de vous parler de ce combat, il faut vous representer, Madame, de quelle maniere les Algonkins disposerent l'ordre de bataille. Ils consultent ordinairement leurs Jongleurs ou Devins, pour sçavoir l'évenement de leurs entreprises, ce ne sont que des fourbes & des Imposteurs qui ne laissent pas de rencontrer quelquefois juste, car l'on tient que le Manitou * leur parle.

Aprés qu'ils eurent apris à peu prés le succés qu'ils pouvoient esperer, les Chefs prirent des bâtons de la longueur d'un pied autant qu'il y avoit de Combattans, & en firent de plus gros pour marquer ceux

* Le diable.

que l'on choisiroit pour Chefs. Le grand Chef arrangea tous ces bâtons en rase campagne, selon son caprice, & montra à ses gens le rang & l'ordre qu'ils devoient tenir dans le combat, par les mouvemens qu'il faisoit avec ces bâtons. Les Chefs de guerre & les autres fort attentifs sur lui se mirent en ordre, & se mêlant les uns parmi les autres, reprirent leur rang; ce qu'ils firent jusques à trois fois pour en savoir mieux l'exercice. Toutes ces mesures prises on continua la route, & on n'eut pas plutôt doublé un Cap du Lac Champlain, que l'on découvrit les Iroquois qui venoient en guerre, ce ne fut pour lors que des cris & des huées de part & d'autre. Monsieur de Champlain fit tenir les canots un peu au large. Les Iroquois mirent pied à terre & commencerent à abatre des arbres avec des haches de pierre, entre lesquels ils se barricaderent. Nos Algonkins arrêterent leurs canots avec des perches, à la portée d'une fléche de leurs barricades, & détacherent du monde pour leur demander s'ils vouloient se battre, les Iroquois répondirent qu'il faloit attendre le jour pour se mieux connoître. Toute la nuit se passa en danses & chansons de guerre, mêlées d'une infinité d'injures & de reproches que l'on

ſe fit de part & d'autre. Mr. de Champlain qui avoit mis des François dans chaque canot ne parut point, crainte d'être aperçû des ennemis. Le jour étant venu on fit la décente en ordre de bataille. Les Iroquois qui étoient environ deux cens hommes, ſortant de leurs retranchemens marcherent à petit pas, avec un air tout-à-fait grave, ayant à leur tête trois grands Chefs, qui avoient des panaches ſur leurs têtes. Les Algonkins n'eurent pas plûtôt débarqué, qu'ils coururent deux cens pas au devant des Iroquois, ils apellerent dans le moment Mr. de Champlain par de grands cris & s'ouvrirent en deux pour lui donner paſſage. Il ſe mit à leur tête, marchant vingt pas devant, pendant que les François avoient coupé dans le bois devant le jour. Cet objet nouveau ſurprit les Iroquois, ils firent alte pour le conſiderer. Mr. de Champlain voyant qu'ils balançoient à tirer, coucha en jouë ſon arquebuſe qui étoit chargée à morte charge, jetta par terre deux de ces Chefs & bleſſa un troiſiéme. Ce ne fut auſſi-tôt que des cris affreux de la part des Algonkins, les fléches volerent tout d'un coup de part & d'autre. Les Iroquois ne pouvoient comprendre qu'étans couverts de cuiraſſes tiſſuës de fil de coton, & de bois à l'épreu-

ve de la fléche, leurs Chefs avoient pû tomber morts si subitement. Mr. de Champlain rechargea son arquebuse, & donna encore dans le corcelet du troisiéme qu'il jetta à la renverse. Le combat s'opiniâtra ; mais les Iroquois perdant courage de voir leurs gens tuez si vîte, dont les plaies leur paroissoient si extraordinaires, prirent la fuite, & abandonnerent le champ de bataille. On se saisit de douze guerriers, on fit un grand butin de bled d'Inde, de fléches, carquois & d'haches d'armes ; on dansa & on chanta pendant trois heures la chanson de la victoire. Tel fut le premier combat où nos alliez connurent l'utilité qu'il y avoit d'être de nos amis.

Ce n'est pas, Madame, la coûtume de remporter une victoire sans qu'on ne la signale encore par des marques authentiques. Les Algonkins firent un discours aux prisonniers, par lequel ils leur reprocherent toutes les cruautez qu'ils avoient exercées contr'eux en differentes actions, & en firent chanter un pour voir s'il auroit du courage pendant qu'on allumoit un grand feu pour le brûler. Il dit sa chanson de mort d'un ton assez triste, car il est ordinaire que ces Guerriers se laissent brûler sans jetter une larme. Cha-

cun prit son tison & le lui passoit sur le corps, avec une tranquilité aussi grande que feroit un Peintre qui couche ses couleurs sur un tableau, ils lui donnoient quelquefois du relâche pour lui laisser prendre haleine; & lui jettoient de l'eau pour le rafraichir; ils lui brûlerent le bout des doigts, ils lui enleverent la peau de la tête, lui faisant dégouter de la gomme toute chaude & lui percerent les poings, dont ils tiroient les nerfs avec des bâtons. Ce suplice eut duré plus long-tems si Mr. de Champlain n'en eut témoigné de l'indignation. Ils lui casserent la tête d'un coup d'arquebuse. Ils ne voulurent pas en demeurer là; ils lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans le lac, lui couperent la tête, les bras & les jambes, & se reserverent la chevelure, le cœur fut mis en plusieurs petits morceaux qu'ils firent manger à un de ses freres & à ses camarades. Ce suplice n'est pas extraordinaire parmi eux; ce sont les loix de la guerre, & lorsque les Iroquois nous prennent des prisonniers, ils leur font subir le même sort. Nous avons eû cependant trop d'indulgence pour les leurs, ils en ont abusé, & ils ont crû que c'étoit un effet de notre timidité. Ce qui nous a obligé dans la suite d'user de represailles en toute rigueur.

Depuis que la Colonie s'est augmentée on a établi à quinze lieuës dans la riviere de Sorel le Fort de Chambli, qui est dans un lac du même nom, où il y a toûjours un détachement de Soldats commandé par un Capitaine. C'est un poste avancé qui tient en bride les Aniers qui est une des cinq Nations Iroquoises, voisine de la Nouvelle Angleterre ; mais quelque précaution que l'on prenne, ils passent au travers des bois avec autant de facilité qu'ils feroient dans la plus belle campagne. Cette Nation feroit presentement détruite si on ne l'avoit pas trop ménagée.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal, nos Concitoyens, dont je vous parlerai dans la suite, firent tout ce qu'ils pûrent pour engager les Aniers de se joindre à eux, pour reconnoître & adorer ensemble le veritable Dieu du Ciel & de la terre, ou pour me conformer à leur expression, afin de faire ensemble la priere. Ceux-ci firent aussi de leur côté tous leurs efforts pour les détourner de prendre si à cœur les interêts des François. Nos Iroquois ne pouvant rien gagner sur l'esprit de ceux ci, vinrent à d'autres extrêmitez, & jurerent en même-tems leur perte.

On fit pour cet effet en 1693. un par-

ti de six cens hommes, composé d'habitans, de soldats, des Algonkins des Trois-Rivieres, des Hurons de Lorette, des Abenaguis du Saut de la Chaudiere & de nos Iroquois, commandé par Messieurs Mantet, Courtemanche, & la Noüe, trois Officiers subalternes.

On partit le vingt-cinq Janvier de la Prairie de la Magdeleine, nos François couperent dans les terres pour se rendre au lac Chambli. pendant que les Sauvages chasserent chemin faisant; car c'est l'usage d'en agir ainsi, lors que l'on va en guerre. Les fatigues du voyage furent grandes. Il falut passer à travers les forêts, marcher en raquetes, coucher sur la nége, chacun portant ses munitions de guerre & de bouche. On ne fait point ici la guerre autrement, à moins que le Gouverneur general ne marche à la tête de tout le païs en canots & en bâteaux.

On arriva le 16. Février à la vûë d'un des petits Forts des Aniés. La Noüe s'en rendit maître, & Mantet fit main basse sur un autre, & on les brûla tous deux. Courtemanche gardoit les prisonniers que l'on avoit faits dans les bois. On alla deux jours aprés à un troisiéme Fort de plus grande consequence, où l'on entendit la nuit un grand bruit. La Noüe crût qu'il

étoit découvert. C'étoit un parti de quarante Guerriers qui chantoient leurs chansons de mort, pour se disposer à se rendre chez les Onneyouts, autre Nation Iroquoise qui formoient aussi un autre parti. Les Aniés qui n'avoient pû encore apprendre que deux de leurs Forts venoient d'être pris, furent bien étonnez d'entendre tout-à-coup dans le temps le plus tranquille un bruit d'armes à feu, c'étoit à qui sortiroit de sa cabane pour sçavoir ce que c'étoit. On avoit eu le secret d'ouvrir les portes du Fort, les Aniés se mirent aussi-tôt en état de se battre, trente de nos Sauvages perirent au premier abord, la hache d'armes à la main; mais quelque resistance que les Aniés pussent faire il falut succomber. On mit le feu aux pieux du Fort, aux cabanes, aux vivres, à tout ce que l'on ne pouvoit emporter, & l'on fit main basse sur trois cens Guerriers.

Nos Sauvages se recompenserent bien des peines & des fatigues qu'ils avoient eu pendant le voyage, ils bûrent tant d'eau-de-vie qu'ils oublierent aisément le passé. Nos François representerent en vain à nos Sauvages qu'il faloit casser la tête à tous ces prisonniers, ils s'embarasserent même peu de ce que Mr. le Comte de Frontenac leur en avoit donné l'ordre, &

comme ils ne se laissent ordinairement gouverner que par leur caprice, & selon les mouvemens de leur interêt, qu'ils ne connoissent pas toûjours bien, il n'y eut pas moyen de les y resoudre. L'Iroquois Chrétien ne pardonne ordinairement non plus à l'Iroquois, notre ennemi, qu'un Algonkin pardonneroit à celui-ci. Chose étrange La Plaque Chef de guerre de la montagne de Montreal tombant un jour sur son Pere dans un combat, lui dit. Tu m'as donné la vie, je te la donne aujourd'hui; mais ne te retrouve plus sous ma main, car je ne t'épargnerois pas.

Il fallut donc partir avec tous ces prisonniers que l'on mit au milieu de la marche, les François les plus alertes étant à l'arriere-garde. Un Sauvage donna avis que les Anglois les poursuivoient en toute diligence, les François se trouverent embarrassez plus que jamais. On pria derechef nos alliez de précipiter la marche, pour n'être pas obligez de se retrancher au milieu des bois où les ennemis pouvoient nous affamer. Il n'y eut pas moyen d'en être écouté. On fit à la hâte un Fort à quatre Bastions entassé d'arbres les uns sur les autres, entourez de pieux. Plusieurs Sauvages & François voulurent aller au-devant des ennemis pour les empêcher

pêcher de ſe fortifier. Ils les poufferent juſques à trois fois d'un retranchement où ils avoient fait alte ; mais l'on battit la retraite trés-mal à propos, ce qui cauſa du deſordre. Nous perdîmes huit hommes & nous eûmes quinze bleſſez. Nos Alliez ſe rendirent à la fin aux preſſantes ſollicitations qu'on leur fit d'avancer inceſſamment, pour n'être pas expoſez d'abandonner tous les bleſſez dans les bois, ſi malheureuſement les Anglois qui étoient au nombre de ſept cens faiſoient venir du renfort. On paſſa avec beaucoup de promptitude la riviere d'Orange ſur les glaces, pendant que les Anglois pourſuivoient aſſez lentement. Le tranſport de chaque bleſſé que vingt hommes portoient dans un brancard étoit fort difficile. Pluſieurs de nos Sauvages quitterent pour chaſſer, & beaucoup de priſonniers deſerterent ; la diſete des vivres fit prendre ſon parti à la plûpart plutôt que de manger toûjours des ſouliers ſauvages, que l'on faiſoit boüillir. Depuis ce temps-là cette Nation des Aniés eſt devenuë la plus petite des cinq Nations Iroquoiſes, & preſentement c'eſt celle qui nous fait le moins d'ombrage, quoiqu'elle ſoit voiſine des Anglois.

Lorſque l'on à paſſé Sorel en montant

le fleuve on trouve S. Ours qui en eſt à quatre lieuës. Le Seigneur de cette terre eſt le premier Capitaine des troupes de la marine. C'eſt un Gentilhomme des plus qualifiez du païs, il fait des preuves de cinq cens ans de nobleſſe. Quoique ce païs-ci ne ſoit pas ſujet aux Ouragans il y en eut un à S. Ours en 1695. Il s'éleva tout-à-coup un vent du côté du Nord du milieu des bois, qui paſſant à travers le fleuve fit un ravage d'arbres de l'autre bord de la largeur de cinq à ſix arpens, qui a penetré plus de cent lieuës de long dans les terres, c'eſt un ſi grand abatis que les arbres ſe trouvent pêle-mêle, les racines en haut. Les melons ſont excellens à Saint Ours.

Toute cette côte eſt habitée Nord & Sud juſques à Montreal, la ſituation en eſt belle; mais il n'y a pas grande ſureté dans tous ces quartiers quand nous avons la Guerre avec les Iroquois.

Vercheres qui eſt à quatre lieuës au deſſus en a reſſenti de cruels effets. Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence l'action heroïque de Mademoiſelle de Vercheres. Vous verrez, Madame, que la Nouvelle France ne laiſſe pas de produire des Heroïnes.

Tout le Canada étoit dans des allarmes continuelles à cauſe des irruptions fre-

quentes que les Iroquois faisoient dans le Gouvernement de Montreal. Il y eut un parti de quarante à cinquante Guerriers qui entourerent le Fort de Vercheres en l'année 1692. Ils étoient cachez dans de petits buissons aux environs, ils n'eurent pas plutôt fait leurs cris de guerre, qu'ils donnerent précipitamment sur vingt-deux habitans qui travailloient à la campagne. Cette Demoiselle qui n'étoit qu'à deux cens pas du Fort, surle bord du fleuve saint Laurent voulut s'enfuir. Deux Iroquois tirerent en même temps sur elle qui la manquerent. Il y en eut un autre qui la poursuivit jusques à l'entrée du Fort où il crût l'avoir arrêtée par son mouchoir de col qui lui resta dans les mains. Elle conserva assez de presence d'esprit pour fermer la porte du Fort sur l'Iroquois qui n'osa risquer d'y entrer à cause du bruit qu'il y entendoit. Toutes les femmes qui voyoient enlever leurs maris sans espoir que l'on pût les sauver, faisoient des cris pitoyables, penetrées de douleur de ce qu'ils seroient infailliblement brûlez par ces Barbares ; il est vrai qu'il n'y en eut que deux d'exempts de ce suplice. Mademoiselle de Vercheres prévoyant d'ailleurs, que toutes ces lamentations pourroient faire connoître aux Iroquois

qu'il n'y auroit personne à garder le Fort (car il n'y avoit pour lors qu'un Soldat) renferma toutes ces femmes. Elle monta aussi-tôt sur un Bastion où étoit le Soldat, elle ôta ses coëfures & mit un chapeau sur sa tête, & un fusil sur l'épaule, faisant plusieurs mouvemens militaires à la vûë des Iroquois, leur donnant à connoître par là que l'on étoit sur la défensive, & faisant même feu sur eux. Comme ils persistoient à entourer le Fort, rangeant la nuit les palissades, elle chargea elle-même un canon de huit livres de bale, s'étant servie d'une serviete pour tapon qu'elle tira sur eux. Ce coup les épouvanta de fraieur, il rompit toutes leurs mesures & en même temps fit un signal à tous les Forts Nord & Sud du fleuve depuis S. Ours jusques à Montreal, dont le circuit est de plus de vingt lieuës, de se tenir sur leurs gardes. Chaque Fort se répondant donc de l'un à l'autre au premier signal de celui de Vercheres, jusques à Montreal, on détacha cent hommes pour lui donner du secours, qui arriva peu de temps aprés que les Iroquois se furent éclipsez dans les bois.

Je ne peux aussi passer sous silence l'action que fit Madame sa mere deux ans auparavant. Les Iroquois causant pour lors

beaucoup de desordres à la côte du Sud du Gouvernement de Montreal, vinrent à Vercheres. Cette Dame s'ennuyant de se voir investie dans son Fort, se jetta dans une Redoute qui en est separée de plus de cinquante pas. La mort d'un nommé l'Esperance qui y fut tué d'un coup de fusil par un Iroquois, l'obligea de ne pas perdre de temps, parce qu'il ne restoit plus que deux ou trois personnes. Elle prit son fusil, de la poudre & des bales, se rendit à la redoute à la faveur d'un chemin couvert. Elle n'y fut pas plûtôt qu'elle se battit avec toute l'intrepidité que le plus aguerri soldat auroit pû faire. Le choc dura deux fois vingt-quatre heures, & Mr. le Marquis de Crisafi vint à son secours, qui manqua d'un moment les Iroquois qui avoient quitté prise.

Je mandai il y a deux ans l'action de Mademoiselle sa Fille à Monsieur le Comte de Pontchartrain, qui est le Protecteur des Canadiens. Elle écrivit aussi à Madame la Comtesse de Pontchartrain, pour lui suplier de l'être aussi des Canadiennes. Cette action d'une fille qui n'avoit pour lors que quatorze ans, parut trop belle & trop extraordinaire pour ne pas esperer qu'elle pourroit lui meriter quelque grace de Sa Majesté : Pour ne pas entrer dans

un détail de toutes les circonstances qu'il fallut encore donner à la Cour pour confirmer une chose que l'on avoit cachée jusques alors, je vous dirai, Madame, que Madame la Comtesse de Pontchartrain a pris les interêts de cette Demoiselle avec tant de generosité, qu'elle lui à procuré pour toute sa vie une pension.

Je ne vous parlerai point de toutes les autres terres où il s'est fait plusieurs coups de main avec les Iroquois, parce que cela me meneroit insensiblement à un trop grand détail.

Boucherville qui est un fief des plus considerables de ce Gouvernement, même de tout le Canada, est assez recommandable. Il y a dans cette Paroisse un bon Fort, & prés de cinq cens habitans.

Longueville qui est à deux lieuës au dessus, est la plus belle maison de campagne de la Nouvelle France. Il se trouve beaucoup d'Isles entre ces deux terres.

Le Fort de la prairie de la Magdeleine qui est tout vis-à-vis Villemarie, (c'est la ville de Montreal) me donne lieu de vous donner une idée d'un des plus rudes combats qui se soit donné dans le Canada.

Monsieur de Callieres qui étoit pour lors Gouverneur de Montreal, ayant reçû des avis que les Iroquois n'attendoient

que le moment de faire des courses de toutes parts, jugea qu'ils attaqueroient Chambli, où ils avoient déja eu cinq de leurs Espions tuez par de nos Algonkins, où qu'ils couperoient à travers les bois pour tomber sur la Prairie de la Magdeleine. Il détacha pour le premier endroit Mr. de Vallerenne ancien Capitaine, & trois autres avec *Routine* Chef des Themiskamingues, des Habitans, des Hurons de Lorette, & quelques Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal. Le fameux Aurioüaé dont je vous parlerai dans la suite étoit aussi de la partie.

Nos troupes camperent à l'entour du Fort de la Magdeleine qui est à trente pas du Fleuve, sur un lieu escarpé, au milieu de deux Prairies, les habitans furent postez à la droite d'un moulin avec des Outaoüaks qui étoient venus en traite de Michilimakinak, & les Officiers étoient tout vis-à-vis sur une hauteur. Les ennemis arriverent à ce Fort, ils se glisserent le long de la petite riviere nommée la Fourche, & d'une ravine, à la faveur de laquelle ils vinrent fondre tout-à coup sur les habitans qu'ils mirent en desordre, & tuërent plusieurs Outaoüaks. Mr. de S. Cirque qui commandoit en l'absence de Mr. de Callieres ne pouvant comprendre

que le grand nombre de personnes qu'il apercevoit au Camp des habitans fussent les ennemis, ne fut point averti de cette surprise, quoiqu'une sentinelle avancée eut tiré un coup de fusil. Le grand bruit qu'il entendit au camp, l'obligea de marcher droit à eux le long du bord du fleuve. Les Anglois & les Iroquois qui étoient cachez firent une décharge de mousqueterie sur lui, dont il reçût un coup à la cuisse. Mr. Des Cairac fut blessé à mort, & Mr. d'Hosta fut tué. Ce fut un grand desordre. Les Soldats donnant tête baissée sur les ennemis, les pousserent un peu trop loin, parce que les plus alertes tomberent dans une embuscade proche de la ravine, où Mr. Domergue Lieutenant fut tué.

Les Anglois firent ce qu'ils pûrent pour emporter le Fort d'emblée ; mais Mr. de S. Cirque les attaqua si vivement, quoiqu'il eut la veine cave coupée ; qu'il leur fit quitter prise, aprés leur avoir tué beaucoup de monde.

Monsieur de Vallerene qui avoit été jusques alors dans l'inaction, voulut aussi donner aux Sauvages des preuves de son experience. Il poursuivit les ennemis à la piste, à la tête de cent quatre-vingt hommes. Aussi-tôt qu'il les eût joint, il leur livra combat. Il fit un retranchement à la

faveur de deux gros arbres renverſez par terre, il fit ranger tout ſon monde en ordre. Les ennemis qui n'obſervoient point d'ordre dans leur marche, crûrent les intimider beaucoup par les hurlemens qu'ils vinrent faire à la portée du piſtolet. Trente de nos gens tomberent auſſi-tôt ſur eux. Les Aniés & les Anglois revinrent par trois fois à la charge Les Loups leurs alliez plierent. Routine fit paroître beaucoup d'ardeur, & voulant les entourer, il fut lui-même repouſſé. Il falut en venir aux mains de part & d'autre. Les ennemis eurent d'abord tout l'avantage ſur nous, parce que nos jeunes Habitans qui n'étoient pas encore bien aguerris, furent ébranlez.

Monſieur de Vallerene voyant qu'il étoit beaucoup inferieur en nombre, montra une contenance ſi fiere, que nos Chefs Sauvages ranimerent leurs gens avec une telle intrepidité, qu'aprés s'être acharnez pendant deux heures contre les ennemis, ils leur firent abandonner le champ de bataille, s'emparerent de leurs Drapeaux & du Bagage, & les pourſuivirent dans des païs marécageux, entrecoupez d'arbres renverſez, juſques à ce que ſe trouvant eux-mêmes accablez de fatigues, Mr. de Vallerene fut contraint de faire faire alte

& de se retrancher par un grand abbatis d'arbres. La déroute des ennemis fut donc generale, & l'on ne rencontroit dans les bois que des traces de sang.

Les Aniés eurent du malheur plus que les autres, car il n'en réchapa que vingt de cent qu'ils étoient. Les Loups qui avoient plié d'abord ne perdirent pas tant de monde. Les Anglois perdirent deux cens hommes, outre quantité de blessez. Nous perdîmes dans cette attaque & à la Prairie quarante hommes, & autant y furent blessez.

Je dois vous parler ici du fameux Aurioüaé, grand Chef de guerre, le fidelle ami de feu Mr. le Comte de Frontenac. Il se signala beaucoup dans cette occasion, & eut la meilleure part à cette Victoire avec Mr. de Vallerene.

Aurioüaé, qui étoit le Chef des Onneyouts, fut arrêté au Fort Frontenac en 1687. avec quarante Guerriers, dans un Festin qu'on leur fit exprés. On avoit sujet de se plaindre des Tsonnontoüans, qui malgré la Paix pilloient indifferemment tous les François qui alloient en traite chez nos Alliez. On les fit passer en France, où ils furent mis aux galeres. Monsieur de Frontenac revenant pour la seconde fois en Canada, representa à la

Cour que si on lui rendoit Aurioüaé, son arrivée pourroit faire quelque impression sur sa Nation, & que sa presence calmeroit beaucoup les esprits qui étoient fort irritez de cet enlevement.

Aurioüaé ne fut pas plutôt à Quebec, qu'il inspira au Comte de Frontenac d'envoyer aux Iroquois quatre Députez, pour les avertir qu'ils étoient tous deux de retour : il les exhortoit d'envoyer quelqu'un saluër leur Pere qu'ils avoient perdu depuis si long temps, & de le remercier en même temps des bontez qu'il avoit eû pour eux en les faisant délivrer de l'esclavage. Les cinq Nations Iroquoises envoyerent en Ambassade Gagniêgoton, qui presenta cinq Colliers au Comte de Frontenac ; & Aurioüaé les chargea de son côté de huit Colliers qu'il prononça lui-même. Il faut vous dire auparavant ce que c'est qu'un Collier.

Nous apellons Colliers des grains de Porcelaine enfilez, d'environ deux pieds de long, sur trois à quatre pouces de large, arrangez d'une telle maniere qu'ils font diverses figures. C'est leur écriture pour traiter de la Paix, pour faire des Ambassades, pour déclarer leurs pensées, pour apaiser les Procez, pour faire quelque entreprise, pour juger, condamner ou ab-

ſoudre ; ils ſervent d'ornemens aux jeunes Guerriers lors qu'ils vont à la guerre, ils en font des bracelets & des ceintures qu'ils mettent ſur leurs chemiſes blanches. Ces Porcelaines viennent de la côte de Manathe, en la Nouvelle York. Ce ſont des Bourgos ou Colimaçons, qui ſont blancs & violets, tirant ſur le noir, qu'ils ſçient avec une pierre à fuſil, dont ils font des grains un peu longs & qu'ils perçent ; cela auſſi tient lieu de monnoye.

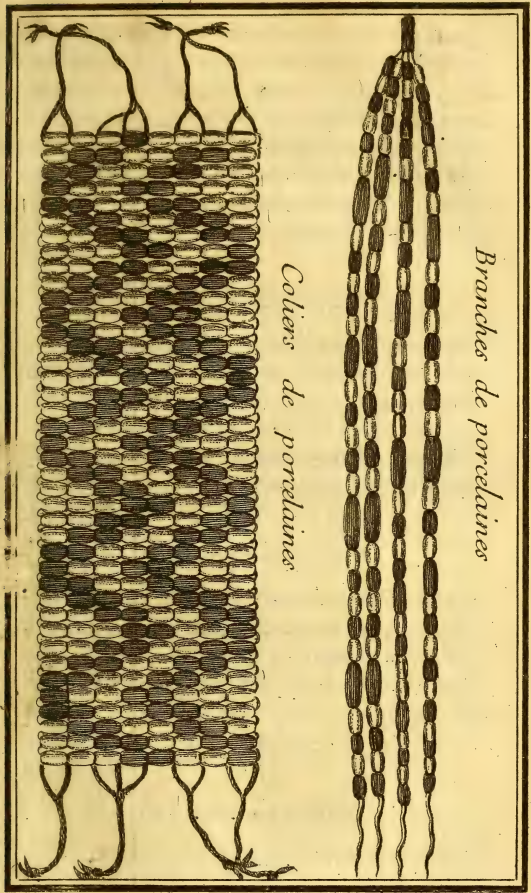
Le Député qui porta la parole d'Aurioüaé, parla aux Iroquois en ces termes.

Le premier Collier.

Eſt pour eſſuyer les pleurs des cinq Cabanes (ce ſont les cinq Nations Iroquoiſes) & leur faire ſortir de la gorge ce qui pourroit y être reſté de mauvais ſur les méchantes affaires qui ſe ſont paſſées, & pour eſſuyer le ſang dont ils ſont couverts.

Le ſecond Collier doit être diviſé en deux.

La premiere moitié eſt pour leur témoigner la joye qu'Aurioüaé a eû d'aprendre que les Outaüaks ont promis de ramener aux Tſonnontoüans les priſonniers qu'ils avoient ; l'autre moitié pour leur dire qu'il eſt bien aiſe qu'ils l'ayent averti de dire à *Onontio* qu'ils avoient recommandé à leurs


Branches de porcelaines
Coliers de porcelaines



leurs gens qui étoient partis des l'Automne pour aller en guerre, de conserver la vie aux prisonniers qu'ils pourroient faire sur les François, & qu'*Onontio* lui a promis de son côté que si les François en faisoient quelques-uns des leurs, ils en useroient de même jusques à ce qu'il eut réponse des gens qu'il envoyoit aux cinq Nations.

Le troisiéme Collier.

Remercie les cinq Nations d'avoir envoyé prier *Onontio* de le renvoyer avec ses Neveux sur les glaces, & les prie de mettre tous les prisonniers François entre les mains des Onnontaguez, afin que si les affaires s'acommodent ils les puissent rendre.

Le quatriéme Collier.

Est pour leur dire qu'il void bien qu'ils l'ont oublié, aussi-bien que leur ancien pere *Onontio*, puisqu'ils n'ont point envoyé de leurs Notables pour le chercher & pour parler à leur Pere, & qu'ils lui auroient fait plaisir d'en envoyer seulement un.

Le cinquiéme Collier.

Est pour dire à toutes les Nations qu'il

desire voir des Notables à Montreal, qu'il est comme un homme ivre, & qu'il a perdu l'esprit de voir qu'ils n'envoyent personne pour le chercher, & qu'il souhaiteroit que ceux qui avoient accoûtumé de faire les affaires avec lui, vinssent afin qu'ils puissent connoître la bonne volonté qu'*Onontio* à pour toute la Nation, & les bons traitemens que lui & ses Neveux en ont reçû depuis qu'ils lui ont été remis entre les mains.

Le sixiéme Collier.

Est pour lier les bras des cinq Nations, afin de les attirer à Montreal, & qu'aprés cela ils le r'aménent avec eux.

Le septiéme Collier.

Pour leur dire que c'est à sa priere qu'*Onontio* a envoyé pour accompagner ses gens le Chevalier d'O, un des plus considerables Officiers qu'il eut, qui même est fort connu d'eux, que ce Collier est aussi pour les exhorter à ne point écouter les Anglois qui leur ont renversé l'esprit, & à ne se point mêler dans leurs affaires, n'y être en peine de ce qu'*Onontio* a commencé à les châtier, parce que ce sont des Rebelles à leur Roi legitime, que le *Grand Onontio* de France protege, (ils

apellent ainsi le Roi) que cette guerre ne les regardent point, qu'ils peuvent bien connoître par ce que les François ont fait en enlevant Corlard, où ils n'ont fait aucun mal aux gens de leur Nation, qu'ils ont renvoyez, sans même en vouloir retenir de prisonniers.

Le huitiéme & dernier Collier.

Est pour dire que lui Aurioüaé est frere de tous les François, mais particulierement de Colin, qui a eû un trés grand soin d'eux pendant leur voyage de France, & depuis leur retour en ce païs, qu'ils ne font tous deux qu'un même corps, & que ne voulant point les aller trouver, à moins qu'ils ne le viennent querir, quoi qu'il soit en pleine liberté de le faire, il le separe en deux, & leur en envoye une moitié pour les engager de le venir trouver en toute assurance, puisque ils seront aussi libres que lui ; qu'il ne veut point quitter son pere auquel il veut être toûjours uni. Qu'ils prennent donc courage & viennent à Montreal où ils le trouveront avec *Onontio*, qui conserve toûjours pour toute la Nation & pour lui la même amitié dont il leur a donné tant de marques pendant dix années.

Les Iroquois laisserent Aurioüaé à sa

liberté ; ayant fait tous leurs efforts pour l'engager de venir dans sa patrie; mais son attachement aux François étoit si grand, qu'il ne voulut jamais s'en separer. Il déclara même la guerre aux Iroquois lors qu'ils prirent les armes contre nous, à la sollicitation des Anglois, il a porté lui seul le fer & le feu dans le centre de son propre païs, il étoit quelquefois quatre à cinq mois sans revenir à Quebec. On tiroit souvent d'assez mauvais préjugez de ces sortes d'absences. On le voyoit cependant revenir victorieux avec quantité de chevelures d'Iroquois, qui sont les marques les plus éclatantes de la valeur d'un homme : il mourut en 1697. aprés avoir donné dans toutes les occasions les plus grandes épreuves de sa fidelité. Mais lors qu'étant à l'article de la mort on lui dit que Jesus-Christ étoit mort pour le salut des hommes, aprés avoir été crucifié par les Juifs. Que n'étois-je là, repartit Aurioüaé, j'aurois vangé sa mort, & je leur aurois enlevé la chevelure.

Il est temps, Madame, de vous parler de l'Isle de *Montreal*, qui est au 45. degré latitude Nord. Elle à environ quatorze lieuës de long, sur quatre dans sa plus grande largeur. Une Montagne fort élevée lui donne son nom : la Ville s'apelle

Villemarie ; elle eſt ſur le bord du fleuve qui à une lieuë de largeur. Sa ſituation eſt trés belle, & il eût été à ſouhaiter que l'on eût établi la Capitale de la Nouvelle France dans un endroit auſſi avantageux ; on y compte prés de deux cens feux; Meſſieurs du Seminaire de ſaint Sulpice à Paris en ſont les Seigneurs. Cette Conceſſion leur fut accordée en 1644. Ils ont Haute, Moyenne & Baſſe Juſtice. Depuis 1701. juſques en 1714. que j'en ſuis ſorti, elle a augmenté de la moitié, avec une belle enceinte qui l'a met à l'abri de l'inſulte des Iroquois.

Cette Ville eſt un quarré long, entouré de grands pieux de dix-huit à vingt pieds de haut. Il y a un petit Fort revêtu de terraſſe, dont les batteries enfilent les ruës d'un bout à l'autre. De ſorte que ſi les Iroquois ſoûtenus même des Anglois, s'en rendoient jamais les maîtres, ils ne pourroient pas y tenir. Elle ne craint point d'être priſe par la force du canon, puis qu'il eſt moralement impoſſible d'y en amener au travers de plus de cent lieuës de Forêts. Il n'y a donc qu'un coup de main à craindre : mais comme les grands mouvemens ne ſe font point ici que l'on n'ait auparavant le temps d'en être averti par des Eſpions, on eſt à l'abri de ces ſortes de ſurpriſes.

Messieurs de saint Sulpice qui sont les Curez primitifs, ont une grande Eglise de pierre de taille. Messieurs d'Urfé & de Quelas (familles Illustres) ont jetté les premiers fondemens de l'établissement de cette Communauté, qui a été gouvernée dans la suite par des personnes de qualité. Le revenu qu'ils tirent de cette Isle est assez considerable, il le seroit encore davantage si le quartier dela Chine, qui en fait la plus belle côte, n'avoit pas été rüiné tout-à-coup par douze à quinze cens Iroquois qui vinrent y faire une irruption en 1689. dans le temps que l'on croyoit qu'ils venoient demander la paix. Rien ne fut plus touchant, ils brûlerent cinq lieuës de païs, ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent, nous perdîmes plus de mille hommes, ils ouvrirent le ventre des femmes enceintes dont ils mangerent les enfans, & en firent crever d'autres avec de la poudre.

Nous y avons un Convent de Recolets, une Communauté d'Hôpitalieres dont l'établissement a été fait en 1669. Elles sont d'un grand secours aux habitans, principalement à nos Soldats.

Les Filles de la Congregation qui sont au nombre de cinquante-quatre, rendent aussi de grands services par l'instruction

& l'éducation des Filles qui n'en ſortent que trés bien élevées, elles s'établirent à Montreal en 1671, & elles ont des maiſons particulieres dans les grandes Paroiſſes du païs.

Je ne peux paſſer ſous ſilence un trait de vertu tout-à-fait extraordinaire d'une Demoiſelle qui fait ſon ſejour dans cette Communauté. Mademoiſelle le Bert fille unique du plus riche commerçant du Canada, ayant mené une vie extrêmement retirée dans la maiſon de ſon pere, crût que Dieu demandoit d'elle un plus grand receuillement, elle ſe retira pour cet effet il y a ſept à huit ans aux filles de la Congregation. Elle a un petit appartement où elle eſt renfermée de murailles, n'ayant communication que par une fenêtre qui donne dans la Chapelle. On lui apporte à manger par une petite ouverture qui eſt à la porte de ſa chambre. Cette fille eſt gouvernée par Mr. Seguenau Eccleſiaſtique de ſaint Sulpice. Le genre de vie qu'elle méne ne conſiſte point dans ces ſpeculations abſtraites d'Oraiſon mentale, elle y employe cependant deux heures par jour; elle s'occupe tout le reſte du temps à des Ouvtages dont elle fait preſent aux Communautez.

Elle couche ſur la dure, elle ne voit

que son Directeur & son pere, une fois ou deux l'année, elle a cependant l'esprit fort aisé & fort docile, elle s'est fait un nouveau temperamment dans cette solitude, de sorte qu'elle auroit de la peine à vivre d'une autre maniere.

La maison des freres Hôpitaliers, que l'on pourroit apeller en Canada un Palais, si elle étoit finie, est le plus beau bâtiment que l'on y voye. Mr. Charon ayant gagné beaucoup de bien dans le temps que le Castor étoit fort cher, l'a fit bâtir il y a quelques années pour se retirer du commerce de la vie, il établit pour lors une petite Societé de Freres, pour avoir soin des vieillards infirmes, ou incurables, qu'il a retiré dans cette maison.

Il y a dans le Gouvernement de Montreal depuis Sorel, Nord & Sud du fleuve, jusques au bout de l'Isle, plus de trente Seigneuries. Le climat est un peu plus doux qu'à Quebec. On remarque que le Printemps y commence quinze jours ou trois semaines plutôt, l'on y fait des semences de meilleure heure, & l'Hiver y vient aussi plus tard. Les melons y sont excellens, & ont de la peine à venir en maturité à Quebec, on y a des prunes, des pêches, de la renete blanche & grise en quantité; les pommes de calvile y sont

en abondance. Tel aura dans ſon jardin des deux à trois cens arbres fruitiers, & nous n'en ſçaurions avoir à Quebec qu'avec bien de la peine ; cependant il n'y a que ſoixante lieuës de difference Nord & Sud.

La maiſon de Mr. l'Abbé de Bellemont de la maiſon de ſaint André en Dauphiné, qui eſt à un quart de lieuë de la Ville eſt un des plus beaux endroits du païs. Il eſt de la Communauté de ſaint Sulpice. Il a dépenſé plus de cent mille francs à former une Miſſion d'Iroquois, qui ont quitté leur païs pour adorer le vrai Dieu. Il en eſt le pere & le ſoutien ; ſa maiſon eſt un Fort de pierre à quatre Baſtions, il a une Chapelle de cinquante pieds de long ſur vingt-cinq de large, dont les murailles ſont revêtuës d'un lambris, ſur lequel il y a pluſieurs Ornemens, comme d'Urnes, de Niches, de Pilaſtres & de Pieds-d'Eſtaux, en façon de marbre rouge vené de blanc. Les cabanes des Iroquois qui ſont plus de cent vingt, joignent ce Fort, & ſont entourez de paliſſades. Mr. de Bellemont qui ſçait parfaitement bien leur langue, les inſtruit lui-même, il leur fait un catechiſme les jours ouvriers aprés qu'ils ont entendu la Meſſe de grand matin. Ils ſe rendent le ſoir à la Chapelle,

où ils font la priere en commun, ils chantent les jours de Fête la grande Messe & les Vêpres en leur langue, il emploie tout son bien à l'entretien de cette Mission, qu'il a partagé en deux. L'autre moitié qui est de cent soixante personnes, est à quatre lieuës de la Ville, du côté du Nord. Les Chefs s'apercevant que le libertinage commençoit à corrompre les mœurs des jeunes Guerriers, par la proximité de la Ville, où ils s'amusoient à boire à l'excés, engagerent il y a un an Mr. de Bellemont de faire une seconde Mission au Saut au Recolet, où les plus libertins demeurent, dont un Ecclesiastique prend le soin.

Quelque policée que puisse étre une petite Ville comme celle ci, il est bien difficile d'y empêcher quantité d'abus qui se commettent, par une Nation qui est l'appui & le soutien de toute la Nouvelle France, que nous ne pouvons même trop ménager.

Le penchant qu'ils ont à aimer l'eau-de-vie, les fait tomber dans de si grands excés, qu'ils ne sont plus maîtres de leur passion. J'en ai vû de cruels exemples, entr'autres un fils qui étoit ivre, donner des coups de coûteaux à son pere : un mari s'en retourner ivre à sa cabane, & toute sa famille fuir à droit & à gauche pour

éviter d'être poignardez. L'Iroquois boit d'un propos déliberé pour avoir le plaisir de s'enivrer, & vendroit s'il pouvoit sa femme & ses enfans pour boire de l'eau-de-vie : quand il veut se vanger de son ennemi il s'enivre, & il est à couvert par-là du reproche que l'on pourroit lui faire en disant, j'étois ivre, je ne sçavois ce que je faisois.

Il y a deux ans que je vis une bande de ces gens ivres courir aprés un Algonkin, qui se trouva fort heureux d'être auprés du corps de garde. Ils s'étoient reprochez de part & d'autre quelques veritez qu'ils auroient tû dans un autre temps. Cet Algonkin étoit fort railleur, ils se jetterent sur lui au nombre de vingt, sans armes ni coûteaux ; mais l'un lui mangea l'oreille, l'autre le nez, & c'étoit qui se ruëroit sur ce pauvre miserable qui avoit tout son corps déchiré des coups de dents, qu'ils lui avoient donné pour avoir chacun sa piece. La Sentinelle vint au secours qui fût lui-même battu & desarmé ; la garde y accourut qui eut assez de peine à délivrer l'Algonkin.

Nous avons un autre Fort d'Iroquois à trois lieuës de la Ville, du côté du Sud, que l'on apelle Iroquois du Saut.

Ce Saut est une chûte de cascades dans

le fleuve, large d'une demie lieuë, sur trois quarts de longueur. Ce passage est trés-dangereux, & à moins que les Canoteurs ne soient fort adroits il leur est trés difficile de s'en tirer. Cependant on le franchit, & tous les Sauvages qui viennent de quatre à cinq cens lieuës faire la traite à Montreal sont obligez d'y passer. Les Jesuites gouvernent la Mission du Saut.

Les Iroquois du Saut & de la montagne de Montreal font pour ainsi dire une sixiéme Nation, que la Religion & le commerce avec les François ont réünis depuis trente ans. Les mœurs de ces gens si fiers & si cruels ont été adoucis sans doute par le Baptême, avant & aprés la guerre déclarée contre les Iroquois non Chrétiens. Ils ont donné des marques d'humanité, & quand ils ont vû que ceux-ci en abusoient, ils ont fait connoître que le Christianisme n'inspiroit aucune lâcheté.

Les Iroquois convertis qui sont restez chez eux pendant la Guerre, ont toûjours eu soin que leurs enfans n'entendissent point parler de superstitions & des coûtumes de leur païs, en leur faisant sucer la Foi avec le lait, ils font en sorte que leurs enfans devenant grands ne demeurent plus au païs, de crainte qu'ils ne se perdent. Nous avons eû parmi ces nouveaux Chré-

tiens

sçens le *Grand Anier*, Chef de cette Nation, la *Cendre-chaude*, Chef des Onneyouts, *Paul* Capitaine aussi, & Chef de la priere, & le *Borgne*. Ces gens ont fait des actions en Paix & en Guerre, qui meritent que je vous en parle.

Le grand Anier se fit Chrétien aprés avoir dompté la Nation des Loups. Il apprit de lui-même à prier Dieu, étant à la chasse d'Hiver dans les bois. Il prêcha la Foi dans son païs, & il l'emporta sur les Anciens de sa Nation, qui ne vouloient pas que l'on vint demeurer à Montreal.

Il emmena lui seul cinquante de ses gens dont une partie vît encore & sert de pierre fondamentale à l'Eglise du Saut. Il avoit fait plusieurs belles actions contre les Tsonnontoüans. Il s'attiroit l'affection de tout le monde par sa pieté & par sa valeur. Il fut tué par un parti d'Algonkins & d'Abenaguis de nos amis, commandé par un Officier François, s'étant attaquez les uns les autres à l'improviste à la pointe du jour sans se connoître. Cette perte affligea sensiblement le païs. Nos Iroquois ne laisserent pas d'emmener avec eux des Abenaguis qu'ils garderent quelque tems. Les Chefs de cette Nation voulant qu'on leur rendit leurs gens, envoyerent pour cet effet un Collier de condoleance pour

consoler les Iroquois du malheur qui étoit arrivé à quelques-uns des leurs, qui avoient été tuez dans cette conjoncture, & voici de quelle maniere ils s'énoncerent.

Mon frere qui prie (car, enfin c'est le nom dont nous t'apellons) depuis que la priere & l'obéïssance à * *Onontio* notre Pere commun nous ont heureusement réünis. Je vais te trouver par ce Collier pour te dire que ceux que tu gardes encor comme Esclaves sont mes parens; & pour te prier de me les rendre. Ne croi point que j'aye l'esprit *malfait* de ce qui leur est arrivé. Voila ce que c'est que la Guerre. Les amis se tuent souvent les uns les autres avant de se reconnoître. Ce sont des malheurs qui accompagnent la Guerre, & que l'on ne peut éviter; mais tu aurois l'esprit mal fait, si aprés avoir pris pour ennemis tes Alliez mes parens, & les avoir menez chez toi comme Esclaves, tu t'opiniâtrois à les garder lorsque tu connois que tu as tort. Je mesure ton esprit sur le mien. Si ce qui t'est arrivé m'étoit arrivé, & que j'eusse pris pour ennemis tes parens, je ne m'aperceverois pas plutôt de ma faute, que je leur donnerois la liberté & te les rendrois. Ne croi point, mon frere, que je te trompe, lorsque je te dis qu'ils sont

* Mr. le Comte de Frontenac.

mes parens. Les François peuvent bien rendre témoignage comme quelques uns de ceux que tu as tuez ou pris les ont accompagné, aussi-bien que nous, lors que nous étions allez contre les Anglois, & cela fort peu de jours avant que ce malheur arrivât. Je ne te dis rien de la perte que tu as faite d'un de tes braves, c'est le Grand Anié, quoique je la ressente vivement. Je suis occupé à le pleurer avec deux braves que j'ai aussi perdus dans cette triste rencontre. Mon frere l'Iroquois *qui prie*. Pleurons les braves qui ne sont plus, sans que leur mort nous renverse l'esprit, & separe nos cœurs que la priere & l'amitié unissent depuis si long-tems. L'on eût égard, Madame, à leur priere, & on rendit leurs prisonniers.

La *Cendre Chaude* étoit un des deux Capitaines qui gouvernoit la Nation des Onneyouts. Avant qu'il fut Chrétien il avoit fait brûler le pere Brebeuf Jesuite; mais aprés son Baptême il fut prêcher la Foi aux Iroquois, il commença par les Aniez, & parcourut les cinq Nations Iroquoises. Son exemple & son autorité en convertit quelques-uns, son éloquence confondit les Anciens, il prêchoit les Dimanches dans la cabane où il assembloit la jeunesse. Quand la Guerre fut

déclarée ; il alla avec Mr. le Marquis de Denonville, qui étoit pour lors Gouverneur general, aux Tsonnontoüans où il fut tué combattant genereusement contre les ennemis.

Paul étoit un Huron qui avoit beaucoup d'ardeur pour la Guerre, & qui soûtenoit bien la Foi. Dieu l'a récompensé en lui donnant une fille qui a vécu comme une Religieuse. Elle avoit à l'âge de treize ans avec l'innocence d'un enfant la sagesse d'une personne de trente ans, elle est morte vierge. Sa mere la voyant belle & bien faite, craignit que ce don de la nature ne fut peut-être un jour la cause de sa perte, elle engagea son mari de prier unanimement le Seigneur de permettre qu'il lui arrivât quelque maladie qui pût lui ôter sa beauté. Peu de tems aprés il se forma une taie sur son œil, & étant devenuë éthique, elle mourut en exhortant sa mere à être toûjours constante dans la Foi. Aprés qu'elle eut donné une couverture de tafetas à l'Eglise, avec ses colliers, bracelets & ornemens, elle entra dans l'Eglise le jour de Noël, où elle dit à Notre-Seigneur au pied du Crucifix, qu'elle lui avoit donné tout ce qu'elle possedoit, & que n'ayant plus que son corps & son ame, elle les lui offroit, afin qu'il l'enlevât de ce monde.





Catherine tekakoüita Iroquoise du Saut S. Louis de Montreal en Canada morte en odeur de Sainteté.

Le Borgne, ou en Iroquois *Sogaressé*, a été mis en prison chez les Anglois, parce qu'il étoit trop ami des François, & qu'il prenoit trop les interêts de notre Religion. Il regretoit en mourant de ce que Dieu ne lui avoit pas fait la grace d'être martirisé par les Anglois, il prenoit le soin des enfans dans la Mission, il les catechisoit, il leur faisoit faire les prieres. Sa femme a été aussi fervente que lui, & elle a demeuré prés d'un an en prison chez les Anglois avec sa mere. Si elle eut voulu se démarier on l'en auroit fait sortir; mais elle aima mieux demeurer en prison que de perdre la Foi & de se separer de son mari.

La réputation de Catherine Tekakoüita Iroquoise, est trop recommandable dans ce nouveau monde pour passer sous silence ce modéle de vertu & de sainteté. Sa memoire est en grande veneration, on remarque que beaucoup de personnes ont ressenti des effets admirables de la pieuse confiance qu'elles ont eu en elle en differentes occasions. Quoiqu'il en soit. * Il y a vingt ans que l'on vît parmi les Iroquois une fille de vingt-cinq ans, dans laquelle les meilleures qualitez des Algonkins & des Iroquois s'étoient réünies; elle étoit née d'une Algonkine & d'un Iroquois. Sa me-

* En 1680.

re avoit été prise aux Trois-Rivieres. Il y a quarante ans, dans la grande déroute de cette Nation. Elle fut conduite aux Iroquois qui lui donnerent la vie & la marierent, elle avoit été Baptisée aux Trois-Rivieres par les Peres Jesuites, elle n'oublia jamais au milieu d'une Nation infidéle les devoirs du Christianisme. Tekakoüita qu'elle eut dans la suite a été sans doute la récompense de la vie Chrétienne qu'elle avoit toûjours menée. Cette fille a vécu parmi les Iroquois dans une innocence qui ne se peut expliquer, jusques à l'âge de vingt-deux ans, elle eut la petite verole dans sa tendre jeunesse qui la disgracia beaucoup. Elle conserva toûjours avant son Baptême une pudeur naturelle qui lui donnoit de l'aversion pour les plaisirs des sens, & même pour le mariage, car elle ne voulut jamais se marier. Ce n'étoit pas pour être plus libre dans ses actions; mais pour se conduire uniquement par la Providence, & pour vâquer plus librement aux exercices de pieté.

On ne remarquoit point en elle les vices ausquels sont sujettes les filles Sauvages qui n'aiment que le libertinage, elle ne donnoit point dans toutes leurs visions, & les songes qui occupent si fort leur imagination, & dont ils font une divinité.

Son plus grand defaut étoit de souffrir qu'on l'habillât trop proprement, ce qu'elle ne faisoit que pour passer le temps ou pour complaire à ses parens, qui vouloient l'obliger à se marier. Quand ils la pressoient de se déterminer, elle se cachoit derriere une caisse de bled d'Inde, où elle s'enfuyoit dans les champs.

Un mal qu'elle eût au pied qui l'obligea de demeurer dans la Cabane, ne contribua pas peu à sa conversion. Le Pere Jesuite qui étoit alors dans le village des Aniez, qu'on apelle Gandaoüaqué, entra par hasard dans sa Cabane. Il lui parla de la Foi & l'exhorta de venir prier : elle obeït. Sa devotion fervente fit avancer son Baptême qui fut solemnel dans la Chapelle de son Village le jour de Pâques. Il s'en trouve plusieurs qui se contentent d'être Baptisez seulement, & ne font presque aucune fonction du Christianisme : ainsi c'étoit beaucoup à cette fille de se soûtenir au milieu de tant de mauvais exemples. Mais ce qui étoit admirable est qu'elle resistoit courageusement à toutes les tentations & à tous les efforts que l'on faisoit, pour l'empêcher de suivre les exemples des Chrétiens les plus fervens. Un jour elle fut touchée de celui-ci.

Les ivrognes vouloient obliger une

femme Chrétienne à boire de l'eau-de-vie: ils l'attirerent adroitement dans la cabane & firent ce qu'ils pûrent pour lui en couler dans la bouche : elle la leur cracha au nez par trois fois, & en fit autant toutes les fois qu'ils la presserent d'en boire. L'exemple de cette bonne Chrétienne confirma Tekakoüita dans ses bonnes résolutions. On remarqua en elle pendant deux ans une perseverance admirable au milieu de cette Babilone. Le Pere Jesuite qui l'instruisoit des misteres de notre Religion, lui dit qu'elle ne vivroit jamais en repos dans son païs, & qu'elle y seroit toûjours en danger de se perdre : elle conçût qu'il avoit raison. Il y avoit déja du tems qu'elle étoit resoluë de venir demeurer à Montreal : elle cherchoit quelque occasion favorable pour y décendre sans que l'on en eut le moindre soupçon. C'étoit la coûtume de ce tems-là parmi les Iroquois de se visiter au retour de la chasse : les uns venoient à Montreal en passant, & les autres alloient aux Anglois, & passoient à Anié pour voir leurs parens, & pour tâcher d'inspirer à quelqu'un de devenir Chrétiens. Cette visite annuelle réüssissoit assez & plusieurs quittoient Anié pour venir demeurer avec leurs parens au Saut, proche Montreal.

Un Capitaine d'*Onneyout* nouvellement Baptiſé,qui fut tué depuis à la Guerre contre les Tſonnontoüans, fit un Voyage exprés en ſon païs pour y aller prêcher la Foi. Il paſſa d'abord à Anié où aprés avoir prêché en pleine aſſemblée plus par ſon exemple que par ſes paroles, il procura à Tekakoüita une occaſion pour ſe rendre à Montreal. Quand elle fut arrivée au Saut, elle prit la réſolution d'y vivre en parfaite Chrétienne. Elle eut voulu choiſir un état dont elle n'avoit qu'une idée confuſe qui étoit celui des Vierges. Cet état eſt trop relevé pour être propoſé à des Sauvages qui ſont ſi charnels ; c'eſt pourquoi on ne lui parloit que du mariage, afin de l'engager à reſter au Saut. Elle embraſſa d'abord l'une de ces propoſitions, qui étoit de ſe fixer dans ce lieu ; mais elle ne pouvoit ſe reſoudre à ſe marier. Elle demeura dans cet état demandant à Dieu de lui inſpirer qui lui ſeroit le plus agreable. On dit que l'union étroite qu'elle avoit avec une femme Onneyoute eut ſervi beaucoup à lui faire embraſſer l'état de perfection. Celle-ci étoit Baptiſée depuis long-tems ; mais elle ne s'étoit convertie que depuis deux ans. Le ſujet de ſa converſion fut un accident qui lui arriva à la chaſſe. D'une bande de

douze chasseurs parmi lesquels étoit son mari, il n'en revint que deux, les dix autres moururent de faim & furent mangez par ceux qui resterent en vie. C'est ce qui arrive souvent aux Algonkins & aux autres Nations ; & ce qui n'est pas ordinaire parmi les Iroquois, parce que outre la chasse, ils ont encore le bled d'Inde, & viennent chercher des vivres quand la viande leur manque. Ceux dont je parle n'eurent pas cette précaution ; Ils crûrent qu'en montant le long du Saut dans la riviere des Outaoüaks ils y trouveroient des bêtes. Le contraire leur arriva. Ils avoient avec eux un vieillard mourant qu'il falloit porter. Il demanda lui-même qu'on le tuât. On ne voulut pas le faire sans prendre conseil. On demanda à l'Onneyoute qui étoit Baptisée, ce que disoit la Loi Chrétienne là-dessus. Celle-ci apprehendant qu'on ne la tuât aussi à son tour n'osa répondre ; la crainte de la mort, ses ivrogneries, & la vie dereglée qu'elle avoit menée pendant sept ans depuis son Baptême lui causerent d'étranges peines d'esprit : elle fit cependant des reflexions assez fortes pour comprendre qu'elle avoit manqué de fidelité aux lumieres & aux graces de Dieu : elle promit de mener une vie toute opposée, si

elle pouvoit se retirer de la cruelle conjoncture où elle se trouvoit. Le vieillard mourut sur ces entrefaites, & fut mangé. Un enfant mourut quelque temps aprés qui le fut encore, & successivement plusieurs autres, jusques à ce qu'ils furent arrivez à un Village d'Algonkins qui leur donnerent des vivres pour se rendre chez eux. Ce desastre toucha vivement cette femme qui changea de vie : elle a vécu dans la suite en bonne Chrétienne, & a perseveré pendant vingt ans. Son mari mourut au retour de cette chasse, accablé de misere.

Cette veuve & Tekakoüita vécurent deux ans ensemble dans des excés de penitence qui sont connus de tout le Canada. Le Pere Jesuite qui les conduisoit, voyant qu'il étoit temps de parler, leur découvrit l'excellence de l'état de virginité, & leur dit que Dieu nous avoit fait maître de ces deux états, que c'étoit à nous de choisir. Tekakoüita embrassa celui-ci avec une telle ferveur qu'elle en fit vœu le jour de l'Annonciation, & mourut vingt jours aprés. Plusieurs filles sauvages l'ont imitée dans la suite, malgré les desordres que ces dernieres guerres ont causé parmi ces nouveaux Chrétiens.

Pendant que j'étois en Canada, plu-

sieurs personnes malades des fiévres, avoient une grande confiance à Catherine Tekakoüita ; mais depuis deux ans que j'en suis sorti, j'ai appris que plusieurs malades avoient été gueris par son intercession, & l'on a connu manifestement qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans les graces que l'on obtenoit du Ciel en s'adressant à elle. Ce n'est pas, Madame, autrement mon fait de faire des Vers ; mais j'ai crû ne pouvoir me dispenser de faire ceux-ci à sa gloire.

De ta grace Seigneur, la lumiere éternelle
Eclaire, quand tu veux, change, choisit, appelle
Les plus sauvages cœurs & les attache à toi.
Ainsi l'on voit passer par elle
Celui d'une Iroquoise animé plein de zéle
De la nuit de l'erreur au grand jour de la foi.

Quoique nos Iroquois ayent quitté toutes leurs superstitions, ils ont cependant conservé plusieurs de leurs coûtumes qui regardent le civil. En effet, un Iroquois qui a sa famille à part, ne laisse pas d'avoir une Cabane chez sa mere, où il à droit d'être nourri. Il est assuré d'y trouver son plat de viande. Lorsque sa mere vient à mourir, ses Tantes maternelles qu'il appelle dans cette rencontre du même nom de Meres, ne peuvent aussi lui refuser

son

ſon plat. Si celles-ci viennent encore à mourir, toutes ſes propres Sœurs tiennent leur place. S'il n'en à point, il a les mêmes prétentions chez les parens de ſa Mere. On à ſoin de lui garder dans cette Cabane ſa portion, ſur tout quand il y à quelque choſe de bon, ſon penchant le portant ordinairement à y demeurer la plus grande partie de la journée, parce que ſa Mere & ſes Sœurs lui ſont plus cheres que ſa Femme. Celle-ci lui porte dans ſa cabane ſon plat de viande. Elle doit y porter ou faire porter dans certaines ſaiſons de l'année vingt ou trente charges de petit bois ſec que l'on coupe proprement, & qui eſt deſtiné à faire boüillir la chaudiere quand on n'a pas le tems d'allumer de gros bois.

L'affection qu'il à pour la cabane de ſa Mere & de ſes Sœurs ſe rallentit, lorſqu'il commence à avoir pluſieurs Enfans; de ſorte qu'il n'en fait plus qu'une avec ſa femme, qui n'a pas de plus grande conſolation que celle d'avoir beaucoup d'enfans. C'eſt le moyen le plus efficace pour l'attacher auprés d'elle. Elle aime ſi tendrement ſes enfans, qu'elle leur donne à teter juſqu'à trois à quatre ans. Il eſt vrai qu'ils ſont extrêmement délicats dans ce bas âge; mais ils deviennent dans la ſuite du tems fort robuſtes.

L'Iroquois à une troisiéme cabane qui est celle où son pere est né, où l'on ne manque pas de lui presenter son plat quand il vient. Cette cabane est son *Atoni*, comme qui diroit le lieu d'où il est né. Il y en à une quatriéme qui est celle de son camarade où il va souvent, car chacun à le sien. Ils se regalent souvent les uns les autres. On fait toujours honneur à l'ami de ce qu'il y a de meilleur lors qu'il vient, & même sans être invité.

Le *Saut* est composé des cinq Nations Iroquoises, des Aniez, des Onneyouts, des Onnontaguez, des Goyogoüins, & des Tonnontoüans. Ils ont une même langue, avec quelque difference de mots & de finales : ils ont eû connoissance du Deluge & faisoient décendre du Ciel le premier Homme, où plutôt la premiere Femme, dont les décendans ne durerent que jusques à la troisiéme generation. Le Deluge étant venu les bêtes se changerent en Hommes ; ils ont retenu les Noms de ces animaux par chaque Famille, & nous en voyons encor aujourd'hui trois parmi les Aniez, celle de la Tortuë, celle de l'Ours, & celle du Loup.

On compte plus de mille Iroquois à la Mission du Saut, qui a une grande vûë au milieu du Fort, car le Village est un espece

de Fort, entouré de pieux de dix-huit pieds de haut. La Famille la plus nombreuse de ces trois tient ordinairement un côté de ce Village, & les deux autres ont le reste. Il doit y avoir autant de cabanes d'un côté que de l'autre. Si la Famille la plus grande ne peut occuper tout le rang de la ruë, une partie d'une autre Famille se joint au bout, & le reste se met vis-à-vis les cabanes de cette Famille.

Chacun est maître dans sa cabane, qu'ils apellent communement leur feu. Ils sont tous égaux, de sorte qu'il n'y a ni Gouverneur ni Chef qui puisse prescrire des Loix à qui que ce soit.

Chaque état à ses occupations; les jeunes gens ont soin de faire les cabanes. Ils vont à la chasse ou à la Guerre contre les Iroquois non Chrétiens. Les vieillards s'occupent à la pêche, à faire des plats, des écuelles, à traiter ou regler les affaires, soit pour l'ordre du Village, soit pour la Guerre, & pour la Paix, les femmes abbatent le bois, travaillent à la campagne & font le ménage.

Les vieilles se rendent venerables aux jeunes filles par leur travail & par l'assiduité qu'elles ont à veiller, se donnant certaine autorité par une vie exacte de reproches.

Chaque Famille à ordinairement un Ancien, où plusieurs qui prennent le soin des affaires domestiques ; comme il s'est acquis de l'experience & de l'estime, on lui confie tout ce qui regarde l'interêt commun.

Ces Anciens s'assemblent souvent, soit pour entretenir l'union, soit pour les affaires qui surviennent. Quand elles sont d'importance & qu'elles regardent le bien public, ils font des cris autour du Fort, pour avertir que tout le monde ait à s'assembler dans une cabane. Les femmes y écoutent seulement, & les hommes déliberent. Un Ancien expose pour lors le fait dont il s'agit, & dit son sentiment sans être interrompu ; celui d'une autre Famille dit le sien jusques à un troisiéme. Si quelqu'un veut dire aprés son avis, on l'écoute. L'assemblée finie, chacun se retire ou s'entretient familierement dans les cabanes de ce qui a été proposé. Ils tombent souvent dans le même sentiment ; & mettant toujours les choses au pis, ils ne se voyent point trompez dans leurs desseins & entreprises. Si le succez a été selon leurs desirs, ils ont pris en cela leur sûreté contre ce qu'ils craignoient, s'il n'a pas été tel ils ne laissent pas d'être contens.

Les Anciens donnent avis de tout ce qu'il y a à faire, ſoit pour quelque feſtin, ceremonies oú autres coûtumes particulieres, & perſonne ne les contredit jamais. Ils ſe laiſſent conduire entierement par le Gouverneur general qui les fait venir à Montreal lorſqu'il s'agit de quelque affaire qui regarde le païs, & ils executent les ordres avec docilité. Nous les regardons comme le ſoutien de la Nation Françoiſe, ils ſe joignent avec nous dans les partis de Guerre, ils ſont pour lors plus cruels ennemis des Iroquois non Chrétiens que nous ne le ſerions nous-mêmes, n'épargnant point leurs parens quand ils tombent ſous leurs mains.

La Foi ſeule les engage de reſter parmi nous. La ſage conduite des Jeſuites qui les gouvernent, les entretient dans une union ſi grande, que rien au monde n'eſt plus touchant que de voir la ferveur de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne font enſemble qu'un même eſprit par toutes les pratiques de vertu & de pieté qui les uniſſent. Ils chantent la grande Meſſe & diſent leurs prieres en la langue Algonkine, pour éviter une jalouſie qui auroit pû naître entre les cinq Nations. Les hommes ſe tiennent d'un côté de l'Egliſe & les femmes de l'autre. Il y a un Chef de la

priere qui est comme le grand Chantre ; qui est au milieu, tout de bout. Chacun se répond alternativement, & l'on y entend souvent des Chœurs de musique.

Le grand commerce de toute la Nouvelle France se fait dans la ville de Montreal, où abordent des Nations de cinq à six cens lieuës, que nous apellons nos Alliez. Ils commencent à venir au mois de Juin en grandes bandes. Les Chefs de chaque Nation vont d'abord saluër le Gouverneur, à qui ils font present de quelques Pelleteries, & le prient en même tems de ne pas souffrir qu'on leur vende trop cher les marchandises, quoiqu'il n'en soit pas le maître, puis qu'un chacun dispose du sien comme il le juge à propos. Ils tiennent une Foire sur le bord du fleuve, le long des palissades de la Ville. Des sentinelles empêchent que l'on n'entre dans leurs cabanes, pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire, & pour leur donner la liberté d'aller & venir dans la Ville, où toutes les boutiques leur sont ouvertes. C'est à qui fera valoir son talent. Les plus fortes amitiez ne laissent pas de se refroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne pour lors, & l'envie que l'on à de faire son profit, dissipe cette ouverture de cœur, & à

peine le fils reconnoit quelquefois son pere. L'un attend au passage un Sauvage qu'il voit chargé de Castors, l'autre l'attire chez lui & compose du mieux qu'il peut. Celui-ci qui est aussi rafiné que le Canadien sur le fait de la traite, examine attentivement ce qu'on lui montre.

Ce commerce dure trois mois à plusieurs reprises : On y voit des peaux d'ours, de loups cerviers, chats sauvages, pecans, martes, pichioux, loutres, loups de bois, renards argentez, peaux de chevreuils, de Cerfs, de Squenontous & d'Orignaux vertes & passées, sur tout du Castor de toutes les especes.

On leur vend de la poudre, des balles, des capottes, des habits à la Françoise, chamarez de dentelles d'or faux, qui leur donnent une figure tout-à-fait crotesque, du vermillon, des chaudieres, des marmites de fer & de cuivre, & toute sorte de quinquaillerie.

La Ville ressemble pour lors à un enfer, par l'air affreux de tous les Sauvages qui se matachent plus que jamais, croyant par là se mettre sur leur propre. D'ailleurs les hurlemens, le tintamarre, les querelles & les dissensions qui surviennent entr'eux & nos Iroquois augmentent encore l'horreur de ces spectacles ; car

quelque précaution que l'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie, il y a quantité de Sauvages qui sont ivres morts.

Quoique les Canadiennes soient en quelque façon d'un Nouveau Monde, leurs manieres ne sont pas si bisarres ni si sauvages qu'on se l'imagineroit. Au contraire ce sexe y est aussi poli qu'en aucun lieu du Royaume. La Marchande tient de la femme de qualité, & celle d'Officier imite en tout le bon goût que l'on trouve en France. Il est difficile de trouver une plus grande union que celle qui est entre les femmes d'Officiers.

Les Dames de Quebec n'aiment pas tout à fait les manieres des Montrealistes : les premieres sont beaucoup sur la reserve, principalement les Conseilleres. Ces états qui sont differens, forment differens caracteres d'esprit : les Montrealistes ont à la verité des dehors plus libres, mais comme elles ont plus de franchises, elles ont plus de bonne foi, & sont trés-sages & trés judicieuses.

Le Canadien a d'assez bonnes qualitez, il aime la guerre plus que tout autre chose, il est brave de sa personne, il à de la disposition pour les Arts, & pour peu qu'il soit instruit il aprend aisement ce qu'on

lui enseigne ; mais il est un peu vain & présomptueux ; il aime le bien, il le dépense assez mal à propos. Ceux que l'on apelle des Coureurs de bois, qui alloient il y a quelques années en traite aux Outaoüaks ; ceux-ci dépensent fort vite ce qu'ils ont gagné en peu de temps, & rien ne leur coute quand ils ont dequoi. Quand je blâme le Canadien d'avoir trop d'attache au bien il est un peu excusable, car le païs de Canada n'est pas riche, chacun en cherche selon son industrie, & sans le commerce du Castor la plus grande partie ne pourroit vivre du revenu de ses terres.

Sa Majesté fait subsister une bonne partie du païs, soit Convens, soit particuliers, par des pensions & des gratifications. Quatre cens mille francs qu'il envoye tous les ans, ne laissent pas d'être d'un grand secours. Les Officiers qui sont mariez ne soûtiennent leurs familles que de leurs apointemens ; leurs femmes sont à plaindre quand ils viennent à mourir : les Troupes sont d'un détachement de la Marine, composées de vingt-huit Compagnies. Les premieres qui arriverent en Canada étoient du Regiment de Carignan-Salieres, & de vingt-quatre Compagnies qui y étoient, on en fit repasser en France au bout de trois ans, & les quatre qui demeurerent furent

composées de 75. hommes chacune: Il y eut plus de trois cens personnes de ce Regiment qui s'établirent dans le païs. Ces quatre Compagnies furent encor reformées quelques années aprés, dont la plusspart des reformez firent des habitations. Celles-ci furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Les Officiers qui ne voulurent point passer en France eurent des concessions de terre, & quelques liberalités que Sa Majesté leur fit.

Le Canada fut long-temps sans Troupes, joüissant d'une profonde Paix, qui dura vingt ans. Je ne suis pas surpris, Madame, si les Canadiens ont tant de valeur, puisque la plusspart viennent d'Officiers & de ces Soldats qui sortoient d'un des plus beaux Regimens de France. Le païs s'est beaucoup augmenté depuis ce temps-là.

On y compte presentement quinze mille habitans. * L'étenduë de la Colonie est depuis le haut de l'Isle de Montreal jusques à l'Isle Percée, à l'embouchûre du fleuve saint Laurent. De l'un à l'autre il y à environ 180 lieuës. Ce fleuve est sans pareil, non seulement par son étenduë, mais par tous les lacs qu'il forme. Sa source est bien loin au Nord-Oüest, dans des Savannes & des Marais, où se forment

* En mil sept cens.

plusieurs rivieres, qui se reünissant font le lac des *Assiniboels*, duquel sort une grande riviere, qui aprés avoir par un grand détour passé dans le lac des *Christinaux*, puis dans celui *d'Alemipigon*, vient enfin se jetter dans le lac *Superieur*, qui a 450. lieuës de tour, sur 70. de largeur. Ce grand & fameux lac tombe dans le lac *Huron*, par un canal de quatorze lieuës de longueur, dans lequel il y à une chute d'eau que l'on apelle le *Saut Sainte Marie*. Le lac Huron qui a trois à quatre cens lieuës de circuit, sur plus de cinquante de largeur, se décharge dans le lac des Islinois, connu sous le nom du *Mécheygan*, qui à presque la même étenduë. Le dégorgement de ces deux lacs tombe dans le lac *Herier*, qui a trente à quarante pieds de largeur, sur prés de trois cens de circuit La Navigation y est trés dangereuse par tous ses bords escarpez, qui sont de terre glaise; les Flots venant à se briser contre rendent l'eau si bourbeuse, que les Voyageurs souffrent & risquent beaucoup. Un détroit de vingt lieuës de long, large d'une portée de fusil boucanier dans le plus reserré, forme le Saut de *Niagara*, qui est une des merveilles de la nature. Sa nape d'eau à dix arpens de face, & sa chute fait un bruit que l'on entend à quinze lieuës loin. Le lac

Ontario, ou Frontenac, qui est le plus petit de tous, est le dernier de ce fleuve, il n'a qu'environ deux cens cinquante lieuës de tour, sur trente à trente cinq, dans sa plus grande largeur, sa sortie forme un trés-beau rapide, suivi de plusieurs autres jusques à Montreal. Nous avons dans ce lac le Fort de Frontenac, qui porte le nom d'un Gouverneur-General de la Nouvelle France, il le fit bâtir pour tenir en bride les Iroquois pendant la Guerre dans leurs partis de Chasse, & pour les engager en temps de Paix d'entretenir un commerce d'amitié avec les François. Je suis avec beaucoup de respect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.

Fin du premier Tome.

VOYAGE
DE
L'AMERIQUE;

CONTENANT

Ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Amerique Septentrionale depuis 1534. jusqu'à present.

Divisé en quatre Tomes,

Enrichi de Figures.

TOME SECOND,



A AMSTERDAM,

Chez HENRY DES BORDES.

M. DCC. XXIII.


RPJCB


CARTE Generalle de la NOUVELLE FRANCE
Terre de Laborador
Baye d'Hudson
NOUVELLE FRAN
CANADA
QUEBEC
Belle I.
Grand banc de
Terre neuve
banc Jacquet
Accadie
banc de l'Accadie
MER DE LA NOUVELLE FRANCE ou de NORT
LA LOUISIANE
Pays des Iroquois
Nouvelle Yorck
La Virginie
Caroline
FLORIDE
Isle Bermude
Partie des Isles Antilles
Is. Lucaioneque
GOLFE DE MEXIQUE
Embouchure de Missicipi
Baye de S. Louis
Isle de Cuba
Archipelague du Mexique
S. Dominque
S. Christophe
la Martinique
Mer Vermeille
Partie de Californie
NOUVELLE ESPAGNE
Mexico
MER DE SUD
S.t Jago de Guatimala
Merida
Valladolid



HISTOIRE DES PEUPLES SAUVAGES, ALLIEZ DE LA NOUVELLE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinion des Sauvages sur la Creation du Monde, sur celle de l'Homme & de la Femme.



UOI que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale vivent dans une entiere independance les uns des autres, qu'ils ne reconnoissent point de Souverain, & que chaque Nation soit comme une espece de petite Republique, ils ont tous neanmoins une veneration si parti-

culiere pour le Roi, qu'ils l'apellent le *Grand Onontio*, c'est à-dire la plus haute des Montagnes de la terre. Ceux que Dieu a appellé par sa grace à la lumiere de l'Evangile, ne peuvent assez loüer le zéle & la pieté de ce *Prince*, & ceux même qui sont encor ensevelis dans les tenebres du Paganisme, ne laissent pas d'en parler avec autant de respect que ses propres sujets. Le Commerce a apprivoisé ces Peuples, on les a attirez chez les François, & les François qui s'étoient insinuez dans leur esprit, ont penetré insensiblement dans leur païs. Tout nous est devenu facile à la suite du tems; l'union s'est cimenté de part & d'autre, on a pris leurs interêts communs, & ils sont devenus nos amis; on les a soûtenus dans leurs guerres, & ils se sont déclarez en notre faveur. De plus la Foi s'y est établie parmi quelques uns par les soins des zelez Missionnaires, dans lesquels ils ont trouvé un esprit tout à fait desinteressé. Ils ont goûté peu à peu ce qu'ils leur ont enseigné; ils ont beaucoup diminué de leur ferocité naturelle, & sont devenus plus dociles & plus traitables.

Ceux qui n'ont pas encore été éclairez de la lumiere de l'Evangile, sont tout à fait dignes de compassion.

Dans la pensée qu'ils ont de la Crea-

tion du Monde, ils croyent & tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur origine des animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre s'apelle *Michapous*, qui veut dire le Grand Liévre. Ils ont quelque idée du Deluge, & comme ils n'en peuvent dévelopér le Mistere: voici quelle est leur creance telle qu'ils l'a debitent. Ils prétendent que le commencement du monde n'est que depuis ce tems-là, que le Ciel a été créé par Michapous, lequel créa ensuite tous les animaux qui se trouverent sur des bois flotans, dont il fit un Cayeu, qui est une maniere de Pont, sur lequel il demeura plusieurs jours avec eux sans prendre aucune nourriture.

Michapous, disent-ils, prévoyant que toutes ses creatures ne pourroient subsister long-temps sur ce Pont, & que son ouvrage seroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs & à la faim, sur tout qui les menaçoient, & ne se voyant alors que maître du Ciel il se trouva obligé de recourir à *Michipisi*, le Dieu des eaux, & voulut emprunter de lui un peu de terre pour former des païs assez vastes, pour contenir toutes les creatures presentes & celles qui viendroient. Mais celui-ci jaloux de son autorité & de son Empire, n'avoit garde de faciliter un établissement

aux animaux qui feroient sans doute la Guerre aux poissons ses Sujets, il ne voulut point écouter la demande de Michapous, qui se trouva fort embarassé, ce qu'il fit qu'il proposa aux animaux de députer un d'entre eux pour aller chercher de la terre au fond des eaux, les assurant qu'il les mettroit en repos, pourvû qu'il lui en aporta, dont il formeroit un grand monde, qui seroit le sejour de toutes les creatures. Les animaux déja pressez de la faim prévoyant leur perte inévitable s'ils demeuroient plus long tems sans nourriture, toujours exposez aux vagues des eaux qui venoient se briser contre leur Pont, s'adresserent au Castor, auquel ils promirent toutes sortes d'avantages, s'il vouloit suivre l'ordre de Michapous, & même qu'ils le reconnoîtroient pour maître de la terre & le premier de tous les animaux. S'en fut assez au Castor pour faire cette tentative; il demeura longtems dans les eaux, mais inutilement, car il en revint à demi mort proche le Pont, sur lequel les animaux le tirerent, cherchant dans ses pattes & dans tout son corps s'il n'y auroit point de terre ou de sables, ils n'en trouverent point, & ils jugerent de là qu'il n'avoit pû aller jusqu'au fond. Les animaux prierent ensuite la

Loutre de faire la même entreprise. Celle ci qui se connoissoit plus agile que le Castor, d'ailleurs jalouse de l'honneur de se voir la maîtresse des animaux, s'élance aussi-tôt dans les eaux, où elle demeura un jour entier. Ce retardement donna quelque esperance aux animaux ; mais la Loutre ne fut pas plus heureuse que le Castor. Elle parut à côté du Pont sans mouvement, les pattes ouvertes. Ils la tirerent en cherchant autour d'elle s'ils appercevroient de la terre ; n'en ayant point trouvé ils se representerent plus que jamais tous les *malheurs* dont ils étoient menacez lorsque Michapous qui vouloit leur faire connoître sa puissance, se servit du Rat musqué, auquel il commanda d'aller chercher de la terre au fond des eaux. Les animaux douterent qu'il pût réüssir dans une entreprise où le Castor & la Loutre, beaucoup plus vigoureux, avoient échoué. Cependant Michapous voulut se servir d'un si foible instrument pour faire éclater davantage son pouvoir. Le Rat musqué plongea dans l'eau, il s'y tint un jour & une nuit, & parut au dessus sans mouvement, une de ses pattes fermées. Vous aurez la vie dit aussi-tôt Michapous aux animaux ; mais prenez garde de la lui ouvrir que vo[illegible]ez auparavant at-

tiré ſur le Pont. Grands empreſſemens de la part des animaux autour du Rat muſqué, c'étoit à qui chercheroit cette terre tant deſirée; ils trouverent à la fin quelques grains de ſable entre ſes petits ongles qu'ils donnerent à Michapous, qui les diſperſa ſur le Pont, & les fit groſſir de telle ſorte, qu'ils furent convertis en peu de temps en une groſſe montagne. Il commanda au Renard de tourner autour de cette montagne, l'aſſurant que plus il marcheroit & plus la terre s'agrandiroit. Il obeït, & s'aperçût effectivement qu'elle devenoit bien plus grande. Mais comme le Renard ne vit que de rapines, il jugea bien que s'il marchoit toujours, il auroit beaucoup plus de peine à trouver dequoi ſubſiſter; puiſque ſa proye ſeroit plus écartée, il retourna à Michapous & lui dit que la terre étoit aſſez vaſte pour placer & nourrir tous les animaux. Michapous voulut voir lui-même ſon étenduë, il ne la trouva pas encore aſſez grande pour toutes les creatures. Il partit pour l'augmenter, & enfin ces Nations aveuglées croyent qu'il tourne depuis ce temps autour de la terre, qu'il agrandit inceſſamment, & diſent qu'il eſt actuellement dans les campagnes du Sud, & dans les Forêts du Nord, aux extrêmitez de la terre, où il l'augmente.

Si les Sauvages entendent quelquefois de grands bruits dans les montagnes, ou qu'ils voyent dansl'air des *feux* extraordinaires, ils disent que c'est Michapous qui passe, lequel prend soin de ses creatures & les engage à se ressouvenir de lui, d'où il arrive qu'ils emplissent dans le moment leurs pipes de tabac dont ils lui offrent la fumée en Sacrifice, invoquant son secours pour la conservation de leurs Familles.

Voici encore de quelle maniere ces peuples debitent leurs rêveries.

Les animaux vivoient dans une bonne intelligence pendant que Michapous demeuroit avec eux ; mais si-tôt qu'il les eut quittez, le divorce se mit parmi eux, & les plus forts devorerent les plus foibles.

Cette mes intelligence leur fit prendre chacun leur parti dans les lieux écartez. Ils multiplierent en peu de temps la terre & elle fut remplie de toutes sortes d'especes d'animaux, ainsi que de toutes sortes de poissons.

Aprés que Michapous eut fait la visite de son Empire, il retourna aux animaux pour donner un païs à chaque espece ; mais il fut bien surpris de trouver une Guerre entre eux.

Cette division lui déplût, il les en punit par des maladies qu'il leur envoya, &

résolut pour les châtier avec plus de severité de créer les hommes, qui auroient une autorité absoluë sur eux.

La mortalité fut grande parmi les animaux & de leur cadavre * Michapous forma les hommes ,dont le langage se trouva aussi different que toutes les especes de ces animaux. Ces hommes voyant la quantité d'animaux dont la terre étoit remplie jugerent bien qu'ils étoient destinez pour leur usage, ils inventerent des arcs & des fléches, ils s'en servirent pour les poursuivre à la chasse ; & ils s'en rendirent bien-tôt maîtres.

Ces hommes aprés avoir fait plusieurs courses se trouverent acablez du sommeil, & s'étant réveillez ils aperçûrent une grande & une petite trace d'hommes, & il y en eut un qui eut la curiosité de la suivre, & il découvrit peu de temps aprés une grande cabane, dans laquelle étoit Michapous qui lui donna une femme, & leur indiqua à tous deux un païs pour habiter ; il prescrivit à l'un & à l'autre la maniere dont ils devoient se comporter, l'homme étant le plus fort devoit s'occuper à la chasse & à la pêche. Et la femme devoit filer, abatre du bois, secher & aprêter les poissons & les viandes, faire la cuisine & servir son mari.

* Creation de l'Homme.

Les autres voyant que ce premier ne revenoit pas, partirent alternativement pour sçavoir ce qu'il étoit devenu. Ils trouverent Michapous qui leur fit la même chose qu'au premier. Il leur donna donc un pouvoir sur tous les animaux ; mais il leur dit qu'il les avoit créez pour mourir, & qu'il leur préparoit aprés la mort un lieu au bout de la terre où ils joüiroient de toutes sortes de plaisirs, & où ils seroient estimez & considerez selon les vertus & les bonnes actions qu'ils auroient pratiquez dans cette vie.

Les animaux qui se voyoient chassez & poursuivis des hommes, firent toûjours tous leurs efforts pour éviter de tomber entre leurs mains.

Les hommes vécurent pendant quelques siecles fort paisibles avec leurs femmes, faisant bonne chere; ils en eurent plusieurs enfans qui se marierent, le grand nombre les obligea de se répandre & d'habiter un plus grand païs de chasse * & quelques chasseurs qui ne se connoissoient pas s'entretuërent dans leur rencontre, les parens voulant venger la mort de leurs parens, tuërent les meurtriers ; la guerre ainsi s'alluma peu à peu entre eux, & à continué jusqu'à present.

* Origine de la Guerre.

Telle eſt l'opinion ridicule de la plûpart des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, du moins de ceux dont je parlerai dans la ſuite. Quoiqu'ils n'ayent qu'une idée confuſe de leur origine, ils la croyent cependant veritable : & quelque peine que puiſſent prendre les Miſſionnaires pour les retirer de leurs aveuglemens : il y en a encore beaucoup qui ne peuvent s'empêcher de croire à Michapous, & de l'adorer comme Dieu du Ciel & de la terre, le premier & le maître de tous les autres eſprits, car ils croyent qu'il y a encore d'autres Divinitez, le Soleil, la Lune, & le Tonnerre en ſont du nombre. Michipiſi eſt en grande veneration parmi eux, c'eſt le Dieu des eaux qui excite ou appaiſe les tempêtes. Meteomek le Dieu des glaces. Mais les Dieux qu'ils invoquent à tout moment & avec plus de ferveur ſont les Diables, & tous les Eſprits de l'Enfer, qu'ils craignent & croyent être tout puiſſans pour leur faire du mal. Je ne parle point d'une infinité d'autres petites Divinitez. Ils ont particulierement les Dieux du Songe qui leur ſont propices, ou funeſtes, dans la guerre, la chaſſe & la pêche. Lors qu'ils font quelques entrepriſes il faut qu'ils rêvent auparavant, & la choſe qui la premiere ſe preſente à leur imagi-

nation, devient l'objet de leur adoration. Ils ſont quelquefois dix à douze jours ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'ils ayent rêvé à quelqu'une de ces divinitez qui ſont l'Ours, le Leopard, le Bœuf, la Couleuvre, & la Loutre. Auſſi leur cerveau étant vuide, forme bien des chimeres, qui pour l'ordinaire ont du raport à leurs inclinations. Tous les autres animaux qu'ils ſe figurent dans leurs ſonges, n'ont aucun pouvoir, & ſont même incapables de les engager à executer aucun deſſein. Ils font ordinairement des feſtins qu'ils offrent à leurs Divinitez avec beaucoup de Religion. S'ils éternuent, ils remercient celle qui leur vient dans le moment à l'eſprit, & s'ils fument ils lui en offrent la fumée.

Il n'y a aucune ſtabilité dans leur croyance, car pour une pipe de tabac ils conſentent à tout ce qu'on leur dit. Un preſent accepté ou un bon repas fini, ils retournent à leurs premieres erreurs. Ils s'accommodent à tout. S'ils voyent qu'on les pouſſent un peu trop loin, ils diſent que nous n'avons pas d'eſprit, & que nous n'entendons pas l'affaire. Je me ſouviens que m'entretenant avec un Montagnais (peuple de la riviere de Sagnai à Tadouſſac, à quarante lieuës de Quebec, vers

l'embouchure du fleuve de S. Laurent) il me fit une plaisanterie sur l'idée que je voulois lui donner du veritable Dieu qui avoit créé toute chose. Ce Sauvage me dit qu'il voudroit bien le connoître pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de lui donner des Castors & des Orignaux, tant il est vrai que le cœur de tous ces peuples est terrestre, comme ils vivent dans la liberté & dans l'indépendance, il n'est pas surprenant qu'ils suivent tous les mouvemens de cette Nature libertine, ils sont trop attachez à la Poligamie & à toutes leurs passions pour n'en pas suivre les dereglemens.

Michapous est le Dieu * qu'ils respectent davantage. Ils font des festins à son honneur, dans lesquels on est obligé de manger toutes les viandes jusqu'aux os, & c'est ce qu'ils apellent festin à tout manger.

S'il est d'Ours il y a trois personnes dont les portions sont beaucoup plus fortes que celles des autres, il faut qu'ils mangent tout ce qu'on leur presente : s'ils ne peuvent en venir à bout, c'est un mauvais présage pour le Maître du festin qui doit s'attendre à quantité de traverses dans ses entreprises, ou qu'il y aura de la mortalité dans la Famille. Les Conviez ne se

ser,

* Le Dieu Michapous.

ſervent point de coûteaux, & ne s'eſſuyent les mains d'aucun linge, s'ils mêlent quelqu'autre Divinité avec Michapous il faut qu'ils s'eſſuyent les mains avec de l'herbe, & les os des animaux qui ont composé le Feſtin ſont attachez à un poteau qu'ils dédient & conſacrent à la même Divinité, particulierement ceux des Ours, des Chiens & des Caſtors. Quand ils ont pris les Caſtors dans des pieges ils ont grand ſoin de ne les point faire boüillir à gros boüillons, de crainte qu'il n'en tombent dans les cendres, car ils croiroient ne pouvoir plus prendre de Caſtors.

De plus ils élevent des poteaux qu'ils peignent de rouge, pour y attacher les victimes. On immole les Chiens au Soleil. Ce ſont les holocauſtes qu'ils croyent pouvoir fléchir plus aiſément les Dieux, lorſqu'ils veulent aller à la chaſſe, ils joignent à ces Sacrifices des peaux paſſées de Chevreuils ou d'Orignaux. S'ils vont en guerre ils attachent à un poteau des fléches peintes de rouge, avec un arc, & font un feſtin dans lequel ils font toutes ſortes d'invocations, recommandant leurs entrepriſes & leurs familles à leurs Dieux. Lorſqu'ils font des Feſtins ſolemnels ils leur dreſſent des Autels. Ils chantent une nuit entiere des chanſons à leur honneur, qu'ils com-

posent sur le champ, & il n'y a point d'animaux ni de creatures sur lesquels ils n'en ayent fait quelques-unes ; ils mettent sur ces Autels des peaux d'Ours & de Loutres, dont les têtes se peignent avec une terre verte, dont ils se peignent aussi le visage. On doit pour lors tout manger & avaler tout le boüillon ; s'il en reste il faut qu'il soit consommé par le feu.

CHAPITRE II.

Le Calumet de Paix où de Guerre, les mesures qu'ils prennent quand ils vont à la Guerre, & comment ils traitent leurs Prisonniers.

L'On peut dire que tous ces Peuples sont extrêmement superstitieux dans leur Religion, dans leurs manieres, & dans la Ceremonie du Calumet.

Ganondaoé, en langue Iroquoise *Paogan*, chez les autres Sauvages, & parmi les François le Calumet, du mot de Chalumeau, nom Normand, est quelque chose de si misterieux, qu'ils disent que c'est un present que le Soleil a envoié aux hommes pour établir & confirmer la Paix parmi eux. Quiconque viole un Calumet doit perir,

& il s'attire en même tems l'indignation des Dieux qui ont laissé le pouvoir au Soleil d'éclairer la terre, & ne peuvent souffrir qu'un perfide fasse rien de contraire au Calumet qui est le gage de la Paix. Quoiqu'en effet le Calumet * soit le simbole de la Paix parmi eux, il sert neanmoins pour la Guerre. Lorsqu'une Nation l'a porté, ou laissé chez une autre, si elle est attaquée d'ailleurs, celle qui s'est unie par ce Calumet, doit prendre ses interêts & venger ses morts; le Calumet demande donc beaucoup de ceremonies.

Les Sauvages du Sud & de l'Oüest s'en servent particulierement lorsqu'ils se trouvent dans un combat sanglant, si quelque mediateur presente le Calumet, ils font aussi-tôt suspension d'armes. Si les deux partis l'agréent, & qu'ils fument avec le Calumet, tout est calme, & l'on se retire de part & d'autre. Il leur est cependant permis de le refuser: en ce cas, on se remet au combat plus que jamais, sans avoir violé le droit du Calumet. C'est un lien si Sacré parmi ces peuples, qu'ils ne peuvent se donner des preuves plus convaincantes de l'estime qu'ils ont les uns pour les autres qu'en se le presentant.

C'est une maniere de Pipe fort longue

* On explique ce que c'est que le Calumet.

de pierres rouges, enjolivée de têtes de Pic-bois, de Canards-branchus, qui se perchent sur les arbres, dont la tête est de plus belle écarlate qui se puisse voir, & d'autres beaux plumages. Ils suspendent au milieu du bâton des plumes d'aîles d'un oiseau qu'ils apellent *Kibou*, qui est un veritable Aigle, d'une grosseur differente de ceux que nous voyons en Europe. Les plumes de leurs aîles sont grises & blanches, & ils les peignent en rouge, dont ils font des éventails qu'ils suspendent au bâton du Calumet. Quand ils en voyent dont les plumages sont peints de rouge, c'est une marque qu'ils offrent du secours; lorsqu'ils sont blancs & gris, c'est la marque d'une Paix profonde, & d'un secours non seulement à ceux à qui ils presentent le Calumet; mais à tous leurs Alliez. S'ils peignent un côté de ces plumes en rouge & que l'autre soit au naturel gris & blanc, ils déclarent par là qu'ils ne veulent avoir aucun ennemi du côté que regarde la couleur blanche & grise; mais qu'ils veulent la guerre du côté qu'est tourné le rouge. Ils ne font aucunes entreprises considerables qu'ils n'ayent auparavant dansé le Calumet. Ils font même scrupule de se baigner au commencement de l'Eté, ou de manger des fruits nouveaux, qu'aprés

l'avoir fait. Cette danse est donc trés celebre, soit pour affermir la Paix ou se réünir pour quelque grande guerre, soit pour une réjoüissance publique, ou pour faire l'honneur à une Nation que l'on invite d'y assister. Ils l'a font aussi à la reception de quelques personnes considerables, comme s'ils vouloient lui donner le divertissement du Bal.

La Ceremonie se fait l'Hiver dans une grande cabane, & l'Eté en rase campagne. La Place étant choisie on l'environne de branches d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre. On étend au milieu de la Place une grande natte de jonc, peinte de diverses couleurs, qui sert de tapis pour mettre avec honneur le Dieu de celui qui fait la danse, car chacun a le sien qu'ils apellent leur Manitou. C'est un serpent, un oiseau, une pierre, ou autre chose semblable qu'ils ont rêvé en dormant. On pose le Calumet à la droite de ce Manitou, en l'honneur de qui se fait toute la Fête, & l'on met à l'entour en maniere de trophée, des massuës, des arcs, des fléches, des carquois, des cassetêtes, ou haches d'armes.

Tout étant disposé & l'heure de la danse approchant pour chanter, les hommes & les femmes qui ont les plus belles voix

prennent la place la plus honorable ; tout le monde vient enſuite ſe placer en rond ſous les branches ; mais chacun en arrivant doit ſaluër le Manitou, ce qu'il fait, en fumant & rejettant de la bouche ſa fumée ſur lui ; comme s'il lui offroit de l'encens.

Le principal Acteur va d'abord avec reſpect prendre le Calumet, & le ſoûtenant des deux mains il le fait danſer en cadence, s'accordant à l'air des chanſons. Il lui fait faire des figures bien differentes. Tantôt il le fait voir à toute l'Aſſemblée, ſe tournant de côté & d'autre : tantôt il le preſente au Soleil, comme ſi il le vouloit faire fumer ; & tantôt il le panche vers la terre. Quelquefois il lui étend les aîles comme pour voler, & quelquefois il l'aproche de la bouche des Aſſiſtans pour fumer ; tout cela ſe fait en cadence, & c'eſt comme le premier Acte.

Le ſecond conſiſte en un Combat qu'il fait au ſon d'une eſpcce de tambours, qui tantôt ſuccedant aux Chanſons, & tantôt s'y mêlant, forme aſſez de plaiſir.

Cet Acteur fait ſigne à quelque jeune Guerrier de venir prendre les armes qui ſont ſous la natte, & l'invite à ſe battre au ſon des tambours. Celui-ci armé d'un Arc, de Flêches, & d'une Hache-d'arme, commence un Duel contre l'autre, qui n'a
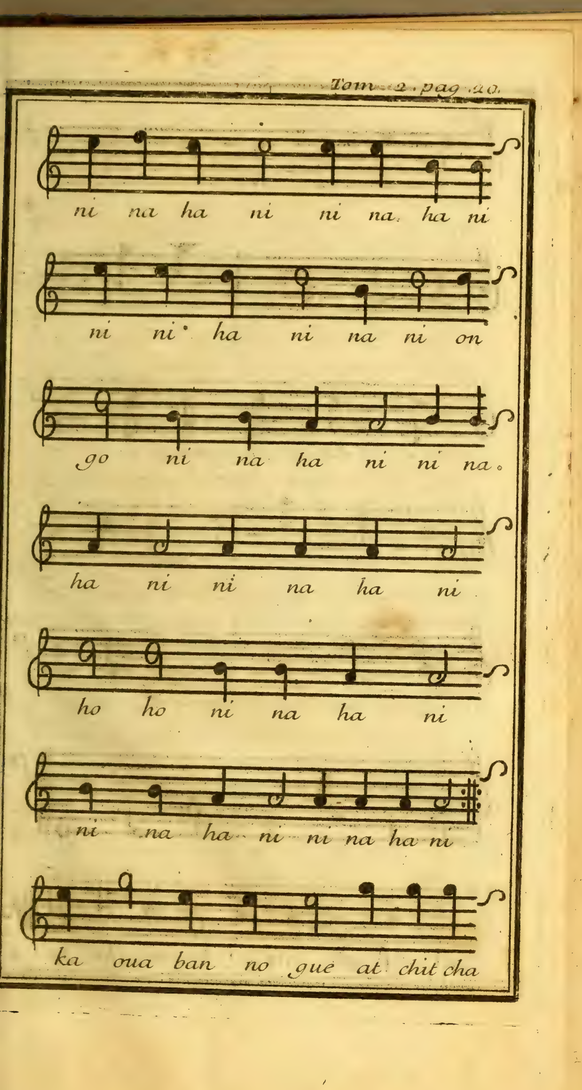
point d'autre deffence que le Calumet. Ce ſpectacle ne laiſſe pas d'être aſſez agreable, ſur tout ſe faiſant toûjours en cadence; car l'un attaque, l'autre ſe défend; l'un porte des coups, l'autre les pare; l'un pourſuit, l'autre s'enfuit: Et celui-ci faiſant volte-face fait reculer ſon ennemi. Ce qui eſt de particulier eſt qu'un ſeul fait quelquefois ſi bien les deux perſonnages avec meſure, & à pas comptez, au ſon des voix & des tambours, que cette danſe pourroit paſſer pour une aſſez belle entrée de Balet en France.
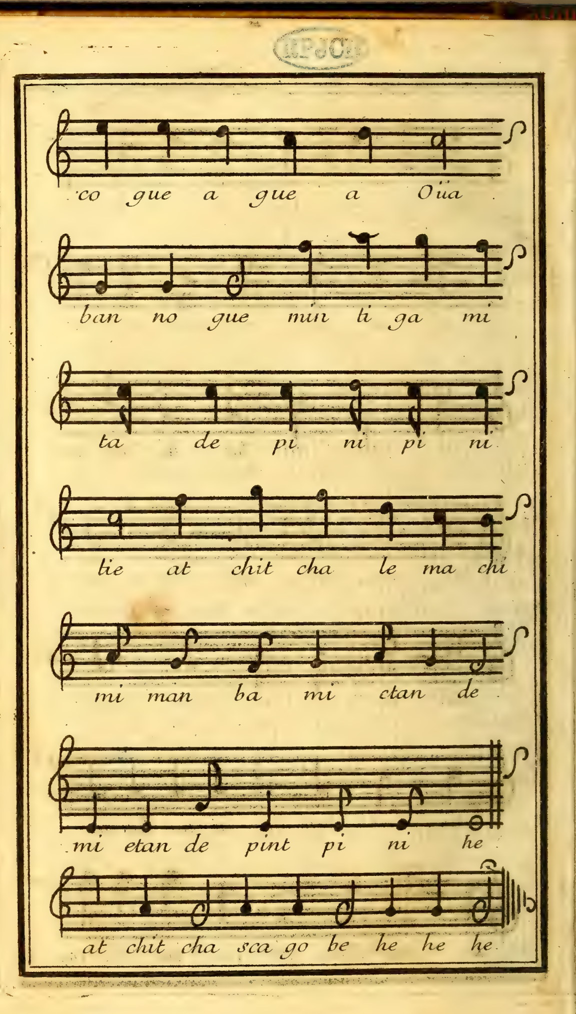
Le troiſiéme conſiſte en un grand Diſcours que fait celui qui tient le Calumet; car le Combat fini il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, les Victoires qu'il a remportées, & les Priſonniers qu'il a faits. Celui qui préſide à la Danſe lui fait preſent d'une belle robe de Caſtors, ou de quelque autre choſe; & l'ayant reçû il va preſenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce que tous ayent fair le même devoir: le Preſident fait preſent du Calumet à la Nation que l'on a prié à cette Ceremonie, pour marque de la Paix qui ſera entre les deux Nations.

Voici quelqu'une des Chanſons qu'ils ont coûtume de chanter: ils leur donnent

un certain tour qu'on ne peut pas assez bien exprimer par la notte, & qui en fait neanmoins toute la grace. Toutes ces paroles nottez n'ont la plûpart aucune signification, comme qui diroit la, la, la. Ils en disent quelquefois selon leur caprice, qui n'ont aucune suite, comme *Kaouabannogué*, qui veut dire ce qui est blanc, & *Maintigomitadé*, signifie un gland.

Ces peuples qui aiment passionnément la guerre, n'ont point d'autres passions que de porter le fer & le feu quelque part. Lors qu'ils veulent l'a déclarer ils commencent d'abord par un festin. S'il ne se formoit qu'un petit parti, celui qui en est le Chef, jeûne jusqu'à ce qu'il ait rêvé à quelqu'une de ses Divinitez, dont il s'imagine tirer quelque avantage quand son cerveau creux a rencontré à peu prés ce qu'il lui convient. Ce Chef fait un repas où il invite ses meilleurs amis, ausquels il fait part de son dessein & des mesures qu'il veut prendre. Les chansons du Calumet & les danses se suivent. Il déclare aux Anciens le jour de son départ & le Rendez-vous à ses meilleurs amis, à une demie-lieuë de là ; ils partent ordinairement de nuit, s'imaginant que s'ils le faisoient de jour, leurs ennemis les découvriroient de loin, quoiqu'ils soient


ni na ha ni ni na. ha ni
ni ni ha ni na ni on
go ni na ha ni ni na.
ha ni ni na ha ni
ho ho ni na ha ni
ni na ha ni ni na ha ni
ka oua ban no gue at chit cha


co gue a gue a Oüa
ban no gue min li ga mi
ta de pi ni pi ni
tie at chit cha le ma chi
mi man ba mi etan de
mi etan de pint pi ni he
at chit cha sca go be he he he

éloignez quelquefois à plus de cent lieuës ; mais quand ils ont résolu une marche generale, les préparatifs se font avec éclat. Ce ne sont pour lors que festins, sacrifices & victimes immolées, les femmes mêmes & les filles se prostituent aux hommes pour les engager à la Guerre & à n'épargner dans le combat qui que ce soit, l'on fait quantité de presens aux Guerriers, ausquels on paye par avance les chevelures qu'ils doivent ravir aux ennemis. Les Sauvages enlevent la chevelure des gens qu'ils prennent.

Tous ces préparatifs se font l'espace de deux à trois mois. Le Chef de Guerre chante toutes les nuits sans dormir, il jeune d'un jour à l'autre; il fait sa chaudiere à part, il fait un festin solemnel avant son départ, où peuvent assister autant d'hommes qu'il y en a dans le Village. Il attache aux perches de sa Cabane plusieurs Chaudieres, Celiers de porcelaine, Fusils & des marchandises. Il fait une harangue par laquelle il en destine au Village, & d'autres comme les prix qu'il doit distribuër aux premiers qui découvriroit l'ennemi, en tuëront ou feront des prisonniers. Le Village lui fait reciproquement d'autres presens pour son voyage, comme quelques chaudieres, des souliers, une ceinture & un tour de tête.

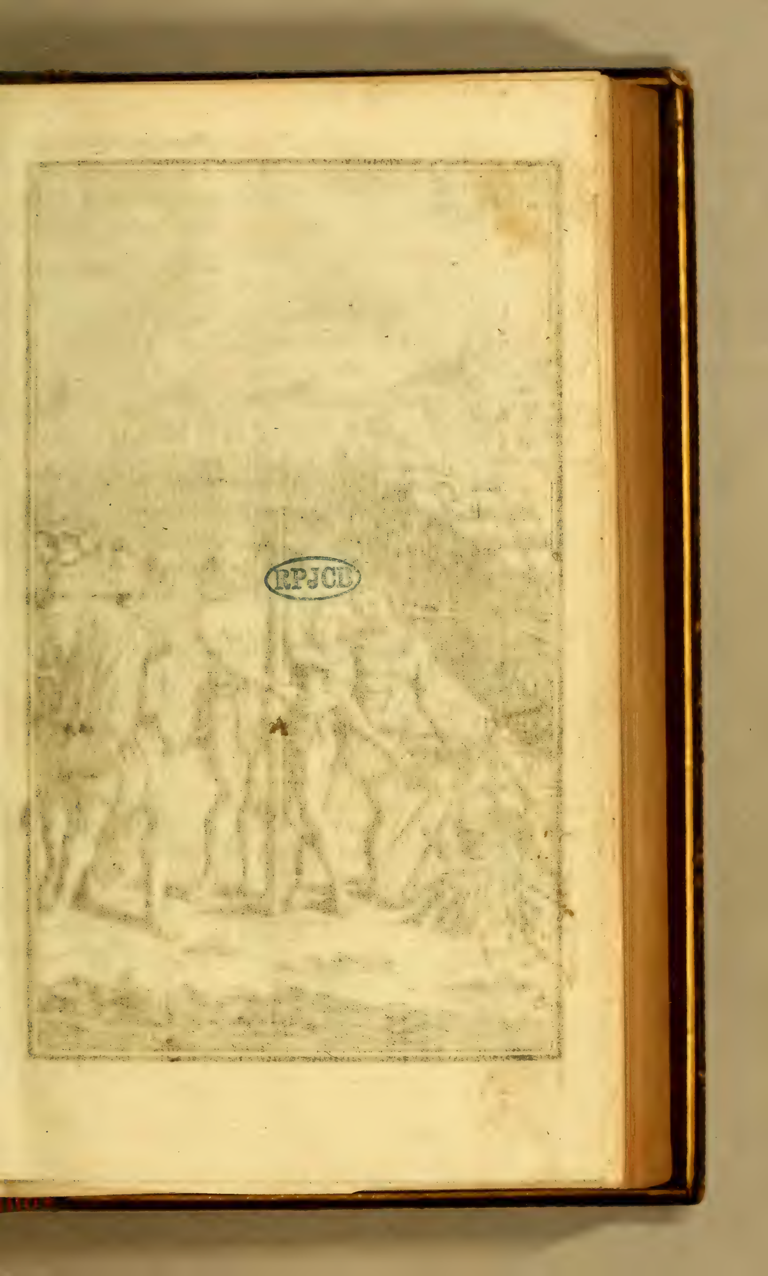
Les Sauvages enlevent la chevelure de gens qu'ils prennent en arrachant la peau de deſſus le crane, dont ils ſe font une eſpece de trophée.

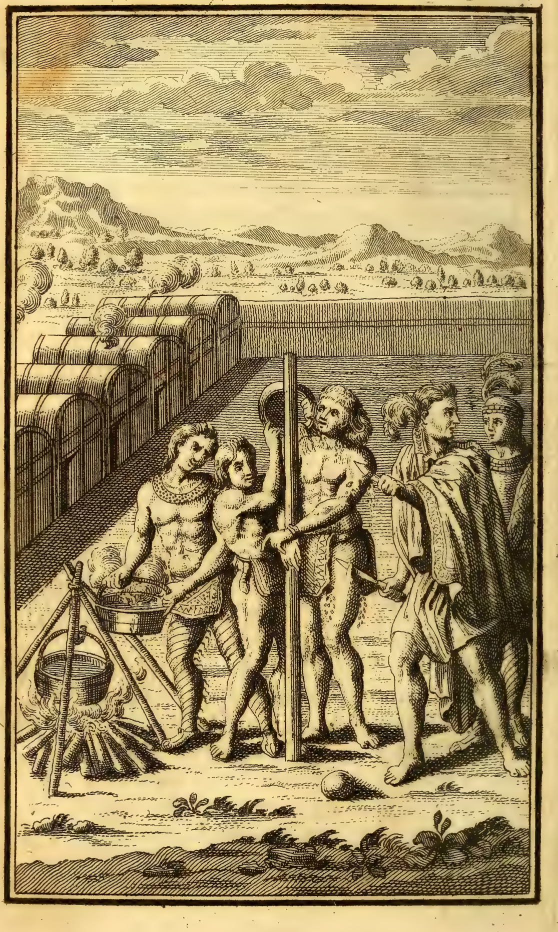
Les Sauvages qui ont l'uſage des canots partent le jour ; le Chef les fait arrêter devant le Village, fait ſa harangue aux Vieillards, leur déclare à peu prés le temps de ſon retour, & ſe mettant en marche il chante ſa chanſon de mort, qui ſont autant d'expreſſions remplies de fureur ; il déclare qu'il abandonne ſon corps au ſort de la Guerre. Cette même chanſon ſe renouvelle juſqu'à ce qu'il ait fait coup, ou qu'il ait relâché de ſon entrepriſe. Pendant ce temps il jeûne tous les jours, ne mangeant que le ſoir. Son viſage eſt tout *mataché* de noir, & il mange ſeul. Ils emmenent ordinairemenr avec eux des concubines pour amuſer la jeuneſſe, afin de banir de leurs eſprits le reſſouvenir qu'ils ont d'avoir quitté leur Patrie. Lorſqu'ils ſont proche du païs ennemi, ou ſur ſes limites, ce Chef fait découvrir ſa marche par des découvreurs, qui marchent devant ou ſur les aîles, de maniere que le corps de bataille ne puiſſe être ſurpris que du côté de l'arriere-garde. Ceux-ci ne ſont point de feu lorſque l'on rencontre l'ennemi, il ſe fait des Saſſakoués

qui ſont des cris & des hurlemens pour l'effrayer. Le Combat fini ils s'en retournent avec précipitation ; s'ils tuent ils enlevent les chevelures ; s'ils perdent de leurs gens, & qu'ils ſoient maîtres du champ de bataille, ils les brûlent pour cacher leur perte. S'ils font des priſonniers, ils les lient dans les canots & leur mettent dans la main une baguette de ſept à huit pieds de long, toute couverte de peaux de ſignes, ornée de bouquets de plumes blanches. Quand ils ſont à terre ils plantent ces baguetes auprés des Captifs qu'on lie à des piquets par les pieds, les mains, le col, & le milieu du corps. Lorſqu'ils ſont prêts d'arriver au Village, ils détachent un canot la nuit pour faire ſçavoir le jour de leur arrivée & le ſuccés de la Guerre. Etant à la vûë ils font des décharges de Fuſils, & du plus loin que l'on peut les entendre, ils font autant de cris qu'ils ont tué ou pris d'ennemis. Si les Canots abordent le Village, ils font tenir debout les priſonniers qui tiennent leur baguette en main. Les Vieillards ſe trouvent au rivage pour recevoir les Guerriers, qui avancent avec poids & meſure. Le Chef de Guerre fait une harangue devant que de mettre pied à terre, par laquelle il fait un recit de tous les évenemens de ſa cam-

pagne, ces Vieillards l'en congratulent; enfin lorsque tous ces Canots abordent terre, quelques Députez se mettent à l'eau pour faire débarquer les prisonniers que ceux du Village reçoivent en haye, avec une salué de coups de bâtons. Les Guerriers débarquent aprés tout nuds & abandonnent au pillage les canots & toutes leurs dépoüilles. On fait chanter les prisonniers dans une place où ils attendent leur destinée. Aussi-tôt que le Conseil les à distribuez aux familles, ceux qui en deviennent les maîtres, ont droit de vie ou de mort sur eux Si le caprice veut qu'ils soient condamnez à mourir on les attache à un poteau ou on allume un grand feu, dans lequel on fait ranger des instrumens de fer qu'ils passent sur le corps depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si ils vouloient appliquer quelque peinture sur un tableau. Si le prisonnier que l'on brûle est un homme courageux, il chante au milieu des tourmens, il se moque souvent de ceux qui sont ses boureaux, leur reprochant qu'ils n'entendent rien à brûler un homme. Mais dés lors que quelqu'un verse des larmes ou témoigne quelque sentiment de douleuri, ls font des cris & des huées en dérision, lui reprochant qu'il n'est pas homme, & lui disent qu'un Guer-

rier





rier ne doit jamais gémir, les pleurs étant le propre des femmes. Aprés qu'on l'a bien grillé on lui enleve la chevelure qu'on laisse pendre par derriere, & on lui aplique sur la tête une écuelle pleine de sable brûlant pour lui étancher le sang. On le délie du poteau, & on le conduit à coups de pierre le plus que l'on peut du côté du Soleil couchant, qu'ils regardent comme le lieu que doivent habiter les ames lors qu'on est mort, c'est à qui coupera quelques morceaux de sa chair pour en faire des grillades, tout le monde court la nuit à droite & à gauche avec des bâtons, dans toutes les cabânes du Village, frappant tous les coins & recoins pour chasser son ame qui pourroit à ce qu'ils croyent s'être cachée pour en tirer vengeance. Cette execution faite ils celebrent quelques jours aprés une Fête solemnelle, dans laquelle ils font de grands festins & des danses. Les Guerriers distribuënt pour lors à leurs amis les chevelures qu'ils ont apportées de la Guerre, ils attachent à cette chevelure en façon de corcelets un colier de porcelaine qui represente le corps de celui qui a été tué, & on les porte en cadence au milieu de l'Assemblée.

Les Sauvages qui n'ont pas l'usage des canots, observent les mêmes Coûtumes,

à la reserve du départ de Guerre qu'ils pratiquent la nuit, de crainte que leurs ennemis ne les apperçoivent, s'imaginant qu'ils leur sont comme invisibles dans leur approche.

Les Guerriers sont récompensez selon leur merite ; le Chef de guerre leur distribuë des presens, principalement à ceux qui ont tué ou fait des prisonniers. Quand tout est fini ils mettent dans la place ou sur le bord du rivage d'autres prix, pour ceux qui ont encor, à ce qu'ils disent, les mains ensanglantées. Tout le Village assiste à cette derniere Ceremonie. Ceux qui ont tué semblent venir à la dérobée pour les enlever ; ce qu'ils ne peuvent faire cependant sans être vûs. Quand ils ont touché ce prix, ils s'enfuyent le plus vîte qu'ils peuvent. Ce sont pour lors de grandes acclamations. Ils sont obligez de retourner trois fois. On ne leur fait rien quand ils viennent ; mais lorsqu'ils retournent c'est à qui leur jettera de petites pierres qui ne laisse pas de leur faire mal, parce qu'ils sont nuds, & lorsqu'ils ont touché le prix pour la troisiéme fois, leurs Sœurs ou quelques Parentes l'enlevent & le portent à la Cabane.

Le prisonnier étant assez heureux d'avoir la vie est adopté, en même-tems on

le conduit pour cet effet au bord de l'eau, où il eſt lavé & bien eſſuyé, pendant que les femmes & les filles pleurent d'un côté la mort de celui dont il remplit la place, & que de l'autre les hommes chantent. Ils le couvre des plus beaux habits qu'ils peuvent trouver, comme une robe de caſtors toute neuve, ou d'une de couleur d'écarlate. Il devient donc parent de la famille à qui il a été donné, & il arrive quelquefois que ſi celui qui a été tué, en étoit Chef, il le devient auſſi, lors qu'on lui trouve aſſez de valeur. S'il en étoit fils, il eſt tenu pour fils ; & on cherche à le marier, afin de l'engager de reſter avec les parens, & de ne pas deſerter.

CHAPITRE III.

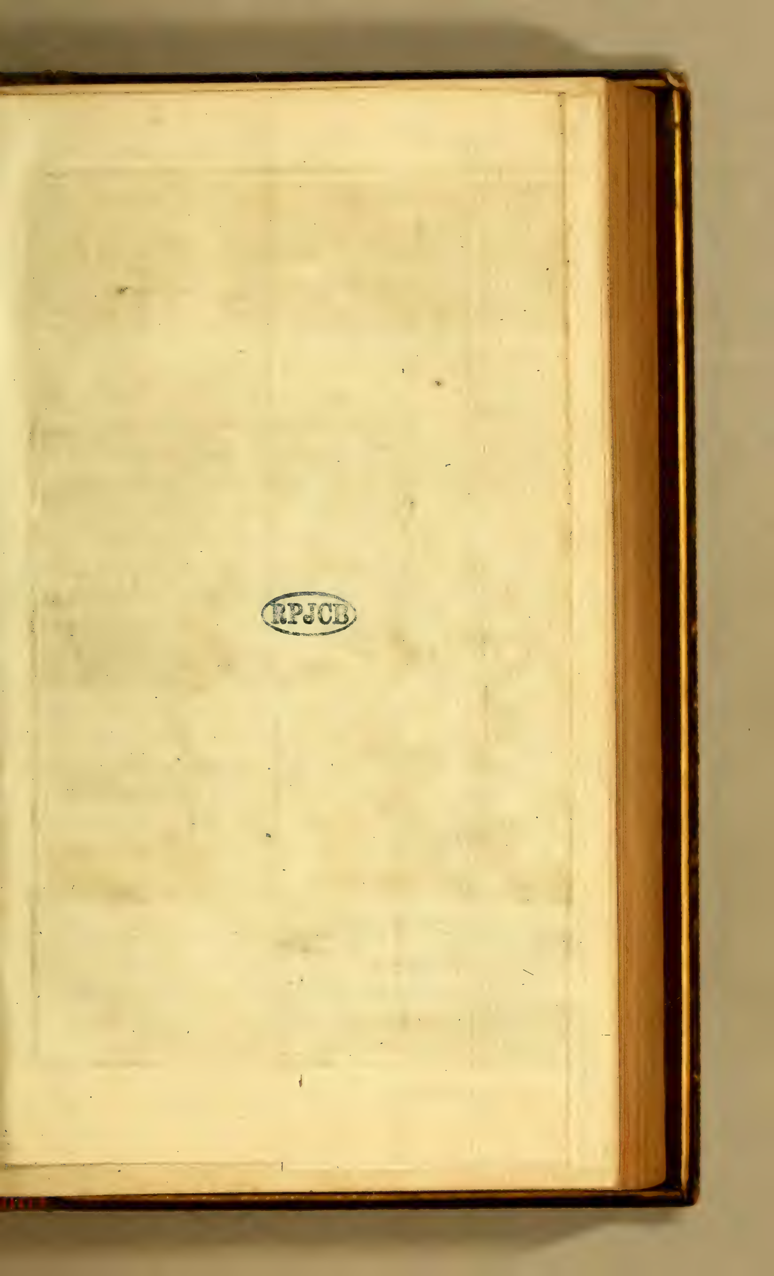
Mariage des Sauvages.

LA maniere dont un Amant fait paroître à ſa Maîtreſſe l'eſtime qu'il à pour elle lors qu'il la regarde en vûë du Mariage, eſt extrémement bizare.

Les petits entretiens familiers ne ſe font que la nuit, en preſence de quelques amis ; l'Amant entre dans la cabane de la Fille, qui n'eſt fermé ordinairement que

d'une peau volante, il va d'abord aux charbons du foyer, qu'il trouve avec de la cendre ; il allume une buchette de bois, & s'approchant de ſa Maîtreſſe il lui tire le nez par trois fois pour l'éveiller, ce qui eſt une formilité eſſentielle : tout ſe paſſe avec bien-ſeance, ſans que la Fille lui diſent aucunes paroles, Ces ſortes de témoignage d'amitié durent prés de deux mois, avec beaucoup de circonſpection de part & d'autre. Lors qu'il eſt aſſuré de ſa Maîtreſſe il en parle à ſon Pere, où à ſon plus proche Parent, qui va trouver la nuit celui de la Fille ; il l'éveille, allume ſa pipe qu'il lui preſente ; & en fait la demande pour ſon Fils. Ce Pere lui fait réponſe qu'il le communiquera à ſa famille.

Le Pere du jeune homme ayant ſçû ſes derniers ſentimens dans une ſeconde entrevûë, fait aſſembler tous les Parens, & leur déclare qu'il marie ſon Fils ; pour lors ils apportent dans ſa cabane le plus de marchandiſes qu'ils peuvent pour ſa dotte. La Mere du Garçon en porte une partie à celle de la Fille ; & c'eſt en ce moment que ſa Mere lui dit qu'elle l'a marie à un tel ; il faut que cette Fille y conſente ſans replique, il eſt même de ſon honneur de le faire. Et par un abus étrange les Peres, les Meres, & les Freres aînez, peu-


RPJCB



vent proſtituër leurs Filles : car ſon corps, diſent-ils, n'eſt pas à elle mais à ſes Parens, pour en diſpoſer comme ils le jugeront à propos. Cette Femme qui a reçû ces preſens les diſtribuë à toute la Famille, lui donnant avis de cette nouvelle Alliance. Chacun contribuë aprés à la dotte de la Mariée. Les Sœurs du jeune homme, accompagnées de la Mere, apportent au bout de huit jours les reſtes des preſens. On habille la Mariée le plus proprement que l'on peut, on lui graiſſe ſes cheveux avec de l'huile d'Ours, & l'on apporte devant elle une partie de toutes ces marchandiſes, elle en prend autant qu'elle peut, & ſuit ſa belle-mere qui lui ôte tous ces ajuſtemens qu'elle donne à ſes Filles, qui lui donnent en échange les leurs & une chaudiere. Elle retourne chez ſon Pere, ſes propres Sœurs la deshabillent auſſi, qui lui donnent leurs propres habits. & l'ajuſtent comme elles le jugent à propos : la Mere lui donne une charge de bled d'Inde (bled de Turquie) qu'elle apporte à ſon Mari, qui lui ôte encore ſes habits. Ce ne ſont qu'allées & venuës pendant toute la journée. Enfin la belle Mere lui donne pour tout bien une méchante peau pour habits, ſans autres ornemens. L'on partage enſuite dans les deux Familles

tous les presens de la dotte.

Il seroit assez difficile de croire jusques à quel excés peut aller la continence d'un Sauvage, qui est quelquefois six mois sans connoître sa nouvelle Epouse, le pouvant selon les Loix quatre jours aprés le Mariage. Il se persuade que cette moderation est le témoignage le plus autentique de l'estime qu'il puisse avoir pour elle, puisque il n'envisage que la seule satisfaction de s'allier dans une Famille. La Mariée retourne sans rien dire au bout de l'an chez sa Mere, qui devient maîtresse de la Chasse, de la Pêche, & de tout ce que peut avoir son Gendre Celui ci qui ne la trouve plus chez lui juge bien où elle est, il l'a va trouver quand il croit à peu prés que tout le monde dort, mais le beau Pere & la belle Mere qui se doutent bien qu'il ne manquera pas de venir, sont au guet pendant que leur Fille repose proche le feu. Le Marié n'est pas si-tôt entré qu'il connoît que ce feu lui est destiné; il s'assiet auprés de sa Femme. Le beau Pere qui se leve avec indifference, remplit sa pippe & la lui donne à fumer. La belle Mere d'un autre côté apporte un plat de viande à ses pieds, qu'il mange sans rien dire, se tenant assis comme un Singe. Il demeure pendant deux ans auprés de son beau Pe-

re, & sa Pêche, sa Chasse, & tout le commerce qu'il peut faire appartient à la belle mere.

Les nouveaux Mariez se parlent peu le jour, ou s'ils le font ce n'est qu'en grondant; ils disent que la pudeur demande cette bien-seance. Lors que le Gendre a passé deux ans chez le Pere il tient son ménage à part, à moins qu'il n'ait envie d'obtenir encore sa belle Sœur pour seconde Femme. Le mari ne doit & n'ose prendre d'autre Femme que de la part des Parens du beau Pere, qui lui peut donner encor deux autres de ses Filles: s'il n'en à pas la belle Mere adopte quelque Fille qu'elle a acheptée bien cher, ou lui donne ces Niéces. Le seul interêt qui domine parmi les Sauvages les entretient dans cette coûtume, parce que tout ce qui est au Gendre revient à la belle Mere; & s'il prenoit une seconde Femme dans une autre Famille elle auroit le même droit, de sorte qu'il est de l'avantage des premiers de ménager toûjours ses bonnes graces. La premiere Femme à des prerogatives que l'autre n'a pas, & il ne faut pas s'étonner si la jalousie regne entre ces deux Femmes, quoi qu'elles soient souvent Sœurs elles en viennent quelquefois aux mains & aux coûteaux: les Familles s'en

mêlent & il y a souvent du sang répandu, pendant que le Mari juge des coups d'un grand sang froid : cela lui fait même plaisir, parce qu'il dit que c'est une marque que ses Femmes l'aiment.

Les Sauvages ont beaucoup d'attache pour leurs Enfans, principalement pour les Filles, qu'ils regardent comme l'apui & le soûtient des Familles.

Lors qu'une Femme est attaquée d'une maladie ordinaire à son sexe, l'on éteint tous les feux de la cabane, on nettoye le foyer, l'on en jette toutes les cendres & l'on en allume de nouveaux avec une pierre à fusil, elle est obligée de demeurer dans une cabane separée, n'osant entrer dans la premiere pendant huit jours. La premiere fois que cette incommodité arrive à une Fille elle est trente jours sans voir personne que quelques femmes qui ont soin d'elle. Lors qu'une femme se trouve enceinte elle n'a plus de commerce avec son mari, jusqu'à ce que l'Enfant ait deux ans. Lors qu'elle est prête d'accoucher on lui construit une méchante cabane qui ne l'a met guere à l'abri du mauvais temps ; elle y demeure trente jours, si c'est d'un premier Enfant elle reste quarante. Cependant lors qu'elle est en danger de mort elle revient dans sa cabane :

mais aprés qu'elle eſt rétablie, où ſi elle venoit à mourir, on abat cette cabane que l'on tranſporte dans un autre endroit.

CHAPITRE IV.

Occupations des petits Sauvages. La chaſſe de l'Ours.

LEs Sauvages élevent inſenſiblement leurs Enfans à de petits exercices laborieux; la Chaſſe eſt d'abord l'unique objet de leurs occupations. Ils ſe ſervent de flêches juſqu'à l'âge de quinze ans, & s'amuſent aux Oiſeaux & aux Ecureuils. Lors qu'ils ſont dans un âge un peu plus avancé on leur fait faire des Voyages éloignez pour les rendre capables de faire ſubſiſter un jour leurs familles par la Chaſſe. L'oiſiveté ne régne point parmi eux: la Chaſſe la plus conſiderable qu'ayent les Sauvages eſt celle de l'Ours, qu'ils regardent comme une Divinité. Ils font des partis de trente hommes pour y aller; le Chef qui les commandent les prie par plusieurs nuits de venir chanter dans ſa cabane la chanſon de l'Ours: chaque animal & chaque Divinité à ſa chanſon particuliere. Le Chef ſe *matache* le viſage &

jeûne plusieurs jours, afin de pouvoir deviner où il y à beaucoup d'animaux, & les lieux de leur retraite. Ces animaux ont cela de particulier qu'ils se fourent dessous le creux d'un arbre dés que les néges commencent, & ils n'en sortent point qu'au bout de cinq à six mois sans manger, quoi qu'ils soient dans ce temps beaucoup plus gros que dans aucune autre saison. Pendant tout ce temps ils suçent seulement leurs pattes pour toute nourriture. Cette Chasse ne se fait que l'Hiver, & les Chasseurs chantent & dansent toute la nuit du départ. Lors qu'ils se sont rendus à l'endroit où ils ont resolu d'aller, ils dressent une cabane qui leur sert à chanter jusqu'à une heure à peu prés devant le jour. Quand il paroît le Chef fait une tournée d'environ deux lieuës, les Chasseurs sont obligez de ne point passer ces bornes; ils battent cette étenduë de païs toûjours à jeun, jusques au soir. Lors qu'ils ont tué des Ours il les apportent dans la cabane, ils allument des pipes & en chantant ils leur coulent par maniere de Sacrifice la fumée dans la gueule & dans les narines, pour fléchir leur fureur, & ils les prient de n'avoir point de ressentiment contr'eux n'y de ce qu'ils ont envie d'en tuër encor d'autres. Ils leur coupent la langue, & arrachant le

filet qu'ils brûlent avec circonſpection, car ſi le feu le fait tortiller c'eſt un préſage qu'ils en tuëront, s'il eſt conſommé ſans aucun mouvement c'eſt, diſent-ils, un mauvais augure.

CHAPITRE V.

Veneration particuliere des Sauvages pour les Jongleurs, qui ſont leurs Medecins. Ceremonie de leur Sepulture.

LEs Sauvages ont une connoiſſance naturelle de quantité de Simples, dont les effets ſont merveilleux pour la cure des playes, & beaucoup plus promts à les guerir que nos remedes : mais ils ſont ſi ſuperſtitieux & ils ont tant de confiance en leurs Medecins, qu'ils croiroient n'être pas bien gueris ſans leurs ſecours. Ces Medecins ſont la plûpart de grands fourbes, impoſteurs & charlatans, qui ont ſouvent des liaiſons avec le diable, & le plus grand honneur qu'ils puiſſent s'attribuër eſt de ſe dire *Meteonë*, qui veut dire Magicien.

Quand un Sauvage eſt bleſſé, ou qu'il a quelque ulcere,* l'on envoye querir le

* Les Medecins, autrement Jongleurs.

Medecin qui trouve un Festin tout préparé à son arrivée. Les Vieillards ne manquent pasde venir à cette cure. Le Medecin apporte un paquet où sont ses médicamens, il tient une gourde à la main emmanchée d'un bâton qui passe au travers; il entonne d'une voye horrible des chansons sur ses remedes, faisant aller en cadence cette gourde, dans laquelle il y a de petites pierres. Les assistans le secondent, & ceux qui se piquent d'être aussi Medecins, s'y fourrent avec des gourdes. Cette premiere saillie ne laisse pas de bien étourdir le pauvre malade qui est étalé tout nud, pendantque le Medecin agite son corps par les plus furieuses contorsions qu'il puisse inventer. Aprés avoir bien chanté il ouvre son paquet de drogues, il invoque le Dieu du Ciel & de la terre, tous les esprits qui sont dans l'air & les enfers, & quelques peaux d'animaux extraordinaires qui sont dans ce sac, qui dit être maître de ses drogues, ausquels on doit avoir confiance pour obtenir la guerison du malade. Il redouble ses chansons avec ces mouvemens du corps, élevant la voix comme s'il croyoit que ces Dieux fussent sourds, & pendant que les assistans chantent il tourne autour du malade avec sa gourde en dansant. Il
saute

ſaute enſuite au milieu de la Cabane. Tous les aſſiſtans ſe levent & danſent avec lui, les vieilles femmes ſe mettent de la partie. Ce ne ſont pour lors que des huées & des batemens de pieds à faire trembler toute la Cabane, & quand ils ont chanté quelques airs ſur la playe ou ſur la partie malade, il applique ſon remede. On apporte auſſi-tôt avec empreſſement une chaudiere pour mettre des preſens au Medecin qui les diſtribuë avec une gravité admirable, faiſant l'honnête & le genereux, affectant même de ne rien garder pour lui; mais qui ſçait bien ſe dédommager en temps & lieu. Les Sauvages ont de trés-bons remedes pour les maladies ordinaires du corps, ſur tout pour les fiévres; mais il eſt dangereux d'en prendre une doſe trop forte. Les maladies les plus dangereuſes ſont la petite verole, qui eſt une peſte parmi eux. Si-tôt qu'ils en ſont attaquez ils ſe jettent dans l'eau la plus fraiche qu'ils peuvent trouver, dont ils ne rechapent pas. Le mal de Naples leur eſt fort ordinaire. La maladie la plus commune eſt la paraliſie & la phtiſie. Et c'eſt pour lors que les Medecins trouvent une bonne Moiſſon à faire. Ceux qui deviennent éthiques ont recours à certains Medecins que l'on appelle Jongleurs. Ceux-

ci paroissent avoir effectivement quelques pactes avec le diable. Ils se mêlent de prédire les choses à venir. Lors qu'ils veulent savoir l'évenement de quelque chose, ils se renferment dans une Cabane faite de perches, extrêmement enfoncée dans la terre, entourée de quelques peaux, avec une ouverture en haut, assez large pour passer un homme. Le Jongleur qui se renferme tout seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations à peu prés comme la Sibile dont parle Virgile, qui poussée de l'esprit d'Apollon rendoit ses Oracles avec cette même fureur.

At Phœbi nundum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum fera corda domans, fingitque premendo

Ces quatre Vers expriment bien le personnage de ces Medecins dans leur Jonglerie.

La profession de Jongleurs est fort lucrative parmi les Sauvages. Je me les represente comme ces Sacrificateurs dont parlent le même Poëte, qui faisoient bonne chere aux dépens de ceux qui offroient des Victimes.

Hic laticis, qualem pateris libamus & auro,

Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras
Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Le malade éthique qui se persuade que sa maladie n'est que l'effet d'un sort que l'on a jetté sur lui, envoye querir le Jongleur. Les Islinois & les Nations du Sud se vantent de faire mourir un homme en faisant sa figure qu'ils peignent à leur mode, & que lui décochant une petite fléche dans son portrait, vis-à-vis du cœur, ils le blessent, fut il à deux cens lieuës; d'autres mettent un petit caillou gros comme un œuf de pigeon, & disent que par des invocations qu'ils font aux démons, elle se forme en même temps dans le corps de celui contre qui ils ont une querelle. Ils se servent de Jongleurs dans cette occasion par leur Art magique, arrachant ces sortileges de leurs corps.

Mais quoiqu'ils soient souvent convaincus de leurs tromperies, la plûpart croiroient ne pas mourir dans les formes, s'ils ne les consultoient & ne suivoient leurs avis.

Comme dans chaque Art il y a des personnes qui excellent par la grande réputation qu'ils s'acquierent, je puis dire aussi qu'il y en a parmi les Medecins des Sauvages qui passent pour gens d'un meil-

leur esprit & d'un plus grand savoir. Lors qu'il s'en trouve quelqu'un, il emmene avec lui une bande de Jongleurs dans la Cabane du malade, prétendu ensorcelé, que l'on étend par terre sur une peau d'animal, le maître Medecin touche avec le bout du doigt toutes les parties de son corps, & quand celui-ci croit qu'il touche la partie affligée, il se plaint. Le Medecin dit aussi-tôt que c'est là où a été jetté le sort. Un de ses disciples lui applique en même-temps sur cet endroit une peau de Chevreüil pliée en plusieurs plis. Comme ce Medecin s'est préparé d'ailleurs en avalant quelques morceaux de couleuvre & d'autre chose, il se leve avec sa gourde qu'il fait raisonner, & se ruë avec furie comme un Possedé sur le malade, & par des efforts qu'il fait à peu prés comme un Chien hargneux, il suce cette peau, écumant & se frapant le dos sans épargner celui du malade, dont il presse les côtes, la tête & toutes les parties du corps. Aprés qu'il a bien grondé & bien écumé, il vomit quelques goutes de sang avec le morceau de couleuvre. Cette operation finie le premier de ses disciples se ruë à son tour sur ce malade, imitant son maître dans toutes ses postures, tous ses camarades en font autant, qui tirent, à ce qu'ils disent,

le ſort. Ils font le lendemain la même cure, & la continuë juſqu'à ce que le malade ſoit à l'agonie, & lorſqu'il vient à ce dernier periode, qui eſt accompagné de convulſions, ce digne Medecin l'abandonne à ſa deſtinée.

Il faudroit être de fer pour reſiſter à toutes ces fatigues. Leur imagination qui eſt déja bleſſée de l'horreur de la mort, qu'ils croyent inévitable, s'ils ne ſont ſoulagez par ces Jongleurs, toutes ces chanſons qui les étourdiſſent, la violente agitation de toutes les parties de leurs corps, qui n'a pour matelas qu'une méchante peau bien mince, qui ne peut les garantir de l'humidité de la terre, qui leur ſert de lit, ſont autant d'obſtacles à diſſiper le malefice,où le ſort prétendu dont ils ſe croyent attaquez. Si le haſard ou la bonté du temperament procure la gueriſon du mal, le Jongleur s'applaudit & eſt regardé de tout le monde comme un habile homme.

Il y a pluſieurs ſortes de Jongleurs, les uns ſont pour guerir, ou pour mieux dire qui augmentent les maladies, & d'autres pour enſorceler. Les uns ſont Devins, d'autres s'apliquent à donner des drogues & des compoſitions qui font, à ce qu'ils diſent, des miracles pour la chaſſe & pour

la guerre, & qui rendent invisibles ceux qui les portent sur soi ; mais ce n'est qu'erreurs & fourberies.

Les plus fameux Jongleurs sont les plus contrefaits, soit qu'ils soient bossus ou boiteux ; mais les plus acreditez sont les Kermaphidites, du moins ceux qui veulent qu'on les croye tels. Ils sont les Sacrificateurs qui commandent aux démons, & les plus redoutez par leur malignité ausquels on ose refuser ce qu'ils demandent. J'aurois peur de paroître suspect par tout ce que j'avance. Ce sont des choses trés averées, car qui diroit qu'ils ordonnent quelquefois de faire passer le malade au travers des flâmes de tous les feux du Village, de faire des danses où des femmes & des filles doivent leur être prostituez ; que le malade soit plongé tout nud dans l'eau ou dans la nége au milieu de l'Hiver.

Depuis que nos Missionnaires vont chez eux ils ne pratiquent plus ses coûtumes ; & lors qu'ils veulent le faire, c'est toûjours en secret. Il n'y a que les Hurons qui ne se servent point de cette maniere de guerir les maladies. Ils celebroient auparavant que l'Evangile leur ait été prêché, une Fête solemnelle qui duroit trois jours, pendant lesquels leurs cabanes é-

toient ouvertes à toute forte de libertinage. Cette coûtume étoit, disoient-ils, pour obtenir de l'Esprit leurs necessitez. Ils se servent toûjours de Calumet, qu'ils presentent au Soleil comme le Dieu de la lumiere, qui leur facilite le moyen de trouver les Simples. Lors qu'ils ont composé une Medecine, ils l'a mettent sur une peau, font un Festin solemnel, dansent toute la nuit autour de la Medecine, qu'ils remettent aprés dans le sac de la Jonglerie qui est leur Apoticairerie.

Rien n'est plus touchant que de voir un Sauvage à l'extrêmité. Les Parentes se trouvant à ce triste spectacle toutes fondantes en larmes, des vieillards & des vieilles y accourent en foule, qui, quoique d'un grand sang froid auparavant, s'atendrissent tout-à-coup & pleurent avec autant de force que s'ils y prenoient la plus grande part du monde; mais ce n'est qu'en vûë d'avoir à manger, ou d'obtenir quelques coûteaux, nippes, funerailles, ou autres presens. Si un jeune homme qui soit aimé ou consideré vient à mourir, le Pere & les plus proches Parens chantent avec des Gourdes à la main des chansons lugubres. Les femmes joignent des paroles à leurs pleurs.

Quand ce malade est mort, on le met

ſur ſon ſeant, on oint ſes cheveux & tout ſon corps d'huile d'animaux, on lui applique du vermillon ſur le viſage; on lui met toutes ſortes de beaux plumages de la raſſade de la Porcelaine, & on le pare des plus beaux habits que l'on peut trouver, pendant que les Parens & ces vieilles continuent toûjours à pleurer. Cette Ceremonie finie les Alliez apportent plusieurs preſens. Les uns ſont pour eſſuyer les larmes, & les autres pour ſervir des matelas au défunt, on en deſtine certains pour couvrir la foſſe, de peur, diſent-ils, que la playe ne l'incommode, on y étend fort proprement des peaux d'Ours & de Chevreuils qui lui ſervent de lit, & on lui met ſes ajuſtemens avec un ſac de farine de bled d'Inde, de la viande, ſa cuilliere, & generalement tout ce qu'il faut à un homme qui veut faire un long Voyage avec tous les preſens qui lui ont été faits à ſa mort, & s'il a été Guerrier on lui donne ſes armes pour s'en ſervir au païs des morts. L'on couvre enſuite ce Cadavre d'écorce d'arbres, ſur leſquelles on jette de la terre & quantité de pierres, & on l'entoure de pieux pour empêcher que les animaux ne le déterrent. Ces ſortes de funerailles ne ſe font que dans leur Village. Lorſqu'ils meurent en campagne

on les met dans un Cercueil d'écorce, entre les branches des arbres où on les éleve sur quatre pilliers.

On observe ces mêmes funerailles aux femmes & aux filles. Tous ceux qui ont assisté aux obseques profitent de toute la dépoüille du défunt, & s'il n'avoit rien, les Parens y supléent. Ainsi ils ne pleurent pas en vain. Le deüil consiste à ne se point couper ni graisser les cheveux & de se tenir négligé sans aucune parure, couverts de méchantes hardes. Le Pere & la Mere portent le deüil de leur Fils. Si le Pere meurt les Garçons le portent, & les Filles de leur Mere.

CHAPITRE VI.

Sentimens des Sauvages sur l'Immortalité de l'Ame, & son sejour aprés sa mort.

CEs Peuples qui reconnoissent l'immortalité de l'ame croyent qu'elle se trouve aprés la séparation du corps dans un grand chemin, qui n'est rempli que de celles qui doivent se rendre à un lieu où elles restent pour toûjours, qu'elles traversent une riviere extrêmement rapide, qui à pour Pont des Perches bien

chancelantes sur lesquelles il faut passer ; qu'elles courent de grands risques dans ce trajet, & que si elles venoient à tomber dans l'eau, elles ne pourroient jamais s'en retirer.

Voici la suite de leurs raisonnemens. Quand elles ont traversé cette riviere, elles en suivent les bords fort long temps, faisant provision d'Eturgeons, qu'elles font secher jusqu'à ce qu'elles soient arrivées dans une grande prairie. A force de marcher elles découvrent de grands rochers escarpez, au travers desquels il y à un chemin fort étroit, qui va plus loin, lequel a pour barriere deux gros pilons qui se levent & s'abaissent alternativement. Ces pilons sont pour écraser les vivans qui voudroient franchir ce passage ; mais dés lors que ce ne sont que les ames des défunts, elles passent sans obstacles ; elles se trouvent ensuite dans une belle prairie extrêmement vaste, remplie d'Ours, & de toute sorte d'animaux, & d'excellens fruits qui sont uniquement destinez pour les morts. Ce chemin est encore bien long à faire. Les ames entendent à la suite du temps les tambours & les Gourdes des morts, qui dansent & se réjoüissent. Enfin elles arrivent dans ce délicieux sejour qui est le terme de leur Voyage, & se

ſourant parmi la preſſe elles ſe mettent à danſer. Pour lors elles ſont les bien venuës. C'eſt à qui leur fera civilité & qui les régalera. On leur donne toutes ſortes de belles parures, avec d'autant plus d'empreſſement que l'on en avoit mis auprés d'elles dans leur tombeau.

La memoire des Morts eſt en grande veneration chez ces Peuples, ils font à leurs manes des feſtins, où ils conſomment tout ce qu'ils ont; particulierement lors qu'ils celebrent la Fête generale des Morts. Ils n'ont point de jour limité pour cette Solemnité. Ils prennent celui que le caprice de leur Chef & de leurs Jongleurs leur preſcrit, & ils ne manquent pas d'obſerver l'anniverſaire de chaque Mort. Ils choiſiſſent pour cet effet le meilleur ami du défunt qu'ils font danſer, auſquels ils font de grands preſens, le regardant comme le défunt.

La Ceremonie de la Fête des Morts eſt tout-à-fait conſiderable. Ils en déterrent tous les cadavres, en ramaſſent les oſſemens; ils y invitent non ſeulement leurs Alliez; mais encore ceux qui ſont les plus éloignez, auſquels ils donnent tout ce qu'ils ont de meilleur; ils celebrent encore d'autres Fêtes, ſouvent pour obtenir de leurs Divinitez la vie ou la ſanté

pour leurs Familles, & la victoire sur leursennemis.

CHAPITRE VII.

Détail & le Caractere particulier de tous les Peuples alliez de la Nouvelle France.

QUoique l'Amerique Septentrionale soit d'une grande étenduë, elle ne seroit pas suffisante pour nourir tous les Peuples qui l'habitent, si chaque Nation produisoit autant d'hommes qu'il y en a dans chaque Province de l'Europe; mais que ce soit un effet de la Providence ou de leur trop grand libertinage, ils ne multiplient pas tant que l'on croiroit bien. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il n'y ait un grand nombre de Nations, dont quelques-unes sont assez nombreuses.

Les Peuples avec qui nous avons le plus de commerce sont les Nepiciriniens, à Mikouest, Nation de la Loutre, Outaoüaks, Hurons, Cynagos, Kiskakons, Nansoüa, Kœtons, Sauteurs, & Missisakis. Ceux-ci occupent le bord & les environs du lac Huron.

Ceux qui occupent le Nord sont dispersez de toutes parts. Ce sont les Christinaux

naux, Monsonis gens des terres, Chichigoüeks, Otaulubis, Outemiskamegs, Outabytibis, Onaouientagos, Michacondibis, Assinibouels & plusieurs autres. Tous ces Peuples sont connus sous le nom de gens de terres, parce qu'ils sont toûjours errans.

Ceux qui habitent vers le Sud, occupent de beaux païs; ce sont les Pouteouatemis, Sakys, Malhominys, Oüenebegons ou Puans, Outagamis ou Renards, Maskoutechs, Miamis, Kikabons, Islinois, & dans l'Oüest les Nadouags, Sioux, Ayoes, qui composent plusieurs Villages de noms differens, lesquels occupent un grand païs par de là le fleuve Missisipi, entre les quarante-trois & quarante-six degrez de latitude.

Toutes ces Nations étoient voisines & fort peuplées, les bourgades n'étoient éloignées les unes des autres que d'une journée. Cette proximité étoit la cause qu'elles se faisoient quelquefois la Guerre: mais outre que ces peuples s'apprehendoient mutuellement, c'est que le repos & la tranquilité dans laquelle ils vivoient ne leur inspiroit pas ces passions dominantes des Iroquois, qui n'aiment qu'à porter le fer & le feu dans les endroits les plus éloignez. Mais quand quelques-uns

peuvent à la derobée enlever des têtes ; ou détruire quelques Familles, ils reviennent chez eux avec autant de fierté que si un general avoit subjugué tout un Royaume.

Les Nepiciriniens furent les premiers qui eurent connoissance des François par le moyen des Algonkins, peuples les plus nombreux du Canada, lorsque nous commençâmes à l'habiter. Les Nepiciriniens habitoient le fleuve de saint Laurent ; mais dans la suite ils se retirerent dans la riviere des Outaoüaks, pour aller sur les lacs & sur les rivieres & pour faire plus commodément les portages, ils inventerent les Canots d'écorce de bouleau qui leur étoient d'une grande utilité pour le transport de leurs Castors chez les François, & pour celui de nos marchandises. Ils s'aboucherent avec les Algonkins pour profiter de cet avantage ; & par une échange de leurs Pelleteries pour du fer, & autres choses qui leur paroissent necessaires, ils envoyerent de Nation en Nation des haches, coûteaux, alaînes, chaudieres, & autres marchandises, qui les faisoient estimer & considerer, les priant même de décendre avec eux chez les François, pourvû qu'ils payassent le tribut du passage sur leurs terres.

Les Hurons qui étoient leurs voisins, hasarderent les premiers de faire alliance avec nous. On leur donna des Peres Jesuites pour les instruire dans la Religion Chrétienne; & des François pour les escorter, parce qu'ils avoient Guerre contre toutes les Nations, qui firent pourtant la Paix avec eux, pour avoir par leur moyen des alaînes, des coûteaux, des haches & autre chose. Le nom François se fit bien-tôt connoître & devint redoutable à toutes les Nations. Ils étoient, selon la maniere de parler des Sauvages, les maîtres du fer, & le sejour qu'ils faisoient chez eux les mettoit à l'abri des insultes de leurs ennemis. Les Iroquois même rechercherent l'alliance des Hurons; mais ceux-ci donnerent trop legerement dans toutes leurs protestations d'amitié, les Iroquois trouverent le moyen de les surprendre dans la suite & mirent un desordre entier chez eux, en obligeant les uns de s'enfuir à Quebec & les autres dans le Sud.

La défaite des Hurons se répandit chez tous les Peuples voisins, l'effroi s'empara de la plûpart. Il n'y avoit plus de seureté à cause des incursions que les Iroquois faisoient dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Les Nipiciriniens s'enfuïrent au

Nord, les Sauteurs & les Missisakis avancerent dans la profondeur des terres. Les Outaoüaks & ceux qui habitoient le lac Huron se retirerent dans le Sud, & s'étant tous réünis ils habiterent une isle qui porte encore le nom de l'Isle Huronne. Les Hurons s'y étoient placez les premiers. Leur desastre ne faisoit qu'augmenter le souvenir de se voir frustrez du commerce des François. Ils firent cependant des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continuër la premiere alliance. En effet trois Outaoüaks des plus hardis s'embarquerent dans un Canot & prirent le Nord du Lac superieur pour éviter de tomber entre les mains des Iroquois. Aprés avoir passé de rivieres en rivieres, de portages * en portages, ils tomberent dans celle des trois Rivieres † qu'ils décendirent jusqu'à son embouchure, où ils trouverent un établissement François. Ils y traiterent de leurs Pelleteries. Les grandes fatigues qu'ils eurent pendant le Voyage les empêcherent de reprendre la même route. Il s'y trouva par hasard quelques Algonkins qui se préparoient à remonter chez eux, ils profiterent de la

* Espace de terre d'une riviere à l'autre que l'on est obligé de faire à pied portant son canot & son bagage.

† La ville des Trois-Rivieres est le second.

même occasion, passant par le veritable chemin qui méne à Outaoüaks, ne marchant que la nuit de crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, & arriverent enfin à l'Isle Huronne au bout d'un an, avec l'aplaudissement general de leurs camarades qui avoient desesperé de leur retour. Ce succés si favorable les obligea plus que jamais & leurs voisins à faire des parties de Chasse. Ils décendirent ensuite en flotte chez les François, sans se mettre en peine de tous les obstacles & de tous les dangers qu'ils pouvoient courir. Ils y furent reçûs avec agrément. On les régala, ils y goûterent du pain avec délice, des pruneaux & autres choses qu'ils trouvoient meilleures que leurs mets ordinaires, & aprés avoir commercé leurs Pelleteries, ils s'en retournerent chez eux ravis d'y trouver leurs Familles fort paisibles, lorsque quelque temps aprés un de leurs Canots donna avis d'une armée d'Iroquois qui étoit fort proche, l'allarme se répandit bien vîte dans tous les lieux circonvoisins. Toutes ces Nations se refugierent chez les Pouteoüatemis, qui étoient à une journée plus loin. Ils n'eurent pas de peine à faire un grand Fort où elles se trouverent à l'abri des Iroquois en cas qu'ils voulussent y faire quelqu'entreprise.

Ceux ci qui avoient trouvé l'Isle Huronne abandonnée, pousserent jusqu'aux Pouteouatemis, non pas comme des Conquerans; mais comme des Suplians qui imploroient leur secours. En effet la famine devint universelle parmi les Iroquois. Il se fit cependant un traité de Paix de part & d'autre. Les Iroquois se flattoient qu'ils en viendroient tôt où tard à bout, comme ils avoient fait des Hurons aprés une Paix semblable à celle qu'ils avoient faite avec eux trois ans auparavant. Les Pouteouatemis les reconnurent dans cette conjecture pour les Maîtres de toutes les Nations, ils ne cessoient point de les applaudir & de les louër de ce qu'ils avoient soûmis les Hurons qui étoient les plus fiers & les plus redoutables. Ils ne vouloient pourtant pas sortir de leur Fort, se contentant de leur envoyer des vivres dans leur camp. Peu s'en falut que tous les Iroquois ne perissent dans un grand Festin qu'ils leur avoient préparé, dont les viandes étoient empoisonnées. Une Huronne qui avoit son Fils prisonnier parmi les Iroquois leur en donna avis. Ce projet avorta, ceux ci se retirerent sans avoir pû réüssir. Les uns retournerent sur leurs pas, & les autres suivirent le bord du lac Huron pour y trouver dequoi subsister plus

aiſément. Ces derniers ſe trouverent dans de vaſtes campagnes, où ils tuërent quantité d'Ours, de Bœufs, Biches, Cerfs, Chevreüils & toute ſorte de Gibier. Plus ils avançoient, plus ils rencontroient de ces animaux. Un Iroquois qui étoit écarté de ſes camarades découvrit des piſtes d'hommes, & aperçût preſqu'en même-tems de la fumée. Il en donna auſſi-tôt avis aux autres qui reconnurent un petit Village d'Iſlinois. Ils donnerent deſſus ſans trouver de réſiſtance, n'y ayant que des femmes & des vieillards, le reſte du Village étant diſperſé à la Chaſſe. Un chaſſeur qui arriva le premier fut bien ſurpris de ne voir à ſa rencontre que des Cadavres. Il en porta la nouvelle à pluſieurs autres Villages voiſins, l'on joignit en peu de jours les Iroquois. Les Iſlinois leur livrerent combat, les défirent & ramenerent tous les priſonniers. Les Iroquois n'avoient jamais été dans ces quartiers; mais toutes ces vaſtes campagnes ont été depuis le théâtre de la Guerre.

Ces Peuples qui avoient été aſſez heureux d'éviter leur perte, jugerent bien qu'il n'y avoit pas grande ſûreté de demeurer d'orénavant dans un païs qui pourroit devenir la proye des Iroquois, quelque Paix qu'ils euſſent faite avec eux. Ils ſe

refugierent dans l'Oüeſt, chez des Nations qui les reçûrent favorablement. Ils s'y ſeroient établis s'ils ne s'étoient pas vûs trop éloignez des François, & s'il y avoit eu des arbres pour faire des Canots qui leur étoient abſolument neceſſaires. Ils quitterent ce païs & s'établirent ſur le Miſſiſipi qui les charma par la quantité d'Ours, de Biches, Cerfs, Chevreüils, Caſtors, ſur tout de ces Bœufs qui ont le poil auſſi fin que de la ſoye, dont on en a fait des chapeaux il y a peu d'années en France, & de toutes ſortes de Gibiers dont les Rivieres, les Campagnes, les Forêts étoient remplies. Les Nadouayſſioux en avoient ombrage & en tuërent pluſieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques années aprés ce païs ſi délicieux, & vinrent demeurer à Chagoüamikon, ſur le Lac ſuperieur, où ils demeurerent juſqu'à la Paix des Iroquois avec les François & toutes les Nations, aprés laquelle ils ſe raprocherent de leur Païs natal.

Les Sauvages qui habitent dans le Nord ſont errans & vagabons, ne vivant que de Chaſſe de quelques Poiſſons, & le plus ſouvent de l'écorce d'arbre, ou d'une certaine mouſſe ſeche & griſâtre qui croît ſur les Rochers, laquelle ne ſent que la terre. Ils ont du Caſtor, quelques Ori-

gnaux, du Caribou, beaucoup de Liévres extrêmement grands. Toutes les montagnes sont remplies de bluets qui sont une maniere de groseille, qu'ils font secher pour manger dans le besoin ; mais comme ces quartiers-là sont steriles, la famine fait perir beaucoup de leurs habitans. Ceux qui demeurent dans le Nord-Oüest sont plus heureux. Les folles avoines * croissent naturellement dans les marais, qui leur servent de bled. Les forêts & les campagnes sont pleines d'Ours, de Bœufs, & les Rivieres abondent en Castors. Ces Peuples vivent grassement, exempts de l'insulte des Iroquois, parce qu'ils sont dans des Païs inaccessibles par la quantité de grands portages & de rapides dangereux qu'il faut franchir avec de petits canots bien legers, & pour y arriver ce sont des difficultez presque insurmontables. Ces Nations ont toûjours frequenté le Lac superieur & le Nepicing, pour y trafiquer avec celles qui ont relation avec nous. Cependant leur principal Commerce est à la Baye d'Hudson, depuis que les Anglois & les François s'y sont établis, où ils trouvent plus de profit. Ils n'ont point d'ennemis à craindre, il est vrai que le Voyage est un peu fatiguant. Mais c'est un grand avantage à

* La folle avoine est une espece de ris.

ces Peuples de trouver une Nation de l'Europe qui leur apporte tous leurs besoins. Ils ne se sont pas mis beaucoup en peine de sçavoir s'ils traitoient avec l'Anglois ou le François : ils étoient toûjours assurez qu'en apportant leurs Pelleteries au Fort de Bourbon, qui est au 57. degré trente minutes latitude Nord, ils trouveroient des Marchands. Avant qu'ils eussent connoissance de ce Fort, ils trembloient à la vûë des François ou de quelques Etrangers, particulierement quand ils apercevoient des Fusils. Ceux qui commerçoient avec eux profitoient de leur timidité. Ils se trouvoient encore bienheureux qu'on leur donna du fer & des chaudieres en échange de leurs Pelleteries la plus usée * dont ils ne connoissoient pas le merite. Mais ils se sont rafinez dans le commerce & ils ne traitent plus qu'avec pied & mesure. Tous ces Peuples sont naturellement stupides & fort grossiers.

La Nepicing est un beau Lac d'environ trente lieuës de long sur trois à quatre de large, dans lequel se dégorgent quantité de Rivieres qui viennent du Nord & du Nord-Oüest, lesquels facilitoient aux Nepiciriniens & aux Amikoüest qui l'habitoient. Une grande partie

* Castor gras.

correſpondoient avec les gens du Nord, d'où ils tiroient beaucoup de Pelleteries à trés bon marché. Ils s'étoient rendus maîtres de toutes les Nations de ces quartiers. Les maladies en ont beaucoup détruit. Les Iroquois toûjours inſatiables du ſang humain les ont réduits les uns à ſe jetter parmi les habitations Françoiſes, les autres au Lac ſuperieur & à la Baye des Puans. Ces Peuples qui tenoient les autres ſous leurs Loix ſe ſont trouvez trop heureux de s'y ſoûmettre eux-mêmes.

Le Nepicing eſt éloigné du lac Huron d'environ vingt quatre lieuës. Il eſt entouré de petits rochers & d'une terre graveleuſe d'un trés petit raport, où il ne croît que peu de bled d'Inde & des citroüilles. Neanmoins ceux qui l'habitoient y trouvoient quelque douceur. Ils avoient une grande pêche d'Eturgeons, de beaux Brochets, & d'autres Poiſſons. La Chaſſe de l'Orignac, d'Ours & de Caſtors y étoit abondante. Le plus grand avantage qu'ils tiroient étoit de faire payer le peage à tous les Peuples qui décendoient à Montreal. Et lors qu'ils donnoient des vivres à ces Voyageurs ils leur faiſoient toûjours payer le Centûple. Tout eſt bien changé preſentement par les courſes des Iroquois jaloux qu'il y eut quelques Nations plus redoutables que la leur.

Les gens de la Loutre sont sur le lac Huron dans des Rochers. Ils sont à couvert par un labyrinthe de petites Isles & de Peninsules. Ils vivent de bled d'Inde, de Chasse, & de Pêche. Ils sont simples & peu courageux. Ils ont beaucoup de raport avec les gens du Nord. Ce lac Huron a trois cens dix lieuës de tour sur quarante à cinquante de large & le lac superieur en a quatre cens sur soixante. Les Missisakis sont un peu plus loing sur le même lac, dans une Riviere dont ils tirent le nom, car *Missi* veut dire en leur langue toute sorte, & *Sakis* sortie de Rivieres, de maniere que Missisakys veut dire la sortie de toutes sortes de Rivieres. Et comme cette Riviere se dégorge dans ce lac par differents endroits, cette Nation en prend le nom. Il y a grande abondance d'Eturgeons & de Poissons blancs fort délicats : Ils ont la Chasse, ils ne manquent pas de bled d'Inde & de Citroüilles. Ils sont fiers, orgueilleux & fort méprisans ; en un mot c'est la moins sociable de toutes les Nations.

Les Sauteurs qui sont au-delà des Missisakis tirent leur nom d'un Saut, qui fait le dégorgement du lac superieur au lac Huron, par un grand rapide dont les boüillons sont extrêmement violens. Ces Peu-ples

ples sont fort adroits dans une pêche qu'ils y font de Poissons blancs qui sont aussi gros que des Saumons. Ils franchissent toutes ces terribles cascades dans lesquels ils jettent un filet qui est comme un sac d'un peu plus d'une demie aulne de large sur une de profondeur, attachez à une fourche de bois d'environ quinze pieds de long. Ils jettent précipitemment leurs filets dans les boüillons où ils se soûtiennent, laissant dériver leurs Canots en reculant. La grande agitation où ils se trouvent ne leur paroît qu'un jeu, ils y apperçoivent les Poissons entassez les uns sur les autres qui veulent forcer cette rapidité, & lorsqu'ils sentent leurs filets pesans ils les tirent. Il n'y à qu'eux, les Missisakis & les Nepiciriniens qui puissent faire cette Pêche ; cependant quelques François les imitent. Ce Poisson est gras, d'une chair ferme & fort nourrissante. Ils le font cuire sur des grils de bois fort élevez & le garde pour l'Hiver. Ils en font un grand trafic à Michilimakinak, où les Sauvages & les François l'acheptent bien cher. Cette Nation s'est partagée. Les uns sont restez chez eux pour vivre de ce délicieux poisson en Automne, & cherchent leur subsistance dans le lac Huron pendant l'Hiver. Et les autres se sont retirez en deux endroits

dans le Lac ſuperieur pour y vivre de Chaſſe qui y eſt fort abondante. Ceux qni quitterent le lieu natal firent alliance avec les Nadouaiſſioux, qui ne s'embaraſſoient pas beaucoup de l'amitié de qui que ce ſoit. Mais parce que ceux-ci ne pouvoient avoir des marchandiſes Françoiſes que par leur moyen, ils firent une Paix par laquelle ils s'obligerent de ſe donner des filles en mariage de part & d'autre. Ce fut un grand lien pour conſerver une parfaite intelligence.

Les Nadouaiſſioux qui ont leur Village au haut du Miſſiſipi vers le 46. degré de latitude, partagerent leur terre & leur Chaſſe aux Sauteurs. L'abondance du Caſtor & des bêtes fauves leur fit oublier inſenſiblement leur Patrie. Ils hivernerent dans les bois pour faire leur Chaſſe, & frequentent le Lac ſuperieur le Printems, ſur le bord duquel ils ſement du bled d'Inde & des Citroüilles. Ils y paſſent l'Eté fort paiſiblement, n'étant inquiets d'aucun voiſin, quoique les Nadouaiſſioux ayent la guerre avec les gens du Nord. Les Sauteurs ſont neutres. Celui qui va en guerre prend toûjours garde auparavant s'il n'y a point de Sauteur. Leur recolte étant faite ils retournent dans les lieux de Chaſſe.

Ceux qui ſont reſtez au Saut, leur païs natal, quittent les bourgades deux fois l'année. Ils ſe répandent de tous côtez au mois de Juin dans le lac Huron, auſſi-bien que les Miſſiſakis, & les gens de la Loutre. Ce lac eſt entouré de rochers & rempli de petites Iſles pleine de bluets. Ils y levent des écorces d'arbres pour faire des Canots & conſtruire leurs Cabanes. L'eau du Lac eſt fort claire, ils y voyent des Poiſſons à vingt-cinq pieds de profondeur. Pendant que les enfans font un amas de bluets, les hommes s'occupent à darder l'Eturgeon. Lors que les grains ſont preſque meurs ils retournent chez eux. L'Hiver eſt-il proche, ils frequentent les bords du lac pour tuër du Caſtor & de l'Orignac, d'où ils ne reviennent que le Printemps pour fumer leur bled d'Inde.

C'eſt-là l'occupation de ces Peuples qui pourroient vivre fort à leur aiſe s'ils avoient de l'œconomie ; mais tous les Sauvages, principalement tous les Sauteurs, ſont ſi attachez à leur bouche qu'ils s'embaraſſent peu du lendemain. Il y en a beaucoup qui meurent de faim. Ils ne gardent jamais quoique ce ſoit. S'il reſtà des viandes c'eſt qu'ils n'ont pû tout manger le jour. Ils ont même aſſez d'orgueil lors qu'il arrive quelque Etranger chez

eux de lui donner jusqu'au dernier morceau de viande, pour faire voir qu'ils ne sont pas dans l'indigence. Ils ne laissent pas de crier à la faim quand ils voyent des François qu'ils sçavent être toûjours bien garnis de provisions. Les Sauteurs étoient redoutables à leurs ennemis. Ils ont les premiers battu les Iroquois qui vinrent au nombre de cent Guerriers pour s'emparer d'un de leurs Villages. Ayant eû avis de leur marche cinquante combattans allerent au-devant, qui à la faveur d'un broüillard fort épais les défirent entierement, quoique leur jeunesse pliât & qu'il ne demeura que trente hommes. Ils n'avoient pour armes que des fléches & des cassetêtes, pendant que les Iroquois se fioient beaucoup sur leurs armes à feu. Ils firent des coups bien considerables sur les Nadouaissioux lorsqu'ils se faisoient la guerre, brûlant & pillant des Villages entiers. Mais depuis que la Paix a été faite, les plus braves sont morts. Le reste a degeneré de la valeur de leurs ancêtres & ne s'attachent uniquement qu'à la destruction des animaux.

Les *Hurons*, *Outaoüaks*, *Cinagos*, *Kiokakons* & *Nansouaketons* font leur sejour ordinaire à *Michilimakinak*; ils y laissent la plus grande partie de leur Fa-

mille pendant l'Hiver qu'ils sont à la Chasse. Ils se reservent la plus petite provision de grains pour eux, & vendent le reste bien cher.

Michilimakinak qui est à trois cens soixante lieuës de Quebec est l'assemblée generale de tous les François, qui vont commercer chez les Nations étrangeres. C'est l'abord & l'asile de tous les Sauvages qui traitent de leurs Pelleteries. Les Sauvages qui y habitent n'ont pas besoin d'aller à la Chasse pour avoir toutes les commoditez de la vie. Lorsqu'ils veulent travailler, ils font des Canots d'écorce de bouleau qu'ils vendent deux à trois cens livres piece. Ils ont une chemise pour deux écorces à Cabanes. La vente de leurs fraises Françoises & autres fruits produit dequoi avoir leur parure, qui consiste en vermillon, rassade & porcelaine. Ils font profit de tout. Ils pêchent du poisson blanc, du harang, des truites de quatre à cinq pieds de long. Toutes les Nations abordent en ce lieu pour y traiter leurs Pelleteres. La jeunesse va à la Chasse l'Eté à trente & à quarante lieuës, qui revient chargé de gibier, elle part l'Automne pour la chasse d'Hiver qui est la meilleure pour les peaux & les fourures, elle revient le Printemps chargée de Castors, de peaux, de graisses,

de viandes d'Ours, de Chevreüils & de Biches. Ils vendent tout ce qu'ils ont de trop. Ils seroient tout à-fait heureux s'ils avoient de l'œconomie ; mais ils sont la plûpart du caractere des Sauteurs.

Les Hurons sont plus prévoyant ; ils songent à l'avenir & soûtiennent leurs familles. Comme ils sont sobre il est rare qu'ils se sentent de la misere. Cette Nation est fort politique, traîtresse dans ses mouvemens, orgueilleuse dans toutes ses manieres, elle à plus d'esprit que tous les autres Sauvages. Les Hurons sont genereux, ils ont de la délicatesse dans leurs entretiens, ils parlent avec justesse. Les autres tâchent de les imiter. Ils sont insinuans & ne sont guere la dupe de qui que ce soit dans toutes leurs entreprises. Les Outaoüaks qui sont leurs voisins ont imité leurs mœurs & leurs maximes. Ils étoient auparavant fort grossiers ; mais ils sont devenus par la frequentation des Hurons les plus intelligens : ils ont imité leur valeur & ils se sont fait redouter de toutes les Nations qui leur sont ennemies & considerer de celles qui leur sont alliez.

Michilimakinak, selon les Anciens, est l'endroit où *Michapous* a sejourné le plus long-temps. Il y à une montagne sur le bord du lac qui à la figure d'un liévre.

Ils croyent que c'étoit le lieu de ſon ſejour & ils apellent cette montagne *Michapous.* C'eſt là à ce qu'ils diſent où il a montré aux hommes à faire des filets à pêcher, & où il a mis le plus de Poiſſons. Il y à une Iſle à deux lieuës de terre qui eſt fort élevée. Ils diſent qu'il y a laiſſé des eſprits qu'ils nomment Imakinagos. Comme les habitans de cette Iſle ſont grands & puiſſans, cette Iſle a tiré ſon nom de ces eſprits, & on l'apelle Michilimaкinaк, comme qui diroit Micha-Imaкinaк. Car Micha veut dire grand, gros & beaucoup, en langue Outaoüaкſe. Ce lieu eſt un détroit qui ſepare le lac Huron du Méchéygan, autrement lac des Iſlinois. Les courans qui vont & viennent dans ce détroit, font un flux & reflux qui n'eſt cependant pas reglé. Ces courans paſſent avec tant de rapidité, que lorſqu'il vente tous les filets qui ſont étendus s'écartent ou ſe perdent, & l'on a vû pendant de grands vents des glaces aller contre les courans avec autant de violence que ſi elles avoient été entraînées par un torrent.

Lorſque les Sauvages de ces quartiers font un feſtin de Poiſſons, ils invoquent ces eſprits qu'ils diſent être ſous cette Iſle; ils les remercient de leur liberalité, & les prient d'avoir toûjours ſoin de leurs Fa-

milles, ils leur demandent de conserver leurs filets & de préserver leurs Canots de grandes vagues. Ceux qui assistent à ce Festin traînent leurs voix tous ensemble, en disant ho....... qui est une action de grace. Ils sont fort exacts à faire cette priere. Nos François leur en ont fait tant de railleries, qu'ils n'osent l'a pratiquer ouvertement en leur presence. Mais l'on s'aperçoit toûjours bien qu'ils marmotent quelque chose entre leurs dents, qui a raport à la priere qu'ils font à ces esprits insulaires.

De ce détroit qui à cinq lieuës de long on va au lac des Islinois, connu sous le nom de Mécheygan, qui est le chemin par lequel on se rend aux Islinois, qui possedent les plus beaux païs que l'on puisse voir. Ce lac à cent quatre-vingt lieuës de long, sur trente de large. Son rivage est sabloneux. L'on en prend ordinairement le Nord pour arriver à la Baye des Puans.

Cette Baye tire son nom des Ouénibegons, qui veut dire Puans; ce nom n'a pas une si mauvaise explication en la langue des Sauvages; car ils l'apellent plûtôt la Baye salée que la Baye des Puans, quoique parmi eux ce soit presque la même chose, & c'est aussi le nom qu'ils donnent à la mer : ce qui a fait faire de trés-exa-

ctes recherches pour découvrir s'il n'y avoit point dans ces quartiers quelques Fontaines d'eau ſalée : comme il y en a parmi les Iroquois. Mais l'on n'en a point trouvé juſqu'à preſent. L'on juge qu'on lui a donné ce nom à cauſe de quantité de vaſe & de bouë qui s'y rencontrent, d'où s'élevent continuellement de mauvaiſes vapeurs, qui cauſent les plus terribles & les plus frequens tonnerres qui ſe puiſſe entendre. On y remarque un flux & reflux reglé, preſque comme celui de la mer. Je laiſſerois volontiers aux Philoſophes à examiner ſi ces marées ſont cauſées par des vents où par quelqu'autre principe, & s'il y a des vents qui ſont avant-coureurs de la Lune & attachez à ſa ſuite, leſquels par conſequent agitent ce lac & produiſent ſon flux & reflux toutes les fois que la Lune monte ſur l'horiſon : Ce que l'on peut dire de certain eſt que quand l'eau eſt bien calme on la voit aiſément monter & décendre ſuivant le cours de la Lune, quoique l'on ne nie point que ces mouvemens ne puiſſent être cauſez par les vents qui ſont bien éloignez, & qui peſant ſur le milieu du lac font que les bords croiſſent & décroiſſent de la maniere qu'il paroît.

Cette Baye eſt de quarante lieuës de

profondeur, sur huit à dix de large à son entrée, qui diminuë insensiblement jusqu'à sa profondeur qui n'en à que deux ; l'embouchure est fermée de sept Isles qu'il faut doubler pour aller aux Islinois. La Baye à l'égard du lac est au Nord-Oüest & sa profondeur au Sud-Oüest : Il y à une petite bourgade à l'entrée de gens ramassez de plusieurs Nations, qui voulant se rendre recommandables y ont défriché des terres. Ils affectent de régaler tous les Passans. C'est une belle qualité parmi les Sauvages de passer pour liberal, c'est le propre des Chefs de prodiguer tout ce qu'ils ont, s'ils veulent être estimez. Ceux ci se sont attachez à bien recevoir les Etrangers, qui trouvent dans chaque saison toute sorte de rafraîchissement, & ils n'ont pas de plus grande passion que de savoir que l'on vante beaucoup leur generosité.

Les Pouteouatemis y habitent, les Sakis & les Malhominis, on y voit quatre Cabanes du debris des Nadouaichs, qui ont été entierement détruits par les Iroquois. Les Puans étoient autrefois maîtres de cette Baye, & d'une grande étenduë de païs aux environs. Cette Nation étoit nombreuse, elle étoit fort redoutable, & n'épargnoit qui que ce soit ; ils violoient tous

les droits naturels ; ils étoient Sodomites & avoient même communication avec des bêtes mortelles. Il n'entroit aucun Etranger chez eux qu'ils ne le fissent boüillir dans des chaudieres. Les Mathomenis étoient les seuls qui eussent relation avec eux, n'osant même se plaindre de leur tirannie. Ces Peuples se croyoient les plus puissans de l'Univers ; ils déclaroient la guerre à toutes les Nations qu'ils pouvoient découvrir, quoi qu'ils n'eussent que des haches & des coûteaux de pierre. Ils ne vouloient point avoir de commerce avec les François. Les Outaouaks leur envoyerent cependant des Députez qu'ils eurent la cruauté de manger ; cet attentat indigna toutes les Nations qui s'unirent aux Outaouaks, par la protection qu'ils leur accordoient, sous les auspices des François, dont ils recevoient du fer & de toutes sortes de marchandises. L'on fit de frequens Partis sur les Puans qui les incommoderent extrêmement. Il survint des guerres Civiles entre eux. Ils se reprochoient aux uns & aux autres leur malheur, par la perfidie de ceux qui avoient tué ces Députez qui leur avoient apporté des coûteaux, des alaînes, & plusieurs choses à leur usage, dont ils n'avoient eû connoissance : Quand ils se virent attaquez

vivement ils furent contraints de se réünir tous dans un même Village, où il se trouva quatre à cinq mille hommes. Les maladies y firent plus de desordre que la guerre même. L'air infecté de la puanteur des Cadavres causoit beaucoup de mortalité. Ils ne pouvoient suffir à les enterrer; ils furent réduits à quinze cens hommes. Il se fit malgré toutes ces disgraces un parti de cinq cens Guerriers contre les Outagamis, qui habitoient à l'autre bord du lac. Ils perirent tous en faisant ce trajet par une tempête qui se leva. Leurs ennemis en furent touchez; ils dirent que les Dieux devoient être satisfaits de tant de punitions. Ils cesserent de leur faire la guerre. Tous ces fleaux qui devoient les faire rentrer en eux-mêmes, ne firent qu'augmenter leurs iniquitez. Tous les Sauvages qui n'ont pas encore embrassé le Christianisme ont cette opinion que les armes des défunts, particulierement de ceux qui ont été tuez, ne peuvent demeurer en repos que les parens n'ayent vengé leur mort. Il faut donc immoler des victimes à leurs ombres si on les veut soulager. Cette opinion qui animoit ces barbares leur inspiroit un desir ardent de perir tous, ou de satisfaire les manes de leurs ancêtres; mais l'impossibilité dans laquelle

laquelle ils se voyoient leur faisoit suspendre leurs ressentimens; ils se trouvoient trop humiliez à la face de toutes les Nations pour oser rien entreprendre. Le desespoir, le ressouvenir cruel de leur perte, & la misere dans laquelle ils étoient réduits, ne leur facilitoient plus les moyens avantageux de pourvoir à leur subsistance, les frequens Partis de leurs ennemis avoient même écarté les animaux, la famine fut le dernier fleau qui les attaqua. Lorsque les Islinois touchez de compassion de ces malheureux envoyerent cinq cens hommes leur apporter un grand secours de vivres, parmi lesquels il y avoit cinquante des plus considerables de la Nation.

Ces Antropophages les reçûrent d'abord avec toute la reconnoissance possible; mais ils mediterent en même temps leur perte par le sacrifice qu'ils en vouloient faire aux ombres de leurs morts. En effet ils firent une grande cabane pour loger ces nouveaux hôtes. Comme c'est une coûtume parmi les Sauvages de faire des danses & des jeux publics dans des rencontres d'éclat, ils en firent une exprés. Pendant que les Islinois étoient à danser, ceux-ci couperent les cordes de leurs arcs & se jetterent aussi-tôt sur eux, les massa-

cyant ſans en épargner un ſeul & en firent un Feſtin general : L'on voit encore l'enceinte de cette cabane & les triſtes reſtes de ces victimes. Les Puans jugerent bien que toutes les Nations ſe lieroient enſemble pour tirer vengeance du maſſacre des Iſlinois, & la cruelle ingratitude dont ils avoient uſé envers eux. Ils réſolurent d'abandonnerl'endroit qu'ils ocupoient; mais auparavant que d'en venir à cette extrêmité un chacun ſe reprochoit ſon crime ; les uns ſongeoient la nuit que l'on venoit enlever leurs Familles ; & les autres croyoient voir des Spectres affreux qui les menaçoient de toutes parts ; ils ſe refugierent dans une Iſle qui a été depuis emportée des glaces.

Les Iſlinois ne voyant pas revenir leurs gens en détacherent d'autres pour en apprendre des nouvelles : ils arriverent au village dus Puans qu'ils trouverent abandonné, d'où ils apperçûrent la fumée de celui qu'ils avoient nouvellement établi dans cette iſle. Les Iſlinois ne virent que des débris de Cabanes, & des os de quantité d'hommes qu'ils jugerent être des leurs. Lors qu'ils apporterent dans leur païs cette triſte nouvelle, l'on n'entendit alors que des pleurs & des gemiſſemens ; l'on en donna avis aux Alliez qui offrirent

de leur donner du ſecours. Les Puans qui ſavoient que les Iſlinois n'avoient pas l'uſage des Canots, ſe perſuadoient qu'ils étoient à l'abri de toute inſulte dans cette Iſle.

Les Iſlinois ſe voyant tous les jours conſolez par ceux qui avoient apris leur deſaſtre, ils recevoient des preſens de toutes parts qui eſſuyoient leurs larmes. Ils conſulterent entr'eux s'ils devoient faire ſur le champ quelques efforts contre leurs ennemis. Les plus ſages dirent que ſuivant la coûtume de leurs ancêtres ils devoient pleurer un an, & même davantage, pour fléchir le Grand Eſprit qui les avoit châtiez de ce qu'ils ne lui avoient pas offert aſſez de Sacrifices, qu'il auroit cependant pitié d'eux s'ils ne s'impatientoient pas, & qu'il châtieroit les Puans d'une action ſi noire. Ils ſuſpendirent leurs armes juſqu'à la deuxiéme année, qu'ils firent un gros de toutes les Nations qui s'intereſſerent à cette entrepriſe. Ils partirent l'Hiver pour ne pas manquer leur coup. Etant arrivez à cette iſle ſur les glaces ils n'i trouverent que les Cabanes, dans leſquelles il y avoit encore du feu; les Puans en étoient partis la veille pour leur Chaſſe, & marcherent enſemble afin de n'être point ſurpris des Iſlinois en cas d'accident. Ce

corps d'armée ſuivit ces Chaſſeurs, il vit la ſixiéme journée le Village qu'il inveſtit, & donna deſſus ſi vivement qu'il tua, bleſſa, ou fit priſonniers tous les Puans, à la reſerve d'un ſeul qui s'échapa, & ſe rendit chez les Malhominis tout percé de flêches.

Les Iſlinois s'en retournerent bien vengez; ils eurent encor la generoſité de donner la vie à pluſieurs femmes & enfans, dont une partie reſta chez eux, & les autres eurent la liberté d'aller où bon leur ſembloit : ils pouvoient être il y a quelques années cent cinquante guerriers. Ces Sauvages n'ont aucune ſimpathie les uns avec les autres, ils ſe détruiſent eux-mêmes, & ils ont été obligez de ſe diviſer : ils ſont naturellement fort ſeditieux & fort emportez ; peu de choſe les émeut, ce ſont de grands fanfarons, d'ailleurs bien faits & de bons ſoldats, qui ne connoiſſent point le danger, fins & ruſez pour la guerre. Quoi qu'ils ſoient perſuadez que leurs ancêtres ſe ſoient attiré l'inimitié de toutes les Nations qui les environnent ils ne peuvent encore s'humilier, au contraire ils ſont les premiers à inſulter ceux qui ſont avec eux. Leurs femmes ſont extrêmement laborieuſes ; ils ſont propres dans leurs maiſons & fort dégoutans dans leur manger : ils aiment beaucoup les François

qui les protegent tous les jours, il y a long-tems qu'ils seroient entierement détruits sans leur appui, car tous leurs voisins ne sçauroient les souffrir pour toute leur maniere d'agir & leur orgüeil insuportable. Peu s'en fallut que les Outagamis, les Maskoutechs, Kikabons, Sakis & Miamis, ne s'en soient défaits il y a quelques années, ils sont devenus un peu plus traitables. Quelques Pouteouatemis, Sakis & Outagamis, ont pris des femmes chez eux, & leur ont donné leurs filles. Ils ont souvent des démêlez au sujet des femmes, pour lesquelles ils se battent.

Les Pouteouatemis sont leurs voisins; c'est une Nation fort affable & tout-à-fait carressante, qui ne cherchent que l'estime des personnes qui viennent chez eux, ils ont beaucoup d'esprit, ils entendent la raillerie, ils ont la taille dégagée, ils sont grands parleurs. Lorsqu'ils se sont mis quelque chose dans l'esprit il n'est pas aisé de les en détourner, les vieillards sont prudens, de bon sens & de bon conseil; il est rare qu'ils entreprennent rien de mal à propos. Comme ils reçoivent agreablement les Etrangers, ils sont bien aises qu'on leur rende le reciproque. Ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils tiennent les autres Nations au dessous d'eux.

Ils se sont rendus les Arbitres de celles de la Baye & de toutes les Nations voisines ; & ils tâchent de se conserver cette réputation par toutes sortes d'endroits. L'ambition qu'ils ont de plaire à tout le monde n'a pas laissé de causer entre eux de la jalousie & du divorce ; car les Familles se sont séparées à droite & à gauche dans le Méchéygan, dans la vûë de s'attirer en particulier de l'estime. Ils font present de tout ce qu'ils ont, en se dépoüillans même de leur necessaire, par l'envie qu'ils ont de passer pour genereux. La plûpart des marchandises dont les Outaouaks traitent avec les François se transportent chez eux.

Les Sakis ont été de tout temps voisins des Pouteouatemis ; ils ont même bâti un Village avec eux. Ils se sont separez depuis quelques années, n'ayant point voulu souffrir de subordination de part & d'autre, cela est general chez tous les Sauvages ; un chacun est maître de ses actions sans que personne ose y contredire. Ces Peuples n'ont pas d'esprit, ce sont des brutaux ; ils sont d'une humeur revêche, d'ailleurs bienfaits de corps, assez beaux pour des Sauvages, voleurs, menteurs, grands diseurs de rien, bons Chasseurs & fort mauvais Canoteurs.

Les Malhominis ne ſont pas plus de quarante ; ils font peu de bled d'Inde, ne vivant que de chaſſe & d'Eturgeons ; ils ſont adroits navigateurs. Si les Sauteurs ſont habiles à pêcher les Poiſſons blancs dans la Saut ; ceux-ci ne le ſont pas moins à darder de l'Eturgeon dans leur courant ; ils ne ſe ſervent pour cet effet que de petits Canots fort legers, dans leſquels ils ſe tiennent debout ſur les extrêmitez des bords, & dardent au milieu de ces courans l'Eturgeon avec une perche ferrée ; l'on ne voit que Canots matin & ſoir. Ce ſont de bonnes gens, peu ſpirituels, intereſſez au dernier point, & par conſequent d'une avarice ſordide ; au reſte bons Guerriers.

Tous ces Peuples de la Baye ſont tout-à-fait heureux, le païs eſt beau, ils ont des campagnes fertiles en bled d'Inde. La Chaſſe abonde en toute ſaiſon, ils ont celle de l'Ours & du Caſtor en Hiver ; le Chevreüil en tout temps ; ils pêchent même du Gibier. Je m'explique, il y a une quantité prodigieuſe de Canards blancs & noirs en Automne, d'un goût admirable ; les Sauvages tendent des filets en certains endroits où ce Gibier plonge pour manger des folles avoines, les Sauvages qui avancent inſenſiblement dans leurs

Canots les font aller du côté de leurs filets dans lesquels ils se prennent.

Pour prendre aussi des Tourtes en Eté dans des filets, ils font de grandes allées dans les bois, ou ils attachent à deux arbres des deux côtez un grand filet fait en sac, tout ouvert ; ils font une petite baraque de branchages où ils se mettent, & lorsque les Tourtes qui se mettent à voler donnent dedans cet espace ils tirent une petite corde qui est attachée le long du filet, & tel en prendra quelquefois en une matinée cinq à six cens, principalement lorsqu'il fait du vent, ils ont cependant toute l'année la pêche de l'Eturgeon, du harang en Automne, & des fruits en Hiver. Ils ferment leurs rivieres, quoique profondes avec des manieres de clayes, ils laissent des endroits aux Poissons pour passer, dans lesquels ils jettent une maniere de filets qu'ils jettent & retirent quand ils veulent ; ils attachent plusieurs petites cordes qui, quoiqu'elles semblent fermer le passage, donnent cependant carriere aux Poissons. Ils donnent seulement à connoître qu'ils sont sur le filet par un grelot qu'ils attachent en haut, qui fait du bruit, pour lors ils tirent leurs Poissons. Cette Pêche suffiroit à nourir de grands Villages. Ils recueillent aussi des folles avoines

& du gland, de maniere que les Peuples de la Baye peuvent vivre avec toute ſorte de commoditez.

Les Mantouechs qui compoſoient autrefois un grand Village, demeuroient environ à quarante lieuës dans les terres au Nord de la Baye, ils étoient les plus grands Guerriers de toute l'Amerique Septentrionale, les autres Nations trembloient quand ils ſe mettoient en marche. Ils n'ont jamais pû être vaincus; cependant tous les Peuples jaloux de leur valeur ſe liguerent contre eux; & par la trahiſon des Mathominis, qui ſe diſoient leurs amis, ils furent maſſacrez avec la même ſurpriſe que le furent les Iſlinois par les Puans, & il ne reſta que les enfans & les femmes que l'on fit Eſclaves.

CHAPITRE VIII.

La valeur des François ſe répand chez tous ces Peuples ſous Meſſieurs de Traſi & de Courcel, & ils viennent faire alliance avec lui à Montreal.

JE croi qu'il eſt à propos de parler preſentement des Iroquois, & de tous les mouvemens de Guerre qu'ils ont ſuſcité

contre les François & nos Alliez ; il faut aller pour cet effet à la source de cette guerre.

La fureur de cette Nation se répandit de toutes parts, depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1535, quoiqu'il y eut de temps à autre des Pourparlers de Paix, & des Tréves qu'ils violoient. Ces Peuples haïssoient extrêmement les Algonkins, qui est un Peuple doux & bienfaisant. Ceux-ci étoient nos premiers amis dans l'établissement du Canada. Nous avions besoin de cette Nation pour nous y maintenir à Quebec ; il étoit juste de prendre leurs interêts contre les Iroquois ennemis irreconciliables de toute l'Amerique Septentrionale. Les Algonkins demanderent donc main forte aux François contre eux, & les Iroquois nous déclarerent la Guerre qui dura jusqu'à l'arrivée de Monsieur de Trasi.

Monsieur de Trasi qui avoit des Patentes de Viceroi, eut ordre de Sa Majesté de regler les affaires de toutes les Colonies Françoises de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Ce Viceroi commença par Cayen, à quatre degrez de la ligne qu'il reprit sur les Hollandois. Il passa aux Isles de l'Amerique dont il prit possession au nom du Roi, & aprés y avoir

fait prêter serment & reglé toutes les affaires il en partit pour le Canada, où il arriva enfin le dernier Juin *1665.* avec quatre Compagnies d'Infanterie. Sa Majesté nomma la même année Mr. de Courssel Gouverneur general, qui arriva le quatorze Septembre avec Mr. Talon premier Intendant.

L'Escadre qu'il amena étoit d'onze Vaisseaux, qui porterent le Regiment de Carignansaliere, des Familles, des Filles, des Artisans, des Engagez, des Chevaux, des Vaches, des Brebis, des vivres, des munitions, & toutes les autres choses necessaires à un parfait établissement. Mr. de Trasi trouva donc la guerre fort allumée entre les Iroquois, les François & leurs Alliez. Il se détermina, aprés avoir fait assembler les habitans les plus considerables, de faire partir un détachement l'Hiver suivant contre cette fiere Nation, commandé par les plus anciens Capitaines de Carignan, & par les plus considerables de la Province, entre lesquels furent Mrs. de la Vallier, de saint Denis, de Gifar, de Becancour & le Gardeur, tous Gentilshommes.

L'on n'eut point dans cette Campagne tout le succés auquel l'on s'étoit attendu à cause de la rigueur de l'Hiver, & de

l'impoſſibilité où furent les troupes de marcher ſur les néges en raquete, dont ils ignoroient l'uſage. Cette entrepriſe ne laiſſa pas de cauſer de l'effroi & de la terreur aux Iroquois, par l'apprehenſion qu'ils eurent que la campagne que l'on feroit ſans doute au Printemps ne leur fut funeſte. En effet Mrs. de Traſi, de Courſel, vingt-huit Compagnies de Carignan & les habitans de cette Colonie, allerent au Village des cinq Nations Iroquoiſes, qui ſont éloignées d'environ deux cens cinquante lieuës de Quebec. Ces troupes rüinerent les Cabanes des Sauvages, leur grain, tuërent & brûlerent tous les Vieillards qui ſe trouverent dans les Villages, qui aimerent mieux y perir que de les abandonner.

Les Iroquois ſe trouverent fort déconcertez d'une pareille Cataſtrophe, ils connurent qu'ils avoient affaire à une Nation bien differente de celle de ce vaſte Continent; ils vinrent demander la Paix à Mr. de Traſi, avec des ſentimens les plus ſoûmis & les plus reſpectueux que l'on puiſſe s'imaginer.

La paix étant concluë entr'eux, les François & nos Alliez, Mr. de Traſi repaſſa en 1667. Mais comme les Iroquois ſont gens extrêmement remuans, & qu'ils n'ai-

n'aiment qu'à porter le fer & le feu dés qu'ils peuvent trouver les momens de le faire, certains Guerriers rencontrerent à la Chasse Mrs. de Chasi, de Lerole, de Montagni, Officiers, dont les deux étoient parens de Mr. de Trasi. Agariata tua Mrs. de Chasi & de Montagni, quelques autres François, & emmenerent Mr. de Lerole dans leur païs.

Mr. de Coursel outré de ce meurtre, envoya menacer les Iroquois de leur déclarer la Guerre s'ils ne lui livroient ces meurtriers, ou du moins leurs Chefs. Les Iroquois prévoyant la ruïne entiere de leur Nation, se déterminerent enfin de lui envoyer Agariata. En effet quarante Iroquois arriverent à Quebec qui depuis la basse Ville au Fort d'un quart de lieuë, crioient à haute voye *Onóntio, Onontio*, ho, ho, *Squenon, Squenon*, qui veut dire nôtre Pere donne-nous la Paix. Tous ces cris, ces pleurs & ces lamentations n'attendrirent point Mr. de Coursel, il fit pendre Agariata en presence des quarante Iroquois. Ce genre de mort qu'ils n'avoient jamais vû, les frapa si fort qu'il affermit la Paix parmi nous jusqu'en 1683. Toutes les Nations Outaouaks étoient en allarme. Pendant que nous avions la Guerre avec les Iroquois, celles qui habitoient

le lac Huron se refugierent à Chagoüamikon, qui est dans le lac Superieur ; elles ne décendoient à Montreal qu'en tremblant lorsqu'elles vouloient debiter leurs Pelleteries. Le Commerce n'étoit pas encore bien ouvert chez les Outaouaks. Le nom des François s'y faisoit connoître insensiblement : il y en avoit quelques-uns qui penetroient dans les endroits où ils croyoient trouver leurs avantages ; c'étoit un Perou pour eux. Les Sauvages ne pouvoient comprendre comme des hommes pouvoient venir chercher si loin leur robe de Castor * qui étoit toute usée, pendant qu'ils admiroient tout ce que les François leur apportoient, qui leur étoit extrêmement précieux ; les couteaux, les haches, le fer sur tout, ne pouvant être assez estimez, les fusils leur paroissoient quelque chose de si surprenant qu'ils disoient qu'il y avoit un esprit dedans qui faisoit retentir le bruit lorsqu'on les tiroit. Il est vrai qu'un Esquimau du cap de Digue au 60. degré au détroit de la Baye d'Hudson, me parut si surpris lors qu'il vit tout-à-coup tomber un gode tout en sang par l'effet d'un fusil, qu'il fut comme immobile par l'admiration où il étoit d'une chose qui lui paroissoit si ex-

* Castor gras qui est l'espece la plus chere.

traordinaire. Les François qui faiſoient le commerce chez les Nations du Canada, avoient ſouvent le plaiſir de les voir dans ces ſortes de raviſſemens. Les Sauvages les prenoient ſouvent pour des Eſprits & pour des Dieux ; il ſuffiſoit à une Nation de poſſeder des François pour ſe croire à l'abri des inſultes de ſes voiſins, ils devenoient les Mediateurs de tous les differens. Les entretiens particuliers que j'ai eûs avec pluſieurs Voyageurs dans ces païs m'ont donné matiere de parler de ces Peuples : tout ce qu'ils m'en ont dit m'a paru toûjours ſi uniforme que j'ai crû être obligé de donner une idée de ce vaſte païs. Le Sieur Perot à le plus connu ces Nations ; les Gouverneurs generaux du Canada ſe ſont toûjours ſervis de lui dans tous leurs propos : l'uſage qu'il avoit des langues, ſon ſavoir & la bonté de ſon eſprit, lui ont fait faire des découvertes qui donnerent lieu à Mr. de la Salle à faire toutes les tentatives qui lui avoient réüſſi ſi heureuſement.

C'eſt par ſon moyen que le Miſſiſipi à été connu ; il a rendu des ſervices trés-conſiderables à la Colonie, il a fait connoître la gloire du Roi chez ces Peuples, il en a engagé à venir faire alliance avec nous, on le prit un jour chez les Pouteoua-

temis pour un Dieu. La curiosité l'engagea de vouloir connoître cette Nation qui demeuroit au fond de la Baye des Puans. Ils avoient entendu parler des François : l'envie qu'ils avoient de les connoître pour lier commerce avec eux les avoit obligez de décendre à Montreal, sous la conduite d'un Outaouak errant, qui se flâtoit de les y mener. On leur avoit dépeint le François tout velu (les Sauvages n'ont point de barbe) ils croyoient que nous étions d'une espece difference de celle des autres hommes, ils furent étonnez de voir qu'Ils étoient faits comme eux, ils les regarderent comme un present que le Ciel & les Esprits leur avoient fait, d'avoir permis qu'un de leur semblable entra dans leur païs. Les Vieillards allumerent un Calumet solemnel & vinrent au-devant de lui, le lui presenterent comme un hommage qu'ils lui rendoient. Aprés qu'il eut fumé le Calumet, le Chef le presenta à ceux de sa Nation qui se le presenterent tous les uns & les autres en répandant de leur bouche la fumée du tabac sur lui comme un encens, *tu es un des premiers Esprits lui disoient-ils, puisque tu fais le fer, c'est toi qui doit dominer & proteger tous les hommes, loüé soit le Soleil qui t'a éclairé & t'a rendu sur no-*

tre terre. Ils l'adoroient comme un Dieu, ils prenoient de ses coûteaux & de ses haches, qu'ils encensoient avec leur bouche de la fumée du tabac, la quantité des viandes qu'on lui presenta à manger l'empêchoit d'en goûter de toutes. C'est un Esprit, disoient-ils, ces vivres ausquels il n'a pas touché ne sont pas dignes de sa bouche: Quand il sortoit on vouloit le porter sur les épaules, on applanissoit les chemins par où il passoit, on osoit le regarder en face; les femmes & les enfans se tenoient un peu loin pour le considerer. *C'est un Esprit, cherissons-le, il aura pitié de nous.* Le Sauvage qui l'avoit introduit chez cette Nation fut reçû en Capitaine, pour reconnoissance. Perot n'avoit garde de recevoir toutes ces adorations. Il soûtint à la verité ces honneurs jusqu'au point où la Religion n'étoit point interessée. Il leur dit qu'il n'étoit pas ce qu'ils pensoient, qu'il étoit seulement François. Que le veritable Esprit qui avoit tout fait avoit donné aux François la connoissance du fer & la Faculté de le manier comme de la pâte. Que voulant avoir pitié de ses Creatures il avoit permis que la Nation Françoise se fut établie dans leur païs pour les retirer de l'aveuglement où ils étoient. Qu'ils ne connoissoient pas le veritable

Dieu auteur de la Nature, que les François adorent, & que lorsqu'ils auroient fait amitié avec eux ils en recevroient tous les secours possibles; qu'il étoit venu pour leur en faciliter la connoissance par la découverte qu'il faisoit des Nations. Et comme le Castor est estimé des François, il vouloit voir s'il n'y auroit pas moyen d'en faire le Commerce. La guerre étoit pour lors entre cette Nation & les Malhominis leurs voisins. Ceux ci chassant avec les Outagamis avoient tué par mégarde un Pouteouatemis qui alloit chez les Outagamis. Les Pouteouatemis irritez de cet affront casserent la tête d'un propos déliberé à un Malhoming qui étoit chez les Puans. Il n'y avoit dans le Village des Pouteouatemis que les femmes & les vieillards. La Jeunesse étant allée *en traite* pour la premiere fois à Montreal, il y avoit lieu d'apprehender que les Malhominis ne profitassent de ce contretems. Perot qui avoit envie de les connoître, s'offrit de moyenner la Paix. Lorsqu'il fut arrivé à une demie-lieuë du Village il envoya une personne leur dire qu'il venoit un François chez eux; cette nouvelle causa une joye universelle. Tous les jeunes gens allerent aussi-tôt au devant de lui avec leurs armes & leurs parures

de guerriers, marchant tous de file avec des contorſions & des hurlemens capables d'effrayer. C'étoit la reception la plus honorable qu'ils croyoient devoir lui faire. Il ſe raſſura & tira un coup de fuſil en l'air du plus loin qu'il les apperçût ; ce bruit qui leur parut ſi extraordinaire les arrêta tout court, regardant le Soleil avec des poſtures tout-à-fait plaiſantes. Aprés qu'il leur eut fait entendre qu'il ne venoit pas pour troubler leur repos, mais pour faire alliance avec eux, ils approcherent avec beaucoup de geſticulations. On lui preſenta le Calumet, & lorſqu'il falut arriver au Village il y en eut un qui ſe baiſſa pour le porter ſur ſes épaules. Son Interprête leur témoigna qu'il avoit refuſé ces honneurs chez pluſieurs Nations. On le conduiſit avec de grands empreſſemens. C'étoit à qui abateroit des branches d'arbres qui avançoient dans le chemin & qui le netoyoient. Les femmes & les enfans qui avoient entendu l'Eſprit, (car c'eſt ainſi qu'ils apelloient un fuſil) avoient fui dans les bois. L'on s'aſſembla dans la cabane du premier Chef de guerre où l'on danſa le Calumet au ſon du tambour. Il les fit tous aſſembler le lendemain & leur tint à peu prés ce diſcours.

Hommes, le veritable Eſprit qui a créé

tous les hommes veut mettre fin à vos miſeres : vos ancêtres n'ont pas voulu l'écouter, ils ont toûjours ſuivi les mouvemens de la ſeule nature, ſans ſe ſouvenir qu'ils tenoient l'être de lui. Il les a créez pour vivre en paix avec leurs ſemblables, il n'aime pas la guerre n'y la diviſion, il veut que les hommes auſquels il a donné la raiſon ſe ſouviennent qu'ils ſont tous freres, & qu'ils n'ont qu'un Dieu qui les a formez pour ne faire que ſa volonté ; il leur a donné un empire ſur les animaux, & il leur a défendu en même temps de rien entreprendre les uns contre les autres. Il a donné le Fer aux François afin de le diſtribuër chez ceux qui n'en ont pas l'uſage, s'ils veulent vivre en hommes & non pas en bêtes ; il eſt fâché de ce que vous avez guerre avec les Pouteouatemis, qui quoi qu'il ſemble avoir eû droit de ſe venger ſur votre jeune homme qui étoit chez les Puans, Dieu neanmoins en eſt offencé, car il deffend la vengeance, & il commande l'union & la Paix. Le Soleil n'a jamais été fort éclatant ſur votre horiſon. Vous avez toûjours été envelopez dans les tenebres d'une vie obſcure & miſerable, n'ayant jamais joüi de la veritable clarté comme les François. Voila un fuſil que je vous jette pour vous deffendre contre ceux qui vous attaqueront, ſi vous

*avez des ennemis il leur donnera de la terreur. Voila un Colier de Porcelaine par lequel je vous lie à mon corps, qu'aprehenderez-vous ? Si vous vous unissez à nous qui se font les fusils & les haches, & qui pêtrissent le fer comme vous pêtrissez la gomme. Je me suis uni aux Pouteouatemis, ausquels vous voulez faire la guerre. Je suis venu pour embrasser tous les hommes qu'O-*nontio, * *le Chef de tous les François qui sont établis dans ces païs, m'a dit de joindre ensemble pour les prendre sous sa protection : voudriez-vous refuser son appui, & vous entre-tuër lors qu'il veut mettre la Paix entre vous. Les Pouteouatemis attendent beaucoup de choses propres à la guerre de la part d'*Onontio. *Vous avez été si unis, voudriez-vous abandonner vos Familles à la merci de leurs armes, & leur faire la guerre contre la volonté des François. Je ne viens point pour faire la découverte des Nations pour retourner avec mes freres, qui viendront avec moi chez ceux qui voudront s'unir avec nous. Pourrez-vous chasser avec tranquillité si nous donnons du Fer à ceux qui nous donneront du Castor. Vous avez du ressentiment contre les Pouteouatemis, que vous regardez comme vos ennemis, ils sont en bien plus grand*

* Mr. de Courfel.

nombre que vous, j'ai bien peur que les gens des prairies ne se liguent en même temps contre vous.

Le Pere du Malhomini qui avoit été assassiné par les Pouteouatemis, se leva & prit le colier qu'il leur avoit donné ; il alluma son Calumet qu'il lui presenta, le donna ensuite au Chef & tous ceux qui se trouverent, là fumerent dedans ; il commença à chanter tenant le colier d'une main & le Calumet de l'autre. Il sortit de la cabane en chantant, & les presentant au Soleil il marchoit tantôt en reculant, tantôt en avançant ; il fit le tour de sa cabane, passa par une grande partie de celles du Village, & revint ensuite chez le Chef, où il dit qu'il s'attachoit entierement aux François, qu'il croyoit Esprit vivant, qui avoit de la part de tous les Esprits la domination sur tous les autres hommes qui lui étoient inferieurs ; que toute sa Nation avoit les mêmes sentimens, laquelle ne demandoit que la protection des François, desquels elle esperoit la vie & la joüissance de tout ce qui est necessaire à l'Homme.

Les Pouteouatemis étoient fort impatiens de savoir la destinée de leurs gens qui étoient allez en traite à Montreal. Ils apprehendoient que les François ne les

eussent traitez avec indignité, ou qu'ils n'eussent été défaits par les Iroquois, ils eurent recours au guide de Perot qui étoit un maître Jongleur. Ce faux Prophête se bâtit une petite tour de perches où il entoura plusieurs chansons, par lesquels il invoquoit tous les esprits infernaux pour lui dire où étoient les Pouteouatemis. La réponse fut qu'ils étoient à la riviere Oulamanistik, qui est à trois journées de leur Village, qu'ils avoient été bien reçûs des François, & qu'ils apportoient beaucoup de marchandises. L'on eut crû cet Oracle si Perot qui avoit sçû que son Interprête avoit *Jonglé* n'avoit dit que c'étoit un menteur, celui-ci vint lui en faire de grands reproches, se plaignant qu'il n'étoit guere reconnoissant de toutes les peines qu'il avoit prises dans son Voyage; qu'il étoit cause qu'il n'avoit pas été récompensé de sa prédiction. Les Anciens le prierent lui-même de les tirer de cette inquietude. Aprés qu'il leur eut dit que cette connoissance n'apartenoit qu'à Dieu, il fit une supputation du jour de leur départ, du sejour qu'ils pourroient faire à Montreal & du temps qu'ils pourroient être à revenir. Il jugea à peu prés de celui ausquels ils pouvoient arriver. Un Pêcheur d'Eturgeons vint au bout de quinze

jours au Village, tout effaré, donner avis qu'il avoit aperçû un Canot qui avoit tiré plusieurs coups de fusil. C'en fut assez pour croire que les Iroquois venoient chez eux. Ce fut un desordre par tout le Village ; l'on étoit prêt de s'enfuir dans les bois où de se renfermer dans le Fort. Il n'y avoit pas d'apparence que ce fussent des Iroquois qui font ordinairement leurs coups à la sourdine. Perot conjectura que ce pouvoit être de leurs gens, qui à l'abord du Village faisoient paroître ces sortes d'allegresses. En effet, il vint un jeune homme de la découverte tout hors d'haleine qui raporta que c'étoit leurs gens. Si la terreur avoit causé une consternation generale, cette agreable nouvelle ne causa pas moins de joye par tout le Village. Deux Chefs qui avoient vû Perot soufler dans son fusil dans le temps de la premiere allarme lui vinrent faire part de l'arrivée de leurs gens, & le prierent de consulter toûjours son fusil. Ce ne fut qu'empressement pour recevoir cette flotte. Elle fit d'abord une saluë de mousqueterie, suivie de cris & d'hurlemens, & à mesure qu'elle approchoit elle continuoit ses décharges. Lors qu'elle fut à deux ou trois cens pas du rivage, le Chef se leva dans son Canot & harangua tous les Anciens qui étoient sur

le

le bord de l'eau, il leur fit un recit de la reception obligeante qui leur avoit été faite à Montreal ; un Ancien leur dit en loüant le Ciel & le Soleil qui les avoit favorisez, qu'il y avoit un François dans le Village qui les avoit protegez en quelques rencontres, l'on vit tout-à-coup les Pouteouatemis se jetter à l'eau pour lui témoigner la joye qu'ils avoient dans une conjecture aussi agreable. Ils avoient pris plaisir à se *matacher* d'une maniere toute particuliere ; les habits François qui leur avoient dû donner quelqu'agrément les défiguroient d'une maniere à faire rire. On enleva Perot bon gré malgré dans une couverture d'écarlate (Mr. de la Sale fut aussi honoré d'un semblable triomphe à l'Isle Huronne) on lui fit faire le tour du Fort, marchant de file deux à deux, le fusil sur les épaules, les uns devant & les autres aprés, avec des décharges de mousqueteries ; ce Cortege arriva jusqu'à la cabane du Chef du Parti chez qui tous les Anciens s'assemblent, l'on fit un grand repas d'Eturgeons; ce fut pour lors que ce Chef fit un détail plus au long de son Voyage ; il donna une idée fort juste des manieres Françoises. Il raconta comment la *traite* s'étoit faite ; il exagera ce qu'il avoit remarqué dans les maisons & sur tout ce

qui concernoit la cuisine ; il n'oublia pas d'exalter *Onontio* qui les avoit appellez ses enfans, & qui les avoit régalez de pain, de pruneaux & de raisins secs, qui leur avoient paru fort délicats.

CHAPITRE IX.

Les Pouteüatemis envoient des Députez chez les Miamis, les Islinois, & plusieurs autres Nations voisines, pour leur donner avis de l'Alliance qu'ils ont faite avec la Nation Françoise, qui leur étoit inconnuë, dont ils doivent tirer de grands avantages. On chante le Calumet à ceux qui vont chez ces Peuples.

CEs Peuples si contens de l'alliance qu'ils venoient de faire, envoyerent des Députez de toutes parts pour avertir les Islinois, Miamis, Outagamis, Maskoutecks, & Kikabons, qu'ils avoient été à Montreal, d'où ils avoient apporté beaucoup de marchandises : ils les prioient de les venir voir & de leur apporter du Castor. Ces Nations étoient trop éloignées pour profiter d'abord de cet avantage, il n'y eut que les Outagamis qui vinrent s'établir pendant l'Hiver à trente lieuës de

la Baye, pour participer à l'utilité des choſes qu'ils pourroient tirer des Pouteouatemis. L'eſperance qu'ils avoient que quelques François viendroient de Chagoüamikon, les engagea d'amaſſer le plus de Caſtors qu'ils purent.

Les Pouteouatemis prirent le Sud de la Baye, les Sakis le Nord, & les Puans ne pouvant pêcher avoient pris les bois pour vivre de Chevreüils & d'Ours. Lors que les Outagamis eurent fait un Village de plus de ſix cens Cabanes, ils envoyerent au commencement du Printems chez les Sakis, leur faire part du nouvel établiſſement qu'ils avoient fait. Ceux ci leur députerent des Chefs, avec des preſens, pour les prier de reſter dans ce nouvel établiſſement. Des François les accompagnerent, ils trouverent un grand Village, mais deſtituez de toutes choſes il ne s'y trouva que cinq ou ſix haches qui n'avoient point de taillant, dont ils ſe ſervoient alternativement pour couper du bois ; à peine avoient-ils un coûteau & une alaîne dans une Cabane, ils coupoient leur viande avec des pierres à flêches : ils écailloient les poiſſons avec des coquilles de moules. La miſere les rendoit ſi hideux qu'ils faiſoient compaſſion. Quoi qu'ils fuſſent replets ils paroiſſoient mal faits,

le visage fort desagreable, une voix brutale & une mauvaise phisionomie. Nos François qui se trouverent chez eux en étoient toûjours importunez, de sorte que ces Sauvages s'imaginoient que l'on devoit leur donner gratuitement ce que l'on avoit, tout leur faisoit envie, & ils avoient encore peu de Castors à vendre. Les François jugerent plus à propos de laisser aux Sakis la traite de la Pelleterie avec les Outagamis pendant l'Hiver, parce qu'ils la feroient plus paisiblement avec les premiers dans l'Automne.

Tous les peuples de la Baye se rendirent à leurs villages aprés l'Hiver pour semer leurs grains : il survint une dispute entre deux François, & un vieillard Pouteouatemis, des plus considerables. Les premiers lui demanderent le payemenr de leurs marchandises, qu'il ne fit pas grand état de payer. Les esprits s'aigrirent de part & d'autre, & l'on en vint aux mains. Les François se trouverent vigoureusement chargez par les Sauvages. Un troisiéme François vint au secours de ses camarades. Le desordre devint plus grand, celui-ci arracha les pendans d'oreilles d'un Sauvage, & lui donnant un coup de pied dans le ventre il le renversa si rudement qu'il eût de la peine à se relever. Le Fran-

çois reçût en même temps un coup de casse tête au front, qui le jetta à la renverse sans mouvement. Il y eut de grandes contestations au sujet de ce nouveau blessé, qui avoit rendu plusieurs services au Village Il se trouvoit trois familles interessées dans ce démêlé, celle de la *Carpe rouge*, de la *Carpe noire*, & de l'*Ours*. Le Chef de la famille de l'*Ours*, intime ami du François, & qui avoit pour Gendre le Chef des Sakis, prit une hache & déclara qu'il periroit avec le François, que les gens de la Carpe rouge avoient tué. Le Chef Sakis entendant la voix de son beau-pere cria aux armes à sa Nation, la Famille de l'Ours en fit autant, & le François qui avoit été blessé, revint un peu à lui. Il calma les Sakis qui étoient bien irritez; mais le Sauvage qui l'avoit maltraité fut contraint d'abandonner entierement le Village. Ces mêmes François coururent encore grand risque de la vie dans une autre occasion. Un des leur qui badinoit avec des fléches dit à un Saki qui se baignoit au bord de l'eau, de parer celle qu'il alloit lui décocher: le Sauvage qui tenoit un petit morceau d'étofe lui dit de tirer; mais il ne fut pas assez adroit pour en éviter le coup. La flêche lui donna dans l'épaule; il s'écria aussi-tôt

que le François l'avoit tué; il parut un François dans le moment qui accourut au Sauvage qu'il fit entrer dans sa cabane & lui arracha la fléche. On l'appaisa en lui donnant un couteau, un peu de vermillon pour se *matacher* & un petit bout de tabac. Ce present produisit son effet, car il arriva au cri du Saki plusieurs de ses camarades qui alloient le vanger sur le champ; mais le blessé leur cria: *Où allez-vous, je suis gueri. Metaminens*, qui veut dire le petit bled d'Inde (c'étoit le nom que l'on avoit donné au François, qui étoit Perot) *m'a lié par cet onguent que vous voyez sur ma playe, en montrant ce present, & je n'ai plus de mal.* Cette presence d'esprit arrêta le desordre qui alloit arriver.

Les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & cinquante cabanes d'Islinois, approcherent l'Eté suivant de la Baye, & firent leurs deserts à trente lieuës à côté des Outagamis, vers le Sud. Ces Peuples que les Iroquois étoient venus chercher, avoient passé dans le Sud du Missisipi aprés le combat dont j'ai parlé. Ils avoient vû avant leur fuite des coûteaux & des haches entre les mains des Hurons qui les avoient negociez avec les François, cela les engagea de se joindre aux Natio nsui avoient déja quelque union avec nous: ils

ſont fort enjoüez entre eux, ſerieux devant les Etrangers, de belle taille, peu ſpirituels, d'une conception dure, faciles à perſuader, vains dans leur parole & dans leur maintien, extrêmement intereſſez : ils s'eſtiment plus courageux que leurs voiſins, ils ſont grands menteurs, faiſant toute ſorte de baſeſſe pour venir à leur fin, laborieux, infatigables, & fort bons pietons. Auſſi on les appelle Metouſceprinioueks, ce qui veut dire en leur langue Pietons.

Aprés qu'ils eurent enſemencé leurs terres dans ce nouvel établiſſement, ils allerent à la chaſſe aux Bœufs ; ils voulurent régaler les gens de la Baye ; ils envoyerent pour cet effet prier les Pouteouatemis de venir les voir, & d'amener les François s'il s'y en trouvoit. Les Pouteouatemis n'avoient garde de témoigner à ceux-ci l'envie que leurs voiſins avoient de faire connoiſſance avec eux. Ils partirent à leur inſçû, ils revinrent au bout de quinze jours chargez de viandes & de graiſſes, avec quelques-uns de ces nouveaux établis, fort ſurpris d'y trouver des François, auſquels ils firent des reproches de n'être pas venus avec les Pouteouatemis. Les François virent bien qu'il y avoit de la jalouſie de la part de ceux-ci ; ils ſavoient la conſequence

qu'il y avoit de connoître ces Peuples, qui ne s'étoient approchez de la Baye que pour faire commerce plus aisément avec nous. Les Pouteoüatemis les voyant dans les sentimens de partir avec un Miami & un Maskoutech, leur representerent qu'il n'y avoit point de Castors chez eux, qu'ils étoient fort rustiques, & même qu'ils coureroient grand risque d'être volez. Les François partirent nonobstant cela, ils arriverent cinq jours aprés proche le Village; le Maskoutech envoya au devant le Miami, qui avoit un fusil, avec ordre de tirer lors qu'il y seroit. L'on entendit peu de temps aprés le bruit du coup. A peine furent-ils sur le bord de l'eau qu'il parut un venerable Vieillard, & une Femme chargée d'un sac, dans lequel il y avoit un pot de terre plein de boüillie de bled d'inde. Plus de deux cens jeunes hommes bien faits survinrent, qui étoient ornez de tours de têtes de differentes façons, qui avoient tout le corps piqué de noir, avec des traits de plusieurs sortes de figures, ornez de flêches & de cassetêtes, avec des ceintures & des jarretieres d'un ouvrage tricoté.

Le Vieillard avoit en sa main un Calumet d'une pierre rouge, avec un grand bâton au bout, enjolivé tout le long de têtes d'oiseaux de couleur de feu, qui

avoit au milieu un bouquet de plume teint d'un assez beau rouge, & qui étoit comme un grand éventail Aussi tôt qu'il vit le François le plus considerable il lui presenta le Calumet du côté du Soleil, & profera des paroles qu'il sembloit adresser à tous les Esprits que ces peuples adorent. Tantôt le Vieillard le presentoit au Soleil levant & tantôt au couchant ; tantôt il mettoit le bout en terre & tantôt il le tournoit autour de lui, le regardant comme s'il eut voulu montrer toute la terre avec des expressions qui faisoient connoître au François qu'il avoit pitié de tous les hommes : tantôt il lui frotoit avec ses mains la tête, le dos, les jambes, & les pieds, & tantôt il se frotoit lui même son corps. Cet accueil ne laissa pas de durer long-temps, pendant que le Vieillard faisoit en déclamant une maniere de Priere, témoignant toûjours à ce François la joye que tout le Village avoit de son arrivée.

Un de ces jeunes gens étendit sur l'herbe une grande peau de bœuf peinte, dont le poil étoit plus doux que la soye, sur laquelle on le fit asseoir avec son camarade : le Vieillard fit battre deux morceaux de bois pour en tirer du feu, mais comme il étoit humide il ne pût allumer. Le François tira son batte-feu, & en fit aussi tôt

avec du *tondre*. Ce Vieillard fit de grandes exclamations sur ce fer, qui lui paroissoit un esprit ; on alluma le Calumet & un chacun fuma : il fallut manger de la bouillie, de la viande seche, & suçer du nouveau bled d'Inde. On remplit derechef le Calumet, ceux qui fumoient envoyoient la fumée du tabac au visage du François, comme le plus grand honneur qu'ils pouvoient lui rendre : celui-ci qui se voyoit *boucaner* ne disoit mot. Cette ceremonie finie l'on étendit une peau pour le Camarade du François; on se mit en devoir de les porter ; le François fit entendre aux Maskoutechs, que sachant pêtrir le fer il avoit des forces pour marcher ; on le laissa en sa liberté. On fit une seconde pose, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au premier abord. Aprés avoir continué la route ils firent alte auprès d'une petite montagne, sur le bord du sommet de laquelle étoit le Village, où ils firent encore la même chose : ils s'y reposerent pour la quatriéme fois. Le grand Chef des Miamis vint au devant, à la tête de plus de trois mille hommes, accompagnez des Chefs des autres Nations, qui composoient une partie du Village. Tous ces Chefs avoient un Calumet aussi propre que celui du Vieillard; ils étoient tous

nuds, n'ayant que des souliers artistement travaillez en façon de brodequin; ils chantoient en approchant la chanson du Calumet, qu'ils faisoient aller en cadence. Quand ils eurent abordé les François ils continuërent leurs chants en fléchissant les genoux alternativement, presque jusqu'à terre, ils presentoient d'un côté le Calumet au Soleil avec les mêmes genuflexions, & de l'autre ils revenoient au principal François, avec beaucoup de gesticulations, les uns joüoient sur des instrumens des chansons du Calumet, & d'autres les chantoient le tenant dans la bouche sans être allumé. Un chef de guerre l'enleva sur ses épaules, accompagné de tous les Musiciens qui le conduisirent au Village. Le Maskoutech qui l'avoit amené le presenta aux Miamis pour être logé chez eux: ils s'en deffendirent obligeamment, ne voulant priver les Maskoutechs du plaisir de posseder un François qui avoit bien voulu venir sous ses auspices. Enfin on le porta dans la Cabane du Chef des Maskoutechs; on lui presenta en entrant le Calumet allumé dont il fuma; on lui donna cinquante gardes qui empêchoient la foule de l'importuner. L'on fit un grand repas, dont les services ressembloient plûtôt à des auges qu'à des plats. L'assaison-

nement des viandes étoient de graisse de bœuf : ces Gardes avoient grand soin que l'on apporta souvent des viandes, parce qu'ils en profitoient. Le François leur fit present le lendemain d'un Fusil & d'une Chaudiere, & leur tint ce discours qui convenoit à leur caractere.

Hommes, j'admire votre jeunesse, quoi qu'il n'ait vû que les tenebres dés sa naissance, me paroît aussi belle que celle qui naît dans les lieux où le Soleil fait éclater sa gloire de tout temps. Je n'aurois pas crû que la terre qui est la mere de tous les hommes vous eût pû donner des moyens de subsister, sans joüir de la lumiere du François qui fournit ces influences à quantité de peuples : je croi que vous serez autres que vous n'êtes lors que vous le connoîtrez. Je suis l'aurore de cette lumiere qui commence à paroître dans vos contrées comme celle qui precede le Soleil, qui brillera bien-tôt, & qui vous fera renaître comme dans une autre terre, où vous trouverez plus aisement & plus abondamment tout ce qui peut être necessaire à l'homme. Je vois ce beau Village rempli de jeunes gens qui sont aussi courageux, à ce que je croi, qu'ils sont bien faits, & qui n'aprehendroient pas sans doute leurs ennemis s'ils avoient les armes des François. C'est à cette jeunesse que je laisse mon Fusil, quelle

le doit regarder comme le gage de l'estime que je faits de sa valeur, il faut qu'elle s'en serve si on l'attaque. Il sera aussi plus propre pour la chasse du Bœuf & des autres animaux, que toutes les fléches dont vous vous servez. C'est à vous Vieillards que je laisse ma Chaudiere, je la porte par tout sans craindre de la casser, vous y ferez cuire les viandes que vos jeunes gens tuëront, & celle que vous presenterez aux François qui viendront vous voir.

Il jetta une douzaine d'alaînes & de coûteaux aux Femmes, & leur dit:

Quittez vos alaînes d'os, celles du François vous seront plus commodes, & ces coûteaux vous seront plus utiles à égorger vos Castors & à couper vos viandes, que ne le sont vos pierres. Et en leur jettant de la Vassade: voila qui parera mieux vos Enfans & vos Filles que leurs parures ordinaires. Les Miamis s'excuserent de ce qu'ils n'avoient point de Castors, qu'ils avoient fait brûler jusqu'alors.

Cette alliance commença donc par l'entremise du sieur Perot: ils firent au bout de huit jours un Festin solemnel, pour remercier le Soleil de l'avoir conduit dans le Village. Ce fut dans la Cabane du grand Chef des Miamis qu'il avoit fait dresser un Autel, sur lequel il

avoit fait mettre un *Pindiikosan*, qui est le Sac des Guerriers, rempli d'herbes medecinales, renfermées dans des peaux d'animaux les plus rares qu'ils avoient pû trouver, & qui contenoit generalement tout ce que leur inspirent leurs rêveries. Perot qui n'aprouvoit pas cet Autel, dit au grand Chef qu'il adoroit un Dieu qui lui défendoit de manger des choses sacrifiées à des malins Esprits & à des peaux d'animaux. Ils furent fort surpris de ce refus, & lui demanderent si renfermant leur *Manitous* il voudroit manger, ce qu'il fit. Le Chef le pria de le voüer à son Esprit, qu'il reconnoîtroit d'orenavant, & qu'il le prefereroit aux siens, qui ne leur avoient point apris à faire des Haches, des Chaudieres, & tout ce qui est necessaire aux hommes, & qu'il esperoit en l'adorant obtenir toutes les connoissances qu'auroient les François.

Le gouvernement de ce Chef tenoit un peu du Souverain, il avoit ses Gardes, & tout ce qu'il disoit & ordonnoit passoit pour des Loix.

Les Pouteouatemis jaloux de ce que les François entroient chez les Miamis, envoyerent sous main un Esclave qui dit beaucoup de choses fort desobligeantes des François. Le mépris qu'en font les

Pouteouatemis qui les regardent comme des chiens, eſt, diſoit-il, trés grand. Le François qui avoit écouté toutes ces invectives, le mit dans un état à n'en pas dire de plus outrageante. Les Miamis regardoient cette Scene avec beaucoup de tranquilité. Lors qu'il falut retourner à la Baye, les Chefs envoyerent toute leur jeuneſſe reconduire ces deux François, & leur firent beaucoup de preſens. Les Pouteouatemis ayant apris que le François étoit arrivé, vinrent lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſon heureux retour, fort impatiens d'apprendre ſi les Nations d'où il venoit en avoient bien usé avec lui. Mais quand ils entendirent les reproches qu'on leur fit d'avoir envoyé un Eſclave qui avoit dit des choſes tout-à-fait deſobligeantes de la Nation Françoiſe : ils voulurent en avoir un éclairciſſement plus poſitif, ils ſe juſtifierent plainement du mauvais préjugé que l'on avoit eû d'eux. Les Sauvages ont cela de particulier qu'ils trouvent le moyen de ſe diſculper d'une mauvaiſe affaire, où de la faire réüſſir ſans qu'il paroiſſe y avoir participé.

CHAPITRE X.

Nos Alliez ont une fausse allarme de l'arrivée des Iroquois. Ils font un second Voyage à Montreal. Recit de ce Voyage.

IL étoit de l'interêt des Pouteouatemis de ménager les François, ils avoient été trop bien reçûs à Montreal pour n'y pas retourner. En effet, aprés avoir fait present à Perot d'un sac de bled d'Inde pour *manger & avaller,* disoient ils, le soupçon qu'il avoit contr'eux, & cinq robes de Castors pour lui servir de vomitif contre la rancune & la vengeance qu'il auroit pû conserver dans son cœur, ils détacherent quelques-uns de chaque nation pour aller à Montreal. Lors qu'ils furent à la vûë de Michilimakinak, qui n'étoit pour lors frequenté que par eux & par les Iroquois, ils apperçûrent de la fumée. Comme l'on voulut reconnoître ce que c'étoit, deux Iroquois vinrent à leur rencontre avec un autre Canot qui étoit au large. Ils se donnerent reciproquement l'alarme, car les Iroquois fuïrent de leur côté, & les Pouteouatemis forcerent de rames malgré les vents contraires, & ar-

riverent dans leur Village avec des inquietudes surprenantes, ne sachant quelles mesures prendre pour se mettre à l'abri des Iroquois. Toutes les Nations de la Baye se trouverent dans la même perplexité. L'éfroi devînt bien plus grand lors qu'ils virent quinze jours aprés de grands feux de l'autre bord de la Baye, tout vis-à-vis le Village, & qu'ils entendirent tirer quantité de coups de fuzils. Pour comble de terreur ce fut lors que les gens qu'ils avoient envoyé à la découverte rapporterent qu'ils avoienr apperçû la nuit plusieurs Canots faits à l'Iroquoise, dans l'un desquels il y avoit un fusil, une couverture d'étofe Iroquoise, & des hommes qui dormoient auprés du feu. Tous ces Canots parurent le lendemain, chacun s'enfuit le mieux qu'il pût dans les bois, les plus assurez hasarderent d'attendre de pied ferme les Iroquois dans leur Fort, où ils avoient de bonnes armes à feu. Comme nous avions la Paix avec les Iroquois, quelques-uns de nos François des plus hardis s'offrirent d'aller au devant de cette prétenduë armée, pour savoir le motif qui pouvoit l'avoir engagée de venir faire la guerre aux Alliez d'*Onontio*. Ils furent bien surpris de voir que c'étoit une Flotte d'Outaouaks qui venoient faire la *traite*,

lesquels ayant passé à travers les terres avoient construit des Canots qui ressembloient à ceux des Iroquois. Les gens que les Pouteouatemis avoient d'abord apperçûs à Michilimakinak étoient veritablement des Iroquois, qui avoient autant apprehendé de tomber entre leurs mains, que ceux-ci en avoient eû de tomber entre les leurs. Les Iroquois donnerent en s'enfuyant dans une ambuscade de quarante Sauteurs, qui les emmenerent chez eux : ils venoient de faire une expedition proche la Caroline sur les Chaouanons, & en avoient emmené un avec eux qu'ils devoient brûler ; les Sauteurs lui donnerent la liberté & lui faciliterent son retour à la Baye, l'ayant confié aux Sakis. Cet affranchi donna de grandes idées de la Mer du Sud, son Village n'en étoit qu'à cinq journées, proche d'une grande riviere qui venant des Islinois se dégorge dans cette Mer. Les gens de la Baye le renvoyerent avec plusieurs marchandises, le priant d'engager ceux de sa Nation à les venir voir.

Ces Peuples s'assemblerent plusieurs fois pour déliberer s'ils décendroient à Montreal; le peu de Castors qu'ils avoient les fit d'abord balancer. Comme les Sauvages donnent tout à leur bouche, ils ai-

moient mieux s'attacher à tuër des bêtes ſauvages qui fuſſent capables d'entretenir leurs familles, que d'aller aux Caſtors qui n'étoient pss ſuffiſans : ils préferoient les beſoins de la vie à ceux de l'Etat, ils faiſoient cependant reflexion que s'ils laiſſoient partir les François ſans décendre, il pourroit arriver où qu'ils s'atacheroient dorénavant à quelques autres Nations, où que venant eux mêmes à Montreal, le Gouverneur auroit du reſſentiment de ce qu'ils ne les auroient point eſcortez ; la déciſion fut que l'on partiroit. L'on ſe prépara pour cet effet, & un Feſtin ſolemnel : l'on fit la veille du départ une décharge de mouſqueterie dans le Village. Trois hommes chanterent ſans ceſſe toute la nuit dans une Cabane, invoquant de temps en temps leurs Eſprits. Ils commencerent par la chanſon de Michapous, puis ils vinrent à celle du Dieu des Lacs, des Rivieres & des Forêts ; priant les vents, le tonnerre, les orages & les tempêtes, de leur être favorables pendant le Voyage. L'on fit le lendemain le cri par le Village, qui invitoit les hommes de ſe trouver dans la Cabane où l'on devoit préparer le Feſtin. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'y rendre, chacun ayant ſon * *Ouragan* & ſa *Mikouen*. Les trois

* Son plat & ſa cuëillier.

Musiciens de la nuit commencerent à chanter, l'un étoit à l'entrée de la Cabane, le second au milieu, & le troisiéme à l'extrémité, armez de carquois, d'arcs & de flêches, le visage & tout le corps noircis de charbon. Pendant que l'Assemblée étoit dans la plus grande tranquilité du monde, vingt jeunes gens tous nuds, bien *matachez*, avec des ceintures de peaux de Loutres, ausquels étoient attaché des peaux de Corbeaux avec leur plumage, & des gourdes, ôterent dix grandes chaudieres de dessus le feu ; l'on cessa de chanter. Le premier de ces Acteurs chanta aprés sa chanson de guerre, dansant en cadence d'un bout à l'autre de la cabane, pendant que tous les Sauvages crioient du fond de la gorge *hay, hay*. Le Musicien finissant tous les autres faisoient une grande huée, dont les voix se perdoient insensiblement, à peu prés comme feroit un grand bruit qui se perd dans des montagnes. Le second Musicien parut ensuite, qui en fit autant, & le troisiéme de même : en un mot presque tous les Sauvages firent la même chose alternativement, chantant chacun sa chanson, sans que qui que ce soit osa repeter celle d'un autre, à moins que de vouloir choquer d'un propos déliberé celui qui l'avoit composée,

ou que celui de la façon de qui elle étoit ne fut mort, comme pour en relever le nom en s'apropriant sa chanson. Leur contenance étoit pour lors accompagnée de gestes & de mouvemens trés violens : il y en avoit qui prenoient des haches, avec lesquelles ils faisoient semblant de vouloir frapper les femmes & les enfans qui les regardoient. Les uns prenoient des tisons de feu qu'ils jettoient par tout, d'autres remplissoient leurs plats de cendres rouges qu'ils faisoient voler. Il est difficile de pouvoir exprimer les circonstances de ces sortes de Festins à moins que de les voir soi-même. Je me suis trouvé dans un pareil régal parmi les Iroquois du *Saut* de Montreal, & il me sembloit être au centre des enfers. Aprés que la plûpart de ceux qui avoient été priez à cette agreable Fête eurent chanté, le Chef du Festin qui avoit donné le branle chanta une seconde fois, & dit à la fin d'une chanson qu'il composa sur le champ, qu'il décendoit à Montreal avec les François, & qu'il offroit pour cet effet ces Vœux à leur Dieu pour le prier de lui être propice dans son Voyage, & de le rendre agreable à la Nation Françoise. Les jeunes gens qui avoient ôté les chaudieres prirent tous les plats qu'ils remplirent de viandes,

pendant que les trois Chantres de la nuit reprirent leurs premieres chansons, ne finissant leur harmonie qu'aprés que tout fut mangé, ce qui ne fut pas long à être expedié. Un Vieillard s'étant levé congratula d'une maniere tout-à-fait affable le Chef du Festin sur le projet qu'il avoit formé, & encouragea la jeunesse à le suivre. Tous ceux qui voulurent être du Voyage donnerent une buchette ; il s'en trouva assez pour monter trente canots : ils se joignirent au *Saut* avec soixante & dix autres de differentes Nations qui ne firent qu'une flotte.

Ces Voyageurs passant par le Nepicing ne trouverent que quelques Vieillards Nepiciriniens, des femmes & des enfans, les jeunes gens étant en *traite* à Montreal. Ceux-ci dissimulerent le ressentiment qu'ils avoient de ne point entendre parler du payement de leur Peage, parce qu'il y avoit des François qu'ils étoient bien aises aussi de ménager : ils les regalerent cependant comme on fit les plus considerables de la flotte. L'on sejourna un jour entier pour se conformer à l'usage ordinaire des Sauvages qui accordent à leurs Alliez ce droit d'Hospitalité. L'on traversa le lendemain le Nepicing, & l'on apperçût le jour suivant des

gens dans des Canots qui faiſoient des *cris de morts*, Toute la flotte mit à terre pour les attendre ; ils rapporterent que la Peſte faiſoit un grand deſordre dans notre Colonie, ils en dirent trop pour ne pas intimider les eſprits les plus credules qui vouloient relâcher. Les Outaouaks qui voyoient arriver inſenſiblement tous les Canots de ces donneurs de fauſſes allarmes, étoient ſurpris qu'ils ſe portaſſent ſi bien, & qu'ils fuſſent ſi chargez de marchandiſes. Le motif de ceux-ci étoit d'avoir eux-mêmes les Pelleteries des autres à un prix modique, pour s'exempter d'aller à chaſſe, mais ils n'oſoient déclarer leur penſée. Les Sauvages ont aſſez de politique pour ne paroître ſe défier les uns des autres, & ſur des nouvelles qu'on leur annonce ils ſuſpendent toûjours leurs avis, ſans témoigner qu'ils croyent ſouvent que l'on ne dit pas la verité.

Le *Brochet* & le *Talon*, deux Chefs Outaouaks des plus conſiderables, ſe doutant que les Nepiciriniens n'euſſent fort envie d'amuſer les Kriſtinaux & les gens de Terre pour les piller, ou leur faire payer le Peage, conſulterent quelque François s'il y avoit apparence que la Peſte fut à Montreal. Les Outaouaks furent détrompez. Les Miſſiſakis, les Kriſtinaux,

& les gens de terre, faciles à persuader; donnerent dans le sens des Nepiciriniens: l'on s'aperçût de leur refroidissement. Un Nepicirinien trouvant sur ces entrefaites un François, lui dit que tout étoit mort. Ce François lui répondit plaisamment: *Quoi les François qui sont des hommes éclairez, qui connoissent ce qui est propre pour la guerison de toutes sortes de maladies, meurent: & vous qui êtes des ignorans vous vivez.* Le Nepicirinien lui repliqua, nos Esprits nous ont conservez. *Vos Esprits, lui répondit-il, en sont incapables, non plus que de vous faire du bien. C'est le Dieu des François qui a tout fait, & qui vous donne vos besoins, quoi que vous ne le meritiez pas. Vous êtes des menteurs, vous voulez tromper & abuser les gens qui décendent pour les piller comme vous avez toûjours fait, Le nombre qui compose cette flotte vous empêchant de le faire vous leur donnez de la terreur, voulant leur persuader que tous les François sont morts d'une maladie imaginaire, Sachez qu'*Onontio *m'a envoyé une Lettre lors que j'étois à la Baye, par laquelle il me mande de faire décendre toutes les Nations qu'il veut voir. Et tirant de sa poche un vieil papier écrit, qu'il feignit être de Mr, Coursel, il leur dit oppose toi, Nepicirinien,*

cirinien, si cette flotte relâche je continuërai ma route. Le François lui déclarant qu'il témoigneroit à *Onontio* l'opposition qu'il faisoit à cette flotte, & comme il avoit empêché que sa volonté ne fut accomplie. Les Nepiciriniens déguiserent le mieux qu'ils purent leur fourberie, & dirent qu'à la verité les maladies avoient cessé lors qu'ils partirent.

Tous ces Peuples décendirent à Montreal, où ils ne furent gueres contens de la traite, la grande quantité de Pelleteries fut cause que l'on vouloit les avoir à bon marché. Outre que les Nepiciriniens avoient d'ailleurs enlevé la plûpart des marchandises, ceux qui en avoient de reste voulurent profiter d'une occasion aussi favorable; les Sauvages en murmurerent, & il y eût même du desordre, ils battirent un Sentinelle dont ils ôterent un fusil & lui casserent son épée. On se saisit des Chefs qui avoient causé cette sedition. Plusieurs Iroquois qui étoient venus traiter de la Paix, ravis de ce tintamare, auroient bien souhaité que les esprits se fussent aigris davantage pour trouver occasion d'en venir aux prises contre ces Peuples, ils coururent tous au bruit, & offrirent leur service aux François. Les Outaouaks qui n'avoient pas encore com-

mercé d'armes à feu, virent bien qu'ils ne feroient pas les plus forts. Les Pouteouatemis furent les plus judicieux, & quoi qu'ils ne se fussent pas mêlez au milieu de ces troubles, ils ne laisserent pas d'apprehender qu'il ne leur arriva quelques mauvaises suites. Comme il s'agissoit pour lors d'une Paix generale avec les Iroquois, le Commandant de Montreal fit décendre les Outaouaks à Quebec, pour être Témoins de ce qui se passeroit en faveur de toutes les nations Alliées. Les Pouteouatemis qui n'étoient venus encore qu'une fois, étoient bien aises d'y être compris.



CHAPITRE XI.

Monsieur de Torci Viceroi de l'Amerique Meridionale & Septentrionale, cause un grand desordre chez les Iroquois. Ces Peuples font la Paix. Ils font des actes d'hostilitez sous Monsieur de Courcelle Gouverneur general. Circonstances fort extraordinaires. Prise de possession du païs de tous les Alliez, qui reconnoissent le Roi de France pour leur souverain Seigneur, Pere & Protecteur.

ON fit donc la Paix en 1666. & l'on commença à goûter cette tranquilité qui mettoit chacun en état de vivre heureux sur ses terres, & de commercer avec seureté chez nos Alliez; rien n'étoit à la verité plus triste que d'être dans des inquietudes continuelles de se voir enlever sa chevelure à la porte de sa maison, où d'être emmenez chez ces Barbares qui brûloient la plûpart de leurs prisonniers.

Il étoit d'ailleurs de l'interêt de la Colonie de faire connoître la gloire du Roi chez tous les Peuples du Sud, de l'Oüest, & du Nord. L'Alliance qui commençoit à se fomenter, ne pouvoit mieux s'affer-

mir qu'en les assurant chez eux d'une protection inviolable. En effet, peu de temps aprés que ces Nations se furent retirez dans leur païs, Mr Talon Intendant de Canada y envoya en 1667. un Subdelegué, & le sieur Perot qui fut trouvé le plus capable pour conduire cette affaire. Ils partirent avec ordre d'aller prendre possession au nom du Roi de tous les païs des Outaouaks. Le Saut de Sainte Marie vers le 46. degré de latitude, étoit le lieu où se faisoient les Assemblées generales de toutes les Nations, ainsi il n'y avoit point d'endroit où la chose pût se faire avec plus d'éclat; l'on fut cinq à six mois pour les avertir, il n'y avoit plus que celle des Puans : Perot voulut y aller lui-même, il rencontra le Pere Aloüet Jesuite qui y avoit hiverné avec quelques François, qui y reçûrent tous les desagrémens possibles. Ces peuples avoient été tellement choquez de ce qu'on leur avoit vendu à Montreal des marchandises à un prix excessif, que pour s'en dédommager ils vendirent leurs Castors au triple aux François qui allerent chez eux. Mais Perot sans s'embarasser de toutes les duretez que ces Compatriotes en avoient reçû voulut y aller. Il arriva la même année à la Baye au mois de Mai, & les ayant trouvez à

ſa pêche il les engagea de ſe rendre dans leur village où il y avoit quelque choſe d'important à leur communiquer. Aprés qu'ils s'y furent rendus il leur expliqua le motif qui l'avoit amené chez eux; ils conſentirent ſans difficulté à ſe trouver à la priſe de poſſeſſion : il falloit encore y intereſſer les Outagamis, les Miamis, les Maſkoutechs, les Kikabons, & les Iſlinois. Les Pouteouatemis lui donnerent une eſcorte, parce que les Nadouaiſſioux avoient quelques jours auparavant douze Maſkoutechs qui pêchoient le long de leur riviere. Lors qu'il fut à quatre lieuës de leur village il leur fit ſavoir ſon arrivée:le Chef des Miamis donna ordre auſſitôt que l'on allât les recevoir en guerriers à une demie lieuë. Ils marcherent d'abord en ordre de bataille, ornez de beaux plumages, & armez de carquois, d'arcs, de flêches & de caſſe têtes, comme s'ils euſſent voulu livrer combat. Ils marcherent tous de file, le caſſe-tête élevé, faiſant de petites huées de temps en temps. Les Pouteouatemis ayant apperçû ce mouvement lui dirent que les Miamis les recevoient en guerriers, & qu'il falloit les imiter. Il ſe mit dans le moment à leur tête, ils coururent ſur les Miamis leurs fuſils chargez de poudre, comme pour les arrêter.

La tête de la file des Miamis paſſa à la gauche, faiſant un circuit de cinq cens pas pour les entourer. Chacun gardant la même diſtance de part & d'autre elle ſe joignit à la queuë, & les Pouteouatemis ſe trouverent tous envelopez. Les Miamis faiſant une huée terrible vinrent fondre tout à coup ſur eux, en tirant par deſſus leur tête toutes ces flêches, & lors que l'on fut prés d'en venir aux mains de part & d'autre, ils vinrent comme donner de leurs caſſe-têtes. Les Pouteouatemis firent une décharge de mouſqueterie ſur les autres, qui fut precedée de cris effroyables, & tout le monde ſe trouva mêlé. Telle fut la reception de ces Peuples, qui les firent entrer aprés dans le village avec les Calumets.

Le François fut chez les Miamis, & l'on diſperſa les autres chez le Chef de toutes ces Nations. Le Chef des Miamis commanda cinquante guerriers pour ſa garde & pour le ſervir. Il donna quelques jours aprés le plaiſir du Jeu de la Croſſe de cette maniere.

Plus de deux mille perſonnes s'aſſemblerent dans une grande plaine, chacun avec ſa Croſſe : on jetta en l'air une boule de bois groſſe comme une balle de jeu de paume. Ce ne fut pour lors qu'une agita-

tion & un mouvement en l'air de toutes ces crosses, qui faisoient un bruit semblable à celui des armes que l'on entendroit dans une bataille. La moitié de tous ces Sauvages tâchoient d'envoyer la Boule du côté du Nord-Oüest, le long de la plaine : & les autres vouloient la faire aller au Sud-Est : le Combat qui dura une demie heure fut douteux. Ces sortes de Jeux sont ordinairement suivis de têtes, bras, & jambes cassées ; & souvent des gens y sont tuez sans qu'il en arrive d'autre suite. Cet exercice fini il parut une femme toute desolée de la maladie de son fils ; elle demanda au François si étant un Esprit il n'auroit pas la vertu de le guerir : le malade étoit attaqué d'une oppression d'estomac pour avoir trop mangé dans un Festin, (ce qui ne leur est que trop ordinaire) il lui donna une prise de Teriaque. Ce remede fut si salutaire que le bruit courut en même temps qu'il avoit ressuscité un mort. L'on tient que le grand Chef & deux des plus considerables d'entr'eux, vinrent réveiller le François pendant la nuit, & lui firent present de dix robes de Castors, pour l'engager de leur donner de ce remede. Il s'en excusa, disant qu'il en avoit trés-peu, & refusa les robes. Plus il leur disoit qu'il ne pouvoit s'en passer dans

un Voyage où il pouvoit courir tant de dangers : & plus ils s'empressoient de lui en demander : ils le prierent du moins de leur permettre de le sentir. Cette odeur leur parut si suave que s'en frotant la poitrine ils se croyoient comme immortalisez. Le François fut contraint d'accepter les robes pour ne point irriter davantage ce Chef. Leur coûtume est de faire des presens à ceux qui ont des Esprits, (ils appellent ainsi les Remedes,) qu'ils croiroient ne pouvoir faire leur effet si on refusoit leurs presens ; le François leur donna donc la moitié de ce qu'il avoit de Teriaque.

Il étoit temps de se rendre chez les Pouteouatemis ; le grand Chef accompagné de cinquante guerriers voulut assister à cette prise de possession, le vent devint si violent sur le lac qu'ils furent contraints de relâcher. Il pria les Pouteouatemis d'agir & de répondre pour lui & pour les Nations qui seroient jointes à la sienne.

Tous les Chefs de la Baye, ceux du lac Huron, du lac Superieur, & les gens du Nord, sans compter plusieurs autres Nations se trouverent au Saut à la fin de Mai. Ces Peuples étant assemblez on planta un Poteau, on leur fit des presens de la part de *Sa Majesté*, on leur demanda s'ils

vouloient reconnoître en qualité de sujets le grand *Onontio* des François notre Souverain & notre *Roi*, qui leur offroit sa protection, & s'ils n'étoient pas resolus de ne reconnoître jamais d'autre *Monarque* que lui. Tous les Chefs répondirent par des presens reciproques qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que l'alliance des François, & l'estime particuliere de leur grand Chef qui demeure par delà le grand lac l'Ocean, duquel ils imploroient l'apui, sans lequel ils ne pouvoient plus vivre. Le sieur Perot faisant piocher en même temps trois fois la terre, leur dit : Je prends possession de cette terre au nom de celui que nous appellons notre *Roi*, cette terre est sienne, & tous ces peuples qui m'entendent sont ses Sujets, qu'il protegera comme ses enfans : il veut qu'ils vivent en paix, il prendra leurs affaires en main. Si quelques ennemis se soulevent contr'eux il les détruira : s'ils forment entr'eux quelques differens il veut en être le juge.

Le Subdelegué attacha ensuite au Poteau une plaque de fer, sur laquelle les armes du Roi étoient peintes, il en fit un Procez Verbal, où il fit signer toutes les Nations, qui pour leur seing mirent des marques de leur famille; les uns mettoient

un Castor, les autres une Loutre, un Eturgeon, un Chevreüil, ou un Orignac. On fit d'autres Procez Verbaux qui ne furent signez que des François qui y assisterent. On en glissa adroitement un entre le bois & la plaque, qui y demeura peu de temps, car à peine fut-on separé qu'ils décloüérent la plaque, jetterent le Procez Verbal au feu, & r'attacherent les armes du Roi, craignant que cette écriture ne fut un sort qui feroit mourir tous ceux qui habiteroient ou frequenteroient cette terre. Le Subdelegué eut ordre aprés la prise de possession de faire la découverte d'une Mine de Cuivre au lac Superieur, en la riviere Antonagan, mais sa conduite fut si irreguliere dans cette entreprise, pour ne rien dire de plus fort, que je me contenterai de rapporter qu'on le fit passer dans la Cadie pour le renvoyer en France.

La découverte de la Mer du Sud tenoit fort à cœur à Mr Talon, qui jetta les yeux sur le sieur Joliet pour en faire la tentative. Il avoit voyagé chez les Outaouaks; les connoissances qu'il avoit déja de ces païs pouvoient lui donner assez de lumiere pour faire cette découverte. Son voyage ne fut qu'un enchaînement d'avantures qui feroient seuls un volume,

mais pour couper court il penetra jusques aux Akancas, qui demeurent à trois cens lieuës de l'embouchure du Mississipi. Les Islinois qui l'avoient accompagné le remmenerent par un autre chemin plus court de deux cens lieuës, & le firent entrer dans la riviere de saint Joseph, où Monsieur de la Sale avoit commencé un établissement.

Le nom François se faisoit connoître pour lors dans les contrées les plus éloignées, c'étoit une chose tout-à-fait extraordinaire à ses peuples d'entendre parler de moment à autre d'une nouvelle Nation si opulente, dont ils tiroient tant d'avantages. Que ne firent point les Chaouanans sur le simple raport de celui qui avoit été délivré des mains des Iroquois par les Sauteurs; que les Pouteouatemis renvoyerent chez lui chargé de marchandises Françoises! Ils sçurent qu'il y avoit chez ces peuples des gens que l'on appelloit François, qui avoient paru plus sociables que ceux de leur continent, lesquels fournissoient toutes sortes de marchandises. C'en fut assez pour les engager de profiter de cet avantage; en effet, quarante guerriers partirent pour s'établir auprés des Pouteouatemis, ils surprirent pendant leur voyage des Iroquois qui al-

loient en guerre dans la Baye des Puans ; dont ils tuërent & emmenerent plusieurs. Ils passerent par un village de Miamis, qui leur firent un si bon accueil qu'ils ne purent se deffendre de leur donner leurs prisonniers Iroquois. Les Miamis les envoyerent aux Outagamis pour être mangez, en represaille de cinq Cabanes qu'ils avoient enlevées peu de temps auparavant. Les Outagamis voyant que cette conjecture étoit favorable pour en faire un échange, envoyerent en Ambassade chez les Iroquois.

Quand l'Ambassadeur eut fait le trajet du Micheigan, il trouva huit cens Iroquois qui venoient en guerre pour enlever le premier village sur lequel ils tomberoient. Les Iroquois ne purent alors s'empêcher de calmer leur ressentiment, ils donnerent leur parole à l'Ambassadeur qu'il y auroit d'orénavant une barriere entre sa Nation, ses Alliez & la leur, & que la riviere de Chigagon feroit les limites de leurs courses. Ils le renvoyerent avec des presens, lui donnant un des leurs des plus considerables, avec un jeune guerrier pour l'accompagner, & tournerent en même temps leurs armes contre les Chaouanons.

Ce Chef passa par les Miamis, les Maskoutechs, & les Kikabous, où il fut reçû

avec

avec les honneurs du Calumet & comblé de presens de Castors. Ces Nations députerent deux Miamis pour l'accompagner à son retour, afin d'y traiter la Paix. Il vint chez les Outagamis, qui s'efforcerent de lui donner des preuves de leur estime, & il arriva enfin à la Baye, où les peuples ne manquerent pas de lui marquer la joye qu'ils avoient d'être de leurs amis. Ils lui firent present de Pelleteries, & de deux grands Canots pour emporter les presens qu'il avoit reçûs de toutes parts. Les Miamis qui accompagnoient l'Iroquois suivirent le lac, & passent *le grand Portage* de Ganatcitiagon, par lequel ils se rendirent au lac Frontenac & à Kenté, où il y avoit une Mission Françoise & un grand village d'Iroquois. Ils furent de là au Fort Frontenac, où étoit Monsieur de la Sale, qui leur fit plusieurs presens, les assurant qu'il iroit les voir dans leur païs.

Cette armée d'Iroquois se divisa en deux, six cens allerent contre les Chaouanons, & deux cens suivirent la riviere de Chigagon; ils y rencontrerent des Islinois qui revenoient de Michilimakinak avec quelques Outaouaks, dont ils prirent & tuerent dix-neuf. Les Islinois avertis de ce coup modererent leur ressentiment, ils auroient pû les aller attaquer, mais ils en-

voyerent à *Onontio* (qui étoit pour lors Mr. de Frontenac, lequel étoit arrivé en Canada en 1672) un paquet de Castors, par lequel ils se plaignoient que les Iroquois avoient violé la Paix, & qu'ayant eu peur de lui déplaire ils n'avoient pas voulu les chercher pour leur livrer combat, qu'ils lui demandoient cependant justice. Ce nouveau General leur envoya un Collier par Mr. de la Forest, qui leur marquoit de se défendre si ils étoient une autre fois attaquez, mais qu'ils ne se mirent point en marche pour les aller trouver chez eux.

L'on a beau faire la Paix avec les Iroquois, quand ils peuvent attraper quelqu'un à l'écart ils ne lui font point de quartier.

CHAPITRE XII.

Les Outaouaks prennent ombrage d'une Barque que Mr. de la Sale fait construire dans leur lac, pour venir commercer chez eux, ils envoyent des Députez pour faire égorger tous les François.

SI l'on void aujourd'hui la découverte qu'on a faite de l'embouchure du Missisipi, l'on peut dire que l'on a profité des

lumieres de Mr. de la Sale, qui a d'abord connu tous ces païs, il est le seul qui ait sçû penetrer ce vaste continent. En effet, aprés avoir mis ordre à toutes ses affaires il visita en 1676. le lac Frontenac, Herier, Huron, & le Mechéigan, qui ont tous communication les uns dans les autres, à la reserve du *portage* de Niagara, qui est de quatre lieuës entre le lac Frontenac & le lac Herier. Plusieurs Nations vers le Sud avoient été averties qu'il vouloit en découvrir la Mer. Il rencontra au fond du lac Mechéigan des Miamis, qui l'attendoient en chassant ; ils lui indiquerent leur village & celui des Islinois, qui étoit dans une riviere que Joliet avoit découverte ; il y alla & leur fit quantité de presens, les engageant de venir s'établir dans le Mechéigan, où il alloit faire un établissement dans lequel il y auroit toutes sortes de marchandises pour l'utilité de ceux qui voudroient lier commerce avec lui ; il y laissa du monde pour construire un Fort, & repassa au Fort Frontenac, au travers des terres, avec un Sauvage & quelques François. Il décendit à Montreal où il prit des Charpentiers de Navires, cinquante Sokokis & de *Loups*, avec lesquels il retourna à son Fort. Il y ordonna embarquement de toutes sortes de mar-

chandises qu'il fit mettre dans ses Barques pour être déchargées à Niagara, & il les fit porter par terre au dessus de ce fameux *Saut*.

L'entreprise qu'il forma dans ce lieu étoit un projet trés-avantageux à la gloire du Roi, & qui donnoit jour à la découverte de quantité de peuples qui ne pouvant venir à Montreal à cause du trop grand éloignemeot, se seroient trouvez fort heureux que l'on se fut établi chez eux, mais le succez fut malheureux. Cette Barque étoit du port de soixante tonneaux; Mr. de la Sale la nomma le Grison, par raport aux armes de Mr. le Comte de Frontenac, qui ont deux Grisons pour supôts. Le Pere Hennequin Recolet en fit la Benediction. Elle étoit Pontée & on y mit du canon. Il fit donc construire une grande Barque pendant l'Hiver, au dessus du Saut de Niagara, dans laquelle il s'embarqua au commencement du mois d'Août 1679. avec tous ses effets, sous la conduite d'un habile Pilote. Il n'y avoit qu'un rapide à passer qui fait le dégorgement du lac Huron pour se rendre à Michilimakinak, qu'il franchit à la faveur d'un vent favorable. Les Sauvages voyant la Barque à la voile admirerent l'industrie du François, qui avoit pû conduire sur leur lac une

Machine qui leur paroiſſoit tout-à fait extraordinaire, ils en furent cependant choquez,& ils conçûrent dans le moment une idée ſi forte de tous les malheurs qui les menaçoient, qu'ils jurerent la perte des François. Ils eurent aſſez de politique pour déguiſer leur reſſentiment. Ils reçûrent Mr. de la Sale avec de grands applaudiſſemens : ils lui témoignerent même l'empreſſement qu'ils avoient de faire avertir les Nations de tous les lacs pour venir conſiderer cette Merveille. Je me repreſente cette Machine comme le cheval de Troye. Tous ces peuples qui étoient venus en foule admirerent à la verité ce bâtiment, mais ils dirent entr'eux que ſi ils le ſouffroient naviger dans leur lac, ce ſeroit le veritable moyen de perdre leur liberté, & que les François les tiendroient infailliblement dans un rude eſclavage. Ils reſolurent en détruiſant la Barque d'égorger tous les François qui ſe trouveroient chez eux, & de ſe jetter en même temps ſous la protection des Anglois, dont ils avoient eu la connoiſſance.

Mr. de la Sale crût être obligé de vendre ſes marchandiſes à bon marché, pour tâcher de s'inſinuer dans leurs eſprits, & de les engager inſenſiblement à un commerce ouvert. Ce bon marché ne fit encor

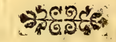
qu'augmenter leur défiance, plus il séjournoit chez eux, & plus ce bâtiment leur donnoit de l'ombrage, ils envoyerent des Députez en toute diligence aux Islinois, & aux Nations qui étoient sur le chemin, pour leur dire de se défier des François. *Nous sommes morts*, leur mandoient-ils, *nos familles & les votres seront à l'avenir réduites à la servitude des François, qui leur fera labourer la terre, & les accouplera sans doute comme ils font leurs bœufs. Ils sont arrivez à Michilimakinak, dans un Fort qui flotte sur l'eau, que l'on ne peut aborder si on ne les surprend. Ce Fort a des aisles, qui pourra quand il voudra détruire quelque Nation. Il doit aller aux Islinois par les lacs, tous les François qui commercent ici se mettront dedans son grand Canot, & seront assez forts pour nous rendre tous esclaves, si nous n'empêchons leur entreprise. Nous avons connoissance des Anglois qui nous fourniront des marchandises à meilleur prix qu'eux. Les François veulent nous trahir & nous dominer; ces presens sont les poignards que nous vous donnons sous terre, afin de n'être point découverts pour massacrer tous les François qui sont chez vous, & pour vous dire que nous en feront de même aux notres.* Le Chef des Sauteurs fut plus prudent que tous ces

peuples qui lui avoient envoyé des presens pour être de la même conjuration : Il leur répondit, *vous êtes des enfans, vous ne connoissez pas l'Anglois, qui est le pere de l'Iroquis, contre lequel Onontio notre pere a entrepris la guerre, & qu'il a contraint de demander la Paix, ce qu'il en a fait n'a été que pour nous mettre à l'abri de sa barbarie. Quand vous aurez accompli ce mouvement extravagant que vous vous proposez, savez-vous si l'Iroquois ne se servira pas du temps pour assouvir sa rage & la passion qu'il a de détruire toutes les Nations, & si son pere qui sera plus porté pour lui que pour nous, ne nous abandonnera pas à sa chaudiere. Je connois le Gouverneur des François qui ne m'a jamais trahi, & je ne me fie point à l'Anglois.*

C'est une chose surprenante que Mr. de la Sale n'eût pas connoissance de tous les projets que l'on tramoit contre lui. Il traita de toutes les Pelleteries de ces Nations qu'il fit embarquer, ne laissant dans sa Barque que cinq ou six François, ausquels il donna ordre de s'en retourner au premier beau temps : pour lui il continua sa route en Canots pour joindre les gens qu'il avoit laissez à la riviere de saint Joseph. A peine la Barque fut elle à la voile

qu'il s'éleva un orage qui la fit relâcher dans une petite baye, à six où sept lieuës de moüillage d'où elle étoit partie. Les Députez Outaouaks qui avoient engagé les Islinois dans leur conjuration, apperçûrent à leur retour la Barque qu'ils aborderent. Le Pilote les reçût parfaitement bien, l'occasion leur parut dans le moment trop avantageuse pour manquer leur coup. Ils poignarderent tous les François, * enleverent tout ce qui les accommodoit, & brûlerent la Barque. Elle avoit coûté plus de quarante mille francs, tant en Marchandises, Outils, Pelleteries, Equipage, Agrez & Asparaux. Monsieur de la Sale ne s'étant jamais douté d'une telle perfidie, aprés les preuves d'estime & d'amitié que ces peuples lui avoient donné, crût que son bâtiment avoit fait naufrage. Les Sauvages se crûrent de leur côté dégagez d'un fardeau qui leur paroissoit onereux, mais ils ne connurent pas en cela leur bonheur.

* En 1679.



CHAPITRE XIII.

Les Iroquois sont forcez dans une isle par les Islinois demandant la Paix. Mr. de la Sale fait la découverte du Missisipi sous le gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Ce qui se passa dans cette découverte. Fourberie des Islinois & cruauté des Iroquois.

A Mesure que l'on découvroit de nouvelles Nations, l'on tâchoit d'y introduire l'Evangile. Monsieur de la Sale avoit avec lui des Peres Recolets. Il trouva ses gens qui s'étoient retirez chez les Islinois. Il fit son établissement sur un rocher escarpé, qui n'étoit accessible que par un petit sentier, & les Islinois se retirerent dans une valée au pied de ce rocher. Les Miamis, les Maskoutechs, & les Kikabous, abandonnerent leur Village à son arrivée, parce que l'on avoit assasiné ceux qui servoient ces Religieux, ils s'établirent à trente lieuës de là, dans la riviere de saint Joseph. La Paix qu'ils venoient de terminer avec les Iroquois les mettoit comme à couvert de tous les incidens qui pouvoient leur arriver. Les pre-

sens qu'ils avoient donnez à leurs Députez étoient comme un gage de l'alliance qu'ils avoient contractée.

La Cour revoqua en ce temps les Congez,* c'étoit une vingtaine de Permissions que Sa Majesté accordoit aux Familles Gentils-hommes les moins aisez, pour aller commercer chez les Outaouaks, & que le Gouverneur general distribuoit aux personnes qu'il croyoit en avoir le plus de besoin. Un Conger étoit donc une Permission pour un an de mener un Canot de huit places chez les Outaouaks, chargé de marchandises. Ceux qui ne vouloient pas y monter les vendoient depuis huit jusqu'à douze cens francs. Celui qui l'achetoit choisissoit trois Voyageurs, ausquels il donnoit la valeur de mille écus en marchandises qu'il faisoit valoir, lesquels produisoient environ douze mille francs de profit. Le Proprietaire du Congé en avoit la moitié outre son principal, & les Voyageurs partageoient le reste. Ces gens-ci se rendoient ordinairement à Michilimakinak, ou bien ils alloient chez les Nations qu'ils croyoient avoir le plus de Pelleteries. Il se glissa tant d'abus parmi toutes ses graces du Prince, que ceux qui ne devoient être qu'un an prolongerent le

* En 1680.

temps, & d'autres y allerent de leur propre mouvement, de maniere que le Castor devint si abondant que les Fermiers d'Occident avoient de la peine d'en trouver le debit en France, ou la *debouche* chez les étrangers. Monsieur de la Sale voyant d'un autre côté son dessein traversé par le Commerce tumultueux que quelques François sans aveu venoient faire dans ses quartiers, ordonna à ses gens de les piller; & dans une Assemblée qu'il fit des Sauvages, il les pria de ne traiter avec aucun qui ne fut pourvû de ses Commissions. Il agissoit ainsi parce que le Commerce qu'il faisoit étoit le veritable moyen d'entretenir ces peuples, & qu'il ne pouvoit reüssir dans ses découvertes s'il ne les attiroit à soi. Il prit toutes les précautions necessaires pour empêcher les abus que pouvoient causer les ordres qu'il avoit donnez, cependant il ne laissa pas d'en arriver, car les Sauvages venant à se répandre jusques aux endroits où le Commerce étoit libre, pillerent indifferemment tous ceux qu'ils trouverent à l'écart.

Monsieur de la Sale ayant fini ses établissemens, partit au Printems en 1681. pour la découverte de la mer du Sud. Il fit commencer la construction d'une Barque à l'entrée de la riviere des Islinois, qui

tombe dans le Miſſiſipi. L'impatience qu'il eut de continuër ſon deſſein l'obligea de paſſer outre ſans la faire achever : il laiſſa du monde dans ſes Forts. Les Iſlinois ſe mirent en marche aprés ſon départ, en grand nombre, ſelon leur coûtume, pour faire leur chaſſe, ayant à leur tête le Chevalier de Tontien, un de ſes Lieutenans. Ce nom eſt fort connu en France par celui de la Tontine ; il eſt fils de feu Mr. de Tonti Gouverneur de Gayette à Naples, qui repaſſa en France avec ſa Famille aprés la revolution de ce Royanme. Le Roi le fit dans la ſuïte Seigneur & Gouverneur du païs des Iſlinois. Il avoit un pognet de cuivre, couvert ordinairement d'un gand. Ces peuples le redoutoient extrémement, ils l'apelloient bras de fer, il leur caſſoit ſouvent la tête & les dents d'un coup de poing quand il avoit des démêlez avec eux. Ils ne ſavoient pas dans les commencemens qu'il eut ce pognet, Ce Gentilhomme dans une ſortie qui ſe fit à Meſſine eut un coup de ſabre au poing, & pris priſonnier, il ſe le coupa luy même avec un coûteau, ſans attendre qu'un Chirurgien lui en fit l'operation.

Ils rencontrerent un parti d'Iroquois qui donnerent ſur eux, Mr. de Tonti alla au devant, pour leur faire reproche de ce qu'ils

qu'ils violoient la paix, il reçût un coup de couteau, les Islinois les chargerent en même-tems avec tant de rigueur, qu'ils les contraignirent de se sauver dans une Isle extrêmement couverte d'arbres, les flêches n'y pouvant penetrer, ils se retirerent dans une plaine, où ils avoient commencé le combat, les Iroquois revinrent à la charge; enfin aprés avoir été repoussez jusqu'à sept fois, ils furent obligez de se reduire dans ce bois comme dans un asile trés seur; mais l'apprehension où ils étoient, qu'étant bloquez, ils ne perissent de faim, les obligea d'envoyer aux Islinois des Députez qui réclamerent les François pour leur pere & demanderent à faire la paix avec eux, comme ils l'avoient faite avec les Miamis, afin de tous chasser ensemble. Les Islinois y consentirent à la sollicitation des François. Ils ne furent pas plûtôt separez les uns des autres, que les Iroquois surprirent un de leur Village dans lequel ils enleverent onze cens femmes & enfans.

Rien ne fut plus touchant que cette catastrophe, principalemeut pour des gens qui étoient pour ainsi dire, maître de leurs ennemis : quelqu'un de ces peres suivirent le chemin de ces Barbares pour tâcher de les surprendre; ils trouverent dans leur

campement des carcasses de leurs enfans que ces antropophages avoient mangez, ne voulant même d'autre nourriture que la chair de ces infortunez. Un Islinois arriva par hasard à la riviere de saint Joseph où il trouva les Iroquois qui faisoient de grands festins de chair humaine, il aperçût son fils embroché que l'on rôtissoit à petit feu. Quel horrible spectacle pour un pere ! la fureur le saisit & se jettant sur celui qui le tournoit il le poignarda & puis frapant à tort & à travers, il en blessa plusieurs, & gagna le Fort des Miamis qui lui donnerent asile.

Les Iroquois décamperent aussi-tôt avec leur proye, lors qu'ils furent arrivez en leur païs, ils jurerent l'entiere destruction des Islinois. La paix qu'ils venoient de faire n'avoit été qu'une tromperie pour se tirer des malheurs où ils se trouvoient engagez ; mais le ressouvenir d'avoir trouvé une Nation plus guerriere que la leur, les fit entrer dans le desespoir de ce qu'ils avoient été obligez de plier tant de fois sous les fléches de leurs ennemis ; ils partirent donc pour effacer cette tache.

Les Islinois se doutant bien d'ailleurs que les Iroquois se vangeroient de la confusion qui leur venoit de cette retraite

honteuse ; abandonnerent leur Village où les Iroquois ne manquerent pas de venir, ils ne trouverent que les perches de leurs cabanes, & ne pûrent même sçavoir où ils s'étoient retirez, ils diviserent leurs armées en deux pour tâcher de les découvrir. L'impatience où ils étoient de satisfaire leur ressentiment, fit qu'ils déchargerent leur rage sur une trentaine de Miamis & sur cinq cabanes de Maskoutechs, nonobstant la Paix qu'ils avoient juré entre eux, tant il est vrai que l'Iroquois ne peut vivre sans se repaître du sang humain. Les Maskoutechs furent trés-irritez de ce que Mr. de la Sale les avoit assuré de la foi & de la parole des Iroquois, de leur faire aucune insulte. Quand ils virent que leurs cinq cabanes avoient été la victime de la fureur des Iroquois, ils assassinerent un Pere Recolet qui s'étoit perdu dans les chemins. Les Nadouagssioux qui décendirent en Guerre trouverent le Pere Hennepin qu'ils emmenerent prisonnier avec ses gens sans se lier. Ils le prirent pour un Esprit n'osant l'aborder, & sans exagerer une circonstance tout-à-fait particuliere, ils lui donnerent à manger par respect au bout d'une Perche.

Monsieur de la Sale fit heureusement

ſa découverte de l'embouchure du Miſſiſipi, il trouva le Village des Chaouanons voiſins de la mer qui ſe diſpoſoient de venir chez les Miamis pour être plus à portée de commercer avec les François. Ils s'établirent proche de ſon rocher. Sa découverte étant faite il repaſſa en France en l'Automne de 1683. pour en faire ſon raport à la Cour, où il reçût toutes ſortes d'agrémens. La grace ſinguliere que le Roi lui accorda, fut de commercer ſeul dans tous les païs qu'il avoit reconnus.

CHAPITRE XIV.

Les Nations de la Baye des Puans font ſatisfaction aux Jeſuites, ſur l'aſſaſſinat de leurs domeſtiques. On engage nos Alliez de ſe joindre à l'armée de Mr. de la Barre contre les Iroquois. Harangue d'un François aux Outagamis. Pluſieurs autres faits curieux.

MOnſieur le Comte de Frontenac fut relevé par Mr. de la Barre, qui arriva avec Mr. de Meules Intendant, en Septembre 1682. Comme le changement de gouvernement en apporte ſouvent aux

affaires d'une Colonie, Mr. de la Barre tâcha de prendre un milieu pour accommoder l'interêt public, sans porter de préjudice à celui de Mr. de la Sale. L'on peut dire que la découverte de la mer du Sud donnoit jour à l'établissement d'un des plus beaux païs du monde, aussi Sa Majesté récompensa ses services avec beaucoup de grace & de prérogative : d'un autre côté Mr. de la Sale s'aproprioit seul le commerce des Miamis & des Islinois, qui fournissent pour lors le plus de Pelleteries, Mr. de la Barre envoya donc des Commandans en differens endroits pour obvier aux avis & aux desordres qui auroient pû se glisser de part & d'autre.

Les Nations de la Baye des Puans n'osoient plus décendre à Montreal depuis que les gens des Missionnaires avoient été assassinez sur leurs terres, parce qu'ils se persuadoient que nos coûtumes auroient pû être comme les leurs qui permettent de venger la mort non seulement sur les malfaicteurs ; mais encor sur les premiers de leurs Parens, sur leurs Alliez, même leurs voisins : quelques-uns d'eux plus résolus s'y exposerent, & voyant qu'on laissoit impuni les meurtres qu'ils avoient commis de toutes parts, ils conçûrent du mépris pour notre

Nation, & ils continuerent à piller & à massacrer presque tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart.

Il survint une maladie contagieuse dans la Baye qui causa beaucoup de mortalité, ce fleau les affligea extrêmement ; ceux qui en rechaperent se trouverent presque tous incommodez, les jeunes gens sur tout. Nos Missionnaires se trouverent fort embarassez au milieu de cette affliction ; car comme les Sauvages sont extrêmement superstitieux, ils s'étoient imaginez qu'ils avoient jetté un malefice sur eux, pour vanger la mort de leurs gens qui avoient été assassinez, peu s'en fallut que leurs maisons & leurs Eglises ne fussent brûlées, & qu'ils ne subissent la même destinée. Un Chef qui avoit entendu parler qu'on devoit se défaire de ces Religieux, vint s'établir à dessein auprés d'eux pour en arrêter le coup. Un François qui avoit assez d'ascendant sur l'esprit de ces Peuples leur dit que ces Peres étoient incapables d'avoir un ressentiment qui pût aller jusqu'à la vengeance. Qu'ils portoient la parole de l Esprit qui a tout fait & qui défend de se vanger, & qu'ils ne se servoient point de sort pour faire mourir les hommes ; au contraire qu'ils tâchoient de fléchir & d'appaiser l'esprit

quand il étoit courroucé : que leurs crimes ſeuls & leurs iniquitez pouvoient être cauſe de ce châtiment, qui ceſſeroit s'ils vouloient croire ces Eſprits & être de la priere ; c'eſt ainſi qu'ils apelloient l'aſſemblée des Chrétiens. Ce François qui étoit fort intriguant appaiſa les Sauvages, il alla de cabanes en cabanes pour adoucir leurs eſprits irritez, il ne trouvoit qu'afflictions & miſeres de toutes parts, il les fit aſſembler dans la cabane d'un Chef, où il leur fit de grands reproches ſur l'aſſaſſinat que l'on avoit fait des François, & leur demanda en même-tems une entiere ſatisfaction. Ils ſe défendirent d'une telle perfidie, & aprés beaucoup d'éclairciſſemens de part & d'autre, ils ſe dirent que les Malhominis en étoient les Auteurs. Ils promirent qu'étant leurs voiſins ils les engageroient de ſe trouver enſemble à la maiſon de la premiere Egliſe des Jeſuites pour ſatisfaire à ces morts : Il ſe fit cet hyver-là une entrevûë des Outagamis accompagnez des *Loups*, avec les *Sauteurs* & les *Nadouaiſſioux* ; un Chef Outagamis avoit formé un parti de trente jeunes Guerriers qui enleverent douze femmes & enfans des *Sauteurs*. L'on apprit auſſi-tôt à la Baye cette nouvelle. Le Commandant de Michilimakinak en-

voya des François pour prier les Outagamis de lui renvoyer une fille Outaouakse & une Sokokise, & de retenir les femmes des Sauteurs jusqu'à ce qu'ils eussent ramené quelques-uns de leurs enfans qu'ils gardoient depuis quelques années. Un Chef *Sauteur* qui s'étoit trouvé à ce Pourparler choqua sensiblement les Outagamis sur le refus qu'on lui fit de ses prisonniers. Ces François rencontrerent dans leur marche deux de leurs camarades que les Outagamis avoient voulu tuer, qui se sauverent en passant un grand courant à la nage. Lorsqu'ils furent arrivez chez les Outagamis ils les firent assembler. Le François le plus qualifié leur tint à peu prés ce discours.

Ecoutez, Outagamis, ce que je vais vous dire. * *J'ai apris que vous avez fort envie de manger de la chair des François, je suis venu pour vous satisfaire avec ces jeunes gens que vous voyez, mettez-nous dans vos chaudieres, & rassasiez vous de la chair que vous avez manquée.* Et tirant son épée hors du foureau il leur montra son estomach. *Ma chair,* continua-t'il, *est blanche & savoureuse, mais elle est bien salée, je ne croi pas que si vous la mangez elle vous passe le nœud de la gorge sans la*

* En 1683.

vomir, Le premier Chef de guerre lui répondit aussi-tôt : *Qui est l'Enfant qui mange son Pere dont il a reçû la vie ? tu nous as donné le jour quand tu nous as apporté le premier du Fer, & tu nous dis de te manger*. Le François lui repartit : *Tu as raison de me dire que je t'ai donné le jour, car quand je suis venu dans ton village vous étiez tous miserables comme des gens qui ne savent où s'arrêter, & qui sortent du plus profond de la terre. A present que vous vivez en repos, & que vous joüissez de la clerté que je vous ai procurée, vous voulez troubler la terre, tuër les Sauteurs, & soûmettre ceux que j'ai adopté devant vous, vomissez votre proye, rendez-moi mon corps que vous voulez mettre en votre chaudiere, craignez que la fumée qui en sortira, si vous le faite cuire, n'excite des vapeurs qui formeront des nuages orageux qui s'étendront sur votre village, lequel sera en un moment consumé des feux & des éclairs qui en sortiront, & qui seront suivis d'une grêle qui tombera avec tant d'impetuosité sur vos familles, que pas un n'en sera à couvert. Ne vous souvenez vous pas de vos ancêtres & de vous-mêmes qui avez été vagabonds jusqu'à present : êtes vous las d'être bien ? vomissez, croyez votre pere qui ne vous veut abandonner que lors que*

vous le contraindrez de le faire. Ecoutez ma parole & j'accommoderai les mauvaises affaires que vous vous êtes faites avec les Sauteurs.

Il n'en fallut pas davantage pour lui faire amener les prisonniers qu'il vouloit. L'arrivée de ces deux Filles à Michilimakinak arrêta tout à coup les Outaouaks, qui se disposoient d'aller en guerre contr'eux ; sur la nouvelle qu'ils avoient eu qu'elles avoient été tuées.

Des Sauvages de tous les villages de la Baye arriverent selon leur parole chez les Jesuites pour faire satisfaction de la mort de leurs gens. La chose ayant fait trop d'éclat, les introduisit d'abord dans l'Egise, où le Superieur leur fit une exortation, loüant leur bon dessein que Dieu beniroit ; & leur fit faire quelques Prieres. Delà ils entrerent dans une chambre, où le commandant des François étoit avec plusieurs personnes ; il fallut se conformer dans cette conjoncture à la maniere des Sauvages, qui répandent sur les morts les presens qu'ils font à ceux qui sont les parties interessées. Ils jettent donc quatre paquets de Castors & deux Coliers de Porcelaine, pour effacer le ressentiment que l'on pouvoit avoir de l'assasinat commis par eux chez les François. L'on se

piqua beaucoup ſur le point d'honneur, car on prétendoit que ce nombre de Caſtors n'étoit pas ſuffiſant pour eſſuyer des larmes. Les Jeſuites s'embaraſſoient fort peu de tous ces preſens ; ils étoient ſeulement obligez d'ériger une ſatisfaction publique de ces peuples pour tâcher de les contenir dans un eſprit de religion, ne s'occupant uniquement qu'à jetter les fondemens de la Maiſon de Dieu, & l'on pouvoit dire de ces Jeſuites ce que Jeremie diſoit de lui-même, *factus eſt in corde meo, quaſi ignis exæſtuans, clauſuſque in oſſibus meis.* Les Sauvages tomberent d'accord que ce preſent n'étoit pas ſuffiſant, mais que l'on devoit entrer un peu dans leur peine, les grandes maladies ne leur ayant pû permettre de chaſſer, & qu'ils prétendoient ſatisfaire le Printems ſuivant d'une maniere plus convenable.

Un Saki leva dans ce temps-là une *Chaudiere de guerre,* contre l'aveu de tous les Chefs de ſa nation : quelques-uns de ſon parti entrerent dans la cabane d'un François qui étoit couché. Celui-ci ſe doutant qu'ils venoient lui dire adieu, affecta de ronfler ; les autres attendirent le moment qu'il pût s'éveiller. Le François ſe reveillant tout à coup comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil, dit tout

haut en langue Sakise, les Sakis qui vont en guerre seront défaits. Ces guerriers lui demanderent qui étoit la cause de la motion où il étoit ? Il leur dit qu'il rêvoit dans ce moment qu'il voyoit dans des campagnes du Nord du Missisipi, en deça du village des Sioux, un Camp de Nadouaissioux, où il y avoit du feu allumé, & une grande bande de chiens noirs, & quelques chiens blancs; les y ayant trouvez s'étoient battus, que les noirs avoient devoré les blancs, à la reserve du plus gros qui étoit resté le dernier, & qui n'en pouvoit plus, qu'il avoit voulu s'arracher lui même de leur gueule, que tous les noirs vouloient se jetter sur lui pour le devorer, & que la peur de l'être effectivement l'avoit fait éveiller, avec le saisissement qu'ils venoient de remarquer. Cette fixion eut plus d'effet que toutes les sollicitations de ces Chefs, qui ne pouvoient empêcher ce parti fait si à contretemps, car ces jeunes guerriers allerent raconter le danger du François, dont ils interpreterent le sens, en se representant les Nadouaissioux pour les chiens noirs, & les Sakis pour les blancs, ils ne manquerent pas de dire que l'Esprit s'étoit servi du François dans cette rencontre, pour les détourner d'une entreprise qui leur

leur auroit été ſans doute ſuneſte.

Mr. de la Barre fut fort mécontent des Iroquois qui avoient violé la Paix par les irruptions continuelles qu'ils avoient faites. Il envoya des Coliers à Michilimakinak pour faire marcher toutes les Nations. On preſenta le caſſe-tête aux Hurons. Les autres Nations le refuſerent. Le caſſe-tête eſt une maniere de hache-d'arme qui eſt le ſimbole d'une Guerre que l'on déclare ; la coûtume eſt de le preſenter avec pompe au milieu d'une danſe, où chacun s'anime avec tout ce que la fureur peut inſpirer de plus affreux. L'on prit cependant ces Peuples dans le bon moment ; ils accepterent le caſſe-tête & demanderent quelque temps pour conſtruire des Canots afin de faire une plus grande flote. Les préparatifs étant preſque achevez, les François prirent les devans. Les Outaouaks les joignirent à ſoixante lieuës de là. L'armée s'arrêta pour avoir le temps de chaſſer. L'on n'a que faire dans ces païs de Munitionaires ni de Vivandiers dans un camp, chaque ſoldat & chaque Guerrier s'embaraſſe peu d'un attirail de proviſions de bouche ; car à meſure qu'elles manq ent ils s'arrêtent pour tuër des bêtes, ils en trouvent ſuffiſamment. On leur donna quelques bouts de tabac pour honorer

davantage un festin de Guerre qu'ils firent. Aprés trois jours de marche les jeunes Guerriers mirent pied à terre pour chasser dans les bois. L'on entendit un si grand bruit de mousqueterie que l'on crût que nos gens étoient surpris des Iroquois ; on fut au secours, mais l'on fut réjoüi de les voir seulement aux prises contre quantité de biches qu'ils avoient investis. Un François se tua malheureusement de son fusil. Les Outaouaks se figurerent dans le moment de mauvais présage de cette Guerre, on les vit même en balance pour s'en retourner chez eux, & comme on leur reprocha leur peu de fermeté, ils poursuivirent leur route. L'on trouva quelques jours aprés plusieurs bandes de bêtes fauves dans de petites Isles. Un jeune Sauvage voulant tirer sur une biche cassa le bras de son frere qui en mourut. Ce fut pour lors une consternation universelle parmi les Outaouaks qui disoient que tout leur étoit fatal, que les François seroient cause de leur mort & qu'il falloit les tuër. On les prit par toutes les voyes les plus engageantes. Cependant comme elles ne faisoient aucun effet sur eux, on leur dit que ce n'étoit pas sans sujet qu'ils pleuroient leurs femmes & que l'on avoit bien jugé que dés lors qu'ils auroient quitté leur

Village de vûë ils le regretteroient. On eſt même ſurpris leur dit un François, que vous ſoyez venus ſi loin. Vous êtes des lâches qui ne ſçavez pas la Guerre, qui n'avez jamais tué des hommes, vous n'avez mangé que ceux qu'on vous a donnez liez & garotez. Ce reproche lui attira des injures bien atroces, tu verras lui dirent ils ſi nous ne ſommes pas des hommes quand on donnera l'attaque. Nous allons continuer & ſi tu ne fais pas ton devoir comme nous, nous te caſſeront la tête. Vous ne ſerez pas en cette peine leur repliqua-t-il ; car à la premiere huée vous lâcherez tous le pied. Les Chefs animerent tous leurs Guerriers & voulurent être à la tête de ce petit corps d'armée pour faire voir qu'ils étoient veritablement des hommes ; & il ſuffit à un Sauvage de dire je ſuis homme pour braver la mort. Le mauvais temps qui regnoit ſur le lac herier empêcha de s'embarquer. L'on vit venir pluſieurs Canots que l'on reconnut être des Alliez. Les vagues étoient ſi groſſes qu'il n'y avoit pas moyen de débarquer. Les Outaouaks ſe jetterent au milieu des flots qui leur paſſoient par deſſus la tête & facilitoient le débarquement aux Outagamis. Ceux-ci venoient reparer la faute qu'ils avoient faite d'a-

voir refusé d'abord de se joindre aux autres Nations. L'on ne marche jamais en Guerre que l'on envoye des découvreurs pour couvrir la marche. Un Illinois & un Outagamis nouvellement partis de leur Village contrefaisoient par hasard le Cerf. Un découvreur François entendant le sifflement dans l'épaisseur du bois apperçût quelque chose de blanc qui remuoit des branches, il tira dessus. Il se trouva que c'étoit un Outaouaks à qui il cassa le pognet & qu'il perça du même coup la chemise de l'Illinois ; surcroît de disgrace. Il sembloit effectivement que tout s'opposoit aux François. Les Outaouaks modererent leurs ressentimens & firent à leur tour de grands reproches aux François. Etes-vous des Guerriers vous autres François qui faites tirer vos découvreurs. Apparemment que vous voulez avertir les ennemis de notre marche afin de les faire fuïr s'ils sont foibles,& s'ils sont nombreux de les obliger de se mettre en embuscade pour nous charger ; ils n'avoient pas tout le tort, quelques uns plus insolens disoient. Les François nous tuent, nous devrions nous battre contre eux. Ils nous veulent trahir & nous livrer à l'ennemi. Le blessé qui entendoit ce discours leur dit : qui vous fait parler en insensez ! Etes vous morts ?

Oüi nous sommes morts si tu meurs. Quand je mourois, leur repliqua-t-il, ma mort ne doit rien vous faire entreprende que contre les Iroquois ; en partant j'ai abandonné mon corps au sort des armes, & si je meurs c'est l'Iroquois qui me tuë puisque je suis parti pour lui faire la Guerre.

Pendant que toute l'Armée passoit le portage de Niagara l'on avoit envoyé des découvreurs au lac Frontenac pour voir si les ennemis ne paroîtroient pas, & si l'on n'appercevroit pas quelques-unes de nos barques aprés avoir fait ce chemin. L'on arriva à la riviere de Niagara sur le bord de ce lac. C'étoit le rendez-vous des troupes de la Colonie qui devoient se joindre à tous les Alliez, & l'on devoit trouver des munitions de Guerre & de bouche. Ce manquement de parole ne leur plût gueres. Les Outagamis tâcherent de pacifier les choses ; mais les Chefs Outaouaks firent avertir les Commandans François qu'ils vouloient déliberer sur les dernieres mesures qu'ils avoient à prendre. Lorsque l'on se fut assemblé ils tinrent ce discours. *Vous avez dit que nous n'étions pas des hommes. Nous te voulons montrer, François, que nous avons du cœur, & nous te disons que puisque tu*

nous as menti, nous promettant tant de belles choses que nous ne voyons pas, nous allons affronter le Village des Iroquois. On leur répondit que l'on ne vouloit pas les exposer à un si grand danger, & qu'il falloit prendre le nom du lac pour se rendre au Fort Frontenac, où il y avoit des François établis qui donnerent des nouvelles de l'armée, que si elle n'y étoit pas arrivée, on l'attendroit, si elle avoit passé outre on la suivroit. Ce ne fut alors qu'injures & qu'invectives qu'ils firent aux François sur leur peu de valeur. Les uns étoient du sentiment qu'il falloit plûtôt aller au Fort Frontenac, d'autres vouloient que l'on alla contre les Iroquois, tous ces faux braves faisoient de grands fracas, & se seroient trouvez fort embarassez s'ils avoient été seuls contre les ennemis : il n'étoit pas de la prudence aux Commandans François de conduire trois cens François contre quinze cens Tsonnontouans sous l'exorte des Outaouaks, déja trop ennuyez du Voyage & trop prévenus de tant de vains présages dont ils s'étoient infatuez. L'on envoya quelqu'un dans le camp pour tâcher de les adoucir, & aussitôt qu'on leur eut dit que les Françoisq ui avoient été jusqu'alors maîtres de la marche, leur laissoient la liberté de l'être à

leur tour, ils ne balancerent pas de mettre leurs Canots à l'eau & de prendre la route du Nord, que l'on souhaitoit avec ardeur, laissant-là ceux qui avoit été du sentiment contraire. L'on campa la même nuit sur le bord du lac & l'on entendit à minuit sur l'eau un coup de fusil vis-à-vis le camp. On cria aux armes. Les Outaouaks accoururent au corps de garde & montrerent en cela leur zele. On entendit aprés une voix qui disoit en langue Outaouakse, que la barque étoit à Niagara. L'on oublia pour lors tout le passé & la joie devint universelle. Un Canot de huit Outaouaks débarqua dans le moment, qui rapporta qu'une barque avoit moüillé le soir à la vûë de ce lieu. Les Commandans dépêcherent un Canot pour donner avis à l'équipage de l'arrivée de la flote Outaouakse qui alloit s'y rendre. Quand les Outaouaks apprirent en arrivant que la paix étoit faite avec les Iroquois, ils vomirent mille injures contre les François. L'on engagea cependant les plus considerables des Chefs de se rendre à Montreal pour voir le Gouverneur general. Le sujet de cette Guerre vint de ce que les Iroquois avoient pillé & tué des François qui traitoient chez nos Alliez, sous prétexte que Mr. de la Barre avoit permis à ceux-ci de piller les François qui

n'avoient point de commissions pour traiter chez eux. Il se glissa tant d'abus parmi les Nations qu'elles pilloient & tuoient indiferemment tous ceux qu'elles trouvoient à l'écart. Les Iroquois toûjours avides du sang humain profitoient de l'occasion plus que les autres. Mr. de la Barre ayant appris ce desordre voulut avoir raison d'eux. Il partit pour cet effet, avec les troupes de la Colonie, & donna ordre aux Commandans qui étoient chez les Outaouaks de les faire partir & de se trouver à Niagara. Les maladies se communiquerent parmi les François, & l'Armée fut extrêmement affoiblie. Mr. de la Barre voulant cacher aux Iroquois cette disgrace fit marcher à part quatre cens hommes du côté des Onnontaguez & leur envoya Mr. de la Forêt qui commandoit au Fort de Frontenac, pour leur dire qu'il seroit bien-aise de parler à quelques Chefs; ils se rendirent à son Camp, où il leur demanda ce qui les avoit engagez de rompre si promptement la Paix par tous les assassinats qu'ils avoient commis sur les François, qu'ils avoient rencontrez chez les Outaouaks. Les Iroquois desavouërent tous ces meurtres, déclarant que leurs cinq Nations n'y avoient aucunement trempé & qu'ils étoient au desespoir si quelques jeunes gens avoient eû cette temerité, l'on fut content

de cet aveu * l'on fit la Paix & l'on se garda bien de leur faire connoître que la maladie avoit mis tout en desordre dans l'Armée. C'eût été un plus grand embaras si nos Outaouaks eussent rencontré en chemin des Iroquois en leur parti de chasse; car ceux-ci qui ne se seroient point tenu sur la défensive n'auroient pas manqué d'en être les victimes, & les Iroquois n'auroient pas manqué de vanger la mort de leurs freres, & auroient pû sans doute couper chemin à tous nos malades dont ils n'auroient pas eu de peine à se défaire.

CHAPITRE XV.

Monsieur de la Barre choisit Perrot pour faire la découverte des peuples de l'Ouest. La conduite qu'il tint chez les Agoez & les Nadouaissious, qui sont à plus de sept cens lieuës de Quebec.

LE nom François se rendoit recommandable de toutes parts, les Peuples les plus éloignez qui avoient profité des avantages de son alliance, trouvoient un grand changement du premier état à celui où ils étoient quand ils avoient

* 1684.

gu erre contre des Nations qui nous étoient inconnuës, ils sçavoient la terminer heureusement à la faveur des armes qu'ils avoient eûs de nous. Plus nous faisions de découverte & plus nous voulions en faire. Le Nord nous étoit connu & le Sud le devint insensiblement. Il faloit encore penetrer dans l'Oüest où l'on sçavoit qu'il y habitoit beaucoup de Nations. Mr. de la Barre au Printems * envoya vingt François pour en faire la tentative sous la conduite du sieur Perrot à qui il donna des provisions de Commandant de cette contrée. Lorsqu'ils furent à cinquante lieuës de Montreal ils trouverent des Outaouaks qui y venoient, l'usage voulant que les Voyageurs qui se rencontrent mettent pied à terre pour s'informer des nouvelles de part & d'autre. Ceux-ci dirent que la Nation des Sauteurs avoit été détruite par les Outagamis, & qu'ils alloient à *Onontio* leur Pere pour lui demander des armes en échange de Pelleteries, afin de vanger les Sauteurs. Quoique ces Peuples eussent souvent des querelles il étoit cependant de l'interêt de la Colonie de les empêcher de se détruire. Le Commandant de ces vingt François en donna avis à Mr. de la Barre, qui écri-

* 1683.

vit aux Peres Jeſuites & au Commandant de Michilimakinak d'empêcher les Outaouaks de rien entreprendre contre les Outagamis. Les Outaouaks ſe doutant bien que Mr. de la Barre ne donnoit point dans leur entrepriſe, & que toutes les lettres dont il les avoit chargez pourroient y apporter quelques obſtacles, les brûlerent, à la réſerve de celle qui s'adreſſoit à Perrot, parce qu'ils s'imaginerent qu'étant de leurs amis il les favoriſeroit lui-même dans leurs deſſeins. Tout ce qu'ils dirent aux Jeſuites à leur arrivée fut qu'*Onontio* leur avoit les Outagamis *pour boüillon*. Le contraire fut connu par la lettre que reçût Perrot, où Mr. de la Barre défendoit expreſſement que les Outaouaks inſultaſſent les Outagamis, & lui marquoit d'acommoder leur different.

Un Chef Sauteur avoit une Fille de dix-huit ans en eſclavage depuis un an chez les Outagamis, qu'il ne pouvoit retirer. Dans cette mauvaiſe conjoncture l'aprehenſion où il étoit qu'on ne le brûla lui-même s'il faiſoit mine de la leur demander lui ôtoit le courage : il en prit la reſolution & ſe joignit à nos François. Toutes les nations de la Baye avoient apporté aux Outagamis quantité de preſens pour

racheter cette Fille, mais rien ne fut capable de les fléchir, on craignoit même qu'elle ne fut sacrifiée aux manes du grand Chef que les Sauteurs avoient tué. Ce pere affligé ne trouvoit aucune consolation dans tous les endroits où il passoit, parce que ces peuples lui disoient que les François n'étoient pas parens des Outagamis comme eux, il ne retireroit jamais sa Fille. Perrot le fit rester à la Baye, de crainte que les Outagamis ne le lui ravissent & ne le missent à la grillade. D'abord qu'il fut arrivé à leur village ils l'aborderent tous fondant en larmes, lui faisant le recit de la trahison des Sauteurs & des Nadouaissious, ils lui dirent que leur grand Chef avoit été tué dans le combat avec cinquante-six de leurs gens, & quoi qu'ils ne fussent que deux cens ils avoient mis en déroute les ennemis, qui étoient au nombre de huit cens combatans. Ce discours lui donna occasion de parler de cette Fille, & les ayant fait assembler il leur parla de la sorte.

Vieillards Outagamis, Chefs, Jeunesse, écoutez-moi. J'ai sçû que pour faire une bonne Paix avec le Sauteur & le Nadouaissious, par une entrevûë que nous eûmes ensemble, le premier avoit engagé celui-ci à vous mettre & vos Familles dans leurs

leurs chaudieres. C'est l'Esprit qui a tout créé qui nous a fait connoître le peril où vous avez été : nous l'avons prié d'avoir pitié de vous, & que sa Toute-puissance vous délivre de la trahison de vos ennemis, qui n'ont eu aucune de vos dépoüilles, n'y les chevelures de vos morts : il vous a fait maîtres du Champ de Bataille, vous avez fait des Prisonniers sur eux, & vous avez coupé les têtes de ceux que vous avez tué, c'est la derniere preuve de la valeur d'un Sauvage. Vous ne devez pas attribuër la Victoire à votre generosité, c'est cet Esprit qui a combatu pour vous que vous devez reconnoître comme votre liberateur. Que voulez vous faire de cette Fille Sauteuse que vous retenez il y a long-temps ? Est-elle capable en la gardant d'assoupir le ressentiment que vous avez contre sa nation ? Elle est à moi, je vous la demande, je suis votre pere, c'est l'Esprit qui s'est servi de moi pour venir chez vous, comme le premier François qui ait ouvert la porte de votre cabane. Tous ces peuples de la Baye qui sont mes enfans sont vos freres, prévoyant votre refus ils craignent les malheurs qui vous menaçent, avalez votre desir de vengence *si vous voulez vivre.* Il avoit son Calumet à la main en leur parlant, qu'il presenta à la bouche du frere du

grand Chef pour le faire fumer ; ce qu'il refuſa : il le preſenta à d'autres qui le reçurent. Enſuite il le remplit de tabac, & le preſenta encore au premier juſqu'à trois fois, & il le refuſa comme il avoit déja fait ; ce qui obligea Perrot de ſortir dans le moment fort indigné. Les Outagamis ſont de deux extractions, les uns ſe nomment Renards, & les autres de la Terre-Rouge. Celui qui refuſoit le Calumet étoit Chef des Renards, qui avoit pris la place de ſon frere. Le Chef de la Terre-Rouge ſuivit Perrot, & le mena dans ſa cabane, où il fit aſſembler tous les Vieillards & les Guerriers de ſa nation, & leur parla ainſi.

Vous avez entendu Metaminens votre pere (c'eſt le nom par lequel il étoit connu) qui nous veut donner la vie, & nos freres les Renards nous la veulent ôter ; nous voulant faire abandonner de l'Eſprit, auquel ils refuſent une Eſclave : apportez-moi des chaudieres je leur parlerai, j'éprouverai leur bonne volonté, & je ſaurai s'ils me refuſeront. J'ai toûjours été le ſoûtient de leur village, mon pere & mon frere défunt ſe ſont toûjours expoſez pour eux, ayant perdu beaucoup de jeunes gens pour les défendre ; s'ils me refuſent je loue mon feu, *& je les abandonne à la fureur de leurs ennemis.*

Aprés qu'on lui eut apporté ces chaudieres & quelques marchandises, il prit son Calumet & entra dans la cabane de cet opiniâtre, avec un Cortege de ses Lieutenans, & lui dit : *Mon Camarade, voila le Calumet de nos ancêtres qui sont morts : Quand il survenoit quelques affaires dans notre village ils le presentoient aux tiens, qui ne l'ont jamais refusé, je te le presente rempli de ces chaudieres, & te prie d'avoir pitié de nos enfans, & de donner cette Sauteuse à Metaminens qui te l'a demande. Il a été toûjours notre pere. Le Chef des Renards fuma & fit fumer tous ses parens.* Le Chef de la Terre Rouge retourna à sa cabane, & dit au sieur Perrot Commandant que l'affaire étoit faite, & qu'il auroit la Sauteuse. Il se leva pendant la nuit un si grand orage qu'il sembloit que toute la machine du monde se démontoit ; une grosse pluye, les éclairs & le tonnerre ; faisoient un si grand fracas, qu'ils crurent être perdus. Comme tous les Sauvages sont naturellement superstitieux, ils s'imaginoient que l'Esprit étoit irrité contre eux. L'on n'entendoit dans le village que plaintes des vieillards qui disoient, que perse-tu Onkimaoüassam, veux-tu faire mourir tes enfans ? aime-tu mieux la Fille Sauteuse que toutes les familles de ton

village, n'as-tu pas conçu ce que te dit Metaminens, qui nous aime & nous veut faire vivre, *nettoye ta natte de cette ordure qui infectera notre terre.* L'effroi les avoit mis si fort hors d'eux-même, qu'ils crûrent que l'Esprit les alloit abîmer. Onkimaoüassam ne savoit plus lui-même où il étoit. Il se radoucit & n'osa plus paroître devant Metaminens, qui étoit ravi de cette peur, parce qu'il savoit bien que c'étoit le veritable moyen d'avoir bien vite cette Esclave sans le secours de qui que ce soit.

Onkimaoüassam alla prier le Chef de la Terre-Rouge de la lui mener: *Je n'ose me presenter*, lui dit-il, *devant Metaminens, voila la Sauteuse méne lui.* Celui ci lui répondit, *c'est à toi à lui donner, afin que croyant que cela vient de toi il ne te veuille point tant de mal.* La pluye continuoit cependant toûjours, ils entrerent dans la cabanne de Perrot avec la Fille, le priant d'arrêter ce fleau qui les menaçoit, & d'empêcher que les Sauteurs & leurs Alliez ne leur fissent plus la guerre. Il les remercia par un present de tabac & d'une chaudiere, dans le temps qu'il voyoit à peu prés que la pluye alloit finir, leur disant que cette chaudiere leur serviroit de toict pour les garantir de la pluye, & qu'ils fumeroient paisiblement & sans

crainte que l'Esprit les punit. Perrot ne se sentant pas assez bon Prophète pour faire cesser la pluye, jugea bien que s'il restoit encore long-temps avec sa prisonniere, les choses pourroient changer de face. Il prit congé d'eux nonobstant le mauvais temps, leur promettant qu'il deviendroit beau avant qu'il arriva à la Baye. Aprés avoir remis au Sauteur sa Fille il le renvoya par les terres, afin de détourner les gens de sa nation de venir contre les Outagamis en cas qu'ils fussent dans ce dessein. Il leur fit connoître qu'il l'avoit tirée de la chandiere du Renard, ayant abandonné son corps à sa rage; qu'il alloit demeurer chez eux pour les assurer qu'il ne feroient aucun mouvement; qu'il prit donc garde de ne pas agir en étourdi? que si les gens étoient assez indiscrets de vouloit aigrir leur esprit, les Renards lui casseroient la tête. Que s'il venoit à être tué par eux il pourroit s'assurer que les François vangeroient sa mort sur lui & sur sa nation. Il lui donna douze brasses de tabac pour faire present à ses Chefs. Les Chefs de la Baye ne furent pas peu surpris de l'heureux succez des François, & ils avoüerent qu'il falloit être Esprit comme lui pour obtenir ce que toutes les nations de la Baye n'avoient pû faire avec tous leurs presens.

La curiosité de nos François que Mr. de la Barre avoit envoyé, fut beaucoup excitée par tous les discours que leur tenoient les Sauvages, ils n'entendoient parler à la Baye que de nouvelles Nations qui nous étoient inconnuës, les uns disoient qu'ils avoient été dans un païs qui étoit entre le Midi & le Couchant, & d'autres arrivoient du dernier, où ils avoient vû de beaux païs, & dont ils avoient apporté des pierres bleuës & vertes, qui ressembloient à la turquoise, qu'ils étoient attachez au nez & aux oreilles. Il y en avoit qui avoient vû des chevaux & des hommes faits comme les François; il faut que ce soit des Espagnols du nouveau Mexique. D'autres, enfin, disoient qu'ils avoient commercé des haches avec des personnes qui étoient, disoient-ils, dans une maison qui marchoit sur l'eau, au dégorgement de la riviere des Assiniboüels, qui est à la mer du Nord-d'Oüest. La riviere des Assiniboüels se rend dans la Baye d'Husson au Nord, est proche le Fort Nelson.

Tous ces raports donnoit jour à tenter quelque chose de considerable. Les François partirent donc de la Baye des Puans avec quelques Sauvages qui avoient accompagné des Islinois dans l'Oüest, où

ils avoient été en guerre. Lors qu'ils arriverent vis-à-vis les Miamis & les Maſkoutechs, ils trouverent cinquante Sokokis & Loups, de ceux qui avoient été avec Mr. de la Salle dans ſa découverte, leſquels n'oſant demeurer ſur le chemin de guerre des Iſlinois, s'étoient retirez à la Baye pour y chaſſer aux Caſtors. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot n'étoit qu'à trois quarts de lieuës de ſon village, vint au devant de lui pour l'engager de ſe repoſer dans ſa Cabane. Ce Chef lui dit au milieu d'un feſtin qu'il lui fit, que ſa Nation avoit envie de s'établir auprés de ſon feu, & qu'il le prioit de lui en marquer l'endroit. Perrot lui dit qu'il alloit s'établir dans le haut de Miſſiſipi en deça des Nadouaiſſious, où il vouloit leur ſervir de barriere, parce qu'il ſavoit qu'ils avoient guerre enſemble. Il regalât les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabouks, de douze braſſes de tabac, & leur donna des chaudieres. Il leur dit par ce preſent qu'ils pouvoient ſe flâter que ces peuples ne feroient aucun acte d'hoſtilité, mais qu'ils ſe donnaſſent de garde de lever d'orénavant le caſſe-tête contre eux, qu'ils devoient attacher leurs haches au Soleil, parce que s'ils faiſoient la moindre irruption ſur eux, les Nadouaiſſious

croiroient indubitablement qu'ils ne se seroient établis si proches que pour faciliter à leurs ennemis les moyens de les perdre & de les détruire. Qu'au reste si quelques Miamis vouloient venir faire un feu auprés de lui pour y traiter de leurs Pelleteries, il les recevroit toûjours avec grande joye. Il leur dit en leur presentant les deux chaudieres qu'*Onontio* avoit abandonné les Islinois aux Iroquois qui passeroient du coté de *Chigagon*, & que s'ils faisoient leur chasse ils devoient la faire le long du bas de Missisipi, pour éviter de tomber entre leurs mains.

Ces François se rembarquent avec les Sokokis, & étans arrivez au portage qu'il faloit faire pour entrer dans une riviere qui tomboit dans le Missisipi, ils trouverent treize Hurons qui sachant le dessein qu'ils avoient de s'établir aux Nadouaissious, voulant les traverser & aller en guerre contre eux, afin d'ôter aux François la liberté de commercer, & de les empêcher de leur donner des armes & d'autres munitions. Les Hurons voulurent les preceder dans ce voyage, mais on les en empêcha bien, & ils auroient passé quelques mauvais quart d'heure si les Sokokis n'avoient appaisé le ressentiment des François: ceux-ci continuerent leur route jus-

qu'au fleuve. Ce fut-là où ils prirent des mesures, pour tâcher de découvrir quelques nations. Il y avoit assez de peine à le faire, parce que dans ce quartier, au delà du Missispi, ce sont des pleines d'une vaste étenduë, toutes desertes, dans lesquelles on ne trouve que des bêtes. L'on convient que les Puans feroient la premiere découverte; ils promirent que l'on entendroit parler d'eux dans quarante jours, & qu'aussi-tôt que l'on apercevroit de grands feux dans ces campagnes l'on devoit être assurez que l'on avoit trouvé une Nation. Ce signal devoit être reciproque : l'usage des peuples qui habitent ce Continent est lors qu'ils vont à la chasse au Printems & en Automne de mettre le feu dans ces prairies, afin de pouvoir se reconnoître. Le feu devient si grand, & principalement quand il vient du vent, & quand les nuits sont obscures, qu'on l'apperçoit de quarante lieuës. Ces campagnes sont remplies d'une infinité de bœufs beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, que l'on appelle ordinairement bœuf Islinois; le poil en est tout frisé & plus fin que la soye; l'on en a fait en France des chapeaux aussi beaux que ceux des Castors. Lors que les Sauvages en veulent prendre beaucoup ils les entourent par une enceinte de ses feux

qui brûlent les arbres dont ils ne peuvent se débarasser. Pendant que les Puans traversent ces terres en prenant vers l'Oüest & le Sud-Oüest, les François montoient en Canots vers l'Oüest; ceux-ci trouverent un endroit où il y avoit du bois, qui leur servit à faire un Fort : ils s'établirent au pied d'une montagne, derriere laquelle il y avoit une grande prairie, remplie de bestiaux. Ils apperçûrent au bout de trente jours des feux qui étoient fort loin, ils en firent de même. Les Puans connurent qu'ils s'étoient établis.

Il arriva au bout de onze jours de ce signal des Députez de la part des *Ayoës*, * qui donnerent avis que leur village approchoit dans le dessein de s'établir avec eux. L'entrevûë de ces nouveaux venus se fit d'une maniere si particuliere qu'il y avoit sujet de rire ; ils aborderent le François en pleurant à chaudes larmes, qu'ils faisoient couler dans leurs mains avec de la salive & autre saleté qui leur sortoit du nez, dont ils leur frotoient la tête, le visage & les habits. Toutes ces caresses lui faisoit bondir le cœur, ce n'étoit que cris & hurlemens de la part de ces Sauvages, que l'on appaisa en leur donnant quelque

* Les Ayoës demeurent assez loin par delà de Missisipi, vers le 43. degré de latitude.

coûteau & des alênes : enfin aprés beaucoup de mouvement qu'ils firent pour se faire entendre, ce que ne pouvant n'ayant pas d'Interprete, ils s'en retournerent. Il en vint quatre autres au bout de quelques jours, dont il y en avoit un qui parloit Islinois, qui dit que leur village étoit à neuf lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Les François les y allerent trouver, les femmes s'enfuïrent à leur arrivée, les unes gagnoient les montagnes, les autres se jettoient dans les bois en courant le long du fleuve, pleurant & levant les mains au Soleil ; vingt considerables presenterent à Perrot le Calumet, & le porterent sur une peau de bœuf dans la cabane du Chef, qui marchoit à la tête de ce Cortege. Quand ils se furent mis sur la natte ce Chef se mit à pleurer sur sa tête, en la moüillant de ses larmes, & des eaux qui distilloient de sa bouche & du nez ; ceux qui l'avoient porté en firent de même. Ces pleurs finis on lui presenta de rechef ce Calumet, le Chef fit mettre un grand pot de terre sur le feu, que l'on remplit de langues de bœuf, qui furent tirées au premier boüillon, on les coupa en petits morceaux, le Chef en prit un qu'il lui mit dans la bouche ; Perrot l'ayant voulu prendre lui-même, ce que le Chef ne voulut pas

jusqu'à ce qu'il lui eut mis, la coûtume étant de mettre les morceaux dans la bouche jusqu'à trois fois quand c'est un Capitaine, avant que de presenter le plat. Il ne pût s'empêcher de rejetter ce morceau qui étoit encore tout sanglant, on fit cuire ces mêmes langues dans une marmite de fer la nuit : aussi-tôt des gens dans une grande surprise, ils prirent leur Calumet & les parfumerent de la fumée du tabac. On n'a jamais vû au monde de plus grands Pleureurs que ces peuples, leur abord est accompagné de larmes & leur adieu en est de même. Ils ont l'air fort simple, & une grosse poitrine, un bon fonds de voix, ils sont extrémement courageux & bon cœur, ils prennent souvent les bœufs & les cerfs à la course, ils sont hurleurs, ils mangent la viande cruë, ou la font seulement un peu chauffer; ils ne sont jamais rassasiez, car quand ils ont dequoi ils mangent nuit & jour : lors qu'ils n'ont rien ils jeûnent avec beaucoup de tranquilité, ils sont fort hôpitaliers, & ils n'ont pas de plus grande joye que de régaler les étrangers.

L'envie d'avoir des Marchandises Françoises les engagerent d'aller à la chasse du Castor pendant l'Hiver, ils entrerent pour cet éfet dans la profondeur des terres.

Aprés

Aprés qu'elle fut faite quarante Ayoës vinrent traiter au Fort des François, Perrot s'en retourna avec eux à leur village, où il fut bien reçû. Le Chef le pria de vouloir bien accepter le Calumet que l'on vouloit lui chanter ? Il y consentit. C'est un honneur que l'on n'accorde qu'à ceux qui passent (selon eux) pour grands Capitaines. Il s'asseoit sur une belle peau de bœuf, trois Ayoës étoient derriere lui qui lui tenoient le corps pendant que d'autres chantoient, en tenant des Calumets à leurs mains, & les faisant aller à la cadence de leurs chansons. Celui qui le berçoit le faisoit aussi de cette maniere, & passerent une bonne partie de la nuit à chanter le Calumet. Ils lui dirent aussi qu'ils iroient passer le reste de l'Hiver à la chasse du Castor, esperant de l'aller voir au Printems à son Fort, & le choisirent en même temps par le Calumet qu'ils lui laisserent pour le Chef de toute la nation. Les François retournerent à leur Fort, où ils trouverent un Maskoutech & un Kikabouc, qui leur donnerent avis que leurs villages les avoit suivis, & qu'ils étoient à dix-huit lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Ils rapporterent que des François avoient engagé les Miamis à s'établir à Chigagon, où ils étoient allez malgré l'avertissement

qu'on leur avoit donné que les Iroquois y devoient passer, pour décendre de là contre les Islinois, que pour eux ils avoient jugé plus à propos de les venir chercher, les priant de leur prescrire l'endroit où ils vouloient qu'ils firent leurs feux. Perrot deux jours aprés partit avec eux, les peuples eurent bien de la joie de le voir ; il logea chez Kikirinous, Chef des Maskoutechs, qui le régala d'un grand Ours que l'on avoit fait boüillir tout entier. Ce Chef lui demanda la possession d'une riviere qui arosoioit un beau païs qui n'étoit pas loin du lieu où ils étoient, le priant de proteger en même temps toutes les Familles de leurs Nations, & d'empêcher les Nadoüaissioux de les insulter, avec lesquelles ils feroient la Paix, le conjurant même d'en être le Mediateur, & l'assurant de faire approcher un gros Village d'Islinois dont il avoit eu la parole. Perrot n'osoit guere se fier à leur parole, parce qu'il savoit qu'ils étoient la plûpart des antropophages, qui aimoient mieux la chair humaine que celle des animaux. Il leur dit qu'il n'aimoit pas beaucoup leur voisinage, qu'il jugeoit bien qu'ils demandoient à s'établir auprés de lui dans le dessein de faire quelques coups sur les Ayoës, lors qu'ils s'y attendroient le moins, & qu'il

ne pouvoit de plus se resoudre d'empêcher les Nadouassioux de les insulter eux-mêmes. Ils lui dirent qu'ils étoient surpris de ce qu'il se défioit de ses enfans, qu'il étoit leur pere, & que les Ayoës étoient leurs cadets, ainsi qu'ils ne pouvoient les fraper sans le fraper lui-même, puisqu'il les mettoit dans son sein, & qu'ils avoient teté le même lait qu'ils vouloient encore teter. Ils le prierent de leur donner reciproquement des armes & des munitions. Ce François n'ayant rien à leur repliquer les fit fumer dans son Calumet, & leur dit que c'étoit sa mamelle qu'il leur avoit toûjours presentée pour les allaiter, qu'il en allaitoit presentement les Nadoüaissioux, qu'ils n'avoient qu'à les venir enlever s'ils vouloient en même temps qu'ils jurassent leur perte. Il leur promit d'arrêter les Nadoüaissioux s'ils venoient en guerre contr'eux, & que s'ils n'obeïssoient pas à ce qu'il leur prescriroit il se declareroit leur ennemi, pourvû qu'ils ne le trahissent pas. Ils chasserent le reste de l'Hiver plûtôt aux grosses bêtes qu'aux Castors, pour faire subsister leurs femmes & leurs enfans.

Quelques François partirent pour avertir les Nadoüaissioux de ne pas se méprendre dans leur partie de chasse lors

qu'ils rencontreroient des Sokakis qui chassoient aux Castors le long du fleuve. Ils trouverent sur les glaces quatre vingt Canots de Nadoüaissioux, ravis de voir ces François ; ils retournerent à leur village pour en donner la nouvelle.

CHAPITRE XVI.

Monsieur le Marquis de Denonville fait avertir tous les Alliez de se joindre à lui contre les Iroquois.

QUelque temps aprés l'on aperçût trois hommes qui couroient à grand hâte, faisant des cris de morts. A mesure qu'ils approchoient du Fort on leur entendoit dire que tous les Miamis étoient morts, que les Iroquois les avoient défaits à Chigagon, où ils avoient été apellez des François, & que ceux qui restoient vouloient se venger sur eux. On les fit entrer au Fort, on leur donna à fumer, & ils reprirent insensiblement leurs sens. Aprés qu'ils eurent bien mangé & qu'ils se furent matachié de vermillon, on les questionna sur toutes les circonstances de ces nouvelles. Voici de quelle maniere parla le plus jeune, en s'adressant à Perrot.

*Quand tu fis present cet Automne à Apichagan Chef des Miamis, il partit le lendemain lui-même pour avertir tous les Miamis & nos gens de ce que tu lui avois dit, il les fit consentir à te suivre, aprés qu'il eut la parole de tous les hommes. Deux François ont envoyé des presens aux Miamis, pour leur dire qu'*Onontio *vouloit qu'ils s'établissent à Chekagou. Apichagan s'y opposa, & dit que ses gens avoient déja été tuez à la riviere de saint Joseph, lors que Mr. de la Salle les y fit établir. Les François ayant été cause de leur mort, que toi tu les aimois comme tes enfans, que tu ne l'avois pas engagé de venir chez toi, que tu l'avois seulement averti de ne se pas troubler portant ses armes contre ceux chez qui tu allois, & que tu lui avois dit que s'ils alloient à Chigagon ils seroient mangez de l'Iroquois.* Il empêcha dans ce moment ses gens de croire les François, ausquels il envoya une seconde fois des Deputez, pour leur dire de ne pas attendre les Miamis. Les François renvoyerent encore de leurs gens, qui déclarerent à Apichagan de la part d'*Onontio*, qu'il seroit abandonné s'il n'obeïssoit à sa voix, ce qui ne laissa pas de l'ébranler: il dit cependant suivez Metaminens, à qui mes gens ne se fient pas, ils veulent chercher la mort, suivez-

le, c'est lui qui donne la vie, & c'est ce qui a empêché que nos familles ne se soient trouvez envelopez dans la même perte que celles qui ont été à Chigagon. Quand les Miamis furent arrivez en ce lieu les François leur dirent d'y chasser; nos gens commencerent à avoir du regret de ne l'avoir pas suivi, ils se répandirent de toutes parts pour faire leur chasse, & retournerent au Fort que les François avoient fait pour savoir leurs besoins. Quelques familles qui ne purent s'y rendre comme les autres furent surprises par une armée d'Iroquois, les Miamis y eurent un Chef pris, qui dans sa chanson de mort demandoit la vie à ses ennemis, les assurant qu'il leur livreroit son village s'ils vouloient la lui donner: ils le délierent.

Quelques chasseurs de ces familles qui n'étoient pas allez à Chigagon, revenant à leurs cabanes apperçûrent de loin un grand campement, ils jugerent que leurs gens avoient été défaits, & s'enfuirent au Fort pour en porter les nouvelles. Les Miamis qui y étoient consulterent s'ils soûtiendroient un assaut, où s'ils prendroient la fuite. Un Sokoki qui étoit parmi eux leur dit de ne pas se fier aux François, qui étoient amis des Iroquois. Les Miamis le crurent & s'enfuirent de

toutes parts. Les Iroquois y vinrent ſous la conduite de ce Chef Miamis, qui avoit promis de leur livrer ſon village. Ils n'y trouverent que quatre François qui venoient des Iſlinois, qu'ils n'inſulterent pas, les Miamis ayant deſerté, & même le Commandant des François qui n'avoit pas oſé s'y fier. Les Iroquois ſuivirent le village en queuë, prirent generalement toutes les femmes & enfans, à la reſerve d'une, & des hommes qui abandonnerent leurs familles.

Les Ayoës vinrent au Fort des François au retour de la chaſſe du Caſtor, & n'ayant pas trouvé le Commandant qui étoit allé aux Nadouaiſſioux, ils lui envoyerent un Chef pour le prier de s'y rendre. Quatre Iſlinois le trouverent en chemin, leſquels (quoi qu'ennemis des Ayoës) venoient le prier de faire rendre quatre de leurs enfans que des François tenoient priſonniers. Les Ayoës avoient cela de particulier que bien loin de faire du mal à leurs ennemis ils les régaloient, & les prioient en pleurant ſur eux de les laiſſer joüir des avantages qu'ils pouvoient eſperer des François, ſans être inſultez de leurs nations : l'on renvoya ces Iſlinois aux François qui attendoient les Nadouaiſſioux. Quand ceux-ci qui avoient guerre

auſſi avec les Iſlinois les apperçûrent ils voulurent ſe jetter ſur leurs canots pour s'en ſaiſir, mais les François qui les conduiſoient prirent le large de la riviere pour éviter cette ſaillie. Les autres François qui étoient-là en traite accoururent à leurs camarades : l'on racommoda cependant la choſe, & quatre Nadouaiſſioux prirent les Iſlinois ſur leurs épaules qu'ils porterent à terre, & leur marquerent qu'ils les épargnoient en conſideration des François à qui ils étoient redevables de la vie. La défaite des Miamis à Chigagon devoit être ſenſible à tous les peuples de ces quartiers ; l'on envoya à la Baye pour en ſavoir des particularitez & des nouvelles de la Colonie. Les François rapporterent qu'il étoit vrai ce que l'on avoit dit, & que cent Miamis, Maſkotechs, Pouteoüatemis & Outagamis, avoient pourſuivi les Iroquois, ſur leſquels ils avoient donné la hache à la main avec tant de fureur qu'ils leur en avoient tué cent, repris la moitié de leurs gens, & mis en déroute les Iroquois, qui auroient même été défaits s'ils avoient continué de les pourſuivre : que les Miamis étoient à la Baye, qui avoient fait beaucoup de mauvais traitemens au Pere Alloüet Jeſuite, qui leur avoit inſpiré d'aller à Chigagon, lui aiant imputé la perte de leurs gens.

Monſieur le Marquis de Denonville qui étoit pour lors Gouverneur general, voulut venger ce peuple, pour leur ôter l'opinion qu'ils avoient que l'on eut le deſſein de les ſacrifier aux Iroquois. Il envoya des ordres au Commandant François, qui étoit chez les Outaouaks, d'aſſembler toutes les nations, & de les faire joindre à ſon armée qui ſe trouveroit à Niagara, afin d'aller tous contre les Tſonnontouans.

Le Commandant de l'Oüeſt eut auſſi ordre d'engager celles qui étoient dans ſes quartiers, principalement les Miamis. Celui-ci ayant mis ſes affaires en état, marqua à quelques François qu'il laiſſa pour la garde de ſon Fort, la conduite qu'il devoient tenir pendant ſon abſence, il ſe rendit au village du bas du Miſſiſipi pour les faire ſoulever contre les Iroquois; il fit ſoixante lieuës dans des plaines, n'ayant pour guide que les feux & les fumées qui paroiſſoient. Étant arrivé chez les Miamis il leur preſenta le Caſſe-tête de la part d'*Onontio*, avec pluſieurs preſens, & leur dit : les cris de vos morts ont été écoutez d'*Onontio* votre pere, qui voulant avoir pitié de vous a reſolu de ſacrifier ſa jeuneſſe pour détruire l'antropophage qui vous a mangé; il vous envoye ſon Caſſe-

tête, & vous dit de fraper ſans relâche ſur celui qui a ravi vos enfans. Ils mettent leurs tentes hors de ſa chaudiere, vous criant vangez-nous, vangez-nous, il faut qu'il dégorge & vomiſſe par force votre chair qu'il a dans ſon eſtomach, qu'il ne pourra digerer, *Onontio* ne lui donnera pas ce temps. Si vos enfans ont été ſes chiens & ſes eſclaves, il faut que ſes femmes deviennent les notres à leur tour. Tous les Miamis reçûrent le Caſſe-tête, & l'aſſurerent que puiſque leur pere les vouloit favoriſer, ils periroient tous pour ſes interêts.

Ce François retournant à ſon Fort il apperçût en chemin tant de fumée qu'il crût que c'étoit une armée de nos Alliez qui alloient contre les Nadouaiſſioux, qui pourroient en paſſant enlever ſes gens, cela l'obligea de marcher à plus grande journée. Il rencontra heureuſement un Chef Maſκoutech, qui ne l'ayant pas trouvé au Fort, étoit venu au devant de lui, pour lui donner avis que les Outagamis, les Kikabous, les Maſκoutechs, & tous les gens de la Baye, devoient s'aſſembler pour venir piller ſes Magaſins, afin d'avoir des armes & des munitions pour détruire les Nadouaiſſioux, & qu'ils avoient reſolu de forcer le Fort & d'égorger tous

les François si ils leur faisoient le moindre refus ; cette nouvelle l'obligea de s'y rendre incessamment. Trois Espions étoient partis le même jour de son arrivée, qui avoient pris le prétexte de traiter quelques Castors, ils rapporterent à leur Camp qu'ils n'avoient vû que six François, le Commandant n'y étant pas, s'en fut assez pour les engager à entreprendre d'accomplir leur dessein. Il en vint deux autres le lendemain qui firent le même personnage. On avoit eû la précaution de mettre des fusils tous chargez aux portes des cabanes. Quand ils vouloient entrer dans quelqu'une on trouvoit le secret d'y faire trouver des gens qui changeoient differemment d'habits. Ils demanderent en parlant de choses & d'autres combien il y avoit de François ? On leur répondit que le nombre étoit de quarante, & que l'on en attendoit de moment à autre qui étoient de l'autre côté de la riviere à la chasse du bœuf. Toutes ces armes amorcées leur donnoient à penser ; on leur dit qu'elles étoient toûjours toutes prêtes en cas que l'on vint les insulter, & même qu'étant sur un grand passage ils se tenoient toûjours sur leurs gardes, connoissant les Sauvages pour de grands étourdis. On leur dit d'amener un Chef de chaque Nation,

parce que l'on avoit quelque chose à leur communiquer, & que s'ils approchoient le Fort en plus grand nombre on tireroit dessus. Six Chefs de ces Nations vinrent, à qui on ôta à la porte leurs arcs & leurs fléches, on les fit entrer dans la cabane du Commandant, qui leur donna à fumer & les régala. Comme ils voyoient toutes ces armes chargées ils lui demanderent si il craignoit ses enfans ? Il leur répondit qu'il ne s'en embarassoit guere, qu'il étoit un homme qui savoit tuër les autres. Il semble, leur repliquerent-ils, que tu sois indigné contre nous ? Je ne le suis pas, repartit le Commandant, quoi que j'aye sujet de l'être, l'Esprit m'a averti de votre dessein, vous voulez enlever mes effets & me mettre à la *Chaudiere*, pour aller delà contre les Nadouaissioux; il m'a dit de me tenir sur mes gardes, & qu'il me seconderoit si vous m'insultez. Alors ils demeurerent comme immobiles, & lui avoüerent qu'il étoit vrai, mais qu'il étoit un pere qui leur seroit indulgent, & qu'ils alloient rompre toutes les mesures de leurs jeunesses : on les fit coucher au Fort cette nuit. L'on apperçût le lendemain de grand matin leur armée, dont une partie vint crier qu'ils vouloient traiter. Le Commandant qui n'avoit que quinze hommes se saisit

de

de ces Chefs, aufquels il dit qu'il alloit faire caſſer la tête s'ils ne faiſoient retirer leurs guerriers; on occupa en même temps les Baſtions. L'un de ces Chefs monta ſur la porte du Fort & cria n'avancez pas jeuneſſe, vous étes morts, les Eſprits ont averti Metaminens de votre reſolution. Quelques-uns voulurent avancer : Si je vai à vous, leur dit-il, je vous caſſerai la tête: Ils ſe retirerent tous. La diſete de vivres les accabloit, on eut pitié d'eux, on n'avoit pour lors que des viandes qui commençoient à ſentir, on les leur donna, & ils les partagerent entr'eux. Le Commandant leur fit preſent de deux fuſils, de deux chaudieres & du tabac, pour leur fermer, diſoit-il, la porte par laquelle ils vouloient entrer chez les Nadouaiſſioux, prétendant qu'ils tournaſſent d'orénavant leurs armes contre les Iroquois, & qu'ils ſe ſerviſſent de l'Arc d'*Onontio* pour tirer ſur ſon ennemi, & de ſon Caſſe-tête pour faire main baſſe ſur leurs familles. Ils lui repreſenterent qu'ils ſouffriroient beaucoup avant que de ſe rendre chez eux, n'ayant pas de poudre pour chaſſer, & le prierent de leur en donner en échange pour le peu de Caſtors qui leur reſtoient; l'on permit pour cet éfet aux Chefs de chaque nation d'entrer au Fort l'un aprés l'autre. Tout étant

bien pacifié les François ſe mirent en devoir d'aſſembler le plus de nations qu'ils pourroient pour joindre à l'armée Françoiſe, qui devoit aller aux Iroquois. Les Pouteoüatemis, les Malhominis, & les Puans, s'offrirent de bonne grace. Les Outagamis, les Kikabous & les Maſkoutechs, qui n'étoient pas accoûtumez d'aller en canots, ſe joignirent aux Miamis, qui devoient ſe rendre au détroit qui ſepare le lac Herier de celui des Hurons, où il y avoit un Fort François, dans lequel ils devoient trouver des munitions pour aller à Niagara.

Les Outagamis & les Maſkoutechs ayant fait leur feſtin de guerre, allerent chercher un autre petit village de la même nation qui étoit ſur leur route, ils voulurent engager leurs guerriers d'être de la partie, il s'y trouva pour lors des Loups & des Sokakis, amis intimes des Iroquois, qui les diſſuaderent de cette entrepriſe, ils diſoient qu'*Onontio* vouloit les mettre à la chaudiere des Iroquois, ſous pretexte de venger les morts des Miamis, que trois mille François devoient à la verité ſe trouver à Niagara, mais qu'il y avoit beaucoup à craindre qu'ils ne ſe joigniſſent tous enſemble avec les Iroquois, & qu'ayant juré unanimement leur perte, ceux-ci vien-

droient indubitablement enlever leurs femmes & leurs enfans dans tous leurs villages. Ces peuples crurent aveuglement tout ce qu'on leur dit, & ne voulurent pas s'exposer dans une conjoncture qui leur paroissoit fort douteuse. Les François pousserent leur route & arriverent à Michilimakinak, où ils trouverent les Outaouaks qui n'avoient pas voulu suivre ceux qui habitent ces quartiers : il ne resta de nos gens qu'un petit nombre pour la garde des portes.

Les Outaouaks reçûrent les Pouteouatemis en guerriers, ils s'assemblerent derriere un côteau où ils firent un Camp. La flotte des Pouteouatemis paroissant à un demi quart de lieuë de terre, les Outaouaks étant nuds & n'ayant d'autres ajustemens que leurs fléches & leurs arcs, marcherent de front & formerent une espece de bataillon. Etant à une certaine distance de l'eau ils commencerent à défiler promptement, faisant des cris de temps en temps. Les Pouteouatemis de leur côté se mirent en ordre de bataille pour vouloir faire leur débarquement. Quand la queuë des Outaouaks fut vis-à vis des Pouteouatemis, dont les rangs étoient à côté, les uns contre les autres, ramoient fort lentement. Comme ils étoient à une

portée de fusil de la terre, les François qui s'étoient joints aux Outaouaks firent d'abord une décharge sans bales sur eux: les Outaouaks les suivirent avec de grands sassakoues, les Pouteouatemis firent la leur: on rechargea les armes de part & d'autre & l'on fit une seconde décharge. Enfin comme il falut aborder, les Outaouacks se jetterent dans l'eau le casse-tête à la main, les Pouteouatemis se lancerent aussi-tôt dans leurs canots, & vinrent fondre sur eux le casse-tête à la main; l'on ne garda pour lors plus d'ordre, tout étoit pêle-mêle, & les Outaouaks enleverent leurs canots qu'ils porterent à terre. Telle fut cette reception qui dans une occasion trés-serieuse eut coûté bien du sang. Les Outaouaks emmenerent les Chefs dans leurs cabanes, où ils furent regalez.

Quoi qu'ils leur fissent un bon accueil, ils ne savoient d'abord quelles mesures prendre pour détourner ces nouveaux venus de leur entreprise, afin de pouvoir se dispenser d'être de leur partie. Ils les prierent d'attendre quelques jours afin de s'embarquer tous ensemble. Il arriva sur ces entrefaites un canot qui apportoit les instructions de Mr. de Denonville pour la marche, & la jonction de l'armée Fran-

çoise avec celle des Alliez Ce canot avoit apperçû des Anglois qui venoient à Michilimakinak pour s'emparer du Commerce, ils s'étoient imaginez que l'on avoit été assez indiscret pour laisser à l'abandon pendant ce temps le poste le plus avantageux de tout le commerce.

Trois cens François commandez par un Officier allerent au devant d'eux. Les Hurons ayant avis de cette démarche allerent joindre les Anglois, sans faire semblant de rien, dans le dessein de les soûtenir ; les Outaouaks demeurerent neutres. Nansouakoüet Chef prit seul le parti des François avec trente de ses gens. Les Hurons apprehendant que les Outaouaks qui étoient beaucoup plus nombreux dans le village qu'eux, ne fissent main basse sur leurs familles, n'osoient se battre comme ils avoient resolu, de maniere que les François se saisirent des Anglois & de leurs effets, qu'ils emmenerent à Michilimakinak. Ils avoient apporté beaucoup d'eau de vie, persuadé que c'étoit le plus grand attrait pour gagner l'estime des Sauvages, ils en burent une grande quantité, dont la plupart s'enivrerent si fort que plusieurs en moururent. Il y avoit lieu d'apprehender qu'on ne distribua le reste aux Pouteouatemis, c'eût été un desordre qui au-

roit empêché le départ de tous ces Sauvages, qui ne respiroient qu'à se signaler contre les Iroquois Un des François qui les avoit emmenez leur dit pour lors, c'est à ce coup qu'il faut que vous vous montriez genereux, vous avez écouté aveuglement la voix d'*Onontio* votre pere, qui vous exhorte à la guerre de l'Iroquois qu'il veut détruire. Vous ne vous êtes pas distinguez jusqu'à present des autres Nations qui vous ont fait acroire ce qu'ils ont voulu, & qui vous ont regardez beaucoup au dessous d'eux. Il faut maintenant que vous vous fassiez connoître, l'occasion en est favorable, les Outaouaks ne cherchent qu'à tirer les choses en longueur, ce qui les empêchera de voir la destruction des Iroquois. Nous prenons part à votre gloire, & nous serions fâchez que vous ne fussiez pas témoins du combat qui se donnera contre les Tsonnontouans : vous êtes des hommes guerriers, vous pouvez démentir vos Alliez qui ne sont pas si courageux que vous ; croyez qu'*Onontio* saura bien faire le discernement de votre valeur. Nous sommes partie François, partie Pouteouatemis, & de la Baye, nous sommes d'autres vous même, qui vous prions de ne pas boire d'eau de vie, elle empêche la force de l'homme, elle le

rend ſans eſprit & incapable d'agir. L'anglois eſt le pere de l'Iroquois, cette boiſſon eſt peut-être empoiſonnée, vous venez même de voir combien d'Outaouaks en ſont morts.

Les Chefs goûterent ce diſcours, & inſpirerent beaucoup d'averſion à leur jeuneſſe pour l'eau de vie. Les Outaouaks differoient cependant leur départ, & amuſoient inſenſiblement ces peuples, ils les aſſemblerent à l'inçû des Peres Jeſuites & du Commandant François, ils leur preſenterent un quart d'eau de vie de vingt-cinq pots, & leur dirent nous ſommes tous freres, qui ne devons faire qu'un corps & n'avoir qu'un même eſprit, les François nous invitent d'aller à la guerre contre l'Iroquois, ils veulent ſe ſervir de nous pour nous faire leurs Eſclaves : quand nous aurons contribué à les détruire ils nous feront comme ils font à leurs bœufs qui mettent à la charuë & leur font labourer la terre ; laiſſons-les agir ſeuls, ils ne viendront pas à bout de les défaire, c'eſt le moyen d'être toûjours maîtres de nous : voila un baril d'eau de vie pour vous déterminer ſur les propoſitions que nous eſperons que vous executerez.

Les guerriers ſe leverent d'un grand ſang froid ſans répondre, leur ayant laiſſé

le baril d'eau de vie, ils vinrent trouver deux autres des principaux François qui les avoient accompagnez, ausquels ils donnerent avis de tout ce qui s'étoit passé. On alla les haranguer le lendemain avant le jour, on les harangua de persister dans leurs bons sentimens. Les Outaouaks revinrent toûjours à la charge, ils renvoyerent de rechef le baril d'eau de vie aux Pouteouatemis; ceux-ci avoient bien envie d'en boire, car l'on peut dire que c'est la liqueur la plus délicieuse dont on puisse les régaler, cependant ils n'osoient en goûter. Ils allerent trouver ces François & leur raconterent ce qui s'étoit passé de nouveau. Les François ennuyez de toutes les sollicitations des Outaouaks, entrerent dans la cabane du Pouteouatemis; où étoit l'eau de vie. Ce Sauvage leur demanda ce qu'ils vouloient qu'ils en fissent ? Voila; leur répondirent-ils, en brisant le baril avec une hache, ce que vous en devez faire. Il faut que vous en fassiez de même sur l'Iroquois quand vous serez au combat, que vous les frapperez de vos cassé-têtes, que vous les tuërez sans épargner les enfans au berceau. Gommez vos canots ce matin, nous nous embarquons & nous n'attendons personne. Les Outaouaks voyant que les canots étoient prêts, de-

manderent un jour de temps pour être de la partie, mais l'on passa outre. La flotte des Pouteouatemis partit donc en bon ordre, ayant toûjours des découvreurs qui couvroient la marche. Quand ils furent fort avancez dans le lac Herier ils aborderent un Camp nouvellement abandonné, où l'on avoit laissé une grande quantité de barils d'eau de vie défoncez. Ils en vinrent donner avis au Commandant François, qui envoya à la découverte de toutes parts pour tâcher de découvrir quelqu'un. L'on remarqua un Chaoüanon qui s'étoit égaré dans le bois à la chasse, il étoit d'un parti de gens de sa nation d'Islinois & de Miamis, qui avoient accompagnez les François de Michilimakinak, qui alloient joindre l'armée de Mr. de Denonville; il déclara qu'il avoit rencontré la veille trente Anglois qui y venoient traiter de l'eau de vie & des marchandises, ayant avec eux des Hurons & des Outaouaks, qui avoient été pris par les Iroquois, que Messieurs de la Forêt & le Chevalier de Tonti Gouverneur des Islinois, avoient fait main basse sur les Anglois, que leurs effets avoient été partagez, que les François s'étoient reservez l'eau de vie, dont ils s'étoient presque tous enivrez, que des Loups & des Sokokis

qui étoient avec ces Hurons avoient voulu les engager de tuër les François, qu'ils disoient être fort avaricieux, vendant leurs marchandises bien plus cher que les Anglois ; & que ces mêmes Loups & Sokokis avoient détourné plus de douze cens de nos Alliez du dessein qu'ils avoient eû de se joindre aux François. L'on ne fut pas surpris de l'entreprise des Anglois, puisqu'ils ont toûjours fait ce qu'ils ont pû pour débaucher nos Alliez, mais ils y ont trés peu réüssi. L'on se rembarqua pour tâcher de joindre cette petite armée. Aussitôt que l'on eut doublé une pointe on apperçût de la fumée, on détacha un canot pour donner avis de l'arrivée des Pouteouatemis. A mesure que l'on approchoit du Camp l'on entendit de toutes parts des décharges de mousqueterie que l'on faisoit aux dépens des Anglois, en réjoüissance de la jonction des troupes Auxiliaires qui s'alloit faire. Aprés s'être donné de part & d'autre tous les témoignages possibles d'amitié l'on part tous ensemble & l'on arriva à Niagara, où l'on fit un reduit jusqu'à ce que l'armée de Mr. de Denonville fut arrivée. Une Barque parut le lendemain dans le lac Frontenac, & l'on vit arriver les Outaouaks qui venoient par terre, ayant laissé les canots au lac Huron.

La honte de n'avoir pas ſuivi les Pouteouatemis les avoit fait rentrer en eux-mémes. La Barque étoit chargée de munitions de guerre & de bouche pour toutes les nations ; on la renvoya pour donner avis inceſſament à Mr. de Denonville de leur arrivée. Les Outaouaks firent des canots pour ſe mettre en état de partir avec les autres. Tout le monde s'embarqua pour aller joindre l'armée Françoiſe, qui devoit mettre pied à terre vis à-vis les villages des Iroquois , afin de faciliter la décente des troupes Auxiliaires. Celles-ci étans proche des Tſonnontouans apperçûrent la flotte Françoiſe qui venoit vent arriere.

Pluſieurs canots & bâteaux ſe rendirent maîtres du rivage : les Iroquois déja avertis de tous ces mouvemens prévoyoient une fâcheuſe cataſtrophe. Mr. de Denonville ayant donné tous les ordres neceſſaires pour la garde des canots , marcha avec toute l'armée du côté de Tſonnontouan : elle fut chargée à trois quarts de lieuës de là par une Ambuſcade de cinq cens guerriers. Il ſe fit pour lors de part & d'autre un feu trés violent ; il y eut un grand deſordre parmi les Troupes & la Milice, mais les Alliez qui faiſoient l'Avantgarde ſoûtinrent ſi vigoureuſement ce Choc qu'ils forcerent l'Ambuſcade de Denonville qui

crût que l'Avantgarde avoit plié, voulut faire avancer le gros de l'armée pour la soûtenir, mais l'éfroi s'y mit qui causa beaucoup de trouble, ce qui empêcha que les Alliez ne taillassent en pieces ces cinq cens Iroquois. Le coup de mousquet que reçût le Pere Anjalran Jesuite, Aumônier des troupes Auxiliaires, au travers des cuisses, est une preuve du zéle & de l'ardeur avec laquelle il les encourageoit le Crucifix à la main. On fut touché le lendemain de voir que les Iroquois eussent prévenu la resolution que l'on avoit eû de les passer tous au fil de l'épée, car ayant eux-mêmes mis le feu dans leurs villages ils avoient tous pris la fuite, à la reserve de deux vieillards, qui aprés avoir été lapidez furent coupez en morceaux & mis dans une chaudiere, desquels ils firent un grand festin. Le seul avantage que l'on tira de cette grande entreprise fut de ravager toutes les campagnes, ce qui causa une grande famine parmi les Iroquois, qui leur fit perir bien du monde dans la suite. Tout étant ruïné l'armée reprit le chemin de Niagara. Mr. de Deoonville y fit faire un Fort où il laissa pour Commandant Mr. des Bergers Capitaine des Troupes, avec cent François en garnison, & congedia les Alliez, ausquels il dit que le Fort & celui de Fron-

Frontenac leurs ſerviroient d'aſile lors qu'ils auroient beſoin de vivres & de munitions pour aller contre l'Iroquois.

Les Voyageurs François qui s'étoient trouvez chez les Alliez vinrent à Montreal pour y prendre de nouvelles marchandiſes : l'on eût avis en même temps que l'Egliſe des Miſſionnaires de la Baye & une partie de leurs bâtimens avoient été brûlez. Il y eut des François qui perdirent extrémement dans cette incendie. Le ſieur Perrot y perdit pour plus de quarante mille francs de Caſtors.

Les troupes Auxiliaires étant de retour à leur païs firent le recit de leur campagne, ils donnerent une grande idée de la valeur d'*Onontio*, qui avoit forcé les Iroquois à mettre eux-même le feu à leurs villages à la premiere nouvelle de ſon arrivée. Les Loups & les Sokokis qui avoient donné une ſi mauvaiſe impreſſion des François à certains peuples, ſe retirerent adroitement de ces guerriers, pour n'être pas traitez eux-même en Iroquois. Ils paſſerent par une petite riviere qui ſe décharge dans le Miſſiſipi, & ſe rendirent dans leur païs natal. Tous ceux qui avoient pris leur parti s'en repentirent. Cent Miamis partirent d'un propos déliberé pour reparer la faute qu'ils avoient commiſe de

ne s'être pas trouvé à la marche generale, ils se flâtoient du moins de trouver en certain endroit de chasse quelque parti d'Iroquois accablé de faim & de miseres : ils se rendirent en chemin faisant à Niagara, où ils trouverent la garnison Françoise morte de faim, à la reserve de sept ou huit personnes ; ce contre temps les empêcha de passer outre. Ils garderent ce Fort pendant l'Hiver, jusqu'à ce que l'on eut retiré les François qui en étoient réchapez.

Treize masкoutechs impatiens de savoir si ce que les Loups & les Sokokis leur avoient dit aussi contre les François étoit veritable, partirent pendant la marche generale pour s'informer de la verité du fait, ils rencontrerent trois Esclaves Miamis, qui dans la déroute des Iroquois s'étoient échapées. Les Masкoutechs s'en retournant avec ces femmes ils trouverent deux François qui venoient des Islinois chargez de peaux de Castors, ils les tuërent & brûlerent leurs corps afin de cacher leur assassinat ; ils tuërent aussi les Miamis & les brûlerent, & en apporterent les chevelures. Quand ils furent arrivez à leur village ils firent trois cris de morts de ceux que l'on fait ordinairement quand on a remporté quelque avantage sur l'ennemi. Ils donnerent à leurs Chefs ces trois che-

velures qu'ils direnτ être d'Iroquois, & deux fusils qu'ils n'avoüerent pas être aux François. Ces Chefs les envoyerent aux Miamis, qui leurs firent en reconnoissance plusieurs presens. D'autres François qui revenoient des Islinois reconnurent les fusils de leurs camarades, & n'en ayant pas de nouvelles ils accuserent les Miamis de les avoir assasinez. Ceux-ci s'en défendirent disant que les Maskoutechs leur en avoient fait present avec trois chevelures d'Iroquois. Les François leur firent de grandes excuses du soupçon qu'ils avoient eû qu'ils eussent été les auteurs de la mort de ces deux François, crurent qu'aparemment ils étoient tombez entre les mains des Iroquois, que les Maskoutechs avoient trouvez en chemin.

Monsieur le Marquis de Denonville qui avoit humilié la nation la plus fiere & la plus redoutable de toute l'Amerique, ne songea plus qu'à rendre heureux le peuple dont le Roi lui avoit confié la conduite, il étoit persuadé que le commerce ne pourroit mieux se soûtenir qu'en renvoyant aux Outaouaks tous les Voyageurs qui avoient laissé leurs effets pour se rendre à Tsonnontouan. Il envoya aussi quarante François aux Nadouaissioux, nation la plus éloignée, qui ne pouvoit faire commerce

avec nous auſſi facilement que les autres nations, les Outagamis s'étoient vantez de nous en fermer le paſſage. Ces derniers François étant arrivez à Michilimakinak, apprirent que les Hurons avoient défait un parti de quarante Iroquois, dont ils avoient fait priſonniers la plus grande partie à qui ils avoient donné la vie. Tous les peuples de ces quartiers étoient fort allarmez d'un coup que les Outagamis avoient fait ſur des Sauteurs. Les premiers ayant appris que les François étoient à la Baye des Puans, envoyerent à Mr. du Luth Capitaine des Troupes, trois Députez, pour le prier de venir chez eux. Il leur fit réponſe qu'il ne vouloit pas ſe mêler d'eux, n'y d'accommoder leurs démêlez avec les Sauteurs, qu'ils alloient paſſer par leur riviere, qu'ils avoient trois cens fuſils chargez pour tirer ſur eux s'ils vouloient lui faire le moindre obſtacle. Ils voulurent ſe juſtifier ſur ce que leurs Alliez jaloux d'eux, avoient fait tous leurs efforts pour les rendre odieux à la nation Françoiſe. Qu'il étoit vrai que quelque parti de leurs jeunes gens allant en guerre contre les Nadouaiſſioux, avoient rencontré ſur les terres ennemies des Sauteurs, ſur leſquels ils avoient pris trois filles & un jeune homme, que les gens de la Baye les leur ayant

demandez ils n'avoient pû les leur refuser, parce que les Chefs l'attendoient pour les lui remettre. Ce Commandant leur dit qu'il ne vouloit point leur déclarer sa pensée puisqu'ils l'avoient trompé si souvent ; il continua sa route vers les Nadouaissioux. Il apperçût peu de temps aprés un canot de cinq hommes qui venoit à toutes rames : c'étoit les Chefs des Outagamis qui vinrent accoster le sien avec des sentimens si penetrez de douleur, qu'il ne pût s'empêcher de se rendre à leur village; la réponse qu'il avoit faite aux trois Députez avoit causé une si grande consternation qu'ils en étoient inconsolables. Il étoit de leur interêt d'être bien dans l'esprit des François, dont ils recevoient tous les secours possibles, & parce que dés lors que le commerce auroit cessé avec eux ils ne pouvoient s'attendre qu'à être l'opprobre & la victime de leurs voisins. Le Commandant entra dans la cabane du Chef, qui fit boüillir du chevreüil : quand il fut cuit on mit devant lui la chaudiere & de la viande cruë pour régaler tous les François. Il dédaigna d'en manger, parce que cette viande, disoit-il, ne lui donnoit pas de l'esprit, & que quand l'Outagamis seroit raisonnable il en auroit. Ils comprirent bien le sens de ce compliment. Ils firent venir

aussi-tôt les trois Filles & le jeune Sauteur. Le Chef prenant la parole dit, voici en quoi l'Outagamis peut être raisonnable, aye de l'esprit il en a, il vomit la viande qu'il a eû dessein de manger, car il s'est souvenu que tu le lui as défendu, & l'ayant entre ses dents il la crache, il te prie de la remettre où il l'a prise. Le François leur dit qu'ils avoient bien fait de les avoir conservez, qu'il se souvenoit du casse-tête qui leur avoit été donné de la part d'*Onontio* leur pere, qu'il leur avoit déclaré en leur donnant qu'ils n'eussent à s'en servir d'orénavant que sur les Iroquois; que eux-mêmes l'avoient assuré qu'ils joindroient les François au détroit, cependant qu'ils s'en étoient servis pour fraper sur son corps & maltraiter les familles du Sauteur qui avoit été en guerre avec eux. Il les avertit de n'être plus des fols & des extravagans, qu'il accommoderoit encore une fois cette affaire, qu'ils se tinssent en repos, que le Sauteur lui obeïra puisqu'il n'avoit tué personne, & qu'ils rendoient leurs gens. Il leur ordonna de chasser aux Castors, & leur dit que s'ils vouloient être protegez d'*Onontio* ils devoient s'appliquer uniquement à faire la guerre aux Iroquois. On leur laissa quelques François pour entretenir le commerce, & le reste s'embarqua.

Les Pouteatemis couperent à travers des terres pour se rendre avec plus de diligence à un portage qui est entre une riviere qui décend à la Baye & celle d'Ouiskouch, qui se perd dans le Missisipi, vers le quarante-troisiéme degré de latitude, pour y recevoir ces François. Quand ceux-ci en furent à douze lieuës ils furent arrêtez par les glaces. Les Pouteouatemis impatiens de savoir ce qui leur seroit arrivé, vinrent au devant d'eux, & les trouverent dans un enchaînement de glaces dont ils avoient bien de la peine à se debarasser. Ils envoyerent incessament à leur village pour faire venir deux cens hommes, afin de transporter toutes les marchandises sur le bord de la riviere Ouiskouch, qui n'étoit plus glacée. Les François allerent aprés aux Nadouaissioux, en remontant le Missisipi. On fit avertir les Sauteurs que l'on avoit retiré leurs Filles des mains des Outagamis. Quatre les vinrent querir à la Baye où elles étoient, & en témoignerent aux François toute la reconnoissance possible. Ils eurent lieu d'être fort satisfaits, mais il leur arriva encore un contre-temps bien fâcheux, qui est qu'étant prêts de se rendre chez eux, des Outagamis qui étoient à la découverte tomberent sur eux, sans savoir qui ils étoient. L'épouvante

les ſurprit qui les fit abandonner les trois Filles. Les Outagamis n'oſerent les reconduire chez elles, parce qu'ils avoient peur d'être mangez, & ne voulant pas les expoſer ſeules à ſe perdre dans les bois ils les emmenerent chez eux, en les conſiderant comme des Filles libres.

Auſſi-tôt que les Nadouaiſſioux virent que les rivieres étoient navigables ils décendirent au poſte des François, & emmenerent le Commandant à leur village, où il fut reçû avec pompe, à leur mode. On le porta ſur une robe de Caſtors, accompagné d'un grand cortege de gens qui tenoient chacun un Calumet, chantant les chanſons d'Alliance & du Calumet. On lui fit faire le tour du village & on le mena dans la cabane du Chef. Comme ces peuples ont le don de pleurer & de rire quand ils veulent, pluſieurs vinrent dans le moment pleurer ſur ſa tête avec la même tendreſſe que lui témoignerent les Ayoës la premiere fois qu'il entra chez eux. Au reſte ces pleurs n'amoliſſent pas leurs ames, & ils ſont trés bons guerriers; ils paſſent même pour être les plus braves de toutes ces contrées. Ils ont guerre avec toutes les nations, à la reſerve des Sauteurs & des Ayoës, & même bien ſouvent ces derniers ont des differens avec eux.

A peine eſt-il jour que les Nadouaiſſioux ſe baignent dans leur riviere, & en font autant à leurs enfans qui ſont en maillot, leur raiſon eſt qu'ils s'accoûtument inſenſiblement à être prêts à la moindre allarme. Ils ſont de belle taille, & leurs femmes ſont extrémement laides ; ils les regardent comme des Eſclaves, jaloux d'ailleurs & fort ſuſceptibles de ſoupçons, dont arrive bien des querelles, & la pluſpart du temps ils en viennent à des combats generaux entr'eux, qui ne s'appaiſent qu'aprés beaucoup de ſang répandu. Ils ſont fort adroits dans leurs canots ; ils ſe battent juſqu'à la mort lors qu'ils ſont environnez de leurs ennemis, & quand ils trouvent lieu à s'échaper ils ſont fort allertes. Leur païs eſt un labirinte de marais, qui les mettent en été à l'abri de l'inſulte de leurs ennemis. Quand on s'y eſt engagé en canot on ne ſauroit trouver ſon chemin pour aller à leur village, ou il faut être Nadouaiſſiou, ou avoir extremement pratiqué ce païs pour en venir à bout. Les Hurons ont lieu de ſe ſouvenir d'une avanture tout à fait plaiſante qui arriva à cent de leurs guerriers, qui étoient allez leur faire la guerre. Ceux-ci s'étant engagez dans un marais furent découverts. Ils apperçûrent les Nadouaiſſioux qui les enveloppoient,

ils se cacherent où ils purent au milieu des joncs, n'ayant que la tête hors de l'eau pour pouvoir respirer. Les Nadouaissioux ne sachant plus ce qu'ils étoient devenus tendirent des filets à Castors dans les langues de terre qui separoient leurs marais, ausquels ils attacherent des grelots. Les Hurons s'imaginant que la nuit leur seroit fort favorable pour se tirer d'affaire, se trouverent embarassez parmi tous ces filets. Les Nadouaissioux qui étoient en ambuscade entendant le son des grelots donnerent sur eux, sans qu'il en pût échaper qu'un seul, qu'ils renvoyerent à son païs pour en porter la nouvelle. Ils sont fort lubriques, ils vivent de folles avoines qui sont abondantes dans leurs marais. Leur païs est aussi extrémement abondant en Castors. Les Kristinaux qui ont aussi l'usage de la Navigation, & leurs autres ennemis, les contraignent souvent à se retirer dans des lieux où ils ne vivent que de glands, de racines & d'écorce d'arbre.

Un de leurs Chefs voyant qu'il étoit resté trés-peu de François dans le Fort qui est proche d'eux, lors que toutes les nations marcherent contre l'Iroquois, leva un parti de cent guerriers pour le piller. Ce François témoigna à son retour le ressentiment qu'il avoit que l'on avoit agi si

mal pendant son absence. Les Chefs n'y avoient pas trempé, & peu s'en falut que l'on ne tua ce Chef; on le regarda du moins dans la suite avec beaucoup de mépris. Le renouvellement d'Alliance étant fait les François se retirerent à leur Fort. Il y en eut un qui se plaignit en partant qu'on lui avoit dérobé une caisse de marchandise; il étoit assez difficile de savoir qui avoit commis ce larcin : on se servit d'un stratagême assez particulier. Le Commandant François dit à un de ses gens de faire semblant d'aller chercher de l'eau dans une tasse en laquelle il mit de l'eau de vie. Comme l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de recouvrer la Caisse, on les menaça de brûler & de faire tarir les eaux de leurs marais; & pour confirmer l'effet de ces menaces on mit le feu à cette eau de vie : ils en furent si effrayez qu'ils s'imaginerent que tout alloit perir; les marchandises furent retrouvées & les François se rendirent enfin dans leur Fort. Les Outagamis qui avoient changé de village s'établirent sur le Missisipi depuis qu'ils se separerent (aux portages de la riviere de Ouiskauch) des François, qui avoient pris la route de Nadouaissiou.

Le Chef vint trouver le Commandant François, pour le prier de negocier la Paix

avec les Nadouaissioux. Quelques uns de cette nation vinrent traiter de la Pelleterie au Fort des François, où ils envisagerent ce Chef, qu'ils reconnurent pour un Outagamis. Les Nadouaissioux parurent surpris à cet abord, ils s'imaginerent en même temps, sans le témoigner, que les François tramoient quelque mauvaise affaire contre leur nation. Le Commandant les rassura, & leur presentant le Calumet dit que c'étoit le Chef des Outagamis que les François regardoient comme leur frere, depuis que sa nation avoit été découverte; que ce Chef ne devoit pas être suspect, parce qu'il étoit même venu leur proposer la paix par son entremise. Fumez, dit ce François, dans mon Calumet, c'est la mamelle avec laquelle *Onontio* allaite ses enfans. Les Nadouaissioux le prierent de faire fumer ce Chef, il le fit; mais quoi que le Calumet soit le simbole de l'union & de la reconciliation, l'Outagamis ne laissoit pas de se trouver embarassé dans cette conjoncture. Il avoüa depuis qu'il ne se sentoit pas pour lors trop assuré. Quand il eut fumé les Nadouaissioux en firent de même, ils ne voulurent rien décider, parce que n'étant pas Chefs il falloit en donner avis aux Capitaines. Ils lui témoignerent cependant le

le regret de ce que sa nation se fut laissée aller aux sollicitations des Sauteurs, qui les avoient corrompus par presens, & qui avoient fait rompre la Paix qu'ils avoient concluë. Cette négociation ne pût être terminée à cause du promt depart des François qui avoient ordre de s'en retourner à la Colonie. A peine furent-ils partis que les Chefs des Nadouaissioux arriverent & apporterent le Calumet de Paix, qui auroit été conclu si nos François à leur départ avoient osé leur confier le chef des Outagamis. Les Outagamis avoient toûjours gardé les trois Filles des Sauteurs, dont j'ai déja parlé. L'apprehension où ils étoient de perdre entierement les bonnes graces des François, qui étoient trés mécontens de la guerre qu'ils avoient faite aux Sauteurs, les obligea de les prévenir par le recit qu'ils firent par toutes les circonstances du sejour de ses Filles. On vit qu'il n'y avoit pas de leur faute ; on se chargea de les remener à leur nation.

Les Iroquois ayant été extrémement maltraitez à Tsonnontouan par Monsieur le Marquis de Denonville, prierent les Anglois de négocier leur Paix avec lui ; il étoit de l'interêt de ceux-ci que l'on ne troubla pas la tranquilité de leurs voisins. Comme tout étoit encore paisible par toute

l'Europe, les Anglois n'osoient se déclarer en faveur des Iroquois, ils étoient cependant trés sensibles à la maniere dont les François les traitoient, sans oser prendre leur parti, n'y les soûtenir. Le general François qui n'envisageoit que le repos de tous ses Alliez & des peuples de son gouvernement, fit dire aux Anglois qu'il vouloit bien accorder la Paix aux Iroquois, à condition qu'ils y seroient compris. Il envoya ses ordres de toutes parts afin que l'on suspendit le casse-tête, & que l'on arrêta tous les partis de guerre qui pourroient se soulever contr'eux. On avoit de plus envoyé des presens à toutes les nations, comme un gage de la bien-veillance que l'on leur témoignoit dans une conjoncture qui les interessoit si fort. Les Outaouaks étoient si outrez contre les Iroquois qu'ils passerent outre, ils leur firent la guerre plus que jamais. Les Islinois furent plus judicieux, car aussi-tôt qu'ils eurent reçû les ordres d'*Onontio* ils attacherent la hache, & comme ils ne vouloient pas être aussi dans l'inaction, ils partirent au nombre de douze cens guerriers contre les Ozages & les Accances, qui sont dans le bas du Missisipi, dont ils enleverent un village. Les nations voisines ayant été averties de cette irruption se joignirent ensemble, &

donnerent avec tant de vigueur ſur eux, qu'ils furent contraints eux-mêmes de ſe retirer avec perte. Cet échec leur fut trés préjudiciable dans la ſuite du temps. Les Outaouaks qui avoient ſuivi leur caprice ſans conſulter les Commandans François qui étoient à Michilimakinak, ramenerent des priſonniers, l'on entendit de nuit au large des cris de morts. L'on apperçût le lendemain à l'Iſle de Michilimakinak de la fumée dans leur Camp. Ils envoyerent un canot pour donner avis au village du coup qu'ils venoient de faire. Les Peres Jeſuites y accoururent pour tâcher d'exempter les Eſclaves d'une ſalve de coups de bâtons dont on les régale ordinairement à leur arrivée. Toutes leurs ſollicitations ne purent les toucher, elles ne firent même qu'aigrir les eſprits. Les canots qui étoient proche les uns des autres parurent, il n'y avoit qu'un homme qui ramoit dans chacun, pendant que tous les guerriers répondoient aux chanſons des Eſclaves, qui étoient debout le bâton blanc à la main. Il avoit des marques particulieres ſur lui pour faire connoître ceux qui l'avoient pris. Ils aborderent inſenſiblement la terre avec poids & meſures. Lors qu'ils en furent proche le Chef du parti ſe leva dans ſon canot & harangua tous les

anciens qui les attendoient sur le bord de l'eau pour les recevoir ; & leur ayant fait un recit de sa campagne il leur dit qu'il les faisoit maîtres des prisonniers qu'ils avoient faits. Un vieillard qui étoit à terre prit la parole, & les congratula en des termes extrémement obligeans. Enfin les guerriers aborderent tout nuds , abandonnant au pillage , selon la coûtume , toutes leurs dépoüilles. Un ancien commanda neuf hommes pour conduire les prisonniers dans un lieu à part ; il y avoit cinq vieillards & quatre jeunes gens. Les femmes & la jeunesse se mirent aussi tôt en haye avec de gros bâtons, à peu prés comme l'on fait quand on passe quelque soldat par les baguettes. Les jeunes prisonniers qui étoient fort alertes gagnerent bien vîte du pied, mais les vieillards furent si maltraitez qu'ils en cracherent le sang. On ajugea les premiers à des maîtres qui leur donnerent la vie , mais les vieillards furent condamnez au feu. On les mit au *Manilion* , qui est l'endroit où l'on brûle les prisonniers, en attendant que les Chefs eussent decidé à quelle nation on les livreroit. Les Peres Jesuites & les Commandans étoient fort embarassez dans une occasion aussi délicate , car ils craignoient que les cinq nations Iroquoises ne se plai-

gnissent du peu de soin que les François avoient pris de leurs gens dans le temps qu'il s'agissoit d'une Paix generale. Ils envoyerent un grand Collier de Porcelaine pour les racheter. Les Outaouaks répondirent insolemment qu'ils vouloient être maîtres de leurs actions sans dépendre de qui que ce soit. Le sieur Perrot qui étoit à Michilimakinak avec les trois Filles Sauteuses, avoit un grand ascendant sur l'esprit de ces peuples, on l'engagea d'en faire lui-même la demande. Il fut à la cabane du Conseil de Guerre avec un Collier, accompagné de ceux qui avoient presenté le premier. Il passa auparavant par le *Manilion*, où chantoient les prisonniers qui attendoient leur sort : il les fit asseoir & leur dit de cesser leurs chansons. Quelques Outaouaks leur dirent brusquement de continuer. Perrot leur repliqua qu'il prétendoit qu'ils se tussent, & il les fit effectivement taire, disant aux Esclaves qu'il alloit être bien-tôt maître de leur corps. Il entra au Conseil où il trouva tous les anciens qui avoient déja porté jugement. L'un devoit être brûlé à la Baye des Puans, le second au Saut, & les trois autres à Michilimakinak. Perrot ne se déconcerta pas pour cela, il mit son Collier de Porcelaine à une perche en en-

trant, & leur parla à peu prés de cette sorte.

Je viens couper les liens aux chiens, je ne veux pas qu'ils soient mangez, j'ai pitié d'eux puisque mon pere Onontio *en a pitié, & même il me l'a commandé. Vous autres Outaouaks vous êtes comme des Ours que l'on apprivoise, quand on leur donne un peu de liberté ils ne veulent plus connoître ceux qui les ont élevez. Vous ne vous souvenez plus de la protection* d'Onontio, *sans laquelle vous n'auriez point de terre : je vous y conserve & vous vivez paisiblement. Lors qu'il vous demande quelques soumissions vous voulez le maîtriser & manger la chair de ces gens-là qu'il ne veut pas vous abandonner. Prenez garde que vous ne les puissiez avaler & qu'* Onontio *ne vous les arrache violemment d'entre les dents ; je vous parle en frere, & je croi avoir pitié de vos enfans en coupant les liens à vos prisonniers.*

Ce discours ne paroissoit pas fort obligent pour obtenir une grace de cette nature, il eut cependant tout le succez que l'on pouvoit souhaiter. En effet, un des Chefs prit la parole & dit, *voila le maître de la terre qui parle, son canot est toûjours rempli de prisonniers qu'il delivre, que lui pouvons-nous refuser.* Ils envoyerent que-

rir aussi tôt les prisonniers, ausquels on accorda la vie en plein conseil.

La liberté dont ces cinq vieillards venoient de joüir étoit un effet du hasard, ou plûtôt du caprice ; il faut avoir beaucoup de politique pour ménager ces peuples qui s'écartent aisément de leur devoir : il ne faut pas tant les flâter ; il ne faut pas aussi les mettre au desespoir, on ne les ménage que par des raisons solides & convaincantes qu'il faut leur insinuër, sans les épargner quand ils ont tort, il faut cependant que l'esperance les soûtiennent, leur faisant entendre qu'on les récompensera quand ils l'auront merité.

Comme toutes les nations devoient envoyer des Députez à Montreal pour se trouver à la Paix generale, les Outaouaks jugerent à propos d'envoyer à Mr de Denonville deux de ces affranchis, afin qu'un exemple si autentique de leur generosité pût éclater dans le Conseil general. Ils souhaiterent que Perrot les fit voir auparavant dans leur païs, afin d'engager par là les cinq nations à ne plus faire d'acte d'hostilité sur eux, mais à se donner bien de garde de se servir de cette voye sans l'ordre du general. Il leur dit qu'il ne connoissoit pas de porte ouverte chez les Iroquois que celle qui étoit frayée par le che-

min ordinaire, que c'étoit la seule par laquelle il pouvoit entrer, & que dés lors qu'il auroit accés dans la cabane d'*Onontio*. & qu'il se seroit chauffé à son feu, s'il vouloit ouvrir celle de l'Iroquois il iroit porter sa parole dans tous ses villages s'il là lui commandoit. Les Outaouaks goûterent ces raisons, ils lui recommanderent les interêts de la nation, & le prierent de porter la parole de leur part au Conseil general. Ils lui donnerent la *Petite Racine*, un de leurs Chefs, qui avoit seulement ordre de faire le rappott de toutes les Déliberations, ils l'assurerent que s'il étoit tué malheureusement dans la route par les Iroquois ils vangeroient sa mort, & qu'ils ne consentiroient jamais à une Paix, qu'ils n'eussent immolé auparavant à son ombre plusieurs de leurs familles. C'étoit à la verité la preuve la plus convaincante de l'estime qu'ils avoient pour lui, mais les affaires de la Colonie changerent bien de face ; si les Etats les plus puissans sont quelquefois sujets aux révolutions, disons que les païs éloignez les mieux affermis sont aussi exposez à de cruels catastrophes. En effet, le Canada qui n'avoit jamais été si florissant, se trouva pour ainsi dire tout à coup la proye de ses ennemis ; toutes les nations qui enten-

doient parler du nom François ne respiroient que les moyens de faire alliance avec lui. Celles qui lui étoient déja connuës trouvoient qu'il étoit bien doux d'être sous sa protection. Ses ennemis d'un autre côté se voyoient humiliez à la face d'une infinité de peuples. Les Anglois même touchez du desastre de leurs amis, imploroient en quelque façon les bonnes graces de celui qui les avoit châtiez. Rien n'étoit donc plus glorieux à Mr le Marquis de Denonville, mais rien ne fut plus touchant que lors qu'il vit entierement la desolation dans le centre de son gouvernement. Ce fut lors que les Iroquois vinrent tout à coup à l'Isle de Montreal au nombre de quinze cens guerriers ; ils y passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent dans l'espace de sept lieuës, ils s'étoient rendus maîtres de la campagne à la faveur des bois, & personne ne pouvoit mettre pied à terre le long du fleuve qu'il ne fut pris où tué. Ils se répandirent dans tous les quartiers avec la même rapidité que feroit un torrent. Rien ne pouvoit resister à la fureur de ces Barbares, quelque mouvement que l'on fit pour donner du secours à ceux que l'on voyoit enlever, où pour tenir tête aux differens partis. On étoit contraint de se renfermer aussi-tôt

dans deux méchans petits Forts, & si les Flamands ne les eussent avertis de se donner de garde de s'attacher aux Forts, l'on peut dire qu'ils en seroient venus à bout avec la même facilité qu'ils firent de toutes les habitations qu'ils ravagerent. La campagne fut desolée, la terre étoit couverte de toutes parts de cadavres, & ils emmenerent six vingt prisonniers, dont la plus part furent brûlez : ce sont des disgraces qui ne doivent pas donner la moindre atteinte à la gloire d'un General. Il n'est pas surprenant que des Sauvages viennent faire des courses & des irruptions dans un si vaste païs. L'adresse de ces peuples est d'éviter les combats en raze campagne, parce qu'ils ne savent pas donner des Batailles n'y faire des Evolutions, leur maniere de faire des Batailles est tout à fait differente de celle de l'Europe. Les bois sont les retraites les plus assurées, où ils combattent avec avantage, car l'on convient que ces quinze cens guerriers auroient taillé en pieces plus de six mille hommes s'ils se fussent avancez dans les montagnes où ils étoient. Il n'y a pas de troupes telles qu'elles soient dans l'Europe qui puissent en venir à bout, non pas même en nombre égal mais beaucoup superieures.

CHAPITRE XVII.

Les Iroquois viennent demander la Paix à Monsieur le Marquis de Denonville, & causent en même temps une entiere desolation dans l'Isle de Montreal.

LA *Petite Racine* qui étoit venuë de la part de sa nation pour être Témoin de tout ce qui se passeroit au Conseil general de la Paix, trouva un changement bien extraordinaire ; il traita les Pelleteries qu'il avoit apportées & s'en retourna promptement. Monsieur de Denonville fit partir un canot avec lui, par lequel il envoya ses ordres à Mr. de la Durantaye, Commandant de Michilimakinak. Ce Chef à son retour causa une allarme universelle. Les Outaouaks firent savoir à toutes les nations le desordre qui étoit arrivé chez les François, prierent tous les Chefs de se trouver à Michilimakinak, pour consulter ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre dans l'état malheureux où ils alloient être plongez. Ils resolurent dans leur Conseil general d'envoyer à Tsonnontouan des Députez, avec deux de ces vieillards Iroquois affranchis,

pour assurer les Iroquois qu'ils ne vouloient plus avoir de liaison avec les François, & qu'ils vouloient avoir avec eux une étroite alliance.

Les Hurons firent semblant de ne pas donner dans la Revolte des Outaouaks ; la politique de ces peuples est si judicieuse qu'il est extrémement difficile d'en penetrer le secret. Lors qu'ils font quelque entreprise remarquable contre une nation qu'ils apprehendent, particulierement contre les François, ils semblent former deux partis, les uns conspirent & les autres s'y opposent : si les premiers réüssissent dans leurs projets, les autres approuvent & soûtiennent ce qui a été fait : si leurs desseins sont traversez, ils se jettent de l'autre parti ; de sorte qu'ils parviennent toûjours à leur fin. Mais il n'en fut pas de même dans cette rencontre, le raport de la *Petite Racine* les effraya si fort, que n'y les Jesuites, n'y le Commandant, ne pûrent calmer ces esprits, qui leur reprocherent, avec les injures les plus atroces, que les François les avoient abusez. Les affaires devinrent en un si pitoyable état que Mr. de la Durantaye eut besoin de toute son experience & de toute sa bonne conduite pour conserver son Fort & maintenir les interêts de la Colonie, que tout autre

autre que lui auroit abandonné, car les Sauvages ſont inconſtans, ils prennent ombrage de tout, ils s'accommodent au temps, & ne ſont ſouvent amis qu'autant que le caprice & leur propre interêt les font agir; il faut ſavoir les prendre par leur foible, & profiter de certains momens quand on veut venir à bout de ſes deſſeins.

Peu de temps aprés Monſieur le Marquis de Denonville fut rapellé à la Cour, Sa Majeſté l'ayant fait Sous-Gouverneur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Monſieur le Comte de Frontenac lui ſucceda, & arriva en Canada à la fin d'Octobre 1689. Monſieur de la Durantaye qui étoit reſté à Michilimakinak, dépêcha un canot au nouveau Gouverneur pour lui faire part de tous les mouvemens des Outaouaks, & comme l'on ne demeure dans le poſte qu'il occupoit que pendant un temps, Mr. de Frontenac envoya Mr. de Louvigni pour l'aller relever. Ce General crût d'abord qu'il étoit à propos de faire ſavoir ſon arrivée à toutes les nations.

Perrot fut celui ſur qui il jetta les yeux pour cela, il lui ordonna en même temps de travailler à pacifier les troubles que les Outaouaks auroient pû cauſer de toutes parts. Il le fit donc partir avec Mr de Louvigni, qui tailla en pieces à cinquante

lieuës de Montreal un parti de soixante Iroquois, dont il envoya trois prisonniers à Mr de Frontenac, & emmena un autre avec lui. Il enleva aussi beaucoup de chevelures pour les faire voir aux Outaouaks, dans l'esperance de donner jour à quelque racommodement, mais ces peuples avoient déja pris les devants, pour ne pas s'attirer l'indignation des Iroquois. On apprit dans la route par des Missisakis que la *Petite Racine* étoit allé en Ambassade chez les Iroquois avec deux Chefs, que l'on n'en avoit pas entendu parler depuis, à la reserve d'un que l'on disoit devoir encore partir. Ces nouvelles engagerent Mr de Louvigni d'envoyer à Michilimakinak deux canots avec Perrot, pour avertir les François de son arrivée. Celui-ci en étant à la vûë mit Pavillon blanc, & fit faire de grands cris de *vive le Roi.* Les François jugerent par là qu'il venoit quelque bonne nouvelle de Montreal. Les Outaouaks accoururent sur le bord du rivage, ne comprenant rien à toutes ces exclamations, se persuadant toûjours que nos affaires étoient en trés-mauvais état, ils eurent assez de politique de dire qu'ils vouloient recevoir en guerriers les François qui alloient venir. On les avertit que nos manieres étoient differentes des leurs, l'on

ne vouloit pas qu'ils se jettassent dans nos canots pour les piller, comme ils le pratiquent à l'égard des nations qui revenant victorieuses de quelque expedition militaire, abandonnent tout ce qui est dans leurs canots : on vouloit qu'ils se contentassent de recevoir les presens. On alla avertir Mr de Louvigni que l'on devoit le recevoir en ordre de bataille avec tous les François qu'il amenoit; on prit toutes sortes de précautions pour n'être pas la dupe de ces peuples qui auroient pû faire main basse quand on y auroit pensé le moins. Les canots parurent, celui dans lequel étoit l'esclave Iroquois étoit à la tête; on le fit chanter tout debout, selon l'usage. Les Nepicirinieus qui avoient accompagné les François répondoient conjointement en cadence avec de grands *Sassakoues*, suivis de décharge de mousqueterie. Cent François de Michilimakinak s'étoient mis sous les armes sur le bord de l'eau au pied de leur village, n'ayant que de la poudre dans leurs fusils, avec cette précaution d'avoir balle en bouche. Cette flotte qui venoit en bon ordre, comme si elle eut voulu faire décente en païs ennemi, approchoit insensiblement. Lors qu'elle fut proche du Village des Outaouaks elle arrêta, & l'on fit chanter l'Iroquois,

que l'on accompagna de ſalve de mouſqueterie, auſquels les Outaouaks répondirent : on coupa aprés droit au village des François, ſans vouloir débarquer à celui-ci. Les Outaouaks coururent tous en bataille juſqu'au lieu du débarquement, pendant que ceux de la flotte répondoient aux chanſons du priſonnier avec de grandes huées & des décharges de mouſqueterie, & que d'ailleurs les François de Michilimakinak faiſoient les leurs. Enfin quand il fallut aborder à terre Mr de Louvigni fit charger à balle & débarquer les armes à la main ; les Outaouaks étant un peu loin du bord, ſans faire d'autre mouvement.

Les Hurons qui avoient paru fort attachez à nos interêts au milieu de la Conſpiration Generale des Outaouaks (quoi que de tout temps ils ayent été fort chancelans) demanderent cet Eſclave pour le faire brûler : ceux-ci furent jaloux de cette preference. Les premiers qui étoient fort politiques lui donnerent l'avis, aprés beaucoup de déliberations, s'il ſeroit *mis à la chandiere*. Leur but étoit que ſi la Paix ſe faiſoit avec les Iroquois, ils ſe rendroient agreables dans leur eſprit par le ſervice ſignalé qu'ils auroient rendu à un de leur chef qu'ils auroient tiré du feu, mais l'on

penetra bien leur dessein. Les Outaouaks qui étoient fort piquez ne pûrent s'empêcher de dire qu'il l'auroit fallu manger. Cet Iroquois fort surpris qu'une petite poignée d'Hurons qu'ils auroient rendus Esclaves eux-mêmes, eut du prevaloir dans une conjoncture d'éclat.

Le Pere Missionnaire des Hurons prévoyant que cette affaire auroit peut-être une suite qui pourroit être préjudiciable aux soins qu'il prenoit de leur instruction, demanda qu'il lui fut permis d'aller à leur village pour les obliger de trouver quelque moyen qui fut capable d'appaiser le ressentiment des François. Il leur dit que ceux-ci vouloient absolument que l'on mit l'*Iroquois à la chaudiere*, & que si on ne le faisoit on devoit venir le leur enlever dans leur Fort. Quelques Outaouaks qui étoient par hasard au Conseil, dirent que les François avoient raison. Les Hurons se trouverent pour lors obligez de prier ce Pere de dire aux François de leur part qu'ils demandoient un peu de delai pour pouvoir l'attacher au Poteau. Il l'y lierent & commencerent à lui fumer les doigts, mais cet Esclave leur fit paroître trop tôt la foiblesse de son courage par les larmes qu'il versa, ils jugerent qu'il étoit indigne de mourir en guerrier, &

ils le passerent par les armes.

On fit assembler les Chefs de toutes les nations de Michilimakinak dans la maison des Peres Jesuites, on mit devant chacun d'eux un present de fusils, de poudre, de bales & de tabac, on leur representa l'aveuglement où ils étoient de quitter les interêts de la nation Françoise pour embrasser ceux des Iroquois, qui ne respiroient que cette desunion; qu'*Onontio* qui avoit tous les sujets du monde de les abandonner étoit cependant touché de compassion pour des enfans qu'il vouloit faire rentrer en eux-même; qu'il avoit envoyé ce nombre de François nouvellement arrivez chez eux pour tâcher de remettre leurs esprits égarez. Que ces maisons brûlées dans l'isle de Montreal par les Iroquois, quelques cadavres qui avoient paru dans l'invasion subite qu'ils y avoient faite, ne devoient pas faire un si grand effet pour se persuader que tout fut perdu dans la Colonie, que les Iroquois ne devoient pas tant se prevaloir d'un coup qui devoit plûtôt tourner à leur honte qu'à la gloire de veritables guerriers, puisqu'ils n'étoient venus dans le moment que pour demander la Paix, que la nation Françoise étoit plus nombreuse qu'ils ne s'imaginoient, qu'ils devoient la regarder comme un

grand fleuve qui ne tarit point, & dont le cours ne peut être arrêté par aucune digue, qu'ils devoient considerer les cinq nations Iroquoises comme cinq cabanes de Rats musquez, dans des marais, que les François feroient bien-tôt secher, & quand il l'auroient fait il les y brûleroient; qu'ils pouvoient se persuader que cent femmes & enfans qu'ils avoient enlevez par trahison, seroient remplacez par quantité de soldats que le *grand Onontio* le Roi de France envoyeroit pour les venger: que depuis que notre *Onontio* de Canada, le Comte de Frontenac, étoit arrivé à Quebec, il avoit fait ressentir aux Anglois la force de ses armes, par les differens partis qu'il avoit envoyez dans leur païs: que les Nepiciriniens même qui étoient nouvellement montez à Michilimakinak avec Mr de Louvigni, n'avoient pas peu contribué avec nous à mettre à feu & à sang cinq gros de leurs villages, qu'*Onontio* étoit assez puissant pour détruire l'Iroquois, l'Anglois, & les Alliez: qu'au reste si quelqu'une de ces nations vouloient se déclarer en faveur des Iroquois, il leur donnoit la liberté de le faire, mais qu'il ne vouloit pas que ceux qui tourneroient leur *casse-tête* pour soûtenir leurs interêts, demeurassent dorénavant sur ses terres,

que s'ils vouloient être Iroquois nous devenions leurs ennemis, & que ſans d'autres explications on vouloit voir qui eſt-ce qui reſteroit maître du païs.

Le Chef des Cinagos ſe levant au milieu du Conſeil parla en ces termes. *Mon frere l'Outaouaks vomis ton mauvais cœur & toute ta Conſpiration, retourne à ce Pere qui te tend les bras, & qui n'eſt pas encore dans l'impuiſſance de te proteger.* Il n'en fallut pas d'avantage pour renverſer tous les projets des mécontens. Les Chefs de chaque nation proteſterent qu'ils n'entreprendroient rien contre la volonté de leur Pere. Mais quelque aſſurance qu'ils donnerent de leur fidelité, la pluſpart voyant leurs deſſeins échoüez, chercherent d'autres détours pour nous traverſer. Ils n'oſerent à la verité ſoûtenir leur reſolution, ſoit parce qu'ils ne voulurent pas haſarder un Combat contre les François, qui n'attendoient qu'une derniere déciſion, ſoit parce qu'ils ne ſavoient comment pouvoir tranſporter leur famille chez les Iroquois, ils ne reſpiroient que le moment de donner entrée à un parti conſiderable de cette nation qui pût les enlever. Ils conclurent cependant dans le ſecret qu'ils envoyeroient aux Iroquois les mêmes Députez dont ils étoient convenus, & que ſi leur

départ étoit malheureusement découvert, les Anciens le désavoüeroient. Ce mistere ne fut pas si caché que l'on n'en eut avis. Un Sauteur vint en avertir Perrot ; un de ses Députez entra un moment aprés dans sa cabane, il lui en fit des reproches, mais comme le Sauvage est naturellement ennemi du mensonge, celui-ci ne pût déguiser long-temps ses sentimens, il avoüa que son frere étoit le Chef de cette Ambassade. Mr de Louvigni ne balança de faire assembler tous les Chefs, il leur fit de sensibles reproches sur leur peu de foi. Les Outaouaks crurent se disculper en jettant tout sur celui qui devoit partir. On l'envoya querir : jamais homme ne parut plus honteux que de se voir obligé de paroître dans le Conseil. Il y entra avec un visage extrémement mortifié. Son frere lui dit, *nos Chefs te jettent la pierre, & disent que ils ne savent point ton depart pour l'Iroquois.* Perrot prenant la parole dit : *Quoi, mon frere, je te croyois le soûtien des François qui sont à Michilimakinak : quand l'attaque se donna à Tsonnontouan tous les Outaouaks plierent, toi seul tu secondas les François, avec deux autres, de tout temps tu n'as rien cû à toi, lors que tu avois quelque chose tu le donnois aux François que tu aimois comme tes freres, & contre le senti-*

ment de ta nation tu veux trahir. Onontio *qui se resouvient de toi m'a dit de te reconnoître : je ne crois pas que tu sois capable d'aller contre sa volonté.* Il lui donna une brasse de tabac & une chemise, & continua. *Voici ce qu'il m'a donné pour te témoigner son ressouvenir. Quoi que tu ayes fait une faute je te donne à fumer, afin que tu vomisse ou avale tout ce que tu t'est proposé de faire contre lui, & ton corps qui est salle de la trahison sera purifié par cette chemise qui la blanchira.*

Ce Chef fut si penetré de douleur qu'il fut long-temps sans pouvoir parler : il reprit un peu ses sens, & portant la parole aux Anciens, avec un air plein de fierté & de mépris, il leur dit : *Employez-moi, Vieillards, à l'avenir quand vous voudrez tramer quelque chose contre mon Pere, qui se souvient de moi, & contre qui je me suis déclaré. Je suis tout à lui, & jamais je ne me déclarerai contre les François.* Et se tournant du côté de Perrot, il lui dit : *je ne te veux pas mentir, quand tu es arrivé j'ai passé proche de toi, voulant te caresser, tu m'as regardé d'un mauvais œil, j'ai crû que tu m'avois abandonné, parce que j'avois été aux Iroquois avec la* Petite Racine, *je me suis retiré quand tu as parlé aux nations pour les détourner du dessein*

que nous avions tous de nous donner aux Iroquois : elles n'ont osé te contredire, & elles ont tenu un Conseil la nuit dans une cabane, de laquelle ils ont fait sortir toutes les Femmes & les Enfans, où j'ai été appellé : Elles m'ont Députe pour retourner aux Iroquois, j'ai crû que tu me voulois mal, c'est ce qui m'a obligé de leur accorder ce qu'ils m'ont demandé.

Ces peuples ne purent soûtenir plus long-temps leur mauvais dessein, l'éclaircissement que l'on venoit d'avoir en arrêta le cours, mais ils conserverent toûjours un grand chagrin contre la nation Françoise, & quoi qu'ils se vissent hors d'état de venir à leurs fins, ils ne laissoient pas encore de susciter des traverses pour nous faire de la peine. La jalousie qu'ils eurent de ce que l'on avoit fait present de quelques juste-au-corps galonnez à des Hurons qui avoient paru être de nos amis dans cette affaire, leur inspira un nouveau stratagême. Ils savoient que les Miamis nos Alliez avoient guerre contre les Iroquois, ils resolurent d'aller contre les premiers, qui ne se défieroient de rien, afin qu'ils pussent les forcer de faire eux-même la Paix avec les Iroquois. Le Sauteur qui avoit déja sçû que les Outaouaks avoient voulu envoyer des Deputez aux Iroquois, apprit

auſſi que deux canots devoient partir pour aller caſſer des têtes chez les Miamis, l'on rompit encor leur meſure & on l'empêcha. Les Outagamis & les Maſkoutechs voulant ſeconder les Outaouaks dans le temps qu'ils ſe déclarerent contre les Iroquois, qui leur avoient envoyé un grand Collier, pour les remercier de leur avoir rendu cinq Chefs qu'ils avoient pris lors qu'ils étoient en marche contre les Iſlinois, reſolurent, pour leur faire plaiſir, de maſſacrer tous les François qui décendroient du païs des Nadouaiſſioux; ils ſe perſuaderent qu'ils ſe tireroient, par ce maſſacre, l'amitié de cette fiere nation, qui avoit paru fort ſatisfaite de ce qu'ils leurs avoient renvoyé cinq de leurs eſclaves que les Miamis leur avoient donné pour les manger.

On apprit à la Baye l'arrivée des François à Michilimakinak: le Chef des Puans homme d'eſprit, qui aimoit beaucoup nôtre nation, voulut rompre le deſſein qu'on avoit de les tuër; il alla trouver les Outagamis auſquels il fit acroire qu'*Onontio* avoit envoyé le petit Bled d'Inde, avec trois cens Iroquois du Saut, autant d'Abenaguis, tous les Nepiciriniens, & ſix cens François, pour ſe vanger de leur mauvaiſe volonté. Les Outagamis abandonnerent

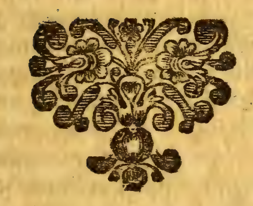
avec

avec precipitation leur ambuſcade, & revinrent à leur Village. Ce Chef qui avoit peur que l'on apprit ſa ruſe alla au devant de Perrot à l'entrée de la Baye, qui lui promit de garder le ſecret; il lui fit preſent d'un juſte-au corps galonné. Le vent contraire les obligea de ſejourner, on eût le temps de s'informer de tout ce qui s'étoit paſſé à la Baye. Les Outagamis y avoient apporté des haches toutes uſées, ils contraignirent un frere Jeſuite deles raccommoder. Leur Chef tenoit un ſabre nud tout prêt à le tuër pendant qu'il travailloit. Ce frere voulant lui remontrer ſon extravagance fut ſi maltraité qu'il fut reduit au lit. Le Chef dreſſa enſuite des ambuſcades pour attendre les François qui devoient revenir du païs des Nadouaiſſioux; il eſt vrai que tous les peuples de la Baye avoient grand ſujet de ſe plaindre qu'on alloit porter chez leurs ennemis toutes ſortes de munitions de guerre, il ne falloit pas s'étonner ſi l'on avoit tant de peine à ménager tous les eſprits. Perrot renvoya aux Outagamis le Chef des Puans, pour leur dire de ſa part qu'il avoit appris leur deſſein contre la jeuneſſe, qu'il les en puniroit, & pour leur faire connoître qu'il ne ſe mettoit guere en peine de toute leur menace il avoit renvoyé tout ſon monde,

à la reſerve de cinquante François, qu'il avoit trois cens coups de mouſquet à tirer, & des munitions ſuffiſamment pour les recevoir, que ſi par haſard il rencontroit quelqu'un de la nation il ne ſavoit ce qui en arriveroit, & qu'ils le prieroient en vain de débarquer chez eux.

Le Chef des Puans retourna à la Baye, où il exagera encore davantage ce que Perrot lui avoit dit. Celui des Renards vint le trouver exprés pour ſavoir la verité du fait, il n'oſa attendre Perrot. Il partit avec quatre-vingt de ſes guerriers pour aller contre les Nadouaiſſioux, aprés avoir donné ordre aux gens de ſon village de lui témoigner de ſa part qu'il l'aimoit, & que l'on eut bien ſoin de le régaler : il ſe rendit chez les François qui demeuroient au païs des Nadoüaiſſioux. Comme ils l'apprehendoient ils lui firent preſent d'un fuſil, d'une chaudiere, d'une chemiſe, & de pluſieurs munitions de guerre ; il leur dit que le petit Bled d'Inde étoit dans une reſolution de les faire paſſer à la Baye. Ces nouvelles qui ne leur plaiſoient guere leur firent quitter cet établiſſement, & ils ſe retirerent à quatre-vingt lieuës dans les terres, où ils engagerent les Nadouaiſſioux d'aller chaſſer & de s'y rendre l'Hiver.

Les Outagamis profiterent de cette conjoncture, ils attaquerent des Nadouaissioux, dont ils en tuërent beaucoup, & firent plusieurs prisonniers. L'allarme se répandit aussi-tôt, on tomba sur eux, on en tua aussi plusieurs, & on fit des prisonniers. Leur Chef se battit en retraite avec un courage extraordinaire, & auroit perdu beaucoup plus de monde si lui-même n'eût fait ferme à la tête de son parti.



CHAPITRE XVIII.

Les Outagamis & les Maskoutechs veulent se liguer contre les François. On exorte les Sakis & les nations Miamises de faire la guerre plus que jamais aux Iroquois.

LEs Miamis qui avoient entendu dire que Perrot devoit arriver inceſſamment à la Baye, partirent au nombre de quarante chargez de Caſtors pour le venir voir ; lors qu'ils arriverent proche la maiſon des Jeſuites on leur envoya des canots pour paſſer une petite riviere. Le Chef envoya ſes jeunes guerriers pour conſtruire des cabanes, ils s'y rendirent tous aprés qu'elles furent faites pour conſulter ſur l'entrevûë qu'ils devoient avoir avec le ſieur Perrot. Il arriva un accident à un Saki qui ſe trouvoit pour lors dans ſa cabane : comme il étoit aſſis une chaudiere qui étoit ſur le feu renverſa ſur lui & lui brûla une partie du corps, n'ayant qu'une méchante peau de chat ſauvage, il fit un cri avec des contorſions qui firent rire ceux qui y étoient, malgré la compaſſion que l'on en devoit avoir. On lui dit plaiſamment qu'un homme auſſi courageux que

lui ne devoit pas craindre le feu, que c'étoit le propre d'un guerrier comme lui de chanter, que neanmoins pour lui montrer que l'on avoit du chagrin de cet accident on lui mettoit sur sa brûleure une emplâtre d'une brasse de tabac. Il répondit que c'étoit avoir de l'esprit d'en agir ainsi, & que ce tabac l'avoit parfaitement gueri. Les Miamis envoyerent prier Perrot de venir à leurs cabanes, afin de leur indiquer un endroit où il vouloit qu'ils s'assemblassent. La maison des Jesuites fut le lieu du rendez-vous, où ils apporterent cent soixante Castors, dont ils en firent deux amas. Le Chef des Miamis parla de cette sorte à l'un d'eux.

Mon Pere, je t'avertis que tes morts & les miens sont dans une même fosse, que les Maskoutechs nous ont tuez & nous ont fait manger notre chair, mes trois Sœurs qui étoient prisonnieres l'année du Combat des Tsonnontouans, voyant que les Iroquois étoient en déroute par Onontio, * *s'echapperent de leurs mains. Des Maskoutechs qui les avoient rencontrez dans la riviere de Chikagon, trouverent dans leur chemin deux François qui revenoient des Islinois qu'ils assasinerent. L'apprehension qu'ils en-*

* Le Marquis de Denonville.

rent qu'elles ne déclarassent ce meurtre, les obligea de leur casser la tête, dont ils enleverent les chevelures qu'ils nous ont donnez à manger, disant qu'elles étoient d'Iroquois. L'Esprit a puni ces assasins par une maladie qui les a fait mourir & tous leurs enfans: enfin il y en a eû un qui avoüa son crime à la mort. Ces Castors que tu vois de l'autre côté te disent que nous n'avons que ta volonté, que si tu nous dis de pleurer sans bruit nous ne ferons aucun mouvement.

Perrot lui fit plusieurs liberalitez, & parla à peu prés en ces termes.

Mes freres j'aime votre repos, la guerre est odieuse quand vous vous battez contre le Maskoutech, il est vaillant, il tuëra vos jeunes gens, je ne doute pas que vous ne puissiez le détruire, vous êtes plus nombreux & plus guerriers que lui: mais le desespoir le poussera à bout, il a des flêches & des casse-têtes qu'il sçait manier avec adresse. De plus la guerre est allumée contre l'Iroquois, qui ne s'éteindra que quand il n'y en aura plus. Elle a été déclarée à votre sujet lors qu'il a enlevé vos familles à Chkiagon; ces morts ne paroissent plus, ils sont couverts de ceux des François qu'ils ont trahi par la mediation de l'Anglois qui étoit nôtre Allié, contre qui nous l'avons entreprise pour nous vanger de sa trahison. Nous avons

aussi le Loup pour ennemi qui est son Fils, ce qui nous ôtera le moyen de vous secourir contre les Maskoutechs si vous l'entreprenez.

Aprés qu'il leur eut tenu ce discours il fit pareillement deux amas de marchandises, & les exposant il continua ainsi: *Je mets une natte sous vos morts & les nôtres afin qu'ils reposent doucement, & cet autre present est pour les couvrir d'une écorce afin que le mauvais temps & la pluye ne les incommodent pas,* Onontio *à qui je ferai savoir cet Assasinat, deliberera ce qu'il jugera à propos.* Les Miamis eurent donc lieu d'être satisfaits, puisqu'ils le prierent de faire son établissement sur le Missisipi, vers Ouiskensing, afin d'y pouvoir commercer leurs Pelleteries. Ce Chef lui fit present d'un morceau qui étoit d'une trésbonne Mine de Plomb, qu'il avoit trouvée sur le bord d'un ruisseau qui se dégorge dans le Missisipi, on leur promit de s'établir dans vingt jours au dessous de la riviere Douiskouche. Ce Chef s'en retourna à son village.

Tous les Chefs Sakis & les Pouteouatemis s'assemblerent aprés chez les Jesuites, on leur fit des presens de fusils, de tabac, & de munitions de guerre, on les encouragea de frapper plus que jamais sur l'Iroquois qui n'avoit personne pour ami,

on leur dit que comme il étoit extrémement fourbe ils devoient se défier de leurs paroles artificieuses & de leurs beaux Colliers, qui étoit autant d'attraits pour les attirer dans leurs pieges, que si ils y tomboient malheureusement *Onontio* ne pourroit plus les en retirer, qu'ils avoient lieu d'être contens de leur fidelité malgré toutes les démarches indiscretes des Outaouaks, qui avoient voulu les faire entrer dans leur interêt contre les siens. On leur fit un détail de tout ce que l'on avoit dit aux nations du lac Huron, & on leur fit entendre aussi que s'ils vouloient se déclarer en faveur des Iroquois ils pouvoient aller demeurer parmi eux, parce qu'on ne les souffriroit pas sur nos terres ; ils protesterent qu'ils ne s'écarteroient jamais de leur devoir, & que quoi que les Outaouaks fussent de tout temps leurs amis, ils étoient resolus de perir plûtôt que d'abandonner le parti des François.

Quand Perrot fut arrivé dans un petit village des Puans, qui étoit voisin des Outagamis, le Chef des Maskoutechs & deux de ses Lieutenans y arriverent, ils entrerent dans sa cabane, s'excusant de ce qu'il ne lui avoit apporté aucun present pour pouvoir lui parler, leur village étoit sur son chemin, où ce Chef le pria de sejour-

ner parce qu'il avoit quelque chofe de confequence à lui communiquer. Quoi que nous fuffions trés mécontens d'eux & des Outagamis, qui avoient juré la perte des François qui étoient chez les Nadouaiffioux, il leur promit de s'arrêter chez eux pour oublier le reffentiment que l'on avoit contr'eux, de leur pardonner leur égarement qui ne venoit que de la part des Renards.

Les Sakis s'en retournerent par les Outagamis, aufquels ils raconterent tout ce qu'on leur avoit dit. Perrot rencontra deux Chefs Outagamis qui venoient au devant de lui ; ils l'aborderent en tremblant, le fuppliant par les termes les plus foûmis de débarquer pour les écouter un moment. Aprés que l'on eut débarqué ils firent du feu, & jetterent une robe de Caftors pour lui fervir de tapis fur lequel il fe mit, ils étoient fi hors d'eux-mêmes qu'ils furent du temps fans pouvoir parler. Enfin l'un d'eux prenant la parole, dit : *les Outagamis ont tort de ne pas fe fouvenir de ce que tu leur as dit autrefois, tu ne les as jamais trompez depuis qu'ils te connoiffent, & quand ils ne te voyent pas ils fe laiffent entraîner aux follicitations des Outaouaks ou de ceux qui les veulent obliger à abandonner les François.*

J'ai voulu empêcher nos gens de rien entreprendre contre ta jeunesse, mais ils ne m'ont pas voulu croire, j'ai été seul de mon parti depuis qu'ils ont apris que tu venois, ils te craignent, & m'ont prié de te dire de leur part qu'ils souhaitoient te voir dans leur village afin de se reünir à ton corps qu'ils n'ont pas tout-à-fait abandonné, puisque quand ils auroient executé ce que les Outaouaks leur avoient inspiré contre les François ils auroient eû soin de tes enfans. Quand à moi je n'ai aucunement trempé dans leur Conjuration : c'est ce qui m'a fait venir au devant de toi, pour te prier que si tu ne veux rien m'accorder pour eux, tu ne me refuse pas au moins de venir les écouter à ma consideration.

Il étoit assez difficile de tirer de ces peuples toute la satisfaction que l'on auroit voulu, le grand éloignement nous ôtoit le moyen de les réduire à leur devoir, les rodomontades qu'il falloit affecter avec eux étoit la politique la meilleure que l'on pût tenir pour se faire craindre. Perrot qui connoissoit leur caractere se laissa aller à la consideration de ce Chef, & lui promit de demeurer une demie journée pour les écouter. Ce Chef partit pour consoler ses gens : il revint seul au devant de lui pour le prier de débarquer au vil-

ſage. Un autre Chef s'appercevant que les François ne quittoient pas leurs canots, dit qu'ils craignoient. On lui répondit qu'on ne les apprehendoit pas, & que les armes des François étoient en état de les faire repentir s'ils avoient la temerité de leur faire quelque inſulte. Ce premier Chef fut fort choqué contre celui-ci. *Serez vous toûjours inſenſez Outagamis*, leur dit-il, *vous le ferez embarquer & il nous abandonnera, que deviendrons-nous? pourrons-nous ſemer notre terre s'il ne le veut?* Ce ne fut que Harangue dans tout le village pour appaiſer les ſeditieux, & pour engager les autres de faire un bon accueil au ſieur Perrot. Le grand Chef le conduiſit dans ſa cabane, où ſe trouverent les plus conſiderables de la nation, qui lui faiſant toute ſorte de careſſe lui diſoient, *ſois le bien venu*. Deux jeunes gens tout nuds, armez en guerriers, mirent à ſes pieds deux pacquets de Caſtors, & s'aſſeyant auprés de lui s'écriant, *nous nous ſoûmettons à ce que tu voudras, nous te prions par ce Caſtor de ne te plus ſouvenir de nos folies: ſi tu n'eſt pas content de cette ſatisfaction frappe nous, nous ſouffrirons la mort, voulant payer de notre ſang la faute qu'à voulu faire notre nation.* Toutes ces ſoûmiſſions ne tendoient qu'à avoir des munitions & des armes pour

des Pelleteries, ce qu'ils prévoyoient que l'on leur refuseroit. On leur fit comprendre que l'on n'étoit venu dans leur village que pour les écouter : que s'ils se repentoient de leurs demandes indiscrettes on leur pardonneroit, que quoi qu'ils se f. ssent échappez d'une main on les avoit retenus de l'autre, qu'on ne les tenoit plus que d'un doigt, que s'ils vouloient un peu s'aider on les prendroit par les bras, & qu'insensiblement on les remettroit dans un lieu assuré où ils seroient en repos.

Tous les Chefs le prierent les uns aprés les autres de les recevoir sous sa protection, le conjurant de leur donner des munitions pour leur Pelleterie, afin qu'ils puissent tuër des bêtes pour faire boire du boüillon à leurs enfans. Il ne voulut leur accorder qu'un aprés-dîné. Un Chef de guerre qui avoit sa dague à la main ne trouvant pas que son Commis lui donna assez de poudre, le brusqua si fort qu'il lui fit tout abandonner. Perrot fut fort irrité contr'eux, & voulut tout faire transporter dans ses canots, mais quand on se fut un peu éclairci on reconnut que ce Chef n'avoit eû aucun mauvais dessein. Ces peuples sont si brutaux que ceux qui ne les connoissent pas croyent qu'ils sont toûjours en colere quand ils parlent.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

Les Miamis & les Outagamis vont à la guerre contre les Nadouaissioux. Les Jongleurs des Nadouaissioux devinent où sont leurs ennemis. Affront signalé que les Nadouaissioux font à un François qui leur presente le Calumet pour les détourner d'aller livrer combat à leurs ennemis.

LA traite étant finie les François se rembarquerent, ils le firent fort à propos, le desespoir où les Outagamis se trouverent le lendemain de la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, leur auroit fait oublier l'alliance qu'ils venoient de renouveller; ils le firent assez connoître dans la suite. Les François arriverent un peu au dessous du village des Maskoutechs, où ils camperent. Ces Chefs accompagnez de leurs familles vinrent recevoir Perrot sur le bord de leur riviere; ils le prierent d'entrer dans une cabane, & par un pacquet de Castors ils lui dirent qu'ils convieroient les morts que leurs gens avoient assassinez avec trois Esclaves Miamis qui s'étoient échappez des Iroquois. Et par un autre ils le prierent de

vouloir souffrir que leur village pût s'établir au même lieu où ils s'établiroient, qu'ils lui feroient connoître leur fidelité, & qu'il leur fit traiter leurs Pelleteries. On leur dit qu'ils étoient maîtres de s'établir où ils voudroient, que si on leur permettoit de s'approcher des François ils ne devoient tourner leurs casse têtes que contre l'Iroquois: qu'il falloit suspendre la hache contre les Nadouaissioux jusqu'à ce que le feu des Iroquois fut entierement éteint, & puisque *Onontio* avoit entrepris la guerre contre lui, qui étoit son fils à cause des Miamis qui avoient été enlevez à Chikagon, & à cause d'eux-même qui avoient perdu leurs familles, ils frapperoient plus facillement sur les Nadouaissioux qu'ils ne connoissoient pas, quand ils verroient que tous ses enfans uniroient leurs forces avec les siennes pour détruire l'ennemi commun. Ils firent present le lendemain aux François de bœuf, de bled d'Inde & de feu, qui leur furent d'un grand secours pour le reste du voyage. Il leur fit confidence du projet de toutes les nations, des Miamis, des Outagamis, des Kikabous, & & de plusieurs Islinois. Ceux-ci devoient s'assembler sur le Missisipi pour marcher contre les Nadouaissioux. Les Miamis devoient commander l'armée, les Maskou-

techs même furent obligez de se joindre à eux pour vanger l'assassinat des Esclaves Miamis. Plusieurs Outagamis apporterent dans ce moment la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, ils vouloient engager secretement ceux-ci de se joindre à eux contre les François qui leur avoient fourni des armes Les Maskoutechs n'eurent garde de se broüiller avec les François, l'embaras qu'ils avoient eû pour se remettre dans leurs bonnes graces les empêchoit de rien entreprendre qui pût leur déplaire. Ces Outagamis qui avoient eû vent que Perrot envoyoit à la Baye un canot chargé de Pelleteries, allerent en donner avis à leur Chef, qui envoya à la découverte pour l'enlever. Ceux-ci qui étoient dedans entendirent la nuit le bruit des rames, comme ils se doutoient qu'on alloit les prendre ils se jetterent dans de grands joncs qu'ils traverserent sans être apperçûs.

Perrot se rembarqua en bon ordre avec tous ses gens, il rencontra au portage un canot de François qui venoit du païs des Nadouaissioux, il les avertit de se défier des Maskoutechs qui pourroient les piller; cet avertissement leur fut inutile, quelques-uns de cette nation les ayant découverts leur firent bien des caresses, les priant

de se reposer en passant dans leur village : ils n'y furent pas plutôt qu'on les pilla. Les autres François arriverent sur le Missisipi; dix se détacherent pour avertir de la part de Mr de Frontenac ceux qui étoient chez les Nadouaissioux, de se rendre à Michilimakinak. L'établissement de Perrot se fit au dessous d'Ouiskouche, dans une situation fort avantageuse contre les insultes des nations voisines. Le grand Chef des Miamis ayant sçû que Perrot y étoit, lui envoya un Chef de guerre & dix jeunes guerriers, pour lui dire que son village étant à quatre lieuës au dessous il avoit bien envie de se joindre à son feu. Ce Chef s'y rendit deux jours aprés, accompagné de vingt hommes & de ses femmes, qui lui firent present d'un morceau de Mine de plomb. Perrot ne fit pas semblant de connoître l'utilité de ce métail ; lui faisant même reproche d'un pareil present par lequel il prétendoit couvrir la mort de deux François que les Maskoutechs avoient assasiné avec les trois Miamises qui s'étoient échapées d'un village des Iroquois, & l'engager de s'unir à cette nation pour vanger leurs morts & les notres, aprés avoir conclu avec eux d'aller contre les Nadouaissioux. Ce Chef fut extrémement surpris de semblables discours, s'imaginant que

l'on ignoroit leur mouvement, il lui dit que puisqu'il savoit cette affaire il ne feroit en cela que ce qu'il voudroit ; il l'assura que lors que tous les Alliez seroient assemblez il leur feroit tourner la hache contre l'Iroquois, mais auparavant qu'ils fussent au Rendez-vous general il falloit qu'il ignora lui-même leur dessein, afin qu'il s'y trouvât avec sa nation, & qu'il pût faire un gros parti contre l'Iroquois. Les glaces portant déja les Chefs des Maskoutechs lui avoient envoyé un guerrier pour les avertir que les Outagamis étoient fort avancez dans le païs des Nadouaissioux, & prioient les Miamis de se presser de les joindre, mais qu'ils leur avoient répondu qu'ils ne vouloient faire que la volonté des François.

Les Tchidüakoüingoües, les Oüaoüiartanons, les Pepikokis, les Mangakekis, les Poüankikias, & les Kilataks, nations Miamises, venant de toutes parts, marchoient à grandes journées pour se trouver à ce Rendez-vous. Les cinq premieres arriverent d'abord avec leurs familles à l'établissement François, dont les quatre dernieres seroient peries de faim si les Tchidüakoüingoües n'eussent été au devant avec beaucoup de vivres. On leur fit beaucoup de presens pour les engager de

tourner leur casse-tête contre l'Iroquois, l'ennemi commun. Ils se défendirent d'une marche generale, assurant neanmoins que toute leur jeunesse partiroit en differens détachemens pour harceler la jeunesse Iroquoise & leur enlever quelques têtes. Bien loin d'executer leur parole ils s'amuserent à chasser aux bœufs l'espace d'un mois, pendant que tous les guerriers qui s'étoient joints aux Outagamis & aux Maskoutechs devoient aller contre les Nadouaissioux, & que les vieillards, les femmes & les enfans sejourneroient avec les François.

L'esprit du Sauvage est difficile à connoître, il parle d'une maniere & pense de l'autre, si l'interêt de son ami a du raport avec le sien propre il est serviable, sinon il prend toûjours la voye qui l'acommode le mieux pour arriver à ses fins, il fait consister son courage à tromper l'ennemi par mille artifices & fourberies. Les François furent avertis de toutes leurs menées par une Miamie; tous ces mouvemens de guerre auroient beaucoup préjudicié au dessein que l'on avoit qu'ils tournassent leurs armes contre les Iroquois, qui d'ailleurs étoient ravis de ce que ces peuples se trouvoient dans la division; celle que l'on pouvoit susciter entr'eux étoit le seul moyen

pour faire rompre toutes leurs mesures. Perrot envoya querir le Chef des Miamis auquel il fit acroire qu'il venoit de recevoir une lettre par laquelle on lui mandoit que les Maſkoutechs, jaloux de se voir contraints par maniere de satisfaction, de joindre leur casse-tête à ceux de leurs Alliez, avoient gagné les Outagamis, qui devoient d'un commun consentement fondre sur les Miamis dans la marche generale contre les Nadouaissioux. Ce Chef qui crût la chose ne manqua pas de rompre le parti de ses guerriers, il envoya le lendemain à la chasse aux bœufs, & l'on fit un Festin de guerre dans lequel l'on jura la perte des Maſkoutechs. Les Outagamis qui avoient fait paroître leur courage avec plus de fermeté que les autres Alliez, se voyant trop avancez dans le païs ennemi firent jongler, pour savoir s'ils étoient en sureté. Les Jongleurs rendirent leurs Oracles, qui furent que les Esprits leur avoient montré que les Sauteurs & les Nadouaissioux s'assembloient pour venir contr'eux. Soit que le diable leur eut veritablement parlé (comme on le tient dans tout le Canada) soit qu'ils fussent saisis de frayeur de se voir seuls, sans le secours de qui que ce soit, ils firent un Fort, & envoyerent leurs Chefs & deux guerriers

à Perrot pour le prier d'aller chez les Nadouaissioux afin d'arrêter leurs mouvemens, & de pouvoir par ce moyen se retirer dans leur village avec leurs familles.

Les Miamis auroient effectivement livré combat aux Maskoutechs si ce François n'eût dissuadé leur Chef de ce qu'il avoit dit. Ils reçûrent le Chef Outagamis avec tous les honneurs possibles, qui leur dit que leurs gens étoient morts; Perrot lui en demanda le nombre? Je n'en sçai rien, lui répondit-il, je croi qu'ils sont tous morts, car nos Devins ont vû les Nadouaissioux faire leur assemblée pour venir contre nous; ils sont beaucoup & nous nous sommes bien embarassez à cause de nos femmes & de nos enfans qui sont avec nous. Les vieillards m'ont envoyé à toi pour te prier de nous delivrer du danger où nous nous sommes jettez trop aveuglement; ils esperent que tu iras aux Nadouaissioux pour les arrêter. On lui dit qu'ils ne devoient pas ajoûter foi à leurs Jongleurs qui sont des menteurs, & qu'il n'y avoit que l'Esprit qui pouvoit voir de si loin. Point du tout, reprit l'Outagamis, l'Esprit leur a fait voir ce qu'ils ont deviné, & cela est seur. Les Miamis autoriserent fort ce qu'il avançoit. Ce François qui se voyoit obligé par les ordres qu'il avoit reçûs de

Mr. de Frontenac de pacifier toutes choſes chez les Alliez, jugea qu'il étoit à propos de parer un coup ſi fatal aux Outagamis, leur deſtruction auroit été fort préjudiciable aux François qui ſe trouvoient dans ces quartiers, parce que ces Sauvages qui ſont naturellement ſeditieux auroient pû faire éclater dans l'occaſion leur reſſentiment contr'eux. On leur fit pourtant comprendre que puiſqu'il s'agiſſoit du ſalut d'une de leur nation, on alloit faire quelque tentative pour adoucir les choſes. On rencontra dans le voyage cinq cabanes de Maſkoutechs, dont le village ſe diſpoſoit à venir à l'établiſſement François pour y traiter des munitions de guerre.

On leur raconta le ſujet de ce départ & on les avertit de ne ſe pas fier aux Nadouaiſſioux : On arriva à la fin au Fort des François, où l'on apprit que les Nadouaiſſioux formoient un gros parti pour chercher les Outagamis, ou quelques-uns de leurs Alliez. Perrot qui ſe voyoit pour lors dans le lieu de ſon commandement, fit ſavoir ſon arrivée aux Nadouaiſſioux, que l'on trouva au nombre de quatre cens qui côtoyoient le Miſſiſipi pour faire quelque entrepriſe. Ils empêcherent ſes gens de s'en retourner, & vinrent eux-

mêmes au Fort qu'ils visiterent de tous côtez pour le piller. Ce Commandant leur demanda pourquoi leur jeunesse paroissoit si effrayée dans le temps même qu'il venoit voir ses freres pour leur donner la vie. Un chef se levant fit retirer les guerriers ausquels il dit de camper. Le camp étant fait on appella les plus considerables, & on leur dit que l'on étoit venu leur donner avis que les Miamis, les Outagamis, les Islinois, les Maskoutechs & les Kikabous, avoient formé une armée de quatre mille hommes pour leur livrer combat, qu'elle faisoit trois marches, l'une vers Missisipi, l'autre à une journée dans la profondeur des terres, en la côtoyant d'un bord, & l'autre à pareille distance de l'autre: que l'on avoit arrêté ce torrent qui les alloit emporter, que les trouvant par hasard en ce lieu on les exhortoit de retourner à leur famille & de chasser aux Castors. Ils répondirent avec assez de fierté qu'ils étoient partis pour mourir, & puisqu'il y avoit des hommes ils s'alloient battre contr'eux, qu'ils n'iroient pas loin sans en trouver. On fit une traite de quelque Pelleterie. Aprés qu'elle fut finie ils envoyerent querir Perrot à leur camp, à qui ils témoignerent la joye de ce qu'il avoit dit qu'ils trouveroient leurs ennemis, le

priant de souffrir qu'ils continuassent leur route. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les en dissuader ; mais ils répondirent encore qu'ils étoient partis pour mourir, que l'Esprit leur avoit donné des hommes à manger, à trois journées des François, & que Perrot leur avoit supposé faux, puisque leurs Jongleurs avoient apperçû de fort loin de grands feux, ils indiquerent même les endroits. Il y en avoit un en deçà & à côté dans les terres, un autre un peu plus éloigné & plus grand dans la profondeur, & un troisiéme qu'ils croyoient être le feu des Outagamis. Tout ce qu'ils allegueremt étoit vrai, car les cinq cabanes des Maskoutechs étoient à trois journées de l'établissement François ; leur village étoit à côté, le Fort des Outagamis vis-à-vis, les Miamis & les Islinois étoient beaucoup plus loin : on croit que le démon parle souvent aux Sauvages, nos Missionnaires, même prétendent l'avoir reconnu en plusieurs occasions. Il y avoit beaucoup de vrai-semblance que le malin esprit s'étoit communiqué à leurs Jongleurs. On se servit d'autres expediens pour les arrêter. Perrot leur jetta, à ce que l'on tient, deux chaudieres & quelques autres marchandises, en leur disant j'aime vôtre vie, car je suis seur que vous serez

défaits, vôtre diable vous a trompé. Ce que je vous ai dit est vrai, car j'ai veritablement arrêté les Nations qui m'ont obéï & vous voulez passer outre, je vous ferme le chemin que vous voulez tenir, mes freres, je ne veux pas qu'il soit ensanglanté. Si vous tuez les Outagamis ou ses Alliez, vous ne le pouvez faire que je ne sois frapé auparavant: s'ils vous tuënt ils me tuënt pareillement, car je les tiens sous une de mes aisselles, & je vous tiens sous l'autre, pouvez-vous leur faire du tort sans m'en faire. Il tenoit le même Calumet qu'ils lui avoient chanté lorsqu'il fit la découverte de cette nation, il le leur presenta pour fumer, mais ils le refuserent. L'affront qu'ils lui firent étoit si grand qu'il jetta le Calumet à leurs pieds & leur dit, faut-il que j'aye accepté un Calumet que des chiens m'ont chanté, & qui ne se souviennent plus de ce qu'ils m'ont dit, ils m'ont choisi en me le chantant pour leur Chef, & m'ont promis de ne faire jamais aucuns mouvemens contre leurs ennemis quand je le leur presenterois, & ils veulent me tuër aujourd'hui. Il ne l'eut pas plûtôt jetté qu'un Chef de guerre se leva & lui dit qu'il avoit raison. Il le presenta au Soleil faisant des invocations, & voulut le lui remettre entre

entre les mains. Il répondit qu'il ne vouloit pas le recevoir qu'ils ne l'eussent assuré qu'ils mettroient bas les armes. Ce Chef l'attacha à une perche dans la court du Fort, le tournant du côté du Soleil, & fit assembler tous les principaux dans sa tente ausquels il fit consentir de ne pas passer outre. Il y fit appeller Perrot & envoya chercher ce Calumet qu'il mit devant lui un bout en terre & l'autre sur une petite fourche pour le tenir droit, il tira de son sac de guerre une paire de souliers des plus propres, il le déchaussa & le lui mit lui-même. Il lui presenta ensuite un plat de raisins, il lui en mit par trois fois à la bouche. Aprés qu'il lui en eut fait manger il prit ce Calumet & lui dit: je me souviens de tout ce que les hommes t'ont assuré quand ils t'ont presenté ce Calumet, nous t'écoutons à present, tu nous ôte la proye que l'Esprit nous avoit donné, tu donne la vie à nos ennemis, faits-nous ce que tu leur faits maintenant, & empêché qu'ils ne nous tuënt quand nous serons dispersez à la chasse du Castor que nous allons faire; le Soleil est témoin de nôtre obeïssance.

CHAPITRE XX.

Trois cens Outaouaks forment le dessein de surprendre les nations du Sud, qui sont dans une entiere secularité. Difficulté que l'on eût de rompre ce dessein, qui auroit porté beaucoup de préjudice à la Colonie Françoise.

TOut fut calme par la bonne conduite du sieur Perrot qui retourna à son établissement, il raconta aux Maskoutechs qui étoient venus au devant de lui tout ce qu'il avoit fait auprés des Nadouaissioux en leur faveur & de leurs Alliez, il les obligea de s'établir à deux journées de lui avec les Kikabous, auprés d'un village de Miamis, afin que si par hasard les Nadouaissioux manquoient à leur parole ils pussent se trouver en état de leur resister. Ils détacherent quarante guerriers contre les Iroquois dont ils rapporterent douze chevelures.

On fit la découverte de la Mine de plomb qui se trouva fort abondante, mais difficile à tirer, parce qu'elle est entre deux rocs que l'on peut cependant miner, il a peu de crasse & est aisé à fondre, il diminuë de la

moitié ſur le feu, & ſi on le mettoit dans un fourneau le déchet ne ſeroit que du quart.

Les Outaouaks voyant que tout étoit tranquille parmi les nations du Sud, jugerent bien qu'il leur ſeroit aiſé d'y porter le fer & le feu, l'Alliance qu'ils avoient envie de contracter avec les Iroquois leur tenoit toûjours fort à cœur, quelque aſcendant que puſſent avoir les Jeſuites ſur leur eſprit, & quelque ménagement qu'eût Mr de Louvigni pour les tenir ſoûmis aux ordres de Mr de Frontenac, rien ne pût prévaloir à leur caprice. Ils partirent de Michilimakinak au nombre de trois cens, & formerent deux Partis, l'un devoit ſe joindre aux Iſlinois contre les Ozages & les Kancas; & l'autre devoit ſe diſperſer dans le païs des Nadouaiſſioux. Leur politique ne pouvoit être que trés préjudiciable aux interêts de la Colonie Françoiſe, qui ſe ſeroient vûs fruſtrez du ſecours general de toutes les nations du Sud contre l'Iroquois. Lors qu'ils furent arrivez à la Baye des Puans ils ne purent s'empêcher de s'écrier qu'ils trouvoient dans leur chemin un lieu bien eſcarpé, qu'ils ne croyoient pas pouvoir eſcalader n'y renverſer. Voila, diſoient-ils, Metaminens qui va mettre des jambes de fer, & qui vou-

dra nous obliger de retourner sur nos pas; faisons un effort, peut-être que nous les surmonterons. Ils se souvenoient qu'ils les avoient arrêtez à Michilimakinak lors qu'ils se déclarerent contre les François, aprés l'expedition des Iroquois dans l'isle de Montreal. L'aprehension où ils étoient qu'il n'aigrit l'esprit de quelques nations particulieres de ces quartiers les faisoit parler de même. Monsieur de Louvigni avoit eû la précaution de lui mander qu'il engagea les Outagamis dans nos interêts, il savoit qu'il pouvoit beaucoup dans une occasion de cet éclat. Perrot eût assez de prudence de ne pas parler aux Outaouaks de leur entreprise, il demanda seulement à quelques Chefs de guerre s'ils n'avoient pas de lettres à lui donner de Michilimakinak? Ils lui dirent que non, & qu'ils alloient querir les os de leurs morts chez les Nadouaissioux, esperant qu'il agréeroit leur dessein comme l'avoit fait les Peres Jesuites & Mr de Louvigni. Il leur fit bon visage & les fit fumer, sans leur parler d'autre chose. On lui nomma en secret le Chef qui lui avoit caché une de ses lettres, il l'alla trouver la nuit & lui demanda pourquoi il ne lui avoit pas donné? Crois-tu, lui dit-il, que l'Esprit qui a fait l'Ecriture ne sera pas fâché que tu me l'as déro-

bée ? Tu vas en guerre, es-tu immortel ? Ce Chef ne laissa pas d'être un peu surpris, s'imaginant que l'autre avoit eû quelque revelation au sujet de cette lettre, il la lui rendit & lui en demanda la lecture le lendemain. La substance étoit qu'il arrêta absolument les Outaouaks, ou que s'il ne le pouvoit faire il les rendit suspects aux Outagamis. Le Chef des Puans étoit extrémement ami des François, ausquels il offroit tous ses services : il étoit bien persuadé que s'ils passoient outre, toutes les nations les suivroient indubitablement, & qu'il se formeroit un parti de deux mille guerriers. Tous les considerables de cette nation voulurent être témoins des discours qu'il alloit leur tenir, & ce fut de cette maniere qu'il leur parla, tenant son Calumet à la main, & ayant douze brasses de tabac à ses pieds.

*Cinagots, Outaouaks, & vous autres guerriers, je m'étonne qu'aprés m'avoir assuré l'année derniere que vous n'auriez d'autre volonté que celle d'*Onontio, *vous vouliez ternir sa gloire en lui ôtant les forces que j'ai eû de la peine à lui procurer. Quoi ! vous qui êtes ses enfans vous êtes les premiers qui vous revoltez contre lui. Je viens d'un païs où j'ai attaché un beau Soleil pour éclairer toutes les nations que j'ai vûës qui*

laissent leurs familles en repos sans apprehender d'orages, pendant que les guerriers chercheront à venger les os de leurs morts chez les Iroquois, & vous y voulez faire élever des nuages qui susciteront des éclairs & des tonnerres pour les foudroyer, & peut-être pour nous détruire nous-même. J'aime la Paix dans mon païs, j'ai découvert cette terre, Onontio me l'a donnée en garde, & m'a assuré de toute sa jeunesse pour punir ceux qui voudront l'ensanglanter. Vous êtes mes freres, il vous demande le repos: Si vous voulez aller en guerre contre les Nadouaissioux passez par Chagouamigon, dans le lac superieur où vous avez commencé la guerre avec lui. Que dira-t'il quand il apprendra les mouvemens que vous faites pour lui ôter le secours qu'il attend de vous & de ses autres enfans que vous voulez débaucher. Vous ne vous souvenez pas que vos Ancêtres se servoient autrefois de Pots de terre, de Haches & de Couteaux de pierres & d'Arcs, dont il faudra que vous vous serviez encore s'il vous abandonne. Que deviendrez-vous s'il se met en colere, il a entrepris la guerre pour vous venger, il l'a soûtient contre de plus forts que vous, sachez qu'il est maître de la Paix quand il voudra: l'Iroquois la lui demande, elle seroit faite s'il n'apprehendoit que vous n'en

fussiez les victimes, & que cet ennemi ne déchargea sur vous sa vengeance pour satisfaire aux manes de tant de familles qu'il sacrifie à votre sujet. Quelles seront vos excuses pour vous défendre devant lui de tout ce qui vous alleguera : cessez cette marche qu'il vous défend, je ne vous blanchis pas le visage noir de guerriers, je ne vous ôte pas son Casse-tête n'y son Arc que je vous ai donné de sa part, je vous recommande de vous en servir contre l'Iroquois & non contre d'autres. Quoique vous transgressiez ses ordres croyez que l'Esprit qui a fait tout, qui est maître de la mort & de la vie, est pour lui, & qu'il saura bien faire ressentir votre desobeïssance si vous ne consentez à mes demandes.

Il alluma son Calumet & leur jettant les douze brasses de tabac il continua.

Fumons ensemble si vous voulez être enfans d'Onontio, *voila son Calumet, je ne manquerai pas de l'avertir de ceux qui voudront le mépriser.*

Il le leur presenta mais il y eut un Chef de guerre qui le refusa, ce sujet fut plus heureux qu'on ne se l'étoit persuadé. Les Puans voyant qu'il ne s'agissoit plus que d'appaiser celui-ci, lui presenterent le Calumet, & lui firent present de six chaudieres, avec deux Colliers de Porcelaine :

ils firent le lendemain un Festin solemnel aux Outaouaks, & leur chanterent le Calumet.

Dans le moment que ces trois cens guerriers s'en retournoient à Michilimakinak, un jeune guerrier se détacha avec plusieurs de ses camarades pour continuër leur route contre les Nadouaissioux; les Outaouaks qui avoient bien voulu oublier tous leurs ressentimens, furent si choquez de leur procedé qu'ils jetterent tout leur équipage dans la riviere & traînerent leur canot à plus de cent pas dans la terre.



CHAPITRE XXI.

Le long séjour de quatre canots Outaouaks à Montreal, donne de mauvaises impressions aux affaires des François.

IL n'y eût que les Nepiciriniens & les Kikabous qui prirent les interêts de la Colonie au milieu de cette grande Revolution : ils marcherent contre les Iroquois, ils en apporterent quelques chevelures qu'ils presenterent aux Commandans de Michilimakinak. L'on vit arriver quelques jours aprés d'autres canots qui avoient enlevé un Iroquois ; il fut affranchi devant que d'être débarqué, ce qui étoit contre les Loix de la guerre, qui demandent que l'on tienne un Conseil general pour déliberer de la mort ou de la vie d'un prisonnier. L'on connût que ce procedé ne venoit que de la part des Outaouaks, ils avoient malicieusement instruit cet Affranchi sur plusieurs griefs qu'ils inventerent contre la nation Françoise. Il dit que ses gens avoient livré un Combat aux environs de Montreal, où quatre cens François avoient été tuez, & qu'*Onontio* n'avoit osé sortir de la Ville.

Ce recit mêlé de paroles outrageantes faisant connoître la mauvaise intention de ces peuples, il étoit à propos d'avoir un éclaircissement sur toutes les insolences que l'on entendoit dire de toutes parts. Les Chefs les plus considerables voulurent se justifier : il y en avoit à la verité qui n'avoient pas participé à cette division, l'auteur étoit celui qui paroissoit le moins opposé à nos interêts, lequel causoit neanmoins tous ces desordres. Il fit assembler un Conseil general où tous les Nepiciriniens furent appellez, ils vinrent trouver les François avec cinq Colliers, les priant par le premier de vouloir oublier leur égatement. Ils les assurerent par le second qu'ils s'unissoient au corps de leur pere pour ne jamais s'en détacher. Par le troisiéme, qu'il les connoîtroit au Printemps prochain par les Partis qu'ils envoyeroient contre l'Iroquois. Par le quatriéme, qu'ils se soûmettoient à *Onontio*. Et par le cinquiéme, qu'ils renonçoient à l'Anglois & à son Commerce.

On leur répondit par cinq presens sur tout ce qu'ils avoient dit, & on leur remontra que la traite avec l'Anglois qu'ils recherchoient avec tant d'avidité, les feroit livrer entre les mains de l'Iroquois, qui ne cherchoit qu'à les tromper.

Le long sejour que firent quatre canots à Montreal, que l'on avoit envoyez pour savoir des nouvelles de la Colonie, leur fit soupçonner que les affaires alloient mal; ils firent un Festin dans le village où il ne se trouva que les Chefs: un François qui passa par là y fut appellé, le plus distingué d'entr'eux lui dit: *Toi qui te mêle de nous contrarier, Jongle pour savoir ce que sont devenus nos gens que ton Chef a envoyez dans ton païs pour y être mangez.* Ce Sauvage avoit eû des liaisons secrettes avec les Anglois pour leur susciter l'entrée du commerce du Castor; il leur en fit present de dix paquets, comme un gage de la parole qu'il leur avoit donnée. Toutes les nations Alliées n'agissoient que par son ordre, il étoit le mobile de tout ce qui se faisoit chez ces peuples, il s'étoit rendu si recommandable que l'on suivoit aveuglement tout ce qu'il demandoit. Il avoit été emmené Esclave des son enfance. Ce François auquel il dit de Jongler, répondit *que les François n'avoient pas accoûtumé de les manger, que s'il étoit un Chef il lui répondroit, mais qu'il étoit un Esclave, que ce n'étoit pas un chien comme lui avec qui il faisoit comparaison, lui qui portoit la parole d'un des plus grands Capitaines dont il eût jamais entendu parler,*

Vous voyez vous autres, reprit ce Sauvage, *les insultes que je reçois dans notre village de celui qui nous ôte notre repos, lors que je veux soûtenir notre interêt commun.* Tous les conviez commencerent à murmurer, les choses auroient peut-être tourné au desavantage du François s'il n'eût trouvé dans le moment quelque expedient pour leur rendre odieux ce Chef même. Il avoit été Esclave d'un nommé Jason, dont j'ai déja parlé, qui avoit été le premier par le Nord aux trois Rivieres, second gouvernement du Canada, & qui par tous les services qu'il avoit rendus à la nation en avoit été choisi le grand Chef. Il laissa à sa mort plusieurs enfans qui ne purent soûtenir cette qualité, parce que cet Esclave qui fut affranchi s'étoit acquis par son esprit l'estime generale de tous ces peuples. Ce François, dis-je, commença à s'écrier au milieu du Festin, *Où es-tu Talon? où es tu Brochet?* Encore un grand Chef. *Vous étiez les deux qui dominiez sur tout ce païs, votre Esclave a usurpé votre autorité, & rend vos enfans ses Esclaves, quoi qu'ils doivent être les veritables maîtres, mais je sacrifierai tout pour les soûtenir, &* Onontio *nous secondera, qui saura les remettre dans le rang qu'ils doivent tenir.* A peine eut-il parlé que

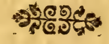
les Fils & les Parens de ces deux Chefs ſe leverent & prirent le parti du François, menaçant ce ſeditieux, & peu s'en falut qu'ils n'en vinſſent à de grandes extremitez. Ces jeunes Chefs ſe reſſouvenant quels avoient été leurs Ancêtres, obligerent ce vieillard de faire ſatisfaction au François, & la crainte qu'il eut auſſi d'être expoſé à de fâcheuſes ſuites, l'obligea de prier les Peres Miſſionnaires de racommoder toutes choſes.

Les François ne ſavoient eux-mêmes que penſer du retardement de ces canots, enfin ils arriverent aprés trois mois d'alliance; ils rapporterent qu'il s'étoit donné un Combat à la prairie de la Madeleine, à trois lieuës vis-à-vis Montreal, contre les Iroquois & les Anglois, où nous eûmes tout l'avantage : on peut dire que les derniers furent extrémement maltraitez.

Ces nouvelles firent quelque impreſſion ſur l'eſprit des Outaouaks, mais les Miamis de la riviere de ſaint Joſeph oublierent aiſément ce qu'ils avoient promis d'executer contre les Iroquois. Ils ne ſongeoient plus qu'à donner entrée aux Loups qui avoient un commerce ouvert avec les Anglois. Ceux de Maramek furent un peu ébranlez. On les fit reſſouvenir qu'on leur avoit livré l'Arc & le Caſſe-tête d'*Onontio*

pour frapper sur l'Iroquois & vanger leurs morts. On leur fit le recit du Combat de la Prairie, & de la levée du Siege de Quebec par les Anglois, qui y étoient venus avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Votre pere, leur disoit-on, ne cesse de travailler pour votre repos, vous avez toûjours été dans l'inaction depuis qu'il a entrepris la guerre contr'eux. L'Esprit favorise ses armes, ses ennemis le redoutent, il ne veut pas les écouter, on leur conseilloit de se servir de son appui pendant qu'il vouloit les favoriser, on leur dit qu'il auroit lieu de se plaindre de leur indifference pendant qu'il sacrifioit sa jeunesse ; ils promirent d'envoyer trois cens guerriers qui n'épargneroieut pas les Loups n'y les Anglois. Les Maskoutechs qui avoient paru prendre si fort nos interêts, donnerent des preuves bien contraires de leur fidelité, ils s'amuserent à faire des courses sur les terres des Nadouaissioux, où ils enleverent des Puans & des Ayoës qui y avoient fait leur établissement, sans s'embarasser si ces deux nations leur étoient alliées. La jalousie qu'ils eurent de ce que quelques François avoient promis de traiter des marchandises chez les Miamis preferablement chez eux, leur inspira d'envoyer à ceux-ci dix grandes

chaudieres, pour leur dire de se défier des François qui devoient former un gros parti d'Abenaguis & de leurs Alliez, pour faire coup sur leurs familles, aprés qu'ils se seroient mis en marche contre les Iroquois. Ce present arrêta tous les partis, il n'y eut que leur Chef qu'il se détacha avec quatre-vingt guerriers. Les Outagamis qui avoient été fort tranquilles nonobstant la parole qu'ils avoient donnée de se joindre avec quelque nation contre l'ennemi commun, promirent de le faire lors que les Sakis, les Puans, & les Pouteouatemis partiroient. On leur donna pour cet éfet une chevelure d'Iroquois avec un fusil : Voila, leur dit-on, un Iroquois que l'on vous donne à manger, cette chevelure est la tête & ce fusil est son corps ; on veut savoir si vous êtes François ou Iroquois afin de le mander à *Onontio* : Si vous allez en guerre l'on vous croira François, si vous n'y allez pas l'on vous déclare ennemi.



CHAPITRE XXII.

Les Maskoutechs veulent brûler un François qu'ils disoient être Sorcier. Les Hurons & les Outaouaks croyent avec trop de bonne foi que les Iroquois sont leurs veritables amis : ceux-ci les trompent. Les Outaouaks vont en parti sur les Iroquois. Les François invitent la nation Outaouakse de venir boire du boüillon d'un Iroquois. Description de ce cruel tourment.

LE grand éloignement où nous nous trouvions de tous ces Alliez étoit un obstacle pour leur faire faire tous les mouvemens que nous aurions pû souhaiter. Les François qui se trouvoient chez eux, soit pour leur faciliter le Commerce, soit pour les entretenir dans une parfaite union, étoient même exposez à bien des disgraces. On vit Perrot sur le point d'être brûlé par les Maskoutechs, qui avoient reçû tant de bienfaits de sa part. Cette nation insatiable de tout ce qu'elle voyoit, l'envoya prier de venir traiter du Castor à leur village, un Chef des Pouteouatemis l'accompagna. A peine y fut-il avec six

François que l'on se rendit maître de toutes leurs marchandises ; ils eurent plus d'inhumanité pour lui que pour le dernier de leurs Esclaves. C'est une maxime parmi toutes les nations de donner aux prisonniers les premiers morceaux de ce que l'on mange, mais ceux-ci affectoient de ne lui rien donner. Un de leurs Chefs ne pût s'empêcher de se plaindre qu'il n'auroit pas la force de souffrir le feu s'ils n'avoient pas plus de soin de lui : ils vouloient le sacrifier aux manes de plusieurs de leurs gens qui avoient été tuez dans plusieurs occasions, ils disoient qu'il étoit auteur de leur mort. Un guerrier qui lui vint prononcer son Arrêt lui dit que l'on avoit voulu le brûler dans le village, mais qu'une partie ne devoit pas être témoin de cette execution. Tu partiras, disoit-il, au Soleil levant, tu seras suivi de prés, & à midi tu seras brûlé dans la campagne, tu es un Sorcier qui nous a fait mourir plus de cinquante de nos gens pour satisfaire aux ombres de deux François que nous avons tuez à Chikagon. Si tu t'étois vangé sur deux seulement nous n'eussions rien dit, car le sang doit être payé par le sang, mais tu es trop cruel, tu vas donc être la victime qui leur sera immolée. Il falloit bien de la constance dans une si terrible con-

jonɫture. Le Chef Pouteouatemis chanta aussi la chanson de mort la veille du départ, & on les fit sortir le lendemain du village avec les autres François, qui plaignoient leur mauvaise destinée. Pendant que l'on s'amusoit dans le village à faire le partage de tous leurs éfets ils avancerent un peu dans un chemin frayé, puis ils s'aviserent de faire plusieurs fausses routes sans se quitter de vûë. On détacha aprés eux des guerriers qui ne purent suivre leur piste ; l'on ne sait s'ils ne pûrent veritablement les découvrir, ou s'ils affecterent de ne les pas trouver. Quoiqu'il en soit, un Miamis qui avoit épousé une Maskoutече ayant vû partir ces guerriers, en donna avis aussi-tôt à sa nation que Perrot avoit été pillé & brûlé des Maskoutechs. Le Chef des Miamis étoit pour lors en guerre contre les Iroquois : les Miamis n'attendirent que le moment de son arrivée pour vanger cette mort. Les nations de la Baye en furent aussi avertis, & voulurent prendre le casse-tête pour châtier ces peuples. Perrot arriva heureusement chez les Puans, où il dressa d'abord des chaudieres de guerre, comme pour aller chercher ce qu'on lui avoit pris, & tuër quelques Maskoutechs, mais comme il s'agissoit d'entretenir tous ces peuples,

dans l'envie qu'ils avoient de s'attacher à l'ennemi commun, il les obligea de suspendre leurs ressentimens en faveur de la nation Françoise.

On commença de toutes parts à faire la guerre tout de bon aux Iroquois. Les Outaouaks envoyerent de tous côtez des Partis contr'eux, ils en tuërent & prirent plus de cinquante pendant l'Eté. Les Miamis de Muramik enleverent huit *Loups*, ausquels les Anglois avoient donné quantité de presens : ils en donnerent quatre au Commandant de la riviere de saint Joseph, & destinerent les autres aux François de leurs amis qui leur avoient rendu plusieurs services. Monsieur de Louvigni envoya trente-huit hommes pour les aller querir, avec ordre d'engager les Miamis de les faire mettre à la chaudiere si l'on ne pouvoit les amener à Michilimakinak, mais ceux de saint Joseph les avoient enlevez. La nation des *Loups* étoit entierement dans les interêts des Anglois, qui vouloient se servir d'eux pour entrer chez nos Alliez, & les Iroquois profiterent de cette union. L'on ne pouvoit donc prendre trop de mesures pour empêcher aux uns le commerce du Castor, & se prévaloir des actes d'hostilité des autres. On fit present de cinquante li-

vres de poudre aux Miamis de Maramek, pour les engager dans nos interêts. Ils se mirent en marche au nombre de deux cens, qui se separerent en quatre, aprés avoir separé la poudre entr'eux. Il se fit un Festin solemnel le lendemain de leur départ par ordre de Ouagikougaïganea, le grand Chef, pour obtenir de l'Esprit un heureux retour, ils dresserent un Autel sur lequel ils mirent des peaux d'Ours en maniere d'Idole, dont ils avoient barboüillé les têtes d'une terre verte, à mesure qu'ils passoient devant ils faisoient des genuflexions; tout le monde étoit obligé d'assister à cette Ceremonie. Les Jongleurs, les Medecins, & ceux qui se disoient Sorciers, tenoient le premier rang, ils tenoient à la main leurs sacs de medecine & de jonglerie : ils jettoient, disoient-ils, le Sort sur ceux qu'ils vouloient faire mourir, & qui feignoient tomber morts. Les Medecins leur mettoient des drogues entre les lévres & paroissoient les ressusciter aussi-tôt en les remuant rudement, celui qui faisoit la figure la plus grotesque s'attiroit le plus d'admiration, ils dansoient au son des Tambours & des Gourdes, ils formoient comme deux partis ennemis qui attaquent & se défendent dans un Combat : ils avoient pour armes

des peaux de Couleuvres & de Loutres, qu'ils disoient donner la mort à ceux sur lesquels ils jettoient le Sort, & qu'ils rendoient la vie à ceux qu'ils vouloient. Le maître de la Ceremonie, accompagné de deux vieillards & de deux femmes à ses côtez marchoit avec gravité, allant avertir dans toutes les cabanes du village que la Ceremonie devoit bien-tôt commencer. Ils faisoient l'imposition des mains sur tous ceux qu'ils rencontroient, qui par remerciment leur embrassoient les jambes. L'on ne voyoit que danses, & l'on n'entendoit que des hurlemens des chiens que l'on égorgeoit pour faire les Sacrifices. Les os de ceux que l'on mangeoit étoient ensuite brûlez en maniere d'holocauste. Les personnes qui étoient tuez que l'on ressuscitoit par le Sort dansoient séparément, pendant que les autres demeuroient comme morts. Hommes, Femmes, Filles, & jeunes gens à l'âge de douze ans, tomboient morts ou ressuscitoient, les Jongleurs même, les Medecins & les Sorciers, chacun avoit fait les ornemens les plus propres qu'il pouvoit, les uns se fourroient au fond de la gorge des bâtons d'un pied & demi de longueur, de la grosseur d'un pouce, & faisant semblant d'être morts on les portoit aux Medecins qui les

ressuscitoient & les envoyoient danser, les autres avaloient des plumes de Cigne ou d'Aigle, qu'ils retiroient & tomboient ensuite comme morts, que l'on ressuscitoit aussi ; enfin l'on ne connoissoit dans leurs mouvemens qu'artifices diaboliques.

Le meilleur de cette Fête fut que toutes les richesses du village étoient destinées aux Jongleurs. Les Ceremonies durerent jour & nuit l'espace de cinq jours; ils se mettoient à couvert la nuit, & le jour dans la place publique, où ils abordoient de tous côtez, marchant comme en Procession. On eut beau leur representer que tout ce qu'ils faisoient étoit criminel devant Dieu : ils répondirent que c'étoit le veritable moyen de le fléchir, afin qu'il donna des ennemis à manger à leur jeunesse, qui periroit sans cela s'ils n'observoient cette Solemnité. Un de ces Partis arriva au bout de trente jours, ils avoient tué plusieurs Iroquois sans perdre un de leurs gens. Ils dirent aux François, croyez-vous que notre Secte nous ait fait écouter de l'Esprit. Les autres Partis revinrent quelque temps aprés avec plusieurs prisonniers, & les Loups que ceux de saint Joseph avoient fait détourner.

Pendant que les Miamis donnoient à Mr de Frontenac des preuves de leur fide-

lité, les Maſkoutechs s'étoient déclarez ouvertement contre les Ayoës ſes Alliez, ils taillerent en pieces tous les habitans de leur grand village. Il en arriva quelques-uns chez les Miamis qui vouloient attirer Perrot chez eux, l'aſſurant qu'ils ſatisferoient au pillage de ſes marchandiſes, mais les Miamis qui ſavoient que l'on vouloit le manger, leur demanderent bruſquement s'ils croyoient qu'il fut un chien, que l'on chaſſe quand il incommode, & que l'on fait revenir à la premiere careſſe que l'on lui fait. Cette nation apprit que tous les peuples de la Baye, les Miamis & pluſieurs autres, avoient voulu vanger l'inſulte qu'ils lui avoient faite, ils lui envoyerent deux Députez pour le prier de ne pas partir de Maramek, où ils vouloient lui parler. Leur chef vint lui-même avec pluſieurs guerriers, il entra dans la cabane de celui des Miamis, où l'on fit aſſembler les plus conſiderables de la nation, & des Kikabous, ils avoient emmené une Eſclave & trois enfans Ayoës, qui firent aſſeoir devant Perrot, & ils lui dirent : *Nous t'avons emprunté tes fuſils qui ont tonné ſur un village qu'ils nous ont fait manger, voila l'effet qu'ils ont produit & que nous t'amenons.* En leur montrant ces Eſclaves.

Ils mirent quarante robes de Caſtors

devant lui, & continuërent de parler ainsi. *Nous t'avons pris un habit pour éblouïr la vûë de nos ennemis & nous faire craindre d'eux, nous te le payons par ce Castor, nous ne te payons pas tes armes & tes marchandises, si tu nous veux recevoir en grace nous savons où il y a du Castor, nous en avons vû dans notre chemin, si nous vivons quelques années tu seras content, car nous n'avons pas prétendu te piller, nous avons seulement pris tes marchandises à crédit.*

On dit à ce Chef que pour appaiser la colere d'*Onontio* il falloit aller enlever un village d'Iroquois, & non pas des gens qui ne leur avoient jamais fait la guerre, qu'ils oublioient aisément leurs morts, que les François vangeoient tous les jours, qu'ils feroient bien d'envoyer à Montreal un de leurs Chefs pour l'appaiser, que son feu étoit allumé pour y recevoir tous ceux qui voudroient se chauffer, & les Iroquois même, quoi que ses ennemis. Qu'au reste ils devoient être persuadez que l'on auroit tiré vangeance de sa nation si l'on n'avoit pas fait suspendre les haches de tous les autres. Un chef resolut d'accompagner ce François à Montreal, pour détourner le ressentiment de Mr de Frontenac: Quarante Miamis l'excorterent jusques à la Baye. Lors qu'ils furent arrivez chez les Outa-

Outagamis on dissuada le Maskoutech de passer outre, parce qu'on lui dit que la maxime des François étoit de faire pendre sans remission les voleurs, & qu'il pourroit bien subir la même destinée pour l'amour de sa nation, ce qui fit qu'il s'en retourna.

Les Anglois qui avoient fait jusques alors toutes sortes de tentatives pour s'insinuër chez les Outaoüaks, trouverent la plus belle occasion du monde pour y réüssir. Aussi-tôt qu'ils eurent appris que les Iroquois avoient donné la vie au Fils du Chef des Sauteurs, ils obtinrent sa liberté. Ils avoient crû que son pere étant mort il pourroit lui succeder, & que l'ascendant qu'il auroit sur l'esprit de sa nation seroit un grand moyen pour leur faciliter encore quelque entrée chez leurs voisins. La reconnoissance que cet Affranchi auroit (à ce qu'ils croyoient indubitablement) d'un bienfait si considerable, devoit lui faire entreprendre toutes choses en faveur de ses liberateurs. D'ailleurs les Iroquois prétendoient aussi y en tirer quelque avantage, ils lui donnerent de part & d'autre des Colliers & des presens, pour engager tous nos Alliez de prendre leur parti & de commercer avec eux. Il rencontra les Outaouaks à la chasse au milieu de l'Hiver,

qui s'assemblerent pour savoir l'explication de ces Colliers, & conclurent en même temps de garder le secret. Ils envoyerent *en secret sous terre* quantité de presens aux Sakis & aux peuples de la Baye, pour les obliger de se relâcher de la guerre des Iroquois. On ne voyoit chez eux que visites, mais ils répondirent que toutes ces sollicitations étoient inutiles, qu'ils periroient plûtôt que d'abandonner les interêts des François. Les Sauteurs qui commençoient à connoître que les Iroquois leur avoient donné la vie, se déclarerent contre nos Alliez s'ils vouloient continuër la guerre aux Iroquois. Rien ne pût les faire démordre de leur resolution, ils dirent qu'ils étoient des hommes capables de resister à quiconque voudroient les traverser dans ce qu'ils avoient resolu. Le Commandant de Michilimakinak ayant sçû l'affection des Sakis, les envoya assurer qu'il periroit avec ses François si on les attaquoit, leur offrant même son Fort pour azile. Les Outaouaks, Cinagos, qui s'étoient déclarez en faveur des Sauteurs, craignant que les Sakis ne poussassent loin le ressentiment qu'ils avoient fait paroître contre ceux-ci, voulurent d'un côté les raccommoder avec les Sakis, pendant qu'ils firent de l'autre tout ce qu'ils purent

pour les détourner de la guerre des Iroquois : ils leur firent des presens & leur donnerent un Calumet qui disoit que leurs morts étoient ensemble chez les Nadouaissioux, qu'étant parens ils devoient suspendre leurs haches cette année, les assurant de les épargner l'année prochaine s'ils vouloient retourner en guerre.

Les Outaouaks gardoient toûjours le secret du Collier que les Iroquois avoient donné aux Sauteurs, & pour ne pas paroître suspect aux François ils témoïgnerent à Mr de Louvigni qu'ils l'avoient reçû pour avoir la Paix, qu'on les sollicitoit d'en être les Mediateurs auprés d'*Onontio*, ils voulurent l'engager d'accepter lui-même ce Collier, puisqu'il commandoit à Michilimakinak : il s'en excusa & il leur fit comprendre qu'ils devoient aller le lui presenter ; ils ne balancerent pas de lui envoyer des Députez, qui profiterent du depart des Sakis.

On peut dire que les Hurons & les Outaouaks étoient dans un trés-grand aveuglement sur tout ce qui regardoit les Iroquois, qu'ils croyoient être veritablement de leurs amis, car pendant qu'ils faisoient tout ce qu'ils vouloient pour leur donner des preuves essentielles de leur amitié, ceux-ci cherchoient sous main les occa-

ſions de les ſurprendre. Aprés le départ de ces Députez les Hurons prirent deux Iroquois qu'ils renvoyerent dans leur païs avec beaucoup de preſens, pour témoigner à leur nation que celle des Outaouaks n'avoit rien de plus à cœur que leur alliance, les congratulant en même temps d'avoir donné la vie aux Sauteurs, mais les Iroquois n'agiſſoient pas de ſi bonne foi.

Dabeau, François Eſclave parmi eux depuis quelques années, s'étant trouvé avec une bande de guerriers, qui cherchoient à faire coup ſur tout ce qu'ils rencontreroient, reſta ſeul avec huit des leurs & deux femmes : il les tua tous pendant qu'ils dormoient, & emmenoit les femmes au premier village de nos Alliez qu'il auroit pû rencontrer, lors qu'il trouva deux Hurons à la chaſſe du Caſtor. La crainte qu'il eût d'être lui-même aſſaſſiné par des gens qui auroient pû s'approprier le coup qu'il avoit fait, l'obligea de leur faire preſent de ces deux Eſclaves & des chevelures qu'il avoit apportées. Il s'embarqua avec eux pour Michilimakinack. L'arrivée de ces deux femmes donna beaucoup d'éclairciſſement, la nation conçût de l'indignation de ſe voir abuſée de la ſorte. L'on détacha auſſi-tôt un parti qui

fit main basse sur treize Iroquois qui venoient en guerre chez eux, ils en tuërent cinq & en prirent sept, il ne s'en échapa qu'un. Comme l'on savoit qu'il s'étoit fait un accord entre les Hurons & les Iroquois de donner reciproquement la vie aux prisonniers que l'on feroit, l'on remarqua qu'ils en vouloient user de même à l'égard de ceux-ci. Quelques François voyant qu'ils mettoient pied à terre en poignarderent deux avec leurs coûteaux, les Hurons firent sauver les cinq autres dans leur village & prirent les armes : le desordre vint general, les Outaouaks demeurerent neutres, s'étant mis à l'écart pour être spectateurs du combat. Nansouakouet seul ami des François fit assembler ses guerriers pour soûtenir leur parti en cas que l'on en vint aux mains. Les Hurous qui connoissoient la generosité des François, incapables de faire du mal à ceux qui étoient entre leurs bras, accoururent à notre Fort pour y trouver un azile. Les Hurons ne pousserent pas plus loin leurs violences : les Anciens prierent le Commandant de ne pas prendre garde à l'insolence de leurs jeunes gens, ils lui emmenerent le Chef du parti Iroquois pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Quoique le caractere du François soit ennemi de l'inhumanité, on

ne pût se dispenser d'en faire un exemple public. Les graces continuelles que leur faisoient nos Alliez, qui dans le fond du cœur étoient plus nos ennemis que les Iroquois même, ne faisoient qu'entretenir de part & d'autre des ménagemens secrets qu'il y avoit entr'eux; & pour aigrir du moins l'esprit de ceux-ci on jugea à propos de sacrifier ce Chef. On invita pour cet éfet tous les Outaouaks, pour me confirmer à leur maniere de parler, *à boire du boüillon de cet Iroquois*, on plata un poteau où il fut attaché par les pieds & les mains, avec assez de liberté pour se remuër à l'entour, on alluma un grand feu proche de lui où l'on fit rougir des instrumens de fer, des canons de fusil, & des poëles, pendant qu'il chantoit sa chanson de mort. Tout étant prêt un François commença à lui passer un canon de fusil sur les pieds, un Outaouak en prit un autre, ils le grillerent les uns aprés les autres jusqu'aux jarets pendant qu'il continuoit de chanter tranquillement. Il ne pût s'empêcher de faire de grands cris quand on lui frotta les cuisses avec des poëles toutes rouges, il s'écria que le feu étoit de valeur. Toute l'assemblée des Sauvages se mocqua de lui dans ce moment, avec des huées qu'on lui faisoit, lui disant tu es un Chef de guerre

& tu crains le feu, tu n'eſt pas un homme. On le tint dans les tourmens l'eſpace de deux heures ſans lui donner de relâche, plus il ſe deſeſperoit & ſe donnoit de la tête contre le poteau, plus on lui faiſoit des railleries. Un Outaouak voulut rafiner dans ce genre de ſuplice, il lui fit une eſtafilade depuis l'épaule jusqu'au jaret, mettant de la poudre le long des cicatrices où il mit le feu. L'Eſclave ſentit encore le mal plus vivement qu'il n'avoit fait les autres, & comme il ſe trouvoit extrémement alteré on lui donnoit à boire, non pas tant pour éteindre ſa ſoif que pour prolonger ſon ſuplice. Quand on vit que ſes forces commençoient à s'épuiſer un Outaouak lui enleva la chevelure qu'on lui laiſſa pendre derriere le dos; il mit dans un grand plat creux du ſable ardent & des charbons tout rouges dont on lui couvrit la tête; on le délia enſuite & on lui dit *tu as la vie*. Il ſe mit à courir comme un homme ivre, tombant & ſe relevant : on le fit aller du côté du Soleil couchant (païs des ames) lui fermant le paſſage du levant, & on ne lui donna que la diſtance pour marcher où l'on vouloit qu'il alla. Il ne laiſſa pas d'avoir encore aſſez de vigueur pour jetter des pierres à tort & à travers ; enfin on le lapida & chacun emporta ſa grillade.

Les esprits les plus irritez se calmerent depuis le depart des Députez qui portoient à Mr. de Frontenac le Collier du Sauteur: l'on tenta plusieurs fois d'en prendre le veritable sens, & la réponse que les Outaouaks & les autres nations firent aux Anglois & aux Iroquois. Il se trouva un François à Michilimakinak qui étoit intime ami d'un des principaux Chefs du Conseil de nos Alliez, qui l'assura d'une entiere protection de la part d'*Onontio*. Comme l'homme fait connoître volontiers ses pensées au milieu de la joye, celui-ci se trouvant échauffé d'un peu d'eau de vie, promit au François de se rendre le lendemain dans un bois où il lui diroit en confidence le fort & le foible de toutes choses, ils s'y rendirent tous deux. L'Outaouak lui déclara que les Anglois avoient envoyé aux nations quatre Colliers : ils leur mandoient par le premier qu'ils feroient un établissement dans le lac Herier, où ils viendroient traiter. Le second les prenoit sous leur protection. Par le troisiéme ils oublioient le pillage qu'ils avoient fait de concert avec les François sur leurs guerriers qui alloient à Michilimakinak: Et par le quatriéme ils promettoient de donner leurs marchandises à meilleur marché qu'*Onontio*, qui étoit un avare qui les voloit.

Quand aux Iroquois ils leur en avoient envoyé huit. Le Premier disoit qu'ils se souvenoient de la Paix qu'ils avoient faite avec la Petite Racine, qu'ils n'avoient pas voulu rompre, quoique leurs freres les Outaouaks les tuassent tous les jours. Ils enterroient par le Second tous les morts que leurs freres avoient tuez. Le Troisiéme attachoit un Soleil au détroit du lac Herier & du lac Huron, qui marqueroit les limites de l'un & de l'autre, & ce Soleil devoit les éclairer dans leur chasse. Par le Quatriéme ils mettoient le sang répandu dans le fond du lac & dans les abîmes de la terre, afin que rien ne fut infecté. Ils envoyerent par le Cinquiéme *leur plat*, afin qu'ils n'eussent qu'un même vaisseau pour boire & pour manger. Par le Sixiéme ils promettoient de manger les bêtes des environs qui seroient communes aux uns & aux autres. Le Septiéme devoit leur faire manger de compagnie du bœuf, voulant dire qu'ils s'uniroient pour faire la guerre aux Miamis, Illinois, & autres nations. Par le Huitiéme ils devoient manger de la chair blanche, parlant des François.

Ce Chef lui dit les réponses des Outaouaks, qui consentirent à toutes ces demandes, & répondirent paroles pour pa-

roles par des Colliers, des Calumets de pierres rouges & des pacquets de Castors. On l'engagea secretement de décendre à Montreal pour voir *Onontio*, qui ne manqueroit pas de sonder les Sauteurs qui étoient partis avec les Députez Outaouaks.



CHAPITRE XXIII.

Grande desolation chez les Nadouaissioux, causé par les Maskoutechs.

LEs Miamis toûjours occupez contre les Iroquois firent un coup de trois cens guerriers, des François qui étoient dans leurs quartiers n'envisageant que leur propre interêt, leur firent acroire qu'*Onontio* vouloit qu'ils chassassent un Hiver au Castor pour traiter des munitions, afin d'entreprendre le Printemps suivant une marche contre l'ennemi commun. Ces avis n'empêcherent pas qu'il ne se forma quelque parti de guerre, ils enleverent douze Iroquois ausquels ils casserent la tête. Se voyans poursuivis par un grand nombre ils en tuërent seize dans une autre occasion. Les Sakis & leurs Alliez faisoient aussi paroître leur fidelité à *Onontio*, il n'y avoit que les Outagamis & les Maskoutechs qui s'éloignoient de tout ce qu'ils lui avoient promis, ils s'acharnoient uniquement contre les Nadouaissioux, quelque Paix qu'ils eussent faite ensemble, & dans quelque embaras où ils se fussent trouvez, dont ils ne s'étoient retirez que

par l'entremise des François. L'on ne pût jamais effacer de leur cœur cette passion de vangeance qui les dominoit, ils se mirent en marche avec toutes leurs familles, ils défirent quatre-vingt cabanes de Nadouaissioux, & taillerent en pieces tout ce qui leur faisoit resistance; ils firent des cruautez inoüies à leurs prisonniers, Ils perdirent quinze hommes dans cette action, & pour s'en vanger ils brûlerent deux cens femmes & enfans. Six François allerent chez eux pour retirer quelques-uns de ces Esclaves, peu s'en falut qu'ils ne passassent eux-même par le feu. Les Miamis furent sensiblement touchez de toutes ces irruptions, ils apprehendoient que les Nadouaissioux voulant en tirer vangeance ne fissent main basse sur eux dans leur route. Comme ils n'avoient aucunement trempé avec les Masкoutechs, ils engagerent Perrot de les aller assurer de la part qu'ils prenoient à leur affliction. Celui-ci fit rencontre d'un parti de Nadouaissioux qui venoit à la découverte contre les Masкoutechs, qui leur dit qu'il trouveroit à huit lieuës au dessus soixante de leurs gens qui formoient un corps de garde avancé, pour voir si leurs ennemis ne reviendroient pas à la charge. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'ils l'aborderent tous baignez

baignez de larmes, faiſoient des cris capables de toucher les plus inſenſibles. Aprés avoir pleuré environ une demie heure ils l'enleverent dans une peau d'Ours, le portant juſqu'au ſommet d'une montagne ſur laquelle ils camperent ; ce fut dans ce moment où il parut extrémement touché de leur deſaſtre : il les pria de faire ſavoir ſon arrivée au Fort des François. Six Nadouaiſſioux partirent quelques jours aprés avec lui pour s'y rendre, il paſſa par le village entierement ruïné, où il ne vit que de triſtes reſtes de la fureur de leurs ennemis ; les pleurs de ceux qui étoient échappez de leur cruauté ſe faiſoient entendre de toutes parts. Il ſe trouva pour lors un François qui ſe diſoit un grand Capitaine, il leur avoit perſuadé en étalant pluſieurs pieces d'étoffes, qu'il les développoit pour faire mourir ceux qui avoient dévoré leurs familles. Cet amuſement ne tendoit qu'à ſe défaire plus facilement de ſes marchandiſes ; mais quand les Nadouaiſſioux apprirent l'arrivée de Perrot ils vintent le trouver à ce village & le conduiſirent à ſon Fort : il profita d'une occaſion aſſez favorable pour leur preſenter le Calumet de la part des Miamis. Voici de quelle maniere l'on dit qu'il s'énonça.

Chefs, je pleure la mort de vos enfans,

*que l'Outagamis & le Maskoutech en me trompant vous ont ravis, le Ciel a vû leurs cruautez dont il les punira. Ce sang est encore trop frais pour en entreprendre si-tôt la vangeance. Il veut que vous pleuriez pour le fléchir, il s'est déclaré contre vous & il ne vous secondera pas si vous vous mettez en marche cet Eté. J'ai appris que vous vous assemblez pour chercher vos ennemis, ils ne sont qu'un corps & vous attendent de pied ferme. Ils se sont retranchez dans un bon Fort, les Outagamis ont la plus grande partie de leur proye qu'ils massacreront indubitablement si vous paroissez. Je couvre vos morts en leur jettant deux chaudieres, je ne les mets pas dans le fond de la terre, je ne prétends que les mettre à l'abri du mauvais temps jusqu'à ce qu'*Onontio *ait apris votre perte, qui déliberera sur ce qu'il pourra faire pour vous. Je vai le trouver & je ferai mes efforts pour obtenir de lui qu'il vous fasse rendre vos enfans qui sont Esclaves chez vos ennemis: il ne se peut qu'il ne soit touché de compassion. Les Miamis qui sont ses enfans lui ont obéï, quand je leur ai dit de sa part de cesser la guerre qu'ils avoient contre vous, ils ont appris votre affliction & ils pleurent votre desastre, voila leur Calumet qu'ils vous envoyent, ils vous*

mandent qu'ils desaprouvent l'action des Maskoutechs & des Outagamis, ils vous prient de renouveller cette alliance qui est entr'eux & vous, & si vous faites des partis pour aller chercher vos os, ne vous méprenez pas en donnant par hasard dans la route sur leurs familles.

Ce discours fut suivi de pleurs bien ameres, on n'entendoit que cris & chansons de mort, ils prenoient des tisons ardens dont ils se brûloient le corps sans faire aucune grimace, disant plusieurs fois ce terme de desespoir *Kabato, Kabato*, & ils se grilloient avec une constance admirable.

Perrot leur ayant donné le temps d'accorder aux mouvemens de la nature tout ce qu'un juste ressentiment pouvoit leur inspirer, leur jetta plusieurs brasses de tabac, & leur dit:

Fumez Chefs, fumez guerriers, fumez paisiblement, dans l'esperance que je vous renvoyerai quelques uns de vos femmes & enfans, que je retirerai de la gueule de vos ennemis, remettez toute votre confiance à Onontio, * *qui est le maître de la terre, duquel vous recevrez toute sorte de satisfaction.* Il leur jetta aprés cinq ou six pacquets de coûteaux, & leur dit encore.

Ces coûteaux sont pour écorcher du Ca-

* Monsieur de Frontenac.

*stor & non pour lever des chevelures d'hommes, servez vous en jusqu'à ce que vous ayez des nouvelles d'*Onontio.

Les François qui les avoient arrêtez pour traiter de leurs Pelleteries, furent contraints de venir au Fort pour vendre leurs marchandises; celui qu'ils avoient regardé comme un grand Capitaine y étant arrivé ils l'allerent trouver, & lui dirent que puisque les étofes qu'il leur avoit étalez causeroient la mort des Outagamis & des Masкoutechs, ils vouloient lui chanter & à Perrot des *Calumets Funebres*, afin qu'ils les aidassent dans leurs entreprises. Nous avons resolu, disoient-ils, de ne pas quitter nos morts que nous n'ayons enlevé un village que nous voulons immoler à leurs ombres. Nous reconnoissons le Miamis pour notre frere, & nous allons envoyer des Députez pour faire la Paix avec lui. Nous n'en voulons pas beaucoup aux Outagamis dans l'enlevement qu'ils ont fait de nos femmes, ils leur ont donné la vie, ils ne les poursuivent pas quand elles desertent de chez eux, il en est arrivé dix qui nous rapportent qu'ils ont un bon cœur, & qu'ils trouvent mauvais que les Masкoutechs ayent mangé tous leurs Esclaves. Voici trois jeunes gens qui viennent d'arriver, lesquels rapportent que

pour un Maſkoutech qui a été tué au combat, ils ont brûlé & mis à mort vingt de nos femmes & enfans, & qu'ils n'ont vécu dans leur retraite que de notre chair.

Ce François dit qu'il étoit prêt de recevoir le Calumet ſi Perrot vouloit accepter l'autre. Les Nadouaiſſioux s'aſſemblerent dans la cabane du Chef de guerre, où ils firent les Ceremonies des Calumets de guerre, dans leſquels ils firent fumer ces deux François, mettant la cendre du tabac dans la terre, invoquant l'Eſprit, le Soleil, les Aſtres, & tous les autres Eſprits. L'on tient que Perrot refuſa ce Calumet, s'excuſant que n'étant qu'un enfant il ne pouvoit rien faire ſans la participation de ſon pere, qu'il étoit venu pour pleurer leurs morts & leur apporter le Calumet des Miamis, qui n'avoient pas trempé dans l'action barbare de leurs ennemis, que s'ils vouloient lui donner un Calumet pour répondre aux Miamis il le leur porteroit, mais qu'il ne pouvoit ſe déclarer contre les Maſkoutechs, qui ſe défieroient de lui, puiſqu'ils ne manqueroient pas d'aprendre qu'on lui auroit chanté des *Calumets Funebres*, qu'il avoit trés grand ſujet de ſe plaindre de leur ingratitude, puiſqu'il avoit couru riſque d'être lui-même brûlé chez eux, mais qu'il falloit tou-

remettre à *Onontio*. Les Nadouaissioux avoüerent qu'il avoit raison, ils suspendirent le casse-tête jusqu'à ce qu'ils eussent fait savoir à Mr de Frontenac tout ce qui s'étoit passé. Les Outagamis auroient bien voulu que les François leur eussent emmené quelques Nadouaissioux pour traiter de la Paix, ils étoient fort embarassez de leurs Prisonniers, & ils n'ignoroient pas que leur procedé eut été contre le droit des gens. Les Nadouaissioux ne jugerent pas à propos d'exposer seuls leurs Députez, ils partirent au nombre de trente pour aller aux Miamis, ils sejournerent sur le bord du Missisipi, dans un établissement François, vis-à-vis la Mine de Plomb. On donna avis aux Miamis de l'arrivée des Députez des Nadouaissioux, & ils partirent au nombre de quarante pour les aller joindre. L'entrevûë qui se fit de ces deux Nations se passa en offres de services de la part des uns, & en gemissemens de la part des autres. Les Nadouaissioux verserent (selon leur coûtume) beaucoup de larmes sur la tête des Miamis. Ceux-ci leur firent present d'une de leurs Filles & d'un petit Garçon qu'ils avoient enlevé des mains des Maskoutechs; ils couvrirent leurs morts en leur donnant huit chaudieres, les assurant de leur amitié, & firent fumer les

Chefs, leur promettant de retirer autant qu'ils pourroient de leurs femmes & enfans. Ils eurent (à l'insçu des François) des entretiens secrets pendant une nuit, où les Miamis jurerent l'entiere destruction des Maskoutechs. On envoya dire à un village de Miamis, établi de l'autre côté du Missisipi, que l'on avoit quelque chose à leur communiquer de la part d'*Onontio*; ils vinrent au nombre de vingt-cinq. On leur déclara qu'ils étoient inutils dans le poste où ils s'étoient établis pour soûtenir *Onontio* dans la guerre de l'Iroquois, qu'ils n'auroient plus de munitions de guerre s'ils ne tournoient le casse-tête contr'eux, qu'ils devoient apprehender que les Nadouaissioux ne tombassent sur eux lorsque ils iroient tirer vangeance de leurs morts contre les Maskoutechs: ils promirent de placer leurs feux à Maramek. Ils l'auroient fait dans la riviere de saint Joseph à la sollicitation du Chef de ce quartier, mais le refus qu'il leur fit de poudre & de balles donna une trop mauvaise idée de son avarice pour les engager de s'unir à lui. Les Maskoutechs eurent vent de l'entrevûë des Nadouaissioux avec les Miamis par l'entremise de Perrot, ils conjecturerent que ce ne pouvoit être que l'éfet du souvenir des insultes qu'ils lui avoient fai-

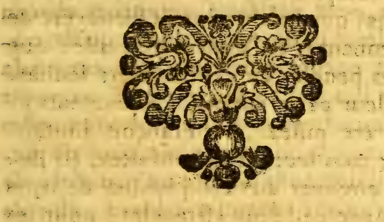
tes. Ils jurerent en même temps ſa perte, & ſe flâtoient qu'en pillant tous ſes éfets, & ceux des François qui étoient avec lui, ils auroient dequoi ſe retirer plus aiſement chez les Iroquois s'ils venoient à ſuccomber ſous le fer des nations. Ils voulurent le ſurprendre une nuit, mais des chiens qui ont une antipatie trés grande pour les Sauvages qui les mangent ordinairement, les firent découvrir; ce qui obligea Perrot de ſe mettre ſur la défenſive. Les Maſkoutechs qui avoient manqué leur coup ſe retirerent ſans rien entreprendre, la crainte qu'ils avoient que le François & les Miamis ſe liguaſſent avec les Nadouaiſſioux contr'eux, les engagea d'envoyer un de leurs Chefs à Maramek, pour ſonder adroitement les Miamis, il y rencontra Perrot avec qui il eut une converſation particuliere. Le Sauvage qui eſt ordinairement politique & fort ſouple dans ſa conduite. *Tu te ſouviens*, dit-il à Perrot en ſouriant, *de ce que je t'ai fait, tu cherche à te vanger.* Il lui dit, qu'il jugeoit bien que les nations auroient beaucoup de reſſentiment contre les Nadouaiſſioux, qu'ils ſentoient bien qu'ils étoient environnez de toutes parts de leurs ennemis, mais ce qui leur faiſoit le plus de peine étoit le pillage qu'ils avoient faits de tou-

tes ses marchandises, dont il y avoit apparence qu'il chercheroit l'occasion de se vanger. Il étoit de la prudence de ne pas trop aigrir cet esprit, les choses outrées sont souvent cause de plusieurs renversemens : il se pouvoit faire que si on lui eut fait connoître que l'on trouveroit le moyen de mettre fin à toutes les insultes ausquelles on étoit exposé tous les jours, ils ne vinssent fondre sur les Miamis comme des gens qui n'ont plus de mesures à garder avec qui que ce soit. On se contenta de lui reprocher fort succintement toutes leurs infidelitez, tant à l'égard des François que des Nadouaissioux. De jeunes guerriers Maskoutechs arriverent sur ces entrefaites dans leur cabane, qui rapporterent à ce Chef qu'on le demandoit au village ; & que leurs gens avoient découvert l'armée des Nadouaissioux à la Mine de Plomb. Il n'eût pas de peine à interrompre la conversation ; & il courut avec précipitation dans le village où il fit des cris, pour avertir ses gens qui étoient dispersez de se retirer chez eux afin de faire au plus vîte un Fort.

Les principaux Chefs des Miamis profiterent du départ des François qui s'en retournoient à Montreal, presque tout le village les escorta jusques à la Baye des

Puans. Les Sakis & les Pouteouatemis voulurent être aussi de la partie. L'on ne voyoit de toutes parts qu'empressemens pour aller écouter la voix de Mr. de Frontenac. Les François s'appliquerent, en attendant l'embarquement, à delivrer les prisonniers Nadouaissioux qui étoient chez les Outagamis : ceux-cy reçûrent en present deux Iroquois de la part des Miamis de Chikagon : la politique les empêcha de les brûler, parce qu'ils esperoient qu'en cas que les Nadouaissioux vinssent fondre sur leur village, ils se jetteroient en même temps avec leur famille chez les Iroquois, qui les mettroient à couvert de leurs ennemis. Ils étoient persuadez que tous les peuples de ces quartiers souhaitoient leur perte entiere. Les Sauteurs avoient été pillez, les François brutalisez, & tous leurs Alliez insultez. Ils devoient envoyer aux Iroquois un de leurs Chefs avec ces deux affranchis, pour les inviter de les joindre sur les limites de la riviere de saint Joseph, ils avoient envie d'engager les Maskoutechs de se joindre à eux, qui auroient pû faire ensemble un corps de neuf cens guerriers, pour donner auparavant sur les Miamis & les Islinois. Le Fils du grand Chef des Outagamis vint à la Baye, où il eut une conver-

ſation ſecrette avec un François des plus diſtinguez. On n'eût pas plûtôt apris qu'il avoit reſolu de décendre à Montreal que des gens de ſa nation firent ce qu'ils pûrent pour l'en empêcher; il leur dit qu'il étoit bien aiſe de voir la Colonie Françoiſe, on partit auſſi-tôt que l'on eût envoyé quelques Nadouaiſſioux dans leur païs, que l'on avoit racheptez.



CHAPITRE XXIV.

Les Outaouaks sont jaloux que le Fils du grand Chef des Outagamis vienne à Montreal. On fait voir la Colonie Françoise à un Nadouaissiou, qui conçoit une grande idée de la puissance des François.

LEs Outaouaks de Michilimakinak conçurent de la jalousie de l'arrivée de ces nouveaux venus, ils firent ce qu'ils pûrent pour les faire retourner chacun dans leur païs, on se douta qu'ils tramoient encore quelque chose contre la nation Françoise. On sonda adroitement un Outaouak pour découvrir les nouvelles intrigues, on lui promit beaucoup de presens, il demanda à boire un peu d'eau de vie, voulant contrefaire l'ivre, afin de pouvoir faire parler un de ses camarades qui l'étoit effectivement. Il dit à celui-ci fort en colere, qu'il empêcheroit que le dessein des gens de Michilimakinak ne réüssit. L'autre répondit qu'il étoit incapable de l'empêcher, il y eut bien des contestations de part & d'autre. L'Outaouak avoüa en particulier que les Hu-

rons

rons étoient allez aux Iroquois avec un Calumet orné de plumes & plusieurs Colliers, pour y porter la parole des Outaoüaks qui demandoient à s'unir entierement à eux, & quitter les interêts des François, pour se mettre sous la protection des Anglois. On voulut encore informer plus à fond de tout par le canal d'un autre Outaoüak qui étoit le premier mobile de cette Nation ; on le regardoit comme le plus fidelle ami des François. Il dit seulement que les Hurons faisant semblant d'aller chercher des herbes medecinales au Sakinan avoient été veritablement chez les Iroquois. On apprit peu de temps aprés que les Hurons devoient en emmener avec eux pour régler pendant l'Hiver suivant le lieu du rendez-vous : ils ne laisserent pas d'envoier des Chefs à Montreal pour amuser Mr de Frontenac. Les Outagamis balencerent fort sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Iroquois, depuis que le fils de leur Chef étoit allé voir notre General. Quelque penchant qu'ils eussent pour les Iroquois, ils voulurent attendre son retour. Les Hurons & les Outaouaks pratiquerent toutes leurs menées comme ils l'avoient souhaité. Mr de Frontenac leur donna plusieurs audiences publiques, où

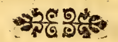
ils lui presenterent des Colliers qui l'assurerent d'un attachement inviolable. Ils s'en retournerent fort contens, se tenant sur la défensive dans la riviere des Outaoüaks, n'osant même naviger le jour crainte des Iroquois, qui en décendant leur avoient tué un homme, blessé un François & le Baron Chef des Hurons. On peut dire que tous ces peuples étoient dans un aveuglement étrange sur leur propre interêt. Ce n'étoit qu'empressement pour s'unir aux Iroquois qu'ils croyoient être de leurs amis, lesquels cependant ne les épargnoient pas quand ils en pouvoient trouver l'occasion, & lorsqu'il s'agissoit de se déclarer en notre faveur, ils le faisoient de la maniere du monde la plus nonchalante.

Peu de temps aprés leur départ de Montreal il courut un bruit que six cens Iroquois venoient faire irruption sur toutes nos côtes. Mr de Frontenac fit une revûë generale de ses troupes, & détacha mil à douze cens hommes pour leur tenir tête d'abord. Les Pouteouatemis, les Sakis, les Malhominis, & ce Fils du grand Chef des Outagamis, voulurent aller eux-mêmes à la découverte jusqu'au lac de Frontenac. Le zéle qu'ils témoignerent dans cette conjoncture le toucha sensible-

ment & il leur fit plusieurs presens à leur retour. Il témoigna à l'Outagami que quoique sa nation se fut toûjours déclarée contre lui en pillant & insultant les François, ils vouloient être du nombre de ses Alliez.

La flotte des François & des Alliez qui apportoient leurs Pelleteries, arriva sur ces entrefaites à Montreal; elle nous apprit la mort du fameux Mansoasкoüet Chef Outaoüaк qui avoit été tué chez les Osages. Il étoit l'appui des François dans son païs, il s'étoit opposé aux Anglois malgré sa nation, il étoit allé aux Islinois l'Automne précedente, à la sollicitation de ses guerriers, qui vouloient depuis long-temps nous ôter le secours que les nations du Sud nous donnoient dans la guerre des Iroquois. Il étoit, dis-je, allé aux Islinois pour vanger la mort du Fils de Talon, mort de maladie dans la guerre qu'il avoit voulu faire aux Kancas & aux Osages, il avoit engagé tous les Islinois à marcher avec lui. Ils trouverent dans l'attaque d'un Village beaucoup de resistance; Mansoasкoüet qui voulut le forcer, s'étant trop avancé fut envelopé & percé de fléches dont il mourut. Les Outaouaкs qui étoient décendus dans cette flotte avoient des presens & un Esclave

Osage, pour annoncer à Mr de Frontenac la mort de ce grand Chef, il leur répondit qu'ils devoient d'abord se vanger contre les Iroquois qui avoient tué son *Neveu*, en parlant de Mansoaskoüet, & qu'il envoiroit ses guerriers contre les Osages & les Kancas. Cette réponse ne leur plût guere, parce que comme les Sauvages sont fort capricieux, ils ne se laissent pas aisément toucher par de simples promesses. Ils s'en retournerent cependant à Michilimakinak, & tous nos Alliez, avec la femme du Chef des Nadouaissioux qui avoit été du nombre des prisonniers que les Outagamis avoient faits. Elle fut venduë à un Outaouak & racheptée par un François qui l'emmena à Montreal. Il n'y eut qu'un Nadoüaissioux que l'on fit rester quelque temps, à qui l'on étoit bien aise de faire voir la Colonie, afin qu'il pût donner une idée à sa nation de la puissance des François. Il étoit venu exprés pour inspirer à Mr de Frontenac quelque compassion de leur desastre.



CHAPITRE XXV.

Monsieur le Comte de Frontenac est détrompé de la bonne opinion qu'il avoit de la fidelité des Hurons & des Outaouaks.

MOnsieur le Comte de Frontenac avoit sujet de croire que les Hurons & les Outaouaks lui avoient parlé à cœur ouvert dans les Audiences qu'il leur avoit donnée, mais il fut bien surpris d'apprendre que les Hurons avoient envoyé des Ambassadeurs chez les Iroquois, & les Iroquois chez les Hurons. Le Commandant François de Michilimakinak ne douta pas que leur presence ne causa un grand renversement; il voulut obliger les Outaouaks de leur casser la tête, il y eut un grand desordre, ils prirent generalement les armes contre lui, ils furent pourtant contraints de les renvoyer chez eux, de crainte de quelque accident. Ils partirent l'Hiver suivant pour faire leur chasse au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, où ils devoient conclure une bonne & solide Paix. Ils avoient eû la précaution de laisser un Chef à Michilimakinak pour entre-

tenir les François dans une correspondance d'amitié, & comme un gage de leur fidelité à *Onôntio*, sans donner à connoître qu'ils eussent aucun dessein prémedité, assurant même que s'ils voyoient des Iroquois ils les attireroient insensiblement pour les *mettre à la chaudiere*. L'on affecta de ne se pas défier de leur fidelité; mais l'on envoya à la Baye des Puans pour engager nos Alliez de détacher sur ces entrefaites quelques partis qui pussent mettre obstacle à cette entrevûë. On ne trouva à la Baye que les vieillards, toute la jeunesse étant pour lors à la chasse, à la reserve de ceux qui étoient décendus à Montreal qui étoient revenus, & d'un Chef auquel on dit qu'il se presentoit une occasion favorable qui pourroit le rendre recommandable auprés d'*Onontio*, dont il recevroit tous les agrémens possibles s'il vouloit aller engager sa nation de livrer combat aux Iroquois au rendez-vous qu'ils avoient donné aux Outaouaks. Il promit qu'il iroit avec plaisir pour l'amour d'*Onontio*, & partit aussi-tôt sans vouloir faire auparavant un Festin de guerre.

Les Outagamis revinrent de l'ardeur qu'ils avoient eû de se joindre avec leur famille aux Iroquois. Le Fils de leur Chef

qui étoit revenu de Montreal fit trop d'impreſſion ſur leur eſprit par le recit qu'il fit de la puiſſance des François. Les Sakis avoient toûjours ſoûtenu nos interêts pendant ce temps-là, ils perdirent du monde, on fit divers priſonniers ſur eux, ils s'étoient trouvez enveloppez par ſix cens Iroquois qui alloient en guerre à Montreal. C'étoit ce parti qui avoit été découvert par nos Iroquois du *Saut*, que le Fils du Chef des Outagamis & nos autres Alliez avoient voulu découvrir au lac de Frontenac : Ces Sakis furent menez à Onnontagué, où arriverent les Ambaſſadeurs des Hurons. Les Onnontaguais reprocherent aux Hurons qu'ils venoient traiter de Paix pendant que les Sakis leurs Alliez les tuoient. Les Hurons répondirent qu'ils ne tenoient pas les Sakis pour amis ni pour Alliez, & afin de confirmer cet aveu ils brûlerent & couperent les doigts ſur l'heure aux Sakis priſonniers Les Outagamis & les Sakis faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour faire la Paix avec les Nadouaiſſioux. Ils promirent aux François qu'ils partiroient au nombre de douze à quinze cens hommes contre les Iroquois s'ils vouloient empêcher les courſes des Nadouaiſſioux, & même que ſi les Outaouaks faiſoient la Paix avec eux ils

donneroient dessus, afin de nettoyer, disoient-ils, le chemin qu'ils viendroient fermer aux François qui viendroient commercer à la Baye, & chez les nations du Sud. On fit assembler tous les François qui étoient dans ces quartiers; l'on conclud qu'il falloit faire une tentative pour arrêter les Nadouaissioux, afin que les Outagamis missent en campagne un parti qui auroit un succez infaillible. On acheta six garçons & six filles des Chefs, avec la femme du grand Chef que l'on avoit déja; on se mit en marche à travers les terres pour les mener aux Nadouaissioux. Perrot fut choisi pour faire cette negociation, qui avoit eû encore des ordres particulieres de Mr de Frontenac pour d'autres entreprises. Il arriva au païs des Miamis, qui envoyerent au devant pour lui indiquer leur Village, ayant appris par quelqu'un de leurs gens qui étoient venus de Montreal qu'il revenoit les voir. Il leur déclara à son arrivée qu'*Onontio* vouloit absolument qu'ils quittassent leur feu, & qu'ils le fissent à la riviere de saint Joseph. Il leur donna de sa part pour cet effet cinq Colliers.

Il leur dit qu'il alloit faire ses efforts pour arrêter les Nadouaissioux & leur rendre des Esclaves qu'il avoit retirez de

leurs ennemis, les avertiſſant de ſe trouver tous dans leur Village à ſon retour. Les Nadouaiſſioux avoient envoyé aux Miamis ſept de leurs femmes, qu'ils avoient retirez des mains des Maſkoutechs, & les Miamis leur firent preſent de huit chaudieres, de quantité de bled d'Inde & de tabac.



CHAPITRE XXVI.

Les Nadouaissioux font un corps de douze cens hommes pour livrer combat aux Outagamis & aux Maskoutechs. Les Miamis accompagnez de leurs femmes, qui font le corps de bataille, font de grands mouvemens contre les Nadouaissioux.

DOuze cens Nadouaissioux, Sauteurs, Ayoës & même quelque Outaoüaks, étoient pour lors en marche contre les Outagamis & les Maskoutechs, & ne devoient point épargner aussi les Miamis. Ils avoient résolu de se vanger sur les François s'ils ne rencontroient pas leurs ennemis. Ces guerriers n'étoient qu'à trois journées du Village Miami, d'où Perrot étoit parti. Ils apprirent qu'ils venoient chez eux avec leurs femmes & enfans, & la femme du grand Chef. C'en fut assez pour leur faire mettre bas les armes & pour surseoir la guerre jusques à ce qu'ils eussent appris ce qu'il avoit à leur dire, il arriva à son Fort où il apprit ces circonstances; on lui dit aussi que l'on croyoit que les Miamis étoient déja défaits. Comme il ignoroit que les Nadouaissioux eus-

fent nouvelle qu'il vint, il leur envoya deux François qui revinrent le lendemain avec leur grand Chef. Je ne ſçaurois exprimer la joye qu'ils témoignerent lorſqu'ils apperçûrent leurs femmes. Le reſſouvenir de la perte des autres cauſa en même temps tant de douleur qu'il fallut accorder une journée à leurs pleurs & à tous les gemiſſemens qu'ils faiſoient. Perrot étoit ſelon eux un Chef qui avoit les pieds en terre & la tête au Ciel. Il étoit auſſi maître de toute la terre, ce n'étoit que joye & careſſes qu'ils lui faiſoient, le regardant comme une Divinité. Tantôt ils pleuroient à chaudes larmes ſur ſa tête & ſur les Captifs, & tantôt ils regardoient le Soleil avec beaucoup d'exclamations ; il ne pût donc tirer d'eux aucune raiſon. Ils lui dirent le lendemain que quand *les hommes* ſeroient arrivez ils le remercieroient. Ainſi ſe nomment tous les Sauvages entr'eux, appellans les François François, & les peuples de l'Europe du nom de leur nation. Ils ſe perſuadent qu'il n'y a qu'eux dans tout le monde qui ſoient de veritables hommes, & le plus grand éloge qu'ils puiſſent faire d'un François dont ils reconnoiſſent la valeur eſt lors qu'ils lui diſent tu es *un homme*, & quand ils veulent lui témoigner

qu'ils le méprisent, ils lui disent qu'il n'est pas un homme. Le Chef voulut faire avancer tout son monde proche le Fort. Les Sauteurs, les Ayoës & plusieurs Villages de Nadouaissioux s'étoient disposez pour la chasse du Castor. Il n'y eut que deux villages d'environ cinquante cabanes chacun qui s'y rendirent. Aprés que les Nadouaissioux eurent campé, ce Chef envoya prier Perrot de venir dans sa cabane avec tous ceux qui étoient venus avec lui. Son frere appercevant un Saki s'écria qu'il étoit Outagamis ; voilà, dit-il, celui qui m'a mangé. Ce Saki connoissant bien qu'il n'étoit pas en seureté lui presenta son Calumet, qu'il refusa. Un Miamis qui étoit aussi du nombre prit le sien, le lui presenta & il l'accepta. Perrot dit au Saki de prendre le sien & de le lui presenter : le Nadouaïssioux n'osa le refuser, il le prit & fuma ; mais avec des cris & des pleurs d'un homme outré, prenant à témoin le grand Esprit, le Ciel, la terre & tous les Esprits, qu'il prioit de lui pardonner s'il recevoit le calumet que lui presentoit son ennemi, qu'il n'osoit refuser parce qu'il appartenoit à un Capitaine qu'il estimoit. Il n'y eût qu'une femme que ce même Saki avoit renvoyée de l'esclavage qui pût justifier qui il étoit. Il fut si effrayé

ſi effrayé que quelque contenance qu'il tint dans la ſuite il auroit ſouhaité être bien loin. On fit des Feſtins pendant quelques jours, & le reſultat de cette entrevûë fut que les Nadouaiſſioux vouloient bien faire la Paix avec les Outagamis s'ils rendoient le reſte de leurs gens ; mais qu'à l'égard des Maſkoutechs ils avoient conjointement avec le Miamis juré leurs pertes, chacun ſe ſepara aprés de ſon côté. On conſeilla aux Miamis de ne ſe pas fier aux Nadouaiſſioux, on les engageât plus que jamais d'abandonner Maramek pour s'établir à la riviere de ſaint Joſeph, comme leur avoit mandé *Onontio*. On leur donna deux cens livres de poudre afin de faire ſubſiſter leur Famille pendant la route & de tuër des Iroquois s'ils en rencontroient. Le Saki qui avoit eû ſi peur dans la Cabane du Chef des Nadouaiſſioux, prit la fuite ; il donna une ſi grande allarme aux Outagamis que femmes & enfans même travaillerent jour & nuit pour faire un Fort où ils puſſent ſe mettre en ſeureté ; l'arrivée d'un de leurs gens qui étoit à la chaſſe du Caſtor augmenta leur terreur. Il avoit apperçû à la verité le campement de leur armée, mais ſans avoir pû refléchir s'il avoit été fait nouvellement, l'alarme ſe répandit donc

plus que jamais, ce ne fut que harangues pour encourager tous les guerriers de se bien défendre; c'étoit à qui enseigneroit la maniere de bien dispofer le combat. On envoyoit à la Baye pour avertir les nations de la marche des Nadouaissioux, & les prier en même-temps de leur donner du secours, les découvreurs alloient de toutes parts, les uns rapportoient qu'ils avoient vû à deux journées le feu de l'armée & des bêtes nouvellement tuées, & d'autres qui arrivoient le lendemain disoient qu'elle n'étoit qu'à une journée; enfin l'on vint dire à grande hâte que la riviere étoit toute couverte de Canots, & que selon toutes les apparences l'attaque generale devoit se faire la nuit; rien ne parut cependant. Perrot qui étoit pour lors chez eux voulut aller lui-même à la découverte, ils l'en empêcherent dans l'aprehension où ils étoient que le retenant ils ne vinssent les surprendre. Des chasseurs qui avoient été plus hardis que les autres rapporterent que ce camp avoit été fait l'Hiver précedent. Les esprits commencerent à se rassurer, ils ne chercherent plus que les moyens de renvoyer leurs Prisonniers pour avoir la Paix, & de se trouver aprés en état de marcher contre les Iroquois, ils prierent derechef Per-

rot d'en être le Mediateur. Il alla chez eux & leur propoſa cet acommodement qu'ils accepterent: il promit d'emmener leurs gens dans la Lune que les taureaux ſeroient en rut. Les Sauvages partagent l'année en douze Lunes, auſquelles ils donnent des noms d'animaux, & qui reviennent cependant à nos mois. Ainſi Janvier & Février ſont la premiere & ſeconde Lune que les Ours font leurs petits; Mars eſt la Lune de la carpe; Avril celle de la Grüe; Mai celle du bled d'Inde; Juin la Lune que les Outardes muent; Juillet celle du rut de l'Ours; Août le rut du Taureau; Septembre le rut du Cerf; Octobre le rut de l'Orignac; Novembre le rut du Chevreuil; Décembre la Lune pendant laquelle les cornes des Chevreüils tombent. Les Nations qui habitent les Lacs apellent Septembre la Lune que la truite fraye, Octobre celle du poiſſon blanc & Novembre celle du Harang: ils appellent les autres mois comme ceux qui demeurent dans les terres. Perrot les aſſura donc qu'il ſe trouveroit dans le rut du taureau à l'embouchure de Ouiſcouk, où la Paix devoit ſe terminer. Il envoya dire aux Outagamis de tenir les Eſclaves Nadouaiſſioux tout prêts: les Chefs s'aſſemblerent pour cet effet & les mi-

rent dans une cabane. Alors ils entendirent tout-à-coup des cris de mort de l'autre côté de leur riviere, ils crûrent que les Nadouaissioux avoient défait les Miamis, ils envoyerent savoir en même temps ce qui en étoit. On rapporta qu'ils avoient taillé en pieces quarante de leurs cabanes, dont toutes les femmes & enfans & cinquante-cinq hommes avoient été tuez. Cette hostilité faite contre des gens qu'ils regardoient comme amis, fit soupçonner qu'ils ne les épargneroient pas aprés qu'ils leurs auroient renvoyé leurs gens. Douze François partirent aussi-tôt avec Perrot pour tâcher de joindre les Nadouaissioux & de les engager de rendre les Esclaves qu'ils venoient de faire. Ils arriverent au Fort des François qui est dans le païs de ces peuples, oû ils furent informez de toutes choses. Ils voulurent les joindre dans un village inaccessible par une infinité de marais dont ils ne pouvoient se débarasser, marchant dans les boües pendant quatre jours sans vivres. Tous ces François se retirerent dans une petite isle, à la reserve de deux qui voulant encore tenter quelque passage, firent rencontre de deux chasseurs qui les conduisirent à leur village. Les Nadouaissioux ne voulurent pas envoyer querir les autres Fran-

çois, n'ayant osé leur donner entrée dans la crainte où ils étoient qu'ils ne les fissent mourir pour vanger les Miamis. Ceux-ci envoyerent des presens aux Outagamis pour les prier de leur donner du secours, & de vanger avec eux leurs morts par une marche generale qu'ils vouloient faire l'Hiver prochain. Le Commandant de Michilimakinak ayant appris la trahison des Nadouaissioux, écrivit à Perrot de faire suspendre le casse-tête aux Miamis, afin d'aller retirer au païs des Nadouaissioux tous les François, qu'il ne vouloit pas qu'ils devinssent les victimes de cette nouvelle guerre, étant même résolu de faire perir cette nation qui avoit défait nos meilleurs amis. Les Miamis qui avoient tout abandonné pour s'échapper de cette fureur, manquoient de munitions & de bien des choses qu'ils ne recevoient que des François : on les échangea pour des Pelleteries. Les Outagamis étoient résolus de perir pour l'interêt des Miamis, en cas que les François voulussent y consentir. Les Kikabous ne demandoient pas mieux aussi. La marche generale se fit pour aller joindre les Miamis, les femmes & les enfans, étant aussi de la partie. Perrot trouva en chemin quatre Miamis que le Chef lui avoit envoyé pour le prier de venir chez

eux, il quitta tout ce Cortege pour y aller. Ceux-ci étant à la vûë du camp tirerent quelques coups de fusils pour signal de son arrivée, toute la jeunesse se mit en haye qui le regardoit passer ; il entendit une voix qui disoit Pakumiko, qui signifie en leur langue, casse-lui la tête, il jugea bien qu'il y avoit quelque Arrêt de mort contre lui, il ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce discours & continua jusques à la cabane du Chef, où il fit assembler les plus considerables d'entr'eux, il leur representa que n'ayant pû trouver d'occasion plus favorable de leur donner des preuves de la part qu'il prenoit aux interêts de leur nation, il avoit engagé les Outagamis & les Kikabous qui le suivoient de prendre les armes pour vanger leurs morts contre les Nadouaissioux. Ces paroles firent changer le mauvais dessein qu'on avoit formé contre lui, & on le régala. Il arriva en même temps un jeune homme qui donna avis que les François qui demeurent au païs des Nadouaissioux étoient au portage. Le Chef détacha cinquante femmes pour transporter leurs pacquets de Pelleteries ; mais les jeunes gens qui avoient eû un ordre particulier de les piller, emporterent tout ce qu'ils pûrent dans les bois où ils se cacherent,

Le Chef étant averti de ce coup affecta de faire beaucoup de bruit au village, afin que l'on rapporta ce qui avoit été volé. Il y en eut un d'eux qui reprocha que ce pillage avoit été fait de son consentement, puis qu'il avoit même ordonné de tuër les François, l'on ne rapporta que trés-peu de Pelleteries. Il s'éleva un grand tumulte parmi les Chefs qui se querellerent, les uns tenant le parti des François & les autres celui de la nation. Il se trouva trois sortes de nations; les Pepikokis, les Mangakokis, & les Peouanguichias, qui avoient conspiré contre les François. Un de leur Chefs dit qu'il savoit dérober des marchandises & tuër des hommes, & que puisque ses enfans avoient été mangez des Sioux, qui avoient été autrefois ses ennemis, dont les François avoient eû pitié, leur faisant faire la Paix avec eux, il vouloit presentement se vanger sur les François. Quatre de ses guerriers chanterent aussi-tôt pour engager leurs camarades de s'unir tous ensemble à donner sur les François. Deux autres nations qui avoient toûjours eû beaucoup de relation avec nous se mirent en même temps sous les armes; ils obligerent les autres de passer le lendemain la riviere, leur ayant reproché qu'ils les avoient eux-mêmes

pillez en pillant les François qui venoient les secourir. C'est nous, disoient-ils, qui avons été maltraitez par les Nadouaissioux que nous regardions comme nos Alliez, pourquoi susciter mal à propos une querelle aux François avec qui vous ne devez avoir aucun démêlé. Ceux qui avoient été si bien intentionnez ne demanderent aux François que quatre hommes pour les accompagner chez les Nadouaissioux, afin qu'au cas qu'ils se fussent retranchez ils leur montrassent à saper le Fort. Ils ne voulurent pas se fier du tout au reste des François qu'ils prierent même de retourner à la Baye. On ordonna à ces quatre de deserter lors qu'ils ne seroient qu'à une journée du Fort des François, pour les avertir de se tenir sur leur garde, & faire savoir aux Sauteurs le dessein des Miamis qui les vouloient égorger. Les Miamis se mirent tous en marche & passerent la riviere, il ne resta que quelques Chefs qui passerent la nuit avec les François. La Lune s'éclipsa sur les neuf heures du soir, l'on entendit au camp une décharge de trois cens coups de fusils, & des huées comme si l'on s'étoit battu. On reïtera. Ces Chefs demanderent aux François ce qu'ils regardoient au Ciel? Ils répondirent que la Lune étoit triste

du pillage qui leur avoit été fait. Voilà le sujet de toutes les décharges & des cris que vous entendez, reprirent-ils en regardant la Lune. Nos anciens nous ont enseigné que quand elle est malade il faut lui donner du secours en tirant des coups de fléches & faisant beaucoup de bruit, afin de donner de la terreur aux esprits qui la veulent faire mourir. Elle reprend aprés ses forces & devient en son premier état. Si les hommes ne la secouroient pas elle mouroit & on ne verroit plus de clarté la nuit, n'y nous ne pourrions plus diviser les douze mois de l'année.

Les Miamis continuërent leurs décharges & ne cesserent que quand l'Eclipse fut finie, en cette occasion ils n'épargnoient pas la poudre qu'ils nous avoient prise: il auroit été fort aisé aux François de lier ces Chefs & de les sacrifier aux Nadouaissioux, mais ils auroient pû s'en vanger sur nos Missionnaires, sur nos François de la riviere de saint Joseph, sur ceux de Chikagon: ils prirent le chemin de la Baye. Ils rencontrerent trois cabanes d'Outagamis qui furent surpris de leur retour & d'appercevoir leurs canots, ils jugerent que les Miamis les avoient volez. Ils se disculperent d'une action de laquelle on les avoit soupçonnez d'avoir part.

Lors que ces François furent arrivez à la Baye ils trouverent cent cinquante Outaouaks, soixante Sakis, & vingt-cinq Pouteouatemis, qui alloient à la chasse du Castor vers les Frontieres des Nadouaissioux. Ceux-ci tinrent conseil pour savoir la résolution des principaux François sur leur voyage de Michilimakinak. Les Miamis de la riviere de saint Joseph ayant fait sçavoir au Commandant de Michilimakinak les actes d'hostilité que les Nadouaissioux avoient fait sur eux, demanderent sa protection. Ce Commandant envoya des défenses aux François de tous ces quartiers de monter chez les Nadouaissioux, & des ordres à ceux qui y étoient décendus, priant les Miamis de suspendre le casse-tête jusqu'au Printemps, qu'il devoit aller les vanger avec tous les François qui se trouveroient à Michilimakinak, Les choses devoient changer de face depuis que les Miamis avoient pillé les François. Les Outaouaks tinrent donc Conseil pour savoir leur derniere resolution : ils leur representerent qu'ils ne trouveroient personne à Michilimakinak, & que s'ils vouloient n'être de leur parti ils pourroient empêcher la perte des Sauteurs par le moyen des Outagamis. Que eux-même couroient risque, s'ils n'étoient

ſecondez, en ce que les Outagamis avoient trouvé mauvais les entrevûës qu'ils avoient eû autrefois avec les Nadouaiſſioux. Ces raiſons furent aſſez fortes pour engager la plûpart des François à ſe joindre aux Outaouaks. On ſe mit en marche par les terres, on détacha quelques jours aprés deux Sakis pour en donner avis aux Outagamis, les prier de ne pas aller à Ouiſkouch que l'on ne fut arrivé chez eux, & qu'ils fiſſent ſçavoir aux Miamis que Perrot les alloit trouver, ſans les aſſurer neanmoins qu'il venoit pour leur donner du ſecours dans leur guerre. Ces deux Sakis raporterent que les Outagamis & les Kikabous ayant appris le pillage des François par les Miamis, s'étoient tous répandus dans les terres pour chercher à ſubſiſter, n'ayant pas voulu depuis cela prendre les interêts de ces nations contre les Nadouaiſſioux, qu'ils étoient fâchez de ce que le ſieur Perrot ne les étoit pas allez trouver aprés ce pillage, qu'ils ſe feroient ſacrifiez pour lui faire reſtituër ſes marchandiſes, qu'ils alloient envoyer chercher tous leurs gens pour les recevoir ſur le bord d'Ouiſkouch, qu'ils ne traverſeroient que lorſque tout le monde ſeroit arrivé. Ils dirent auſſi qu'ils avoient trouvé le Chef des Miamis avec deux de ces

François qui devoient les accompagner aux Nadouaissioux, qui sollicitoit fortement les Outagamis de marcher avec les Miamis comme ils l'avoient promis ; mais que ceux-ci leur avoient répondu qu'ils pouvoient continuër leur route s'ils ne vouloient pas attendre l'arrivée des François & des Outaouaks. Les mauvais chemins & le peu de vivres obligerent les Outaouaks de sejourner quelque temps : l'on arriva à la fin aux premieres cabanes des Outagamis chez qui l'on fut bien régalé. Les Chefs de vingt cinq cabanes & quinze de celles des Kikabous s'impatientant de ce que les Outaouaks n'arrivoient point, s'étoient un peu trop avancez pour gagner Ouiskouch, les Miamis qui les rencontrerent les contraignirent de se rendre à leur camp, où l'on eût peu de consideration pour eux. Ils envoyerent en diligence un Saki & un François, pour prier les Outaouaks de se presser d'arriver au plûtôt, que cependant ils tâcheroient d'amuser les Miamis & de les empêcher de se mettre en marche.

Deux ou trois François partirent dans le moment, qui vinrent de nuit dans la cabane du Chef des Outagamis, qui firent aussi-tôt publier leur arrivée. Les Miamis y parurent avec empressement, qui deman

manderent où étoient les autres guerriers? On envoya de part & d'autre des Députez pour fixer le rendez-vous general, qui fut à l'entrée d'une petite riviere : les Miamis qui étoient au nombre de cinq villages voulant lever le picquet détacherent des gens de chaque compagnie pour faire du feu, qui étoit le signal du départ ; ils en firent cinq de front, les Outagamis deux, & les Kikabous un. Lors qu'ils furent allumez l'on fit le cri pour décamper, toutes les femmes plierent bagage & elles se trouverent au feu des Compagnies de leurs nations, où les hommes s'assemblerent aussi. Tout le monde étant prêt, les Chefs de guerre avec leurs sacs sur le dos commencerent à marcher à la tête, chantant & faisant leurs invocations avec des gestes, les guerriers qui étoient sur les aîles marchoient en bataille tous de front, formant plusieurs rangs ; le Convoi des femmes faisoit un corps de bataille, & un bataillon de guerriers composoit l'arriere garde, cette marche se faisoit avec ordre : quelques François se détacherent pour aller au devant des Outaouaks. Ceux ci étant arrivez à la vûë du camp des Miamis commencerent à défiler & firent une décharge de mousqueterie. Les Outagamis ne voulurent pas leur rendre le salut,

au contraire ils firent dire au camp des Miamis de ne faire aucun mouvement, de crainte que l'on n'épouventât leurs freres les Outaouaks, parce que les Outagamis apprehendoient que les Miamis déja mal intentionnez ne fissent main basse sur eux, sous prétexte de vouloir les recevoir en amis. Le camp des Outaouaks étant formé les Chefs entrerent dans la cabane du Chef des Outagamis avec deux fusils, douze chaudieres, deux Colliers, des ronds & canons de porcelaine; ils y firent appeller les Miamis sans leur faire aucun present, ils demanderent aux Outagamis la permission de chasser sur leurs terres, ne voulant s'attacher qu'aux Castors & aux bêtes, étans venus sous la protection des François. Les Outagamis diviserent leurs presens en trois lots, ils donnerent le plus gros aux Miamis, le second aux Kikabous, & se reserverent le plus petit.

Les Miamis ne témoignerent point aux Outaouaks le ressentiment qu'ils avoient de l'affront qu'ils venoient de recevoir, ils s'assemblerent environ trois cens guerriers pour faire leurs danses de guerre; ils y entonnerent des *Chansons Funebres*, dans lesquelles ils nommoient ceux qui avoient été tuez par les Nadouaissioux. Ils devoient, selon la coûtume de la guerre,

faire le tour du camp en chantant & dansant, leur dessein étoit de tuër en même temps tous les chiens des Outaouaks pour en faire un Festin de guerre. Les Outagamis craignant qu'ils ne vinssent à cette extremité vinrent au devant d'eux pour les empêcher d'en agir comme ils avoient fait à l'égard des leurs ; les Outaouaks s'étoient déja mis sur la défensive : tout se passa cependant sans desordre.

Aprés que ceux-ci eurent fini leur Conseil, les Miamis s'assemblerent la nuit chez les Outagamis Renards, ils s'imaginoient que les François (deux entr'autres) n'étoient venus que pour empêcher les Outagamis de se joindre à eux. Un Chef de guerre voulant irriter sa nation contre ceux ci lui persuada de les faire brûler, le bruit en courut par tout le camp, un Outagamis entendant le discours de ce Chef sortit & dit aux Miamis qu'aprés qu'ils auroient mangé les Outagamis ils mangeroient apparemment ces deux François, il donna l'allarme à ceux de sa nation qui se mirent sous les armes. Un autre Miamis prenant la parole lui dit qu'il falloit absolument les brûler : ce ne fut pendant toute la nuit que mouvemens de la part des Miamis, qui ne respiroient que le moment de donner sur les Outaouaks,

qu'ils disoient amis des Sioux & des Iroquois qui les avoient mangez. Les Outagamis ne firent pas beaucoup d'état de toutes ces brusqueries, ils s'attacherent uniquement à suivre la volonté des François. Le jour étant venu les Miamis firent battre aux champs & défilerent en ordre de bataille, les Outagamis & les Kikabous ne faisant aucun mouvement, le parti que les François conseillerent aux Outagamis de prendre, fut de se joindre aux Miamis : allez, dirent-ils, avec eux, ils veulent tuër les François qui sont chez les Nadouaissioux, sans épargner les Sauteurs ; quoique ceux-ci soient vos ennemis donnez-leur la vie, empêchez que les Miamis ne donnent sur eux & n'insultent les François ; allez donc pour les secourir plûtôt que pour aller en guerre contre les Nadouaissioux, s'ils livrent combat ayez de la reserve & ne vous abandonnez que quand l'ennemi sera en fuite. Les anciens des Miamis étoient restez au camp pour savoir la derniere resolution des Outagamis ; ils vinrent dans la cabane du Conseil où se trouverent ces François, le plus ancien presenta son Calumet à un de ceux-ci, qui fuma, & lui dit qu'il avoit entendu le cri de leur *Harangueur*, qui excitoit tous les Miamis à brûler son corps pour

le mettre à la chaudiere, qu'il avoit entendu son frere qui disoit qu'il falloit faire main basse sur les Outaouaks que les François avoient emmenez, quoi qu'ils fussent venus pour vanger leurs morts : que puisque il leur trouvoit si peu d'esprit & qu'il connoissoit leur égarement, les François abandonneroient leur entreprise & se joindroient aux quatre autres François qui leur avoient été donnez pour les accompagner chez les Nadouaissioux. Mange, disoit ce François au vieillard, mange les François qui sont aux Nadouaissioux, tu ne les auras pas plûtôt entre tes dents que l'on te les fera regorger. Un chacun se leva aprés, tous les Outagamis & les Kikabous firent lier leurs pacquets par les femmes pour aller joindre les Miamis dans leur camp, à la reserve des vieillards & des gens qui n'étoient pas bien alertes.

La premiere nouvelle que l'on eut depuis leur marche fut, que les Miamis avoient été battus, que les Outagamis & les Kikabous n'avoient pas perdu de monde, & que les Outagamis avoient sauvé les Sauteurs & les François. Quatre de la jeunesse Outagamise arriverent quelques jours aprés de la part des Chefs, pour donner avis de tout ce qui s'étoit passé depuis le départ de l'armée. On leur entendit d'a-

bord faire huit cris de morts ſans dire s'ils étoient Miamis ou d'une autre nation. On leur fit promptement *chaudiere*, & l'on n'attendit pas que la viande fut cuite pour les faire manger. Aprés qu'ils furent raſſaſiez l'un d'eux parla devant les anciens & quelques François.

Un Chef des Chikagons, dit il, étant mort de maladie, les autres Miamis ne firent aucun preſent à ſon corps : nos Chefs touchez de cette inſenſibilité porterent des chaudieres pour le couvrir ; les Miamis de Chikagon en furent ſi reconnoiſſans qu'ils dirent à nos Chefs qu'ils s'uniſſoient à eux au préjudice de leurs alliez qui n'avoient pas ſoin d'eux quand ils mourroient, quoi qu'ils fuſſent venus pour les vanger. Un Piouanguichias étoit auſſi un peu plus loin, nous l'allâmes inhumer & nous lui fimes des preſens, les Miamis ne firent encore aucune démarche. Je vous avouë, anciens, que ces deux nations auroient tourné de face leurs caſſe-têtes ſi nous en avions voulu faire de même. Quand nous fûmes arrivez ſur un des bras du Miſſiſipi, huit Miamis qui étoient allez à la découverte emmenerent au camp deux François qui venoient de chez les Sauteurs, on les voulut brûler, nos guerriers s'y opposerent, ayant

déclaré hautement que nous n'étions partis que pour faire la guerre aux Nadouaissioux, l'on en retint un & l'on renvoya l'autre avec quelques Miamis chez les Sauteurs qui les reçûrent bien. Ce François ne sejourna qu'un jour, dix Sauteurs & Outaouaks l'accompagnerent le lendemain pour venir trouver les Miamis, ausquels ils firent present de douze chaudieres : nos gens trouverent mauvais que les Sauteurs ne s'étoient pas partagez entr'eux & nous dans les cabanes, & de ce qu'ils leur avoient fait present de sept chaudieres pendant que les Kikabous & nous n'en eûmes que cinq ; mais ce que nous trouvâmes d'extraordinaire fut que les Miamis vinrent trouver la nuit nos Chefs avec les chaudieres des Sauteurs, & d'autres marchandises qu'ils avoient ajoûté, pour nous engager de manger en commun ces Ambassadeurs. Il est vrai que nôtre Chef tira dans le moment un Collier qu'un François lui avoit donné à nôtre insçû, par lequel il l'avoit prié de ne frapper n'y sur sa nation qui étoit aux Nadouaissioux, n'y sur le Sauteur, n'y sur aucuns des alliez d'*Onontio* Ce Collier, dis-je, nous arrêta tous. On laissa aller depuis les Sauteurs qui indiquerent le village des Nadouaissioux qui avoient fait un

bon Fort pour s'y retirer en cas de besoin. Une partie des Miamis résolut de les y enlever, nous les suivîmes aussi pour les arrêter. Les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias se souvenant des obligations qu'ils nous avoient pour le soin que nous avions eu de leurs morts, leverent le camp pour rompre le dessein de leurs alliez. Pendant qu'ils faisoient leurs pacquets il arriva un jeune Sauteur qui avoit eû quelque different avec un Nadouaissioux, il dit qu'il venoit se jetter de notre parti, mais un Miamis lui cassa aussi-tôt la tête & lui enleva la chevelure. Ce procedé nous obligea de plier bagage & de suivre les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias. Les Miamis ne se voyant pas assez forts pour attaquer les Nadouaissioux décamperent comme nous & nous suivirent, ils conclurent le soir qu'il falloit se rendre sur le Missisipi où ils trouveroient plus de bêtes que sur le chemin qu'ils avoient tenu jusqu'alors, ils envoyerent quarante de leurs guerriers au Fort des François : ils s'imaginoient y entrer comme dans une de nos cabanes. Les chiens du Fort les ayant éventez aboyerent aprés eux. Les François voyant des gens qui marchoient tête levée, prirent les armes & leur dirent de ne pas avancer ; les

Miamis s'en mocquerent, mais les François tirerent dessus & les firent retirer. Les Miamis ayant décampé le lendemain du départ de leurs découvreurs, prirent leur même route. Quand nous vîmes que ils tenoient celle de l'établissement des François nous les suivîmes, apprehendans qu'ils n'allassent leur faire insulte. Les Oüaoüyartanons & les Peoüanguichias ne voulurent pas nous quitter. Nous vîmes arriver ces découvreurs qui crierent en arrivant que les François avoient tiré sur eux, nous sçûmes par là qu'ils avoient voulu tenter de surprendre leur Fort. C'en fut assez à nos Chefs pour reprocher aux Miamis de ce qu'ils vouloient renverser la terre & la rougir du sang des François. Les Oüaoüyartanons nous appuyerent fortement, nous leur déclarâmes que nous allions les voir & que nous nous flâtions d'être bien reçûs. Nôtre jeune Chef partit en même tems avec quarante guerriers. Ils appellent les François en arrivant au Fort. Il ne se fut pas plûtôt nommé que trois de ceux qui avoient été pillez avec Metaminens le reconnûrent. Ils firent venir aussi-tôt nos gens qui mangerent bien & que l'on chargea de bled d'Inde & de viande; on les avertit de se défier des Miamis qui vouloient les trahir,

Quand ils eurent mangé ils vinrent nous joindre au camp où ils nous raconterent la bonne reception que les François leur avoient faite, mais quand les Miamis virent que leur dessein avoit été découvert ils avouërent qu'ils ne pouvoient plus rien esperer, que Metaminens étoit contr'eux & que le Ciel le seconderoit. Ils quitterent donc la pensée de les aller attaquer : cela n'empêcha pas qu'ils n'allassent camper ensuite aux environs de leur Fort, les François leur en défendirent les approches par des décharges de mousqueterie. Ils leur firent même un défi de les venir attaquer, nous priant d'être neutre. Le Chef des Miamis leur demanda cependant à y entrer tout seul, on le lui accorda : il les pria de faire savoir aux Nadouaissioux qu'ils alloient chasser pour satisfaire au pillage des marchandises qui avoit été fait sur le François, & de les accompagner chez les Nadouaissioux pour avoir leurs femmes & leurs enfans qu'ils tenoient Esclaves. Qu'arriva-t-il ? les François furent assez bons d'y envoyer, croyant que ce Chef avoit parlé de bonne foi. Les Miamis camperent sur ces entrefaites à deux lieuës plus bas du Fort, & détacherent trois cens guerriers avec quarante de nos gens pour aller aux Nadouaissioux. Les Fran-

çois qui avoient fait leurs commiſſions, entendirent à leur retour quantité de coups de fuſils. Ils virent bien qu'ils avoient été trompez, & conjecturerent en même tems que les Miamis étoient ſous la conduite d'un Eſclave qui s'étoit nouvellement échapé. Les François allerent en diligence retrouver les Nadouaiſſioux qui abandonnoient leur Fort faute de vivres. Quand ils ſurent la marche des Miamis, ils y rentrerent, ils y furent attaquez le lendemain à la pointe du jour, un Nadouaiſſioux ſortit avec un Calumet pour parlementer, un Miamis tira ſur lui & le tua, ſes gens le rapporterent au Fort. Les Miamis vinrent à la ſape avec beaucoup d'intrepidité; mais ils furent chargez ſi vigoureuſement, qu'ils furent contraints de quitter priſe, aprés avoir perdu beaucoup de monde. Nous levâmes tous le ſiege, & aprés avoir fait une retraite generale nous nous ſeparâmes cinq jours aprés. Nos Chefs nous ont envoyez devant pour vous faire le détail de tout ce que je viens de vous dire : ils ſont reſtez pour faire chaſſer la jeuneſſe, & ils arriveront dans peu.

La conduite des Outagamis fut tout à-fait judicieuſe dans cette occaſion, car les Outaouaks qui ſe trouverent dans ces

quartiers ne furent pas chargez par les Miamis qui leur cherchoient querelle, les Sauteurs éviterent de tomber entre les mains de leurs ennemis, les François profiterent des avis qu'on leur donna de se tenir sur leur garde, & les Nadouaissioux ne succomberent pas. La Nation ne doutant pas que Mr. de Frontenac ne fut content des services qu'elle venoit de lui rendre, lui députa plusieurs Chefs à qui il fit tout le bon acueil possible. Les Outaouaks qui étoient pour lors à Michilimakinak les retinrent quinze jours pour les régaler. Tout paroissoit tourner à l'avantage de la Colonie lorsqu'il arriva une chose qui lui fut d'un avantage infini, ce fut un grand démêlé entre les Iroquois & les Outaoüaks, dont l'évenement renversa tous les projets des premiers.

Je finis en même temps de décrire les mouvemens qui se sont passez chez tous ces Peuples, aprés que j'aurai donné une idée d'un combat qui se donna sur le lac Herier entre ces deux nations.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Les Hurons que l'on croyoit être fort des amis des Iroquois, leur livrent Combat au lac Herier.

PArmi les Outaoüaks de Michilimakinak qui s'étoient toûjours unis aux Hurons en faveur des Iroquois, il y avoit des Chefs qui ne laissoient pas de prendre fortement nos interêts. Il se fit un jour de grands reproches entre les Hurons & nos Partisans. Ceux-ci leur dirent que le Baron trompoit impunément *Onontio* par les protestations d'amitié & d'alliance qu'il renouvelloit avec lui, pendant qu'il se servoit de toutes sortes de stratagêmes pour nuire à ses Alliez, & que l'on savoit fort bien qu'ils devoient se rendre avec les Iroquois à la riviere de saint Joseph pour détruire les Miamis ; il y eut de grands éclaircissemens de part & d'autre. Les Hurons avouërent leur dessein, mais comme ils se picquerent d'honneur ils dirent aux Outaoüaks que s'ils vouloient venir avec eux ils donneroient ensemble sur les Iroquois, avec qui ils se soucioient fort peu d'avoir aucun ménagement, & afin qu'on ne crût

pas qu'ils voulussent les sacrifier, ils leur abandonnoient leurs femmes & leurs enfans, dont ils seroient les maîtres en cas qu'il y eut de la trahison, ils partirent donc en nombre égal. Ils trouverent trois canots de Sakis au milieu du lac Herier qui relâchoient d'une déroute que leur avoit causé des Iroquois qui avoient tué leurs Chefs, deux de ses freres & un de ses cousins, quoique les Iroquois eussent perdu de leur côté huit hommes, les Sakis se joignirent avec les Hurons & les Outaoüaks, ils tirerent plusieurs coups de fusils pour se faire connoître aux Iroquois; ayant apperçû une grosse fumée ils envoyerent quatre hommes à la découverte qui marcherent dans le bois. Lorsqu'ils furent sur le rivage à peu prés où ils pouvoient entrevoir quelqu'un, ils virent quatre hommes qui marchoient sur le bord du lac, ils rentrerent dans le bois, d'où ils firent une décharge sur ces Iroquois, ils gagnerent aussi-tôt leurs canots. Les Iroquois étoient au nombre de trois cens qui travailloient à faire des canots d'écorce d'ormeau; ils n'en avoient pour lors que cinq de faits: ils se jetterent dedans avec tant de précipitation pour donner sur les Outaoüaks qu'ils en creverent deux, ils les poursuivirent avec les trois autres,

dont le premier étoit de trente hommes, le second de vingt cinq, & le troisiéme de seize. Les Hurons, les Sakis & les Outaoüaks, qui étoient en nombre égal, se voyant au moment d'être pris, se rallierent & résolurent de souffrir le premier feu des ennemis. Le Chef de guerre des Outaouaks & un Huron furent d'abord tuez ; mais les autres avançant toûjours jusqu'à ce qu'ils fussent à bout-portant des Iroquois ; alors ils firent leur décharge sur le canot de trente hommes, dont il y en eût tant de tuez que les morts le firent tourner, de sorte qu'ils perirent tous trente, soit par l'eau, soit par le casse-tête, & les flêches ; celui de vingt eût le même sort, mais on en fit cinq prisonniers. Le grand Chef des Tsonnontouans fut blessé à mort dans ce choc, ils lui casserent la tête & enleverent sa chevelure. Enfin ces prisonniers étans arrivez à Michilimakinak parurent fort touchez de ce que leur nation s'étoit trouvée la dupe des Hurons, qu'ils regardoient comme leurs meilleurs amis, & voici de quelle maniere ils s'en plaignirent.

Les Hurons nous ont tuez, ils nous ont invitez par des Colliers l'Automne dernier de nous trouver proche la riviere de saint Joseph où ils devoient s'assem-

bler : ils avoient promis de nous y faire *manger* levilla ge des Miamis, ils devoient nous conduire à Michilimakinak aprés cette expedition pour nous livrer les Outaouaks & leurs gens même qui s'y trouveroient. Nos Chefs ont levé le parti que vous avez vû pour cet effet ,,mais les Hurons nous ont trahi, nous croyons être de vos amis ; nous savons bien que ce sont les Pouteouatemis qui vous ont engagé avec eux pour donner sur nous quand vous nous avez défait ensemble dix cabanes, nous ne nous en prenons pas à vous, c'est à eux , & nous n'avons jamais conspiré contre vous. Cette défaite des Iroquois affermit les Hurons & tous nos Alliez dans notre parti.

Fin du second Tome.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE II. TOME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

Fin de la Table.



